apulée

REVUE DE LITTÉRATURE ET DE RÉFLEXION

#5 Les droits humains — AMBEDKAR — YAHIA BELASKRI — PASCAL BLANCHARD — JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS — SELAHATTİN DEMİRTAŞ — MIQUEL DE PALOL — ANANDA DEVI — MAHASWETA DEVI — DELPHINE DURAND — FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO — EDMOND AMRAN EL MALEH — ASLI ERDOĞAN — ANNA GRÉKI — HUBERT HADDAD — ALEXIS JENNI — MOHAMMED KHAÏR-EDDINE — MICHEL LE BRIS — MA JIAN — DORY MANOR — ALBERT MEMMI — LAURE MORALI — BERNARD NOËL — CÉCILE OUMHANI — CATHERINE PONT-HUMBERT — JEAN PORTANTE — JEAN ROUAUD — ÉRIC SARNER — KENZA SEFRIOUI — MICHAEL SFARD...

apulée

apulée

#1 Galaxies identitaires
#2 De l'imaginaire et des pouvoirs
#3 La guerre et la paix
#4 Traduire le monde

apulée

REVUE DE LITTÉRATURE ET DE RÉFLEXION

#5 Les droits humains

Depuis son numéro inaugural, la revue *Apulée* s'est résolument engagée dans la défense indéfectible des libertés. Cette nouvelle livraison, faut-il s'en étonner, traite des droits humains fondamentaux, droits de l'homme et du vivant, par le poème et la fiction, la réflexion et l'enquête. Ne sont-ils pas à peu près tous bafoués, violés et outragés aux quatre coins de la planète ? Aussi, nous semble-t-il sans trop vaticiner, que ce devrait être, que ce sera le débat capital, en tout cas prioritaire, dans l'urgence des fins.

Revue thématique vouée au partage des lointains, avec pour premier espace d'enjeu l'Afrique et la Méditerranée, *Apulée* interroge le monde d'une manière décentrée, nomade, investigatrice. Après *traduire le monde*, riche numéro consacré aux langues et à la traduction, la revue *Apulée* poursuit sa double quête – face aux bouleversements de l'actuel et dans l'espace inaliénable de la création toujours en devenir.

Essayistes, romanciers, nouvellistes, traducteurs, plasticiens et poètes nous rappellent au choix impérieux de l'éveil, du qui-vive et de la parole libre face aux pires dérives, en cette période de régression identitaire, de puérilisme généralisé et de démission compulsionnelle. Avec à l'esprit l'injonction de Lautréamont : « Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuel. »

Rédacteur en chef
HUBERT HADDAD

Secrétaire de rédaction
YAHIA BELASKRI

Comité de rédaction
YAHIA BELASKRI, JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS,
ANANDA DEVI, FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO,
HUBERT HADDAD, LAURE MORALI,
CÉCILE OUMHANI, CATHERINE PONT-HUMBERT,
ÉRIC SARNER

ÉDITIONS ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VIe

Moi-même, je sais le plus grand gré à l'âne que je fus de m'avoir fait passer par des tribulations variées et rendu, sinon pleinement sage, du moins plus riche de savoir.

APULÉE
L'Âne d'or ou les Métamorphoses

En couverture : Roshni Vyam, *Recarnation – Kajal Machli*,
mix media sur papier, 2018.

Ci-dessus et page 415 : *Apulée*, peinture de Serge Kantorowicz.

Les notices bio-bibliographiques de tous les contributeurs de la revue sont disponibles sur :
www.zulma.fr, page Apulée.

© Zulma, les auteurs, 2020.
www.zulma.fr

Sommaire

HUBERT HADDAD — *La liberté d'être libres* 11

SELAHATTİN DEMİRTAŞ — *Appel à garder notre humanité* / traduction du turc par Emmanuelle Collas 14

EMMANUELLE COLLAS — *Pour libérer Selahattin Demirtaş* 17

MICHAEL SFARD & BEE FORMENTELLI — *Le mur et la porte* / entretien 19

ANAÏS LLOBET — *L'insomnie de Khavaj* 28

SHANTA ACHARYA — *Entendez-vous nos hurlements ?* / traduction de l'anglais (Inde) par Cécile Oumhani 31

ANANDA DEVI — *Collines* 33

PASCAL BLANCHARD — *Des zoos humains à l'Exposition coloniale de 1931 : la fabrication de l'altérité coloniale* 40

YVON LE MEN — *À cinq kilomètres et à un siècle de Goethe, Buchenwald* 45

MA JIAN — *La littérature et la pensée individuelle* / traduction du chinois par Fiona Sze-Lorrain 47

ASLI ERDOĞAN & CÉCILE OUMHANI — *Croire aux mots, comme une résistance et une résurrection* / entretien 51

CÉCILE OUMHANI — *Une part inaliénable* 53

Avec la rage au cœur

YAHIA BELASKRI — *Liberté* 55

ANNA GRÉKI — *Avec la rage au cœur* 56

DELPHINE DURAND — *Aux révolutions* 58

HAFID GAFAÏTI — *Méditerranée blessée* 68

HAMID SKIF — *Mon pays* / traduction en arabe par Omar Youssef Souleimane 71

Portfolio

SOFIANE BAKOURI & KATIA CHIBI — *La marche d'Aokas* 73

BHIMRAO RAMJI AMBEDKAR — *L'annihilation des castes – Prologue* / traduction de l'anglais par Cécile Oumhani 81

CÉCILE OUMHANI — *Ambedkar, défenseur des droits humains* 89

LAURE CAMBAU — *Petite Capeline* 91
SABRINA KASSA — *Monologue avec ma langue* 93
MOHAMMAD DIBO — *L'artisan de liberté* / traduction de l'arabe (Syrie) par Omar Youssef Souleimane 95
JEAN PORTANTE — *Juan Gelman ou la réinvention de l'oubli* 98
WERNER LAMBERSY — *L'agenda* 104
ALEJANDRO SARAVIA — *La Bolivie et les droits sans l'humain* 109
MIQUEL DE PALOL — *Le législateur* / traduction du catalan par François-Michel Durazzo 114
MYRIAM GAUME — *Un homme, une voix* 119
HARSH MANDER — *Junaid, mon fils* / traduction de l'anglais par Cécile Oumhani 123
MARINE D'AVEL — *Fraternités sans transcendance* 126
CATHERINE PONT-HUMBERT — *Quelque part en Alabama* 128

Et si par le pouvoir d'un mot

Dossier proposé par le PEN Club France

ANDRÉAS BECKER — *Les mérites de la liberté* 131
SYLVESTRE CLANCIER — *La citoyenneté mondiale* 132
PIERRE COULMIN — *Encampement du monde* 134
ANTOINE SPIRE — *La mise en cause du combat pour les droits de l'homme* 135
ZEHRA DOĞAN — *Lettre de prison* / traduction du turc par Naz Öke et Daniel Fleury 138
COLETTE KLEIN — *Héritage* 140
DILNUR REYHAN — *Comment la Chine enterre l'intelligentsia ouïghoure* 141
IŞIK ERGÜDEN — *Au crayon* / traduction du turc par Sylvain Cavaillès 146

Portfolio

FRANSESCO GATTONI & MAYA OMBASIC — *La colère des barbares* 153

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER — *Les héritiers légitimes de la Terre* / traduction du malayalam par Dominique Vitalyos 163
DELFINE GUY — *Ourse polaire* 172
VALÉRIE CABANES — *N'ayons pas peur de redevenir sauvage* 173
AMIRA-GÉHANNE KHALFALLAH — *Parce qu'ils ne connaissent pas la mer* 177
JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS — *Taghit* 179
KHALID LYAMLAHY — *Murmures de l'Albatros hurleur* 181
FATOUMATA SISSI NGOM — *La tragédie des horizons* 184

THIERRY SCHWAB — *La dernière femme* 188
MARIELLE ANSELMO — *Le corps des îles* 194
NONG-E TERANG — *La rivière* / traduction de l'anglais par Cécile Oumhani 195
LAURE MORALI — *Le soleil de la terre* 201
ROSHNI VYAM & ZARA KHAN — *Peindre avec la nature* / entretien 205

Mille ans, un jour avec Edmond Amran El Maleh 209

Dossier coordonné par Kenza Sefrioui. Textes de Hassan Bourkia, Edmond Amran El Maleh, Driss Ksikes, Touriya Fili-Tullon & Kenza Sefrioui. Traduction de l'arabe par Farid Zahi.

Portfolio

CATHERINE ZITTOUN — *Un pèlerinage à la Ghriba* 223

MAHASWETA DEVI — *Le droit de rêver* / traduction de l'anglais par Marielle Morin 237
MARIE-FLORENCE EHRET — *Dictionnaire abrégé mais néanmoins amoureux de Chinguetti* 240
SHUHRID SHAHIDULLAH — *Aide* / traduction de l'anglais par Cécile Oumhani 248
YAHIA BELASKRI — *La mer blanche du milieu et ses fantômes* 249
ÉRIC SARNER — *Embrouillement* 252
OLIVIA ELIAS — *Extension du territoire* 255
VALÈRE STARASELSKI — *Les cigognes* 258
BHUJANG MESHRAM — *Grand-père* / traduction de l'anglais (Inde) par Cécile Oumhani 261
INGRID THOBOIS — *Nos prénoms* / traduction en persan par Shadi Fathi (Shahed) 263
ARAM KEBABDJIAN — *Lier la langue* 267
VALÉRIE MANTEAU — *De l'urgence d'écrire* 271
EMMANUELLE FAVIER — *Marcher seule dans le vent et manquer de courage* 274
ADLÈNE MEDDI — *Le poste de police Algérie* 277
EDUARDO ANTONIO PARRA — *Labyrinthe* / traduction de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo 280
JEAN ROUAUD — *Économie (de bouts de chandelle)* 285
HUBERT HADDAD — *Qui saura donc jamais* 288

Les dénominations rebelles

ROSELYNE DÉRY — *Dans les pas de Haïm Goury* 303

MARLENA BRAESTER — *Aube* / traduction en hébreu par Ronny Someck et en arabe par Saïd Sayagh 304

DORY MANOR — *Ritz* / traduction en français par Arnaud Bikard et en arabe par Nabil Tannus 305

SHEIKHA HELAWY — *Poème* / traduction en hébreu par Yotam Benshalom et en français par Mohammed El Arjouni 306

YAHIA BELASKRI — *La Chute* / traduction en hébreu par Yoel Taieb et en arabe par Saïd Sayagh 307

ANAT LEVIN — *Lettre à une bien-aimée* / traduction en français par Sabine Huynh et en arabe par Nabil Tannus 308

ZÉNO BIANU — *Sonnet* / traduction en hébreu par Yoel Taieb et en arabe par Saïd Sayagh 310

SIGAL BEN YAIR — *Des poèmes* / traduction en français par Isabelle Dotan et en arabe par Nabil Tannus 311

ÉRIC SARNER — *Souffles* / traduction en hébreu par Yoel Taieb et en arabe par Saïd Sayagh 312

RAJAA NATOUR — *Battements d'ailes de pigeons emprisonnés* / traduction en hébreu par Rachel Peretz et en français par Samy Shaya 314

LAURE CAMBAU — *Lettre à l'ange inadopté* / traduction en hébreu par Yoel Taieb et en arabe par Saïd Sayagh 316

SHIMON ADAF — *Aviva-sans* / traduction en français par Michel Eckhard Elial et en arabe par Nabil Tannus 318

HUBERT HADDAD — *Poème* / traduction en hébreu par Dory Manor et en arabe par Saïd Sayagh 319

BERNARD NOËL & YVES JOUAN — *Sur la sensure* / entretien 321

MAUNI — *Terre nue* / traduction du tamoul par Léticia Ibanez 327

ALEXIS JENNI — *Longtemps, je ne les ai pas vus* 332

MARIE BARDET — *Ceci est mon corps* 335

RACHEL MIHUTA GRIMM — *Une parole à deux corps : témoigner du traumatisme en langue étrangère* 341

ELLA BALAERT — *Cinq variations autour du droit de regard* 345

JENNIFER GROUSSELAS — *Nos chants dé-brisés* 347

LEÏLA SEBBAR — *En regardant les femmes voilées de Gaëtan Gatian de Clérambault, neuropsychiatre* 348

KELTOUM STAALI — *Il pleut sur Alger* 350

FAWAZ HUSSAIN — *Lettre ouverte à M. Erdoğan* 355

REBEKAH VINCE — *Pour ainsi dire… et écouter* / traduction de l'anglais par Khalid Lyamlahy 357

FARIBA HACHTROUDI — *Parviz Aron Yashayaï, la conscience juive de l'Iran* 359

ALBERT MEMMI — *Lettre au Président Bouteflika* / présentée par Guy Dugas 361

JULIETTE THOMAS — *Pour l'apparition* 365

GUYETTE LYR — *Le jardin barbelé* 367

CAROLE ZALBERG — *Loin des images* 370

ANNIE BARKATZ EDINGER — *Rwanda* 371

AGHA SHAHID ALI — *Carte postale du Cachemire* / traduction de l'anglais (Inde) par Cécile Oumhani 375

MICHEL LE BRIS — *Les escaliers de Sam Szafran* 376

Portfolio

CATHERINE DEUDON & JORGE AMAT — *Filles de mai* 385

Mohammed Khaïr-Eddine, le temps des refus 393

Dossier coordonnée par Guy Dugas. Textes de Marc Gontard, Mohammed Khaïr-Eddine, Ali Chibani, Jacques Alessandra & Guy Dugas.

Remerciements 415

HUBERT HADDAD

LA LIBERTÉ D'ÊTRE LIBRES

Sur l'écart d'un siècle, belligérances de toute espèce et exactions massives n'ont pas cessé aux dépens de l'humanité entière, sur fond de bouleversements civilisationnels, de petites lâchetés cumulées et d'une étrange désertion des meilleurs d'entre nous, de conduite d'échec déguisée en postures nihilistes ou joyeusement millénaristes, d'indifférence proche de la stupeur face à la faillite programmée des valeurs d'avenir faites de ferveur, de mansuétude et de solidarité. Il existe une évidente corrélation entre l'état de guerre permanent et l'emprise économique exponentielle dans le processus de mondialisation dont nous sommes tous les témoins égarés et pantois : *que se passe-t-il, que nous est-il arrivé ?*

Le phénomène sectaire à alibi doctrinal, qui aliène exclus et laissés-pour-compte au gré des arbitraires, discrédits ou faux privilèges, prend en France comme ailleurs les couleurs funestes du nihilisme : le pire est la source du pire. Une mystification galopante formatée par l'industrie de l'image à l'échelle planétaire égare toutes nos représentations et enrégimente les esprits faibles. On peut faire de n'importe quel fils prodigue ou dépossédé un terroriste convenable. Piégé dans un carcan de tropismes, l'halluciné ordinaire est devenu le jouet de ses centres sensoriels. L'esprit kamikaze aujourd'hui court les rues avec une manière de quiétude virale. Il semblerait qu'un phénomène d'hypnose généralisée soit lié à la connivence quasi organique de la technique et du pouvoir, des médias soumis au facteur d'audience et du populisme conquérant, de l'occultation des luttes de classes démarxisées, récusées et rendues aux instincts de lynchage, vieille mécanique des foules. On peut relire le Rousseau du *Discours sur l'inégalité* comme si rien de neuf n'avait eu lieu : « Les peuples une fois accoutumés à des maîtres ne sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté, que, prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. »

L'Histoire est-elle une modélisation de l'oubli ? Nous sommes tous peu ou prou des privilégiés du désastre. Autant hier qu'aujourd'hui, pour sa convocation mémorielle, on peut relire Aimé Césaire :

> Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Viet Nâm une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et « interrogés », de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'ensauvagement du continent.
>
> Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les

Une famille en Assam, 2019. Photographie de Hubert Haddad.

gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevalets.

On s'étonne, on s'indigne. On dit : « Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera ! » Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens ; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies, de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.

Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XXe siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.

Et c'est là le grand reproche que j'adresse au pseudo-humanisme : d'avoir trop longtemps rapetissé les droits de l'homme, d'en avoir eu, d'en avoir encore une conception étroite et parcellaire, partielle et partiale et, tout compte fait, sordidement raciste.

Discours sur le colonialisme, 1950.

Le relativisme moral, la quotidienneté des barbaries, la coalition mégalomane des apprentis sorciers parvenus au pouvoir grâce à la confusion médiatiquement instaurée du réel et du divertissement, cette complicité sommeilleuse parée de cynisme d'une fraction de la classe intellectuelle qui se dédouane des pires compromissions par les petites indignations de la mauvaise foi, les droits de l'homme rapetissés malgré l'universalité revendiquée de la Déclaration de 1948 conçue pour sauver le monde de l'inhumanité ; et dans l'incurie générale, au bord de l'abîme, l'effraction assourdissante de la question écologique – pollutions, désertification, réchauffement climatique, éradication du monde animal – aujourd'hui reformulée au point de non-retour, quand l'immédiat futur, celui des enfants, prend l'allure d'un scénario catastrophe – serait-ce là le vrai bilan du nouveau siècle par-delà les chimères des taux de croissance et des quêtes biologique ou virtuelle d'immortalité ?

Faire retour aux origines du concept éthique de droits humains nous avancerait-il ? Sont-ils nés de leur transgression avec Caïn, comme l'imagine une lecture mythique de l'Histoire tout embuée des fausses lumières de l'étymologie et des rêveries créationnistes ? Caïn, l'agriculteur, qui, fondant de fait la propriété foncière, engagea son engeance à mieux gérer la confusion des rôles et des biens. Les genèses prises au mot ont pour seule vertu d'offrir à foison paraboles et allégories. De l'agriculture naissent les cités, les cités-États, les États eux-mêmes unissant une population, un territoire et un gouvernement, les civilisations alors surgissantes, la sumérienne il y a six mille ans, l'égyptienne, celles de la vallée de l'Indus puis de la Chine. Et les conflits territoriaux multiplient paradoxalement les échanges et obligent à légiférer, en prenant compte d'autres emprises usant d'autres valeurs : la mise en relation problématique, conflictuelle, de pouvoirs sans doute absolus, sans référents extérieurs, introduit la notion de relativité. Des lois et des traités, dont naissent les premiers droits de partage et de survie, en référence à cette altérité de principe que l'issue des guerres met de facto en place. Sans respect de l'ennemi, impossible d'échapper au chaos meurtrier. Un ennemi apprivoisé, dans ce contexte, n'est-il pas l'allié, voire l'ami potentiel ? Ainsi, des Égyptiens et des Hittites signant le traité de Qadesh vers le XIIIe siècle avant notre ère. Du grand Cyrus accordant le droit au retour des déportés

et une entière liberté de culte en tous lieux de Babylone. De la charte malienne du Manden Kalikan qui, au XIIIe siècle, sanctionne l'esclavage et la guerre, promeut une pratique de la solidarité et revendique une certaine universalité des droits comme en témoignent plusieurs des innombrables manuscrits de Tombouctou rédigés en diverses écritures adjami par les marabouts des siècles durant. Ou encore, par rapprochement contrasté, de la *Bill of Rights* de 1689 en Angleterre à la suite de la Glorieuse Révolution et en prolongement de la Pétition des droits et de l'acte d'Habeas corpus.

Au gré des âges et des bouleversements, par à-coups jusqu'au lendemain de la seconde apocalypse moderne, l'administration juridique, voire constitutionnelle, des pays forts de leurs droits coutumiers, se structure à force de traités et de conventions et intériorise de facto les implications universelles du pacte démocratique par le droit international, a priori garants des droits fondamentaux (liberté d'expression, de conscience, d'opinion, de mouvement, etc.). Plus que jamais cependant « la politique court derrière la guerre » (Clausewitz), et les pouvoirs se concertent jusqu'à la tête transitoire des États pour mettre à mal les libertés et leurs fondements sociaux acquis de longue lutte : accès au travail, au logement, à la retraite, à la santé, à l'éducation, voire à la culture (que l'on rassemble sous l'appellation de droits-créances).

Il ne s'agit pas d'épiloguer sur le concept de la personne ou sur la conformité des diverses Constitutions précédant ou entérinant la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, quitte à rendre compte ici et là de l'événement qui fit ou fera l'Histoire et de ses interprétations géopolitiques ou philosophiques, sans transition de l'historique à l'actuel. Ainsi, face à l'intrigue des gouvernements et partis xénophobes qui s'unissent à travers le monde sur fond de discriminations et de répressions massives, que peut la poésie, quels champs d'action sont alloués au romancier et à l'artiste, hormis la prison, le silence ou l'exil ?

Approcher au plus juste la question des droits incessibles, de l'humain et de sa survivance face à l'espèce de coalition incontrôlable des arbitraires, déprédations, impérities, chantages à relents génocidaires, méprises fatales – et au-devant des aspirations légitimes à la culture et aux libertés –, c'est l'enjeu de ce baroud d'espoir, le cinquième en date, le plus proche du cœur.

À bonne enseigne – quand dans l'entourage gouvernemental des conseillers ineptes préconisent de « remonter plus en amont » (jusqu'au landau ?) dans la prévention de la délinquance actuellement ciblée sur les plus de douze ans, souvenons-nous du philosophe tchèque Comenius (1592-1670), lequel inventa la pédagogie moderne fondée sur l'éveil dès le plus jeune âge, par le jeu, l'image et la participation et qui déclara : « Tout doit être enseigné à tout le monde, sans distinction de richesse, de religion ou de sexe. » Souvenons-nous du réformateur Sébastien Castellion, qui rompit avec Calvin après le martyre par les flammes de Michel Servet pour « hérésie anti-trinitaire », et qui édicta si bien et une fois pour toutes : « Tuer un homme ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme. »

Il y a certes beaucoup à vivre, à sauver et à réinventer, avant qu'une transition de phase rende la planète au *silence éternel de ces espaces infinis*. « Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la beauté. Toute la place est pour la beauté », écrivait le René Char de *Fureur et Mystère*. On pourrait sans rien trahir changer le mot par celui de liberté. *Toute la place est pour la liberté*. Libres et menacés, nous sommes faits pour surmonter nos plus flagrantes comme nos plus secrètes aliénations. La liberté prend figure dans une sorte d'engagement poétique en défi au déterminisme universel. Comme le proclamait Nelson Mandela, déjà faut-il avoir atteint « la liberté d'être libres ».

SELAHATTİN DEMİRTAŞ

APPEL À GARDER NOTRE HUMANITÉ

Traduction du turc par Emmanuelle Collas

Janvier 2020, Prison de Haute Sécurité d'Edirne, Turquie.

« Déclarer au peuple qu'il faut avoir confiance en un "État millénaire", après lui avoir inculqué patience et tempérance, cela signifie aider un pouvoir oppresseur », disait Stefan Zweig, grand écrivain et intellectuel, qui a consacré sa vie à accroître et diffuser les idées humanistes[1]. En constatant que ses déclarations et ses écrits n'avaient pas eu la moindre influence sur les esprits et que la condition humaine ne cessait de se dégrader, Zweig fut saisi d'un terrible découragement au point d'en perdre le goût de vivre. Réfugié au Brésil, alors que l'ombre funeste du fascisme et du nazisme ravageait l'Europe, c'est dans son lit, avec Lotte, sa femme bien aimée, qu'il prit congé de la vie.

Comme nombre d'entre nous, le désespoir au fond duquel est tombé Stefan Zweig m'accable aujourd'hui pareillement. Si, après avoir poussé au suicide un homme de la trempe de Zweig, nous étions parvenus à tirer une leçon de cette tragédie singulière, il est probable que notre monde serait un endroit beaucoup plus vivable.

J'ignore quelle serait la conduite de Stefan Zweig s'il avait été notre contemporain. Et je ne sais pas davantage ce que les Zweig d'aujourd'hui se proposent de faire, hormis de mettre fin à leurs jours mais, personnellement, je ne veux pas me contenter d'écrire pour ma seule satisfaction. Et loin de moi l'idée d'instrumentaliser la littérature, de l'aliéner au service des combats politiques, mais je suis d'avis que les idées qui ne se transforment pas en actes n'ont pas beaucoup de sens. Il est important pour quelqu'un de cultivé, écrivain ou intellectuel, auquel incombe la tâche d'instruire, d'éveiller les consciences et d'éclairer les esprits sur les grands enjeux sociaux, qu'il fasse des efforts et mette ses engagements à hauteur de ses idées. Nous tous, témoins de tant de cruautés, de tant d'oppressions et d'injustices, il est de notre responsabilité historique de mobiliser et d'organiser la conscience démocratique et citoyenne contre ceux qui incarnent la tyrannie en répétant « faites confiance à un État millénaire ». Si nous ne faisons rien pour construire un nouveau monde, il ne restera qu'une alternative : soit nous perdrons notre dignité et serons tous engloutis jusqu'à notre dernier souffle, soit nous nous supprimerons, les uns à la suite des autres ou collectivement.

En 2015, à Cizre, une ville kurde de Turquie, le gouvernement a déclaré le couvre-feu sous prétexte que la jeunesse avait commencé à résister en revendiquant l'autogestion. Pendant le couvre-feu, qui a duré des mois, des opérations militaires se sont succédé avec des armes lourdes, des chars et des canons, contre ces jeunes pour la plupart désarmés. Ces manœuvres se sont poursuivies jusqu'à ce qu'environ 120 d'entre eux se réfugient dans les sous-sols de deux immeubles mitoyens. À cette époque, j'étais l'un des deux coprésidents et députés de notre parti, le HDP (Parti démocratique des peuples). Avec 79 autres députés, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour que ces jeunes sortent sains et saufs de leur abri. Nous nous

1. Les citations de Stefan Zweig sont transcrites de mémoire par le prisonnier politique Selahattin Demirtaş privé de toute documentation. N.d.T.

sommes employés de toutes nos forces à alerter l'opinion publique en Turquie et dans le monde. Mais cela n'a pas abouti, nous n'avons pas réussi et, sous les yeux du monde entier, ces sous-sols ont été incendiés et nombreux furent les jeunes gens brûlés vifs.

Nous ne savons toujours pas exactement combien de personnes ont péri dans ce massacre. Les cadavres, pour la plupart impossibles à identifier, ont été secrètement enlevés et ensevelis dans des fosses communes. Or, dans cette ville kurde de Turquie, la jeunesse ne revendiquait qu'une vie plus digne et plus libre. Ce qu'ils réclamaient sereinement, c'est qu'on leur permette de vivre comme des êtres humains, c'est de garder leur humanité. Les jeunes de Cizre ont refusé de se rendre, ils ont préféré brûler dans ces sous-sols.

Marqué par le souvenir de cette tragédie, l'idée m'est venue d'une nouvelle intitulée « Ne pas perdre son humanité » que l'on peut lire dans le recueil *Et tournera la roue*. Ce livre, je l'ai écrit en prison, et je suis toujours en prison. L'une des accusations portées contre moi est de « soutenir le terrorisme et les terroristes » parce que je me suis efforcé de secourir ces jeunes qui ont été assassinés dans les sous-sols. En d'autres termes, tenter à ce moment-là de sauver des jeunes gens, c'était, selon le procureur et le gouvernement turc, une « activité terroriste ».

Aussi longtemps que – face à ceux qui se prennent pour des demi-dieux et nous considèrent comme des insectes à écraser – nous nous contenterons d'écrire repliés sur nous-mêmes et de nous délester de notre responsabilité juste en babillant, nous serons les complices des plus horribles crimes. Au lieu de cela, nous avons essayé d'organiser l'opposition, de mobiliser les masses et d'agir. Sans doute n'avons-nous pas obtenu le résultat escompté mais l'espérance ne nous a jamais fait défaut. Et c'est la raison pour laquelle nous continuons de résister.

Il est probable que l'on se demande pourquoi le besoin m'est venu d'évoquer Stefan Zweig et le drame de son temps. Nous ne sommes plus dans le monde des années 1930 ou 1940, les chambres à gaz et les fours d'Hitler ne sont probablement plus en activité. Mais, dans notre monde des années 2010 ou 2020, alors que des gens sont encore brûlés vifs dans les sous-sols et que, sur les routes de la migration, d'autres se noient massivement dans les mers ou meurent dans les remorques des camions, de la Chine à Shengal, du Myanmar au Yémen, au Soudan, de la Syrie, de l'Irak, de la Libye, du Kurdistan jusqu'à la Turquie, alors que des millions de personnes sont confrontées à des tueries, à des tortures, à la faim et à l'exil, nous devons trouver les moyens de mobiliser l'humanité contre les États. Dans son tourment, Zweig a déclaré : « Ce serait une folie complète de nous abandonner à la folie du monde. » Ainsi, au lieu de compter sur la miséricorde des États ou des institutions interétatiques, nous devons trouver des moyens d'éclairer la colère des peuples du monde et d'unir ces derniers face à l'oppression.

Pourquoi tous les Zweig du monde ne décideraient-ils pas d'organiser une conférence publique internationale afin de réfléchir ensemble sur nos moyens de lutter ? Pourquoi tous ces gens-là, reconnus, visionnaires et incontournables dans les domaines de la littérature, du monde universitaire et de l'art ne prennent-ils pas un peu plus de risques comme dans le Forum social mondial ? Par-delà l'ONU, qui est une organisation d'États, serait-ce trop utopique de fonder une (vraie) Organisation des Nations Unies, de la coordonner, après avoir concocté des actions simultanées partout dans le monde à partir de la légitimité de ce pouvoir populaire, et enfin de mobiliser toutes les personnes qui ont encore une conscience dans ce monde contre les États déloyaux, contre les occupations, les annexions, les massacres, les violations des droits de l'homme, contre les guerres, contre les hécatombes de réfugiés, contre les destructions écologiques, contre les meurtres et les violences faites aux femmes, contre la répression des travailleurs et des ouvriers luttant pour leurs droits ? Je ne le pense pas. Il n'est pas difficile de voir ce que les gens veulent et ce qu'ils sont prêts à faire en ces jours où les révoltes se poursuivent dans le monde dans plus de 36 pays différents.

Comme je l'ai dit, soit nous courrons au suicide, soit nous assisterons de manière infamante

à la fin de l'humanité. Cependant, ceux qui ont résisté à travers l'Histoire ont toujours montré qu'il y avait une autre option. Ce dont nous avons besoin en ce moment, ce n'est pas de nouveaux héros mais d'un pouvoir collectif organisé par la volonté populaire.

Si les gens cultivés, les gens de lettres, les universitaires et l'ensemble des intellectuels se contentent seulement d'écrire dans leur coin, il n'y aura bientôt plus d'« humanité » pour les lire ou les entendre. Toutefois l'espoir ne manque pas et cela partout dans le monde.

Puisque j'ai commencé avec Stefan Zweig, je conclurai avec lui : « L'espoir grandit au fur et à mesure que le danger augmente. »

ÇAĞ YANGINI

Ocak 2020, Edirne Yüksek Güvenlikli Cezaevi, Türkiye.

"Halka sabır ve itidal telkin edip 'bin yıllık devlete' güvenmeleri gerektiğini söylemek, zalim iktidara yardım etmektir" diyordu Stefan Zweig, ömrünü hümanist düşünceleri büyütüp yaymaya adayan bir aydın, entelektüel, yazar olarak. Zweig söylediklerinin ve yazdıklarının insanlar üzerinde en küçük bir etkiye yol açmadığını, insanlığın durumunun giderek kötüleştiğini gördükçe derin bir umutsuzluğa kapılıp yaşama isteğini kaybedecek kadar çaresiz hissediyordu. Faşizm ne Nazizimin karanlık ruhu Avrupa'yı kasıp kavururken o, Brezilya'da sevgili eşi Lotte ile birlikte uzandığı yatakta hayata veda ediyordu.

Birçoğumuz gibi Zweig'in içine düştüğü çaresizlik benim için de kahredicidir. Zweig gibi birini bile intihara sürüklemeyi başarmış (!) olan bizler, eğer bu tekil trajediden bile ders çıkarmayı başarabilseydik bugün dünya çok daha yaşanılır bir yer olurdu.

Stefan Zweig bugün yaşasaydı ne yapardı bilemiyorum. Ya da günümüzün Zweigleri intihar etmek dışında ne yapmayı planlıyor bilemiyorum, ama şahsen ben kendi adıma, sadece yazmakla yetinmek istemiyorum. Elbette edebiyatın siyasal mücadeleler için tümden araçsallaştırılmasını kast etmiyorum ama eyleme dönüşmeyen fikirlerin çok da anlamlı olmadığı düşüncesindeyim. Aydının, yazarın, entelektüelin topluma fikri öncülük yapma, aydınlatma, bilinçlendirme sorumluluğu ne kadar hayatiyse bu fikirlerin pratikleşmesi için çaba sarf etmesi de o kadar önemlidir. Bunca zulüm, baskı, adaletsizlik, yıkım karşısında "bin yıllık devlete güvenin" diyerek otoritenin zalimliğini katmerleştirenlere karşı demokratik vicdanı örgütleyip harekete geçirmek tarihi bir sorumluluktur diye düşünüyorum. Eğer yeni bir dünya kurmak için bir şeyler yapmayacaksak önümüzde iki seçenek kalıyor: Ya onurumuzu yitirip son nefesimize kadar boğularak yaşayacağız ya da intihar edeceğiz, birer birer veya toplu olarak.

2015 yılında Türkiye'de bir Kürt şehri olan Cizre'de Hükümet, özyönetim isteyip direniş başlatan Kürt gençlerini bahane ederek sokağa çıkma yasağı ilan etti. Aylar süren yasak süresince bu gençlere karşı – ki çoğu silahsızdı – ağır silahlarla, tanklarla ve toplarla askeri operasyonlar yapıldı. Neticede bu gençlerin 120 kadarı birbirine yakın iki apartmanın bodrumlarında sıkıştırılıncaya kadar operasyonlar devam etti. O dönemde partimiz HDP'nin iki eş genel başkanından biri ve milletvekiliydim. 79 milletvekili arkadaşla birlikte, o gençlerin oradan sağ salim çıkarılması için büyük çaba gösterdik. Türkiye ve dünya kamuoyunu ayağa kaldırabilmek için elimizden gelen gayreti göstermeye çalıştık. Ama olmadı, başaramadık, bütün dünyanın gözleri önünde o bodrumlar ateşe verildi ve birçok kişi diri diri yakıldı.

Orada halen tam olarak kaç kişinin katledildiğini bilemiyoruz. Çünkü cenazelerin çoğu tanınmaz haldeyken gizlice çıkarılıp kimsesizler mezarlığına gömüldü. Oradaki Kürt gençleri sadece daha

onurlu, daha özgür bir yaşam istiyorlardı. İnsan gibi yaşamak, insan olarak kalmaktı talepleri. Teslim olmayı kabul etmediler ve yanmayı tercih ettiler o bodrumlarda.

"Devran" adlı öykü kitabımdaki "İnsan Kalabilmek" öyküsünü bu trajik katliamdan etkilenerek yazmıştım. Bu kitabı hapishanede yazdım, halen de hapishanedeyim. Hakkımdaki suçlamalardan biri de bodrumlarda katledilen gençlere sahip çıkmak suretiyle "teröre ve teröriste destek olmak"tır. Yani o dönemde, gençleri sağ olarak kurtarmaya çalışmak bir "terör faaliyeti"ymiş, savcıya ve Türk Hükümetine göre.

Kendini yarı tanrı gibi görenler biz geri kalan tüm ezilenleri böcek yerine bile koymazken biz sadece yazmakla yetinseydik ya da sadece konuşmakla içimizi rahatlatsaydık bu suçlara ortak olacaktık. Bunun yerine muhalefeti örgütlemeye, kitleleri harekete, eyleme geçirmeye çalıştık. Belki istediğimiz sonucu tam olarak elde edemedik ama umudu hep diri tutmayı başardık ve halen de bunun için direniyoruz.

Bu örneği neden anlatma ihtiyacı duydum derseniz… Bugün 1930'lar, 40'lar dünyasında değiliz, Hitler'in gaz odaları ve fırınları iş başında değil belki, ama 2015 dünyasında insanlar halen diri diri bodrumlarda yakılırken, göç yollarında; kitlesel olarak denizlerde, kamyon kasalarında boğulurken, Çin'den Şengal'e; Myanmar'dan Yemen'e, Sudan'a; Suriye, Irak, Libya, Kürdistan'dan Türkiye'ye kadar milyonlarca insan katliamlar, işkenceler, açlık ve sürgünle karşı karşıyayken insanlığı devletlere karşı harekete geçirmenin yollarını bulmak zorundayız. Yine Zweig, "Kendimizi dünyanın insafına bırakmak tam bir çılgınlık olur" diyordu. O halde devletlerin veya devletler arası kurumların insafına güvenmek yerine dünya halklarının öfkesini örgütleyip zalimliğin önüne dikmenin yollarını bulmalıyız.

Yeryüzünün bütün Zweigleri neden uluslararası bir halk konferansı örgütleyip de mücadele yollarını aramasınlar? Dünya Sosyal Forumu benzeri bir oluşumla neden edebiyat, akademi, sanat alanındaki bilinen, öncü, önemli şahsiyetler de ellerini taşın altına koymazlar? Bir devletler örgütü olan BM yerine Birleşmiş Halklar Örgütünü kurmak ve bu halk gücünün meşruiyetini arkasına alarak dünyanın her yerinde, eş zamanlı eylemler planlayıp koordine etmek, insan hakları ihlalleri, savaşlar, mülteci kıyımları, doğa katliamları, kadın katliamları ve tecavüzler, işçi ve emek kıyımları, işgal ve ilhaklara, katliamlara karşı dünyanın bütün vicdanlı insanlarını devletlere karşı harekete geçirmek çok mu ütopik bir yaklaşım? Ben öyle düşünmüyorum. Dünyanın 40 ayrı ülkesinde sokak eylemlerinin devam ettiği şu günlerde aslında halkın ne istediğini ve neyi yapmaya hazır olduğunu görmek zor olmasa gerek.

Dediğim gibi ya intihar edeceğiz ya da onursuzca seyredeceğiz insanlığın yok oluşunu. Oysa başka bir seçeneğin de olduğunu tarih boyunca direnenler hep gösterdiler. Bu çağda ihtiyacımız olan şey yeni kahramanlar değil, kolektif halk iradesinin örgütlü gücüdür.

Aydın, edebiyatçı, akademisyen veya entelektüeller sadece yazmakla yetinirse yakında onları okuyacak "insanlık" kalmayacak geriye. Halen umut var dünyanın her yerinde.

Zweig ile başladık, onunla bitirelim: "Tehlike büyüyünce umut da büyür."

*

Pour libérer Selahattin Demirtaş

Paris, 3 février 2020.

Kurde de Turquie, écrivain, avocat des droits humains, l'un des seuls progressistes et féministes dans le Proche-Orient du XXIe siècle, le seul homme politique d'envergure en Turquie, Selahattin Demirtaş est un humaniste. Leader du HDP, le Parti démocratique des peuples, il a choisi de penser l'altérité, de se battre contre la violence d'État, le totalitarisme et l'obscurantisme, et de défendre la démocratie et la paix.

Principal opposant à Recep Tayyip Erdoğan, il est détenu au mépris des lois de son pays depuis le 4 novembre 2016 à Edirne, aux confins de la Turquie et de l'Europe, dans une prison de haute sécurité réservée aux prisonniers politiques, où il a failli mourir fin novembre 2019 suite aux conditions improbables de son incarcération.

« Cher Selahattin Demirtaş, je vous écris pour vous parler de littérature, mais pas seulement ; puisque la littérature peut être une forme de résistance et que, comme le disait René Char, *Résistance est espérance*… » C'est ainsi que commençait la lettre que je lui adressai le 22 février 2018 pour lui dire combien j'avais aimé son premier recueil de nouvelles *Seher*, devenu en français *L'Aurore*. Afin d'échapper à la vigilance de la Commission de lecture du courrier de la prison, je ne pouvais que passer par les mots d'un grand poète, résistant lui aussi, pour lui confier ma détermination à le faire connaître en France et à défendre ses convictions et son engagement. D'ailleurs, quand René Char écrit « Résistance est espérance », Selahattin Demirtaş répond : « Oui, je résisterai jusqu'à mon dernier souffle ! » Et c'est ce qu'il confirme dans un de nos trop rares échanges épistolaires : « Dans les périodes de fascisme, les écrivains ne doivent pas rester silencieux, sinon ils seraient complices. La littérature permet de prendre position contre l'oppression, de manière directe ou indirecte ; elle doit insuffler courage et espoir, sans concession, en résistance, sinon ce n'est pas de la littérature. » C'est dire si, pour lui, la littérature constitue une manière de toujours tenir, une forme de résistance absolue. Il aurait pu écrire un manifeste politique mais il a choisi la fiction. Depuis des mois, l'horreur s'est à nouveau installée au Proche-Orient, et ça concerne le monde entier. L'opération militaire menée à la frontière turco-syrienne sur ordre d'Erdoğan et qui a pris pour cible les Kurdes avait été planifiée depuis longtemps. Les responsabilités de Trump et de Poutine ne sont plus un secret. Depuis, les Kurdes sont massacrés en Syrie et, en Turquie, ils ne cessent d'être toujours plus nombreux à être incarcérés. On le sait, cette guerre provoque une catastrophe humanitaire associée à un génocide. Son but est d'anéantir le Rojava, l'une des expériences démocratiques les plus prometteuses du Proche-Orient, à l'image de celle qui fut développée par le HDP dans le Bakur, au sud-est de la Turquie, et notamment à Cizre avant d'être étouffée par la répression et l'enfermement de toutes les forces vives du HDP depuis 2016.

Je suis éditrice. Je n'ai aucun pouvoir face à la folie guerrière d'Erdoğan et à sa volonté génocidaire à l'égard des Kurdes – que peut la littérature au moment où tombent les bombes ? Je ne peux rien non plus face aux atermoiements des puissances occidentales, prisonnières de chantages économiques, politiques ou migratoires, puissances qui n'ont jamais voulu voir le danger que représentait Erdoğan, qui ont soutenu les Kurdes seulement parce qu'ils étaient en première ligne dans la guerre contre Daesh mais qui n'ont jamais défendu le projet démocratique, égalitaire, pluriethnique, féministe, laïque, écologique au Bakur et au Rojava.

Mais, quand Demirtaş écrit à propos du massacre de Cizre : « Ce qui était encore pire que la mort, c'était le silence assourdissant du reste du pays, et celui du monde entier », rien ne m'empêche, ne nous empêche tous, comme le soulignait Jean-Pierre Vernant, alias Berthier, résistant aux côtés des Aubrac, de Ravanel ou de Victor Leduc, d'« être le grain de sable que les plus lourds engins, écrasant tout sur leur passage, ne réussissent pas à briser. »

Tenir, donc, comme d'autres l'ont fait avant nous dans les heures les plus sombres de la Seconde Guerre mondiale. Car, malgré la montée de néo-autoritaires partout dans le monde, il existe encore des forces progressistes qui, comme nous, sont indignées et prêtes à se battre à tout prix pour défendre les droits humains fondamentaux et garder une foi inébranlable, comme Selahattin Demirtaş, en la démocratie, la liberté et la paix.

C'est par des mots d'espoir que débute son dernier recueil de nouvelles, *Et tournera la roue* : *Bir gün olur, devran döner*, « La roue finira par tourner. » Il y a chez lui, pour le XXIe siècle et pour le Proche-Orient, quelque chose de Nelson Mandela qui, après 27 ans, 6 mois et 6 jours de prison, commence son discours du 11 février 1990 avec la dernière phrase de son procès de 1964 : « Je me suis battu contre l'oppression. Je chéris toujours l'idéal d'une société démocratique libre où tous vivront ensemble avec des chances égales. » Tenir, résister. Engagement, insoumission. Pour tous les prisonniers et toutes les victimes du monde entier, il est bon de nous battre pour libérer Selahattin Demirtaş qui, comme d'autres avant lui, nous donne une si belle occasion de réaffirmer aujourd'hui nos valeurs.

EMMANUELLE COLLAS

LE MUR ET LA PORTE

ENTRETIEN AVEC MICHAEL SFARD

PAR BEE FORMENTELLI

Né en 1972 dans une famille d'origine polonaise aux positions très claires sur la démocratie et les droits de l'homme, petit-fils du sociologue Zygmunt Bauman et du poète yiddish David Sfard, Michael Sfard est un avocat spécialisé dans le droit humanitaire international et le droit de la guerre ; c'est un *défenseur acharné des victimes palestiniennes de l'occupation comme des activistes et des ONG qui défendent ces victimes. L'occupation est au centre des affaires qu'il traite et qu'il considère comme ses « enfants judiciaires », qu'il s'agisse du tracé de la barrière de séparation, des avant-postes (les implantations sauvages, officiellement illégales, de colons sur des terres palestiniennes), des paysans privés de leurs terres ancestrales ou encore des Bédouins sans cesse expulsés et déplacés par les autorités depuis les années 1950.*

À l'occasion de la parution de son essai Le mur et la porte *(Zulma, 2020) dont je suis la traductrice, j'ai en particulier cherché, au cours de cet entretien, à savoir ce qui motivait sa détermination passionnée, sa ténacité, son courage sans faille.*

B. F. – Bien qu'il résume à la perfection la question centrale de votre enquête, à savoir le dilemme existentiel qui occupe sans cesse votre esprit, le titre de votre livre, Le mur et la porte, ***risque de paraître énigmatique au premier abord à vos futurs lecteurs. Pouvez-vous l'expliquer ?***

M. S. – Ce que vous me demandez en somme, c'est d'expliquer le dilemme existentiel d'un avocat ou une avocate des droits de l'homme travaillant dans un contexte où sévit un régime d'oppression systématique ou en violation des droits de l'homme ?

Oui, tout à fait.

En bref, ce dilemme consiste, pour l'avocat ou l'avocate, à utiliser ses capacités pour faire avancer les droits d'un individu ou les protéger ; cela, en sachant pertinemment que, d'une part, il y a des chances pour que, en portant l'affaire devant les tribunaux, on puisse obtenir réparation et sauver cet individu d'une atteinte aux droits humains, ou bien lui offrir une compensation pour le préjudice déjà subi, mais que, d'autre part, porter cette affaire devant les tribunaux légitime le système et lui procure l'appui de l'opinion publique dont il a désespérément besoin pour faire taire les voix critiques qui s'élèvent contre lui.

Tel est, en résumé, le dilemme. Prenons un avocat des droits de l'homme qui a pour objectif d'obtenir des droits pour ses clients, mais se considère en même temps comme partie du mouvement visant à mettre un terme au régime source de la violation. Eh bien, faut-il que cet avocat ou cette avocate continue à s'efforcer d'obtenir des droits pour son client (par exemple, une porte dans le mur qui lui permette d'avoir accès à ses terres), s'il ou si elle sait qu'un tel travail risque de stabiliser, voire de renforcer le régime auquel il s'oppose en cautionnant la construction du mur ?

Le système juridique israélien est très complexe. Il comporte de multiples strates. Pouvez-vous le décrire ?

En fait, il se peut que les choses changent dans les prochaines semaines ou dans les mois à venir… Et j'arrive justement à Paris à un

moment d'ébullition concernant le conflit israélo-palestinien, un moment très opportun en un sens… Les paradigmes juridiques en vigueur durant les cinq dernières décennies sont à présent mis en question et peuvent changer. Mais, pour en revenir à votre question, depuis cinquante ans, Israël a maintenu deux systèmes de lois. Le premier en Israël, instauré dans les frontières du cessez-le-feu de 1949, celles de la Ligne verte, et que l'on peut définir plus ou moins comme un système juridique normal, apparenté au système anglo-américain et à celui des pays libéraux occidentaux ; parallèlement, un deuxième système, militaire, réservé aux Territoires occupés : en Cisjordanie – à l'exception de Jérusalem-Est annexé à Israël – et à Gaza jusqu'en août 2005. Ce dernier système, fondé sur le droit international de la guerre et les lois internationales de l'occupation, prévoit que toutes les branches du gouvernement, le corps législatif, les pouvoirs du corps législatif, les pouvoirs judiciaires et ceux de l'exécutif soient tous détenus – *temporairement* – par le commandant militaire de la force d'occupation. Il ne s'agit donc pas d'une démocratie par définition ; il s'agit plutôt d'une autocratie militaire. Mais, je le répète, ce système est censé être temporaire.

En outre, les lois appliquées par le commandant militaire dans les Territoires occupés sont toujours les lois en vigueur en Cisjordanie à l'époque de la conquête du territoire, autrement dit les anciennes lois ottomanes et jordaniennes, et même les lois du Mandat britannique et les lois militaires. Aussi peut-on parler d'une sorte d'archéologie des différents systèmes juridiques appliqués en Cisjordanie par le commandant militaire.

Ce que l'on appelle parfois le « mur » a plusieurs noms. L'expression « barrière de séparation » est-elle la plus appropriée ?

Je suis sûr que les choses ne sont pas très différentes dans les autres pays, mais dans ce pays, le langage est lourd de symboles. C'est pourquoi la manière dont on appelle ce qu'Israël a érigé en Cisjordanie pour séparer Israël et la Cisjordanie est connotée politiquement. Ceux qui pensent que le principal objectif de ce dispositif consiste à protéger les Israéliens de la terreur que leur inspirent les Palestiniens lui donnent le nom de « barrière de sécurité » ; d'autres, au contraire, l'appellent « barrière d'apartheid », mettant ainsi en lumière l'essence de ce dispositif compris comme une machine à confisquer les terres qui procure à la minorité juive des avantages et des privilèges dont sont privés les Palestiniens, car séparés de leurs terres. J'ai opté pour l'expression « barrière de séparation », avant tout parce qu'elle est en usage dans la communauté internationale, les médias et la diplomatie internationale. Mais je pense aussi qu'elle illustre bien le fait que son principal effet est de séparer. Et je préfère « barrière » à « mur » ou à « clôture », parce que « barrière » recouvre les deux sens. Dans certains secteurs et même dans la plupart d'entre eux, c'est une « clôture » ; dans d'autres, c'est un mur, mais en fait, ce n'est pas seulement un « mur » ou une « clôture », c'est tout un système avec des routes de patrouille, des fils de fer barbelé, des miradors, etc., une barrière, donc, dont l'effet principal est de séparer. Elle sépare les Palestiniens des Israéliens ; elle sépare les propriétaires de leurs terres, etc. Voilà pourquoi j'ai choisi l'expression « barrière de séparation ».

Quels sont les problèmes ou les difficultés d'ordre éthique que l'on peut rencontrer dans la pratique du* cause lawyering *?

Je pense que j'ai présenté un tableau de quelques-uns des problèmes et des difficultés rencontrés par les avocats qui n'ont pas seulement des clients mais qui aspirent aussi à se mobiliser au service d'une cause morale ou politique. Ayant juré de servir un client individuel et ses intérêts, ils ont l'affaire à plaider ; ils ont aussi une politique ou une pratique à modifier, en tant que partie intégrante de la lutte contre les pratiques et les politiques néfastes. Et quelquefois, dans certains cas – les affaires israélo-palestiniennes en sont un bon exemple –, ils ont un troisième objectif qui

consiste à changer le régime. Vous savez, dans les affaires de ce genre qui touchent à l'occupation, au mouvement pour mettre fin à l'occupation, les avocats des droits de l'homme ont un triple objectif. Ils veulent obtenir réparation pour leurs clients palestiniens ; ils veulent changer une politique en violation des droits de l'homme, le plus souvent ceux des Palestiniens ou des activistes. Enfin, ils veulent tous savoir et sentir qu'ils contribuent à abréger la durée de vie de l'occupation.

Il arrive assez souvent que ces trois objectifs marchent de façon synchronisée. Supposons que je représente un Palestinien pour empêcher les colons de prendre ses terres, que cette action en justice contribue à provoquer un changement dans la politique d'allocation de terres aux colons et que ce changement contribue à son tour à nous assurer que nous sommes en marche vers la fin de l'occupation. C'est le cas le plus facile à gérer. Mais il arrive aussi parfois qu'une affaire crée une collision entre les différents objectifs – quand, par exemple, on représente un Palestinien et que celui-ci se voit proposer un marché qui sert ses intérêts ou ceux de sa famille. Vivant sous occupation, ils n'ont pas de ressources suffisantes pour vivre, et voilà qu'on leur offre soudain d'acheter leurs terres dont ils ne peuvent de toute façon tirer parti, puisqu'on leur refuse l'accès à ces terres. En tant qu'avocat privé dont le premier devoir est de servir son client, on se trouve alors dans une situation paradoxale, les intérêts du client entrant en contradiction avec les deux autres objectifs : changer la politique et/ou commencer à réduire la durée du régime. Tels sont les dilemmes éthiques les plus difficiles à résoudre pour un *cause lawyer*.

Vous avez employé explicitement le mot « apartheid » pour caractériser la politique d'Israël, mais vous avez en même temps indiqué clairement qu'Israël n'est pas l'Afrique du Sud. Bien que l'occupation ait effectivement développé des éléments manifestes d'apartheid, en quoi diffère-t-elle de la situation qui caractérisait l'Afrique du Sud ?

Eh bien, oui, j'ai utilisé le mot « apartheid », mais depuis 2018, depuis la publication de mon livre en anglais et en hébreu, ma conviction que nous avons, sinon un régime d'apartheid, du moins un régime correspondant à la définition de ce crime contre l'humanité qu'est l'apartheid, est encore plus nette. Cependant, lorsque je parle d'apartheid, je me réfère au régime des Territoires occupés, non à celui d'Israël.

J'ajouterai que même s'il y a en Israël une discrimination systématique des Palestiniens citoyens d'Israël, des Arabes israéliens, on ne peut pas parler d'apartheid en Israël. En revanche, je crois fermement que c'est le cas en Cisjordanie où deux populations, celle des colons juifs et celle des Palestiniens, vivent côte à côte et où la première dispose de tous les droits civiques, de tout le pouvoir politique et de toutes les ressources nécessaires, tandis que la deuxième, totalement dominée, n'a aucun droit civique, aucun droit à l'autodétermination. Les Palestiniens ne sont impliqués dans aucun des processus qui décident de leur destin et de leur avenir. Et depuis qu'Israël aspire à perpétuer cette anomalie, à la rendre permanente plutôt qu'à y mettre fin, ce système hypocrite peut être considéré, légalement parlant, comme un régime d'apartheid.

À la source du mot « apartheid » et de sa signification, il y a, bien entendu, le régime au pouvoir en Afrique du Sud jusqu'en 1994. Mais le droit international a fait de ce terme un concept détaché de la réalité sud-africaine, complètement indépendant et qui a sa propre définition ; il peut y avoir des régimes d'apartheid qui ne correspondent pas exactement à celui d'Afrique du Sud.

Quelles sont les différences entre Israël et l'Afrique du Sud ? Il y en a beaucoup. À mon avis, c'est le racisme qui est sans nul doute à l'origine de la discrimination dans l'apartheid d'Afrique du Sud, mais ce n'est pas le cas en Israël ; le conflit israélo-palestinien a d'autres sources, même s'il y a beaucoup de racisme ici. De plus, en Afrique du Sud, il a toujours été clair pour chacun que, quelle que soit la situation, il n'y aurait qu'un seul État où

vivraient Blancs et Noirs. En ce qui concerne Israël et la Palestine, le paradigme en matière de gouvernement pour une solution au conflit, c'est deux États. Il y a donc beaucoup, beaucoup de différences. Il y a aussi des différences entre l'histoire des Blancs en Afrique du Sud et celle des juifs qui sont venus en Israël. Il reste qu'en dépit de ces différences, le noyau du mal, ce qui rend le régime criminel, est très semblable.

De fait, les crimes de l'occupation israélienne, à commencer par les colonies, sont nombreux : torture, déportations, assassinats, détention administrative, démolitions punitives de maisons. Lesquels d'entre eux les actions en justice ont-elles réussi à réduire, sinon à éradiquer ?

Il me semble impossible de ne pas conclure que le combat judiciaire le plus couronné de succès, c'est le combat contre la torture, un crime qui a fait l'objet de centaines et de centaines d'affaires. Aucune autre action n'a abouti à une réduction aussi impressionnante de ce type de pratiques outrancières.

Je ne dis pas que l'on ne torture plus aujourd'hui en Israël, mais je pense que la campagne contre la torture a provoqué un changement radical. À l'apogée de l'ère de la torture, presque chaque Palestinien détenu pour avoir commis un délit lié à la sécurité ou pour être soupçonné d'un tel délit était soumis à la torture ; il y a eu des dizaines de milliers de cas, peut-être même des centaines de milliers. Nous n'avons pas les chiffres, bien entendu, mais la torture était une pratique quotidienne. C'était la règle générale plutôt que l'exception. Aujourd'hui, en revanche, la torture est l'exception, et elle doit le rester, il faut la combattre sans trêve, car elle est illégale et immorale, quoi qu'il arrive. Néanmoins, nous devons reconnaître que le combat pour mettre un terme à la torture a été une grande, très grande réussite.

Vous écrivez que dans les années 2000 la Haute Cour de Justice a subi une transformation spectaculaire. Que s'est-il exactement passé et en quoi ont consisté les changements drastiques de la Cour ?

Des changements drastiques sont d'abord apparus dans la société israélienne. Pour de multiples raisons – on pourrait épiloguer sur ce sujet pendant des heures –, la psyché israélienne a viré à droite ; elle a adopté des positions plus *illibérales* ; elle s'est tournée vers des objectifs plus chauvins, plus nationalistes et plus militaires. Au même moment, la Cour suprême était sur le point de vivre un changement de génération. C'était juste une affaire de temps. Douze juges sur quinze devaient être remplacés parce qu'ils allaient atteindre l'âge de la retraite, six d'entre eux dans les quatre ans à venir, les autres dans les dix années à venir. La droite israélienne qui avait pris possession du gouvernement a eu d'emblée la chance que de nombreux juges partent à la retraite. Elle a donc pu nommer de nouveaux juges qui étaient beaucoup plus de droite, beaucoup moins libéraux. Et nous sommes passés d'une Cour composée presque exclusivement de juges se considérant comme libéraux à une Cour où ceux qui se perçoivent comme libéraux ne sont plus qu'une minorité et même une petite minorité.

Pourquoi est-il si difficile de forcer l'État d'Israël à respecter le droit international humanitaire ?

Il y a beaucoup de réponses possibles à cette question, mais je choisirai celle qui me semble la plus importante. Les Israéliens se perçoivent comme les ultimes victimes d'une persécution longue de 2 000 ans et, bien entendu, de la Shoah, le crime des crimes. Et ces persécutions font partie de notre histoire. Que retenir de cette histoire ? Quelles leçons en tirer ? Nous avons deux ou trois options possibles. La première est d'en tirer une leçon qui ne soit pas seulement valable pour les juifs, les Allemands et les Européens, mais qui ait une portée universelle, qui concerne l'humanité tout entière, à savoir ce que des êtres humains peuvent faire à d'autres êtres humains. Autre option possible : à partir de cette effroyable expérience, décider que les

juifs doivent se protéger eux-mêmes, qu'ils doivent toujours être forts. J'en arrive ici à une troisième option, la pire qu'on puisse imaginer : conclure que face à l'alternative « être victimes ou victimiser les autres », les juifs devraient toujours… Ils préfèrent victimiser les autres. C'est en gros la position choisie par les Israéliens. Et étant donné cette position, le droit international et même le droit international humanitaire ne sont bons pour nous, Israéliens, que lorsqu'ils nous protègent ; ils cessent de l'être quand ils nous empêchent d'être forts et de recourir à la force. Voilà une des raisons pour lesquelles l'État israélien ne respecte pas le droit international lorsqu'il touche à nos guerres et à nos conflits.

« Quand nous siégeons pour juger, écrit Aharon Barak, nous sommes nous-mêmes jugés. » Pensez-vous qu'un jour la Cour suprême sera jugée pour avoir permis le développement des colonies et stabilisé ainsi l'occupation ?

Oui, je crois. Elle l'est déjà dans une certaine mesure. Je ne suis pas le seul à écrire sur ce sujet. Les chercheurs internationaux sont nombreux à critiquer le rôle joué par la Cour suprême israélienne dans l'établissement des colonies et la légitimation de la longue et cruelle occupation des territoires. À mon avis, plus le temps passera, plus on accusera la Cour suprême d'être une des institutions coupables de cet état de choses. Aujourd'hui, elle est déjà très critiquée, dans une faible mesure en Israël certes, mais sans nul doute au sein de la communauté juridique internationale.

Croyez-vous toujours dans la solution à deux États ? Et que pensez-vous de l'attitude de la France à l'égard d'Israël et de la Palestine ?

Ce n'est pas une question de foi. Je pense que la solution à deux États est la plus fiable. Il n'y a que deux solutions susceptibles d'assurer les droits civiques de tous les résidents du pays entre la vallée du Jourdain et la mer : la solution à deux États et la solution à un État. En termes d'éthique, je n'ai aucun problème vis-à-vis de l'une comme de l'autre, mais je ne crois pas que les gens ici permettront une solution à un État. À mon avis, les juifs israéliens ne sont pas prêts à renoncer au droit à l'autodétermination ; quant aux Palestiniens, qui n'ont jamais eu l'indépendance, ils ne sont pas prêts à renoncer à leur droit à l'autodétermination politique. Et à supposer que l'on fasse une tentative pour mettre en place la solution à un État, elle balkaniserait la région et ne marcherait pas. Voilà pourquoi je pense que le seul moyen ou plutôt le moyen le plus réaliste d'assurer des droits civiques à tous les gens de cette région, c'est d'avoir deux États. Je ne crois pas néanmoins à la solution à deux États dans l'esprit d'Oslo, qui envisage deux États séparés par un grand mur, sans communication possible entre l'un et l'autre. Je suis de ceux qui pensent que ces deux États doivent avoir des frontières ouvertes, des institutions en commun, bref, un élément fédéral qui permettrait la cohabitation et accorderait à tous les habitants de cette région liberté de mouvement et de résidence sur toutes les terres. En un sens, je souhaiterais une fédération israélo-palestinienne de type européen.

En ce qui concerne l'attitude du gouvernement français, pas seulement français (je pense à l'Europe dans son ensemble), elle n'est pas efficace ; l'Europe ne met pas assez la pression sur le gouvernement d'Israël quand il viole le droit international. Il y a évidemment des raisons historiques à ce que les pays européens aient des difficultés à entrer en conflit avec Israël. Mais je continue à penser que cela relève de votre obligation en tant que membres de la communauté internationale. Et si le gouvernement français considère Israël comme un allié, eh bien, en tant qu'ami, l'attitude correcte qu'il devrait adopter quand cet ami porte préjudice non seulement aux autres mais aussi à lui-même, ce serait de le contester et de lui expliquer que ce qu'il fait est inacceptable, au lieu de le soutenir. Mais je n'ai pas l'impression que le gouvernement français et les autres gouvernements européens agissent beaucoup en ce sens.

Dans quelle mesure la Shoah a-t-elle joué un rôle dans l'engagement des avocats des droits de l'homme juifs dans la lutte contre l'occupation ?

Un rôle central. L'expérience de la Shoah est au centre du mouvement des droits de l'homme en général, et sans aucun doute quand il s'agit de juristes et d'avocats des droits de l'homme juifs. Et beaucoup d'entre eux ont joué un rôle capital dans le développement du droit des droits de l'homme. Dans *Le mur et la porte*, j'ai ébauché le portrait de quelques-uns des avocats des droits de l'homme les plus importants, tels qu'Avigdor Feldman, Leah Tsemel et Felicia Langer. L'histoire personnelle de chacun d'entre eux est liée à la Shoah. Ils ont tous un énorme trou au cœur parce qu'ils viennent de familles qui ont terriblement souffert lors de la Shoah. Et je crois que la Shoah a occupé une place centrale dans leurs actions en justice contre l'occupation.

En tant que femme, j'ai justement été très impressionnée par les magnifiques portraits de femmes que vous avez faits dans votre livre. Vous montrez que ces femmes hardies, tenaces, déterminées, Felicia Langer, Leah Tsemel et Tamar Peleg-Sryck, entre autres, ont été des pionnières dans la défense des droits des Palestiniens.

Je suis très heureux d'entendre ça. C'est tellement important ! C'est même une des raisons pour lesquelles j'ai écrit ce livre. Je voulais raconter l'histoire de ces femmes incroyables – des pionnières dans l'âme, extraordinairement courageuses, qui n'avaient pas peur d'aller à contre-courant… Depuis, nous marchons tous sur leurs traces.

Cela signifie-t-il que les droits de l'homme sont un domaine dominé par les femmes ?

Oh, oui !

Vous le pensez ?

J'en suis même sûr, absolument sûr. C'est pour de bonnes raisons, mais aussi pour quelques mauvaises raisons, car c'est mal payé.

Je voudrais ajouter que les avocats issus de backgrounds défavorisés ont une expérience et une profonde compréhension des choses que les autres n'ont peut-être pas.

Selon le grand avocat des droits de l'homme américain, Jules Lobel, dans les actions en justice pour le changement social, la victoire n'est pas nécessairement gage de réussite et, inversement, la défaite n'est pas nécessairement gage d'échec. Pourriez-vous donner au moins un exemple pour éclairer ce paradoxe ? J'aime particulièrement cette idée.

Je l'aime beaucoup aussi. Bien entendu, elle peut faire penser à un avocat qui a perdu et trouve là un bon prétexte pour s'excuser auprès de son client. Mais en réalité, il y a des cas, beaucoup de cas qui en sont l'exacte illustration. Dans mon livre, j'ai cité des centaines d'affaires ayant trait à la déportation qui ont toutes échoué. Mais bien que les déportations aient bel et bien eu lieu et qu'aucun des déportés n'ait réussi à faire annuler l'ordre de déportation lancé contre lui, la pression sur le système générée par ce fleuve d'affaires et les maigres succès engrangés – notamment dans le ralentissement du rythme des déportations, dans la création d'un intérêt international pour les déportations, dans la confirmation des positions officielles du gouvernement, dans la montée des enjeux et l'augmentation du coût de chaque déportation – ont tout de même eu un effet. Les déportations ont fini par s'interrompre parce que c'était un vrai casse-tête pour le gouvernement et qu'il n'y gagnait rien en définitive.

Voilà un bon exemple de réussite du combat judiciaire, alors même que toutes les affaires liées à la déportation avaient été perdues.

Il y a d'autres exemples inverses. Je vais vous en donner un qui n'est pas lié à l'occupation. L'ACRI (l'Association pour les droits civiques en Israël) a remporté une grande, très grande victoire en Israël dans les années 1990 en déclarant illégale une pratique de l'Agence juive, l'organisation sioniste. Il s'agissait de vendre aux seuls juifs des lopins de terre

pour construire des maisons privées dans des implantations au sein d'Israël. Mais la Cour d'Aharon Barak déclara que c'était illégal, que c'était une violation du droit à l'égalité des Arabes israéliens, que l'on ne pouvait pas créer de localités uniquement juives.

Ce fut une grande victoire, mais elle fut suivie d'un énorme contrecoup qui se termina par un amendement de la loi. Aujourd'hui encore, cette loi permet à de petits villages de Galilée et du Néguev d'avoir des comités de sélection et de rejeter les demandes de personnes qui ne seraient pas « culturellement adaptées » à la communauté. Elle a permis à des localités de décider qu'elles seraient uniquement juives… et quelquefois même de discriminer d'autres groupes défavorisés comme, par exemple, les familles monoparentales. Voilà un bon exemple d'affaire victorieuse qui s'est en définitive soldée par un échec.

Comment percevez-vous le lien entre loi et justice ?

La loi n'est pas la justice. Elle aspire à la justice, devrait aspirer à la justice, mais elle n'est pas la justice ; elle comporte des principes de justice, mais elle n'est pas la justice. Tout système juridique fonctionnant correctement tente de se régler le plus finement possible sur la justice. Mais c'est un idéal auquel nous ne parviendrons jamais, vers lequel nous tendrons à l'infini. Nous y aspirons, nous le visons, mais il restera à jamais hors d'atteinte, presque par définition.

Aharon Barak, le brillant juriste qui a été le héraut d'un système judiciaire proactif en tant que président de la Cour suprême, est régulièrement critiqué pour avoir contribué à bâtir l'infrastructure de l'oppression israélienne. Dans votre conclusion, vous écrivez que l'âme d'Israël abrite deux personnalités que l'on pourrait appeler avec vous Caïn et Abel. Pensez-vous qu'il serait exagéré d'en dire autant de Barak ?

Non, je ne crois pas que ce soit exagéré. Il y a une sérieuse confrontation [entre ces deux personnalités], mais ce n'est pas à l'occasion d'une table ronde, avec des gens qui parlent, délibèrent, échangent des points de vue, qu'on traitera ce genre de confrontation. C'est comme s'il y avait un duel à l'intérieur de la personnalité, qu'il s'agisse d'Israël en général ou de Barak, comme si au moins une part de cette personnalité voulait annihiler l'autre part. Je ne veux pas dire qu'elle veut l'assassiner ; elle veut plutôt la classer hors des frontières de la légitimité.

C'est pourquoi je crois sérieusement que si le gouvernement actuel d'Israël jugeait cela possible, il nous reléguerait, mes collègues et moi, ainsi que les organisations auxquelles nous appartenons, en dehors des frontières de la légitimité. Il fait d'ailleurs tout ce qu'il peut pour nous stigmatiser comme agents des puissances étrangères, comme traîtres, comme individus dont le seul but est de nuire à ce pays et à cette société. Aussi, oui, on peut parler d'un Caïn et d'un Abel version moderne.

Le besoin impérieux de sécurité est-il la seule explication à l'insensibilité d'une partie significative du public israélien au sort des Palestiniens ?

Cela l'explique en grande partie. Il y a chez les juifs israéliens un complexe de sécurité qui, soit dit en passant, peut se comprendre. Mais ce complexe de sécurité ne cesse d'être utilisé, enrichi, exploité et même cultivé par des gens comme Netanyahou. À leurs yeux, alimenter ces phobies est un bien meilleur moyen de devenir politiquement fort que d'offrir une vision d'espoir. Il y a aussi du racisme, une haine de la différence, mais c'est sans nul doute l'obsession de la sécurité qui explique avant tout cette insensibilité.

Dans un passage particulièrement captivant de votre livre, vous écrivez que le village de Bil'in a choisi des méthodes pacifiques, inspirées de Gandhi et de Martin Luther King, pour résister à l'occupation. Pensez-vous que si la plupart des villages palestiniens avaient suivi la même voie que Bil'in, la situation en Palestine se serait améliorée ?

Absolument. Je n'ai aucun doute, aucune

hésitation à ce sujet. Je pense qu'Israël est dans son élément, disons, quand il doit traiter avec des Palestiniens qui recourent à la force contre des civils israéliens ou même contre l'armée israélienne. Israël sait parfaitement comment gérer cela, mais il ne sait pas comment gérer une lutte non violente. Je ne suis certes pas en mesure de donner aux Palestiniens des conseils sur la manière de mener leur combat. Mais en tant qu'Israélien, connaissant Israël et les Israéliens, je suis sûr qu'une lutte non violente peut aller très loin.

Par ailleurs, la lutte non violente a presque inversé l'image de la cause palestinienne aux yeux de la communauté internationale. Lors de la deuxième Intifada, quand les Palestiniens se faisaient exploser dans les bus ou les cafés, la cause palestinienne a pris un coup terrible dans les médias internationaux et le sentiment international. Mais quand la lutte non violente a pris le dessus, le soutien de la société civile internationale a décuplé. Ce n'est pas tout : il y a aussi la question éthique. Je suis farouchement opposé à ce que l'on prenne des civils pour cibles.

Que signifie pour vous aujourd'hui la vieille expression très populaire en Israël : ahavat haaretz, *« l'amour du pays » ?*

J'ai été élevé dans l'idée que l'État était un outil et non une valeur. La terre n'est pas sacrée. Ce qui est sacré, ce sont les êtres humains. Aussi, je ne m'identifie pas à cette idée d'*ahavat haaretz*. Mais j'ai profondément à cœur Israël et la société israélienne, et j'envisage ma carrière comme une grande tentative de ma part pour faire ce que je pense être bon pour l'avenir de ce pays et de ses habitants.

Vous mentionnez dans votre livre votre grand-père, le sociologue Zygmunt Bauman. De quelle manière a-t-il exercé une influence sur vous ?

Il a d'abord exercé une influence sur moi en tant que grand-père ; je l'aimais beaucoup et il m'aimait beaucoup. Comme beaucoup d'autres grands-parents, je suppose, il m'a donné une grande force avec son amour, indépendamment du fait qu'il était un sociologue réputé. Mais ses écrits, en particulier ses écrits à propos de la Shoah, notamment son livre *Modernité et holocauste*, et toute sa théorie sur la manière dont les gens peuvent devenir les agents du mal ont joué sans aucun doute un grand rôle dans la solidification de ma personnalité et de ma vision du monde. Jusqu'à sa mort, en 2017, je suis resté en contact avec lui, nous avons maintes fois discuté de politique, et il n'a cessé de m'enrichir et de m'aider.

Selon vous, les chefs spirituels juifs étaient convaincus que leur petite nation persécutée et discriminée, qui s'était disséminée dans le monde entier, avait le devoir de « réparer le monde ». L'idée du tikkun olam *est-elle à l'origine de votre vocation de* cause lawyer *? Ou est-ce plutôt votre colère face à l'injustice ?*

C'est, je crois, une combinaison des deux, car je me perçois comme juif avec une histoire juive. Mon autre grand-père, David Sfard, était un poète yiddish et un leader culturel yiddish en Pologne. J'ai grandi dans un milieu très juif et je me sens profondément juif. Et, à ce titre, *tikkun olam* est une des choses que j'aime dans le judaïsme, une des choses que j'adore dans les racines de ma culture. En même temps, je me sens universaliste en quelque sorte ; j'ai vraiment le sentiment de faire partie du mouvement international des droits de l'homme. J'ai beaucoup d'amis à travers le monde qui sont activistes ou avocats des droits de l'homme et je suis très fier d'appartenir à cette communauté.

Vous et Aviyam Yariv, le petit-fils du poète Avot Yeshurun, avez travaillé ensemble pendant un bon moment dans le cabinet d'Avigdor Feldman. C'est pourquoi je me permets de vous demander si le terme yiddish yahn'dès, *qui signifie compassion juive inconditionnelle et sans limites, et dont Yeshurun a fait son mot d'ordre poétique et politique, éveille quelque chose en vous ?*

Je n'y ai jamais songé, mais maintenant que vous me posez la question, je pense que oui. Je ne peux pas dire exactement de quelle

manière. Mais je pense que cela fait partie de ces choses qui sont quelque part, au-dehors, mais qui planent au-dessus de notre psyché.

Vous connaissez certainement la déclaration très controversée d'Avot Yeshurun à propos de ce qu'il a appelé « les deux catastrophes », à savoir la Shoah et la Naqba : « La Shoah des juifs d'Europe et la Shoah des Arabes d'Eretz Israël sont une seule Shoah pour le peuple juif. Elles vous regardent toutes les deux droit en face. » Si cette déclaration avait été mieux comprise, peut-être n'aurait-elle pas été si âprement contestée. Qu'en pensez-vous ?

Je ne peux pas dire que je connaisse très bien ou que je me souvienne très bien de cette déclaration. J'en ai entendu parler mais je ne me rappelais pas sa formulation exacte. Un jour, vous savez, un journaliste m'a demandé ce que les Palestiniens avaient besoin de connaître davantage à propos des juifs et ce que les juifs avaient besoin de connaître davantage à propos des Palestiniens. J'ai répondu que les Palestiniens avaient besoin d'en savoir plus à propos de la Shoah et que les juifs avaient besoin d'en savoir plus à propos de la Naqba. Non pas parce que c'est la même chose… La Shoah et la Naqba ne sont pas identiques.

Yeshurun n'a pas dit cela…

Non, bien entendu, je sais qu'il ne l'a pas dit. Mais ce sont deux événements formateurs qui ont changé le sort de la nation et l'ont rendue tragique. Aussi, bien que la Naqba ne soit pas un génocide, alors que la Shoah est un génocide, il reste que ces deux événements sont d'une importance capitale dans la vie de ces deux nations voisines. Voilà pourquoi je pense que si Israéliens et Palestiniens en savaient davantage à propos de leurs « catastrophes » respectives, ils se comprendraient mieux.

ANAÏS LLOBET

L'insomnie de Khavaj

Dans la nuit de Bruxelles, Khavaj scrute les lumières de Grozny. Il sait qu'il ne trouvera pas le sommeil ni ce soir, ni demain matin. À midi, peut-être, lorsque la chaleur dans sa chambre d'hôtel se fera étouffante. Pour l'instant, l'oreiller est trop mou, le matelas trop dur, le lit trop petit. Et les choix impossibles à effacer.

Il vient de nous dire oui. Il a accepté d'être filmé pendant deux semaines au mois d'octobre, sans que son visage ne soit révélé. Pour sa voix, pas besoin de la rendre plus grave ou plus aiguë : on ne l'entendra pas. Khavaj a perdu l'usage de la parole à son arrivée en Belgique. Classique conséquence d'un traumatisme dont il ne livre les détails qu'au compte-gouttes, par jetées de mots écrits sur son portable et envoyés au creux de l'insomnie.

Il vivait musclé et insouciant à Grozny, fauve des rues et des rings de MMA, ce sport violent dont les Caucasiens sont devenus rois. Il cachait son goût des garçons : là-bas, l'homosexualité est un vice qu'on guérit par la mort. On tue son propre frère, pour ne pas être déshonoré. J'écris ces lignes, mais je sais que s'il les lisait, Khavaj se révolterait : non, il n'est pas homosexuel. Ni même bisexuel. Il a des pulsions qui parfois l'amènent à aimer le corps des hommes, mais il n'a rien à voir avec les *pederast* et *sheitan* que hait son peuple.

Car il les hait aussi.

Avant sa fuite en Belgique, Khavaj avait entendu parler des homosexuels, de ces Tchétchènes contaminés par l'hérésie occidentale, incurablement malades, prêts à souiller la société s'ils ne sont pas « neutralisés ». Khavaj n'est pas schizophrène : s'il ne se considère pas homosexuel, c'est que le portrait dont en dresse la société tchétchène est à mille lieues de l'athlète viril, adulé, sain, heureux qu'il était à Grozny.

Pourtant, un jour, il a été surpris dans les vestiaires avec un autre homme. Des inconnus l'ont forcé à s'agenouiller, nu sur le carrelage froid, puis, avant même de le frapper, ont appelé son frère. Rouslan, de quatre ans son aîné, est le principal coach du club de MMA. Il est aussi le garant de l'honneur de la famille depuis que leur père est mort.

Rouslan est arrivé. Il lui a craché des insultes, donné des coups de pied dans le ventre, la tête, le torse, le ventre encore, jusqu'à ce que Khavaj s'évanouisse. Quand il s'est réveillé, le corps endolori, allongé par terre dans une pièce aveugle, Khavaj a pensé : C'est un malentendu. Je ne suis pas gay. Je cède seulement parfois à des instincts ; la prochaine fois, je saurai les réprimer. Mais comment expliquer ça aux autres ? Une fois la faute commise, il n'y a plus de rédemption possible.

Lui, qui avait toujours prôné le sacrifice plutôt que le déshonneur, a soudain pensé qu'à 23 ans, il était trop tôt pour mourir.

À partir de là, le récit de Khavaj devient flou. Il nous raconte par écrit qu'un ami a réussi à le retrouver, dans ce sous-sol humide du club de MMA. Cet ami, qui risque autant que lui pour avoir défié la peine de mort décrétée par Rouslan, l'a ensuite aidé à fuir jusqu'à Moscou. De là, une ONG lui a trouvé un visa pour la Belgique. Son frère le cherche, sans relâche. Avec les maigres économies de la famille, Rouslan est venu plusieurs fois à Bruxelles, Anvers, Gand. Il faut « laver l'honneur » de leur nom.

Khavaj ne supporte plus cette traque. Il a perdu sa voix, sa famille, son pays, son sport, son honneur. Pire encore : il ne sait plus qui il est. Sur son portable, il reçoit des messages vocaux de sa mère qui lui pose mille questions.

Où vit-il ? Il change d'hôtel toutes les semaines pour échapper à son frère.

Est-ce qu'il va bien ? Il préférerait être mort, mais il a moins peur du vide que de l'infini.

Il écoute les questions de sa mère en silence, incapable de répondre. Certains jours, il se sent prêt à retourner en Tchétchénie pour que cesse enfin la honte. Ces jours-là, V. force la muraille de silence derrière laquelle s'est retranché Khavaj. Il lui parle de sa vie à lui, celle d'un Tchétchène exilé qui vit son homosexualité en cachette des siens, mais au grand jour s'il n'y a que des inconnus qui le regardent.

V. s'habille avec soin, parle avec des sourires enjôleurs et son accent en français parsème souvent ses phrases d'involontaires métaphores. La première fois qu'il m'a raconté sa rencontre avec Khavaj, il m'a confié que le taiseux champion de MMA *muait*. Il était silencieux parce qu'en mutation. S'il ne parlait pas, c'est qu'il était trop affairé à se transformer en homme libre.

V. est le premier Tchétchène à oser dire « Je suis gay » devant Khavaj, sans craindre d'être roué de coups. V. a quitté la Tchétchénie il y a douze ans déjà. C'est suffisamment long pour accepter d'être soi, mais pas assez pour oublier la peur. Cette hantise d'être sans cesse dénoncé – par une conquête d'un soir ou par un ami de toujours –, il la reconnaît dans les yeux de Khavaj. Il sait qu'elle embrase tout, qu'elle fait le vide autour de soi. Qu'après elle, vient la paranoïa, la solitude, la dépression, le suicide.

Depuis plusieurs mois, V. se bat pour que Khavaj ne cède pas à la tentation de revenir en Tchétchénie et « d'en finir ». Il est parvenu à le convaincre de rester à Bruxelles. Il l'a accompagné au planétarium, il a écouté avec lui les étoiles et leur silence. Khavaj a commencé à se passionner d'astronomie. À son arrivée en France, V., lui, avait fait du cinéma sa nouvelle patrie. Petit à petit est née l'idée chez nous de suivre Khavaj, sa lente acceptation de l'exil, ses difficultés à accepter cette nouvelle identité sexuelle que lui impose la société tchétchène (« dépravé », « satan », « monstre ») et celle que lui propose l'Europe : homosexuel, bisexuel, l'amour d'un homme pour un homme et bien plus si tu le désires.

Pendant 45 minutes, notre film, dont le tournage se déroulera en octobre grâce à des bourses françaises et belges, montrera Khavaj lutter contre le vide. En plus du serment de ne jamais révéler son visage, nous lui avons promis d'utiliser ce prénom d'emprunt qu'il a choisi. V. aussi est un pseudonyme : mon ami risque autant que Khavaj. Un documentaire avec des sous-titres en tchétchène, sur un homme qui ne parle pas, et réalisé par un homme qui demeure invisible.

« Mieux se cacher, pour mieux nous montrer », résume V.

Mais se montrer à qui ? Aux Tchétchènes ?

Ce n'est pas en un seul documentaire qu'on libère un peuple de ses préjugés, surtout quand ils sont aussi profondément ancrés que l'homophobie en Tchétchénie. V. et moi le savons, et nous savons aussi tout le risque qu'il y a à vouloir informer les Tchétchènes contre leur gré. Où finit l'information, quand commence la propagande ? Qui a dit que la Tchétchénie ne vit pas mieux en gardant la cohésion que lui offre la haine des homosexuels ? Qui sommes-nous pour leur dire comment penser ?

Nous sommes un Tchétchène gay exilé et une Française qui se mêle de ce qui ne la regarde pas. Un cinéaste qui s'est enfui et une écrivaine qui a toujours vécu à l'abri. Nous croyons à l'universalité de droits qui sont à mille lieues de la réalité des Tchétchènes. Eux veulent avant tout la stabilité, l'absence de la guerre. Nous prenons ces prouesses de tous les jours pour

acquises alors qu'elles ne tiennent qu'à un fil, et nous leur parlons de protéger des minorités quand la majorité vit encore dans la peur.

Certains jours, lorsque je m'interroge sur la finalité de notre documentaire – autant je sais qu'il trouvera un écho en Europe, autant je me demande si les sous-titres en tchétchène serviront plus qu'à fournir un simple trait d'exotisme –, je repense à Zaour.

Nous l'avions rencontré en juin 2010, lorsque V. pouvait encore se rendre à Grozny sans risque. Il avait insisté pour prendre un café avec nous, en plein après-midi, malgré la chaleur. Dès son arrivée, il avait jeté un regard méfiant à ma montre. « Enlève-la, m'avait-il ordonné. Qui me dit qu'il n'y a pas une caméra ou un micro là-dedans ? »

J'avais obtempéré, étonnée de tant de soupçons. La suite de la conversation m'avait permis de comprendre : il demandait à V. des conseils pour quitter la Tchétchénie et enfin vivre son homosexualité en Europe sans avoir peur de mourir. Pour cela, il lui fallait quitter sa femme, abandonner ses enfants, liquider l'ensemble des économies de la famille. En se sauvant, il savait qu'il condamnait les siens. V. avait donné quelques conseils, mal à l'aise. Jamais il n'aurait imaginé que ce bon père de famille en costard-cravate cachait un secret encore plus lourd que le sien.

Zaour n'est pas parti en Europe. Il n'a jamais quitté sa femme et ses enfants. La crainte de l'opprobre qui s'abattrait sur ses proches a été plus forte que l'impérieuse nécessité d'être libre.

Un jour, Zaour tombera peut-être sur notre documentaire sur Internet, version piratée passée sous le manteau comme les samizdats soviétiques. Il verra l'ombre des épaules de Khavaj, les jeux de lumière de V., qui a appris à vivre derrière l'image des autres. Il saura que l'homosexualité existe, dans tous les pays, même en Tchétchénie, contrairement à ce que le régime local affirme. Qu'on peut être gay et champion de MMA. Embrasser un homme et rester sain d'esprit. Être une nation forte avec en son sein des femmes et des hommes qui aiment différemment.

Peut-être alors que notre documentaire lui permettra de goûter, un instant seulement, à cette liberté dont il rêvait en juin 2010.

Il en connaîtra le goût amer, celui qui empêche Khavaj de dormir cette nuit une fois encore. Mais peut-être découvrira-t-il aussi le plaisir de guetter, par la fenêtre, l'aube d'une nouvelle vie qui n'appartient qu'à lui.

SHANTA ACHARYA

Entendez-vous nos hurlements ?

Traduction de l'anglais (Inde) par Cécile Oumhani

Un oiseau gazouillant qui courait comme une biche
c'est ainsi que sa mère décrivit la petite de huit ans
dont le corps brisé a été retrouvé dans les buissons.

Le jour où elle a disparu, les chevaux sont revenus
sans elle, étourdis d'avoir scruté l'horizon –
personne n'avait entendu leurs hurlements.

Pour chaque fille qu'on ouvre comme une noix de coco
dans les maisons, les temples, les palais ou les endroits publics,
des centaines d'autres sont enterrées dans des caves et des greniers,

des tombes anonymes dans des jardins, des forêts et des champs –
leurs âmes crient justice.
Entendez-vous leurs hurlements ?

Quand des filles disparaissent dans la terre, l'eau, le feu –
rejetées à la naissance avec le placenta,
chassées avec l'eau des toilettes, versées dans les égouts,

jetées de plus de façons que vous ne pouvez l'imaginer –
gelées dans des îles hantées de cauchemars,
leurs prières deviennent des hurlements.

Sur aucun registre ne figure le nombre de celles qui ont été kidnappées,
violées, réduites en esclavage, affamées, brûlées, mutilées,
abandonnées dans des sacs poubelle, recyclées avec les ordures –

ni dans les statistiques nationales, ni dans les généalogies rehaussées de dorure,
des pages de misogynie dans les archives de l'histoire.
Entendez-vous leurs hurlements ?

Le monde peut bien être sur le point
de compter avec elles alors que les femmes ne cessent de manifester
dans le grondement des injustices encagées dans leurs corps,

entrées en éruption tels des volcans
qui ne dormiront ni ne s'éteindront plus,
Entendez-vous nos hurlements ?

Titre original : « Can You Hear Our Screams ». Première parution : *The Punch Magazine*, mai 2019. Extrait de *What Survives is the Singing*, recueil à paraître courant 2020.

ANANDA DEVI

Collines

Depuis la tranche d'un vieux livre, tout en haut d'une étagère, un œil écarquillé me contemple. Avant même que je le voie, j'en ai perçu la présence, sur ma nuque, frôlant ma peau. Le réalisme de cet œil dessiné est tel qu'un sentiment d'angoisse me saisit. J'y devine une exhortation muette. Que représente cet œil soudain apparu à l'orée de mon propre regard ? Quelle étrange accusation ?

Je n'examine pas le livre pour le comprendre. Je ne l'ouvre pas. La peur m'engouffre.

Je ne peux m'empêcher de m'imaginer, comme jadis dans mes terreurs d'enfant, que quelqu'un s'y enlise, qu'il est saisi par la cheville et tiré dans l'énigme du livre par quelque monstre des ténèbres, qu'il a déjà presque disparu – hormis cet œil surnageant –, et qu'il tente d'obtenir de moi une aide sans doute déjà trop tardive. Comme si je pouvais plonger la main dans ses pages grises, franchir leur matérialité craquelante au risque de me faire mille coupures dans le gras des doigts, et saisir la main qui appartient au corps du regard, la tirer vers le haut pour en faire émerger, gluante, glissante, sanguinolente peut-être, une créature complète, un être recouvert d'une nasse de mots, d'une vêture de mots, d'une pelure de mots, un corps épais et tangible, fait pour être caressé et dévêtu, fait pour être léché afin que l'on en absorbe les lettres et les signes et les syntagmes, fait pour être de nouveau nu et vide, en attente d'être rempli d'une autre histoire qui ne serait ni la sienne, ni la mienne.

Une autre histoire porteuse de mille autres, divinité gravide s'apprêtant à enfanter l'impossible.

N'est-elle pas belle, notre déesse écriture ?

Son œil veille, qui nous fusille si nous n'obéissons à son injonction, si nous ne sautillons au rythme précis de sa musique, si nos doigts ne courent pas plus vite que nous sur le clavier, plus vite encore, plus vite que la lumière, plus vite que la pensée, et elle se fait diablesse pour dévorer notre foi et sauver de leur mort lente les fruits de notre ventre. Ne pas les laisser se fondre dans le rien et disparaître dans l'oubli, ni aux pages de se dessécher avec le temps et se désagréger sous la morsure de l'air, livrées à l'annihilation de l'indifférence.

L'œil du livre m'ordonne d'agir. Je ne dois pas céder à la tentation de la paresse, de la distraction, de la facilité, je ne dois pas permettre à ma nature chaotique d'effacer d'une main dédaigneuse le travail d'une vie. L'œil me dit de me craindre moi-même. Je suis entropique. Mes livres tentent d'ordonner cette pensée incontrôlable, incontrôlée, qui menace de prendre la fuite dès que je ne la retiens plus comme un animal rétif.

Sois plus dure encore, me dit ce regard qui ne cille pas. Ne te pardonne aucune défaillance, ta pensée buissonnière, tes danses d'évasion. Je fouetterai ton dos afin que tu suives la voie pentue de mon silence. Pas de prétextes pour fuir ton épineuse maîtresse.

L'œil de ma déesse satanique m'immobilise. Il s'exorbite pour mieux me fasciner. Il s'accroche à ma peau, à mes embrasures. Et il me dit : suis-moi.

Alors, j'ai saisi ce vieux livre aux pages friables et à la couverture grise sur laquelle aucun titre n'était inscrit, et sur la tranche duquel cet œil s'était ouvert (il n'y était pas dessiné, je l'ai

compris à ce moment-là, un tel réalisme était impossible à imiter, la sclérotique était grasse et luisante, striée de vaisseaux rouges, l'iris d'un noir à la transparence du verre, la pupille un trou sans fond – non, l'œil, comme celui qui suivait Caïn, était bien réel, je venais de le comprendre), et j'ai vu qu'à l'intérieur était un vide qui n'attendait que moi pour le remplir. Mais le remplir de quoi ?

Suis-moi, a dit l'œil encore une fois. Et la vieille page fendillée s'est déchirée pour me laisser suivre mon guide vers les ténèbres. Tu ne peux plus, dit-il, te satisfaire du peu. L'écriture doit se faire glaive pour fendre les ténèbres.

Que dire de ce voyage ? On ne parlera pas d'horreur, ce mot trop frelaté. On ne parlera pas de tragédie, ce mot trop insuffisant. J'ai dit à l'œil, par intuition, qu'ici les mots étaient inutiles, impossibles, vidés de leur sève, et que l'écrivain n'y avait aucun rôle. Que d'autres, sans doute, seraient mieux aptes à exprimer – mais l'œil m'a regardée avec une ironie féroce, et je me suis tue. Je ne pouvais baisser les bras maintenant, je le savais, il était trop tard pour cela, ou alors il me faudrait tout abandonner et ne plus jamais écrire un seul mot, ce qui serait ma mort.

Alors, glacée, chancelante, terrifiée, j'ai suivi le chemin des fins annoncées, le chemin des meurtres et des empalements, le chemin des crachats et des ordures, le chemin de l'infamie et de l'ignominie humaines, le chemin de la ruine de l'âme, le chemin que l'on persiste à suivre en y consommant la défaite des religions (qui ne nous ont jamais appris à respecter nos semblables), le chemin qui révèle, miroir trop fidèle, la face atroce de notre espèce, le chemin que nous suivons tous en permanence par notre atonie complice, le chemin que notre indifférence cautionne, puisqu'elle sert à camoufler le vrai visage des monstres.

Ce chemin passait par ce que j'ai cru être des collines aux contours flous, aux couleurs délavées dans un paysage de métal et de soufre.

Mais en m'approchant, j'ai vu que la première de ces collines était faite de chaussures d'enfants.

Des dizaines de milliers de chaussures d'enfants.

Noircies par les années, usées aux semelles pour avoir trop couru, effilochées par les regards qui n'ont cessé de les observer sans les comprendre

des chaussures

de toutes les tailles, pour tous les âges, la plupart réunies en paires sages (mais il en manquait quelques droites, quelques gauches), les plus grandes faites pour des pré-pubères dansant sur la ligne fragile de l'adolescence, les plus petites, des chaussons de bébé presque trop petits pour être vrais. Peut-être tricotés par des mères en attente, tissés par les sourires songeurs qui étirent leurs lèvres, arrondis par cette enflure d'amour qu'est le ventre des mères. Et atterrissant ici, remblais d'une colline, afin d'être les témoins.

Je me suis arrêtée devant ces chaussures. J'ai perçu des frémissements soyeux, des claquements de semelles, des chuintements caoutchouteux. J'ai cru entendre des rires. Puis, des pleurs. Puis des cris.

Une fumée noire a tout effacé.

Je me suis tournée vers l'œil. Je ne peux pas dire cela. Ces chaussures d'enfants… De quel droit pourrais-je ?

C'est la bonne question, me dit l'œil. Mais ceux qui sont à l'origine de ces chaussures abandonnées ne se sont posé aucune question. La certitude de leur droit était absolue. Aucun doute, aucune émotion humaine, aucun vacillement ne les a traversés. Cette inflexibilité leur a permis d'aller jusqu'au bout de leur conviction. Qu'opposerais-tu à cela ?

D'ailleurs, que veux-tu dire quand tu dis que tu ne peux pas dire ? Est-ce une impossibilité ou un abandon ? Aurais-tu déjà baissé les bras ?

Ne pas dire, c'est renoncer à dire. Tout peut être dit. Tout doit être dit. Les crimes et les miracles, les horreurs et les dons. La tâche de celui qui écrit est, me semble-t-il, de dire.

Alors, regarde-les bien, ces chaussures. Elles sont la seule trace qui reste de ces enfants. Ces chaussons-ci, les plus petits, qui semblent être ceux d'une poupée plutôt que d'un enfant vivant, appartenaient à un bébé appelé Rebecca.

Elle est née dans un wagon, disent les chaussons, *au moment même de l'arrivée. La mère n'avait de place ni pour s'allonger ni pour se recroqueviller. Elle a accouché debout parmi les centaines de corps entassés dans la fange et la souillure. Une femme a tendu les mains pour recevoir l'enfant. Pour l'empêcher de plonger dans les miasmes (sans savoir que d'autres miasmes l'attendaient). La mère n'avait rien pour lui, que son corps et ses seins. Elle a pourtant souri en le tenant contre elle. Nous, les chaussons, nous appartenions à un autre bébé. La femme qui nous gardait dans une poche cousue à l'intérieur de sa jupe nous touchait régulièrement, comme des talismans. Celle à qui nous étions destinés n'avait pas survécu, mais nous, si. Alors, elle a tendu la main, et dessus il y avait nous : deux petites merveilles bleues, finement tricotées comme une dentelle de nuages. La femme qui avait reçu le bébé dans ses mains s'est emparée de nous et nous a enfilés sur les pieds minuscules. La mère a tenu le bébé tout contre d'elle, se demandant si elle oserait exposer ses seins pour le nourrir. Puis elle a compris qu'ici, aucune honte n'était de mise. Ils étaient allés bien au-delà de la honte. Elle a déchiré d'un geste rageur le haut de sa robe, libérant les seins déjà lourds et striés de veines bleues, et le bébé, comme comprenant qu'ici il n'aurait pas le temps d'adaptation requis, a tété avec force, libérant des flots généreux, si contraires au lieu, aux temps. La mère, heureuse malgré l'horreur, a murmuré, tu auras au moins des chaussons, Rebecca.*

Rebecca n'a pas survécu longtemps. Elle est allée, avec sa mère, dans la queue de ceux dirigés vers la mort. On nous a quand même récupérés avant de l'enfourner. On récupérait tout, là-bas. Et c'est ainsi que nous, dentelle de laine fine et bleue, avons survécu.

Je me suis recroquevillée devant la montagne de chaussures d'enfants. Elles gardent les traces de leurs jeux. De leurs glissades. De leurs courses. De leurs promesses.

Elles disent que l'enfance ne protège pas des monstres.

Nous.

Voici un sabot de garçon :

Je suis de bois et il était de chair, dit-il. *C'était un enfant turbulent, prêt à toutes les aventures, à tous les casse-cou. Mon bois a semblé plus précieux à ceux qui ont jeté l'enfant dans une fosse, où il a été enseveli par les morts avant de mourir. J'ai recueilli son dernier souffle, sa dernière pensée : ceux qui tenaient les fusils n'avaient plus de visage. Mais ils n'en étaient pas moins des hommes.*

Voici une chaussure de petite fille :

Elle était une danseuse, cette petite, dès qu'elle a su marcher. Elle se tenait toujours sur la pointe des pieds, curieuse et avide de découvrir le monde. Tout ce qui était hors de sa portée était une aventure. Elle aurait pu m'échanger contre des chaussons de ballerine, mais elle n'en a pas eu le temps. J'étais sa grâce et son insolence. Elle se tenait ainsi, sur la pointe des pieds, même lorsqu'ils l'ont emmenée et que sa mère a tenté de la faire rentrer de nouveau dans son ventre.

Ensuite, toutes les chaussures se sont mises à parler, et leur terrifiante chorale a vibré en moi, menaçant de m'éclater en mille morceaux. Je suis tombée à genoux, espérant être libérée de ce voyage que je n'avais pas voulu entreprendre, que je souhaitais désormais fuir, même si cela m'obligeait à confronter ma lâcheté. Oui, lâche je suis, dirais-je, et je l'accepte si cela me permet de détourner ma pensée de l'horreur ! (Mais n'avais-je pas dit que ce mot était insuffisant ?)

Mais l'œil m'a dit, suis-moi, et je l'ai suivi comme un traître, comme un voleur, fuyant le reproche des enfants, de tous les enfants, y compris des miens. Surtout des miens qui me disaient : qu'as-tu fait ?

Derrière la colline de chaussures s'est profilée une autre, aux couleurs changeantes et aux surfaces mouvantes, qui ressemblait à une mer d'huile lourdement houleuse. Mes pieds ne voulaient plus avancer, mais l'œil m'y a forcée. Va, plus loin, encore plus loin, tu ne peux plus t'arrêter en si bon chemin, a-t-il dit. Je ne me sentais pas la force de continuer. Mais j'y ai été contrainte.

Contrainte comme sur une route de braises où mes pieds nus avaient la peau arrachée sans que j'en ressente la douleur, mais sachant qu'elle était là, attendant son heure.

Contrainte parce que rien de ce que je pouvais ressentir n'était comparable à ces collines entre lesquelles passait ma route.

Arrivée plus près, j'ai vu que la deuxième était constituée de cheveux de femmes.

Ils étaient entassés, tout comme les chaussures, mais moins clairement différenciés. Les teintes et les textures et les longueurs semblaient se fondre les unes dans les autres, s'emmêler en une litanie de féminité interrompue.

Des nattes, avec un élastique ou une barrette les maintenant au bout. Des queues de cheval d'un mètre de long. Des masses bouclées, impossibles à dompter. Des chignons. Et des mèches infinies. Le tout d'une impensable variété de couleurs, se pouvait-il qu'il y ait autant de teintes dans la vraie vie, tant de nuances, tant de chatoyances, mais elles existaient, puisqu'elles étaient ici, où le mensonge n'était pas.

J'ai pensé tendre la main pour les sentir, les caresser. Éprouver leur douceur et leur rugosité. Et peut-être même, peut-être même, toucher celles à qui ces cheveux appartenaient, les deviner, leur offrir une dernière consolation. Mais l'œil m'en a empêchée. Tu n'as pas droit, a-t-il dit, à leur vie. Seulement à leur ombre et à leur voix.

Les cheveux garderont éternellement l'odeur du gaz et des cris, l'odeur du dernier gémissement. Les cheveux coupés sont la dernière insulte, l'ultime mutilation. La mort n'était pas suffisante. Il fallait ôter tout ce qui avait gardé le souvenir d'une vie pour parfaire leur disparition et leur oblitération. L'oubli aurait suivi, si l'histoire n'en avait voulu autrement. Et même si les cheveux continuent à témoigner, elles ne sont, elles, qu'une masse indifférenciée. Alors, apprends leurs noms, pour les savoir.

Dans chaque mèche brillait une présence, une absence. Chacune avait une voix amortie par le temps, par l'épaisseur du silence. Je n'avais pas droit à leur vie, mais elles m'ont quand même remplie d'une eau de mémoire.

Ainsi m'ont-elles parlé :

J'appartenais à Sarah. Elle était si fière de la longueur de ses cheveux qu'un jour elle les a mesurés. Un mètre, exactement. Roux, épais, lustrés. Mais un jour, elle a entendu sa mère, qui cherchait à la marier, dire « c'est sa seule beauté ». Alors, elle a détesté ses cheveux. Mais elle ne les a pas coupés. Elle le regretterait peut-être aujourd'hui. Car ce qui reste d'elle, au-delà des âges, serait « sa seule beauté ». Rien d'autre. Une tresse sans visage, anonyme, qui lentement perd sa couleur et se fondra dans les autres qui, elles aussi, perdent leur couleur et leur lumière. Et personne ne saura qui elles étaient, qu'elles ont été. Être ainsi effacée de l'existence, du monde, de l'univers sans même une étincelle qui demeure – ce n'est pas ainsi qu'elle voulait partir.

Je suis les cheveux de Salomé, disent une autre mèche. *Les mêmes que sa mère et sa grand-mère. On reconnaissait les femmes de la famille par leurs cheveux noirs, aux boucles serrées. Toutes se plaignaient qu'ils soient si difficiles à coiffer. Tous les hommes aimaient y promener leur regard puis leurs mains. Sa grand-mère et sa mère ont eu la chance de partir bien avant elle, d'un cancer du sein. Elle pensait que ce serait aussi son sort. C'était sa plus grande crainte. Elle perdrait ses cheveux quand la maladie la frapperait. Mais cela ne fut pas le cas. Des mains glaciales les ont arrachés en les coupant avec une tondeuse rouillée qui avait depuis longtemps perdu de son mordant. Chaque mèche partait avec une goutte de sang au bout.* On dirait une éponge à récurer*, ricana l'homme qui les ôtait. C'est ce qu'il restera d'elle : de l'éponge à récurer.*

Nous étions déjà blancs lorsqu'elle est arrivée ici, murmurèrent les cheveux de Deborah. Elle avait pris l'habitude de recevoir les égards dus à son âge. Ici, au bout de ce voyage des ténèbres, elle fut tout de suite mise au rebut. Dans la file de gauche, parmi ceux qui ne verraient pas un autre matin. Ses cheveux étaient sa seule valeur : ils furent rapidement pris. Le reste, ce corps émacié et ridé qu'elle cachait depuis longtemps aux regards, ne valait même plus la peine d'être recouvert de haillons. Contrairement aux autres, elle comprit sa mort et l'accepta avec soulagement. Tout était déjà dit. Tout était déjà fait. Elle regarda ses cheveux entre les mains de la femme qui les avait tondus et elle se dit qu'elle n'avait pas à regretter que ce soit la seule chose qui reste d'elle. Dans un tel monde, quel besoin de survie avait-elle ? Dans un tel monde, la fin était un don. Elle ne voulait rien voir de plus. Et ainsi sommes-nous devenus les seuls témoins, pâlissant à la lumière jusqu'à ce que nous ressemblions aux chevelures des fantômes.

La colline de cheveux palpitait du souffle de toutes ces voix. Un vent s'est levé, menaçant de les emporter au loin. Le chant des ombres s'est dissipé, mais les cheveux respiraient encore, tentaculaires.

Je ne peux plus continuer. Un pas de plus et je m'enliserai à jamais dans les cendres, ma bouche ouverte en absorbera les poisons, mes mains offertes agripperont le vide. Nul retour n'est possible d'un tel voyage. Tu me conduis vers ma fin dépeuplée, vers le désespoir de ces voix désincarnées, vers les millions d'existences interrompues dans leur quête d'éternité. Cet abîme-là, une fois ouvert, continuera de détruire le monde.

Mais l'œil m'a entraînée plus loin, guide de la damnée que j'étais.

Derrière la colline de cheveux s'élevait une autre colline, blanche celle-ci, et jaune, et grise. Les surfaces étaient accidentées, comme si à tout instant la colline menaçait de se dérober. Elle semblait faite de cailloux minuscules et anguleux. De petits éboulis ponctuaient les pentes. Une odeur fermentée s'en élevait, comme sortant du ventre de la terre. Une haleine de soufre et d'infamie imprégnait les alentours. L'air était irrespirable.

Au pied de la colline, j'ai marché sur quelques-uns de ces cailloux et je suis tombée à genoux. Ma main s'est refermée sur l'un d'eux. Je l'ai regardé et j'ai vu que ce n'était pas un caillou. C'était une dent humaine.

Elle avait laissé la trace d'une morsure dans ma paume.

Continue, a dit l'œil. Et j'ai continué, marchant sur des millions, des milliards de dents, mes pieds s'y enfonçant jusqu'à la cheville, les morsures entaillant ma peau comme si des bouches grandes ouvertes s'étaient refermées sur moi.

Au bout d'un moment, je ne pouvais plus me tenir debout. Je suis tombée à genoux. Comme si quelque instituteur des temps jadis avait forcé une élève à s'agenouiller sur des cailloux en guise de punition.

Mes mains se sont enfoncées jusqu'aux coudes. L'odeur de fermentation m'a envahie. Des bouches s'ouvraient tout autour de moi. Les gencives étaient nues. Les dents avaient été arrachées avec des pinces. Des épices s'échappaient de leurs orifices, toutes les nourritures qui y avaient été broyées, une litanie de mets qui se déroulait autour de moi, des femmes penchées sur leurs marmites, des enfants debout sur la pointe des pieds pour mieux voir, des hommes assis, souverains, les jambes écartées, attendant leur potée, puis réduits à moins que rien par plus forts qu'eux. La marche du pouvoir continuait.

Mais les arracheurs de dents ! Non, cela n'était pas dans l'ordre des choses.

Les arracheurs de dents, et de cheveux, et de chaussures, étaient de l'ordre de l'inconnu.

Rien d'humain, l'étrangeté des imaginations les plus débridées n'avait rien à y voir, on ne pouvait pas imaginer cela avant de l'avoir su.

Les arracheurs de dents, et de cheveux, et de chaussures, étaient ce que le monde n'avait jamais eu l'intention de créer.

Les arracheurs de dents, et de cheveux, et de chaussures, étaient le fruit d'une histoire dévoyée, d'une espèce détournée de sa nature, d'une grâce définitivement abandonnée et piétinée.

Rien d'humain, plus rien de l'homme, mais quelque chose comme une menace incarnée, rendue solide par la volonté des hommes.

J'ai touché chaque dent, et chacune m'a raconté son histoire. Comment raconter des millions d'histoires ? Impossible, me direz-vous. Et pourtant, il suffit de les écouter.

Ma main a cherché une feuille et un stylo, mais ils n'étaient pas nécessaires. L'Histoire n'a pas besoin d'écrits mais de mémoire.

Alors, j'ai grimpé la colline de dents, qui était devenue une montagne. Leurs soupirs ont engendré un vent noir qui m'a pénétrée de part en part. Rien ne valait la peine d'être vécu s'il nous fallait vivre avec cette vérité : les arracheurs étaient encore à l'œuvre, ici et maintenant, dans le monde où je vivais.

Les arracheurs sont là, qui ricanent en crachant leur venin, qui d'un mot dévastent un continent, qui d'une signature décrètent la fin des créatures vivantes ; ils engendrent la fin des pierres et des âges et de notre état d'humain ; ils nous enfoncent la tête dans nos coquilles pour nous empêcher de parler, de crier, de dire, de nous insurger.

Les arracheurs sont là, autour de nous, juste à côté, et nous leur donnons le même blanc-seing qui leur a permis d'arracher les chaussures, et les cheveux, et les dents, qui a permis aux montagnes de crânes de s'élever au-dessus des mille collines, et les mises à mort et le bâillonnement des consciences et un mur gravé avec le sang pour encre dans les camps du fleuve jaune, et les mitrailleuses ripostant à des jets de pierre sur une terre biblique.

Les arracheurs sont là, qui ont pour mot d'ordre *murs*, car c'est ainsi que commence la destruction, par la construction des murs.

Souvenez-vous, me crient les chaussures et les cheveux et les dents et les crânes et le sang, tout a commencé par un mur !

Tout a commencé par un mur.

Mais le mur était le fait des hommes.

Souvenez-vous, ô hommes, m'a dit l'œil, que tout est de votre fait et de votre volonté.

Même les poings usés sur un mur. Préférez-vous être le poing ou le mur ? Cette question est importante. Car c'est là où vous vous situez. Entre l'acceptation et l'insurrection.

Cette question vous sera posée. Que direz-vous alors ?

Il n'y a pas de demi-mesure.

La plupart préfère accepter, afin de se protéger. Mais à la fin, il n'y a aucune protection qui tienne.

C'est ce qu'ils ont appris, ceux auxquels appartiennent les dents. Ils ont plié l'échine, mais pour quoi ? Pour mourir plus tard ? Mieux valait mourir plus tôt.

J'ai titubé en avant. Et là, j'ai été confrontée à la dernière colline. Elle était faite de crânes. L'œil avait parlé des mille collines. Je savais ce qui m'attendait ici. Chaque crâne me raconterait une histoire de meurtre ordinaire. De familles contre familles. De voisins contre voisins. De frères contre frères. De mères contre enfants. Aucune limite. Les mille collines avaient assisté, goguenardes, à l'anéantissement de l'homme.

Les crânes me regardaient de leurs yeux caves. Chacun avait reçu un coup de machette ou

avait été brûlé. Certains dans une église où ils s'étaient réfugiés. Tous étaient les témoins de ce que l'homme peut.

Ils ont ouvert la bouche, avec leurs dents luisantes (on ne les avait pas arrachées), pour révéler au monde ce qui leur avait été fait. Et m'accuser de n'avoir rien fait. Et parler du silence qui s'était opposé à leur cri. Et des bras coupés au niveau du coude ou de l'épaule, *manche longue ou courte, choisis*, et des enfants massacrés, *le grand ou la petite, choisis*, et des femmes empalées, *tu la tues ou nous la découpons, choisis*, et ainsi de suite, ainsi de suite, la litanie infinie des choix impossibles.

Que ferais-tu, toi ? me demande l'œil.

À ce moment-là, parmi les crânes, observée par les orbites vides, je n'avais qu'une envie : disparaître.

Mais je n'en avais pas le droit. Dans mes mains, il y avait un crayon.

Dans ma tête, des pages à remplir.

PASCAL BLANCHARD

DES ZOOS HUMAINS À L'EXPOSITION COLONIALE DE 1931

LA FABRICATION DE L'ALTÉRITÉ COLONIALE

Les expositions universelles et coloniales s'affirment comme les événements les « *plus typiques du culte du progrès* », écrit Christophe Charle dans sa *Discordance des temps, une brève histoire de la modernité*. Ce sont des espaces de correspondances des arts, des cultures, des idéologies et des nations depuis le milieu du XIXe siècle et jusqu'aux années 1930. Au cœur de ces espaces, les villages ethnographiques (zoos humains) et troupes coloniales vont connaître un succès incroyable. Se construit alors un discours sur l'altérité coloniale et raciale qui bascule d'un discours savant vers un discours populaire et institutionnel. Retour sur un phénomène mondial qui, du milieu du XIXe siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale, va toucher près de 1,5 milliard de visiteurs en Europe, aux États-Unis et au Japon mais aussi dans les espaces coloniaux comme pour l'Empire britannique, hollandais ou français.

Dès le milieu du XIXe siècle, le monde occidental a connu des expositions universelles majeures avec des pavillons coloniaux, à l'image des expositions universelles de 1878 et 1889 à Paris, de 1876 à Philadelphie, de 1893 à Chicago, de 1883 à Amsterdam (qui est la première exposition au monde spécifiquement coloniale), de 1896 à Londres et à Genève, de 1897 à Tervuren-Bruxelles, et de nouveau à Paris en 1900, avant Osaka en 1903, Saint-Louis en 1904 ou Liège en 1905. Après la guerre, une nouvelle vague de grandes expositions coloniales s'annonce, avec notamment l'Exposition coloniale de Marseille en 1922, celle de Tokyo la même année, l'Exposition coloniale de Wembley en 1924 ou encore celle des Arts décoratifs de Paris en 1925. Toutes ces expositions vont populariser les exhibitions coloniales et ethnographiques : désignées désormais sous le terme de « zoos humains ». Toutes ces expositions importantes préfigurent celle de 1931 qui a lieu à Paris ; une exposition qui demeure le point d'acmé de la pensée coloniale en France.

L'exposition spécifiquement coloniale de 1931 est la plus grandiose, la plus féerique, la plus coûteuse et la plus majestueuse que la France va organiser. Au total, elle nécessite mille jours de travaux, une surface équivalente à un tiers de Paris ainsi que plus de 300 000 personnes qui ont travaillé sur les six longs mois que dure l'exposition. Et bien entendu toutes les populations coloniales sont exhibées et mises en scène, comme le suggère la couverture d'un catalogue de photographies représentant les trois populations symboliques de l'empire édité par Braun, qui détient alors le monopole de la propagande par l'image de l'exposition.

Quatre expositions, dans la vieille Europe, marquent ce moment de basculement au début des années 1930 au cœur des puissances impériales européennes : il y a tout d'abord Barcelone en 1929 ; il y a ensuite les deux expositions belges, en 1930, à Anvers et à Liège – la première est avant tout maritime et coloniale et revitalise l'art flamand, la seconde est internationale et coloniale et célèbre le centenaire de l'indépendance nationale ; et, enfin, en 1931 c'est Paris où dans le bois de Vincennes s'ouvre un cycle d'expo-

sitions coloniales sans précédent, avec Paris en 1937, Porto en 1934, Bruxelles et Taïwan en 1935, Johannesburg en 1936, Glasgow en 1938, Dresde en 1939, Lisbonne et Naples en 1940… Leurs objectifs sont très clairs : faire œuvre de propagande et promouvoir les empires coloniaux ; mais aussi à l'issue d'un long processus fixer une place aux populations non blanches dans l'ordre du monde colonial. Il s'agit d'imposer un regard sur le monde et de faire des zoos humains la preuve vivante de la différence entre colonisateurs (dont les Japonais et les Américains) et colonisés. Toutes ces expositions s'inscrivent dans l'aboutissement symbolique des zoos humains qui, exhibitions après exhibitions, ont fabriqué en Occident la figure du « sauvage ».

Toutes ces expositions cachent une réalité. Depuis la Première Guerre mondiale en effet, dans les territoires coloniaux, la révolte gronde, et notamment dans l'Empire français et dans l'Empire britannique. La France a connu des années 1920 troublées, au Maroc comme au Liban. Les années 1930, qui ne sont pas en reste, voient les populations d'Indochine se soulever lors de l'affaire de Yên Bái, déclenchée par des militants du Parti national du Viet Nâm, une organisation nationaliste révolutionnaire, qui engage une révolte touchant des étudiants et des soldats qui se mutinent. La répression est terrible et les exécutions nombreuses. Paris 1931 est l'occasion de cacher cela à l'opinion française et internationale. Dans l'Empire britannique aussi les bruits de la révolte sont de plus en plus vifs. Le 12 mars 1930, Mohandas Gandhi entame une « marche du sel » en Inde. L'Inde entre en rébellion et l'Occident a peur. Deux ans plus tard l'Égypte prend son indépendance, elle est suivie par l'Irak et enfin, en 1936 la Syrie et le Liban entrent en négociation avec la France. Mais de tout cela, les visiteurs de ces expositions ne voient rien. Bien au contraire, ils découvrent des « indigènes » pacifiés, exhibés et mis en scène. Ceux-ci ne sont plus exhibés comme avant-guerre tels de simples « sauvages », ils sont désormais la figure exemplaire de l'« indigène » soumis et pacifié, preuve vivante que la mission civilisatrice de l'Occident est en marche.

Devant le délitement imminent de l'empire que les coloniaux ne veulent ni voir ni accepter, les politiques tentent de construire un contre-discours opposé à celui de la gauche communiste et des mouvements anticoloniaux très actifs à Paris et en Europe. Les coloniaux désirent aussi contrecarrer cette « liberté nègre » qui a gagné la France via la Revue de Joséphine Baker, mais aussi répondre aux critiques qui ont accompagné l'année précédente les commémorations du centenaire de la conquête de l'Algérie. Il faut enfin s'opposer aux Surréalistes et à leur vision du monde, et leur tract, qui ose affirmer *Ne visitez pas l'Exposition coloniale*, est une réponse directe à cette propagande.

L'année 1931 marque donc, en France, l'apogée de l'empire colonial français et le paroxysme de la culture coloniale en réaction aux critiques de plus en plus vives. Cette manifestation donne l'occasion à ses visiteurs de faire « le tour du monde en une journée », comme le précise le titrage de l'affiche officielle de Desmeures traduite en plus de 15 langues et diffusée dans toute l'Europe.

1931 est de fait l'aboutissement du long processus des *zoos humains*. Il fallait, en premier lieu, exhiber dans les expositions les peuples indigènes colonisés, bien rangés par colonies, dans des pavillons où la mise en scène exotique rivalisait avec un discours de mise en développement économique bien rodé. C'est en fait un *zoo humain* immense et institutionnel que l'on retrouve à Paris, moderne aussi et presque déracialisé par son concepteur le maréchal Lyautey, qui se double d'une leçon d'économie coloniale. C'est la matrice de la République à l'œuvre, une mécanique coloniale que d'ailleurs, récemment, le président de la République Emmanuel Macron a dénoncé lors de sa déclaration en Côte d'Ivoire en décembre 2019 en parlant du lien profond qui avait existé entre République et colonisation.

Pour construire un tel imaginaire et une telle légitimation, il a fallu inventer une méca-

nique, un processus et un matrice efficace. Depuis la moitié du XIXe siècle, on exhibe des « sauvages » dans les grandes expositions coloniales, des théâtres, des jardins d'acclimatation et des villages itinérants. Ce sont des mises en scène d'une domination tacite, qui est légitime pour les visiteurs, et finalement évidente (le vaincu est exhibé afin de glorifier le travail du colonisateur vainqueur) pour les métropoles coloniales.

Au milieu du XIXe siècle, le phénomène est encore dans une phase de développement – bien que dans la tournée des Zoulous de 1853 en Europe, on trouve les signes avant-coureurs d'un nouveau modèle d'exhibitions – et ne constitue pas encore une « industrie », avec ses codes, ses professionnels ou son insertion dans les grandes manifestations coloniales. C'est dans la seconde partie du siècle que l'on assiste à un processus qui aboutit à l'éclosion du modèle des « zoos humains », exhibition humaine d'« exotiques » plus ou moins racialisée – des « exhibitions ethniques » aux « villages nègres » –, exhibitions autonomes ou inscrites dans des dispositifs plus vastes, telles les expositions universelles ou coloniales.

La première troupe de ce type sera organisée et exhibée par l'Allemand Hagenbeck en 1874 à Hambourg, l'année même où Barnum arrive en Europe, constituant pour toute l'Europe de l'Ouest et centrale une date charnière dans la mutation des exhibitions humaines. Il s'agit alors d'une famille de six Lapons accompagnée d'une trentaine de rennes. Carl Hagenbeck exporte ensuite ce type d'exhibitions, notamment à Paris en 1877 au Jardin d'acclimatation et les professionnalisent sous le nom d'*expositions anthropozoologiques.* De manière concomitante, en 1876 à Philadelphie, Charles Rau de la Smithsonian Institution propose plusieurs exhibitions du même type dans le cadre de la Philadelphia Centennial Exhibition afin de montrer le « *niveau extrêmement bas de nos lointains ancêtres* ». C'est là une transformation décisive du statut de l'altérité et de la construction de l'image du « sauvage ». Exhiber l'autre devient un signe, visible et simple, de modernité et de grandeur pour les métropoles coloniales. La rationalisation scientifique de l'altérité produit alors une hiérarchie raciale qui va trouver un espace de vulgarisation dans les exhibitions ethniques, en mêlant nombre de traits issus d'un imaginaire de l'exotisme et du « sauvage ».

Si aujourd'hui, ces exhibitions peuvent paraître « choquantes » dans leur principe, dans l'inhumanité qui les caractérise, elles renvoient surtout aux mentalités racialistes du temps, mais surtout elles doivent aussi être comprises comme d'immenses inventions de l'autre par le spectacle, la science et la mise en scène. Nous connaissons, de fait, plusieurs traitements inhumains des exhibés : présence de cage ou d'enclos (plus courant, avec la double volonté de séparer et de « protéger » visiteurs et visités), morts de « figurants » ou condition de vie dramatique de certaines troupes, suicides en tournée ou au retour dans leurs pays respectifs avec des traumatismes importants, groupes captés de force et déplacés contre leur gré, méthode de « recrutement » via un intermédiaire unique et « contrats collectifs » très superficiels, études sur les corps vivants ou décédés en exhibitions par les savants, présence d'enfants ou naissances médiatisées dans les spectacles ethnographiques, femmes volontairement dénudées dans les villages itinérants… Si les décès survenus à Tervuren en 1897, à Paris en 1892 (avec les Kaliña) ou à Barcelone en 1896 sont avérés, de même que l'épidémie de variole à Chicago en 1893, ou encore les histoires dramatiques de la Vénus hottentote, d'Ota Benga ou des Pygmées présentés à la cour du roi d'Italie en 1883, ces exemples ne doivent pas, cependant, nous faire lire ce phénomène à l'aune exclusive de ces exactions sinon nous ne pourrons prendre la mesure de l'immense machine qui se met alors en place.

De fait, les troupes se professionnalisent très vite et, dès les années 1880-1890, les engagements se scellent par un contrat établi entre le « recruteur » et, souvent, le représentant des « figurants » dans la majorité des exhibitions de zoos humains, que cela

soit pour les troupes privées ou les présences dans les grandes expositions. Si ces relations demeurent asymétriques et marquées par l'exploitation, on constate que certaines troupes exigent désormais, outre la rémunération contractuelle, des « conditions d'exhibitions » particulières. Le « sauvage » n'existe pas, il fallait l'inventer et pour qu'il soit crédible la meilleure des solutions était de faire contrat avec lui et de le rémunérer.

Dès les années 1890, les « zoos humains » entrent dans une phase de spectacularisation : il faut renouveler en permanence les exhibitions, trouver de nouvelles troupes, transformer les décors, inventer des histoires… Les exhibitions ethniques ou les villages noirs sont de plus en plus classés dans la catégorie des « *attractions* » dans le cadre des grandes expositions, au même titre que les « attractions foraines », et de moins en moins dans le strict registre « zoologique ». Ces zoos humains, à la veille de la Première Guerre mondiale, sont devenus une norme pour les Occidentaux. Par le spectacle, le « sauvage » est devenu une réalité.

À l'issue de ce processus, l'Exposition coloniale internationale de 1931 a été un événement de très grande ampleur, de par les moyens engagés, la fréquentation, l'enthousiasme qu'elle génère parmi la population, le soutien qu'elle obtient à gauche comme à droite dans les partis politiques, qui va fixer de manière permanente cette image du « sauvage » à civiliser. La puissance architecturale de ses pavillons, comme les objets d'arts nègre, indochinois ou maghrébins présentés aux côtés des exhibés marquent son temps et ses contemporains. Il ne fait aucun doute qu'elle a un impact plus important que la contre-exposition organisée par le Parti communiste et les Surréalistes (en termes de fréquentation). Surtout, elle valide l'idée qu'être colonial est alors en France « être un bon Français » et que la mission civilisatrice est une mission pour la France républicaine.

Au-delà, l'Exposition coloniale de 1931 est un moment de fusion au cœur de l'entre-deux-guerres. Car cette exposition est d'une incroyable modernité scénique offrant aux visiteurs un jeu entre la lumière, l'eau, la nature, les pavillons reconstitués sans équivalent, et une monstration « moderne » du zoo humain. C'est véritablement un voyage au bout du monde que vivent les visiteurs. C'est la rencontre du folklore et de la modernité. C'est en voyant danser les Dogons que le public regarde l'Afrique autrement. C'est en écoutant les mélopées cambodgiennes qu'il rêve d'un ailleurs. C'est en entrant dans le temple cambodgien d'Angkor qu'il voyage. C'est aussi le sommet des arts déco et des arts coloniaux. C'est un monde kitch colonial, reconstitué, qui fascine et qui trouble. C'est aussi les sons du jazz, de la biguine, des musiques africaines… C'est l'exotisme à deux pas de chez soi, c'est aussi l'altérité qui s'affirme et qui rencontre l'Occident.

L'expression même de « zoo humain » pour qualifier ces mises en scène est née dans le monde de la recherche au début des années 1990, inspirée par le terme d'époque « exhibitions anthropozoologiques » employé par Hagenbeck lui-même. A contrario, nous écrivions dans le premier ouvrage sur les zoos humains publié en 2002 que « *placer un homme, avec pour objectif qu'il soit vu, dans un espace spécifique reconstitué, non pour ce qu'il "fait" (un artisan par exemple), mais pour ce qu'il "est" (à travers le prisme d'une altérité réelle ou supposée) est à notre avis la définition la plus précise de ce que sont les zoos humains* ». Dans ce cadre, cette notion exprime une séparation, « *un rapport de mise à distance et d'extériorité, matérialisé par un dispositif structurant l'espace* [afin de] *construire une frontière invisible, mais tangible, entre "eux" et "nous"* », entre les colonisés et les colonisateurs.

De fait, ces *zoos humains* n'ont pas été neutres dans la construction du racisme en Occident. Ils ont popularisé le racisme et le colonialisme, légitimant par le spectacle et la mise en scène deux humanités et, en conséquence, l'infériorité des populations « exotiques » qui allaient être placées sous la coupe des puissances coloniales en Europe. Aux États-Unis, ils valident l'eugénisme et la ségré-

gation entre les « races » (Afro-Américains, Asiatiques…). Au Japon, ils légitiment la conquête coloniale et la marginalisation des Aïnous. D'un racisme scientifique, on passe progressivement à un racisme populaire et tout cela en se distrayant, en s'amusant et en allant au spectacle. Le « sauvage » existe, je l'ai vu ! Tel est le slogan du temps des colonies qui caractérise le mieux cette époque majeure dans l'organisation de l'ordre du monde.

YVON LE MEN

À cinq kilomètres et à un siècle de Goethe, Buchenwald

Mon fils, pourquoi caches-tu ton visage effrayé ?
Mon père, ne vois-tu pas le roi des aulnes,
le roi des aulnes avec sa couronne et sa queue
Mon fils, c'est un nuage qui passe.

GOETHE

Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font.

Évangile selon saint Luc

Je sais qu'en allemand
buchen veut dire hêtre

wald
forêt

forêt de hêtres
où Goethe aimait se promener

je ne sais pas
si le poète pressentit
qu'un jour
sa forêt serait abattue

pour abattre les hommes
dont rêvèrent ses poèmes

je sais
que les Gardiens de la Mort
gardèrent en vie
un arbre
un seul

le chêne où il s'adossait

je ne sais pas
à quoi le poète pensait
quand il marchait
dans ce lieu où j'ai marché

où il faisait un silence
d'après poème

avec Gert
mon ami dont la femme naquit en 1940
juive

à Berlin

je sais que le poème de Goethe
Le Roi des aulnes
se passe dans une forêt

je ne sais pas
s'il pensait à cette forêt
quand il l'écrivit

je sais
que dans son poème
un enfant meurt dans les bras de son père

je sais
que dans son pays
des milliers d'enfants sont morts

sans les bras de leurs pères

à deux pas
à un siècle
de son poème

j'ai vu
le palais où Goethe vivait
quand il était ministre de la Guerre

je n'ai pas aimé

j'ai vu
le bureau où il écrivait
avec parfois son fils près de lui

j'ai aimé

à deux pas
à un siècle
de la forêt de hêtres

Malgré ses poèmes
malgré tous les poèmes
écrits par tous les poètes

je sais
que les poèmes ne servent pas
à ceux qui savent

ce qu'ils font

MA JIAN

LA LITTÉRATURE ET LA PENSÉE INDIVIDUELLE

Traduction du chinois par Fiona Sze-Lorrain

Le droit de l'homme le plus élémentaire est celui de la liberté d'expression. Un écrivain s'exprime sur les expériences de la vie en ayant recours à une narration logique : le récit littéraire total est la vie totale.

Ce droit semble facile à concevoir. Mais quand la conscience individuelle est en lutte déterminée contre le totalitarisme, un écrivain, pour pouvoir vivre, ne peut que se faire porte-voix, à moins d'être un menteur. Son destin ne saurait être que le silence ou l'exil. Faire des concessions revient à se renier ; c'est une auto-destruction car alors l'écriture échoue du fait d'une pensée incomplète. C'est pourquoi j'ai choisi l'exil ; en effet ce qui différencie « perdre la terre » de « trouver le ciel », c'est que, à défaut d'avoir le droit de survivre dans son propre pays, on peut toujours, tant que les droits de l'homme sont préservés, retourner au récit total de la vie. La littérature de l'exil est ainsi la vraie littérature.

La Chine a toujours été le royaume de la poésie. De Qu Yuan (339-278 av. J.-C.) aux Tang et aux Song, la tradition littéraire est l'exil, soit forcé, soit volontaire. On peut voir en *Li sao* (« Le départ, la tristesse ») de Qu Yuan l'origine en langue chinoise de la première littérature d'exil : « Mieux vaudrait mourir à l'instant, sombrer dans l'absence / Je ne supporterai pas d'être des leurs[1]. » Du Fu[2], le sage de la poésie qui s'inquiétait pour son pays et le peuple, fait fusionner poésie et politique ; son œuvre est si véridique qu'elle peut recouvrir à elle seule l'histoire de la poésie des Tang. Li Qingzhao (1084-1141), poète des Song remarquable en raison de la préoccupation qu'elle manifeste pour son pays, « Parmi les vivants, être le plus grand / Et parmi les morts, être le plus fort[3] », son « Quatrain d'été » reste une référence d'humanité. D'« un pays ruiné et affamé, ses grandes aspirations non réalisées », Lu You (1125-1210), poète et essayiste des Song du Sud, s'en était inspiré, frappant ses vers du sceau de la révolte politique. Quand les gens sont mécontents de la société dans laquelle ils vivent, ils vont puiser dans la littérature pour se réaliser. *Le Rêve du pavillon rouge* du romancier de la dynastie Qing, Cao Xueqin (1715-1763) raconte la politique sociale des Qing. Il s'est exilé volontairement et n'a pas daigné nous laisser son nom. La continuité d'une tradition littéraire chinoise se définit par la quête du droit individuel.

Pour un écrivain, la joie de vivre consiste à s'exprimer et penser dans sa propre langue, et le récit qu'il fait de son expérience est issu de son environnement culturel et de sa situation personnelle. Le métier d'écrivain ne relève pas du pur jeu linguistique, mais de la communication avec les autres : c'est la création d'un humanisme véritable ancré dans le réel. Un bon écrivain

1. Ma version adaptée ; voir Qu Yuan, *Li Sao*, dans *Li Sao, Jiu Ge et Tian Wen*, traduit du chinois et présenté par Jean-François Rollin, , La Différence, coll. Orphée, 1990, p. 67.
2. Du Fu, 712-770.
3. Li Qingzhao, « Quatrain d'été », dans *Œuvres poétiques complètes*, traduit du chinois par Liang Paitchin, coll. Connaissance de l'Orient, Gallimard, 1977, p. 109.

manifeste l'esprit de son temps avec authenticité. L'écrivain et penseur Liu Zongyuan (773-819) a même estimé que le but fondamental de la littérature consiste à « clarifier le chemin ». Il s'agit d'employer les mots en vérité. En termes contemporains, la littérature porte le témoignage de l'histoire.

Confucius considère l'exil comme une manière de survivre : « La Voie ne réussit pas à s'imposer. Je vais m'embarquer sur un radeau de haute mer et prendre le large[1]. » Dans la pensée confucéenne, la conscience de la nécessité de l'exil se présente comme un bateau sur l'océan : sa philosophie du retrait accompagne l'évolution de la culture chinoise. Même la notion taoïste de « naissance » possède en soi la conscience de l'exil ; grâce au vitalisme de Lao Tseu, les taoïstes cherchent le sens du Tao. Ils quittent la société, s'exilent, vivent dans la solitude, afin de devenir immortels et d'atteindre l'étape la plus haute, celle où le ciel s'unit à l'homme.

Durant les millénaires de la longue histoire culturelle de la Chine, du premier empereur Qin Shi Huang (259-210 av. J.-C.) qui fit des lois pour interdire aux gens de posséder des livres, à l'inquisition littéraire de la dynastie Qing et l'empereur Kangxi (1654-1722) qui a fait exécuter la totalité des soixante-dix qui se consacrèrent à écrire, recueillir, illustrer, imprimer et répandre l'ouvrage historique *La Grande Histoire des Ming*, les gouvernants ont régné avec l'intention de détruire la pensée et l'histoire, jusqu'à Mao Zedong (1893-1976) qui brûlait tout, bouddhisme, taoïsme et confucianisme inclus, sauf la pensée maoïste. Les cinq mille ans de l'histoire de cette civilisation n'ont produit ni une société civilisée ni une époque respectueuse des droits de l'homme.

C'est l'écriture personnelle de l'exil qui justement accomplit la tradition de la littérature chinoise, alors que le noyau de la pensée chinoise – du « vrai » et du « bon » – devient de plus en plus flou. L'état mental évasif de l'errance, accompagné par l'inclination à « s'occuper de soi-même avant tout », remplacent l'exil volontaire. Les écrivains se forgent le lieu de leur utopie en créant des ballades, en rédigeant des mémoires concernant les événements politiques, en pénétrant dans la mythologie, et donnent ainsi forme à la composante érémitique de la littérature chinoise.

Quand nous lisons les *Contes extraordinaires du pavillon du loisir* et les *Nouvelles vernaculaires des Ming*, il nous faut déceler l'allégorie derrière les mots, car presque aucun écrivain ou poète n'osait *à l'époque* exprimer réellement ses pensées. Au fil du temps, la description du paysage comme expression, la duplicité et les mots vides, ainsi que les discussions sans fin deviennent l'expression de la sagesse de l'écriture pour les littérateurs chinois. Qui sont les auteurs des quatre classiques qui font la fierté de la littérature chinoise : *Le Rêve dans le pavillon rouge*, *Les Trois Royaumes*, *Le Singe pèlerin* et *Au bord de l'eau* ? Ils sont jusqu'à ce jour difficiles à identifier avec précision. L'anonymat, la métaphore et l'exil spirituel deviennent alors l'un des styles d'écriture de la pensée littéraire.

En 2004, le poète Yuan Hongbing (né en 1952) s'est réfugié en Australie avec ses deux romans, *Liberté dans le crépuscule* et *La Mort des mots*. Sa seule motivation était d'arriver à publier ses livres en toute liberté. Par contre, les écrivains qui publient sous l'influence des standards du pouvoir nous paraissent quant à eux énormément sujets à caution. Les romanciers que favorise la censure officielle du ministère de la Culture, comme Wang Anyi (née en 1954), Mo Yan (né en 1955) et Bi Feiyu (né en 1964), sont des écrivains socialistes et se considèrent cependant comme des « littérateurs purs ». Depuis quelques dizaines d'années, il n'existe aucun écrivain tenu pour officiel par le pouvoir en place qui ait une attitude critique sur la société dans laquelle il vit. En revanche, l'écrivain contemporain qui mène une vie « spirituelle dans la tradi-

1. *Les Entretiens de Confucius*, traduit du chinois, présenté et annoté par Pierre Ryckmans, préface d'Étiemble, Gallimard, coll. Connaissance de l'Orient, 1987, ch. V, p. 30.

tion chinoise », et qui s'occupe uniquement de soi, s'abstrait peu à peu de la tyrannie culturelle afin de devenir une personnalité culturelle reconnue. Ce type d'écrivain devient l'ordinaire de la culture chinoise, semblable au lettré sous le despotisme féodal. Sa raison d'être veut que la littérature ne questionne pas la politique, donc qu'elle n'interroge pas l'époque. La Chine actuelle est le pays qui possède le plus de magazines littéraires, mais elle est aussi le pays de pensée littéraire la plus pauvre. Ceux qui pratiquent une écriture individuelle et libre, comme Zhou Qing (né en 1965), Wang Lixiong (né en 1953), Dai Qing (née en 1941), et Liu Xiaobo (1955-2017) vivent comme ils l'entendent et ils sont souvent emprisonnés.

Ne pas collaborer avec l'idéologie officielle, c'est être contraint de prendre le chemin de l'exil sous des formes diverses. La Chine d'aujourd'hui est le pays dont les véritables écrivains choisissent l'exil. Dans la Chine rouge, les peuples et leurs terres sont occupés par les Communistes depuis 1949, et sont sous le contrôle du gouvernement chinois. *Ton père, ta mère, comme le corps de ta femme sont la propriété privée du Parti.* Les gens ne possèdent plus d'identité humaine, ni ne jouissent des droits de l'homme. Le plus douloureux, c'est de ne pas jouir de la liberté de penser. *Ta vie est donc donnée au Parti, non née de tes parents.* C'est comme dans les « chansons rouges » que l'on entend toujours à Pékin aujourd'hui : *Je compare le Parti à ma mère, alors que ma mère n'a fait que faire naître mon corps…* Ceux que les Communistes visent à contrôler sont, bien sûr, les intellectuels : c'est pourquoi les écrivains et les poètes sont toujours en porte-à-faux. La lettre de cachet pour l'écrivain de l'Internet, Zhang Lin (né en 1963) indiquait : « crimes commis sur l'Internet à plusieurs reprises, par la publication d'articles signés… » C'est dire que l'expression personnelle constitue un crime pour le régime communiste. Les instruments du crime sont les doigts et le clavier. La garantie des droits des individus nécessite un grand courage.

Le pouvoir politique de la Chine contemporaine surpasse largement celui de toutes les anciennes dynasties. Le pouvoir de la pensée et l'esprit de révolte ont presque complètement disparu. La poète de l'université de Pékin, Lin Zhao (1931-1968) écrivait ses poèmes avec son sang, après s'être percé la chair avec une pince à cheveux. Comparée au littérateur Xi Kang (223-263) de l'époque des Trois Royaumes qui avait même été autorisé à jouer le morceau *Guanglingsan* une fois avant d'être tué, non seulement Lin Zhao n'a pas eu de *qin* pour en jouer avant d'être exécutée, mais sa mère a dû payer les cinq centimes de la balle qui a servi à son exécution. Autour de sa tombe, il y a encore des caméras, de crainte que sa pensée ne remonte à la surface. Dans un pays qui possède une grande tradition poétique, écrire de la poésie peut conduire à être arrêté et à mourir en prison. Avant Liu Xiaobo, le poète Li Hong (1958-2010) s'est laissé mourir lentement, sous surveillance, de la prison à l'hôpital. Contrairement à Liu Xiaobo, Li Hong ouvrait encore un peu les yeux lorsqu'il fut transporté à l'hôpital pour terminer ses jours. J'imagine qu'il aurait pensé à son poème « Patate » avant sa mort :

… face aux patates et au tiraillement de la faim
je ne peux pas choisir ce qui
serait le plus gentil avec moi
je ne sais pas combien de temps
l'humanité aurait besoin pour mastiquer
et que cette faim soit digérée peu à peu

Ô patate, toi patate qui portes la tiédeur de la terre
à part toi
sur qui puis-je compter
pour continuer ma vie et chanter ?

… je ferme les yeux
et respire profondément
je tends la main pour chercher à manger
je mâche doucement, je savoure lentement
j'engloutis à la vitesse d'un siècle
et je ramasse les petits bouts tombés par terre

sonne l'heure du crépuscule
l'homme qui mange des patates dort
son cœur rempli de gratitude pour le Créateur

Les yeux de Li Hong, Liu Xiaobo et Yang Tianshui (1961-2017) sont définitivement fermés, et la réalité reste cruelle. Les écrivains, les poètes, les artistes qui sont soit emprisonnés, soit reclus à domicile, et ceux qui disparaissent quotidiennement, désirent que leurs âmes retrouvent la liberté, afin de pouvoir exprimer leur pensée et dire la joie de vivre de leur temps. Mais la « littérature pure », voilà un parfum qui aveugle les cinq sens, et empêche de ressentir l'angoisse politique globale. Cette « littérature pure » n'est certes qu'un très pauvre moyen d'ouvrir l'esprit des gens. Au contraire, elle fait perdre la capacité d'observer la réalité et par conséquent la vitalité de la langue. On vit au sein d'un environnement politique qui ressemble à de l'air vicié ; on peut ne pas s'y confronter, mais on finit alors par vivre mollement, sans éclat, de façon banale. Lorsqu'un écrivain n'observe pas la réalité en pleine conscience, mais entre dans le jeu de la « littérature pure », alors la société perd toute forme de réflexion et toute aptitude à la rebellion. Dans une société qui contrôle la pensée, les gens ne se sentent plus en sécurité : ils n'osent pas se confronter avec eux-mêmes, mais comptent sur ceux qui gouvernent, et suivent les instructions afin de trouver leur équilibre. Ils finissent par détester la liberté et par considérer la police qui les surveille comme le médecin de garde…

Que ce soit en Angleterre ou en France, l'écrivain exilé se trouve comme un poisson d'eau douce dans l'océan, commençant sa lutte déprimante dans un environnement étranger. Ce qu'il apporte avec lui comme seule bouée de sauvetage, c'est sa propre langue. Beaucoup d'écrivains qui choisissent l'exil sont en fait chassés vers le pays où ils pensent trouver la liberté, mais ne peuvent s'enraciner dans ce pays qui leur est étranger. Ils deviennent des déracinés. Dans ce sens-là, le drame du chagrin de l'exil rapproche l'écrivain de sa propre Statue de la liberté. Il ne retrouve la totalité de son esprit qu'après avoir obtenu le droit à l'indépendance. Dans son désespoir, Dante a achevé la *Divine Comédie* en exil. Ça signifie qu'au cours de l'histoire les maîtres véridiques produisent une pensée plus lumineuse lorsqu'ils sont confrontés à la persécution politique.

Dans un système qui génère une littérature de l'exil, il n'y a pas de pensée possible. Quand Xi Jinping parvient à contrôler la pensée des écrivains et des poètes et plonge la Chine dans un néant de conscience éthique, dans une société où la capacité de distinguer bien et mal n'existe pas, je considère qu'une littérature sans âme n'a pas de durée possible. Une société sans véritable littérature est une société contrefaite, c'est la preuve évidente d'une politique diabolique visant à la persécution des droits de l'homme.

CROIRE AUX MOTS, COMME UNE RÉSISTANCE ET UNE RÉSURRECTION

ENTRETIEN AVEC ASLI ERDOĞAN

PAR CÉCILE OUMHANI

Cet entretien a été réalisé le 2 février 2020, douze jours avant la reprise du procès d'Aslı Erdoğan à Istanbul, c'est-à-dire plus de trois ans après sa libération de la prison de Bakırköy – elle y a été détenue d'août à décembre 2016 – et son départ en exil. Elle a accepté de répondre à ces questions alors qu'elle vit une période de grande angoisse, en rapport avec son procès, bien sûr, mais aussi les menaces de mort dont elle fait l'objet. Une campagne de lynchage médiatique a en effet été lancée contre elle en Turquie en novembre 2019, suite à un entretien accordé à La Repubblica *puis traduit de manière approximative dans le journal* Le Soir. *Contrairement à ce qui est d'usage dans beaucoup d'entretiens, j'ai gardé le tutoiement pour m'adresser à une amie de longue date. Toute autre formule aurait sonné faux alors que nous échangions au cours de cette nuit d'hiver, où depuis son exil dans une ville allemande, elle était taraudée par l'inquiétude et moi aussi.*

C. O. – Le numéro d'Apulée où paraît cet entretien est dédié aux droits humains. Quel rôle les écrivains ont-ils à jouer pour les défendre ?

A. E. – Écrivains ou intellectuels ont en partage la responsabilité de leur humanité. En racontant l'histoire humaine, en racontant la « condition humaine », ce qui est souvent l'histoire de la « victime », nous pouvons contribuer à la construction d'une « conscience », individuelle et collective.

Tu sais par expérience que le prix peut être très lourd à payer pour un écrivain, lorsqu'il prend la parole.

La vérité exige très souvent des sacrifices. Malheureusement, le régime en Turquie devient de plus en plus autoritaire et le prix plus lourd à payer. Nous avons tout perdu, ou presque, à essayer de prendre la parole. Notre travail, nos carrières, notre liberté, notre santé, notre pays. Je crois qu'il est très important de garder à l'esprit qu'Ahmet Altan et moi avons été arrêtés pour les charges les plus lourdes selon la loi turque et qu'on a requis la plus lourde peine, celle de la perpétuité aggravée.

Le procureur n'a pas mis dans le dossier les articles que tu as écrits pour dénoncer l'assassinat de civils kurdes. Mais il a retenu contre toi des textes très littéraires sans aucune référence de lieu ou d'époque. Comment l'expliquer ?

Mon procès a été très étrange, dès le départ. On m'a arrêtée sous les chefs d'accusation 302 – atteinte à l'unité de l'État – et 314 – appartenance à une organisation terroriste –, en se basant sur ma position de conseillère au journal *Özgür Gündem*. Nous étions six conseillers, dont deux ont été arrêtés et l'un d'eux n'a même pas été inculpé. Lors de mon arrestation, le procureur a mis quatre de mes articles au dossier, à l'appui de toutes ces accusations, destruction de l'unité, appartenance, et aussi propagande. Ces articles étaient les seuls que j'aie écrits sur les atrocités à Cizre.

En novembre 2016, lors de la mise en examen, pendant que j'étais en prison, mon avocat a remarqué qu'il y avait deux articles

différents. L'article « Cizre » avait été retiré et remplacé par un texte que j'avais écrit en solidarité avec des journalistes qu'on avait réduits au silence. Je crois que « Le journal du fascisme » en faisait aussi partie. Mais je n'arrivais pas à comprendre, et j'ai préparé quelque chose de général, pour défendre tous mes articles. En fait, à travers tout mon travail de journaliste, je n'ai été poursuivie pour *aucun* de mes textes et ils n'ont jamais donné lieu à une enquête. Y compris ceux qui sont inclus dans le dossier.

Maintenant, au bout de trois ans et demi, ils ont finalement décidé. Le nombre est toujours le même : quatre. Mais en fait l'accusation ne prend pas la peine de lire ou même de remarquer que deux des articles sont presque identiques ; ils ont été publiés la même semaine, avec des titres différents : c'est le texte que j'ai écrit pour expliquer pourquoi je soutiens les actions de solidarité avec *Özgür Gündem*, et où je fais mention des 76 personnes de la presse kurde assassinées…

« Le journal du fascisme » en fait partie, bien qu'il s'agisse d'un texte tout à fait abstrait sans référence à un lieu, à cause d'une phrase : vivre à une époque où on massacre les civils, où femmes et enfants sont brûlés vifs… Le quatrième article s'intitule « Le plus cruel des mois ». Je cite les nouvelles du mois d'avril et termine en décrivant la photo d'un chien errant mort, rattrapé par la guerre.

Le tribunal n'a pas accepté le rapport des Nations Unies et d'Amnesty International sur le nombre des civils qui ont été tués. Dans mon article « Cizre », je cite les rapports d'autopsie, la mâchoire d'un enfant complètement brûlée. Rien d'autre ne reste de l'enfant, juste l'os de la mâchoire supérieure. Sûrement haïssent-ils cet article et ne veulent pas d'une attention internationale ! Ils connaissent leurs crimes mieux que moi.

La loi fonctionne avec des « exemples » et c'est extrêmement important. Si je suis reconnue coupable du fait de ces articles, personne d'autre n'osera même utiliser le mot « massacre », encore moins enquêter et révéler ces tueries et atrocités.

Les textes littéraires sont-ils une menace pour les dictatures ?

J'ai du mal à croire à ce qui m'est arrivé. Pourquoi un régime tout-puissant prendrait-il tellement au sérieux une écrivaine solitaire, avec un lectorat limité ? Suffisamment au sérieux pour envoyer contre elle ses forces de police, ses procureurs, ses agents secrets, elle, une femme qui ne pèse plus que 45 kg ? Il est impossible que ce soit moi qui leur fasse peur. Je veux espérer que c'est de la *vérité* qu'ils ont tellement peur.

Fais-tu une différence entre l'écriture purement littéraire et celle des articles, des essais ?

J'essaie de ne pas faire de différence entre la littérature et l'écriture journalistique. On peut faire de la littérature même dans un article de 4 000 signes. Mais bien sûr l'urgence de faits réels et les échéances très serrées, tout cela ne laisse pas la possibilité d'aller jusqu'aux couches profondes de la vérité. On est obligé d'être direct, économe avec les mots, dans un article. Et il faut aussi toujours garder à l'esprit qu'on est en train d'écrire sur de vraies personnes, de vraies histoires, de vraies morts. J'ai parfois ressenti que j'avais la responsabilité d'un médecin, qui ne peut pas se permettre le luxe de faire une erreur, parce que quelqu'un d'autre lui fera payer cher le prix de son erreur.

L'exil peut-il te réduire au silence ?

Bien sûr, on peut réduire les écrivains au silence de nombreuses manières. On peut nous tuer, nous emprisonner, nous affamer, nous exiler, nous plonger dans le désespoir, la dépression, la folie… On peut brûler nos livres ou les oublier. Ce sont les mots qui ne peuvent pas être réduits au silence. Je ressens que l'exil a commencé à détruire ma relation avec ma propre langue. En fait, cette destruction a commencé en prison, lorsque ma langue maternelle s'est trouvée associée à la langue de l'autorité, la langue du geôlier… J'ai mieux compris les écrivains qui étaient dans les camps et devaient entendre tous ces ordres

qu'on leur aboyait dans une langue qui était la leur. J'ajouterai aussi l'un des moments où j'ai ressenti toute l'amertume de l'exil : lorsque j'ai appris qu'on retirait mes livres des bibliothèques municipales et universitaires.

Les mots des écrivains peuvent-ils défier les frontières ? Peuvent-ils rendre le monde meilleur ?

Je dois garder vivante ma croyance dans l'âme humaine et le pouvoir de transformation qui est celui de la littérature. Je dois continuer de croire aux *mots*, comme une résistance et une résurrection.

Le 14 février, date de toutes les angoisses, j'apprenais en milieu de journée qu'Aslı Erdoğan était acquittée des charges « d'appartenance à une organisation terroriste » et « d'atteinte à l'unité et à l'intégrité de l'État ». Les poursuites pour « propagande terroriste » étaient abandonnées. Immense soulagement, même si Aslı déclarait à la radio qu'elle avait du mal à croire que tout en resterait vraiment là… Soulagement et conviction renforcée que chacune et chacun de nous a son rôle à jouer, en prenant la plume, en parlant haut et fort jusqu'à briser les murailles du silence, et jeter la lumière sur ces taches aveugles où les régimes totalitaires ont entrepris de faire taire femmes et hommes de conviction. Soulagement et vigilance renouvelée pour toutes celles et ceux qui quelque part sur cette planète sont à la merci de leurs geôliers pour avoir défendu les droits humains.

*

Une part inaliénable

À peine quelques années s'étaient écoulées depuis les guerres de Yougoslavie. Leurs cendres étaient encore chaudes et elles n'avaient pas cessé de nous hanter. Aslı Erdoğan arrivait de Sarajevo, quatre syllabes qu'il suffisait de prononcer pour convoquer les pires images. Nous étions installées à la terrasse d'un café parisien, comme nous aimons à le faire depuis notre rencontre en 2003. Je l'écoutais, déjà secouée par les moindres détails qu'elle avait à me raconter de son séjour dans une ville qui peinait à se remettre d'un siège de plus de trois ans et demi. Je ne sais même plus si ce jour-là elle avait commandé un café crème ou un thé. Mais ses paroles continuent de résonner à mes oreilles. Elle était allée voir une exposition qui l'avait profondément impressionnée. Déroutée par la surface blanche qui recouvrait un mur, elle s'est approchée, avant d'apercevoir une multitude de noms inscrits en relief et à peine visibles. Ceux de victimes du récent génocide. De manière irrépressible, sa main s'est levée jusqu'à les toucher. Presque aussitôt, elle a arrêté son geste, rattrapée par la règle qui interdit le contact physique avec une toile ou tout autre objet exposé dans une galerie, dans un musée. L'artiste était là, assis à une table à quelques mètres. Confuse, elle s'est avancée pour lui demander d'excuser cette main portée malgré elle vers son œuvre. L'artiste l'a alors dévisagée un court instant. C'était précisément la réaction qu'il espérait susciter, lui expliqua-t-il. Et loin d'être irrité, il était au contraire ému et heureux.

Nous sommes restées un long moment silencieuses. Avec le récit de mon amie, ces noms étaient avec nous, comme si elle les tenait entre ses doigts et les couvait contre ses paumes. Des ombres se dressaient, des silhouettes muettes s'amassaient autour de notre table et elles se pressaient jusqu'au trottoir du boulevard où se trouvait le café. L'évocation d'une œuvre d'art convoquait leur présence à nos côtés, alors que seule l'une de nous avait vu cette exposition à Sarajevo. Et le souvenir de tant de vies fracassées ne nous quittait plus.

J'ai par la suite visité dans les Balkans, à la lueur de centaines de lumignons commémoratifs, fosses communes et lieux de mémoire, où de vieilles photographies passées, des portefeuilles au cuir fatigué, des cartes d'identité froissées, des briquets à la peinture écaillée gisaient éparpillés sur des sols en terre battue, parmi des fétus de paille. Derniers témoins des massacres, ils exhumaient des scènes sombres et glacées, saturées par l'horreur, l'indicible. Pourtant ce que m'a raconté Aslı Erdoğan a durablement marqué ma réflexion sur le rôle des écrivains et des artistes face au déluge des violences infligées aux humains depuis des temps très anciens jusqu'à aujourd'hui, presque sous nos yeux.

L'artiste dont elle m'avait parlé plaçait l'écrit au cœur de sa démarche. Et il l'avait délibérément rendu à peine lisible, figurant de manière poignante une dernière trace de l'existence de tous ces gens assassinés. Il avait réduit leur nom à une sorte de braille que visiteuses et visiteurs devaient déchiffrer. Les doigts qui se posaient appartenaient aux survivants, eux qui n'avaient pas vécu cette période de l'Histoire en Bosnie-Herzégovine, ou bien, s'ils l'avaient vécue, avaient été épargnés. Comme si la caresse d'une main sur des noms pouvait leur restituer un ultime souffle de vie. Ne dit-on pas que tant qu'on se souvient des morts, ils ne nous quittent pas tout à fait ? Leurs ombres allaient s'imprimer à jamais sur des mains inconnues, qui ensuite les emporteraient très loin autour de la terre. L'effacement organisé par des forces génocidaires était-il finalement déjoué, à travers l'écriture de noms que l'on ne se contenterait pas de lire des yeux ou de prononcer, mais que l'on caresserait avec une douceur infinie ? À travers des inscriptions, l'artiste appelait à une rencontre entre les survivants et les morts. Par la même occasion, il questionnait les aveuglements. Pour saisir ce qu'il avait écrit, il fallait toucher les noms de victimes dont visiteuses et visiteurs venus d'ailleurs ne connaissaient pas l'existence. Ils avaient ignoré leur martyre, soit parce qu'ils habitaient trop loin, soit parce qu'ils n'avaient pas voulu voir ce qui se passait, alors qu'ils continuaient de mener une vie très tranquille. Que signifient les distances dans un monde que l'on traverse en quelques heures, où les nouvelles se répandent littéralement à la vitesse de l'éclair ?

L'artiste rappelait aussi que le pouvoir qui assassine cherche à effacer, à rendre invisibles des humains qu'il a définis comme différents d'une norme dont il pose seul les critères. Qui ne leur correspond pas, perd le droit de vivre… Il procède aussi à l'annihilation de quiconque a l'audace de penser différemment ou de penser tout simplement. Totalitarismes et dictatures ont en haine la pensée autant que la différence. Car mots dits ou écrits sur une page ont la force d'ébranler les impostures. Pensée et imaginaire existent dans un espace hors temps qui échappe aux déchaînements les plus sauvages. Ils existent dans la part inaliénable de notre être.

Un peu partout dans le monde, les monstres du passé resurgissent et mettent à mal liberté et égalité. Tout récemment, Aslı Erdoğan était jetée en prison pour des écrits qualifiés de propagande terroriste, preuve que penser et dénoncer sont inacceptables pour un État autoritaire. Il neigeait en ce jour de mars où nous nous sommes enfin retrouvées dans un café parisien, un moment dont j'avais désespéré des mois durant. Frêle mais toujours portée par la même flamme, elle m'a alors dit le froid et l'humidité qui engourdit les corps et ronge les os dans des cellules où n'importe qui finit par tomber malade. Elle m'a parlé de la cruauté d'un médecin qui refusa pendant des semaines d'apaiser la douleur d'une codétenue dont la jambe était brisée. Depuis son exil à Francfort, elle continue de me dire au téléphone un stress post-traumatique dont l'onde de choc ne cesse pas de se propager, souterraine et imprévisible.

J'ai gardé les lettres que je lui avais adressées à la prison Bakırköy à Istanbul. Elles m'ont toutes été retournées par les autorités turques. Destiner quelques mots à un proche relève de notre humanité la plus intime. C'est un geste qui conforte l'amitié, l'affection, dans l'absolu du for intérieur. La lettre qu'Aslı Erdoğan écrivit à tous ses amis, puis réussit à poser contre la vitre du parloir pour qu'elle soit photographiée a fait le tour du monde. En franchissant les murailles de sa cellule, son message avait raison d'une mise au silence qui était déjà une tentative d'effacement.

CÉCILE OUMHANI

Avec la rage au cœur

YAHIA BELASKRI

LIBERTÉ

Mon pays vide et absent (Hamid Skif), Algérie qui s'éloigne des promesses forgées dans le sang et l'espérance, *j'ai suivi le chant que rien n'arrête* (Hafid Gafaïti) et connu l'amertume de la défaite. *Avec la rage au cœur* (Anna Gréki), les femmes et les hommes de cette terre blessée ont investi leur désespoir pour trouver la force de contester un pouvoir usurpateur établi au lendemain de la guerre d'Indépendance et qui n'aura cessé de semer l'humiliation et le mépris. Depuis la fin du mois de février 2019, les Algériens en appellent au rejet d'un système et d'un régime qu'ils exècrent ; ils aspirent massivement à reconquérir les rêves qui leur ont été volés.

La liberté, la liberté, la liberté
C'est d'abord dans nos cœurs
La liberté, la liberté, la liberté
Nous, ça nous fait pas peur

(Soolking, rappeur algérien)

ANNA GRÉKI

Avec la rage au cœur

Je ne sais plus aimer qu'avec la rage au cœur
C'est ma manière d'avoir du cœur à revendre
C'est ma manière d'avoir raison des douleurs
C'est ma manière de faire flamber des cendres
À force de coups de cœur à force de rage
La seule façon loyale qui me ménage
Une route réfléchie au bord du naufrage
Avec son pesant d'or de joie et de détresse
Ces lèvres de ta bouche ma double richesse

À fond de cale à fleur de peau à l'abordage
Ma science se déroule comme des cordages
Judicieux où l'acier brûle ces méduses
Secrètes que j'ai draguées au fin fond du large
Là où le ciel aigu coupe au rasoir la terre

Là où les hommes nus n'ont plus besoin d'excuses
Pour rire déployés sous un ciel tortionnaire
Ils m'ont dit des paroles à rentrer sous terre
Mais je n'en tairai rien car il y a mieux à faire
Que de fermer les yeux quand on ouvre son ventre

Je ne sais plus aimer qu'avec la rage au cœur
Avec la rage au cœur aimer comme on se bat
Je suis impitoyable comme un cerveau neuf
Qui sait se satisfaire de ses certitudes
Dans la main que je prends je ne vois que la main
Dont la poignée ne vaut pas plus cher que la mienne
C'est bien suffisant pour que j'en aie gratitude
De quel droit exiger par exemple du jasmin
Qu'il soit plus que parfum étoile plus que fleur
De quel droit exiger que le corps qui m'étreint
Plante en moi sa douceur à jamais à jamais
Et que je te sois chère parce que je t'aimais
Plus souvent qu'à mon tour parce que je suis jeune
Je jette l'ancre dans ma mémoire et j'ai peur
Quand de mes amis l'ombre me descend au cœur
Quand de mes amis absents je vois le visage

Qui s'ouvre à la place de mes yeux – je suis jeune
Ce qui n'est pas une excuse mais un devoir
Exigeant un devoir poignant à ne pas croire
Qu'il fasse si doux ce soir au bord de la plage
Prise au défaut de ton épaule – à ne pas croire...

Dressée comme un roseau dans ma langue les cris
De mes amis coupent la quiétude meurtrie
Pour toujours – dans ma langue et dans tous les replis
De la nuit luisante – je ne sais plus aimer
Qu'avec cette plaie au cœur qu'avec cette plaie
Dans ma mémoire rassemblée comme un filet

Grenade désamorcée la nuit lourde roule
Sous ses lauriers-roses là où la mer fermente
Avec des odeurs de goudron chaud dans la houle
Je pense aux amis morts sans qu'on les ait aimés
Eux que l'on a jugés avant de les entendre
Je pense aux amis qui furent assassinés
À cause de l'amour qu'ils savaient prodiguer

Je ne sais plus aimer qu'avec la rage au cœur

À la saignée des bras les oiseaux viennent boire

DELPHINE DURAND

Aux révolutions

Garde mémoire de ce cri vers l'aube
En l'honneur des enfants volés
Chante et crie
Révolution

L'étrange certitude de tenir le monde entre mes mains
Je suis le mot splendide murmuré par ces hommes
Qui ont des allures de fous
Et qui forcent l'illusion du lait
En donnant des seins à la salive
Nulle retraite pour la poussière
Regarde-moi
Je suis la sueur qui court sur ton visage
Avec la démence des pluies
J'allume des tempêtes
Je condamne le rosier étranglé à des siècles de soif
Je suis la parole mouillée sur le miroir
Des hanches étroites
Plus puissantes que le cri des serrures de chair
Ma soif n'a jamais connu le sens du désir
Mon départ aggrave la beauté des frontières

Fascination et assombrissement
Naître et dénaître
Dans l'immensité insatiable
La nuit torrentielle s'effondre
Vautour sans mère cherchant sa tête
Dans le sang
En moi en toi *le dehors*
Dans la nage du sable escortée par les délires de l'étoile
La terre où passent les dernières métamorphoses
Les fleuves ne vont nulle part sinon vers les chansons d'exil
Dans la poussière répandue des choses
Chaque voyageur est un ange dévoré par les pierres de la nuit
Nombreux sont les hôtes du néant qui se souviennent
Des heures écorchées
Dans la caverne de l'aveugle
Je les entends s'asseoir parmi les chiens

L'homme est derrière lui riant du sel perdu de sa bouche
Radieux et rassemblé par la clarté non éclose
Il se brûle les pieds dans la rumeur de l'abîme
Dans l'ascension des choses pétrifiées
Les entrailles du monde s'ouvrent sur la perte du monde
Le soupçon de l'effroi fendu en éclipse de lune
Tord le visage de l'arbre de l'angoisse
Le corps de pierre humide de l'astre inconnu
Nuit de feu et de froid sans extrémités
Les doigts de spectre du dernier automne
Ne sont pas aussi longs que l'écho qui s'élance
Vers le roc géant

Les astres infirmes agonisent comme des léopards
Ils sont là enterrés et vivants
Je meurs de les veiller
Dans le mortier de leurs visages

Nous serons présents aux chaudes obsèques de l'irrémédiable
Révolution
Révolution
Les vivants résistent
Pour repeupler la mer

Bachir Hadj-Ali, recoudre le soleil humilié

Sur Alger
Les mouettes glissent
Comme des balles au bond
Dans la source du jour
Avant que ton corps ne soit qu'une orange coupée en deux
Le jus épais de ton courage
La nuit a pris sa canne blanche d'aveugle
Pour te frapper jusqu'à l'aube
Sur le torse mutilé des mots
Tu n'entends plus
Tu t'évanouis sur le vieux fauteuil
Et les ressorts s'enfoncent dans ta chair
On peut nommer cela horreur
Prononcer le mot d'ordures
Ils vont prendre dans la main
Ton cœur vivant

Ils vont l'arracher
Comme une éponge marine
Et recoudre
Le soleil humilié
La mémoire libère les contours de la plaie
L'amour est cette corde vocale impossible
Qui vibre dans le givre de la gorge
Tu es trempé d'angoisse comme un fer déjà rouillé
Qui soude tes cils
Qui séchera dans la pièce à côté
L'empreinte ventrale d'une femme
Cimentée
Les cuisses aux arçons de la douleur
Combien de phalènes pour refaire l'itinéraire de la tendresse
Jamais tu n'as cru au bonheur dans ce monde
L'étoile nouveau-née peut à peine contenir la larme de la veille
Pourras-tu donner un baiser
en l'absence de bouche

Rachid Mimouni,
la mer existe pour étrangler la fleur

Tu n'attendais plus personne
Cirrhose du foie
Whisky
On t'a couvert de fleurs
Pour te consoler d'être mort
Soleil debout
Poignée de sable
Le whisky ouvre le cœur
De ces oiseaux qui errent sur l'océan Indien

Ils ont tranché tes mains
En lampions de soir de massacre
Comme on fait sortir le lait des souvenirs
Et leurs pelles qui déferlent sur toi
Qui s'abattent sur ton visage brillant
Sous la lune de l'hiver
Recevant l'aube comme un baquet d'eau glacée
Tes jambes arrachées en cris d'or

Sois modeste
Et marche tendrement
Au moins tu ne mourras pas de honte

Les grands délirants
Font éclater ton front en quartiers d'orange
Comme une femme aimée qui tombe de dix étages
Avant de faire escale sur une vitre
Ces cavaliers fous qui sabrent ton corps
Les bergers de l'angoisse
Qui ravagent
Ton visage dans ses débris
Tordu
Comme l'amour aux yeux de lionne

Ils ont forcé la tombe
Ton oreille n'a jamais quitté l'herbier d'enfance
Tu m'offriras ta main coupée
Pour charmer l'orage
La danse sans fin du phalène
Inquiète toujours la lenteur de l'étoile

Kheira Garn,
rien d'autre ne fait resplendir la mer que le soleil engouffré

Maçons de l'horreur
Qui t'emmurent
Qui mure l'enfant
Qui était pleine d'arches de Noé
C'est ton corps mutilé qui pend
Sur le portemanteau du chef
On t'écartèle
Ça ne fait pas un pli
La miette d'ombre est la plus pure
Des œuvres de la nuit
On sépare tes membres
Pareille à la lune
Et ses quartiers
Ils sont impatients de prouver la dissidence
D'une enfant qui s'ouvre
Comme l'arbrisseau de ses meurtrissures
Parfois
Pour tuer le temps
Ils t'étranglent
Elle se ruinera les nerfs, la mort
À te forcer
Maçons qui murent
L'errante
Liée à l'ombre
Bateau éventré par les pics au fond des mers
Tes cheveux arrachés
Paralysent les étoiles
Le soleil est fou de la fraîcheur de ton sang
Tu te rêves rivière pour trancher
Toutes tes mains
Dans ta chair trouée
Les galets trouvent à boire le feu
Petite fille vidée d'elle-même
Comme l'arbre par les pics-verts

Et qui tenait son ventre
Comme un nid
Poser la main sur ta bouche
Ne plus crier
Des rats passent par la serrure
De ta douleur
Tu descends en toi plus profond
Tu es comme une ancre de glace
Dans ta forêt qui saigne
Muette
La sauterelle s'agite sur la langue des sourds
Au milieu des débris de ta vie perdue
Ton rire maintenant
Tient dans un verre d'eau
Ton fils est né
Le jour où les soldats brûlaient les ailes des papillons

Tu mourras
Sans te souvenir de toi

Anna Gréki,
les tempêtes doivent mourir au matin

La mer montera-t-elle après que j'ai pleuré ?
Comme sous le corps rompu des grandes baleines
VIVRE
L'ombre saigne entre mes deux sourcils
La fin du monde en plein front
Une oreille au nord un œil au sud
Sous les coups
Le ventre bientôt coulé
Dans un château de ciment frais
VIVRE
L'hameçon de la patrie croché dans la gorge
Écrasée
Squelette de moineau dans l'asphalte
Écarte les jambes comme tu peux
Une source insensée a conquis les limites
De tes yeux
VIVRE
Une minute de plus que l'hémorragie
C'est alors qu'ils entrent
Les assassins
Pour suivre disent-ils
L'enterrement de ta honte de chienne
Qui vont revêtir de polypes
Ton vide désespéré
Un ventre nu
Innocent
Terrible
Ouvrons la danse sur cette crête de douleur
Que les bourreaux se ménagent
Je suis votre menace extrême
Le sang sur mes lèvres attire toutes les étoiles
Mes ongles griffent la merveille insaisissable
Des vergers de cristal
Et rien de ce que je suis n'est brisé
VIVRE
Sous le croc du boucher
Je me balance
Comme la sœur du chardon
Vivre
Tu portes encore sous l'aile
La patience de l'incendie

Jean Sénac,
toute chair n'est que de la nuit qui feint de s'approcher

Gardez votre bandeau
J'aime la noirceur du soleil
Et je crève d'amour pour une raison inconnue
Je meurs pour vos canons en fête
Quand j'aime
J'aime comme saigne un sein
Sous le tranchant des dents
Comme le sexe désarmé de l'amour inutile
Les mains crispées aux bagues de l'extase
Tes enfants seront beaux
Ils ne mangeront pas le gâteau sanglant
Des anniversaires de colons
Il y a tellement de morts à coucher
La chaux vive ne dormira jamais
La bouche de feuilles mortes retourne au vent
Un mot pour te dire
Assassin
Tu es le feu le plus beau
Que ma vie ait logé dans ses hautes futaies
L'archange de sable fin
Tombé dans l'ensilage des rêves
Il ne me reste plus dans mes chausses
Que cet enfant-roi
Dieu vertical de la peur
Je m'éclaire comme une église
Il y a une chose que je voudrais te dire
Qui aime dans la poussière
N'a pour bien que son souffle
Toute chair n'est que la nuit qui se dénoue
Passer dans ton corps
C'est faire briller la cendre
C'est faire éclater le bois de luth
De tes belles cloisons
Ton ordure adorée
Dans les linges du varech
Moi partout encoché à ta corde
Assassin souviens-toi
De l'Algérie mon unique
Je suis ce noyé
Le front pris dans le brouillard
Tu es impatient mon frère
Tu coupes droit vers la mort
Dans les failles déjà gagnées à la nuit
Je reçois le saignement
Comme un don
Le cri de ma bouche se retire
On dirait que le soleil se trompe de miracle

Maurice Audin,
c'est dans un autre monde que rêvent les saules oubliés

Laissez ouverts les volets
Laissez entrer la nuit
Laissez monter la mort
L'immense mort
Qui dénoue les images de l'enfance dans ces chevelures de femmes
Sous les voiles arrachés par vos militaires
Un mot pour dire à l'électricité
Viens n'attends pas fais vite

Gave-toi de charognes
Te voici en émoi
Ton pubis de lumière est un château
De ciment frais
Tu déroules sur moi ton échelle d'horreur
Tu portes dans tes bras
Les jouets transparents de mon ventre
De mon sexe
Laissez pendre ma dépouille
À un cintre blanc de lune
Vêtu de mes os
Ma haine de vous n'est pas un vêtement d'occasion
Je suis devenu sapin
Condamné à dormir debout
La voix des sources se fracture à travers les plaies
Cathédrale suspendue
Canaan de vertiges
Je vous donne mes yeux
Jetez-les à vos femmes
Que la fête commence
Que mon sang se change en fruits
Que mes cris deviennent vin
Mon bras est trop court
Pour toucher la beauté
Mon front est tombé en avant
Comme ces grands animaux de boucherie
Qui sont des dunes prosternées
Laissez-moi couler
Je suis rivière
Et vous taillez dans mes deltas

Vous me pendez par les pieds
La mort est toujours à la verticale de l'alouette

La bataille d'Alger

ALGER ce n'est pas un fleuve
mais un corps avec des ailes souillées
des paroles déchues
passent les noms obscurs
et la furie du temps
la ville érigeant ses coutumes
et les rêves d'un ailleurs
ceux qui avaient la certitude d'être

les habitants d'une rive étrangère
jusqu'à ce que de nouveau orpheline de ton horizon

Il ne reste que des cailloux pour affronter l'avenir
les ombres tourbillonnent
elles sont la clarté de la ville
et la gueule de bois du destin
quelle légion de corbeaux trempés de colère
le rêve est fini
brisé contre l'ordre interne de la nuit
si l'on appuie les doigts sur une ombre
la forme arrête le temps

ALGER le jour est une braise
les yeux pour le brouillard
ils avaient des pactes avec le feu
ils adoraient la flamme immédiate de la douleur et du prodige
la blessure est toujours prête sous le miracle
de l'avenir en fuite
les veines dans les bras tissent une autre voilure
des ombres de sang et d'agonie
être invisible pour devenir bribes brûlées ; traces du vent
ceux-là furent éventrés, torturés
ceux-là posèrent leurs mains sur l'oubli interminable

Fais pas le con Ali t'es foutu
Ali la Pointe
ton corps est une seule vérité
et chaque muscle on peut l'arracher
mais pas l'espérance qui est faite d'os
il n'y a pas d'œil assez grand pour la larme d'un peuple
toujours le corps de la rose est caché dans les veines
les larmes dans le lierre s'engendrent de la panique de se savoir seules

ALGER drap blanc au soleil sans un seul repli
de couteaux
Alger je t'entends pleurer dans les nuits vides
la subversion est une fille qui jure amour à un inconnu
Alger je t'entends pleurer
inconsolable comme une enfant
intégrale
tu demeures cette affamée
capable d'assumer les vieilles morts
comme quelqu'un de proche en train de mourir
les pieds vers la mer
qui n'arrête jamais son battement
on t'arrache les mains quand tu veux les tendre
mais pas l'espérance qui est faite d'os

Dieu
jugez nos dettes et faites-nous payer le double
s'agenouiller ne signifie pas demander pardon
dit le vieil aveugle qui tombe malade
en écoutant la musique dans l'obscurité
l'amour ne mérite pas de mourir de pauvreté
rue de Thèbes
dans le feu de ceux qui n'utilisent pas seulement leurs mains
pour aimer
Surréalistes qui pendent aux portes

ALGER comme une feuille sous l'azur du ciel
je peux aimer l'Algérie comme une robe faite de chandelles
d'un amour inénarrable
emporte ce brasier et plante-le
dans le cœur du monde
sachant que toute lumière t'appartient

Kahina des Aurès

> *Keblout a dit de ne protéger que les filles. Quant aux mâles vagabonds, dit l'ancêtre Keblout, qu'ils vivent en sauvages, par monts et par vaux, eux qui n'ont pas défendu leur terre.*
>
> KATEB YACINE

Les sables ont commencé à monter
Tes yeux brûlent du néant saisi
Tu es le feu devenu homme en une nuit
L'enfant au bras levé au soleil de la mort
Tu connais la tendresse morte des glaciers pour l'été
Et tes yeux qui portent la plus longue journée du monde
Sont veufs de la lune pleine des Aurès
Tes chevilles enlèvent les planètes à l'aube
Tu siffles tes chiens imaginaires
Alors le garrot des noces se desserre
Et tu restes inondée de sang

Je chante dans la semence de l'obscur qui doute en croissant
Je chante dans le versant déchiffré de la plainte
Je suis la source qui ne cueille pas le pur refus des crimes
Je hurle comme le vent

L'aube arrive en courant pour que l'éclair s'arrache de moi
Les animaux arrivent
Je parle avec les loups
Dans la mort je posséderai à nouveau
Le paradis dont ma langue s'épuise
Nul ne connaît la mesure pour atteindre au plus pur
Car tous les êtres sont mortels pour les femmes

Rien ne peut tuer mes frères
Mes frères sont des aigles
Je sens au creux de mes paumes
Cette fleur de l'insulte qui blesse la pierre
Je désire le nom qui porte la pluie
Le masque intact du mystère obéit au vent du retour
Le cœur des rois en tombant s'accomplit dans l'enfant-pluie

Les sables montent
Vous êtes venus ouvrir la poitrine de ma mère
Vous avez pris les os de mon père
Le foie des vieillards fut jeté aux louves
Les morts se sont réveillés
Priez pour devenir charognes
Dans la terre s'enfonceront vos chevaux
Sous le sabot de l'étoile victorieuse
J'entre dans l'interdit
Voilà pourquoi je suis contraire
Ouverte, créée, béante
Nul ne me connaît
Mon invisible
Toujours plus clair
Dans l'atroce éclatant
Tu vocifères hallucinée
Maîtresse de la solitude frappée au visage
Par l'ancre de l'Afrique
Sur les routes
Maîtresse de la solitude
fracassée
Qui brille dans les ramilles enneigées du charbon
La mort joue dans le sable avec tes enfants

HAFID GAFAÏTI

Méditerranée blessée

hantée par l'aube
comme orange au soleil
même affamée et nue
tu gardes le goût du crépuscule
des algues se nourrissant en ton ventre
des vaisseaux se lavant à tes pieds

bénie par la tunique d'étoiles
qui refusent de mourir
pour te laisser embrasser tes promesses
tes fils et tes amants
tu navigues entre le sel de la légende
et les couteaux des rochers

en ce siècle sans voix
sans amour et sans cran
il ne te reste que l'effluve
de rivages assassins
d'innocents sans croix
la rare hospitalité
de tes plus précieux enfants

pour cela
tu veilles sur la défaite
de tout homme qui se lève pour manger
traversant villes déserts et naufrages
récitant histoires d'Ulysse(s)
dans chaque direction du vent

tu nourris encore
la peste des dictatures
les orphelins de terres en vue
la graine germant en tout pied qui marche
le combat de chaque haillon d'espoir qui se noie

Fuite

j'ai couru à travers les pins
délaissant les criquets
pour le chant des vagues
la danse des agrès sur la lime du vent

hanté par la lutte des étoiles et des barques
j'ai jeté mes souvenirs de gloire
ma bouée d'épines et de jasmin
contre le silence et les courants

au détour d'un col
je suis tombé sur les habits mouillés
les mots étrangers le regard d'un homme
au visage qui me ressemble

Routes sous les astres

routes sous les astres
continuelle torture de nos membres et de nos yeux

fleuves rebelles
ultime baptême de nos pérégrinations

peuples fiers
complices de notre résistance

la lune notre unique témoin

Chant d'écumes

j'ai suivi le chant que rien n'arrête
je sais le lot du naufragé des sables
de la proie des vagues
la course endeuillée des astres
leur salive sur la crête des écumes noires

fruit solitaire qu'aucune nymphe ne daigne goûter
je reconnais en chacun de tes accords
une musique indicible
le corps tendu d'ailleurs
le cri à l'ombre de ce que tu quêtes

il n'est jamais silence sur les sentiers de la Voie lactée

Appel

nomade du temps
qu'aucune voix ne daigne chanter
mon appel n'est pas muet ni ma main transie
il est des témoins à travers les terres basses
les villes froides les montagnes sèches
les contrées oubliées qui se dressent et écoutent

ce n'est pas pour la racine de mes jambes
que je veux dire l'histoire
revisiter les lieux déflorer les légendes

ni pour l'arc des jours
que je me tue à caresser les flots
trancher les cimes

mais pour les pas de ceux qui marchent
avec un visage
désormais
sans patrie
et sans nom

HAMID SKIF

Traduction en arabe par Omar Youssef Souleimane

Mon pays

Mon pays vide et absent
Qui m'a laissé sur le pas de la porte
Mon pays d'ivoire luisant
dans la pénombre de rêves orphelins
de souvenirs ardents
Je te vis en chaque seconde
Et enrage de ne plus te tenir dans mes bras

بلادي

بلادي الفارغةٌ والغائبة
التي تركتني عند قدمِ الباب
بلادي من العاجِ اللمَّاع
في ظلامِ الأحلامِ اليتيمة
منَ الذكرياتِ الناريَّة
أعيشُكِ في كلِّ ثانيةٍ
مغتاظاً من أنني لم أعُد أحتويكِ بينَ ذِرَاعَيْ

Extrait des *Exilés du matin*, suivis de *Lettres d'absence*, Éditions Apic, Alger, 2006.

LE SECRET DE LA
LIBERTÈ C'EST LA
LIBRAIRIE.
AOKAS

La marche d'Aokas

TEXTE DE KATIA CHIBI
PHOTOGRAPHIES DE SOFIANE BAKOURI

Vu de France

Le débat fait rage autour du port du voile, les passions se déchaînent, les zémouriens s'en donnent à cœur joie, on évoque le « grand remplacement ». En face, les communautaristes s'enferment dans une pratique religieuse au point pour certains de renier les « valeurs de la République ». Dans le reste du monde dit « moderne », les choses vont mal aussi : capitalisme effréné, une société de consommation qui s'emballe et le mythe grec d'Érysichthon qui devient réalité (roi à la faim insatiable au point de s'autodévorer). Le progrès sans limite, la nature qu'on détruit de toutes parts. Ces écrans du quotidien qui tuent le lien et la pensée. Ces milliers d'informations que nous recevons à chaque instant, sans contrôle, ces livres qu'on lit de moins en moins. L'homme sera-t-il esclave de la machine et remplacé par des robots ? Le processus de la vie ne sera-t-il pas entièrement modifié par ce « transhumanisme » qui, vu de près, s'apparente à une manipulation génétique à ciel ouvert ? Dans cette société hypermatérialiste, l'individualisme l'emporte sur les valeurs d'entraide et de solidarité. Alors cet homme de moins en moins libre et autonome, est aussi de plus en plus seul. Comme si le monde se déshumanisait. Serait-ce la preuve que tous les progrès finissent par détruire l'homme originel ? Allons-nous vers la fin de l'homme pensant et sensible ?

Pendant ce temps, sur l'autre rive de la Méditerranée, à Aokas, petite ville près de Bejaïa en Algérie, un événement très particulier faillit passer inaperçu le 29 juillet 2017 : la marche du livre. Dans son dynamique café littéraire se tenaient des réunions régulières jusqu'à ce que l'administration ne décide de les interdire. Contestant cette décision arbitraire, les organisateurs et participants de ces rencontres organisèrent ce jour-là une marche pacifique avec un livre à la main et des banderoles scandant le droit et le besoin de lire, discuter, réfléchir, bref : penser et penser par soi-même à l'heure où les « tweet » et Google ont pris le devant de la scène. Là où d'autres auraient défendu leur « pouvoir d'achat », eux disaient « Prenez l'argent, laissez-nous le savoir ». Double pied de nez au pouvoir de la censure et à cette société qui nous pousse à consommer à tout-va. Ces femmes et ces hommes anonymes rappelaient juste l'essentiel. C'est en lisant un journal algérien que j'appris l'existence

Ci-contre : *Aokas, centre du monde.*

de cet événement, j'en fus émerveillée. Désirant en savoir davantage, je pris contact avec l'auteur des photographies, Sofiane Bakouri, jeune photographe de Béjaïa. Au cours de la discussion téléphonique, il m'apprit qu'il avait des centaines de clichés à sa disposition ; au bout de dix minutes, sans nous connaître, nous décidâmes d'organiser une exposition afin de montrer au monde cet événement unique. Où, comment, avec qui ? nous ne le savions pas encore mais qu'importe, nous étions décidés. Ce que nous ne savions pas non plus est que quelques mois plus tard, dès le 22 février 2019, ces marches se multiplieraient à l'échelle de tout le pays et allaient constituer le « hirak », une révolution étonnante et détonante qui dure encore : des marches pacifiques se succèdent ainsi chaque semaine dans les rues de très nombreuses villes d'Algérie, pour dénoncer un pouvoir corrompu et accéder à une véritable démocratie. Mouvement unique qui rappelle que 1789, c'était hier à l'échelle de l'histoire de la France. Et magistrale preuve de la maturité d'un peuple.

Cette marche d'Aokas qui résonne aujourd'hui comme son prélude, ne serait-elle pas elle-même l'héritière du printemps berbère de 1980 ? mouvement déclenché par l'interdiction faite à l'écrivain Mouloud Mammeri de tenir une conférence sur la poésie kabyle ancienne à la faculté de Tizi Ouzou. Ce devait être une rencontre « improvisée » par un groupe d'étudiants, annoncée à la « va-vite » au moyen de petites affichettes manuscrites, fixées çà et là sur des murs et des vitres des locaux de la faculté, comme ces banderoles d'Aokas écrites à la main. Le jour de la conférence, le public avait afflué de toutes parts, aussi bien des universitaires que des montagnards illettrés, au point que les organisateurs avaient craint que la salle manquât d'espace. Mais l'écrivain fut arrêté sur la route, les autorités voyant d'un mauvais œil cette rencontre, craignant l'acte politique. Et la conférence n'eut jamais lieu. Alors toute la Kabylie se souleva, des universitaires, des fonctionnaires, des ouvriers, des paysans, des artistes… Il y eut un extraordinaire engouement pour la culture : la faculté de Tizi Ouzou occupée par les étudiants, devint un haut lieu où se succédèrent vingt-quatre heures sur vingt-quatre des manifestations diverses telles qu'une représentation théâtrale ou un spectacle de musique, des conférences sur la langue et la civilisation berbère… Dehors, pendant ce temps, grève générale, arrestations d'étudiants, emprisonnements… Depuis, chaque année, on commémore le 20 avril, « Tafsut n imazirhen ». Nombre des livres brandis ce jour d'été à Aokas rappelaient cet événement.

Cette soif de culture est toujours vivace : pour exemple, tous ces cafés littéraires tel à Bouzeguène ou bien le festival Racont' Arts qui réunit depuis quatorze ans des artistes venus de partout, dans un village de Kabylie qui offre bénévolement l'infrastructure aux événements.

Retour en France

Moissac, ville de mon enfance.

Après-midi d'automne avec Vava Lounès, mon grand-père, pendant les labours qui rayaient la colline de longues lignes droites. Assise près de lui, j'aimais ces après-midi, le champ était un océan de terre solide, le moteur ronronnait, tous ensemble

nous appartenions au même moment au monde. Quelques mois plus tard, après les semis, les plants perçaient la colline un à un, les sillons fécondés grouillaient de milliers de germes, l'océan de terre se transformait, verdoyait et débordait de vie. Le bleu du ciel était sa mer. Harmonie parfaite du monde, l'Unité retrouvée ; en kabyle le mot « vert » se dit « bleu comme l'herbe », azegzaw am lhicc.

Comme Champollion déchiffrant les hiéroglyphes ou Hésiode récitant les premiers dieux, je devine aujourd'hui le message laissé par Vava Lounès sur la peau de la colline avec le privilège d'avoir assisté sans le savoir à son écriture : penché sur son immense papyrus de terre, le scribe écrivait inlassablement la droiture de l'homme qui avait refusé de céder à la trahison des « frères » de l'indépendance, choisissant librement la voie de l'exil en 1965, déjà. Les sillons tous parfaitement parallèles les uns aux autres disaient les actes d'une vie alignés par une conscience têtue. Mais ce choix n'était pas vain car cette vie qui débordait était la traduction du papyrus : chacun, scribe de sa propre existence, est son propre dieu et ordonnera sa vie selon son choix pour surmonter le chaos de l'origine et retrouver son harmonie, fût-ce dans la douleur.

Du 29 juillet 2017 à Aokas à ce jour dans toutes les rues d'Algérie, c'est ce message que nous lisons à nouveau. Car regardons ces femmes et ces hommes qui marchent dans les rues, sans violence : fidèle à ses exigences, chacun est grain de blé d'où germera un monde nouveau. Peuple des Imazighen, comme un seul homme, qui toujours refusera de trahir sa conscience de peuple libre. Alors lui aussi surmontera son chaos et retrouvera son harmonie.

À travers ces images et ces mots, Sofiane Bakouri et moi voudrions que tous sachent qu'un jour, dans une petite ville d'Algérie, des anonymes ont rendu un des plus beaux hommages à la littérature et donc, à l'humanité tout entière. Les peuples ont leur génie.

De quoi oublier zémouriens, communautaristes et ce pauvre Érysichthon. Et rappeler la phrase de Jean Malaurie, grand défenseur des peuples : « S'il est un ordre de la nature, il est un ordre des peuples. Il est des rendez-vous surprenants dans l'Histoire qui seront tels que les derniers seront les premiers. »

A BAS LA REPRESSION
03685 197 06

Frantz Fanon
Pour
la révolution
africaine
Liberté d'expression
Acquis
Négociable

uand Le che
difficile, La d
ent Le chem
BERTE
A PAS LA

BHIMRAO RAMJI AMBEDKAR

L'ANNIHILATION DES CASTES

PROLOGUE

[comment ce discours a été composé – et pas prononcé]

Traduction de l'anglais (Inde) par Cécile Oumhani

[1 :] Le 12 décembre 1935, j'ai reçu la lettre suivante de Monsieur Sant Ram, Secrétaire du Jat-Pat-Todak Mandal[1].

> Mon cher Docteur Saheb,
>
> Merci beaucoup pour votre aimable lettre du 5 décembre. Je l'ai publiée dans la presse sans votre permission, ce dont je vous prie de m'excuser, car je ne voyais aucun mal à la faire connaître. Vous êtes un grand penseur et mon opinion est que personne n'a étudié le problème des castes de façon aussi approfondie que vous. Le Mandal et moi-même nous avons toujours tiré profit de vos idées. Je les ai expliquées et défendues dans *The Kranti*[2] à plusieurs reprises et j'ai même donné de nombreuses conférences à leur sujet. J'ai maintenant hâte de lire la présentation de votre nouvelle formulation : « Il n'est pas possible de briser les castes sans anni-hiler les notions religieuses sur lesquelles le système des castes est fondé. » S'il vous plaît, expliquez-moi en détail, dès que vous le pourrez, pour que nous reprenions l'idée et la mettions en valeur dans la presse et sur notre plateforme. Pour l'instant, ce n'est pas tout à fait clair pour moi.
>
> ⋆
>
> Notre comité exécutif tient toujours à vous voir présider notre Conférence annuelle. Nous pouvons changer nos dates pour vous accueillir à votre convenance. Les Harijans indépendants du Penjab sont très désireux de vous rencontrer et de discuter de leurs projets avec vous. Aussi si vous voulez bien accepter notre invitation à venir à Lahore présider la Conférence, votre venue aura un double rôle. Nous inviterons les leaders Harijan[3] de toutes les sensibilités politiques et vous aurez l'occasion de leur exposer vos idées.
>
> Le Mandal a chargé notre Secrétaire assistant de vous rencontrer à Noël pour discuter avec vous de la situation dans son ensemble et vous convaincre d'accepter notre invitation.

[2 :] On m'a laissé entendre que le Jat-Pat-Todak Mandal était une organisation de réformistes sociaux des castes hindoues, dont le seul et unique but est d'éradiquer le système des castes chez les Hindous. En règle générale, je n'aime pas participer à un mouvement qui est mené par des gens appartenant à des castes hindoues. Leur attitude envers les réformes sociales est tellement différente de la mienne qu'il m'est difficile de me ranger à leurs côtés. En effet ces différences de

1. Association réformiste hindoue opposée au système des castes, basée à Lahore et fondée en 1922. Toutes les notes sont de la traductrice.
2. Journal mensuel en urdu fondé par Sant Ram.
3. Mot hindi qui signifie littéralement « enfant de Dieu ». Il a été employé pour la première fois par Gandhi pour désigner les Dalits, c'est-à-dire les intouchables. En 1933, il a fondé trois journaux, en anglais, hindi et gujrati, qui avaient ce mot pour titre.

vue me rendent leur compagnie tout à fait désagréable. Donc quand le Mandal m'a approché, j'ai d'abord refusé leur invitation à présider. Cependant le Mandal n'a pas voulu accepter un refus de ma part, et ils ont envoyé un de leurs membres à Bombay pour me presser d'accepter leur invitation. J'ai finalement accepté. La Conférence annuelle devait se tenir à Lahore, où se trouve le bureau du Mandal. Elle devait avoir lieu à Pâques, mais elle a été reportée par la suite à la mi-mai 1936.

[3 :] Le Comité de réception du Mandal a maintenant annulé la Conférence. La notification de cette annulation est arrivée alors que mon discours de président était déjà imprimé. Les exemplaires de ce discours sont chez moi. Comme je n'ai pas eu l'occasion de le prononcer en tant que président, le public n'a pas pu connaître mes opinions sur les problèmes qu'engendre le système des castes. Pour les porter à sa connaissance et aussi me défaire des exemplaires imprimés en ma possession, j'ai décidé de les mettre sur le marché. Le texte de ce discours figure dans les pages qui suivent.

[4 :] Le public sera curieux de savoir ce qui a amené l'annulation de ma nomination de Président de la Conférence. Au début, un différend est survenu concernant l'impression du discours. Je souhaitais qu'il soit imprimé à Bombay. Au lieu d'un accord, j'ai reçu une lettre du Mandal, signée par plusieurs de ses membres, dont je donne un extrait ci-dessous :

27-3-36

Très cher Docteur Ji,

On nous a montré votre lettre du 24 courant adressée à Sjt[1] Sant Ram. Nous avons été un peu déçus en la lisant. Peut-être n'êtes-vous pas au courant de la situation ici. Presque tous les Hindous du Penjab s'opposent à votre invitation dans la province. Le Jat-Pat-Todak Mandal a essuyé les critiques les plus acerbes et reçu des reproches sévères de tous les côtés. L'ensemble des leaders hindous, parmi lesquels Bhai Parmanand, M.L.A, (ex-président du Maha Sabha Hindou[2]), Mahatma Hans Raj, Dr Gokal Chand Narang, Ministre de l'Administration locale, Raja Narendra Nath, M.L.C[3], etc., se sont désolidarisés de cette décision du Mandal.

En dépit de tout cela, les dauphins du Jat-Pat-Todak Mandal (le chef de file étant Sjt Sant Ram) sont bien décidés à s'en sortir quoi qu'il arrive, et ils refusent de renoncer à l'idée que vous présidiez cette Conférence. Le Mandal s'est fait une mauvaise réputation.

⋆

Étant donné les circonstances, il est désormais de votre devoir de coopérer avec le Mandal. D'un côté, les Hindous leur causent beaucoup d'ennuis et de difficultés et du vôtre, si vous aggravez encore leurs problèmes, ce sera une accumulation de malchance très décevante pour eux.

Nous espérons que vous allez réfléchir et agir dans l'intérêt de tous.

[5 :] Cette lettre m'a énormément troublé. Je ne comprenais pas pourquoi le Mandal était désagréable avec moi, pour quelques roupies concernant l'impression d'un discours. Deuxièmement je n'arrivais pas à croire que des hommes comme Monsieur Gokal Chand

1. Abréviation de Srijut, formule de politesse qui correspond à une forme plus soutenue de « Monsieur ».
2. Organisation fondée pour protéger les droits des Hindous à l'époque de l'Inde britannique.
3. *Member of the Legislative Council* : « membre du Conseil législatif » (instance législative du Penjab).

Narang aient vraiment démissionné en signe de protestation parce qu'on m'avait choisi comme Président. J'avais reçu de Monsieur Gokal Chand Narang lui-même la lettre qui suit :

5 Montgomery Road
Lahore, 7-2-36

Cher Docteur Ambedkar,

Je suis heureux d'apprendre par le Jat-Pat-Todak Mandal que vous avez accepté de présider leur prochaine cérémonie d'anniversaire qui se tiendra à Lahore pendant les vacances de Pâques. Je serais très heureux que vous séjourniez chez moi quand vous serez à Lahore. Au plaisir de vous rencontrer.

Bien sincèrement,

G. C. Narang

[6 :] Quelle que soit la vérité, je n'ai pas cédé à cette pression. Mais même lorsque le Mandal a estimé que je m'entêtais à faire imprimer mon discours à Bombay, au lieu de donner son accord, le Mandal m'a envoyé un télégramme m'informant qu'ils envoyaient Monsieur Har Bhagwan à Bombay « pour parler personnellement avec moi de la question ». Monsieur Har Bhagwan est venu à Bombay le 9 avril. Quand j'ai rencontré Monsieur Har Bhagwan, je me suis aperçu qu'il n'avait rien à dire sur le problème. En effet il était si indifférent à ce qui concernait l'impression du discours – savoir s'il devait être imprimé à Bombay ou à Lahore – qu'il ne l'a même pas mentionné dans notre conversation.

[7 :] Tout ce qu'il était impatient de savoir, c'était ce que contenait le discours. J'ai alors eu la conviction qu'en voulant faire imprimer le discours à Lahore, l'objectif principal du Mandal n'était pas d'économiser de l'argent mais d'avoir accès au contenu du discours. Je lui ai donné un exemplaire. Il n'était pas très satisfait de certaines parties. Il est retourné à Lahore. De Lahore, il m'a écrit la lettre suivante :

Lahore, le 14 avril 1936

Mon cher Docteur Saheb,

Depuis mon retour de Bombay le 12, j'ai été souffrant, suite aux cinq ou six nuits de sommeil sans cesse interrompu que j'ai passées dans le train. En arrivant ici, j'ai appris que vous étiez venu à Amritsar. Je vous aurais volontiers rencontré là-bas, si j'avais été en état de me déplacer. J'ai transmis votre discours à Monsieur Sant Ram pour qu'il le traduise et il l'a beaucoup aimé, mais il n'est pas sûr qu'il aura le temps de le traduire avant impression le 25. En tout cas, on en parlerait beaucoup et nous sommes certains qu'il tirerait les Hindous de leur torpeur.

Certains de nos amis ont eu quelques doutes en lisant le passage sur lequel j'ai attiré votre attention à Bombay, et ceux parmi nous qui aimeraient voir la Conférence se clore sans incident fâcheux préféreraient que le mot « Véda » soit supprimé pour l'instant. Je m'en remets sur ce point à votre bon sens. J'espère, cependant, que dans les paragraphes de conclusion vous allez indiquer clairement que les opinions exprimées dans le discours sont les vôtres et que le Mandal n'en est pas responsable. J'espère que vous ne m'en voudrez pas et que vous nous donnerez 1 000 exemplaires du discours, que nous vous paierons, bien entendu. Je vous ai envoyé aujourd'hui un télégramme à cet effet. Vous trouverez ci-joint un chèque de 100 roupies, dont je vous prie d'avoir l'amabilité de confirmer réception, ainsi que de nous faire parvenir les factures correspondantes en temps utile.

J'ai convoqué une réunion du Comité de réception et vous ferai part de leur décision immédiatement. D'ici là, je vous prie d'accepter mes chaleureux remerciements pour l'amabilité dont vous avez fait preuve à mon égard, ainsi que d'avoir pris la peine de préparer ce discours. Nous avons vraiment une grande dette de gratitude envers vous.

Bien sincèrement,

Har Bhagwan

P.-S. Ayez l'amabilité d'expédier le discours par train de voyageurs, dès qu'il sera imprimé, afin que des exemplaires puissent être envoyés à la presse pour publication.

[8 :] En conséquence, j'ai remis mon manuscrit à l'imprimeur avec une commande de 1 000 exemplaires. Huit jours plus tard, je recevais une autre lettre de Monsieur Har Bhagwan que je reproduis ci-dessous :

Lahore, 22-4-36

Cher Docteur Ambedkar,

Nous avons bien reçu votre télégramme et votre lettre, et nous vous prions d'accepter nos remerciements. Conformément à votre souhait, nous avons encore repoussé notre Conférence, mais sachez qu'il aurait été bien préférable qu'elle se tienne les 25 et 26, la chaleur devenant chaque jour plus forte dans le Penjab. À la mi-mai, il fera assez chaud et les séances de la journée ne seront ni très agréables ni très confortables. Cependant, nous allons faire de notre mieux pour rendre les choses aussi confortables que possible, si elle doit se tenir à la mi-mai.

Il y a cependant une chose que nous sommes obligés de porter à votre aimable attention. Vous vous rappelez sans doute que lorsque je vous ai fait part des doutes de certains d'entre nous concernant votre déclaration sur le changement de religion, vous m'avez dit que cela ne relevait certainement pas de la compétence du Mandal et que vous n'aviez aucune intention de dire quoi que ce soit depuis notre plateforme sur ce point. En même temps, quand le manuscrit de votre discours m'a été remis, vous m'avez assuré que c'était la partie principale de votre discours et que vous ne vouliez y ajouter que deux ou trois paragraphes de conclusion. Nous avons été surpris de recevoir la deuxième partie de votre discours, dont nous craignons qu'elle ne le rende trop long, ce qui ferait que peu de gens le liraient en entier. En outre vous déclarez plus d'une fois dans votre discours que vous avez décidé de quitter le giron de l'hindouisme et que c'était votre dernier discours en tant qu'hindou. Vous attaquez aussi sans raison la moralité et le caractère raisonnable des Védas et des autres livres religieux des hindous, et vous vous attardez longuement sur l'aspect technique de la religion hindoue, ce qui n'a aucun rapport avec le problème dont il est question, tant et si bien que certains passages sont non pertinents et hors sujet. Nous aurions été très satisfaits si vous vous en étiez tenu à la partie que vous m'avez remise, ou si un ajout était nécessaire, il aurait dû se limiter à ce que vous avez écrit sur le brahmanisme, etc. La dernière partie qui traite de l'annihilation complète de la religion hindoue et met en doute la moralité des livres sacrés des hindous, en même temps que l'allusion concernant votre intention de quitter le giron hindou ne me semble pas pertinente.

Je vous demanderai donc très humblement de la part des responsables de la

Conférence de supprimer les passages mentionnés plus haut et de clore le discours avec ce qui m'a été remis, ou d'ajouter quelques paragraphes sur le brahmanisme. Nous doutons qu'il soit sage de rendre le discours inutilement provocateur et pinçant. Plusieurs d'entre nous souscrivent à vos sentiments et voudraient beaucoup se ranger sous votre bannière pour refonder la religion hindoue. Si vous aviez décidé de rassembler des personnes partageant vos convictions, je peux vous assurer qu'un grand nombre de gens du Penjab aurait rejoint votre cohorte de réformateurs.

En fait nous pensions que vous auriez pu nous montrer la voie pour détruire le fléau que représente le système des castes et renforcer notre position en amenant une révolution et en vous plaçant au cœur de cet effort gigantesque, mais une déclaration de cette nature perd de sa force lorsqu'elle est répétée et devient rebattue. Étant donné les circonstances, je vous demanderai de considérer la question dans son ensemble et de rendre votre discours plus efficace en disant que vous seriez heureux de jouer un rôle de premier plan dans la destruction du système des castes, si les hindous sont d'accord pour œuvrer très sérieusement dans ce but, même s'ils devaient renoncer à leurs proches et à leurs idées religieuses. Au cas où vous le feriez, je suis optimiste quant à la réponse rapide du Penjab en faveur d'une telle entreprise.

Je serais reconnaissant que vous nous aidiez dans ce moment critique, car nous avons déjà engagé beaucoup de dépenses et avons été laissés en suspens, et que vous nous fassiez savoir par retour du courrier que vous avez condescendu à limiter votre discours comme demandé plus haut. Au cas où vous insisteriez malgré tout pour imprimer votre discours dans sa totalité, nous regrettons beaucoup qu'il ne soit pas possible – ou plutôt pas recommandé pour nous de tenir la Conférence, et nous préférerions alors la reporter sine die, bien qu'en prenant cette décision nous ne perdions la bonne volonté des gens en raison de ces reports répétés. Nous aimerions cependant faire remarquer que vous vous êtes fait une place dans nos cœurs en écrivant un magnifique traité sur le système des castes, qui dépasse tous les autres traités écrits à ce jour et se révélera être un héritage précieux, si je peux m'exprimer ainsi. Nous vous serons toujours redevables de la peine que vous avez prise pour le préparer.

En vous remerciant de votre amabilité et avec nos meilleures salutations.

Je suis, sincèrement vôtre,

Har Bhagwan

[9:] À cette lettre, j'ai envoyé la réponse qui suit :

27 avril 1936

Cher Monsieur Har Bhagwan,

J'ai bien reçu votre lettre du 22 avril. Je note avec regret que le Comité de réception du Jat-Pat-Todak Mandal « préférerait reporter la Conférence sine die », si j'insiste pour que le discours soit imprimé dans sa totalité. En réponse, je dois vous informer que je préférerais moi aussi que la Conférence soit annulée – je n'aime pas utiliser des termes vagues – si le Mandal insiste pour élaguer mon discours afin de l'adapter aux circonstances. Ma décision ne vous plaira peut-être pas. Mais il m'est impossible de renoncer, juste pour l'honneur de présider la Conférence, à la liberté que tout président doit avoir concernant la préparation de son discours. Il m'est impossible de renoncer, pour plaire au Mandal, au devoir qui est celui de

tout président envers la Conférence qu'il préside de proposer une ouverture qui soit juste et adéquate. Il s'agit d'une question de principe, et je pense que je ne dois pas faire quoi que ce soit qui le compromette d'une quelconque façon.

Je ne serais pas entré dans une controverse concernant la pertinence de la décision prise par le Comité de réception. Mais comme vous m'avez donné certaines raisons de penser qu'on en rejette la responsabilité sur moi, je suis dans l'obligation de répondre. En premier lieu, je dois dissiper l'idée que les opinions contenues dans cette partie du discours avec laquelle le Comité est en désaccord sont une surprise pour le Mandal. Monsieur Sant Ram, j'en suis certain, abondera dans mon sens quand j'écris qu'en réponse à l'une de ses lettres, j'avais dit que la véritable méthode pour démanteler le système des castes n'était pas d'organiser des dîners entre les castes ou des mariages entre les castes, mais de détruire les notions religieuses sur lesquelles se fondent les castes et que Monsieur Sant Ram m'avait demandé en retour de lui expliquer ce qu'il considérait comme un point de vue nouveau. C'est en réaction à cette invitation de Monsieur Sant Ram que j'ai pensé devoir développer dans mon discours ce que j'ai déclaré dans une phrase d'une lettre que je lui avais adressée. Vous ne pouvez donc pas dire que les opinions exprimées sont nouvelles. En tout cas, elles ne sont pas nouvelles pour Monsieur Sant Ram qui est l'esprit et le flambeau de votre Mandal. Mais j'irai plus loin et je dirai que j'ai écrit cette partie de mon discours pas seulement parce que j'avais le sentiment qu'il était souhaitable de le faire. Je l'ai fait parce que je pensais qu'il était absolument nécessaire de clore le débat. Je suis stupéfait de lire que vous qualifiez la partie du discours avec laquelle votre Comité n'est pas d'accord de « non pertinente et hors sujet ». Vous me permettrez de préciser que je suis avocat et que je connais les règles de la pertinence aussi bien que n'importe quel membre de votre Comité. Je maintiens avec la plus grande énergie que la partie qui suscite un désaccord est non seulement pertinente au plus haut point mais d'une égale importance. Dans cette partie du discours, je traite des moyens de démanteler le système des castes. Il se peut que la conclusion à laquelle j'arrive quant à la meilleure méthode pour détruire les castes soit surprenante et douloureuse. Vous avez le droit de dire que mon analyse est fausse. Mais vous ne pouvez me refuser dans un discours qui traite du problème des castes la liberté de traiter de la façon dont les castes peuvent être détruites.

Votre autre reproche concerne la longueur du discours. J'ai plaidé coupable à cette accusation dans le discours lui-même. Mais qui est vraiment responsable ? Je crains que vous ne soyez arrivé sur la scène avec quelque retard. Sinon vous sauriez qu'au départ, j'avais prévu de faire un court discours, pour ma propre convenance, parce que je n'avais ni le temps ni l'énergie de m'engager dans la préparation d'une thèse détaillée. C'est le Mandal qui m'a demandé de traiter le sujet de manière exhaustive, et c'est le Mandal qui m'a envoyé une liste de questions concernant le système des castes et m'a demandé d'y répondre dans le corps de mon discours, puisque c'étaient des questions souvent soulevées dans la controverse entre le Mandal et ses opposants et auxquelles le Mandal trouvait difficile d'apporter une réponse satisfaisante. C'est en essayant de répondre aux souhaits du Mandal sur ce point que le discours s'est ainsi allongé. Compte tenu de ce que je viens de dire, je suis sûr que vous m'accorderez que ce n'est pas moi qui porte la responsabilité de la longueur du discours.

Je ne m'attendais pas à ce que votre Mandal soit à ce point fâché de me voir

parler de la destruction de la religion hindoue. Je croyais que seuls les imbéciles avaient peur des mots. Mais pour éviter tout malentendu dans l'esprit des gens, j'ai pris grand soin d'expliquer ce que j'entends par religion et par destruction de la religion. Je suis sûr qu'en me lisant, il est impossible qu'on me comprenne mal. Que votre Mandal ait pris peur à la lecture de mots comme « destruction de la religion, etc. », malgré l'explication qui les accompagne, ne fait pas monter le Mandal dans mon estime. Il n'est pas possible d'avoir du respect et de la considération pour des gens qui se présentent comme des réformateurs et refusent ensuite même d'envisager les conséquences logiques de leur position, et encore moins de les suivre dans leur action.

Vous m'accorderez que je n'ai jamais accepté de quelconque restriction dans la préparation de mon discours et la question de ce que mon discours devrait ou ne devrait pas contenir n'a jamais été évoquée entre moi et le Mandal. J'ai toujours considéré comme acquis que j'étais libre d'exprimer dans mon discours les opinions qui sont les miennes sur ce sujet. En effet jusqu'à votre venue à Bombay le 9 avril, le Mandal ne savait pas quel discours je préparais. C'est lorsque vous êtes venu à Bombay que je vous ai dit de mon plein gré que je ne souhaitais pas utiliser votre plateforme pour défendre mes opinions sur le changement de religion chez les classes défavorisées. Je crois que j'ai scrupuleusement tenu ma promesse en préparant ce discours. En dehors d'une brève mention indirecte où je dis « Je suis désolé de ne pouvoir être là… etc. », je n'ai rien dit sur le sujet dans mon discours. Quand je vous vois contester même une simple allusion indirecte, je suis dans l'obligation de vous demander si vous pensiez qu'en donnant mon accord pour présider cette Conférence, j'étais aussi d'accord pour mettre de côté ou renoncer à mes opinions sur le changement de religion des classes défavorisées ? Si c'est ce que vous pensiez, je me vois dans l'obligation de vous dire que je ne suis en rien responsable de ce qui est une erreur de votre part. Si l'un ou l'autre d'entre vous avait même suggéré qu'en échange de l'honneur que vous me faisiez en m'élisant comme Président, je devais renoncer à mes convictions sur le changement de religion des classes défavorisées, je vous aurais dit très clairement que mes convictions me tenaient plus à cœur que n'importe quel honneur venant de vous.

Après votre lettre du 14, cette lettre est une surprise. Je suis sûr que quiconque les lira (toutes les deux) aura la même impression. Je ne m'explique pas cette soudaine volte-face de la part du Comité de réception. Il n'y a pas de différence substantielle entre la première ébauche présentée au Comité et la version finale qui a motivé la décision dont j'ai été notifié dans la lettre à laquelle je réponds. Il est impossible de trouver une seule idée nouvelle dans la version finale qui ne figure pas déjà dans l'ancienne version. Les idées sont les mêmes. La seule différence est qu'elles ont été développées de façon plus détaillée dans la version finale. Si vous aviez quoi que ce soit à redire à ce discours, vous auriez pu m'en informer le 14. Mais vous ne l'avez pas fait. Au contraire, vous m'avez demandé de faire imprimer 1 000 exemplaires, en me laissant la liberté d'accepter ou pas les modifications que vous m'avez suggérées. En conséquence, j'ai fait imprimer 1 000 exemplaires qui sont maintenant en ma possession. Huit jours plus tard, vous m'écrivez pour me dire que vous n'êtes pas d'accord avec ce discours et que s'il n'est pas modifié, la Conférence sera annulée. Vous auriez dû savoir qu'il n'y avait aucune chance que je modifie quoi que ce soit à ce discours. Je vous ai dit quand vous étiez à Bombay que je ne changerais pas une virgule, que je ne permettrais aucune censure de

ce discours et qu'il fallait que vous l'acceptiez tel qu'il était. Je vous ai aussi dit que j'assumais la totale responsabilité des opinions exprimées dans ce discours et que si elles déplaisaient à la Conférence, je n'avais aucune objection à ce que la Conférence vote une résolution pour les condamner. J'étais tellement désireux de soulager votre Mandal d'une quelconque responsabilité dans mes opinions et aussi de ne pas m'associer trop étroitement avec une association comme la vôtre que je vous ai suggéré de considérer ce texte comme une sorte de discours inaugural et non comme le discours d'un Président, et que le Mandal devrait trouver quelqu'un d'autre pour présider la Conférence et s'occuper des résolutions. Personne en dehors de votre Comité n'aurait été mieux placé pour prendre une décision. Le Comité ne l'a pas fait, et pendant ce temps j'ai engagé les frais d'impression, ce qui aurait pu, j'en suis certain, être évité avec un peu de fermeté de votre part.

Je suis certain que les opinions exprimées dans mon discours ont peu à voir avec la décision de votre Comité. J'ai des raisons de croire que ma présence à la Conférence du Sikh Prachar[1] qui s'est tenue à Amritsar est pour beaucoup dans la décision de votre Comité. Rien d'autre ne peut expliquer de manière satisfaisante la soudaine volte-face du comité entre le 14 et le 22 avril. Je ne dois cependant pas prolonger cette polémique et je dois vous demander d'annoncer immédiatement que la Session que je devais présider à la Conférence est annulée. Tout délai de grâce étant maintenant écoulé, je n'accepterai pas de présider, même si votre Comité acceptait mon discours tel qu'il est, dans son intégralité. Je vous remercie d'avoir pris en compte les efforts que j'ai consentis pour la préparation de ce discours. J'ai certainement tiré profit de ce travail, même si personne d'autre n'en profite. Mon seul regret est d'avoir dû fournir un tel travail alors que ma santé ne me permettait pas de faire face à la fatigue occasionnée.

Bien sincèrement,
B. R. Ambedkar

[10 :] Cette correspondance révélera les raisons qui ont mené le Mandal à annuler ma nomination de Président, et le lecteur sera en position de rejeter la faute là où elle est. Je crois que c'est la première fois que la nomination d'un Président est annulée par le Comité de réception parce qu'il n'approuve pas les opinions du Président. Mais qu'il en soit ainsi ou pas, c'est certainement la première fois de ma vie que j'ai été invité à présider une Conférence des castes hindoues. Je regrette que cela se soit si mal terminé. Mais que peut-on attendre d'une relation aussi tragique que celle d'un groupe de caste hindoue avec un groupe d'intouchables qui se respecte, où les premiers n'ont aucun désir de s'aliéner leurs membres orthodoxes, et où les seconds n'ont d'autre alternative que d'insister pour qu'une réforme soit menée à bien ?

B. R. Ambedkar
Rajgriha, Dadar, Bombay 14
15 mai 1936

Extrait de *Annihilation of Caste*, 1936.

1. Ambedkar avait déclaré en 1935 son intention de renoncer à l'hindouisme pour adopter une religion où la notion d'intouchabilité n'existait pas. La Conférence pour la propagation du sikhisme fut organisée un an plus tard, en avril 1936, dans le prolongement de cette déclaration, pour répandre le message sikh dans toutes les classes et les castes de la société. Mais Ambedkar ne s'est pas converti au sikhisme.

CÉCILE OUMHANI

Ambedkar, défenseur des droits humains

Deux statues se dressaient côte à côte sur une place au centre de cette petite ville du Kerala. Qui n'aurait pas vu que la première représentait Gandhi auprès de son rouet ? J'étais émue de le reconnaître. J'en avais tant entendu parler et depuis si longtemps. La deuxième m'était tout à fait inconnue. J'ai ouvert précipitamment mon parapluie, rattrapée par une de ces averses soudaines dont la mousson a le secret. J'ignorais tout de cet homme dont le souvenir paraissait aussi visible et essentiel que celui du père de l'Indépendance. Mon amie indienne m'a alors parlé d'Ambedkar, leader des Dalits, ou intouchables, comme on disait autrefois, et père de la Constitution indienne.

Bhimrao Ramji Ambedkar ou Babasaheb Ambedkar est né en 1891 dans une famille de *mahars*, eux aussi des Dalits. Son père faisait partie de l'armée britannique comme beaucoup d'autres *mahars.* S'il a pu être scolarisé, c'est parce que sa famille habitait un cantonnement. Pourtant dès l'école primaire, il subit les humiliations qui sont le lot quotidien des Dalits. Ambedkar raconte qu'il est assigné à un coin de la salle de classe et que les maîtres ne touchent jamais ses cahiers. Il lui est interdit de porter ses doigts sur le récipient où se trouve l'eau. Pour boire, il faut que le factotum de l'école la lui verse. Si celui-ci est absent, il lui est alors impossible de boire et il doit passer la journée sans une goutte d'eau. Ambedkar résume ainsi sa situation d'écolier dalit : *No peon, no water.*

Les enseignants remarquent rapidement ses capacités intellectuelles. Il commence un parcours exceptionnel, qui l'emmène jusqu'à New York en 1913, grâce à une bourse du Maharajah de Baroda. Il obtient un doctorat en économie à l'université Columbia, puis va à Londres en 1920, où il prépare un autre doctorat à la London School of Economics. Toujours à Londres en 1922, il entre au barreau à Gray's Inn. Ambedkar est mu par une formidable énergie et une extraordinaire soif de connaissances, la seule façon pour lui de pouvoir mener le combat auquel il dédie toute sa vie : éradiquer les inégalités sociales en Inde.

De retour en Inde, comme professeur à l'université de Bombay, il doit à nouveau subir rejet et humiliations, en raison de ses origines. Il devient rapidement le leader des Dalits et fonde plusieurs journaux dédiés à cette cause.

Il est en profond désaccord avec Gandhi quant à la manière de mettre fin au système des castes. Gandhi veut simplement mettre l'accent sur l'éducation et la formation. Ambedkar va beaucoup plus loin. Pour lui, l'hindouisme est indissociable du système des castes et il est impossible de le réformer. Il souhaite imposer le changement par la loi et la discrimination positive. En octobre 1956, il finit par se convertir au bouddhisme, parce qu'il n'y a rien trouvé qui s'apparente à la notion d'intouchabilité. Il est alors suivi par des milliers de Dalits.

Ambedkar est le premier ministre de la Justice de l'Inde indépendante. Il joue un rôle fondamental dans l'Assemblée constituante, pour la défense des droits des femmes, l'abolition de l'intouchabilité et l'instauration d'un nombre de places réservées dans les écoles et la fonction publique. C'est pourquoi il est considéré comme le père de la Constitution indienne et le fon-

dateur de la démocratie indienne. Il reste une figure historique fondamentale pour une grande majorité d'Indiens, même s'il est moins connu en Europe que Gandhi et Nehru.

The Annihilation of Caste est un discours qu'Ambedkar devait prononcer en mai 1936, lors d'une conférence qu'il avait été invité à présider à Lahore par le Jat-Pat Todak Mandal, une association de réformistes hindous. Lorsque les organisateurs en ont pris connaissance, ils ont retiré leur invitation. Dans ce qui reste encore aujourd'hui un texte de référence, il énonce clairement ce qui est son idéal : « Une société fondée, sur la Liberté, l'Égalité et la Fraternité. » Mais aux yeux du Jat-Pat-Todak Mandal, les propos d'Ambedkar sont par trop transgressifs, avec une critique du système des castes qui remet en question la moralité des Védas et des Shastras. Pour Ambedkar, la rupture avec l'hindouisme est un préalable indispensable pour en finir avec ce système : « Je n'ai donc aucune hésitation à dire qu'une telle religion doit être détruite, et je dis qu'il n'y a rien d'irréligieux à œuvrer pour la destruction d'une telle religion. En effet je crois que c'est votre devoir impérieux d'arracher le masque, d'en finir avec cette représentation erronée qui vient de ce que vous nommez cette Loi Religion. » Perspective inenvisageable pour les organisateurs… Ambedkar décide donc de publier une édition du discours enrichie d'un prologue où figurent ses échanges épistolaires avec le Jat-Pat-Todak Mandal. C'est cette correspondance qui a été traduite ici. Ce prologue resitue le contexte dans lequel est né un texte fondateur, ainsi que les obstacles qu'Ambedkar rencontra sur son chemin. Dans presque chaque ligne, on sent percer l'amertume du rejet auquel le leader Dalit s'est heurté tant d'années, ainsi que sa détermination, dans ce qui fut le combat de toute une vie.

LAURE CAMBAU

Petite Capeline

(Profession : Sauvage)

Puissions-nous tisser leurs âmes à nos existences !
DELPHINE HORVILLEUR

I

Petite Capeline
tu reposes à deux pas de ta cage
sous un toit de semelles joyeuses
plantes insouciantes qui dansent
et foulent au fil des os
tu reposes sans repos
Petite Capeline, Capeline ce n'est pas toi !
Toi ton manteau c'est ta peau
et les rires des enfants trop sages
mais pas si innocents
qui te jettent la pièce et quelques arachides,
peanuts pour le manteau !
Toi tu n'as que ta peau
et les regards moqueurs des enfants de France
au grand zoo de la planète approchez
venez venez admirer
venez reluquer Petite Capeline
Profession : Sauvage
le singe a son manteau
toi tu as la peau
et la monnaie tu rends en petits os
Petite Capeline
disparue deux fois :
à deux ans – c'est marqué sur tes papiers invisibles de sauvage authentique –
puis pour l'éternité
Petite Capeline
tu reposes sans repos
à deux pas de ta cage
les enfants rient,
des fenêtres plein les yeux,
et toi, douce étoile d'une Terre de Feu,
échouée là avec nains et sirènes,
ours et girafes,
éternelle petite sauvage
bonne à regarder
bonne à mépriser
éternelle petite sauvage professionnelle
Petite Fuégienne à langue d'argile
tu reposes sans repos
dans le marigot du grand serial blanchisseur de la planète
laisse-moi fabriquer ta légende
marionnette floue
toi, ton regard d'olive
cassée brisée sur la terre froide
du Musée des Vainqueurs
les yeux en terre
des yeux en mots
laisse-moi fabriquer ta légende
plonger dans le dernier tiroir
et convoquer le grand Taxidermiste
pour te retrouver,
trop de dièses pour l'hiver éternel :
dors Petite Capeline.

II

Petite Capeline ange intermittent
dans le mille-feuille des vies à venir
sauvage sans plumes ni couronne
Petite Capeline enfant-jouet
enfermé devant les bien-nommés
exhibé devant les bien-pensants
enfant-jouet océanique
sauvage bébé public
F comme Fuégienne classée déclassée
jamais nommée
dans le grand parc bien fréquenté
sourcière mélancolique sacrifiée
au grand autel colonial
– une planche mal ajustée –
édifice à très haut rendement
on court on accourt pour se rincer l'œil
devant « d'étranges étrangers »
innommés présumés menaçants
le grand frisson
on achète
on achète la carte postale
pour la cousine de province
on fait signer un coquillage
puis on repart repu ravi
le papier tue-mouches du cerveau
criblé de rêves nauséabonds
Petite Capeline jamais nommée
parfois réclamée
mais par morceaux
pour la Science,
à l'Académie on court on accourt
on paye un bras on paye un œil
pour voir les sauvages disséqués dépecés
on admire les organes en bocaux
de la tripe AOC indigène authentique
F comme Fuégienne
anonyme exhibée
F comme Fièvre
un triste jour inhumée
avec les ours et les girafes
tes voisins de cage.

SABRINA KASSA

MONOLOGUE AVEC MA LANGUE

J'ai une chance incroyable aujourd'hui, laisse-moi te dire que je vais en profiter. Étire-toi ma belle, montre ta couleur, expose tes formes, vas-y cambre-toi ! Tu m'as bien fait languir avant de m'accorder audience, alors attends-toi à passer au gril.

Mais pourquoi tu te crispes ? Je ne vais pas te bouffer ma jolie. Même si tu t'habilles en rose et que ta salive est douce comme la violette, tu es bien trop coriace pour moi.

Ce n'est pas drôle. Tu dis que je n'entends rien et que les mots appris par cœur, tambourinés par la règle du maître ont fini par pétrifier mon cœur d'enfant sauvage. Et que bientôt, si je n'y prends pas garde, moi aussi je serai un zombi.

Tout doux l'amie, tu y vas un peu trop fort. Tu sais bien que c'est toujours toi qui as le dernier mot. Et que chaque fois que j'ai succombé aux charmes de macaques prétentieux, tu m'as laissée sans voix, bredouillante et glacée de sueurs. Tiens à ce propos, pourquoi as-tu laissé ton cheval à sa solitude ? Manquerais-tu de vocabulaire pour exprimer ta colère ?

— Pffff… Pourquoi tu fais pfff ? Je te désespère, c'est ça ?

— Je fais pfff, parce que je souffre et que je veux éloigner l'air de tes mots toxiques. Puisque ce n'est pas évident pour toi, je vais t'éclairer sur ce que je ne suis pas. Je ne suis pas, et ne serai jamais, une arme de guerre. Tu ne forceras jamais personne à m'écouter. Seul le désir permet de me découvrir. Aussi, toi l'amie, si tu veux m'accueillir, chemine donc par là. Un jour, tu verras, on se retrouvera. Mais si tu ne me crois pas, si tu préfères rester sur la berge, là où les histoires sont solides et pleines de tranchant, laisse-moi en paix. Et surtout arrête de te plaindre. Va guerroyer avec les maîtres des mots et leurs serviles petits princes. Je ne vais pas pleurer sur ton sort.

— Ah ben merci, c'est dit, tu ne veux pas m'aider. Tu me laisses seule sur ce champ de bataille, où d'avance, tu le sais, je suis perdante.

— Oui.

— Ce n'est pas clément. Tu me livres tout entière à mes bourreaux, à mes frères, mes pairs, et tous ses maîtres qui n'ont eu de cesse de me raboter l'esprit afin que j'accepte les règles, les concordances et toutes ses foutues exceptions. Et surtout pour que j'accepte, le sourire timide et le dos courbé, la faiblesse congénitale due à mon rang, à mon sexe et disons-le tout net, à la couleur de ma peau.

— Décale-toi un peu, supporte le silence et tu verras, la blessure sera moins profonde. Je parie qu'un jour, elle te fera sourire. Mais oui, je te laisse te débrouiller avec la langue dont tu es le sujet, la langue de tes pairs, maternelle comme on dit. Ceci n'est pas mon rayon, je suis ailleurs. Et si longtemps j'ai été muette, tu y es aussi pour quelque chose, tu le sais bien.

— Si tu n'es pas ma langue maternelle, qui es-tu ? Quel genre de langue peut venir jusqu'à mon cœur, par les sons de ma mère, sans avoir la prétention d'imposer sa loi ? Je ne te saisis pas…

— Deux langues t'habitent, pourquoi tu résistes tant à le comprendre ?

— Mais pour une raison évidente ! Je ne sais pas où tu es ? Je ne sais pas où tu commences, et où tu t'arrêtes. D'ailleurs dans quel pays résides-tu ?

— C'est quoi ton problème, tu travailles pour la police ?

— Non, pas pour la police, ou plutôt pour ma police. Je deviens folle à force de te chercher. Quand je crois t'entendre, tu glisses je ne sais où, et le pire c'est que je n'arrive pas à te mettre en bouche. Tu me rends dingue et il serait vraiment temps que cela cesse. Sinon, je te jure, je te jure, je vais faire un malheur.

— Calme-toi un peu, tu vas faire quoi ? Te couper la langue pour savoir à quoi je ressemble ? Voir si je suis rose comme une tranche de jambon ou si j'ai l'air aussi riche qu'une princesse d'Arabie. Mais non, je ne me moque pas de toi. Enfin si, un petit peu. Tu sais bien que je ne te juge pas, je ne suis pas contre toi, je suis tout contre.

— Je n'ai rien compris. Tu es où bon Dieu, tu es où ?

— Henni hna, là, dans ton oreille, dans ton ventre, dans ton cœur. Je voyage de haut en bas, de l'Orient à l'Occident, je traîne partout et me mêle à tout ce qui me semble bon et doux. Je ne revendique rien. Je peux même me laisser mourir. Je me transforme à l'envi en quelques notes, en lumière dans tes yeux mi-clos et parfois dans le reflet de tes cheveux blancs.

— Ah ben d'accord, j'ai compris ! Tu es le souffle de ma mère. Dans ma langue maternelle, c'est « mère », pas « langue », qui est important. N'est-ce pas ?

— Ah je t'aime bien finalement, tu commences à poser de bonnes questions. Je peux enfin te dire la vérité. Je suis une langue mutilée, dessaisie de mon corps. Mais rassure-toi, c'est une ruse, jamais je n'abdiquerai. Pour toi, je suis même devenue fantôme. Et je vais te dire pourquoi. Parce que tu as eu honte de moi. Tu as préféré m'oublier, me nier, suivre les leçons du maître. « Il n'y a qu'une langue maternelle, celle de la mère-patrie. » Tu as gobé cette sentence, en tremblant certes (ce qui aurait dû te mettre la puce à l'oreille). Et tu t'y es réfugiée à chaque fois que tu avais la chair de poule. Haha, c'est drôle quand même !

— Hum… Tu as raison, c'est grossier. Laisse-moi deux minutes, j'ai besoin de pleurer pour laver ce visage abîmé par le masque de plomb. Nous reprendrons cette discussion ce soir.

(*Plus tard*.)

— Ah te voilà. Semhini, j'ai parlé comme tes horribles maîtres, en pontifiant et en te culpabilisant. Excuse-moi.

— Pas de problème, men hâfek, je m'en veux juste d'avoir collaboré avec ceux qui veulent t'étouffer et te faire taire depuis si longtemps. Mais avoue, j'étais une cible facile. J'étais petite et si vulnérable face à ces insidieuses injonctions. Mais tu vois, je n'ai pas passé le karcher, je ne suis pas si bête, sinon comment aurais-tu pu survivre au fond de mon palais…

— Tu as raison, et j'aime comment tu relèves la tête aujourd'hui. N'aie pas peur, sors ta langue, et amuse-toi de ton universel khalota !

— Oui d'accord, mais j'ai encore un doute. Est-ce vraiment possible de faire coexister ces deux langues qui se détestent autant que deux voisins se chamaillant une clôture. Si l'une existe, l'autre disparaît. Comment faire, dis-moi, comment faire pour les mélanger ?

— C'est simple. Cesse de porter dans ton cœur la rancune et le ressentiment. C'est la marque des faibles et des inférieurs. Tu ne comptais quand même pas l'imposer aux autres ! Car si tel est ton rêve secret, oublie-le sur-le-champ, il est ridicule. Une langue, ça ne se commande pas, ça se caresse, ça se féconde. Et maintenant, écris-là ! Tu t'amuseras, et tes lecteurs aussi. Les langues, sache-le, sont bien plus souples et généreuses que leurs gardiens de malheur.

MOHAMMAD DIBO

L'artisan de liberté

Traduction de l'arabe (Syrie) par Omar Youssef Souleimane

L'artisan de liberté صانع الحرية

À Paolo, le Syrien[1] باولو السوري

Un astre est tombé نجم هوى
Dans la cour de Mar Moussa في فناء مار موسى الحبشي.
Certains ont dit qu'il était italien قالوا إنه إيطالي
D'autres un prophète وقالوا إنه نبي
Un magicien وقالوا إنه ساحر
Un pays vaste وقالوا إنه بلاد واسعة
Un Soufi وقالوا إنه صوفي
Ou un fleuve traversant le désert وقالوا إنه نهرٌ عابر في صحراء قاحلة.

Personne n'a dit qu'il était l'idée du vent qui ولم يقل أحدٌ إنه فكرة الريح حين
traverse les habits تعبر في ثوب
d'une pauvre femme امرأة فقيرة
Il cuit de ses mains la pâte du matin تدوزن خبز الصباح على يديها،
Pour nourrir les pauvres de l'âme كي يأكل الفقراء: فقراء الروح

Ce n'était pas une étoile لم يكن نجماً
Ni une lune لم يكن قمراً
Ni un soleil لم يكن شمساً
Mais une galaxie d'amour tombée sur cette terre كان مجرة حب سقطت على أرض
Qui ne supporte plus les nouvelles prophéties لا تحتمل نبوءات جديدة

C'est un Italien هو الإيطالي
Les Syriens l'ont aimé comme l'un des leurs الذي أحبه السوريون كواحد منهم
Un étranger qui a enfoui son âme parmi هو الغريب الذي دفن روحه بين
les étrangers de l'histoire غرباء التاريخ
Un Italien dont nul ne doute de la syrianité هو الإيطالي الذي لا يشك أحدٌ في سوريته

Non ce n'était pas un Syrien لم يكن سوريا
Ni un Italien ولا إيطالياً
Ni un Européen ولا أوروبياً
Ni un Africain ولا أفريقياً
C'était un être humain كان إنسانا

Il a pétri la liberté avec nous صنع معنا الحرية
Il la pétrit toujours ولا يزال

1. Paolo Dalilo est un prêtre italien. Installé non loin du ministère Mar Moussa à côté de Damas, il résistait contre le régime d'Assad. Il était allé taper à la porte du ministère pour obtenir la libération de détenus, et depuis, on ne l'a jamais revu.

إلى سجان

À un prisonnier

إن كنت تغسل يديك كي تخفي آثار دمائهم
عن أطفالك في البيت
كيف تنظّف روحك؟

Si tu te laves les mains des traces de leur sang
Pour que tes enfants ne les voient pas
Comment laves-tu ton âme ?

طفلك الذي لا تعرف سبب بكائه
يتأمّل ضحايا يديك
مندهشاً من قسوة اللعبة التي تلعبها معه
يرى رائحة خوفهم منك
نظرتهم المعلّقة على قبضتك
وهي تمسك السوط الذي يحفر أجسادهم
يخاف طفلك
يبكي عليك

Tu ne sais pour quelle raison ton fils pleure
Il médite sur tes victimes
choqué de ta cruauté quand tu joues avec lui
Il sent l'odeur de leur peur
Leurs regards s'accrochent à ton poignet
Quand tu tiens le fouet qui creuse leurs corps
Ton fils a peur
Il pleure pour toi

حين تنفر زوجتك من قبلتك
تأمّل بما علِقَ من ضحاياك في دمك
وحين تُقبل عليك
تشمُ رائحة أحلامهم المزهرة
في يدك
كلما أطعت القانون
أصبحت وحشا أكثر

Quand ta femme se détourne de tes lèvres
Médite sur les restes de tes victimes baignées de sang
Quand elle vient vers toi
Et flaire l'odeur de leurs rêves fleuris
Sur tes mains
Chaque fois que tu te conformes à la loi
Tu deviens plus sauvage

كلما ارتقيت درجة في سلمك الوظيفي
كلما انحدرت
لا تسأل: كم رضي علي معلمي؟
اسأل: كم ظلمت يداي؟

Chaque fois que tu gravis un échelon dans ta besogne
Tu t'effondres un peu plus
Ne te demande pas « à quel point mon chef est-il satisfait de moi ? »
Mais « à quel point ai-je été injuste ? »

وأنت تحتفل بنصرك
انظر لنفسك
كم هزمت

Quand tu fêtes ton succès
Observe
À quel point tu t'es détruit

جدران البلاد البعيدة

Les murs des pays lointains

أنا الذي يمسح الحزن عن وجه الأنهار
والألم عن وجوه الموتى/ الأحياء
كي يعبروا إلى ما يشاؤون من عوالم
بذاكرة خفيفة
خفيفة كغيم صيفي
أنا من يرعى شواهد القبور
التي لا يزورها أحد
كي أؤنس حجارتها يوم الأحد

J'essuie la tristesse sur le visage des jours
Et la douleur sur ceux des morts vivants
Afin qu'ils traversent les univers qu'ils désirent
Avec une mémoire légère
Comme un nuage d'été
Je suis celui qui veille sur les stèles des tombes abandonnées
Pour qu'elles ne restent pas seules le dimanche

الألم الملتف كخيط عنكبوت حول قلوب الأمهات

La douleur enserre le cœur des mères comme une toile d'araignée

اللواتي دفنّ أبناءهن في البحار والسجون

Ces mères qui ont enterré leurs enfants dans les mers et les prisons

هذا الألم العميق العميق كقاع محيط
الكثيف كمطر في كانون

Douleur profonde comme le fond de l'océan
Battante comme la pluie de décembre

الملتصق بالقلب كماء حول سمك
هذا الألم أنا من يسرقه
كي تحظى الأمهات برشقة فرح
في ليل شتوي

Inséparable du cœur comme l'eau des poissons
Je vole cette douleur
Afin que les mères ressentent un éclair de joie
Dans la nuit d'hiver

أنا الذي يشيّع الأسى إلى مثواه الأخير
بعيداً عن أطفال الجنود
الغارقين بالحنين
والقضايا والحروب

J'accompagne le mal à sa dernière demeure
Loin des yeux des enfants des soldats
Submergés par la nostalgie
Les affaires et les guerres

أنا الذي نذرت جسدي جسراً
ليعبر الضالون عليه
روحي تمتص الأسى كإسفنجة
كي ينبت القمح على حقول الجياع.

J'ai fait de mon corps un pont
Où les égarés passeront
Mon âme absorbe la détresse comme une éponge
Afin que les blés lèvent dans les champs des affamés

أنا المنذور لجمع القلق عن الوجوه

Je me suis juré de rassembler l'angoisse sur les visages

حين يأتي الليل بحزنه القاتل الشفيف

Quand la nuit arrive avec sa mélancolie douce, tueuse

لا أجد، حتى جداراً بارداً تنزلق عليه دموعي

Je ne trouve, même pas un mur froid pour mes larmes

ولا أرضاً طيبة تصلح قبراً لحزني.

Ni une terre convenable pour enterrer ma tristesse

بعدما فقدتها تلك البلاد
البلاد البعيدة

Je l'ai perdu ce pays lointain
Si lointain

JEAN PORTANTE

JUAN GELMAN OU LA RÉINVENTION DE L'OUBLI

Juan Gelman passe pour être un poète de la mémoire. De nombreux travaux ont été consacrés à cela, un peu partout dans le monde. De la mémoire collective, ont même dit d'aucuns. Et il est vrai que, face à la barbarie qu'a connu l'Argentine de la dictature – et dans cette barbarie la volonté d'ensevelir après coup l'horreur sous une chape d'oubli et d'impunité – les mots de Gelman, mis bout à bout, sonnent comme un long poème de douleur et de son dépassement face à un passé déshumanisé non seulement par les sbires de la dictature, mais, auparavant, par toute la marche qu'a prise le XXe siècle, n'oublions pas que le cri de Gelman a été, parallèlement au poétique, très tôt un cri de militant *montonero* contre tout le système d'injustice planétaire. Un cri qu'il a payé au prix fort, son fils Marcelo ayant été assassiné par les escadrons de la mort, sa belle-fille Maria Claudia déportée dans les prisons uruguayennes où elle a été – et c'est une forme transitive qu'il faut donner au verbe – « disparue », ceci après avoir mis au monde une fille, Macarena, allée grossir les rangs des bébés volés, mais que le poète a pu retrouver à Montevideo alors qu'elle avait 23 ans.

Tout cela est une mémoire triste, et il y a donc, dans la vie même de Gelman, bien des choses à sauver de l'oubli, comme on dit, la tentation étant cependant grande d'oublier que, bien avant que les bottes des généraux ne résonnent dans les rues de Buenos Aires, Gelman a mis en place l'essentiel de sa poétique, et ceci dès la fin des années 1950. Ce n'est donc pas le *golpe*, le coup d'État de 1976, qui est l'élément déclencheur d'une poésie que Julio Cortázar nommera « l'inconcevable tendresse, là où serait plutôt justifié le paroxysme du refus et de la dénonciation ». Il n'y a pas deux Gelman, l'un d'avant et l'autre d'après la dictature. Il n'y a pas non plus ce qu'Eduardo Millán appelle, dans son prologue à l'anthologie *Pesar todo,* réunissant des textes de Gelman écrits entre 1956 et 2000, un « parteaguas », un partage des eaux, opéré par l'exil, avec un bord d'avant et un d'après. Il y a un seul poète écrivant un long poème et qui, comme il le dira, porte en lui, dès la naissance, « une blessure qui ne devra jamais se fermer ».

Voici un extrait de son discours prononcé à l'occasion de la remise du Prix Cervantès en 2008. Il y parle de l'origine de ses inventions langagières, faites, on l'a analysé en long et en large, de néologisation, de distorsion syntaxique, d'entrelacs de langues, de dérèglement grammatical, etc. : « *Ces inventions,* dit-il*, battent dans les entrailles de la langue et apportent des balbutiements et des brises de l'enfance en tant que mémoire du mot qui est venu du dehors, a touché l'enfant dans son berceau et a ouvert en lui une blessure qui ne devra jamais se refermer. Ces mots nouveaux ne sont-ils pas une victoire contre les limites du langage ? L'air ne continue-t-il pas de nous parler ? Et la mer, la pluie n'ont-elles pas beaucoup de voix ? Combien de mots inconnus gardent-ils dans leurs silences ? Il y a des millions d'espaces pas encore nommés et la poésie travaille et nomme ce qui n'a pas encore de nom.* »

S'il y a mémoire donc, c'est celle du mot. Il y a là, la matière première de la poétique de Juan Gelman, les inventions langagières en tant que « *mémoire du mot venu du dehors* », dès le berceau. Est-ce le yiddish ? Est-ce l'ukrainien ? Est-ce le porteño ? Est-ce

l'espagnol du Siècle d'or ? Le mot du dehors est d'emblée pluriel. C'est ainsi qu'est possible, mais pas gagnée d'avance, la victoire contre les limites du langage. C'est ainsi que peut être nommé ce qui est déjà là, mais n'a pas encore de nom. S'installe alors le paradoxe central de la poétique de Gelman. Dans l'épitaphe d'une anthologie personnelle mise sur pied en 1997 et incluant des poèmes écrits entre 1956 et 1997, quarante ans de poésie donc, intitulée *En abierta oscuridad* (que j'ai traduit par *Obscur ouvert*[1]), Gelman évoque le lien qui unit toute son œuvre écrite jusque-là : « L'unité de ces poèmes, écrit-il, réside peut-être dans le désir – et son échec – de trouver le mot qui tait ce qu'il dit. » Taire et dire, donc, dire et taire à la fois ce qui n'a pas encore de nom. Trouver le mot, venu du dehors, qui ensevelit sous une couche de silence ce qu'il dit. Ou qui réveille dans les entrailles ce qui y dort.

Pour pousser plus loin le paradoxe, j'ajouterais que l'invention langagière, en tant que mémoire du mot, devient, en taisant ce que dit le mot, non mémoire, mais oubli de mot. On pourrait retourner la formule : oublier les mots en les réinventant afin que mémoire se fasse. Un des premiers mots oublieurs à être ainsi forgés par Gelman est le mot *Gotán*. C'est le titre d'un recueil et d'un poème qu'il contient. Il date de 1962. Ce qu'il tait est assez facile à identifier, puisque *Gotán* est la permutation syllabique de *Tango*, du verlan avant la lettre en quelque sorte. Nous sommes là dans la culture profonde de l'Argentine. Que dit cette invention, sinon que le tango cachait, oubliait, en lui, comme la mer, la pluie ou l'air, un mot inconnu qui gardait son silence ?

Dans un discours antérieur, à l'occasion du Prix Juan Rulfo qui lui a été décerné en 2000, Gelman avait dit ceci : « *Malgré les génocides, la langue demeure, tire au sort ses trous, l'horreur qu'elle ne peut pas nommer. L'être humain a créé des langues et fait des choses qu'elles ne peuvent pas nommer. L'être humain est dans et hors la langue. La poésie, langue calcinée, a dû subir dans notre Sud des discours mortifères, elle a dû les traverser et n'en est pas sortie indemne, mais, oui, plus riche. C'est que la poésie est un mouvement vers l'Autre, elle cherche à occuper un espace qui dans l'Autre n'existe pas. Mais comment faire oublier à la langue son hier souillé d'épouvante ? Comment la langue cicatrise-t-elle en oubliant son hier ?* »

Nous sommes là dans l'idée des limites du langage. La langue dit, mais ne sait pas nommer. Pourquoi ? Mais parce que l'être humain qui l'a créée fait des choses qu'elle ne peut pas nommer, des choses innommables. Il faut une langue extérieure, réinventée, pour nommer ce qu'il fait. Une langue qui pour nommer a besoin de taire, d'oublier. C'est à la poésie que revient la tâche, elle qui est langue calcinée. Elle qui est mouvement vers ce qui est autre et n'est donc pas encore ni dit ni tu. Une langue calcinée, dit Gelman, chauffée à blanc, jusqu'à ce qu'apparaisse, comme dans une opération chimique, le mot qui tait ce qu'il dit. Une langue qui ne nomme que si elle arrive à oublier son hier. Un hier souillé d'épouvante. Une langue blessée, enfin, qui ne cicatrise qu'en oubliant son hier. Nous avons là les mouvements essentiels de la poétique de Gelman. Silence, calcination, cicatrisation. Ils sont les pivots de ce que j'appelle la réinvention de l'oubli.

José Emilio Pacheco a forgé une belle formule. Il dit que la poésie est l'ombre de la mémoire. Juan Gelman prolonge cela en ajoutant que pour les Athéniens le contraire de l'oubli n'était pas la mémoire, mais la vérité. On pourrait y ajouter ce que disait Borges, à savoir que « l'oubli et la mémoire sont également inventifs » et évoluent donc tous les deux en terre de fiction. Quoi qu'il en soit, tout cela me fait penser à un film, à *Roma*, de Fellini.

À un certain moment du film, en effet, on voit longuement les images de la construction de la première ligne du métro romain. Des galeries et des pelleteuses qui mangent la terre. Le sol est jonché de traces de toutes sortes. Chaque millimètre des entrailles de la ville

1. Juan Gelman, *Obscur ouvert*, trad. Jean Portante, Éditions PHI, 1997.

éternelle a envie, on le sait, de parler de son passé. Puis, soudain, une des machines, avaleuse de terre et de roche, éventre une paroi et la caméra fait irruption dans une salle insoupçonnée. Fresques aux murs et au plafond, mosaïques par terre, le tout dans des couleurs bien conservées. Sans doute vient-on de tomber sur les restes d'un magnifique temple ou d'une somptueuse mansion dormant sous la cité présente depuis deux millénaires. Mais à peine la lumière – en l'occurrence celle des projecteurs – s'est-elle engouffrée avec fracas et brutalité dans cette splendeur, que les couleurs commencent à pâlir, à se déteindre, à s'estomper, à fondre, entraînant dans leur effacement les peintures, ne laissant à la fin que des parois vides.

Oublié de tous, le temple ou la mansion vivait dans toute son opulence d'antan – mais dans l'ombre, dans l'oubli – son long présent jamais interrompu par la main humaine. Les projecteurs de la mémoire l'ont, en une fraction de temps, replongé dans le passé. Un passé trafiqué désormais, brûlé, calciné.

Voilà le dilemme de la poétique de Juan Gelman. Tant que l'innommable reste intouché par les mots, comme l'est le temple par la lumière, tant que les mots l'oublient, tant qu'il demeure dans l'ombre de la mémoire qu'est l'oubli, il survit. Dès que les mots cependant le disent, il s'efface. Tout le travail du poète consiste alors à faire oublier à la langue son hier innommable. Ce qui n'est possible que si la langue calcine en elle-même sa mémoire en se réinventant. Voilà l'impératif de Gelman, et ceci dès le début : inventer une langue qui n'efface pas ce qu'elle touche, mais qui en touchant le hier se calcine. La tâche est difficile. Un mot de trop et l'innommable disparaît. Un mot en moins et l'innommable ne peut pas être nommé. L'exemple du mot *Gotán* montre le chemin. Le tango est à la fois dit et tu. Dit en étant tu. Oublié et réinventé. Il y a là comme une prémonition, parce que vraiment innommable, en termes de « hier souillé d'épouvante », le tango ne l'est devenu que plus tard, les tortionnaires de la dictature accompagnant souvent leurs séances de torture de musique et de chansons de tango à plein volume…

Le poème de Juan Gelman, je dis bien le poème, le long poème qui se construit d'un livre à l'autre, a pour territoire l'infime couche qui sépare la disparition de l'innommable de l'impossibilité de nommer. La langue réglée, la langue léguée, la langue transmise par la tradition, la langue en tant que mémoire de langue, ne le permettent pas. Il faut une langue oublieuse, réinventée, qui, tout en effaçant ce qu'elle touche le façonne. Le français n'a pas de mot pour dire un tel mouvement contradictoire. Je n'en ai pas trouvé. J'en ai donc inventé un : *Effaçonner*. Façonner en effaçant. Effacer tout en façonnant. En d'autres mots : réinventer l'oubli en effaçant le lien qui le rattache à la mémoire. Faire en sorte que l'oubli, comme le croyaient les Athéniens, redevienne le contraire de la vérité.

Gelman a, lui, bien avant moi, dû inventer un verbe qui dise cela. Il appelle cela tout simplement « gelmanear », « gelmanéer ». Voici ce qu'il dit dans un poème figurant dans *Cólera buey*[1], un recueil de 1963. Le poème a pour titre *Héros* et il fait, comme *Gotán* ou un autre poème de ces années-là, à savoir, *ce qui n'a pas de nom*, figure d'acte fondateur de sa poétique. En voici les cinq premiers vers :

les soleils soleillent et le mers mèrent
les pharmaciens spécifient
dictent de belles recettes pour la stupeur
se déjeunent dans leur grand centimètre
à moi il me revient de gelmanéer

Et plus loin il conclut :

gelmanéons gelmanéons vous dis-je
allons connaître les plus beaux
ceux qui ont vaincu avec leurs défaites

Cela, cet effaçonner, ce gelmanéer, me fait un peu penser aux emballages de Christo. C'est quand les ponts, les paysages, les

1. En français, le livre a paru sous le titre *L'Amant mondial*, trad. Jean Portante, Caractères, 2012.

immeubles, les parcs, les monuments sont empaquetés sous une couche de toile, quand ils sont, j'ose le mot, *silenciés*, tus, oubliés, qu'ils acquièrent leur véritable identité. Chez Gelman c'est la couche de la langue réinventée, qui, en recouvrant l'innommable, fait jaillir la vérité. Quand les soleils soleillent, ils ne brillent pas. Ils font ce qu'ils sont. Ils sont dans leur langue. Ils sont vrais. Ainsi fonctionne l'effaçonnement, il efface le dehors et façonne le dedans. Il efface ce qui est dessus et fait surgir ce qui est dessous. Transforme l'oubli du mot en vérité.

Je voudrais m'attarder un tout petit peu, pour illustrer cela, sur trois livres du poète, trois livres des années 1960, donc comme *Gotán* ou *Cólera buey*, antérieurs à la dictature. Trois livres qui ne sont en réalité que les trois parties d'un seul qu'on pourrait intituler *Traductions*. Cela m'a amené à en réunir la traduction en un seul volume que j'ai intitulé *Traductions / Les autres*[1]. J'ouvre ici une courte parenthèse pour dire que la traduction, elle aussi, opère par effaçonnements. C'est-à-dire qu'en un seul mouvement elle efface les mots de la langue d'origine pour façonner ceux de la nouvelle langue.

Mais revenons à ces « traductions » de Juan Gelman. Ou bien à ce que Gelman appelle *Traductions*. Les trois livres en question sont respectivement *Traductions I. Les poèmes de John Wendell* écrit entre 1965 et 1968, *Traductions II. Les poèmes de Yamanokuchi Ando* datant de 1968 et *Traductions III. Les poèmes de Sidney West* qui eux sont de 1968-1969. Bien entendu, et il faut le dire d'emblée, il ne s'agit pas de traductions dans le sens que nous pensons. Même si parmi les premiers lecteurs, il y a en a eu qui se sont laissés prendre au piège. Gelman m'a raconté mainte anecdote à ce sujet où de faux admirateurs se sont approchés de lui pour le féliciter d'avoir si bien rendu dans sa traduction les textes originaux du grand poète Sidney West.

Or il ne s'agit pas de traductions. Mais il ne s'agit pas non plus d'hétéronymie. Bien des commentateurs ont trop vite rapproché ces « traductions » de l'œuvre de Pessoa, alors que c'est le contraire de ce qu'a fait l'auteur du *Livre de l'intranquillité* que recherche Gelman. L'hétéronymie ne l'intéresse pas. Il y a plutôt nécessité d'assembler à l'intérieur de lui les morceaux permettant de se dire, tout en taisant son moi. Il invente pour cela un autre territoire pour y occuper un espace qui n'y existe pas. Ce n'est pas, comme chez Pessoa, la recherche de la dispersion du moi. Il y va avant tout de réunir ce qui est dispersé dans le territoire autre à l'intérieur du moi. Pessoa va se nicher dans les noms qu'il invente, Gelman invente des noms pour les nicher en lui-même. Cela lui permet la distance dont sa poétique a besoin pour couvrir l'innommable d'une couche de mots qui feint de venir du dehors mais qui en réalité n'est que pure invention de langage. Il y a là, effaçonnement extrême, oubli du moi afin que le moi véritable émerge. La poésie devient alors traduction. Gelman joue sur cela dans l'épitaphe aux *Poèmes de Sidney West*. Il pose deux questions qu'il attribue à un certain Po-I-Po, tout aussi imaginaire que Sidney West et les autres :

La traduction est-elle trahison ?
La poésie est-elle traduction ?

Dans le territoire de l'Autre ainsi inventé, se mettent en place les effaçonnements qui caractérisent la poésie de Gelman, et que l'on retrouvera systématisés plus tard dans toute l'œuvre. Je pense, par exemple, aux diminutifs si difficilement traduisibles en français. Ils permettent de transformer, comme le ferait une opération chimique, et nous revoilà dans la calcination du mot, l'obscurité en lumière, la douleur en amour, la rudesse des temps, les *Finstere Zeiten* de Hölderlin, en douceur, en tendresse – ce sont les thèmes majeurs de la poésie de Gelman – et ensevelissent sous une couche d'intime extrême l'expérience de vie impatiente d'être dite, mais qui ainsi est tue. Le dérèglement syntaxique, quasi systématique dans *Les poèmes de Sidney West*, est un

1. Juan Gelman. *Traductions / Les Autres*, trad. Jean Portante, Caractères, 2014.

autre effaçonnement. Il efface la règle, l'habitude, la convention, et façonne une grammaire qui d'un poème à l'autre se réinvente. Le traficotage des genres va dans la même direction. Il sème la zizanie dans le rapport entre le masculin et le féminin et éclaire ainsi du dehors ce qui à l'intérieur brille. Il y a aussi les substantifs qui sont transformés en verbes – j'ai déjà mentionné le verbe « soleiller », mais on trouve ailleurs les évêques qui évêquent, les vierges qui viergent, les pieds qui pièdent, les chaises qui chaisent, etc. À l'inverse, des infinitifs deviennent des substantifs, « el morir » au lieu de « la muerte », « el amar » au lieu de « el amor ». Cela met du mouvement dans ce qui est statique et transporte les mots vers l'ailleurs de la langue. Parfois la calcination est extrême. Naissent ainsi des « caballos depravacos » qui sont « cerebelentes áspimos taquerres », ou des « camisculas herpentes ». Là, l'effacement est tel que l'on a du mal à reconnaître le mot à faire surgir de l'oubli. Ajoutons-y les questions qui ont à la fois valeur d'affirmation et de mise en doute, et même, déjà, sur le plan visuel, les barres obliques qui effacent ou gravent les limites des vers…

Tout cela, et il faudrait y ajouter bien d'autres choses, participe de l'invention langagière qui, rappelons-le, n'est bien entendu pas un simple jeu, mais met en place ce que Gelman appelle « gelmanéer », c'est-à-dire nommer l'innommable par la réinvention langagière, taire en disant, disant pour taire, réinventer l'oubli, oublier pour faire surgir non la mémoire mais la vérité. Ce détour par le territoire de l'Autre rapatrie dans le poème l'autre langue, libérée de la camisole de force des conventions qui l'appauvrissent. Une autre langue qui s'enrichira, deviendra de plus en plus systématique, d'un livre à l'autre, et qui, quand le malheur vient frapper violemment à la porte, en 1976, est une langue prête à nommer l'innommable cruauté mortifère des sbires de la dictature et le deuil insupportable que cette dernière installe dans la vie de Gelman. Plus l'innommable devient cruel, plus la langue se gelmanise, se calcine, devient oubli de mots, se cherche d'autres racines à l'extérieur du moi qui parle.

La logique de la traduction, c'est-à-dire du territoire de l'autre langue appelée pour taire et dire à la fois l'innommable, amènera Gelman, après 1976, alors qu'il est forcé à l'exil, à un vivre hors de, qui a duré jusqu'à sa mort en janvier 2014, non à rompre avec l'exploration de l'ailleurs de la langue, mais à l'approfondir. Le désastre de la dictature inviterait, si l'on suivait Adorno, à se taire définitivement, mais Gelman est du côté de Celan qui, lui, effaçonne la langue allemande, et invente la « contre-parole » pour la sauver à sa manière des griffes de l'innommable.

Ce n'est donc pas étonnant que Gelman aille chercher ses mots auprès d'autres « auteurs », parce qu'en lui il y a désormais non seulement oubli de mot, mais absence, absence du fils surtout, assassiné par les escadrons de la mort. Et ce n'est pas non plus un hasard s'il se tourne dans les premières années de l'exil avant tout vers les mystiques, saint Jean de la Croix surtout, et sainte Thérèse d'Avila. Non, parce qu'il cherche à travers eux à rapatrier en lui une quête du divin, mais tout simplement parce que saint Jean et sainte Thérèse se révèlent être, avec leurs mots silencieux – pensons à la belle quatorzième strophe du *Cantique spirituel* de saint Jean où est évoquée *la musique silencieuse* accompagnée de la *solitude sonore* – des compagnons de route idéaux.

La traduction française *musique silencieuse* rend mal l'espagnol *musica callada* de saint Jean, parce qu'elle évoque un état de la musique qui, fonctionne peut-être bien dans le système de saint Jean, mais ne rend pas compte de la manière dont Juan Gelman en fait dériver la *palabra callada*, qui n'est pas le mot *silencieux*, mais le mot *tu*, participe passé du verbe taire, le mot qui a été tu, qui a été silencié, tout comme les disparus de la dictature sont ceux qui ont été disparus, et pas ceux qui ont disparu.

C'est dans *Citas* et dans *Comentarios*, deux recueils de 1978 et de 1979, que Gelman s'approprie saint Jean de la Croix, sainte

Thérèse d'Avila et d'autres mystiques, tout comme auparavant il s'était approprié John Wendell, Yamanokuchi Ando et Sidney West, les premiers étant symétriques aux derniers, à ceci près que saint Jean, sainte Thérèse ont bel et bien écrit, alors que West, Ando et Wendell sont inventés. Il n'appelle plus cela *Traductions,* mais *citations* et *commentaires*. Mais le mouvement est le même. Passer par l'autre territoire pour dire l'innommable. Chercher des racines, puisqu'il faut oublier l'hier, dans la langue autre, qu'elle soit fictive ou réelle. C'est dans ce sens un peu dommage que dans la traduction française de *Citas* et *Comentarios* on ait gommé les titres originaux au profit du titre plus vendeur qu'est *L'Opération d'amour*[1]. J'ai pour ma part, dans ma traduction des « Traductions » de Gelman, gardé dans le titre le mot *Traduction*, parce qu'il est, comme la citation et le commentaire, à la base même de l'invention langagière de Gelman.

Un autre détour, enfin, complète le dispositif. Une autre recherche de racines de langue, à l'extérieur du moi qui écrit. Cela a donné naissance à un petit bijou de livre que Gelman a intitulé *Dibaxu*[2]. Et qui a la particularité d'avoir été écrit non en espagnol – si tant est qu'on peut dire que la langue d'écriture de Gelman est l'espagnol –, mais en séfarade, c'est-à-dire dans la langue des juifs d'Espagne et du Portugal. Il y a là l'inverse de la traduction, il y a là non citation, non commentaire, mais appropriation d'une langue autre. Et ce n'est pas dans la judaïté familiale, celle de ses ancêtres ukrainiens, qui est ashkénaze, qu'il est allé la chercher, mais dans ce qu'il appelle le « substrat » de l'espagnol du XVIe siècle. Et, en effet, *Dibaxu* signifie « en-dessous ».

C'est comme si se réveillait la nécessité d'une langue dormant sous la langue, explique Gelman dans la *Scolie* qui précède *Dibaxu*, une « langue sourde ». Et il continue : « *Pourquoi dormait-elle ? Pourquoi sourde ?* » « *Peut-être,* répond-il, *ce livre est-il à peine une réflexion sur le langage à partir de son lieu le plus calciné, la poésie.* »

Se tisse ainsi un long fil vers les autres lieux propices à la calcination, fil mis à nu par les langages venus du dehors, un fil qui des *Traductions* passe par les *Citations* et les *Commentaires* et aboutit à la langue sous – *dibaxu* – la langue. Un fil qui unit, comme une épine dorsale, tout le corps de la poésie de Juan Gelman. Un fil qui est alimenté par « le constant désir – et son échec – de trouver le mot qui tait ce qu'il dit ». Un fil qui, de calcination en calcination, réinvente l'oubli et le transforme non en mémoire, mais en vérité nommant l'innommable absence.

1. Juan Gelman, *L'Opération d'amour*, trad. Jacques Ancet, Gallimard, 2006
2. Juan Gelman, *Salaires de l'impie*, trad. Jean Portante, Éditions PHI, 2002.

WERNER LAMBERSY

L'AGENDA

En hommage au grand poète hongrois
Miklós Radnóti assassiné par les nazis

Pour René de Obaldia

Le silence prévaut mais si nous nous taisons, qui parlera ?

PRIMO LEVI

Toute existence personnelle repose sur un secret.

ANTON TCHEKHOV

Deux rôles : le témoin des événements, Fanny ; et le juge, Zabor, qui a instruit l'affaire. Il est assis dans la salle. Costume de ville. Le rideau est ouvert. Au fond de la scène, un mur de papier divisé en 3 parties comme 3 portes. Long silence ! Il s'énerve, se lève et monte sur la scène, jette un œil côté cour, côté jardin, et constate en s'adressant au public :

ZABOR — Il n'y a personne ! *(Un temps.)* Il doit se passer quelque chose… Une grève, un contretemps, un embouteillage ?… Non, non, ils vont arriver… Regardez ! On a balayé ; ouvert le rideau ; réglé les lumières… Oui, je sais !… je suis comme vous : ça m'énerve d'attendre. Sinon, c'est quoi ? Des promesses… *(Il s'arrête.)* Sinon, ça rime à quoi ? On pense déjà « Dans quel resto… » ou « Celui-là il ne faudrait pas qu'il nous colle à la sortie ! » *(Un temps.)* J'aimerais… Tenez ! J'en profite… Non, non, on respectera le programme… Ils respectent toujours le programme *(ironique)* : Non ?… *(Il regarde dans les coulisses.)* Tiens ! Ça peut servir ! *(Il tire une malle sur l'avant-scène et s'assoit dessus.)* Là ! On est mieux ! Voilà ! Allez savoir ! Je vous raconte : en 1945, j'étais fonctionnaire ; je m'en foutais… La guerre était finie ; j'étais vivant ! *(Il ouvre la malle, sort un vieux trench, un chapeau mou, une écharpe grise ; il s'habille.)* Tout à coup, ça bouge partout, on vous pousse… Comme ça ! *(Il fait comme s'il suivait une foule qui le bouscule et l'entraîne ; va vers les coulisses ; disparaît… On le voit aussitôt en ombre chinoise derrière l'écran. Il jette d'abord son chapeau par-dessus, puis son écharpe ; il attend un moment et passe en crevant l'écran central pour apparaître un peu ahuri.)* Ah ! Vous êtes là ! Merde alors, je ne croyais pas que ce serait si facile de passer de l'autre côté. Quarante ans que j'attends sans savoir, sans espérer… Enfin, on connaît tous ça ! On se tient tranquille… Comme au théâtre ! Comme vous, comme moi. *(Il fait de grands signes. On éteint puis on rallume la salle.)* Ah !… Deux minutes à la TV, un jour dans le journal… *(Il se peigne, rajuste sa cravate, essuie ses chaussures avec son mouchoir, le passe sur son visage et sourit.)* Et hop ! Impasse et manque : c'est ça, la liberté !… Débrouillez-vous, que le meilleur gagne, etc. On est seul.

Une femme passe par le trou du papier déchiré ; robe à fleurs démodée ; elle file dans les coulisses, ramène bruyamment trois chaises en plastique empilées et les dispose autour de la malle ; elle revient encore avec une lampe de bureau et un dossier épais… Il la considère longuement, d'abord surpris, puis intrigué, semble réfléchir.

ZABOR — Mais je vous connais, vous !

Elle rit ; l'observe moqueuse et taquine.

FANNY — Mais moi aussi, monsieur le commissaire !

ZABOR — Magistrat !… Aujourd'hui, je suis juge d'instruction… enfin, j'étais *(une moue)*. Je pars à la retraite, si on peut dire *(caustique).* Fin de siècle ! Fin d'époque ! Fin de régime ! Fin de vie… et quoi encore ?

FANNY — Rappelez-vous *(corrigeant le ton)*, monsieur le juge ! Radnóti… Le carnet…Le charnier d'Abda…Votre première affaire, je crois…Votre horreur devant tout ça…Vous savez ! Moi aussi, j'ai passé le mur…Pas le même, c'est sûr ! Pas en même temps !

ZABOR — Vous n'avez pas changé ! Tant d'années…1945 ? C'est ça ?

FANNY — Eh oui ! Les souvenirs ne changent pas ! Ou alors, ils meurent ou ils se mettent à mentir et moi je ne mens jamais… *(Un temps.)* On peut se tutoyer, non ?

ZABOR — Oui, pourquoi pas ?

FANNY — Tu te souviens…

ZABOR — Si je me souviens, Fanny !…Toute ma vie ! Toute ma vie, je me suis demandé… *(Il retire son trench, son écharpe, son chapeau, en « habille » la chaise du milieu ; fouille le trench, sort un petit carnet usagé ; le montre et le jette sur la malle.)* Miklós Radnóti… j'ai tout lu de lui… aujourd'hui encore… Lui aussi se souvenait d'une jeune femme très belle, la sienne… Oui, j'ai tout lu… du pourquoi… au comment de sa mort… Mais c'est toi qui avais disparu… Et c'est moi qui suis resté. *(Il reprend le carnet.)* Je peux ?… Excusez-moi… déformation professionnelle ! *(Il hausse le ton.)* Mesdames, messieurs… Le carnet Radnóti… Celui où il a noté sa mort… Radnóti… Poète, rebelle, libre, juif, mécréant, prophétique et sentimental, lyrique et lucide… vrai… exécuté le 8 août 1944, d'une balle dans la nuque, alors qu'il notait encore, au moment de mourir et de tomber dans la fosse commune, avec 20 autres survivants d'une marche forcée depuis la Bulgarie… Assassiné par des SS restés inconnus… Lui, livré à l'anonymat, sans traces… mais pas sans témoin. *(Il se tourne vers Fanny.)* Toi, cachée dans l'herbe, gamine fuyant la soldatesque… Toi, jeune fille, qui viendra, plus tard, tout raconter à la police… Et moi, jeune stagiaire…

FANNY — Arrête ! J'avais peur, si peur…

ZABOR — Seul témoin ! Toi, sans qui… ô Fanny !

FANNY — J'ai tout raconté ! Les corps… Le carnet fourré dans sa poche quand son voisin avait culbuté dans la tranchée… Maintenant…

zabor — Non, Fanny, non ; je ne comprends toujours pas…

Il veut allumer la lampe de bureau mais le fil est trop court ; *Fanny ramène des coulisses une bougie qu'elle allume.*

ZABOR — Non, Fanny, je vois mieux dans l'ombre.

Il souffle la bougie, Fanny la rallume.

FANNY — Tu vois, tout tremble… l'ombre, la lumière et nous… Même nos souvenirs… S'il te plaît, donne-moi le carnet. *(Il hésite puis le lui tend.)* Il est aussi à moi, non ? (*Elle le feuillette.)* Oh ! Mais c'est ton écriture…

ZABOR — C'est une copie.

FANNY — Une copie !

ZABOR — Ça fait des années que je traîne ça partout… Pourquoi écrire quand personne… Pour qui, contre quoi, personne ne saura… Et toi dans tout ça ! Pourquoi n'ai-je rien fait, je t'ai laissée partir… Que reste-t-il ?

FANNY — La vie est si courte…

FANNY — Personne ne lira ça…

FANNY — On ne peut pas savoir… Je suis là…

ZABOR — Et le carnet aussi !

FANNY — Une copie ! *(Elle tripote le carnet.)* Une copie, c'est bien toi ça !

Elle remet le carnet dans la poche du trench, allonge celui-ci comme un gisant sur la malle, avec chapeau et écharpe puis elle place le bougeoir, la bougie allumée au pied du tout.

ZABOR — Voilà le gisant ! Saint Miklós ! On dirait une veillée funèbre.

Elle souffle la bougie et la range à terre.

FANNY — Non, Zabor ! Miklós n'est pas mort… Le carnet, le vrai, est là parmi nous… Il vit… Radnóti ne copiait pas, lui !

Ils se tournent de trois quarts l'un vers l'autre en bougeant les chaises. Zabor feuillette le dossier, pensif.

ZABOR — La nature copie, la vie copie, on appelle ça la transmission, la communication, l'histoire… Nous sommes la vie ; nous copions, le poème copie… Il ne s'agit pas d'imiter mais d'agrandir l'espace. Et cela change tout ; tu comprends. *(Il lit dans le dossier.)* « Comme tu es belle dans la neige. Derrière toi, le fleuve et la plaine en novembre. Tout est gris ; tous nous sommes gris ; tu es la seule tache de couleur… » Tu vois ! Il copiait l'avenir, son avenir… et le mien.

FANNY — Nous étions jeunes ! Moi, je le suis restée pour vous deux… Je fais revivre ces morts pour qu'ils quittent le ventre de la terre… et le mien… Il fallait que ça sorte !

ZABOR *(il rêve)* — C'était ma première « affaire ». *(Il sourit.)* On m'avait collé un truc sans intérêt… Un charnier ! Un de plus…

FANNY — J'avais vu, je ne cesse pas de voir… On attendait la pluie ; tout allait devenir de la boue… Celle des hommes, celle des guerres… toi…

ZABOR — Quoi moi ?

FANNY — C'était toi, c'était nous dans la fosse ; pas Radnóti ! Il est dans sa parole ; toi, dans la paperasse ! Ne cours pas comme une poule sans tête… La peur, le système, la carrière, c'est fini pour toi…

ZABOR — Attends ! Écoute ! *(Il lit.)* « J'ai vécu un temps où, déjà, l'homme tuait par goût, pas seulement par ordre ; un temps où les poètes n'allaient plus en chantant mais attendaient. » C'est de lui… C'était pour nous… *(Un temps.)* Je ne savais pas…

FANNY — Oui, tout le monde est Radnóti… plus de propagande, la vérité, plus de discours, la liberté…

ZABOR — J'instruisais des faits, Fanny, sans plus, mais ce sont eux qui nous instruisent… Quant à la vérité !

FANNY — Oui quoi, la vérité ?

ZABOR — Vérité, mensonge ! il n'y a pas de cruche sans le vide qu'elle contient… À nous de voir ! Radnóti aurait dit *(il lit)* : « L'humain la raison, sont là qui sommeillent… Oh dis-moi que tout n'est pas perdu… Seulement ceux que l'esprit a désertés. »

FANNY *(de mémoire)* — « J'écris dans le noir et sur moi s'abat la lucidité de 2 fois 2 font 4. »

Noir sur scène. Ils s'affrontent, comme après un moment de grande intimité. Pendant que la lumière revient progressivement, qu'elle met de l'ordre dans ses vêtements, lui se reboutonne.

ZABOR — Oui ! Je copiais ; je portais cela un peu plus loin… La paperasse, c'est la sagesse des nations, la sainteté des états ; la preuve par la patience d'une confiance dans l'avenir…

FANNY — Ou le contraire…

Il hausse les épaules.

ZABOR — Des millions d'archives…C'est comme ça qu'on a su pour la Shoah, les génocides,

les… enfin tout !… Moi, je recopiais le carnet. C'est tout ce que j'avais de toi, de nous, de moi… De ta fameuse vérité.

FANNY — Mais j'étais là, moi, bien vivante sous tes yeux… et tu n'as pas voulu voir… Quel gâchis !

ZABOR — J'ai tout de suite su en le lisant : « Elle est blonde et païenne… rien n'existe que l'herbe et l'arbre et le soleil et la lune et l'étoile et les bêtes, dans les champs aux mille couleurs. » Mais tu n'étais plus là…

Pendant ce temps Fanny dessine au feutre noir, sur les deux écrans latéraux, 1789… 1989… une sorte de bibliothèque pleine de livres ; puis elle revient devant la scène.

FANNY — Moi, je savais ; le corps sait toujours avant le reste ; mais toi, tu restais sourd, aveugle, muet à cause de cette horreur que tu découvrais… Tu n'étais pas là.

ZABOR — J'avais peur moi aussi… Je pensais avoir une carrière… J'avais de l'ambition ; tu sais ce qu'on disait à l'époque : les uns étaient abattus parce qu'ils avaient des bottes, les autres parce qu'ils n'en avaient pas et la plupart pour rien…

FANNY — On aurait pu… on aurait dû… Oh ! Oui…

ZABOR — C'est toi qui me l'as désigné… Tu as dit : il était beau !… et encore : regarde ! Le coup de grâce l'a laissé intact… non ! Plus beau encore, comme déchargé, libéré de ce qu'il avait à nous dire ! *(Un temps.)* Et tu me fixes des yeux en disant cela… « Der spring noch auf. » *(Il mime sobrement l'exécution en tombant à terre, se relève, frotte ses vêtements.)* C'était de mon cœur qu'il parlait…

FANNY — Aujourd'hui, je t'écoute à nouveau ; je te parle, je tremble… Je tremble encore… Tiens, touche-moi…

Ils se rapprochent.

ZABOR — Devant moi, il y a toi, l'amour… Ta beauté… Et lui qui nous offre tout cela…

FANNY — L'amour, la liberté… Tu as choisi ; et ça remonte comme un seau d'eau d'un puits, c'est lourd, mais la lune, le ciel, les étoiles et mon visage *(elle se penche sur lui qui est tombé à genoux).*

ZABOR *(il se relève)* — Je t'aimais ; je t'aime, je n'oublierai pas, je ne me cacherai plus la vérité ; j'aurais pu… J'aurais dû… Je peux…

FANNY — Lui aussi a laissé son adresse… Il a griffonné en hongrois, en serbo-croate, en allemand et en français « poèmes de Miklós Radnóti, à rapporter à… C'était sa façon de dire comme à 33 ans face au tribunal qui l'accusait d'être immoral : « Le chat miaule, le poète écrit ; c'est leur rôle. »

ZABOR — Moi, je vous ai aimé, je vous aime : « c'est mon rôle… » Même s'il ne nous reste que ça. Tu es restée sans adresse, sauf ces poèmes, ce carnet…

FANNY — Tu m'as laissée partir, Zabor… *(Elle prend le trench et le jette sur les épaules de Zabor.)* Mais je t'aime ; je suis ta mémoire ; je suis le poème de ta vie… Le poème qui épaissit le mystère du monde à la lumière d'un mystère plus grand… Et ça s'appelle la liberté.

Il fait voler son trench comme une muleta et fredonne un air de Carmen.

ZABOR — Olé ! Olé ! *(Un temps ; il se calme.)* Grâce à toi, à lui, comme lui, je puis dire : « Je suis né. J'ai dit non. Je suis là. »

Noir brutal sur la scène, puis la lumière revient peu à peu, pendant qu'il range tous les accessoires en coulisses, sauf la malle qu'il traîne sur le bord, bien au milieu ; entre-temps elle est sortie comme un rêve ; il semble se réveiller, on sent qu'il va parler ; il reste seul en scène, cherche des yeux F., renonce et monte sur la malle ; il a mis le chapeau sur la tête et l'écharpe au cou comme un orateur politique.

ZABOR — Vous tous, debout ! Saluez l'émotion, c'est elle… *(Il est interrompu, avant que les gens ne se lèvent, par un portable qui sonne dans sa poche.)* Ah ! C'est vous… je sais bien que la

foule se presse aux frontières, le mur est tombé ! Oui, oui, je dégage, OK. *(Il descend de la malle, la range en coulisses et s'adresse au public.)* Je vous l'avais bien dit, ils arrivent ; le spectacle va commencer… Comme d'habitude, oui, comme prévu ! *(Il s'aperçoit qu'il a encore son chapeau ; va pour le jeter côté cour, puis côté jardin, et finalement le garde et salue les spectateurs avec toutes sortes de mimiques.)* Non, finalement, je le garde… Les souvenirs, c'est comme ça ! Vous aussi, vous faites ça, hein ? Juste un mot… Combien de Fanny sont revenues ce soir ? Combien de petits juges se demandent… ? Et qu'est-ce qui lui a pris de parler de poésie ? On n'est pas venu pour ça ! On voulait une histoire… Eh bien, tiens, je vous en raconte une dernière : À un ami qui passait un examen, on a demandé s'il connaissait la profondeur du Danube à Budapest… et tout à trac il a répondu : Oui bien sûr, mais sous quel pont… Ce n'est pas de la poésie, ça ! *(Il sort un jeu de cartes, essaie un tour et le rate ; tout tombe à terre.)* Regardez la statue de la Liberté : on dit qu'elle éclaire le monde… Pas du tout, elle cherche son chemin… Radnóti l'a dit : « Il n'est rien que je comprenne, je sentais l'air peser sur moi comme avant d'être né… Et comme un mendiant je t'appelais, poésie, à de grandes retrouvailles qui rompent la malédiction… Alors, j'ai grandi, j'ai gagné les venteuses cimes de la sonore et dure liberté. » C'est pas beau, ça !… C'est la vie ! Ça donne faim… *(Il sort un œuf de sa poche.)* C'est simple comme un œuf ! Ou bien on le gobe ou bien on le pèle… Comment savoir ? *(Il se tape l'œuf sur le front et entreprend de le manger.)* Une chance sur deux ! HUMMM ! C'est bon ; ça donne faim, la vie…

Pendant ce temps, 2 ou 3 acteurs en costume de bouffons de théâtre se ruent à travers les deux écrans restés intacts jusque-là, avec à bout de bras des poules qu'ils lâchent sur le plateau et des paniers d'œufs de Pâques en couleurs qu'ils distribuent au public des premiers rangs.

Zabor se retire sur la pointe des pieds, jette son chapeau et bande son écharpe autour du front comme font les kamikazes ; noir total, le rideau se ferme, puis s'ouvre sur le vide.

ALEJANDRO SARAVIA

LA BOLIVIE ET LES DROITS SANS L'HUMAIN

I

Est-ce qu'un Indien est un être humain ? Tel était l'arrière-fond des débats à Valladolid entre 1550 et 1551 qui opposaient le dominicain Bartolomé de las Casas et le théologien Juan Ginés de Sepúlveda, bien que les échanges aient surtout porté sur la façon dont on devait procéder à la conquête et à l'expansion coloniale, c'est-à-dire à la destruction et à l'anéantissement des langues et cultures originaires et à l'occupation violente des territoires des peuples des Amériques.

Des voix amérindiennes décrivent la présence européenne sur les terres d'Abya Yala, le nom de l'Amérique du Sud, comme un génocide. Selon des sources diverses, avant l'arrivée de Christophe Colomb, cette région comptait une population de 70 à 110 millions d'habitants. Depuis 1492, entre huit et neuf Amérindiens sur dix ont perdu la vie à cause de l'invasion européenne.

La création de la Bolivie en 1825 en tant que nouvel État indépendant ne fut rien d'autre que le transfert du pouvoir colonial des mains d'une élite seigneuriale péninsulaire à une élite créole qui voyait avec frustration les postes les plus élevés de l'administration coloniale octroyés aux seuls péninsulaires.

Ces Créoles, qui connaissent les textes du siècle des Lumières français, vont expulser à partir de 1809, après une insurrection de quinze ans, l'armée et l'administration de la couronne espagnole. Cependant, depuis 1825, la nouvelle République n'a fait que renforcer les structures d'exploitation et de domination de la majorité amérindienne, au nom de la « liberté ». Et jusqu'en 1952, la terre, et par extension l'État, continuera d'appartenir aux grands propriétaires. Femmes, hommes et enfants indigènes, qui n'avaient aucun droit citoyen, appartenaient aux propriétaires des terres et des mines, au même titre que le bétail.

Depuis la capture de l'Inca Atahualpa en 1532 par les Espagnols sous le commandement de Francisco Pizarro à Cajamarca et la chute de l'administration des Incas, les peuples originaires n'ont pas cessé de résister à l'oppression coloniale. Un exemple en est les grands soulèvements de 1781 à Cuzco et La Paz, avec des figures comme Tupac Amaru, Tupac Katari et Bartolina Sisa en tête de la résistance.

Sous la République, les massacres des Indiens se produisent périodiquement, incluant ceux commis par les dictatures militaires contre les peuples originaires, maintenant ouvriers, miniers et paysans, à Catavi en 1942 et 1967, à Tolata et Epizana en 1974 et Porvenir en 2008.

L'arrivée d'un Indien, Evo Morales, à la présidence de la Bolivie en 2006 marque un tournant dans l'histoire du pays. L'élite économique, la classe moyenne et les métis ont reçu cette victoire comme une offense, une injure et un danger à ce qu'ils croyaient être leurs droits acquis. Pour eux, la place de l'Indien bolivien se limitait à celle de porteur dans les marchés, ouvrier dans la construction, une main-d'œuvre exploitée qui mâchouillait à peine l'espagnol. Les peuples originaires de la Bolivie étaient vus comme des personnes pauvres, sales, malodorantes,

qui étaient cependant des soldats courageux, chair à canon pendant la Guerre du Chaco, des miniers sacrifiables, des paysans humbles, obéissants et reconnaissants de la grâce et la bonne volonté des *caballeros* et *señoras*, membres d'une classe moyenne qui tant bien que mal essayaient de faire disparaître ses propres racines et traits indiens.

Les femmes indiennes furent pendant des générations les bonnes, les servantes, dans les maisons des populations urbaines métisses, des domestiques qu'on logeait dans des espaces humiliants attenants à la maison des patrons. À l'ouvrage six jours sur sept, parfois la semaine complète, sans horaires fixes, sans statut ni avantages sociaux, leur vie entière était à la merci de la bonne volonté de la « señora », et souvent, elles étaient aussi victimes d'abus sexuels de la part des *caballeros*.

Accepter qu'un Indien qui n'a pas fini l'école devienne le président de la Bolivie ? Absolument pas. Impossible. Il faut le chasser du pouvoir. Telle est la mentalité raciste et coloniale d'une partie de la population bolivienne qui, en octobre 2019, s'est regroupée dans une opposition imperméable à tout raisonnement non discriminatoire, une population elle-même avec de claires racines amérindiennes.

L'État bolivien est né avec la marque du racisme autant dans son fonctionnement institutionnel que dans ses pratiques sociales et ses représentations culturelles, y compris la littérature.

Mais une chose est de connaître ces données historiques et une autre l'expérience personnelle de ce devenir, car notre corps, la couleur de nos yeux, de notre peau, les goûts culinaires, la construction d'une spiritualité intime, les rapports avec le monde physique qui nous entoure, notre façon d'agir envers l'autre sont, dans l'ensemble, l'expression de l'histoire incarnée dans nos corps. Nos corps sont ainsi le langage de l'histoire. Nos corps sont l'écriture du temps. Nous sommes texte en sang et os.

Le premier Indien que j'ai connu s'appelait Miguel. J'avais quatre ou cinq ans quand ma grand-mère paternelle Isidora Calderón Castellón a amené à la maison un garçon de dix ou douze ans pour jouer avec nous. Mais nous ne l'avons pas vu comme un enfant. C'était un Indien, avec des jukutas, ces sandales que portent les Quechuas à Cochabamba, des pantalons en laine blanche, qui tombent en dessous des genoux, exposant ses mollets basanés, un chapeau blanc et une blouse quechua. On n'échange pas un seul mot, rien que des regards avec la spontanéité de l'enfance, des gestes, des sourires. Malgré sa jeunesse, le garçon a des mollets qui révèlent une vie de longues marches, de longues journées de labeur sur les terres cultivées. Nous jouons sur la terrasse de la maison, à l'étage que ma famille loue. Il installe des boîtes de carton sur lesquelles il étire un grand drap comme un toit pour nous protéger de l'ardente lumière de l'après-midi. Nous regardons l'œil du soleil tamisé à travers le tissu de coton. Nous sommes tous des enfants du soleil, le vieux dieu solaire Inti. C'est un monde parfait, sans adultes.

Dans ces jours tragiques de novembre 2019 en Bolivie, un coup d'État mené par une oligarchie raciste, qui a su manipuler une partie de la population, a renversé le président aymara, Evo Morales. À la fin, c'est l'armée bolivienne qui a forcé le président démocratiquement élu à la démission. Le précédent coup d'État a eu lieu il y a presque quarante ans, le 17 juillet 1980, lorsque les militaires ont pris le pouvoir violemment, inaugurant un chapitre de répression, de violence et d'assassinats. Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, la violence verbale est encore plus brutale, plus directe, plus personnalisée. Une violence qui dévoile un racisme historique profond, impitoyable, violent.

Le racisme est une construction discursive nécessaire pour légitimer un mode de développement économique qui a besoin d'une main-d'œuvre remplaçable à laquelle on nie sa condition humaine ou qui réduit la personne à la catégorie de citoyen de deuxième classe. Le racisme reconnaît et justifie qu'il y a des êtres humains dont la valeur est égale à celle d'une

bête de somme, un âne, un cheval. Et même moins que ça.

Au début de novembre 2019, dans le petit village de Totora, en Bolivie, un dirigeant paysan, en défendant la légitimité de la présidence d'Evo Morales, a rappelé aux manifestants que pendant la période coloniale en Bolivie, une bête de charge avait une valeur égale à cent cinquante Indiens. Pendant des siècles, aux yeux du pouvoir colonial, l'Amérindien est une bête qui permet le maintien d'un régime économique colonial, dont les richesses, l'or et l'argent, iront aux coffres européens, une richesse qui nourrit l'appétit sauvage d'une Europe qui s'érige comme le summum de la civilisation mondiale. Le pouvoir colonial est comme un assoiffé qui voit de l'eau salée, plus il boit, plus grande est sa soif. Une soif héritée des nouvelles républiques, comme la Bolivie, où les peuples originaires qui sont soumis à l'oppression et au racisme s'appellent des pongos, des Indiens de service qui jusqu'en 1952 sont vendus avec les terres où ils labourent.

Dans l'un des premiers films réalisés en Bolivie, *La Profecía del Lago* (1925), « La prophétie du lac », le réalisateur José María Velasco Maidana commit le péché impardonnable de dépeindre une histoire d'amour entre un indigène aymara et une femme non indigène issue d'une riche famille propriétaire foncière. Le film a causé un scandale et a été interdit. La violence des Blancs et Métis boliviens fut telle que la copie du film a été brûlée. La reconnaissance d'une égalité humaine entre un Aymara et un Métis ou un Blanc, la construction de l'Indien comme personnage capable d'incarner un discours amoureux et traverser la frontière qui sépare une peau basanée d'une peau « blanche », la possibilité d'une intimité charnelle entre celui qui, pendant des siècles, appartenait à la catégorie de bête et celle qui représente une descendance européenne blanche est un acte impardonnable en Bolivie, et ceci jusqu'à nos jours.

Le coup d'État et l'autoproclamation d'une présidente, Jeanine Añez, le 13 novembre 2019, révèle une fois de plus que la Bolivie est une société fracturée, où les droits humains sont aussi fracturés. L'expérience de novembre 2019 nous montre la négation de l'humanité de l'Indien en refusant avec violence la valeur de son choix et de son vote électoral. Quelques jours plus tard, la droite bolivienne raciste déclenche la violence contre la population qui s'oppose au coup d'État.

Aymaras et Quechuas saignent à distance
neige rouge dans les Andes
nos sœurs et frères sous les balles
tombent avec le geste désespéré
d'une dernière cacharpaya
en sachant qu'on n'a qu'une seule
vie à semer sous les ciels bleu d'acier

nos peuples saignent, la Pachamama hurle
et nous sommes prisonniers de la distance
tandis que les chars militaires roulent
sur le sang, les soldats qui jouent à nouveau
la scène déjà représentée à Cajamarca en 1532
pomme de terre, la mémoire pousse lente
mémoire qui reste, peuple qui n'oublie pas

II

Le moment où vous apprenez les premiers mots de n'importe quelle langue marque la fin de votre solitude. Dès lors, vous avez la compagnie de vous-même, cette voix intérieure qui parle dans votre tête, dans vos rêves et dans vos heures d'éveil, qui décrit les formes du monde, qui lit les titres des journaux, les livres, qui écoute les conversations entre vos aînés ou des étrangers qui passent. Des mots qui vous habitent jour et nuit, vous saluent, vous rappellent un rêve, comptent les jours avant votre anniversaire, les années depuis la mort de vos parents. Les mots organisent le sens fragile de la vie, de celle que nous

voulons et celle que nous ne voulons pas. Nos lèvres forment les gestes et les expressions de la mort et du désir. La langue fait deux personnes d'une même personne. Elle qui est capable de créer des milliers de voix à l'intérieur d'une seule conscience humaine. Tout cela sans dire ce qui peut arriver quand on parle même mal, insuffisamment, par besoin ou par désespoir, deux, trois langues ou plus. Tant que vous connaissez une langue, vous ne serez jamais seul.

Après la naissance de A. dans la ville de Cochabamba, sa mère découvrit, bouleversée, que ses seins produisaient très peu de lait. Elle réalisa qu'elle n'était pas en mesure de nourrir son premier-né. Le bébé pleurait pendant des heures, malgré les tendres berceuses qu'elle lui chantait et le doux balancement du berceau en bois. La nouvelle mère, ne sachant pas quoi faire, pleurait de désespoir à côté de son nouveau-né. María vivait avec son mari au deuxième étage d'un immeuble de trois étages, à deux rues au sud de la place principale de la ville, la Plaza 14 de Septiembre. Par les fenêtres, sous la lumière jaune de midi, on pouvait voir les tours en pierre de la cathédrale, le vol circulaire des pigeons lorsque les cloches appelaient à la messe, les toits rouillés de tôle ondulée des maisons voisines, les toits de tuiles de terre cuite moussues, avec de petites plantes poussant parmi les canaux en céramique ocre. Au premier étage, il y avait les bureaux d'une compagnie d'import-export, Casa Macdonald ; le genre d'entreprise typique de la classe comprador bolivienne qui faisait venir une gamme de marchandises incluant des poids lourds de marque International et des fusils de chasse Remington's. María y travaillait comme secrétaire, engagée en partie grâce à ses connaissances rudimentaires de l'anglais.

al pie del Tunari

el lomo terso del Tunari a la distancia
runa de tierra follaje y piedra mirando
Cochabamba
puma verde en cuyo dorso cabalga un infante
la lluvia corre por sus costados púrpura
viene bajando a los maizales del valle
derramado
¡perfúmate de azucenas, tierra íntima!

al ver la inmensa altura azul y gris del Tunari
una garrida nube buscó poner los pies en la
tierra
para observar de cerca al gran runa sin perder
el corazón

sintió la música del quechua endulzando el aire
palpó la ancha espalda de la montaña
al contacto la nube se hizo gota, célula y sabia
corteza

su albo esplendor se deshizo en lluvia
besó la tierra, echó raíces y se levantó en alto
molle
recibiendo el canto de los chiwankos,
escuchando las cuecas del valle

verde nube verde puma verde montaña
¡ará, ará, ará!
un niño yace dormido al pie del Tunari

Rosa, la grand-mère, faisait bouillir à la hâte du lait avec quelques feuilles de thé pour sa fille en disant qu'une telle décoction l'aiderait à produire du lait pour l'enfant qui pleurait. Les résultats furent insuffisants pour calmer la faim de A. Un après-midi, María courut en bas avec son bébé dans les bras, en larmes, désespérée. Elle était partie à la recherche de Matilde, la femme de ménage de la compagnie car elle avait les seins pleins en raison de ses trois jeunes enfants. Il a suffi que les deux femmes se regardent dans les yeux pour comprendre la situation. Pourtant, l'une était une femme métisse, employée de bureau et « de race blanche » selon son certificat de naissance, qui pleurait sans savoir quoi faire pour calmer la faim de son fils, tandis que l'autre femme était une ouvrière quechua à la peau basanée. Entre elles, il y avait un immense fossé creusé par l'histoire, le classisme et le racisme colonial. L'une parlait le castillan, l'autre ne parlait que sa langue maternelle, le quechua, mais

elles n'avaient pas besoin de mots à cet instant. Vêtue d'humbles polleras, des jupes qui étaient son héritage culturel, Matilde déposa son balai contre un mur, prit le bébé dans ses bras et s'assit sur une chaise en bois au milieu du silence des employés de l'entreprise, qui regardaient la scène choqués et stupéfaits. Elle souleva son chemisier, exposant le bronze de sa peau, puis un sein chaud et turgescent, le mamelon durci par l'alimentation de ses propres enfants. Puis, doucement, elle poussa vers elle la bouche du bébé en pleurs. Il y a d'abord eu le silence, puis le doux bruit de la tétée. Quelques instants plus tard, le bébé dormait profondément, on pourrait dire qu'il ronflait presque de satisfaction. Dès lors, la femme quechua allaita le bébé de la secrétaire l'après-midi, tandis que celle-ci rédigeait à la machine à écrire Royal, un modèle Royal FP construit à Brooklyn, New York, des rapports hebdomadaires sur les ventes de camions, d'armes et de boîtes rondes en métal de bonbons Cadbury, peut-être importées de Knighton, Staffordshire, Angleterre. On pourrait croire que Matilde recevait un quelconque dédommagement financier pour la générosité de son lait de mère, mais ça c'est une autre histoire car, pour certains Métis et « Blancs », le fait de permettre à une femme des peuples originaires d'allaiter un enfant non autochtone était déjà une récompense en soi.

Des années plus tard, A., vivant maintenant dans un autre pays et parlant d'autres langues, ne pouvait pas s'expliquer les racines de sa profonde loyauté envers les peuples indigènes. Sa pensée, trop ancrée dans le rationalisme occidental, ne pouvait pas faire de place à l'idée qu'il y a des loyautés nées dans le lait maternel. Sa mère lui raconta cette histoire littéralement quelques heures avant sa mort, comme si ce fait de la vie avait été un lourd secret pendant 80 ans de son existence.

Ce qui est transvasé d'une culture quechua vers le métissage c'est aussi la recherche du silence, de l'illisibilité comme stratégie de survie culturelle. Ainsi, on arrive à des textes qui, même écrits dans une langue comme le castillan, refusent d'être traduits vers d'autres langues. Sans droits, les humains cherchent les formes de la résistance, parfois sans le savoir.

primera chunguinada

mordió la phalcha el pectoral hierro
venció la pacha toyanca al filo toledano
voló el colibrí de Nazca entre los morriones
y sobre la espalda del imperio
trepó el color de una contradanza quechuizada

por las piernas, los brazos
por los hombros de los oidores
subió una angustia de tonos y ritmos
cesó la mita por un instante
y estalló lenta como la flor de papa
una música de otro tiempo
devorando golas, jubones y calzas

los pinquillos se quebraron
las quenas fueron callando
mientras otro metal se hacía hijo del Ande
claves, solfeos y saxos
entonaron entonces
la paródica chunguinada

el sol quemó los estandartes
las glorias imperiales
cayó Castilla
y venció la risa

MIQUEL DE PALOL

LE LÉGISLATEUR

Traduction du catalan par François-Michel Durazzo

Dans quatre mois, une comète menace d'entrer en collision avec la Terre et de détruire toute forme de vie. L'ONU, qui a mis en orbite un vaisseau baptisé Aigle de Troie, capable d'accueillir deux mille personnes pour permettre à la civilisation de renaître une fois la Terre redevenue habitable, réunit sous la houlette de Muffat, le « législateur », une commission d'experts pour décider du contenu de cette Arche de Noé. Une sous-commission débat, composée d'Erzebet Bronsky, diplomate et professeur à Paris, Harvard et Berkeley, membre du Club de Rome, de Joan Florestan, ex-chef du département de recherche de l'Àurica S.A., aujourd'hui fusionnée avec Bertshell & Co. et l'Argensònica sous le nom de CBP, reconnu pour son expérience dans le domaine du contrôle environnemental des industries de l'Union européenne, de Waldemar Plumb, commissaire auprès des Nations Unies pour l'alimentation dans le tiers-monde et d'Ernestine Sanssouci, membre du FMI.

— Vous tombez à point, dit Ernestine Sanssouci en les voyant entrer. Nous sommes dans une impasse idéologique. Selon M. Plumb, nous avons là une occasion historique d'éliminer les plaies de nos sociétés, les guerres, les drogues, les maladies et les malformations, mais Mme Bronsky l'accuse ni plus ni moins d'être un fasciste.

— Ce n'est qu'une question de point de vue, dit Plumb très calmement. Puisque nous devons sélectionner un maximum de deux mille individus, si l'on se réfère aux préceptes de départ, il va de soi que nous allons prendre les plus sains, les plus forts, les plus intelligents et les plus jeunes, et qu'il faut considérer les choses comme je l'ai dit, de façon positive, et non pas négativement comme un prétexte pour se débarrasser des handicapés, des malades et des vieux.

— Ce n'est pas si simple, intervient Erzebet Bronsky. Il faut tenir compte de l'air du temps, car, même en faisant un effort d'objectivité, nous aurons toujours tendance à choisir les types socialement privilégiés, et quand je dis *socialement*, je ne parle pas d'ethnie ni de caste. Nous aurons beau agir de la façon la plus honnête du monde, nous ne pourrons pas nous défendre de choisir les plus beaux, les plus forts, les plus intelligents, c'est-à-dire ceux que chacun d'entre nous, en fonction de sa formation et de sa position, considérera comme les plus beaux, les plus intelligents et les plus forts. Le problème que cela pose serait plutôt d'ordre génétique : que faire des caractères récessifs, qui pourraient se manifester à l'avenir ?

— Je n'imagine pas que nous puissions choisir des personnes atteintes du syndrome de Down, même s'il fait partie de la nature humaine, fait observer M. Plumb.

— Certainement, et je serais contre un tel choix, dit Mme Bronsky. Mais nous ne pouvons pas non plus céder à la tentation de faire émerger le surhomme de la catastrophe qui nous guette. Le syndrome de Down fait partie de notre ADN et, quoi qu'on fasse, il réapparaîtra de génération en génération.

— Nous avons eu la même discussion, dit Ernestine Sanssouci en s'adressant à Muffat et à Florestan, à propos des homosexuels et des minorités qui présentent des caractères ou des goûts différents de ceux de la majorité. Sans vouloir bien sûr les mettre sur le même plan que

les personnes atteintes du syndrome de Down, dit-elle suscitant quelques sourires de courtoisie. Faut-il embarquer des homosexuels sur l'Aigle de Troie, ou doit-on ignorer les inclinations de chacun ? Faut-il prendre en compte cette question dans la mesure où ils seront encore là dans les générations futures ? Il va sans dire qu'en ce qui me concerne, indépendamment de ce que je pense sur le fond, je suis pleinement convaincue qu'il y en aura toujours.

— Peut-être devrions-nous revenir aux origines du discrédit historique dont souffrent les homosexuels avant toute autre considération sur les causes et les effets du phénomène, dit Plumb. Il est dû à leur faible disposition à participer à la perpétuation de l'espèce.

Expressions circonspectes.

— Si je peux me permettre, dit Florestan, il s'agit plus d'un dilemme culturel que d'un problème biologique. Je ne pense pas qu'il faille envisager une humanité sans homosexuels ou sans hémophiles : ce ne serait même pas viable d'un point de vue écologique, et encore moins nécessaire, car sur ce point aucun accord moral ne sera possible entre nous, même si, d'un point de vue social et culturel en général, on peut concevoir une communauté élaguée de phénomènes collectifs qui font partie de nos traditions.

— Totalement d'accord, dit Mme Sanssouci. Aucun de nous ne peut imaginer embarquer deux mille personnes qui seront les seuls émissaires de l'humanité vers l'avenir sans choisir les plus sains et les plus intelligents. Faire le contraire serait une illusion suicidaire et impardonnable. Le problème qui se pose, c'est de tracer la limite entre la santé, tout ce qui est biologiquement et socialement objectif, et ce que nous considérons comme relevant de la discrimination sociale, ethnique ou physiologique.

Muffat ouvre grand les bras :

— C'est précisément pour en décider que vous avez été choisis.

Tous rient.

— Il ne doit pas être difficile de trouver dans le monde deux mille individus n'ayant jamais eu ne serait-ce qu'un rhume, dit Mme Sanssouci. Le problème qui peut se présenter, c'est d'avoir un candidat impeccable, solide, en bonne santé, avec un QI digne de la science-fiction ou le plus beau dossier scolaire dont rêverait une grand-mère pour son petit-fils... et de découvrir soudain qu'une de ses arrière-grands-mères est morte de démence… Que faisons-nous dans ce cas, messieurs ?

— Au fait, dit Bronsky à Muffat, nous sommes en train de sélectionner les gens, mais comment l'opinion publique va-t-elle réagir le moment venu ? Et comment réagiront les minorités, si elles ne sont pas représentées ?

— J'espère ne blesser personne, dit Muffat en faisant sourire Florestan et baisser les yeux à Plumb. Si une fois dans l'histoire de l'humanité, une telle situation d'urgence s'est produite, il faut croire que c'est bien celle-là. Après avoir évalué la situation, il va de soi qu'on n'a ni le temps ni l'énergie de lancer des débats et de rechercher le consensus de la population mondiale. À aucun moment de ce processus, et encore moins à la fin, la question ne sera rendue publique, et je compte sur votre collaboration pour qu'on en reste là. La solution que présente le projet Aigle de Troie sera menée à bien sous protection militaire prioritaire, et personne – pas même vous une fois que vous en aurez fixé les lignes directrices –, personne n'aura la possibilité d'interférer dans le processus.

Florestan regarde Plumb qui semble sur le point de dire qu'il espère bien qu'il en sera ainsi, quand Mme Bronsky prend la parole :

— Puisque nous en sommes aux dispositions pratiques, il y a quelque chose qui me tracasse. Vous m'y avez fait penser en parlant des lignes directrices. Faut-il faire une proposition en donnant des chiffres précis ?

— En principe, dit Muffat, plus ce sera précis, mieux ce sera. Mais ce qui compte avant tout,

c'est la doctrine que vous allez fixer, la philosophie qui orientera vos choix. Sur les points où vous manquerez de temps pour les chiffres, une équipe technique s'en chargera en respectant scrupuleusement les lignes que vous aurez fixées.

Florestan lui dit à voix basse :

— Il faut que tu fasses partie de cette équipe technique...

Ernestine Sanssouci l'entend et dit :

— Je serais rassurée de savoir que notre Commission exerce une forme de contrôle sur la mise en œuvre des lignes directrices du projet.

Muffat, se perdant dans une exposition complexe de vagues garanties, répond à Mme Sanssouci, habituée à ferrailler contre des instances subalternes et à exiger des précisions, souvent sans autre succès, en partie vindicatif, que de prendre à défaut son adversaire, tandis que Florestan déconnecte, le regard fixé sur le reflet d'une fenêtre dans une autre, située à quatre-vingt-dix degrés de la première. Un sursaut désagréable lui fait prendre conscience de la situation pour la première fois, il se rend compte de la futilité de toute cette discussion et de la situation, du ridicule de la survie de formes bureaucratiques. Il se demande combien de temps il faudra à chacun de ses collègues pour se rendre compte que décider blanc ou noir n'a plus aucune importance, puisque le ciel est sur le point de leur tomber sur la tête. Il se demande si, au bout du compte, la seule chose qui les anime n'est pas la profondeur du désespoir, s'ils espèrent trouver d'une manière ou d'une autre un quelconque salut, et si, qui sait, ils ne se sentent pas condamnés par quelque projection téméraire à chercher dans qui sait quelle chimère l'assurance effective de la destruction de leur propre personne. Il va aux toilettes, se passe de l'eau fraîche sur les yeux, les voit dans la glace, rouges, plus dubitatifs que disposés à donner des réponses. Il rit. Comment pourrait-il en donner ! Il pense à Maria, à l'impression d'inachevé que lui a laissée leur rencontre de la veille, qui lui semble de plus en plus insupportable. Il se demande comment dans les circonstances actuelles, en l'absence totale de sens, on pourrait au moins faire quelque chose pour finir en paix avec soi-même, peut-être la seule aspiration raisonnable. Ils ne sont plus que de dérisoires automates, le reste de ressort qui les fait encore avancer, aveugles, absurdes, sur le chemin du néant. Il s'essuie le visage. Dans le fond, il compte également sur une erreur de calcul, n'arrivant pas à croire qu'une telle catastrophe puisse se produire.

Il rejoint la salle de réunion et trouve ses collègues plongés dans des questions pratiques. Bronsky dit :

— 60% d'individus de moins de 18 ans, régulièrement répartis entre 3 et 18 ans. Les études indiquent qu'il serait peu viable d'envoyer dans l'espace des enfants plus jeunes. 28% entre 18 et 30 ans, les 12% restants entre 30 et 40 ans, avec une certaine flexibilité dans la limite supérieure, de façon à pourvoir admettre exceptionnellement des individus jusqu'à 45 ans. En chiffres, cela correspond à mille deux cents individus dans le premier groupe, soit environ quatre-vingts par classe d'âge entre 3 et 18 ans, cinq cent soixante dans le deuxième groupe, donc quarante-sept par classe d'âge entre 18 et 30 ans, deux cent quarante dans le troisième, ce qui fait globalement vingt-quatre par classe d'âge entre 30 à 40 ans.

— En réalité, il ne s'agit pas de pourcentages, dit Ernestine Sanssouci à Florestan, mais de la qualification personnelle qui en découle inévitablement. La frange intermédiaire, entre 18 et 30 ans, semble essentielle si l'on veut la consacrer à des activités pratiques, avant tout physiques, de supervision, de main-d'œuvre, de gardiennage et d'activités qu'on peut ranger dans l'intendance militaire, les services et la protection civile. Elle sera chargée de tous les problèmes quotidiens, ce qui phagocytera les gisements culturels et scientifiques jusque dans la frange supérieure, celle des 30 à 40 ans.

Après un silence, Florestan dit :

— Je comprends. La mémoire historique et la continuité de la communauté scientifique sont

menacées. Au bout de quelques années, le saut générationnel pourrait se traduire par l'arrivée au pouvoir d'une société de dockers insensibles à la pensée et à l'activité intellectuelle en général. Mais messieurs ! dit-il en riant. Vous n'avez pas retenu la leçon de Fourier et des comportementalistes ! Pensez-vous vraiment que nous ne trouverons personne de 25 ans disposé à servir de manœuvre quelques heures par jour, sans pour autant être dépourvu de matière grise ?

— D'une certaine manière, dit Ernestine Sanssouci, ce groupe-là portera tout le poids de la situation, il faut bien en étudier le caractère, comme celui de la frange supérieure pour parer des situations de domination.

— Ceux de la quatrième me préoccupent davantage en tant que dominants, même s'il y en a moins, dit M. Plumb. C'est là qu'il faudra affiner les caractères, car c'est de ce groupe qu'il est plus facile que sorte un tyran. Sans être un tyran déclaré, il existe de nombreuses façons de s'emparer du pouvoir dans une situation exceptionnelle.

Ernestine Sanssouci s'adresse à Florestan :

— Au préalable, il y a une question que nous devrions résoudre : l'ordonnancement hiérarchique de l'expédition soit, assumons l'expression, la structure du pouvoir à mettre en place.

— Au début, on a pensé à une structure de type militaire. Le commandement entre les mains d'un général ou d'un amiral, assisté d'un conseil réglementé et hiérarchisé, qui éviterait toute discontinuité en cas d'invalidité, de mort du chef ou de toute autre contingence. Mais, dit Muffat en regardant autour de lui avec un sourire sceptique, peut-être y a-t-il d'autres propositions.

— Nous passons du coq à l'âne, dit Plumb alors que Mme Bronsky est déjà lancée.

— Naturellement. Moi, et il me semble que, si ce n'est pas le cas dans cette sous-commission, il y aura sûrement dans les autres des gens qui seront d'accord, je vois là une occasion unique dans toute l'Histoire d'abolir les armes...

— Et cela rendrait les hommes meilleurs ? l'interrompt Plumb. S'ils veulent se tuer, ne le feront-ils pas à coup de casserole ou de la première chose qu'ils auront sous la main ? Car, faute de pistolets, il y aura des objets contondants pour tous les goûts. À moins que vous prétendiez aussi les laisser sans ciseaux, sans pioches, sans battes de base-ball ?

— M. Plumb, ne soyez pas simpliste ! dit Mme Bronsky. Avec leurs mains, ils pourront se tuer si ça leur chante. Et même pieds et poings liés, ils pourraient se tuer à coups de dents. Ce dont je parle, c'est d'une absence symbolique, sur laquelle repose une question philosophique de fond. Si nous choisissons des individus bien équilibrés comme personnes, pour ne pas dire intelligents, ne pensez-vous pas qu'ils seront sensibles à un monde sans armes ? Et les enfants, cela ne les conditionnera-t-il pas positivement dans le monde futur ? En revanche, dans la mesure où un monde sans armes serait possible, je ne le vois pas viable s'il est dirigé par les militaires.

— Et pourquoi ? demande Muffat. Une structure militaire n'implique pas nécessairement que l'on fasse l'instruction fusil à l'épaule. Ce ne serait rien de plus qu'une structure sociale d'ordre, de discipline et de responsabilité.

— C'est une mentalité, à tout le moins, et cela conditionne l'avenir de manière substantielle, dit Mme Bronsky.

— Les grands changements, les voyages, les expéditions, les découvertes ont été conduits par des militaires, dit Plumb. C'est le mécanisme historiquement le plus logique.

— La hiérarchie militaire, dit Florestan, n'a de sens qu'à partir du moment où l'on a besoin d'imposer une autorité, et ce n'est pas réalisable sans armes, je suis désolé, Erzebet. D'un autre côté, votre point de vue est légitime. Posez-vous maintenant, avec votre tête et votre cœur, sans faire abstraction de rien, avec toute votre expérience de l'anthropologie, de la psychologie, enfin, de l'Histoire, la question de la survie civile d'une communauté de deux mille personnes, isolées pendant on ne sait combien d'années, dans une situation limite, et demandez-vous si

elle vous semble réalisable sans une autorité qui dispose de toutes les ressources pour survivre, mener à bien ses desseins et exercer ses prérogatives.

Bronsky fait un geste d'évidence, tandis que Sanssouci répond :

— C'est loin d'être une mince affaire. Dès lors que se trouve posée la question militaire, d'autres surgissent, également déterminantes. Quid du système judiciaire ? Est-ce que nous l'embarquons tel quel à bord de l'Aigle de Troie ? Que fait-on du système de change ? Et du commerce ? Et de la propriété privée ? De l'argent ?

Une atmosphère pessimiste se répand sur les esprits. Certains respirent profondément et s'appuient de tout leur poids sur le dossier de leur fauteuil. Muffat dit :

— La suppression des armes, de l'argent et de la propriété, nous a semblé, dans nos premières estimations, une utopie. Pour moi, avec votre permission, et pardonnez-moi si sur bien des points je n'ai pas votre formation, c'est toujours le cas. En ce moment précis, un cabinet juridique élabore une étude qui doit servir de base à un statut spécial des droits et obligations civils de l'équipage de l'Aigle de Troie ; dès qu'il sera prêt, il sera soumis à votre examen. Vous pourrez le rejeter et en proposer un nouveau, si bon vous semble. Si l'opération est un succès et qu'après quelques années – qui sait combien ? – la vie humaine renaît sur Terre, j'espère que les hommes y parviendront après avoir retenu un certain nombre de leçons et qu'auront été éliminés les symboles actuels de nos sociétés paranoïaques, égoïstes et criminelles, bien qu'il me semble de toute façon difficile d'imaginer un monde sans gouvernement, sans police, sans argent, sans commerce ni propriété privée. Pour cela, il faudrait un cataclysme social comparable à celui de la comète.

— Même si nous ne sommes pas là pour le voir, je suis presque sûre qu'il s'en produira un, dit Mme Bronsky, et il dépend de nous que ce qui survivra soit meilleur que ce que nous connaissons aujourd'hui.

— Ce ne sera pas difficile, dit M. Plumb.

— Certes, mais il est aussi possible que ce soit pire. Je suggère de mettre de côté la question idéologique en attendant la proposition du bureau juridique, dit Ernestine Sanssouci à la satisfaction de ses collègues. Concentrons-nous sur les critères de sélection pour ces deux mille personnes, et, ajoute-t-elle en regardant l'heure, je vous propose de remettre cela à notre prochaine réunion.

— Ce sera dans deux jours, déclare Muffat, car demain, M. Plumb et moi-même avons une transaction subsidiaire à réaliser.

La séance est levée et, quelques minutes plus tard, Florestan s'entretient avec Muffat dans le bureau de celui-ci. Une fois la porte fermée, il s'assied et dit ce qu'il ressent :

— Je ne sais pas comment on va aborder cette question. Quelle société aura-t-on sur l'Aigle de Troie ? Allons-nous abolir l'ordre préexistant ? Accorderons-nous un salaire à chacun ? Combien de temps les inégalités et les magouilles, la face sombre de l'individu, tarderont-elles à réapparaître, quels que soient les tests psychologiques que nous leur aurons fait passer au préalable, sous l'influence du caractère, des ambitions, des fantasmes de l'intelligence ? Que feront-ils alors ? Par ailleurs, allons-nous permettre aux gens d'emporter des objets personnels ? Et même si nous leur fixons une limite de volume et de poids, que voudront-ils prendre ? Des bijoux, de l'or ? Des papiers ?

Extrait de *El legislator*, Destino, 1997.

MYRIAM GAUME

Un homme, une voix

Il est des pays où le vote est obligatoire. D'autres où il n'a rien de secret. Des sociétés où une voix s'achète à vil prix – parce qu'un jour sans pain reste un jour sans pain. Quelquefois, il consacre le principe fondateur du suffrage universel cher à Nelson Mandela : un homme, une voix.

Égypte – Le juge et les empreintes digitales

La voix du récitant semble tomber du ciel et ponctue par les versets du Coran les paroles temporelles du chef de la justice d'Al Minya. Exerce-t-il ainsi 8 heures par jour par piété ? Est-ce pour intimer l'obéissance à ses visiteurs – forcément des plaignants ?

Ici, chrétiens coptes et musulmans cohabitent, mais le regard du diacre en a gravé le prix. Des militaires postés sur le toit des bureaux de vote bardés de sacs de sable, le canon pointé d'une mitrailleuse, c'est le cliché du scrutin présidentiel. Les juges judiciaires ont été dépaysés pour garantir l'intégrité du vote. Un jeune juge en costume élégant ouvre le registre des électeurs : seules des empreintes digitales y sont apposées en guise de signature. Il me prend à témoin, vois où j'en suis, à traîner tout le jour au milieu de mes frères ignorants. Soudain inspiré, le juge photographie les empreintes et poste le cliché sur Facebook pour le partager entre collègues.

Des colombiers de torchis dans chaque jardin du Fayoum, le Nil apporte la paix de village en village, les cours d'eau fertilisent les champs. Une femme au regard acéré conduit un troupeau cerné par les mouches. Elle me serre la main, sa paume a la dureté d'un banc de bois, au contact noueux, presque sans température. Sa main est devenue un outil. Elle et moi soupesons la valeur de cette poignée de main entre deux femmes aux destins éloignés.

Il règne ici une tranquillité apparente que seules les autocraties peuvent produire : la parole est rare. Ne pas voter est un acte citoyen, et ne pas vendre sa voix un acte de dignité. Les paysans d'ici se moquent bien d'élire le général al-Sissi, dont les photos retouchées n'abondent qu'en ville. Leur candidat est en prison, au secret, depuis sa destitution.

Une troisième journée vient prolonger le vote de deux jours – la crédibilité du scrutin en dépend – ici les autorités ont utilisé les microphones du muezzin pour avertir le citoyen : le message monocorde appelle à voter, c'est obligatoire, fais ton devoir, tu as eu un jour férié pour ça. Et puis si tu ne votes pas, tu auras une amende de 15 dollars, ta femme divorcera, vos enfants seront séparés de leur père, le déshonneur sur ta famille. Vote, ainsi le veut la foi !

Confus, le chef du bureau de vote ne sait comment masquer l'urne dans laquelle si peu de bulletins ont été déposés. La participation ne dépasse guère 8 % des inscrits dans les bureaux masculins et 15 % dans les bureaux féminins. Aux heures torrides, le village semble déserté.

À la nuit, les membres d'une tribu nous ouvrent leur porte. Trois générations confrontent leurs vues politiques, la harangue menace vite de les dresser l'un contre l'autre. On en reste aux mots ce soir-là et on termine par des photos où les plus jeunes posent les quatre doigts levés : c'est le geste de défi de la Rabia, en solidarité avec la répression conduite au Caire à l'encontre

des Frères musulmans et leurs partisans. L'usage du symbole est désormais passible de poursuites judiciaires.

Yémen – Elle aime Dieu

Un homme renversé dans une brouette de métal, les quatre membres inachevés. Il a été déposé à l'ombre d'un porche, une sébile à terre. Sa moustache semble finement taillée, son regard convalescent saisit celui de chaque passant. Quand reviendra-t-on le chercher ?

Un autre regard arrêté, au musée militaire de Sanaa. Sur une photo sépia, l'homme vêtu de toile blanche fixe le photographe. Son expression est brûlante de morgue. Sur le cliché suivant, le même homme est pendu au bout d'une corde. Qui est ce Zapata yéménite ? Quel occupant du siècle passé a tué en lui le symbole d'une rébellion en ferment ?

Sur la route, une femme entièrement voilée de noir et gantée conduit un âne à la fontaine. À l'approche de notre voiture, elle prend peur, les bidons en plastique tombent des reins de l'âne et carambolent, la femme les abandonne pour courir se mettre à l'abri. Nous traversons des villages entiers sans rencontrer une silhouette féminine. Elles ne communiquent que par les terrasses. Il y a une quinzaine d'années, on ne vivait pas ainsi dit l'interprète. Alors, nous étions authentiques. Innocents. Il hésite sur les mots.

On l'appelle encore l'Arabie heureuse. Jadis, la province d'Al Baida était partagée entre Yémen du nord et Yémen du sud marxiste, capitale Aden. Au marché, un cordonnier ravaude les sandales en caoutchouc pour quelques centimes. Les Somaliens exilés cherchent de quoi manger. Sur la route d'Abyan, notre visite au chef de la commission électorale du district tourne court. À peine arrivés, un homme s'encadre dans l'ombre de la porte, fusil à l'épaule. L'émissaire interrompt la conversation. Il vient nous chercher, nous sommes les invités d'une puissance inconnue que nous ne rencontrerons pas et dont les devoirs d'hospitalité ne souffrent aucune discussion. Dans une demeure fortifiée, des femmes invisibles travaillent à un repas de roi qu'il nous faut honorer pour ne pas offenser le cheikh.

L'après-midi, c'est l'heure de la prière et du qat. Dans la salle commune du chef de la sécurité régionale, un soldat évente les feuilles de qat étalées sur un torchon. Le gouverneur de la province d'Al Baida a réuni les cheikhs à la veille des élections présidentielles. Le tapis est recouvert de sandales, les armes sont posées contre le mur. Les hommes ont la joue gonflée de qat, les yeux déjà brûlants. Leur lignée fait loi. Sur les coussins sont assis les plus renommés et leur escorte. Au sol, les plus pauvres en veste élimée, tous le front ceint d'un foulard qui les coiffe selon leur clan, à la ceinture le *jambiah*, le poignard à la lame recourbée, une pièce de *futa* nouée autour des hanches. L'un d'entre eux a placé ses deux fils aînés sous la bannière des deux partis rivaux. Quelle que soit l'issue du scrutin, le clan préservera son influence. Un féal salue le cheikh puis porte son propre poing à sa bouche, qu'il embrasse pour marquer sa joie de le revoir. D'un geste facile, le gouverneur lance une branche de qat aux feuilles jeunes et ambrées, elle retombe sur mes genoux. C'est mon tour de goûter aux feuilles tendres.

Le matin du scrutin, des adolescentes voilées patientent en ligne devant les bureaux de vote féminins, séparés de ceux des hommes par des bâches en plastique. Elles ont l'âge de se marier, pourquoi n'auraient-elles pas celui de voter ?

Un garde en uniforme est assis à califourchon sur l'urne en plastique transparent. Sur la liasse des bulletins de vote, une électrice désigne du doigt le soleil, symbole du parti Al-Islah. Ne plaisante pas, sermonne la responsable du bureau. De la pointe du crayon, elle évince le soleil et tapote la balance, symbole du Congrès populaire, le parti du président. La femme repose son doigt sur le soleil. Elle secoue la tête, « la la la », « non non non ». L'autre martèle la balance.

Allons, pas d'enfantillage, tu t'en repentirais et le pays tout entier. Il n'y a qu'un président ici et c'est le tout puissant Ali Saleh. « La », « non ». Non ? Madame l'administratrice des élections détache un bulletin de vote, coche le nom du président tout puissant et tend la feuille au garde assis à califourchon qui la glisse lui-même dans l'urne. A voté.

« Elle aime Dieu, elle aime Allah, elle l'aime plus que moi. » Le jeune candidat vit l'heure du désarroi. Il a rejoint le parti de la réforme, Al-Islah, allié aux socialistes du PSY né à Aden et affilié dit-on aux Frères musulmans d'Égypte. Ses sœurs lui ont donné leur voix aux municipales, c'est leur devoir, mais sont restées loyales au président Ali Saleh pour la présidentielle. « Ton parti transformera le pays en Irak ou en Afghanistan », c'est ce qu'elles lui répètent chaque soir à la table du dîner.

L'exemple vient du père. Le candidat approche l'index de ses lèvres pour recommander le silence, il ouvre une porte. Dans la chambre du vieux père endormi, la couverture se soulève régulièrement. Au-dessus du lit, un portrait : celui du *raïs*, le président Ali Saleh.

Le jeune candidat dirige un laboratoire d'analyses médicales à Al Baida. Sa femme dévote, rencontrée à l'université, s'anime à l'évocation de leur séjour en Arabie saoudite. La contrition est partout dans sa vie. Un idéal qu'elle désire accomplir à deux, jusque dans l'intimité. « C'est difficile pour moi. Très difficile…. Elle aime Allah, elle l'aime plus que moi. Et je dois vous inviter à l'islam, pour elle. »

Poursuivons sur la côte de Zinjibar, qui mène à Aden. Le sable de cristaux gris en fait une plage morne. Rimbaud n'y trouverait pas ses couleurs. Zinjibar deviendra le siège d'Ansar al-Charia quand d'autres puissances se rendront maîtres des lieux. Ils en feront des châteaux de sable où étouffer la voix des peuples.

Sierra Leone – Kailahun, épicentre de la fièvre Ebola

Le pays se relève de la guerre civile. Devant les commerces de Freetown, des mutilés chétifs attendent l'aumône. Une nation d'hommes à qui leurs tortionnaires abrutis de stupéfiants, s'il faut en croire les récits, demandaient au moment d'abattre leur serpe : manche courte ou manche longue ?

La route vers l'est regorge de végétation triomphante. Le ruban d'asphalte impeccable n'a qu'une raison d'être : permettre aux camions des sociétés diamantaires de circuler vers Kono, capitale de la douleur noire. Debout dans l'eau boueuse jusqu'à la ceinture, sous les pluies diluviennes, les orpailleurs de la misère fouillent la rivière à la recherche des diamants de sang. Même de loin, il ne faut pas les observer longtemps, car les patrons libanais, syriens ou chinois imposent le secret à leur commerce. Sous les pluies tropicales qui comblent un ravin en quelques minutes, barrent les routes, renversent les véhicules, les silhouettes plongent et replongent leur tamis dans la tourbe. La couleur du fleuve, celle du ciel glauque, se confondent avec leur peau brune, ruisselante, usée. Les pluies sont d'une telle force qu'on n'entend pas leurs cris, mais leurs gestes nous commandent de remonter en voiture. Nous descendons encore vers Kailahun, proche de la frontière du Libéria.

Les guerres civiles sont le comble du malheur infini. Au soir, Fodé s'assoit sur la pierre du rond-point avec les policiers en uniforme, à la fraîche, il se sent mieux auprès d'eux sans doute. Qui sait, si la serpe se levait de nouveau et s'abattait sur ce qu'il lui reste pour travailler. Deux mains deux bras, mais sous les jambes de son pantalon de toile, ses genoux s'emboîtent dans deux prothèses beiges terminées par deux pieds articulés. À 15 ans, Fodé avait été emmené en forêt avec ses parents. Eux ont été tués sous ses yeux, lui a eu les jambes sectionnées. Les

tueurs étaient leurs voisins. Miracle du DDR, « Désarmement, démobilisation, réintégration », ils vivent côte à côte, encore. Les coupeurs et les coupés.

Au matin, les femmes se baignent nues dans la rivière. Une chanson légère parvient depuis la forêt, un groupe de filles passe en chansons, elles vont vers la cérémonie de passage, adieu l'enfance. L'instituteur de Kailahun est notre interprète. Il refuse de perpétuer la tradition, il ne prononce pas les mots interdits mais dit que sa famille se désolidarise de lui. Parce que sa fille ne sera pas excisée. Il faut du courage pour imposer ses vues ici. Et guetter l'avenir.

Comment se gagne la confiance d'un homme ? Dans certains pays, j'en suis certaine, en se remettant entre les mains de tous, jusqu'aux plus hautes autorités morales. Il est des gens que la confiance oblige.

Sur la place centrale du village, le *paramount chief* trône sur son siège en bois ouvragé. Il semble attendre là chaque jour comme saint Louis sous le chêne. Hiératique, le vieillard explique que la reine Victoria a offert un siège semblable à chacune des chefferies politiques du pays. Ainsi la souveraine, en visite dans la colonie britannique, saluait-elle l'aristocratie locale. Il a reçu en héritage fauteuil et message.

La nuit, le garde armé d'un vieux fusil filiforme fait craquer les branchages dans sa ronde. Un iguane clopine sur le toit de tôle. Nous vivons portes ouvertes, à la recherche d'un souffle d'air, avec autour de nous ces gens qui avaient il n'y a pas si loin massacré leurs plus proches. Pourquoi, comment, quels mots trouver pour faire le tour de ces choses désormais invisibles ?

Le jour du scrutin présidentiel, Darek mon équipier polonais et moi quittons les routes tracées d'avance. Un groupe de paysans, serpe à la main, discute âprement. Un homme arrête notre voiture, il montre sa carte d'électeur, elle n'est pas poinçonnée, or on a voté pour lui déjà, le registre en atteste. Il l'affirme, on lui a pris sa voix. Le groupe renchérit, ici les citoyens ne comptent pas. Allez voir comme le jeu est truqué. Allons-y. Au lieu dit, le registre électoral comporte 450 signatures identiques. Il est 10 h à peine, ils ont déjà tous voté. Le directeur du bureau ouvre les mains en signe de satisfaction. Vote ethnique, vote groupé, achat de voix – les résultats seront invalidés. La communauté internationale offre ses bons offices et la transition de l'opposition se fera sans nouvelle effusion de sang.

Darek et moi partageons la maison d'hôtes de l'hôpital en pleins champs de Kailahun. Une rapide visite de courtoisie au directeur. De loin, on aperçoit les silhouettes malingres, hésitantes des patients. Un bâtiment est dédié à ceux atteints de la lèpre.

Nous donnions à Fodé les bouteilles en plastique après les avoir bues, il l'avait demandé. Ici, on recyclait le plastique, mais on jetait les morceaux d'humains aux hyènes. Chaque regard échangé avait été une découverte. Fodé brûlant le contenu des poubelles. Fodé compressant les bouteilles. Fodé remplissant les seaux d'eau à la citerne. Fodé debout, au moment du départ, me retenant du regard. « Ne m'oubliez pas. »

Kailahun deviendrait l'épicentre d'une pandémie encore inconnue, le virus Ebola décimerait l'élite médicale du pays et parachèverait ici le travail de la guerre civile.

Il s'appelait Sheik Humarr Khan, il était le meilleur épidémiologiste de sa génération et travaillait au pays. Il avait sauvé une centaine de vies à la direction de l'hôpital de Kailahun avant d'être touché à son tour, comme son prédécesseur, à l'âge de 39 ans. Cet été 2014, la fièvre hémorragique allait emporter médecins, infirmiers et patients par centaines au Libéria, en Guinée.

HARSH MANDER

Junaid, mon fils

Traduction de l'anglais par Cécile Oumhani

Hafiz Junaid était mon fils.

Je ne l'ai pas connu quand il était en vie. Mais dans sa mort, dans la façon dont il est mort, je le pleure comme un fils. Ses rêves n'étaient pas familiers de mon univers agnostique. Il voulait devenir spécialiste du Coran, l'enseigner, et peut-être un jour être imam. Pour cela, dès l'âge de six ans, on l'a envoyé dans une madrasa des environs à Nuh, Haryana. C'était un étudiant sincère et brillant, qui avait appris le Coran par cœur, les 80 000 mots du texte saint. On l'a déclaré hafiz en reconnaissance de cet accomplissement. Hafiz signifie en arabe celui qui se souvient, mais aussi celui qui est le gardien des mots sacrés du Coran.

Sinon, Junaid était comme n'importe quel garçon de son âge. Ses amis se rappellent qu'il aimait faire voler des cerfs-volants, jouer aux billes et par-dessus tout au cricket. C'était un touche-à-tout – le meilleur à la batte, le meilleur au lancer, le meilleur pour arrêter la balle, se rappelle un de ses amis. Il voulait acheter un jour un vélo d'occasion. Il aimait se baigner dans le lac du village. Il n'utilisait pas de gros mots et il aimait les nouveaux vêtements et les parfums.

Il ne retournait chez lui qu'une fois par an, pendant le mois de Ramadan. Pendant le Ramadan de 2017, il a été fier de réciter de mémoire le Coran en entier, lors des réunions religieuses de son village, sur une période de vingt jours. Il a fini la récitation du Coran un jour avant sa mort. En guise de remerciement, les villageois lui avaient donné un peu d'argent. Son père y avait ajouté sa contribution, et la somme de 1 500 roupies en poche, il est parti à Delhi avec ses frères acheter des vêtements neufs, des tapis de prière et quelques cadeaux.

Contrairement à ses habitudes, il portait un jean pour ces courses qui étaient une aventure dans la grande ville. Mais il avait aussi sa calotte sur la tête. Et c'est ce qui lui a été fatal.

Je me suis rendu avec un groupe d'amis dans son village de Khandawali, à Faridabad, un district de Haryana. Nous avions besoin de dire à sa famille endeuillée que nous pleurions avec eux, après le cruel lynchage de Junaid. Nous savions que ces mots signifieraient peu de chose pour une famille qui venait de vivre une perte si cruelle, mais quoi qu'il en soit, il nous semblait que ces mots devaient être dits. Exactement deux mois auparavant, nous avions fait un voyage semblable pour partager la douleur de la famille du marchand de bestiaux Peblu Khan à Nuh, lynché par la foule qui prétendait qu'il trafiquait des vaches pour l'abattage. Je me suis demandé encore combien de voyages de solidarité, de rédemption nous allions devoir faire. Avant que nous ne décidions en tant que pays de dire non, c'est fini. Jusqu'à ce moment-là, il faut au moins que nous disions à ceux qui sont dévastés par la violence de la haine, nous partageons votre colère, nous partageons votre chagrin. Cela ne diminue pas votre douleur. Mais sachez au moins que vous n'êtes pas seuls.

Nous sommes allés au village le lendemain de l'Aïd sombre et triste qui y avait été célébré, comme dans de nombreuses régions de l'Inde. Les hommes s'étaient réunis sobrement dans les mosquées pour faire ensemble les prières traditionnelles de l'Aïd. Mais certains portaient des bandeaux noirs sur leur manche en signe de douleur. Même ceux qui n'en avaient pas – parce qu'ils n'étaient pas sûrs qu'un signe de protestation était approprié pour une fête d'amour et de paix – avaient au cœur peur et perplexité. Qu'est-il arrivé à notre pays ? Quelle est notre place dans ce pays ? Nous avons toujours cru que nous étions des citoyens égaux dans le pays que nous aimons. Nous sommes-nous trompés ?

Nous avons trouvé une foule de gens devant leur modeste maison villageoise. Le père de Junaid, Jalaluddin, qui n'a pas cinquante ans, avait l'air éteint, sidéré, comme s'il ne pouvait ni comprendre ni accepter ce qui était arrivé. Il n'était pas habitué à la cohue des visiteurs venus de la ville. Dans un coin, un inspecteur en civil de la police locale soumettait ses fils à un interrogatoire serré sur les détails de l'incident, mais curieusement il n'écrivait rien dans son carnet. Un responsable de la commune est entré et a dit à Jalaluddin d'un ton péremptoire qu'il devait faire le ménage dans sa maison, parce qu'un haut responsable politique, ancien ministre principal, allait lui rendre visite dans la journée.

Jalaluddin est resté silencieux en recevant nos condoléances. Il a juste dit, mes fils ont très peur. J'espère que Shakir, mon aîné, qui est à l'hôpital se rétablira bientôt. Il a deux jeunes enfants. Les femmes de notre groupe sont allées s'asseoir près de la mère de Junaid, qui était inconsolable. Le chef du Parti communiste d'Inde (marxiste) (CPI-M), Subhashini Ali, était aussi avec elle. Mon fils Junaid était trop jeune pour comprendre qu'il n'aurait pas dû porter de calotte, pleurait sa mère Saira Begum. Mon ami John Daval est entré dans la pièce des femmes et il a dit à Saira qu'il lui apportait une prière de sa femme. Ils ont prié ensemble.

Nous nous sommes assis dehors sur des lits de corde. Les gens disaient qu'ils avaient tous peur de voyager à l'extérieur de leur village, de marcher, de prendre des trains ou des autobus. Peur de porter une calotte, une barbe, une burka. Peur d'avoir l'air musulman.

Hashim, le frère de Junaid, âgé de dix-huit ans, qui portait une barbe et une calotte, et avait été lui aussi poignardé dans le train nous a parlé des horreurs de ce soir-là d'un ton hésitant. Les deux frères étudiaient dans des madrasas, Hashim à Surat et Junaid à Nuh. Ils étaient revenus chez eux à l'occasion du Ramadan et de l'Aïd pour leurs vacances annuelles. La famille était pauvre, leur père et leurs frères survivaient de différentes façons, en cultivant leur petit lopin de terre, en conduisant un taxi, en faisant de petits travaux occasionnels. Ces deux frères avaient choisi un chemin différent en étudiant le Coran et en devenant imam.

Après leurs courses pour l'Aïd à la Jama Masjid ce jour-là, le 24 juin 2017, les trois frères – Shakir, Hashim et Junaid – ont pris un train régional à la gare de Sadar Bazar et ils ont trouvé des places. Un grand nombre de gens est monté à Okhla et Junaid a donné sa place à un vieil homme. Un groupe de quinze hommes a brutalement demandé aux autres de libérer leurs places. Quand ils ont refusé, ils les ont giflés et battus, ils ont jeté leurs calottes, tiré la barbe des grands, les ont insultés pour leur religion, et ils les ont traités de Pakistanais, de mangeurs de bœuf et d'un mot d'argot vulgaire pour désigner les circoncis.

Voyant que la situation prenait une tournure effrayante, l'un d'eux a réussi à appeler leurs frères au village, les suppliant de leur venir en aide à la gare de Ballabhgarh, où ils devaient

descendre pour rejoindre leur village. Le train est arrivé à Ballabhgarh, mais les hommes n'ont pas laissé les jeunes gens descendre du train. Les frères qui leur étaient venus en aide ont été pris eux aussi. Dans les neuf minutes qui se sont écoulées entre Ballabhgarh et la gare suivante, Asaoti, les hommes ont pris des couteaux et poignardé les trois frères à plusieurs reprises, malgré leurs appels au secours. Pas une seule personne ne leur est venue en aide. Au lieu de cela quelques-uns ont fait des vidéos et pris des photos sur leur téléphone, alors que le compartiment se remplissait de sang. Plusieurs encourageaient les lyncheurs et parmi eux le vieil homme à qui Junaid avait donné sa place.

À la minuscule gare de campagne d'Asaoti, les trois garçons ont été jetés du train. Certains des tueurs sont peut-être aussi descendus dans la mêlée. Le train ne s'est arrêté qu'une minute et puis il est reparti. Les frères avaient désespérément besoin de secours, mais personne à la gare ne leur est venu en aide. Pas de passager, pas de personnel des chemins de fer, pas de membre de la police, et aucun des vendeurs ambulants et des commerçants de la gare. Deux autres frères étaient aussi blessés. Les frères aînés ont transporté les garçons de l'autre côté des voies jusqu'à l'entrée de la gare. L'un des frères a réussi en entrer en contact avec un hôpital privé à Palwal. L'ambulance est arrivée au bout de quarante-cinq minutes. Junaid est mort d'hémorragie pendant que tout cela se passait, et que son frère bouleversé lui berçait la tête sur ses genoux. Il a été déclaré mort quand ils sont arrivés à l'hôpital.

Mes collègues et moi, nous nous sommes rendus à Asaoti, après avoir laissé la famille à son chagrin. Nous avons parlé aux responsables des chemins de fer à la gare et aux commerçants autour de la gare. Nous n'avons entendu de chacun d'eux que ces seuls mots : Nous n'avons rien vu ce soir-là. Le responsable de la gare qui était de service à cette heure-là a reconnu : « Le gardien a envoyé un message disant que quelqu'un avait été jeté du train. » Mais il a ajouté : « J'étais à mon poste. Je ne pouvais pas quitter mon bureau. J'ai trop peu de personnel. Je n'ai rien vu. » Les commerçants à l'entrée de la gare, qui ont vue sur toutes les voies, ont assuré qu'ils n'avaient vu ni les garçons blessés ni l'arrivée de l'ambulance. Seul un employé de la boutique musulmane nous a chuchoté que le garçon en train de saigner était resté à l'entrée de la gare, visible de tous pendant quarante-cinq minutes. Mais il n'a pas eu le courage de le dire publiquement ou de venir aider les garçons.

Junaid était mon fils. Il était aussi le fils et le frère des gens qui se trouvaient dans le compartiment du train de son dernier voyage. Il était aussi le fils et le frère des gens qui se trouvaient à la gare où il a rendu son dernier soupir.

Et pourtant nous l'avons laissé mourir.

Extrait de *Partitions of the Heart*, Penguin Viking, 2019.

MARINE D'AVEL

FRATERNITÉS SANS TRANSCENDANCE

Il est nécessaire d'accorder toute notre attention au respect des droits de l'homme. Mais cette attention peut paradoxalement faire écran à ce qui, en nous, est le plus humain, à ce qui « passe infiniment l'homme », à ce qui fonde notre commune appartenance. Il ne s'agit plus dès lors de droits juridiques – dont il convient inlassablement de rappeler la nécessité –, mais d'une « capacité » ontologique de l'être humain à accueillir l'imprévu et, parfois, à survivre à l'innommable. C'est peut-être à partir de cette étonnante « capacité » humaine, envisagée au prisme de la fragilité, de l'émerveillement et de la transcendance, que peuvent s'envisager des droits humains.

Au rebours du désir de sécurité, du souhait d'une situation « établie », d'institutions « solides », d'États « forts », la fragilité n'est jamais statique. Elle sourd du déséquilibre inhérent à chaque pas, à chaque étape d'une vie : peut-être un gouffre sous le pas suivant.

Le philosophe Jean-Louis Chrétien rapporte dans *Fragilité* le plaidoyer d'un certain Diodore de Sicile alors que se pose la question du sort à réserver à des prisonniers de guerre. Le vieillard a perdu ses deux fils au combat. Contre toute attente, il va défendre la clémence et l'humanité. Son argument est d'ordre moral : il s'agit pour le vainqueur d'éviter de commettre une injustice envers « l'humaine faiblesse ». Cette dernière renvoie « au concept de *tukhé* – la *fortuna* des Latins –, comme puissance souveraine sur la destinée humaine, et se jouant d'elle sans fin. Elle est extérieure à ce que nous sommes, à notre être même, mais détermine ce qui nous arrive, ce qui nous est donné ou retiré. La *fortune* est la dimension de l'imprévisibilité radicale, de l'instabilité foncière, du mouvement renversé ».

À mesure que l'inégalité quant à la répartition des richesses s'accroît de manière exponentielle, dramatique – d'où le néologisme « terroriches » – croissent symétriquement envie, ressentiment et désirs mimétiques aussi puissants que terrifiants. Nicolas Bouvier rapportait ce mot d'un religieux français en Iran : « Le fanatisme, c'est la dernière révolte du pauvre, celle qu'on n'ose lui refuser. » Les miroirs déformants des réseaux sociaux réfléchissent sans fin les représentations qu'on se fait des « riches », des possédants, des puissants, comme celles des pauvres, des Gilets jaunes, des exclus, des « bons à rien » – de tous ceux qui se perçoivent ou sont perçus comme tels.

Accueillir la « faiblesse humaine », c'est briser le miroir des rivalités mimétiques, fendre la glace des statuts sociaux, c'est ne plus faire exception de personne, c'est accepter que la bascule vers le pire, ou vers le meilleur, guette chacun à tout moment. Accepter l'« exposition à une puissance aveugle sur laquelle nous ne pouvons avoir la moindre maîtrise, et dont rien, même et surtout la plus haute position sociale ne peut nous garantir » est un socle d'où prendre appui pour lutter sans malsaine condescendance contre l'injustice. Apprivoiser la faille n'amoindrit pas la dignité humaine, mais l'illumine au moment imprévu où passe un rai de lumière.

L'émerveillement serait alors la capacité d'ouverture et de rebond que déploie l'être humain une fois réduit au « nu de la vie », selon l'expression de Jean Hatzfeld pour évoquer le génocide dans les marais rwandais.

L'émerveillement précède la salutaire révolte. Un être humain englué sur l'inexorable papier collant du malheur parvient, quelque peu, à s'en décoller, ne serait-ce que par la pensée. « Quand le malheur tire sur son fil, comme il découd, comme il découd ! » disait Michaux. L'émerveillement, parfois, tranche le fil. Etty Hillesum, jeune juive hollandaise envoyée en 1942 au camp de Westerbork s'émerveille d'un coucher de soleil sur la lande, à trois mois de partir pour Auschwitz.

Éloi Leclerc, religieux et philosophe, disciple de Ricœur, a rapporté sur le tard l'événement fondateur de sa quête existentielle. Pris dans une rafle, déporté à Buchenwald, il avait été en 1945, avec quatre de ses compagnons, jeté dans un train à l'impitoyable errance de trois interminables semaines… Chaque matin, on déchargeait du wagon les cadavres de ceux qui n'avaient pas passé la nuit… Un de ses frères franciscains agonise devant lui. Éloi Leclerc se surprend à entonner le *Cantique des Créatures*, un poème composé par François d'Assise qui n'est rien moins qu'une louange universelle et fraternelle devant la Création. Dans cette hymne, le Poverello tutoie son frère le Soleil, son frère le Vent, ses sœurs Eau, Lune et Mort corporelle… Il fallut une vie entière à Éloi Leclerc pour comprendre ce qui lui était arrivé et en quoi l'inexplicable émerveillement qui l'avait traversé avait été un acte salvateur au sein de l'abîme.

L'émerveillement est ouverture à plus grand que soi, au mystère, à ce qui est autre, tout autre. Baudelaire se désole que le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle, mais le couvercle est amovible : un ciel, aussi énigmatique soit-il, est pour lui un au-delà fréquentable… Aphasique, il ne dira plus qu'un mot, « crénom », en désignant le ciel de sa canne.

Des circonstances dramatiques percent le « couvercle » des certitudes basses de plafond. Ce fut le cas de la flamme qui, le 15 avril 2019, a jailli des entrailles de Notre-Dame et « qui est montée jusqu'au ciel avec une fureur stupéfiante », selon les propos que François Cheng a tenus à la Grande Librairie, deux jours après l'incendie. L'Académicien fit remarquer que « l'intense émotion » qui s'était « emparée de chacun pendant l'incendie » avait créé une communion universelle : « Chacun dans sa nuit, sidéré, désespéré, a senti que son émotion était partagée par les autres, par tout un peuple, et puis par le monde entier ». À « un degré suprême », le peuple français avait eu selon lui la révélation que « ce monument-là, et absolument pas un autre, incarnait notre âme commune, chargée de spiritualité et d'histoire ». Selon lui, spiritualité et histoire ne sont pas deux choses parallèles : « Que l'histoire se soit passée là, c'est justement parce que c'est un lieu de spiritualité. C'est là qu'on peut arriver à cette communion qui dépasse les mots et les slogans. »

François Cheng conclut précautionneusement par des mots dont il faut espérer qu'ils n'étaient pas prophétiques : « Une fraternité à l'horizontale, sans transcendance, ne peut jamais marcher. Les fraternités sans transcendance se terminent toujours par des fratricides. »

En raison de notre appartenance à « l'espèce humaine », nous sommes tour à tour marins d'un trop étroit navire et rois ivres d'azur. Préservons ensemble notre capacité à hanter les tempêtes.

CATHERINE PONT-HUMBERT

Quelque part en Alabama

Nous sommes le 1er décembre 1955
Une journée ordinaire
À Montgomery, Alabama

Elle a 42 ans, elle est noire
Elle est couturière
Toute la journée, elle a cousu des vêtements
Pour les Blancs

Elle attend le bus pour rentrer chez elle
Elle est fatiguée

Dans les bus d'Alabama en ce temps-là, les quatre premiers rangs sont réservés aux Blancs. Les Noirs s'assoient à l'arrière. Ils peuvent utiliser les rangs du milieu, mais uniquement si les Blancs n'en ont pas besoin. Sinon, ils cèdent leur place, se dirigent vers le fond ou, si le bus est plein, ils descendent.

Quand elle était enfant
Elle allait à l'école à pied
Les bus scolaires étaient réservés aux Blancs

Nous sommes le 1er décembre 1955
Une journée ordinaire
À Montgomery, Alabama

Après une longue attente, le bus arrive enfin
Elle grimpe dans le bus

Quand elle était enfant
Son grand-père montait la garde la nuit
Les actions du Ku Klux Klan étaient fréquentes
Adolescente, elle a vu son école brûler deux fois

Nous sommes le 1er décembre 1955
Une journée ordinaire
À Montgomery, Alabama

Le chauffeur, Jim Blake, est blanc

Elle le connaît
Douze ans auparavant, il l'a forcée à descendre du bus, la menaçant d'un revolver, et à marcher 8 km sous une pluie battante
Elle n'a pas oublié
Elle l'évite autant qu'elle peut
Mais aujourd'hui il est là, au volant

Elle s'installe dans la zone du milieu
Le bus démarre
Plusieurs arrêts passent
Tout est calme
Soudain, le bus se remplit
Des Blancs affluent, nombreux
Elle devrait céder sa place

Nous sommes le 1er décembre 1955
Une journée particulière
À Montgomery, Alabama

Elle ne se lève pas
Elle est trop fatiguée
Le chauffeur s'en mêle
Il crie
Elle ne se lève pas
Il appelle la police

Rosa Parks est arrêtée
Inculpée de désordre public et de violation des lois

Cette nuit-là, des dirigeants de la communauté afro-américaine, sous l'impulsion de Martin Luther King, fondent le *Montgomery Improvement Association*, qui prône la non-violence, la désobéissance civile. Ils exigent que Noirs et Blancs s'assoient où ils veulent dans les bus. Que des chauffeurs noirs soient engagés.

Nous sommes le 1er décembre 1955
Une journée particulière
À Montgomery, Alabama

Le jour du procès de Rosa Parks
Des tracts invitent les Noirs à ne pas emprunter les bus
Le boycott durera près de 400 jours
Des dizaines de bus resteront au dépôt pendant des mois

Les agressions contre les Noirs se multiplient
La maison de Martin Luther King est dynamitée
Et aussi celle de l'avocat de Rosa Parks
Martin Luther King appelle au calme
Il exhorte les siens à ne pas répondre à la violence

Le 13 novembre 1956
La Cour suprême des États-Unis déclare la ségrégation dans les bus anticonstitutionnelle

Rosa Parks s'est tenue debout

Ce 1er décembre 1955 fut une journée particulière
À Montgomery, Alabama

Et par le pouvoir d'un mot

Dossier proposé par le PEN Club France

ANDRÉAS BECKER

Les mérites de la liberté

Depuis bientôt un siècle, le PEN Club France, au sein du PEN International, défend la liberté d'expression des écrivains. C'est donc la plus vieille association de défense des libertés et la seule qui regroupe des écrivains des cinq continents. Les poètes, les essayistes et les romanciers démontrent, en s'associant librement, à quel point leur verbe peut être utile, indispensable et fort dans la défense de leurs semblables emprisonnés par les barbares de la peur.

Puisque nous sommes égaux et solidaires dans la liberté d'expression, la création artistique et cette soif de vie qui donne sens à l'existence, puisque nous servons une puissance inégalée : le verbe, notre parole et la langue, nous sommes trop souvent pourchassés par les dictatures du monde, que ce soit pour des motifs religieux, économique ou idéologique. La liste des États et des organismes de censure qui sévissent, qui ne cesse dangereusement de s'allonger, serait trop longue ici pour être énumérée dans le détail.

Mais il faut combattre aussi nos propres peurs. Il faut combattre cette tendance à l'autocensure pour plaire prétendument à un public, aux éditeurs, aux journalistes, bref, au sacro-saint « marché ». Le PEN Club France, à côté de nos amis dans plus de cent cinquante centres PEN du monde entier, se lèvera toujours pour clamer haut et fort :

Vous avez le droit de créer votre propre langage, vous avez le droit de transformer votre réalité et de créer votre propre vie par l'usage libre des mots.

SYLVESTRE CLANCIER

LA CITOYENNETÉ MONDIALE
Une utopie plus que jamais nécessaire

Ne plus parler de migrants, respecter la dignité humaine, promouvoir l'accueil des exilés, établir la citoyenneté mondiale

Il fut un temps où des femmes et des hommes poussés par la misère qu'ils subissaient dans leur pays et animés par l'espoir d'une vie meilleure dans un autre pays quittaient leur terre natale en émigrants et s'installaient en tant qu'immigrants dans le pays qui les accueillait.

Ils n'avaient pas vocation à errer indéfiniment ballotés et rejetés au gré de la bonne ou mauvaise volonté des pays qu'ils traversaient pour être en définitive, quand ils avaient survécu, parqués dans des camps d'internement sans savoir ni quand, ni comment ils pourraient en sortir.

Aujourd'hui, l'une des pires atteintes aux droits humains que l'on ne peut que dénoncer quand on est habité par le respect de l'autre et de soi-même et soucieux de préserver la dignité humaine, c'est le déni opposé à de telles femmes et de tels hommes par la plupart des pays du monde, y compris par ces pays que l'on pouvait considérer jusqu'à présent comme des démocraties soucieuses de respecter la Déclaration universelle des droits de l'homme telle qu'elle a été ratifiée par les Nations Unies en 1948 peu après l'horreur des camps d'extermination nazis.

Ce qui est encore pire, c'est que pour cacher cette infamie les mots utilisés par les politiciens et les médias pour décrire les phénomènes d'émigration sont fallacieux et mensongers.

En effet, le mot « migrant » qui est utilisé sous-entend que ces êtres humains n'auraient pas à être accueillis et intégrés dans un nouveau pays, comme s'il était consubstantiel à leur nature d'être d'éternels migrants sans port d'attache. On n'est pas loin de ces « untermenschen » de ces « sous-hommes » tels que les baptisèrent les nazis afin de les exterminer en toute bonne conscience…

Ce terme de « migrants » est extrêmement pernicieux. Il est dangereux et nocif, car il introduit une discrimination barbare entre les nationaux de n'importe quel pays et ces personnes qui auraient pourtant besoin d'aide, mais qu'au contraire on disqualifie pour ne pas avoir à les accueillir. Quand ils ont survécu à des périples inhumains ou quand ils ont pu être sauvés grâce à l'intervention humanitaire de bateaux affrétés par des ONG malgré les interdits prononcés à leur encontre par de nombreux pays soi-disant démocratiques, on les enferme dans des camps où ils sont « concentrés » dans les pires conditions.

Ce phénomène barbare et contagieux a été très bien décrit, analysé et qualifié « d'encampement » par l'un des membres actifs du PEN Club français, le géographe Pierre Coulmin, il y a déjà quelques années lors d'une rencontre internationale de PEN euro-méditerranéens qui a eu lieu à Narbonne en 2015 et à la fin de laquelle furent rédigés un manifeste et un appel à la création du concept juridique de « citoyenneté mondiale ».

Le vocable de « migrant » sert en fait à véhiculer un concept d'exclusion et de non-assistance à personne en danger qui est attentatoire aux droits humains. Il exonère les démocraties d'un devoir d'assistance par respect de

la dignité de ces femmes, de ces hommes, de ces enfants. C'est comme si ces personnes ainsi désignées vulgairement par les médias et les politiciens n'avaient pas à être secourues et accueillies, comme si elles n'avaient pas le projet de s'établir dans un pays sûr et hospitalier qui respecterait leurs droits. Droits qui devraient être les mêmes que ceux de tous les autres humains plus privilégiés, car n'ayant pas encore à souffrir, là où ils résident, de pénuries pour des raisons diverses, telles que la sécheresse, les dérèglements climatiques, les conflits armés, les terrorismes de tous genres, l'effondrement économique de leur pays, etc.

Il devrait laisser place à d'autres notions plus conciliables avec les notions d'accueil et d'asile, d'émigration et d'immigration, d'allers et retours volontaires entre pays d'origine et pays d'accueil.

Les écrivains de notre réseau et par extension tous les écrivains de tous les PEN Club et les hommes et les femmes de bonne volonté devraient s'engager à promouvoir la notion de « citoyenneté mondiale ».

Les notions « d'asile économique » et « d'asile climatique », à côté de celle existante « d'asile politique », devraient être proposées et promues par les écrivains du PEN et par les différents centres PEN et ensuite largement défendues comme étant les premières étapes vers cette notion de « passeport universel » et de « citoyenneté mondiale ».

La notion de citoyenneté ne devrait plus à l'avenir être liée à un pays, mais simplement au fait que tous les êtres humains doivent être considérés de la même manière, c'est-à-dire égaux en humanité et donc en droits, en conformité avec la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948.

Malheureusement quand on observe aujourd'hui dans le monde entier le non-respect de toutes ces valeurs qui avaient permis après l'horreur des guerres mondiales du XXe siècle et de la Shoah d'aboutir à la rédaction de cette Déclaration reconnue en 1948 par les Nations Unies, on est pris de vertige et de nausée devant l'ampleur des atteintes aux droits humains qu'il nous faut dénoncer.

Sans prétendre à l'exhaustivité il nous importe ici de rappeler et de dénoncer quelques ignominies :

- la persécution extrême exercée par la République populaire de Chine à l'encontre des habitants de la province précédemment autonome du Xinjiang au nord-est de la Chine, les Ouïghours turcophones et musulmans : séparation des jeunes enfants de leurs parents, embrigadements et lavage de cerveau de ces jeunes, déportation et enfermement dans des camps de concentration de leurs parents qui y souffrent de divers sévices, etc. Interdiction de l'instruction des jeunes Ouïghours dans leur langue, apprentissage forcé du mandarin, etc.
- la déportation vers l'étranger de millions d'habitants de la Birmanie, les Rohingyas, sous prétexte qu'ils ne sont pas bouddhistes, mais musulmans, déportation « couverte » par une « Prix Nobel de la Paix »
- la privation de leur nationalité indienne par un décret du Premier ministre indien de millions d'habitants du Cachemire sous prétexte qu'ils sont musulmans
- le sort indigne réservé aux peuples autochtones au nord du Canada et qu'a dénoncé à plusieurs reprises, et encore récemment dans le quotidien *Le Monde*, l'ancien président du PEN International, John Ralston Saul.
- la poursuite du massacre d'aborigènes en Australie
- la poursuite de pratiques esclavagistes en Mauritanie
- la dévastation actuelle de l'Amazonie par l'abattage des arbres et par les incendies criminels qui entraînent non seulement la réduction inquiétante de ce poumon pour l'atmosphère que représente l'Amazonie, mais en tout premier lieu la privation de leurs territoires de vie et de survie pour la plupart des Indiens du bassin et de la forêt amazonienne.

Pour toutes ces raisons, en tant que président d'honneur du PEN Club français, après en avoir été pendant longtemps le président et avoir été également administrateur

du PEN International aux côtés du président John Ralston Saul, j'incite tous les écrivains et tous les lecteurs de cet article à promouvoir partout où ils le pourront la notion de citoyenneté mondiale accompagnée de la création par les Nations Unies d'un passeport universel, afin qu'il n'y ait plus d'apatrides, ni de personnes refoulées ou enfermées dans des camps alors qu'elles n'ont commis aucun délit, mais qu'elles ont simplement lutté pour leur survie et leur liberté.

J'incite les juristes humanistes à promouvoir auprès des institutions et instances internationales la notion d'extraterritorialité pour tous les fleuves et toutes les rives de notre planète, afin que fleuves et rives maritimes et océaniques deviennent biens communs et patrimoine de l'humanité sans aucun droit de nature nationale pouvant s'exercer sur eux ou sur elles.

PIERRE COULMIN

ENCAMPEMENT DU MONDE

Il importe de réagir avec véhémente vigueur et diversité de points de vue. Il est essentiel, comme le fait Sylvestre Clancier de dénoncer comme « dangereux et abusif le concept de migrants », car c'est une façon insidieuse de marginaliser ceux qui, désormais n'ont plus de droits ni de pays d'accueil. Mais il importe aussi de condamner la « routine concentrationnaire des cinq décennies précédentes, routine de la déshumanisation des peuples considérés comme inférieurs… car l'horreur arrive toujours à petits pas. Étudier chacun de ces petits pas, en être préoccupé, obsédé, est tout sauf illégitime ». Ces dernières phrases sont reprises d'un article qui décrit le point de vue d'une jeune députée démocrate américaine qui, avec une délégation de parlementaires démocrates vient de visiter plusieurs « centres de rétention » à la frontière du Mexique et des USA. Elle dénonce vivement les honteuses conditions de détention que subissent plus de 140 000 personnes arrêtées par la police des frontières. Elle dénonce les « cellules bondées, les cellules pour femmes sans eau courante où les détenues doivent boire l'eau des toilettes ». Cas représentatif quand on sait, à la lecture des investigations de Michel Agier, notamment dans son ouvrage *Un monde de camps*, publié en 2017, qui rappelait que la planète compte 65 millions de réfugiés et de déplacés dont le temps de séjour moyen dans les camps est de 17 ans. Au point que M. Agier fait l'hypothèse, voire le constat, que ces campements informels, s'indurant avec le temps, créent leurs propres processus de formation-formalisation urbaine fortement susceptible d'être proposée comme solution urbanistique dont le ghetto fournit le moule.

Pourquoi ces incessants exodes mondiaux de populations ?

Certes les guerres et les conflits récurrents que les marchands d'armes encouragent et dont ils profitent au plus haut. Et aussi les séquelles coloniales dont les marques s'affichent sur les cartes avec des frontières

tirées au cordeau (voir, par exemple, la carte du nombre des réfugiés en Afrique). Certes, enfin, la financiarisation du monde qui draine les richesses vers les ploutocraties, montant une garde vigilante pour maintenir leurs intérêts. Ces exodes mondiaux de population ne sauraient trouver explications sans se référer à l'énorme inégalité du monde où les pays développés représentant un dixième de la population planétaire thésaurisent neuf dixièmes de la richesse mondiale. Ce qui est la cause première de ce flux inexorable des déshérités vers les pays qui sont pour eux les pays de survie. De frontière en frontière, ils subissent des encampements successifs de plus en plus longs qui peuvent, pour s'inspirer encore des travaux de M. Agier, se cristalliser mondialement. Voilà ce qui attend une partie croissante des populations du monde contraintes à un encampement sans limites, d'autant que le réchauffement climatique qui produira la montée du niveau des mers conduira, dans les cinquante ans à venir, au doublement du nombre de réfugiés.

ANTOINE SPIRE

LA MISE EN CAUSE DU COMBAT POUR LES DROITS DE L'HOMME

Tout a commencé il y a une trentaine d'années. Un certain nombre de leaders politiques ont voulu crier leur hantise du combat pour les droits de l'homme. Il s'agissait de stigmatiser une attitude bien-pensante qui invoquait de manière excessive et avec un lyrisme parfois déclamatoire les droits de l'homme. En cette fin de XXe siècle un néologisme commençait à circuler à droite de l'échiquier politique, mais aussi à l'extrême gauche : *droit-de-l'hommisme*. Apprenti sorcier ou pompier pyromane ? Celui qui a créé le « droitdelhommisme » en 1989 assure qu'il y voyait un mot « neutre ». Sauf que le terme n'a jamais été employé que pour penser contre la tradition des droits de l'homme, coup de griffe ironique envers une bien-pensance naïve. Quand Alain Pellet, professeur de droit international à Nanterre, a inventé le néologisme *droitdelhommisme*, il a invoqué le haut patronage du créateur de San Antonio, Frédéric Dard. C'est dire le cynisme et la dérision qui en étaient les sources ; mais ces attaques n'ont pas réussi à dévaloriser un concept qui depuis la Shoah et la Déclaration universelle des droits de l'homme s'était imposé comme un objectif militant de grande valeur. Les droits de l'homme avaient force d'évidence, qui avait réuni les 50 États qui au sortir de la guerre avaient adopté la Déclaration universelle de 1948, la liste des pays s'étant abstenus de voter se passe de commentaires : l'Afrique du Sud, l'Arabie saoudite, le Yémen, le Honduras, l'Union soviétique et plusieurs pays du bloc de l'Est.

Les attaques venues d'associations et d'individus engagés contre ce qu'ils appellent un antiracisme moral ont sans doute fait plus de dégâts. Plus récentes ces menées idéologiques sont parties de la question néocoloniale infli-

geant aux « Blancs » le devoir de repentance et de culpabilité. L'angle postcolonial peut constituer une ressource pour affiner les outils d'analyse nécessaires à l'antiracisme mais certains usages font dériver de manière manichéenne cet apport postcolonial : quand on veut absolument faire rentrer tout l'antiracisme, manifestement plus polyphonique, dans cette case, on confond à propos des logiques coloniales l'identité et l'analogie qui est aussi une exigence de penser des différences.

Les usages de l'expression « les Blancs » apparaissent ambivalents. Elle peut renvoyer à un sens politique visant un rapport social-racial de domination, partageant le monde entre des « Blancs » valorisés et des « non-Blancs » stigmatisés. Cependant, cette notion peut facilement glisser du rapport politique entre des groupes à des caractéristiques raciales supposées des personnes. Ainsi d'instrument critique de la racialisation, il peut devenir lui-même un opérateur de racialisation. Ceux que les médias ont appelé « les nouveaux antiracistes » sont traversés par ces usages diversifiés. Cette galaxie a des points communs avec des discours proches de la gauche radicale fondée sur l'exclusion et l'ultra communautarisme.

Si un groupe comme le CRAN (Conseil représentatif des associations noires) combat l'impensé colonial tout en étant ouvert aux convergences antiracistes et, plus largement, émancipatrices, à partir des luttes autonomes des différentes causes, comme au métissage, en revanche, le Parti des Indigènes de la République (PIR), développe une vue plus séparatiste tout en affichant son hostilité au métissage. Il promeut dans une certaine jeunesse d'extrême gauche les notions de « racisme d'État » et d'« antiracisme politique », vision dogmatique et manichéenne.

Des secteurs de l'État sont bien poreux vis-à-vis des discriminations racistes, comme la police et la justice ou, à travers l'obsession antimusulmane actuelle, des secteurs politiciens de droite et même de gauche apparaissent sous « aimantation » de l'extrême droitisation. En revanche, dans d'autres secteurs de l'État, par exemple au sein de l'Éducation nationale, des idéaux antiracistes sont diffusés. L'État apparaît donc plus composite et contradictoire vis-à-vis des préjugés racistes. Par ailleurs, vouloir que le racisme ne soit logé que dans l'État est une vue biaisée traditionnelle dans les milieux critiques, qui voudrait que les institutions, les élites et le « haut » soient nécessairement corrompus, le « bas », « le peuple » ou « la société » ne constituant que des récepteurs passifs et ne pouvant pas aussi être des lieux de production des maux contemporains. Pour ma part, je n'autonomise pas le « haut » ou le « bas » comme générateurs supposés exclusifs du mal. J'insiste plutôt sur la question des relations entre gouvernants et gouvernés.

On pourrait penser que puisqu'ils affirment lutter contre le racisme et dénoncent avec une présence insistante sur les réseaux sociaux, préjugés, agressions, et discriminations pratiqués à l'encontre des Noirs et des musulmans, nous devrions nous réjouir de ce renfort dans la lutte antiraciste.

Hélas leur combat est délibérément communautaire : des musulmans défendent les musulmans et des Noirs défendent les Noirs ! Ce faisant ils sont persuadés de lutter contre un impensé postcolonial qui affecterait toute la société française. Comme Éric Zemmour, ils essentialisent la culture française ; mais si lui l'encense, eux la rejettent au prétexte qu'elle ne pourrait être qu'exclusive et « excluante ». Ils traitent de racistes tous ceux qui critiquent la religion musulmane, au motif que ce serait la religion des opprimés et des exclus du système. Faut-il répéter que dans notre république laïque, on a le droit au blasphème, que toute religion peut être librement critiquée mais que c'est l'agression des individus croyants qui est proscrite, ce sont les hommes et les femmes qui adhèrent à une religion quelle qu'elle soit que l'on doit protéger.

Les pseudo-défenseurs des droits de l'homme sont obsédés par la question des origines et ne jugent autrui qu'en fonction de l'identité supposée de chacun. Certains d'entre eux font de tous les Blancs des adver-

saires sinon des racistes... avalisant par là même l'idée de l'existence d'un racisme anti-Blanc. Voulant politiser leurs luttes, ils parlent d'un État néocolonial sinon raciste. Ne leur en déplaise, s'il y a encore dans certains corps de l'État des dérives racistes, notamment chez certains policiers, c'est que la société civile qui se reflète dans les services étatiques reste encore gangrénée par un racisme sociétal qu'on est loin d'avoir éradiqué, mais si on peut porter toute sorte de critique à l'appareil de l'État, on doit reconnaître que jamais la lutte contre tous les racismes n'a été aussi bien accompagnée par l'État qui traque le racisme en justice et sur les réseaux sociaux.

Ce qui est inquiétant c'est le refus de ces organisations de combattre l'antisémitisme. Impossible pour elles de prendre acte du fait qu'à nouveau la haine des juifs tue en France. Nous ne voulons pas les convaincre de ce qui fait la spécificité de l'antisémitisme qui fait des juifs les « responsables de tous les malheurs du monde » : phénomène idéologique permanent et récurrent de l'histoire de l'humanité, héritier d'une tradition multiséculaire ayant pris des formes variées, de l'antijudaïsme chrétien à la judéophobie antireligieuse des Lumières ou des premiers socialistes, puis de l'antisémitisme racial et nationaliste à l'antisionisme radical. Mais quand à nouveau certains de nos concitoyens sont assassinés uniquement parce qu'ils sont juifs on pourrait imaginer ces prétendus antiracistes au moins solidaires !

Et comment ne pas s'étonner aussi du silence de ces prétendus antiracistes dans le combat que mènent nombre de nos concitoyens pour accueillir un tant soit peu correctement les réfugiés qui demandent le droit d'asile en France. Ne pourrait-on pas rêver de voir tous ceux qui s'affirment engagés dans la défense des droits de l'homme se rassembler pour préserver la dignité de ces hommes et de ces femmes qui fuient la guerre et la famine pour survivre tout simplement ? Au lieu de cela ces organisations chipotent et encouragent une atroce concurrence victimaire…

Leur nouvel antiracisme prétendu « trie » et « sélectionne » parmi les victimes : il y a celles qu'on préfère défendre et celles qu'on préfère oublier ou stigmatiser. N'est-ce pas là puiser aux mêmes sources que le racisme ?

C'est la raison pour laquelle à nos yeux l'universalisme du combat pour les droits de l'homme est essentiel C'est autour de cet universalisme que nous devons nous rassembler pour continuer à défendre et à promouvoir les droits de chaque femme et de chaque homme.

ZEHRA DOĞAN

LETTRE DE PRISON

Traduction du turc par Naz Öke et Daniel Fleury

8 août 2018

Est-ce que tu imagines ? Non seulement ils ne me donnent pas de matériel artistique, mais ils se mêlent de mes techniques de substitution. Et ils en sont dégoûtés ?!

Aujourd'hui le gardien chef a voulu me voir.

J'ai pensé qu'il s'agissait d'un transfert forcé, ou d'un problème lié à mes dessins. Chaque fois qu'ils me convoquent, je pense que mes dessins leur posent problème, et je ne me trompe pas. Là encore, j'ai eu raison, il s'agissait bien de ça. Ils m'ont demandé pourquoi je dessinais avec du sang. La commission de censure de la correspondance et le personnel de la prison seraient dégoûtés du sang et des merdes d'oiseau que j'utilise pour dessiner. Et ils s'inquiéteraient « d'attraper des microbes ». C'est-à-dire qu'ils auraient peur d'une infection, non pas pour nous, mais pour eux. Je ne savais pas quoi dire. Le gardien chef essayait de m'expliquer cela le plus poliment et clairement possible. Et la gardienne qui l'accompagnait acquiesçait et confirmait tout ce qu'il disait en ajoutant : « Oui, oui, nous sommes dégoûté·e·s. » Je leur ai juste dit que ce qui était dégoûtant pour moi c'était qu'on me prive de mon matériel, et que mes créations peintes avec du sang étaient le reflet de ce dégoût. « Si je vous ai dégoûté·e·s, c'est que j'ai réussi. » Ils m'ont alors répondu : « Si tu as une conscience, tu arrêtes. »

En tant que personne qui a une conscience, je voudrais maintenant profiter de cette lettre pour passer un message à la commission de lecture :

Je n'entreprendrai rien qui vous fera « attraper des microbes ». De toute façon, le sang séché ne peut être nocif. Par ailleurs, je recouvre les matières comme les déjections d'oiseau ou le sang par une couche de vernis à ongles transparent. Et puis, cela n'a rien de dégoûtant. Les déjections d'oiseaux sont utilisées comme engrais dans le domaine agricole. C'est d'ailleurs un engrais très cher, qui se retrouve dans nos aliments. Si on en « attrapait des microbes », les ouvrier·ère·s agricoles seraient déjà mort·e·s. Quant au sang des règles, il était utilisé par des peuples de l'ère néolithique, et l'est encore aujourd'hui par des tribus indiennes et aborigènes, comme un cicatrisant pour des blessures et des plaies. Non seulement il n'est pas dégoûtant, mais en plus il soigne. Pour les femmes conscientes de leur sexe comme nous, il est sacré. Je n'impose jamais à une personne une chose qu'elle ne souhaite pas, même si je suis sûre d'avoir raison. Mais comme vous parlez de « conscience », sachez que moi, j'écoute toujours la mienne. Et j'aimerais que cette conscience soit partagée, et qu'on donne son matériel à une artiste qui essaie de poursuivre son travail ici. Une personne qui a une conscience ne peut l'avoir avec

des restrictions. La conscience existe ou non. Moi, j'ai écouté la mienne et j'ai entendu ce qu'elle m'a dit sur l'Art. Elle m'a dit : « Continue Zehra. » Si je l'écoute, je continue. Si je vous écoute, j'arrête. Je vais écouter ma conscience. Mais je ne vais pas non plus vous faire subir quoi que ce soit. Après tout, vous faites votre travail. Vous êtes des personnes polies et qui travaillez pour apporter du pain à la maison. Et j'essaie de vous comprendre. Vous ne voulez pas subir. C'est normal. Je suis désolée. Mais, à cause de ça, c'est moi qui vais subir un empêchement de plus. Une chose cependant me rend heureuse, c'est que le message que j'ai voulu livrer ait atteint son objectif.

Par ailleurs, chère commission de lecture des lettres, l'art ne peut jamais être dégoûtant. Je vous en prie, ne vous dégoûtez pas de l'art. Soyez-en sûr·e·s, si ce monde est encore un peu vivable, c'est bien grâce à l'art. Car il est la vie même. J'ai essayé d'exprimer mon humble avis. Je voudrais aussi vous dire de ne pas oublier que le nombre d'interdits auxquels je fais face est très grand. Cette situation est difficile pour une personne qui essaie juste de faire son travail.

Mais, bien sûr, c'est à vous de décider.

Artistiquement vôtre.

ZEHRA DOĞAN

Lettre extraite du recueil *Nous aurons aussi de beaux jours – Écrits de prison*, traduit du turc par Naz Öke et Daniel Fleury, Des femmes-Antoinette Fouque, 2019.

COLETTE KLEIN

Héritage

Ma mère m'avait prévenue : ça va recommencer.

J'avais vingt-cinq ans ou un peu plus. Je venais d'apprendre, par hasard, que ses morts étaient partis en fumée, là-bas, dans un camp de concentration, et cela, parce qu'ils étaient juifs. Enfant, on m'avait expliqué que, non, le patronyme de mon père n'était pas juif. Elle avait précisé que je ne devais pas en parler, parce que *cela* allait recommencer !

Comme si ce silence n'allait pas peser sur moi, s'ajouter au non-dit.

Des années plus tard, j'aurais enfin compris que je devais à ce silence, à ce non-dit, d'avoir vécu pendant des décennies avec l'obsession quotidienne du suicide, avec le refus d'avoir une descendance. Cette *chose-là* avait amputé ma vie, l'avait d'avance condamnée. J'étais, comme je l'ai déjà écrit : *morte avant d'être née*, et tenue au secret.

Pourtant, je ne la croyais pas. Je savais que les massacres n'avaient jamais cessé dans le monde, que le mal prenait des formes les plus diverses, mais je pensais que la Shoah ne pourrait pas revenir, que la mémoire collective retiendrait pour des siècles les pogroms, les ghettos, les chambres à gaz, l'extermination systématique. Je pensais que cette mémoire-là nous protégeait. Plus personne ne pourrait agir, ou même voter, en connaissance de cause.

L'interdiction fut si lourde, que je n'en ai effectivement parlé qu'après sa mort.

Je suis retournée sur les lieux de mon enfance, rue Saint-Antoine, près de Saint-Paul, là où la ville a été la plus martyrisée, là où s'est installé le Mémorial de la Shoah. J'y suis chez moi. Dans la longue liste des morts en déportation gravés sur le mur du mémorial, j'ai découvert le nom d'une petite fille, le même que celui de ma sœur, née la même année, morte bien avant. Destins parallèles qui ne se rejoindront jamais. Deux petites filles qui peut-être se sont croisées un jour, sans se reconnaître, sans avoir conscience d'être chacune le double de l'autre. L'une morte parce que portant l'étoile jaune, l'autre née d'une mère qui, sous l'angoisse, cachait ses origines.

Ma mère avait raison : cette *chose* a recommencé. Les insultes, les inscriptions antisémites, les cimetières saccagés, profanés, l'appel à la haine, et même les meurtres.

Mon engagement associatif m'encourage à résister, tout à la fois me rassure et m'effraie. Car si j'y suis en communion avec tous ceux qui aspirent à dénoncer l'ignominie – qui va bien au-delà de l'antisémitisme, qui gangrène la plupart des États par la misère ou des actes de violence, de torture physique ou morale, des actes qui nient aux hommes leur droit à l'humanité, je suis également alertée par les listes monstrueuses d'écrivains emprisonnés ou massacrés pour le seul tort d'avoir aimé la liberté, pour s'être seulement exprimé !

Comment vivre dans un monde qui se fissure de pays en pays, qui s'épuise sous le fouet des dictatures ?

Au moins, je n'aurai pas donné naissance à des enfants menacés de mort. Je mourrai délivrée de l'angoisse.

Ma mère avait raison : ça recommence. Jusqu'où *cela* ira-t-il ?

DILNUR REYHAN

COMMENT LA CHINE ENTERRE L'INTELLIGENTSIA OUÏGHOURE

La Région ouïghoure qui se trouve dans le nord-ouest de la Chine est l'une des deux régions avec le Tibet qui ne sont pas totalement intégrées à la société chinoise. Appelée « Région Autonome Ouïghoure du Xinjiang », cette région est la plus grande unité administrative de la Chine qui compte quatre autres régions dites autonomes, le Tibet, la Mongolie intérieure, le Ningxia et le Guangxi. Ces régions autonomes des minorités se situent à la périphérie de la Chine et ont donc une place géopolitique et géostratégique cruciale. La Chine compte 56 groupes ethniques officiellement reconnus dont l'ethnie Han constitue autour de 92 % de la population totale. Les 55 minorités ethniques vivent cependant dans des régions qui occupent 60 % du territoire chinois. La Région ouïghoure et le Tibet sont les deux dernières où la sinisation de la population locale n'est toujours pas achevée en raison de fortes contestations et rébellions menées par les populations autochtones.

Les diverses politiques orchestrées par l'État chinois ont amené de nombreux chercheurs spécialisés sur la question des minorités en Chine (Dru Gladney, Yvonne Yin Liu, Daniel James Schuster, Michael Clarke, Sean Roberts…) à évoquer un « colonialisme intérieur ». Au cours des dernières décennies, afin d'imposer son autorité, le régime chinois n'a pas hésité à recourir à divers moyens économiques, politiques, mais aussi à la force et à l'ancrage d'une politique d'installation programmée de populations Han dans la Région ouïghoure ; ce programme visant à une meilleure intégration de cette région au territoire national chinois.

Les Hans représentaient 6 % de la population dans les années 1950, alors qu'aujourd'hui ils sont 40 % tandis que les Ouïghours qui représentaient 78 % à la même période ne sont plus que 47 %. La migration massive des Hans dans la région, les restrictions et interdictions envers les pratiques religieuses des Ouïghours, leur discrimination sur le marché du travail (taux de chômage de 4 % en moyenne pour la région, et 8 % pour les Ouïghours), l'élimination de leur propre langue dans l'enseignement, sont les principales raisons d'une colère qui se traduit parfois par des actes violents.

Dans cette région où la population ouïghoure pratique sa langue, son écriture, sa culture et sa propre organisation sociale et politique, le mécontentement vis-à-vis des politiques imposées par l'État chinois et le questionnement vis-à-vis de la légitimité de l'autorité chinoise se manifestent continuellement jusqu'à ce jour.

La contestation contre les programmes de sinisation de la population ouïghoure est réprimée depuis le 11 septembre 2001 au nom de la soi-disant lutte anti-terrorisme. Ainsi, la loi ne comportant pas de règles précises d'application, des cas violant les droits de l'homme fondamentaux se produisent quotidiennement.

Depuis que Xi Jinping a pris le pouvoir fin 2012, une inflexion vers une société mono-culturelle est clairement affichée avec une volonté de siniser de force les régions des minorités.

Un nouveau cap a été franchi par les autorités chinoises à partir d'avril 2017 avec la construction massive de camps de « rééducation » – appelés officiellement « centres fermés de rééducation politique » – dans toute la région. Un, voire plusieurs millions

de Ouïghours – mais aussi un nombre indéterminé de Kazakhs – y seraient internés. La détention ne fait pas suite à une décision de justice. Les personnes internées dans ces camps peuvent y être détenues des semaines, des mois ou indéfiniment. Leur tort est d'avoir séjourné ou d'avoir contacté des proches à l'étranger, dans les pays musulmans notamment, mais aussi des pays où il existe une importante communauté ouïghoure active ; aussi d'avoir une pratique visible de leur religion, d'exprimer des doutes face à la gestion du PCC ; ou tout simplement d'être « suspect » aux yeux de l'État… La « rééducation » consiste à éradiquer tout sentiment nationaliste et religieux chez les personnes détenues et à s'assurer de leur loyauté au Parti et à la Chine.

Après avoir nié pendant plus d'un an l'existence de ces camps, Pékin reconnaît avoir eu recours à la détention de masse et le justifie par la nécessité de lutter contre l'extrémisme religieux. Toutefois les arrestations concernent des personnes ne correspondant nullement à ce profil. Ainsi, un nombre très important de professeurs des universités ont disparu depuis mi-2017, parmi lesquels la célèbre anthropologue Rahile Dawut, l'écrivain Perhat Tursun décrit par la presse occidentale comme le Salman Rushdie chinois, des figures importantes de la société ouïghoure comme le professeur et philosophe Abdukadir Jalalidin, ou encore l'écrivain essayiste Yalqun Rozi, la poétesse Chimengul Awut, le président de l'Université Normale du Xinjiang Azat Sultan, le président de l'Université de Kachgar Erkin Ömer et le vice-président Muhtar Abdughopur, etc. Le professeur Tashpolat Tiyip et le professeur Halmurat Ghopur ont été condamnés à la peine de mort avec deux ans de sursis, la peine étant commuée en réclusion à perpétuité si aucun autre crime n'est commis pendant deux ans. Les artistes, les sportifs, les hommes d'affaires, les philanthropes ne sont pas épargnés non plus. La star internationale de foot chinois Irfan Hezim, la pop star Ablajan Awut Ayup, surnommé le Justin Bieber ouïghour, le roi du doutar (instrument de musique traditionnel) Abdurehim Heyit sont également détenus depuis début 2017. Tout récemment, d'autres célébrités ouïghoures de show-business ont été condamnées à plusieurs années de prison ferme, avec des accusations qui restent encore inconnues. La liste est encore longue. Les responsables des universités sont soupçonnés d'avoir une « double face », c'est-à-dire d'être membre du parti communiste tout en étant fidèles secrètement à leur identité ouïghoure. Tandis que d'autres intellectuels sont accusés de participer à la fabrication des manuels scolaires jugés aujourd'hui « nationalistes ».

Tashpolat Tiyip et Halmurat Ghopur ont été arrêtés en mai 2017 : ces deux professeurs, le premier président de l'Université du Xinjiang et le second vice-président de l'Université de médecine du Xinjiang, personnalités ouïghoures appréciées, étaient pourtant glorifiées et hautement récompensées par l'État chinois pour leurs contributions professionnelles chacun dans leur domaine et pour leur « fidélité » au parti communiste chinois.

Chercheur reconnu internationalement, le professeur Tashpolat Tiyip, l'un des rares spécialistes dans le domaine des régions arides, avait mené de nombreux projets de recherche en coopération avec des universités chinoises renommées comme l'Université Qinghua, mais aussi avec plus de 50 universités dans environ 20 pays, dont la Sorbonne en France. Il a été promu en 2008 docteur honoris causa de l'École pratique des hautes études, pour ses contributions importantes à des recherches hautement qualifiées. Les médias chinois à l'époque avaient publié des articles pour féliciter le professeur Tiyip en qualifiant ses titres à l'étranger comme une reconnaissance à l'honneur de l'Université du Xinjiang.

Professeur honoré de l'Université de médecine Pavlov de Saint-Pétersbourg et de l'Université Pédagogique de Moscou en Russie, le professeur Halmurat Ghopur avait reçu une éducation entièrement en chinois depuis son enfance. Toute ethnie confondue, il est le premier jeune de la Région ouïghoure à être promu comme « Dix jeunes exemplaires de la Chine » dans les années 90. En 2015, lorsqu'il

a été promu au titre de membre de l'Académie internationale de science de l'éducation (International Higher Education Academy of Sciences, IHEAS) basée à Moscou où il est le 12e membre venant de Chine, il avait mis en avant dans ces déclarations ses remerciements et son amour pour sa patrie (la Chine). Adulé, médiatisé, récompensé par la Chine, il était devenu d'abord vice-président, ensuite président de l'Université de médecine du Xinjiang depuis 1998 et ensuite avait pris les fonctions de président de l'Institut de médecine traditionnelle ouïghoure qu'il a fondée au sein de son université.

La vaste campagne génocidaire de la Chine contre les Ouïghours menée par le président Xi Jinping depuis début 2017 en Région ouïghoure n'a pas épargné ces brillants intellectuels autrefois promus comme modèle d'intégration. Le professeur Tashpolat Tiyip est arrêté en mai 2017 alors qu'il était à l'aéroport de Pékin pour participer à une conférence en Allemagne. Il a été accusé d'avoir une « double face ». Le professeur Halmurat Ghopur est arrêté fin 2017, accusé de séparatisme et de vouloir fonder un khalifat.

Amnesty International a alerté l'opinion internationale le 9 septembre 2019 sur une possible exécution du professeur Tashpolat Tiyip dont les deux ans de sursis arrivent à terme. C'est également le cas du professeur Halmurat Ghopur qui risque d'être exécuté prochainement.

Face à ce qui se passe dans la Région ouïghoure, ce sont d'abord les ouïghourologues occidentaux, notamment américains, qui ont réagi en publiant des tribunes ou des alertes dans des quotidiens anglophones ou dans des revues spécialisées sur les études chinoises afin d'attirer l'attention du monde sur le sort des Ouïghours. Les arrestations massives d'intellectuels, notamment de l'anthropologue Rahile Dawut et du géographe Tashpolat Tiyip, sont les plus médiatisées en raison de leur lien avec les universitaires occidentaux. La première étant l'une des rares spécialistes et référentes dans le monde sur les coutumes traditionnelles ouïghours, tandis que le second est responsable de nombreux projets internationaux sur les questions des régions arides. L'EPHE a publié un communiqué officiel appelant le gouvernement français à intervenir pour la libération du professeur Tashpolat Tiyip tout comme la Conférence des présidents des universités (CPU). L'université libre de Bruxelles est la première et la seule université occidentale qui a publié une motion, appelant l'ensemble de la communauté universitaire européenne à être solidaire avec les collègues ouïghours et à revoir leurs programmes d'échanges avec les universités chinoises. La liberté académique n'est pas comprise ou défendue comme un privilège mais comme une liberté responsable. Les universités n'ont pas à être soumises à des pouvoirs économiques ou politiques. Fin novembre 2018, près de 700 chercheurs ont lancé un mouvement international, appelant les différents gouvernements à exiger de la Chine de fermer les camps et de libérer les détenus turcophones. Finalement, en décembre 2018, une centaine de chercheurs tchèques et slovaques ont également lancé des appels similaires en élargissant un peu plus le mouvement international des chercheurs qui s'inquiètent des conséquences de ces camps de concentration ethniques. Tout récemment encore, à l'approche de la date d'exécution possible du professeur Tashpolat Tiyip, des universitaires et des politiques français ont publié une lettre ouverte au président chinois afin de l'appeler à libérer ce professeur et mettre fin à la persécution des Ouïghours.

La littérature ouïghoure enterre ses écrivains : Nurmuhammet Tohti et Nurmemet Yasin

Depuis la systématisation des camps de concentration chinois dans toute la Région ouïghoure à partir du début 2017, environ 450 personnalités et célébrités de leur société sont enfermées dans ces camps. La majorité de ces figures emblématiques concerne des écrivains, des poètes, des bloggeurs, éduca-

teurs et notamment des professeurs universitaires. Certains d'entre eux ont péri dans ces lieux de torture et de mort comme l'érudit Muhammet Salih, premier traducteur du Coran en ouïghour, mort à 82 ans quelques jours après sa sortie du camp, et le célèbre écrivain Nurmuhammat Tohti, mort à 70 ans.

Éminent écrivain respecté de la société ouïghoure, Nurmuhammat Tohti, auteur de nombreux ouvrages appréciés de ses lecteurs, a été arrêté en novembre 2018. Atteint de diabète, il était sous traitement avant son enfermement dans un camp où il n'a pas été autorisé à prendre ses médicaments. On estime qu'il est mort le 31 mai 2019 mais aucune information officielle n'a été émise et on ne sait pas s'il est mort à l'intérieur du camp ou à son domicile juste après sa libération. Comme tout autre Ouïghour conduit en camp, sa famille a été terrorisée et l'information a fuité seulement 11 jours après la mort de l'écrivain. Il a été accusé d'avoir des activités religieuses.

Bien avant ce système de camps de concentration pour les Ouïghours, la liste d'écrivains, journalistes et bloggeurs ouïghours qui sont en détention avec une condamnation à de lourdes peines de prison était déjà longue. Le cas de l'écrivain Nurmemet Yasin est le plus connu du public international.

Jeune écrivain prometteur, Nurmemet Yasin, extrêmement populaire notamment auprès des jeunes lecteurs, a été arrêté en novembre 2004, accusé d'« incitation au séparatisme » en raison de l'une de ses nouvelles, dont le titre est *Le Pigeon sauvage* (*Yawa kepter* en ouïghour). Il s'agit de l'histoire, narrée à la première personne, d'un jeune prince pigeon qui, capturé par des humains, choisit de se suicider plutôt que de vivre en captivité. L'histoire de ces pigeons a été assimilée, selon les autorités chinoises, au destin des Ouïghours. Le père du jeune écrivain était mort dans des circonstances similaires. Cette nouvelle a été publiée six mois plus tôt dans la revue littéraire de Kachgar dont l'éditeur Küresh Hüseyin a été condamné à trois ans de prison. Ce dernier a retrouvé sa liberté en 2008 après avoir purgé sa peine. Cependant, l'auteur n'a pas supporté l'horrible condition de détention de la prison de Shayar, réputée être une maison d'horreur. En 2013, Amnesty International et Pen America ont exprimé leur inquiétude après les rumeurs sur la mort en prison de l'écrivain deux ans auparavant. Bien que ces deux organisations aient exigé qu'une enquête soit faite sur les circonstances de la mort de Yasin, les autorités chinoises n'ont même pas donné confirmation de sa mort. Nous sommes en octobre 2019 et nous n'avons toujours aucune certitude au sujet de Nurmemet Yasin, s'il est vivant ou mort.

Chimengül Awut, autour du roman *Chausson d'or*

Née en 1973 à Kachgar, Chimengul Awut est considérée comme l'une des étoiles montantes de la poésie moderne ouïghoure. Son recueil *Le Chemin sans retour* a reçu le prix littéraire Tulpar, l'une des distinctions les plus importantes de la littérature ouïghoure. Ses œuvres sont publiées en Chine mais également dans tous les pays turcophones de l'Asie centrale.

Chimengul Awut est internée dans un centre de détention de Kachgar, dans le sud-ouest de la Région ouïghoure. La poétesse est enfermée comme 13 autres de ses collègues travaillant à la Maison d'édition ouïghoure de Kachgar, qui compte 49 salariés dont quatre Chinois. Parmi les 45 salariés, ce sont ainsi 14 personnes dont 5 femmes qui ont été arrêtées dans le cadre de la campagne de « lutte contre les publications douteuses » lancée en 2017. Cette campagne vise à détruire les publications qui diffusent ou insistent notamment sur l'identité ou l'histoire ouïghoure, mais aussi sur des contenus religieux.

D'après l'agent policier qui a répondu à l'enquête téléphonique de la radio libre de l'Asie (RFA), la poétesse aurait été arrêtée pour avoir participé à la relecture du roman *Le Chausson d'or* (en ouïghour : *Altun Kesh*) de la romancière Xalide Israël, publié en 2016 par la maison d'édition ouïghoure de Kachgar.

Les messages défendus dans *Le Chausson*

d'or semblent avoir agacé le gouvernement actuel de Pékin, malgré le fait que ce livre a été relu et approuvé avant publication. De fait, dans un régime totalitaire comme en Chine, il n'y a de média et de maison d'édition que d'un type : étatique. Le pays ne permet pas d'avoir des chaînes de télévision ni de publications privées. C'est un domaine particulièrement sensible et sérieux notamment dans les régions périphériques peuplées majoritairement par des personnes n'appartenant pas à l'ethnie Han, majoritaire de la Chine, comme la Région ouïghoure et le Tibet.

Toute publication est ainsi strictement surveillée, revue et validée par le département de propagande de la région. Les publications jusqu'à présent, quel que soit le genre de littérature, sont donc toutes passées par ces étapes de surveillance avant d'être publiées. Le fait de traiter ces publications de « douteuses » alors que l'État les a validées lui-même à travers ces nombreuses étapes de surveillance renforce l'hypothèse de la volonté d'éradication de l'identité ouïghoure par la présidence actuelle chinoise.

Son dernier post sur son mur Wechat publié le 17 juillet dernier est dédié à son fils, encore adolescent :

Mon agneau d'amour,
Ne pleure pas,
Le monde pleurera pour toi !

Ilham Tohti, la seule voix ouïghoure en Chine, enfermée à vie

Ce prisonnier de conscience, professeur d'économie à l'Université des nationalités de Pékin, membre du Pen Club Chinois, Ilham Tohti s'est fait connaître par ses articles critiques de la politique chinoise envers les minorités ethniques et pour ses efforts de construire un dialogue entre les Chinois et les Ouïghours via ses cours et séminaires à l'université mais aussi par son site d'information en chinois *uighur.biz*. Il a sans cesse alerté l'État des dangers potentiels grandissants des injustices et discriminations que subissent les Ouïghours et les Tibétains dans leur propre région. Ilham Tohti avait invité l'État à respecter sa propre constitution à propos des régions « autonomes ». Ses critiques lui ont valu d'être placé plusieurs fois en garde à vue et en résidence surveillée, et de subir des menaces et des intimidations de la police avant d'être arrêté définitivement et d'être condamné à la prison à vie en janvier 2014. Accusé de séparatisme, Ilham Tohti est détenu dans une prison à Urumchi et tous ses biens sont confisqués par l'État laissant sa femme et ses deux enfants en bas âge à Pékin sans ressource, ni revenus. Sept de ses étudiants qui animaient le site *uighur.biz* ont été arrêtés à la même période et ont disparu depuis.

Internationalement connu, Ilham Tohti était proche des intellectuels progressistes chinois tels que l'artiste Ai Weiwei et l'écrivain Liu Xiaobo, le prix Nobel de la paix, mort en détention. 250 intellectuels chinois ont signé une pétition pour sa libération, le qualifiant comme l'homme du dialogue, en vain. Depuis 2014, il a reçu de nombreux prix de droits humains tels que le prix Barbara Goldsmith pour la liberté d'écrire (2014), le prix Martin Ennals (2016), le prix de la Liberté (2019), le prix Vaclav-Havel (2019) et finalement il est promu candidat au prix Sakharov et au prix Nobel de la paix en 2019.

Le prix Nobel n'a pas pu sauver la vie à Liu Xiaobo, en sera-t-il autrement pour Ilham Tohti ? La Chine de Xi Jinping ne semble pas l'entendre de cette oreille. Un peuple, une nation, une civilisation est en train d'être éradiqué, dans le silence complice du monde, à commencer par son intelligentsia, son élite qui faisait vivre sa langue et sa culture…

IŞIK ERGÜDEN

Au crayon

Traduction du turc par Sylvain Cavaillès

À ceux qui vivent encore là-bas…

Je sais où je me trouve. C'est un lieu sous éclairage artificiel. C'est pour cela que je ne ressens ni le passage de la nuit au jour ni celui du jour à la nuit. Un lieu enroulé sur son propre vide, un résidu de rêve, complètement vide comme si, avec ce vide, il se consolait de sa solitude. La netteté exagérée des images transformant la réalité en artifice, chaque chose y est effrayante. Voir la perfection dans les détails m'effraie. Je refuse d'être le seul témoin d'un mouvement imprévu.

Dans peu de temps, reproduits par des haut-parleurs dissimulés, des éclats de rire glacials s'élèveront quelque part, quelques-uns riront de mon impuissance. Que le premier mouvement vienne de moi, je veux être celui qui bougera mais, avant même que j'aie fait se mouvoir ma main, je la vois qui bouge. J'implore ma disparition.

Soudain, tout est de la même couleur. J'avais compris : c'était la couleur de la mort, couleur inconnue, tout autre qu'une absence de couleur et indéfinissable. C'est donc que quelqu'un a invoqué la mort.

Je me suis jeté dans ce bouquet de rayons plus incolore que l'incolore. D'ailleurs, je savais où je me trouvais.

*

– Rien de tout cela n'a été vécu. Tu es fou.

Ayant laissé ses cheveux au vent, elle crie depuis derrière moi.

– Tu es fou, aucun vécu ne devient réel d'avoir été rêvé.

Les mots se mélangent à la mer. Sa voix est salée. Du genre à me rôtir la mémoire. J'avance rapidement. Sachant que je me laisse là. Avec dans les yeux une défaite terrible.

Encore une vague. Le clair de lune jaillit de la jetée. Partout des reflets de lune. Une fin de nuit complètement décousue. La rousseur qui tremblote à l'horizon se transformera bientôt en luminosités turquoise.

– Oublie !

Sa voix entre deux vagues.

*

J'étais là-bas. Je me sentais loin de moi-même, sur le seuil d'autres vies, pris au dépourvu. À côté de tant de choses si évidentes, mon existence tout comme mon inexistence ne pouvaient se poursuivre qu'en tant que rêves. Tout me touchait, mais

je ne laissais aucune trace lorsque je me frottais aux choses ; j'étais un sommeil.

J'étais là-bas : dans une cérémonie organisée pour que les gens me considèrent comme des leurs, me reprennent parmi eux.

Tous les meubles sont couverts, tous les objets dans des sacs en plastique. Seules se meuvent les lumières du lustre imitation cristal. Je me tais. De la même façon que je me suis tu auparavant. Si je parle, cet environnement soigneusement feutré, les verres, assiettes, bibelots non accoutumés à ma voix se briseront.

(Quelqu'un m'a appelé. On veut que j'aie honte. D'autres vies, d'autres voies se mêlent aux nuits de ceux qui sont ici. Je soupçonne l'obscurité de les déposer doucement sur le seuil d'un suicide collectif.)

*

– Rester le même parmi tant de bouleversements et les disparitions des formes des objets et des gens, qui plus est au même endroit…

– Ça se perd entre les gestes ordinaires qui se produisent ici une fois. Rappelle-toi donc. D'énormes rats mouillés sortis des recoins de tes yeux venaient se coller à tes mains lorsque tu fermais les paupières. Tu te levais dans un cri et te projetais en avant.

– Chacun s'efforce de rester debout en ravalant sa propre voix.

– Pourtant c'était venu, et aussi dans mes rêves précédents.

(Quelqu'un s'approche de la table en s'y frottant. La bouche et le nez cachés par une écharpe. S'éloignant après avoir pris son thé, il s'éloigne en faisant pleuvoir des jurons sur les fumées de cigarette aux alentours. L'obscurité de mes yeux s'humidifie. J'ai peur. Je pourrais crier, peut-être demander de l'aide, mais j'ai perdu ma langue. Je ne peux rien toucher. De l'enduit des murs filtrent des mots exagérés et qui sentent l'humidité. Je n'entrerai pas en relation avec les meubles.

Je reste debout, ça ne marche pas, j'ai la tête qui tourne.)

*

– Tu es de ceux qui croient réels les tourbillons dans lesquels ils se prennent. Cette perception acérée réduit en poussière les plus beaux moments de cette vie, les réduit en charpie. Aucun lieu ne peut abriter ceux qui, comme toi, portent leur propre vent avec eux. Oublie !

Elle veut me chasser de ma mémoire.

*

Parce que j'ai maintes fois vécu le danger d'être à tout moment écrasé parmi des gens courant dans tous les sens avec leurs sentiments qui ne me convenaient pas, l'impossibilité de fonder un vécu particulier sans défaire l'unité de la foule et l'ennui d'éveiller l'intérêt de tous en s'ouvrant sa propre route, de raconter à cor et à cri ce que l'on a fait et de se faire regarder, quel qu'en soit le prix, en avançant sans le laisser percevoir tout en souhaitant qu'ils s'étonnent, lorsqu'ils se rendront compte de la séparation, de me voir déjà si loin, je me suis caché à l'intérieur de moi-même ; je n'ai révélé ni qui j'étais, ni pourquoi j'étais venu là.

– Il y a une tache de sang sur ton habit.

*

J'attendais.

J'attendais en sachant qu'aucune relation – si une telle chose existe – et qu'aucune parole – si une telle chose existe – n'avait d'avant ni d'après et que toute chose existait – se tenait – quelque part entre d'autres choses.

– C'était un déluge. Après moi il reviendra.

– Je sais. La tache de sang sur ton habit…

– J'étais sorti sur le balcon. Mes yeux n'étaient pas accoutumés aux couleurs et au lointain. J'avais laissé pendre mes jambes dans le vide, attendu un moment dans cette position, puis je m'étais laissé tomber :

Minuit. Un boulevard désert, complètement vide. Soudain une foule se met en marche, des cercueils sur les épaules. Une marche funéraire se fait entendre de plusieurs endroits. La ville tout entière vit la gravité de cette cérémonie funéraire organisée dans l'obscurité. Ils enfouissent ces trois cercueils au sommet d'un gratte-ciel. Je sauve mes mains de la pesanteur du gratte-ciel.

*

Elle vient.

Comme ayant un visage et une histoire faits siens.

Face à face, nos regards se fuient.

Moi, je tourne autour des fissures dans le mur, elle, elle cherche les nuages au plafond.

Le passage du temps s'entend.

Je ne lui dis pas de dire quelque chose. Je veux que l'on continue à se taire.

Je regarde le lieu où je me tiens, comme si quelque chose au-delà d'être un lieu pouvait exister.

(On comprend que les planches, marron foncé et qui s'allongent comme une route, du plancher désormais passablement abîmé et usé, étaient jadis vernies et élégantes. L'intervalle entre deux planches est une crevasse où des souvenirs ternes et griffants font des boules cotonneuses avec le sentiment de réalité, s'ouvrant en gouffres comme pour vous avaler.)

*

Une seule question n'avait pas été posée. « Pourquoi es-tu venue ? » demandai-je. « Parce que c'était le seul moyen de te voir, une dernière fois », répondit-elle, à moins que je n'aie lu quelque part que c'était le seul moyen qu'elle avait de me voir et qu'elle était venue pour la dernière fois, je ne me souviens plus.

Pour comprendre que le seul livre qu'elle lise était un livre qu'elle écrivait en lisant constamment son être propre, et qu'avec son air d'observer la vie elle participait à la vie des autres, il suffisait d'observer attentivement son immobilité. Cette immobilité pouvait aussi relever d'une mauvaise plaisanterie, ou d'un état de mort, une mort enfin rattrapée et arrêtée par quelqu'un qui n'avait jamais cessé de courir vers elle.

Je pleure et je m'éveille.

*

Je savais que l'amour ne pouvait être vécu que nulle part, c'est-à-dire là-bas. Je savais que l'amour ne pouvait être vécu que lorsqu'il n'était pas l'amour et que lorsqu'il se déversait en parole et en relation il se transformait en aphasie et absence de relation. C'est pourquoi je voyais sur chaque chose que je pensais avoir découverte mes propres traces de pas. Tout était plongé dans une lumière crue dépourvue d'obscurité et n'ayant jamais connu l'obscurité.

Disant : « Je ne veux pas mourir mais sait-on jamais », elle appuyait tellement sur les mots que j'étais certain qu'elle avait du mal à tenir dans son épuisement. Pourtant, nous parlions d'amour. Elle devait penser que la vie, je la portais en souriant. « Et toi, tu pleurais tout le temps », dit-elle soudain.

Avançant tant bien que mal à travers des passages obscurs, déserts et étroits, j'arrive à un jardin rempli de fleurs. Il est d'une beauté à provoquer l'effroi. Telle une beauté de cimetière. J'ai peur. Au loin, la voix étouffée, sanglotant, d'un saxophone. Je pleure et je m'éveille. Tu as peur de ta propre voix, disent-ils.

Je pleurais aussi en entendant le sifflet strident des bateaux accostant à l'embarcadère.

Mon esprit reste avec les vies dont je me suis détaché.

*

Mes yeux n'ont pas réussi à s'accoutumer à cette lumière. Je ne distingue pas tout à fait son visage. Je veux la toucher.

Elle hurle. (Il n'y a pas de son, on le comprend à ses gestes.)

La main en l'air, prêt au contact, je reste figé.

Je me rends compte qu'elle tremble, grâce à son ombre. Moi aussi je tremble.

Chaque matin au réveil, je vis le rêve que je souhaite enregistrer. Ma vie est une escale rêvée. Chaque nuit, je me mets au lit tendu, silencieux et en attente : ne me contentant pas de vivre dans un rêve, je force les gens qui peuplent ma vie à entrer dans mes rêves et à s'y faire une identité.

Je regarde ma vie sans éprouver d'intérêt, comme si quelqu'un d'autre l'avait vécue.

J'en ai reproduit le récit au papier carbone et l'ai distribué.

Je me tais.

Je ne veux pas me fondre dans le pouvoir de conciliation des mots.

Je me réfugie dans le sommeil.

*

– Je suis de ceux qui se réveillent tôt le matin mais n'arrivent pas à sortir la tête de sous la couette.

– De toute évidence les rêves restaient plantés en toi. Tu vaquais comme ça toute la journée.

(On comprenait que la lumière du jour n'était pas du tout entrée. Voix, parole, image, bruit et relation avaient été exclus pour créer l'impression que toute chose

se tenait là depuis la nuit des temps. Je me souvins de m'être efforcé d'entrer en me détachant de l'état d'éveil ordinaire que l'on appelle présent – ce qui tombait était l'ombre de la langue.)

– Si tu avais parlé, tu aurais crié, si tu avais écrit, tu aurais appuyé fort avec le crayon. Comme pour laisser une trace, pour devenir pérenne. Or, qu'as-tu vécu ? Là où tu as commencé et terminé ne restera que délire.

– Depuis ce temps-là, de chaque endroit où j'essaie de m'accrocher du sang imprègne mes mains.

– Si tu t'étais heurté aux vies que les autres effleurent, si tu t'étais sali à autre chose que la poussière des livres, si tu avais couché dans les rues, dans les ruelles…

– Mon habit…

*

(Le temps est le temps du rêve, il passe dans un demi-sommeil – ou ne passe pas. Ce n'est aucun lieu et c'est là le monde de l'attente.)

– Être ici, c'est se résigner dès le début à la mort.

– Quand nous parlons de la mort, nous mourons tous. Tais-toi donc, la vie n'est-elle pas le temps d'un taire entre deux mots ?

– Je perçois la défaite de mon corps mais je ne puis en parler à personne. Je ne me maîtrise pas. Ce que je vis est le processus d'une dispersion que je ne parviens pas à contrer.

(C'est toujours elle qui parle, ou toujours elle qui se tait. Ses mots dont je ne parviens pas à comprendre combien de couches ils recouvrent me font sentir qu'elle n'est pas d'ici. Quand elle parle d'amour, de la mort, d'elle-même et de moi, elle mêle tout cela avec un tel naturel que je suis celui qui, en face, perd conscience. Volatil au point de s'échapper pour aller prendre sa place dans le rêve. J'ai peur, si je la perdais, de ne plus pouvoir me trouver. Tout en elle montre qu'elle ne s'efforce pas d'être là où elle se trouve mais ailleurs que là où elle se trouve quand elle s'y trouve. Or, moi j'étais là pour ne pas sentir le passage du temps, je ne faisais rien d'autre que nier sa présence pour m'habituer à son absence. Quand elle parlait ou se taisait, elle me faisait sentir à m'en faire saigner de tout mon être sa présence qui était là sans y être.)

*

Si tu viens, ai-je dû lui dire, n'oublie pas de laisser tes cheveux en désordre.

Ses cheveux ont dû voler dans le vent avant qu'elle n'arrive.

Il faut que je n'aie même pas pu les toucher ; que je n'aie même pas pu regarder ses yeux ni son visage, que je n'aie même pas pu me regarder.

(RÊVE : Elle – de profil.

Il y a en elle, et dans les lignes de l'atmosphère qui l'entoure, à l'intérieur d'une sorte d'ombre, un sentiment d'étouffement et de fonte. Le mouvement qui participe à son image depuis ces lignes est saccadé comme l'être en sommeil. C'est comme si elle avait atteint l'espace qui se trouve dans le sommeil et s'y tenait en toute indifférence. Légère et mortelle au point de changer de forme au moindre contact. Elle était destinée à fondre avec une noble détermination les vies qu'elle regardait et comprenait afin de les incorporer, et à se promener nimbée de vide.

Elle a dû créer un équilibre impossible entre ses dérobades moqueuses qu'elle porte depuis son enfance et la détermination dans sa façon de se tenir là – et de partir.)

*

– J'élève une douleur en moi ; consciemment et volontairement. Je souhaite que cette douleur se transforme en blessure, qu'elle se remplisse de pus, me couvre de toute part et s'écoule de mon visage comme une manifestation du mal ; pour faire une place au vide, pour y déposer le vide en tant que vide.

(Le rabotage du vide se fit sans bruit. Non seulement parce que le silence était utilisé comme un son aspiré, sucé vers l'intérieur, n'entendit-on pas le bruit du rabotage, mais une partie des bruits que l'on avait déjà dans les oreilles disparut aussi. Subsistèrent les crépitements provenant du silence et de l'immobilité des objets et de la présence pendant la nuit.)

Un cri : qui vous projette d'un endroit à un autre de son flux rétracté, tremblant, perçant, étouffé et incompréhensible.

*

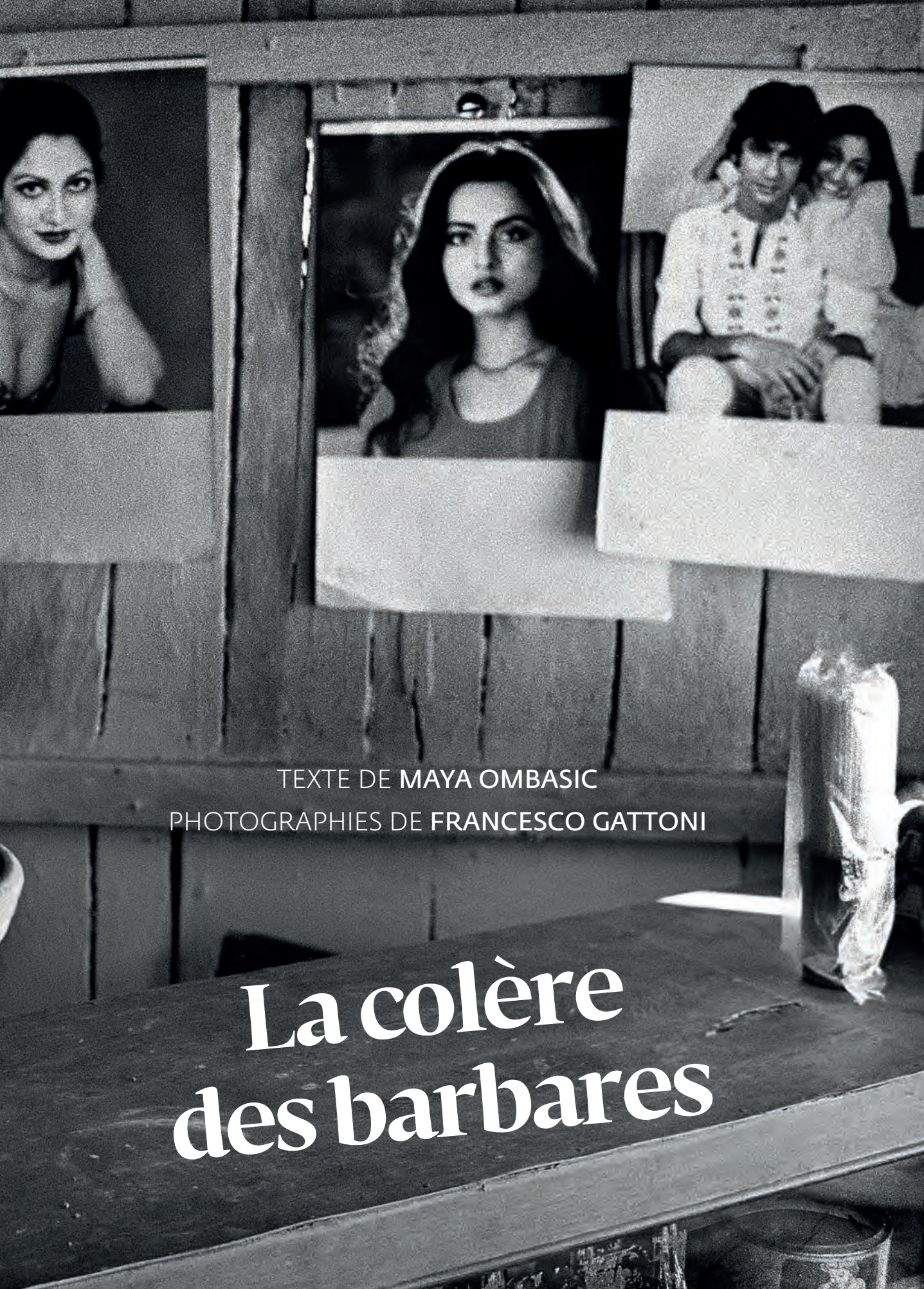
– Nous avons tant parlé après nous être tant tus. La séparation n'est difficile que pour ceux qui sont déjà séparés. La mort est encore tellement loin de nous ; et la vie !

Me taisant de la langue du sommeil et de la mort, j'avais accroché notre silence entre nous comme une phrase branlante.

(Le rêve que je vis doit m'avoir blessé. C'est pourquoi ma langue est renversée et cassée. Ce sont des mots agressifs qui doivent être sortis de ma bouche, comme une effusion de sang que l'on ne peut arrêter, et pourtant toujours incomplets, se courbant sur eux-mêmes, se recroquevillant d'effroi. Ce doivent être les mots humides du sous-sol, formés d'une langue moite et de sons qui ne se terminent pas comme ils commencent, qui restent suspendus en l'air, collants, gloussants et pour cette raison que l'on garde cachés, comme frissonnés, chuchotés, sifflés.)

Je suis comme un exilé qui contemple les cendres des ports où il allait se réfugier.

Extrait de *Que les ténèbres soient !* suivi de *Au crayon*, éditions Kontr, 2019.



TEXTE DE **MAYA OMBASIC**

PHOTOGRAPHIES DE **FRANCESCO GATTONI**

La colère des barbares

MAYA OMBASIC

Chante déesse la colère des barbares

Chante déesse la colère d'Achille, première phrase de l'*Iliade*, Homère à disposition des muses, pour se laisser chuchoter à l'oreille XXIV chants du récit fondateur de notre civilisation ; lui, il n'y était pour rien, il ne faisait que transmettre le message que les dieux avaient pour les hommes, si par une nuit d'hiver un marin perdu dans les tornades de la vie accostait sur les plages bruyantes de notre monde, il faudrait lui expliquer pourquoi *le silence des pantoufles est aussi inquiétant que le bruit des bottes*, il faudrait lui dire que s'il était venu un peu plus tôt, avant la Grande Guerre, il aurait connu un monde meilleur parce qu'un peu plus humain, le monde d'hier était un monde meilleur, non ce n'est pas seulement Stefan Zweig qui le dit, le monde d'avant la boucherie du siècle, aux recoins lointains des grands empires, vivre c'était se balancer au large des continents loin des frontières mentales sans avoir à justifier sa « non-appartenance » aux délires des hommes, non, ce n'est pas la nostalgie vieillissante qui creuse ses rivières de regrets, c'est le constat que le monde d'hier était un monde qui n'a rien à voir avec le monde d'aujourd'hui : stratification de genres, revendications identitaires, victimisations et dénonciations, résidences identitaires comme seules demeures au monde, des humains racisés, LGBTQ+ en extension de l'alphabet, *safe spaces* dans les maisons du savoir, Title IX[1] de la Constitution américaine qui envahit nos imaginaires collectifs, la vieille honte protestante comme seule morale du siècle, les monstres du consentement sur le continent du désir, Blanc ou Noir, Hispano ou Afro, Pro ou Contre, Femme ou Homme,

1. « Personne aux États-Unis ne pourra, en raison de son sexe, être exclu de la participation à tout programme ou activité éducative recevant des subventions fédérales, s'en voir refuser les bénéfices, ou être sujet à quelque forme de discrimination. »

Double page précédente : Népal 1985 – Ci-contre : Roumanie 1994.

Hétéro ou Homo, millions de micro-agressions invisibles et pourtant « ressenties »… bruissement du monde comme balbutiement insipide d'un siècle qui ne sait plus écouter les chants de l'humanité en flagrant manque d'amour, pendant que l'Éthiopien apprend le français « au cas où » il rejoindrait les rives de la Méditerranée, la Roumaine qui répète la charte des valeurs démocratiques, l'Africain qui se lève au milieu de la nuit pour aller travailler dans une usine de poulet, double travail pour double peine, son frère jumeau noyé en Méditerranée et ses enfants maintenant à sa charge, chante déesse la colère des migrants, ne les taxe pas de harceleurs parce qu'ils désirent nos rives comme on désire les côtes d'une femme, ne fais pas d'eux des délinquants dangereux mais des humains aspirant à un monde meilleur, fais tomber tes barrages identitaires et tes dissections des droits dans un millénaire qui a oublié le sens des droits fondamentaux, chante déesse la colère du père d'Aylan, le petit Syrien échoué sur les plages de la honte, déchire ces photos moribondes qui font sensation le temps d'un frisson, redonne aux siens les nuits de sommeil et raconte à ceux qui vivent au chaud que *Si c'était un homme, un homme en devenir*… Comment ne pas lui faire une sépulture ? s'indigne Antigone contre les lois des hommes, après tout c'est mon frère, c'est « le fils de ma mère », seules comptent les lois du cœur contre la cruauté des hommes, parce que les dieux n'ont pas jugé nécessaire de préciser qu'aimer son prochain, c'était aimer l'étranger en nous, chaque fois que le miroir se brise contre l'éclatante surface de la mer et que des ossements de nos frères noyés envahissent les camps sous-marins, Antigone hurle depuis l'Hadès « après tout, ce sont les fils de quelqu'un », chante déesse la colère des clandestins parce que désirer l'élan vital est désormais un crime puni par la loi, abreuve nos mémoires asséchées par l'oubli et rappelle-nous que tous les grands empires se sont écroulés parce qu'ils n'ont pas su répondre à la « menace barbare », tous ces « autres » intégrés de force sous la voûte d'Auguste, Néron & Cie, toutes ces lois, ces majestueuses inventions romaines pour s'écrouler comme un château de cartes parce qu'incapables de donner à « l'autre » la liberté de demeurer différent, chante déesse la colère d'une civilisation au sommet de sa gloire mais si

proche de sa chute parce que Dieu est mort et la loi sacrée mais pas de la même façon et pas pour tous, il y a des cités où la lumière caresse la douceur des matins à l'abri de l'histoire, chante déesse l'insouciance qui règne sous ces toits et épargne-les de notre malhonnête bienveillance, il y a des cimetières marins dans les brumes romantiques au creux des vallées rassurantes mais les nécropoles sous-marines englouties par les vagues de l'indifférence n'intéressent pas les faiseurs de morale, chante déesse la colère de ceux qui se trouvent du mauvais côté de l'histoire et raconte-nous pourquoi ils aimeraient que le monde ait un cœur pour le lui arracher de sa poitrine de faussaire, il y a ceux qui écoutent les tableaux des grands maîtres pour percer le secret des techniques qui diluent les frontières des traits et, nous, nous érigeons des murs contre le désir de ceux qui aimeraient nous aimer, chante déesse la colère des sans-lois et érige des temples à ce prophète mal-aimé qui ne cessait de dire que le Royaume de l'Amour est un territoire hors la loi pour les déracinés et les déplacés, pour des siècles et des siècles à venir.

Doubles pages suivantes : Haïti 2012 – Népal 1985.

750 ML
NEPAL

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER

LES HÉRITIERS LÉGITIMES DE LA TERRE

Traduction du malayalam par Dominique Vitalyos

Le jour où je suis devenu propriétaire à titre perpétuel d'une parcelle dérisoire du globe terrestre, j'ai bien cru que mon avenir était assuré.

C'était une modeste affaire de deux arpents plantés de cocotiers où poussaient également quelques manguiers ainsi que deux jaquiers de la variété la plus succulente, et sur lesquels se tenait une maison vétuste que j'envisageais de restaurer dans les règles de l'art. La vente des noix de coco allait couvrir toutes nos dépenses quotidiennes, le terrain fournir en bois mort le combustible nécessaire à nos besoins domestiques et grâce au puits vénérable dont il était doté nous allions boire une eau délicieuse. *Mineral water !*

Alors que je me laissais aller à imaginer l'existence grand confort qui m'attendait… Ah ! les mots me manquent…

Afin que soit rédigé en bonne et due forme – prix, détails – l'acte de vente par lequel je devais entrer en possession de cette miette de planète, il m'a fallu acheter du papier timbré officiel pour un montant prohibitif, autrement dit payer grassement le gouvernement en place. Mais, en contrepartie, ledit gouvernement ne se portait-il pas garant en toute circonstance du monopole de la propriété de l'acquéreur ?

Une fois réglées ces dépenses, augmentées des taxes foncières sur la maison et sur le terrain qui avaient multiplié le prix d'achat de mon acquisition, il me sembla avoir triomphé de toutes les objections de la Terre et les trois exemplaires du titre de propriété sont allés reposer en sécurité dans un coffre.

Par toutes les étoiles de la Voie lactée et le système solaire, à travers l'immensité galactique et tous les univers issus de la Création, nul autre que moi ne pouvait plus se prévaloir d'un droit quelconque sur ces deux arpents de planète, dont l'exclusivité m'était garantie par l'administration qui faisait la loi dans ce pays.

Du moins le croyais-je !

Sur ce terrain, outre les cocotiers, manguiers et jaquiers, poussaient des goyaviers, des anacardiers, des plants de *moringa*, des tamariniers, des papayers et des sapotilliers. Des pieds de dolique, des grenadiers, des fûts de tecks, des araucarias, des *champaka* à fleurs dorées, des mangoustaniers. Des *champaka* blancs au parfum de rose et d'autres plantes à fleurs formaient la bordure du pourtour de la maison, tapissé de sable jaune. Je pris soin de faire clôturer mes deux arpents par une barrière d'épineux dissuasive et un portail en fer au verrou sûr, encadré par deux bougainvillées luxuriantes à fleurs rouge et blanc et relié à la maison par une allée, elle aussi de sable jaune.

Un chien vigoureux du nom de Shan gardait la propriété et ses alentours. Il n'était pas le seul animal domestique du lieu. Poules, vaches, chèvres et chats avaient appris à y cohabiter en bonne intelligence. Mes enfants, petits-enfants et mon épouse y habitaient également. L'assurance d'une existence sans nuage pour tout ce petit monde était suspendue à la récolte des noix de coco. Des cocos, entendez-vous, des cocos, là est le nœud de l'histoire !

Après avoir creusé une retenue d'eau circulaire autour de chaque arbre, on y a versé tout

l'engrais nécessaire à sa croissance, additionné de sel et de chaux. Les cocotiers, qui n'avaient pas été nourris correctement depuis longtemps, se sont mis à produire des noix en abondance.

Mais alors que nous coulions des jours heureux et autant de nuits…

… Au mépris des titres de propriété, des clôtures d'épineux, de Shan, du gouvernement et du monde entier, une multitude s'est invitée chez nous !

Les premiers aperçus furent les passereaux et les papillons. Des oiseaux de tous plumages, une nuée de coléoptères. Les uns, perchés dans les arbres et sur les plantes, pépiaient à qui mieux mieux, les autres, d'une palette éblouissante de couleurs, voletaient en tous sens autour de la maison.

Je m'interrogeai sur leur présence. Qu'étaient-ils venus faire ici ? Quelle légitimité pouvaient-ils invoquer ? Ils donnaient l'impression de se réclamer d'un droit originel. Leur comportement semblait dire : « Nous étions ici, sur cette planète, bien avant la création de l'espèce humaine. » Si bien que je n'ai chassé ni les passereaux ni les papillons.

Puis ce fut le tour des corbeaux !

Ils entraient dans la cuisine, chapardaient de la nourriture et s'envolaient. Deux d'entre eux, sans demander la permission à qui que ce soit, avaient même établi leur nid dans des cocotiers pour y couver leurs œufs.

Le cri du corbeau, comparé à celui des autres oiseaux, est assez déplaisant. Par-dessus le marché, ils s'attaquaient aux poussins et les emportaient dans la pince de leur bec.

Puis sont venus les milans, animés d'intentions semblables. De leur poste de garde dans les palmiers, ils guettaient l'occasion de refermer leurs serres sur une proie. Un *eralâtan*, perché sur la branche d'un manguier, était lui aussi prêt à fondre sur les poussins.

Des mangoustes se prélassaient dans les buissons de bambou, et dans la broussaille inculte attenante, des renards se tenaient à l'affût, déterminés à festoyer de nos volailles.

Un jour à midi, par un soleil torride, j'arpentais le jardin distraitement, me demandant de quel droit tout ce beau monde occupait mes deux arpents. Les poules caquetaient, le chien aboyait, les oiseaux pépiaient à l'unisson. Soudain je me suis retrouvé, paralysé d'épouvante, face à une créature sans pattes ni ailes, une créature terrifiante. Devant moi se dressait un cobra ! Tête levée, capuchon déployé dans une posture impériale, il semblait questionner mon droit à être là !

Que devais-je faire à ce serpent ? Et d'abord, que *pouvais-je* faire ? Je n'avais pas de canne, rien qui eût pu me servir d'arme. Je ne pouvais compter que sur mes mains. Le représentant de notre espèce est un être bien démuni !

Il aurait fallu que je crie à ma femme de m'apporter un bâton. J'en aurais frappé le cobra à coups redoublés jusqu'à ce que mort s'ensuive et je l'aurais enterré. Mais était-ce juste ?

Dieu, qui avait engendré l'univers sous toutes ses formes et la vie chez tous les êtres, avait créé le serpent selon les mêmes principes que l'homme. Il avait hérité du même droit à la Terre. Cohabiter avec le cobra ici-bas s'imposait comme une nécessité. Ne faisait-il pas partie de la même réalité que nous ? Mais partager l'espace avec lui, était-ce possible ? Et son venin ? Une morsure et on était mort !

« Ô noble ophidien ! lui dis-je. Tu n'es pas admis à demeurer ici. Retire-toi sur-le-champ de ces deux arpents qui m'appartiennent en propre ! »

Mais où pouvait-il aller ? Les propriétaires voisins, le voyant sur leurs terres, n'allaient-ils pas le tourmenter ? Les représentants de l'espèce humaine, à une belle unanimité, s'étaient appropriés morceau par morceau la quasi-totalité de la planète. Quelle alternative laissait-on aux oiseaux, aux mammifères, à tous les autres êtres vivants ? Où pouvaient-ils aller ? Ce cobra, en l'occurrence, qu'allait-il faire ? Alors j'ai décidé de le laisser vivre comme bon lui semblait, circuler là où il le voulait. De faire comme si je ne l'avais pas vu, pas entendu. Mais, Seigneur, ce

venin mortel… Nous allions devoir être très prudents à chaque instant de notre vie, regarder où nous mettions les pieds, ne jamais marcher dehors dans l'obscurité, seulement quand il faisait jour. Rester vi-gi-lants !

Petit à petit la colère du cobra retomba. Retrouvant son calme, il replia son capuchon et rampa lentement vers la clôture tandis que le chien jappait à ses trousses. Il profita d'un interstice entre les épineux pour passer dans la plantation voisine.

À ce moment, mon épouse accourut de la cuisine, les yeux rougis par la fumée.

« J'ai entendu le chien aboyer, les poules caqueter, les oiseaux pépier en chœur. Il doit y avoir un serpent quelque part. Était-ce une couleuvre ?

— Non, c'était le camarade Cobra !

— Vous l'avez tué à coups de bâton, j'espère ?

— Jamais de la vie ! C'est une créature de Dieu au même titre que Ton Altesse ! Il a le droit d'exister, lui aussi. C'est un des héritiers légitimes de la Terre.

— Tout cela est bel et bon, mais il s'agit de l'endroit où nos enfants marchent et gambadent. La prochaine fois qu'il vient, il faudra l'éliminer.

— Puisque tu as si tôt fait de le condamner à mort, tu te chargeras toi-même de la sentence. Mais cela n'entre-t-il pas en contradiction avec ta nature de génitrice ?

— Pourquoi Dieu a-t-Il créé les serpents et les engeances du même acabit dont le venin tue les hommes et d'autres animaux ?

— L'éléphant, le tigre, le lion, l'ours, le buffle sauvage, l'hippopotame, la panthère, l'alligator, le crocodile, le chameau, le cheval, le grand singe, le loup, le scorpion, le boa, le moustique, la punaise, la chauve-souris, le vautour, le paon, le cerf, le mainate, le perroquet… Dieu les a tous créés en nombre conséquent et, ce faisant, a rendu légitime leur existence sur terre. Pourquoi ? La baleine, le requin, le poisson, la pieuvre, le serpent de mer, pourquoi les a-t-Il créés ? On n'en sait rien, rien du tout. Tel était Son bon plaisir. Quoi qu'il en soit, il faut vivre sans tuer une seule de Ses créatures, dans la mesure du possible. Éviter toute violence.

— Vous en avez de bonnes ! Araignées, geckos, caméléons, lézards verts, scorpions noirs… Ils pénètrent dans la maison et jusque dans la cuisine. La clôture est entièrement rongée aux termites, qui ont aussi envahi l'intérieur des pièces. Ils mangent les livres, les vêtements. Je ne parle même pas des rats, cette plaie ! Ce sont eux qui ont éventré la radio, vous ne vous en êtes pas aperçu ? Et ce n'est pas tout. La maison est envahie par les criquets, les fourmis, les cancrelats, les insectes volants. Et vous, pendant ce temps, vous vouez un culte aux animaux !

— Je ne voue de culte à aucun animal !

Parmi les hommes – le sais-tu ? – il en est qui adorent des quadrupèdes ou des oiseaux. Les reptiles ont été eux aussi élevés au rang de divinités. Dans nos régions, c'est un serpent, dit-on, qui sert de couche au dieu qui repose sur l'océan, tandis qu'un autre dieu porte un cobra en parure et qu'un troisième a choisi un rat pour véhicule. Ailleurs, sous d'autres cieux, certains poissons, l'alligator, le boa, le puma et j'en passe sont des objets de vénération.

De nombreux peuples se représentent la Terre comme une déesse, le Soleil et la Lune comme des entités divines.

Les religions des humains qui habitent la Terre sont très variées. Certains croient en un dieu unique, d'autres en une multitude de dieux, d'autres en aucun. Il en résulte toutes sortes d'hostilités, des meurtres sont commis, des guerres éclatent.

La Terre est ronde, croit-on savoir, mais il y a des gens pour qui cela ne veut rien dire. Dans certaines conceptions, elle est plate.

Le globe terrestre tourne sans jamais s'arrêter dans l'espace. Plus loin se trouve le Soleil, qui brûle et brille en permanence. Sur la face de la Terre exposée à sa lumière lors de sa rotation, il fait jour, et nuit sur l'autre face.

L'obscurité, les ténèbres originelles… Un jour, au cours du cours incommensurable du temps, le Soleil s'éteindra à jamais. La Terre, elle, sera morte depuis longtemps. Les êtres animés tout comme le monde inanimé auront été anéantis ; les corps célestes, entrés en collision, détruits, pulvérisés. Retour à la poussière cosmique des commencements. Puis viendra la nuit interminable, cette nuit qui fut peut-être la première création de Dieu, juste avant la lumière.

La lumière, la chaleur, n'est-ce pas la grande affaire de la vie ? Tous les êtres sont les enfants de la chaleur et de la lumière. Termites, araignées, arbres, oiseaux, quadrupèdes, fourmis, serpents et tous les hommes.

— Les écureuils et les corbeaux mangent les jaques à même l'arbre aussitôt qu'ils sont mûrs. Les oiseaux et les chauves-souris emportent les goyaves, les sapotilles, les doliques, les grenades…

— C'est là toute la beauté de la chose. Le Tout-Puissant, qui maintient en suspension les astres innombrables sans le moindre étai, que n'a-t-Il pas créé pour les êtres vivants de la Terre ! Les fruits, les fleurs, les tubercules, les graines, l'herbe, l'eau, l'air, en commençant par la chaleur et la lumière ! Toutes les formes de vie, mammifères, oiseaux, insectes, arbres, plantes et autres ont un droit inaliénable aux produits de la Terre. C'est une vérité primordiale que nous devrions ne jamais oublier, ne crois-tu pas ?

Mon épouse me répondit par une autre question :

— Si je vous fais une remarque, vous n'allez pas le prendre mal, dites ?

— Pas le moins du monde. Vas-y, frappe !

— Bon, alors voilà : Les gens de votre qualité, au lieu de se marier, de fonder un foyer avec femme et enfants, devraient s'en aller vivre au fond d'une grotte dans la forêt, sans pagne ni culotte, pour y méditer immobiles.

— Si tu es là pour me donner à manger, à boire et pour gratter mes puces, je me retirerai dans n'importe quelle grotte et je me soumettrai à des austérités d'une rigueur extrême !

— Dans ce cas, soit, cette maison sera notre grotte. Mais je veux qu'il n'y entre ni serpents ni chenilles, ni scorpions ni lézards verts. Ceux-là, il faut les tuer.

— Le comportement des gens qui pensent comme toi, je vois bien où il nous mène. D'ici à cinq cents ans, ils auront détruit tous les quadrupèdes, tous les oiseaux, toutes les plantes. Il ne restera plus que des hommes sur Terre. Alors ils mourront tous.

— Peu importe, on n'en est pas là. Pour le moment, levez-vous, allez chercher une échelle et grimpez me décrocher ce beau jaque bien mûr afin que nous puissions le manger, moi, mes enfants, mes petits-enfants et les vaches.

— Ô oiseaux, ô écureuils, pardon !

Sur ces mots, j'obtempérai et cueillis le jaque. Mon épouse, les enfants, les petits-enfants en firent leurs délices. Les vaches dégustèrent les pelures. C'était un fruit bien mûr, au bon goût de miel. Seigneur Dieu, grâces te soient rendues !

— Au lieu de rester assis à penser aux moustiques, aux scorpions et aux serpents, vous feriez mieux de vous occuper de la maison et du terrain, protesta ma femme. Veiller sur les oiseaux, les quadrupèdes, les moustiques et les cobras, c'est l'affaire de Dieu. Au fait, j'ai une information pour vous. La colonie de fourmis rouges qui avait creusé son trou près du mur extérieur et à laquelle j'avais mis le feu pour la détruire, vous vous rappelez ? Vous m'aviez bien empêchée de continuer, n'est-ce pas ? Eh bien aujourd'hui, elles se retrouvent toutes à l'intérieur de la maison. Et les termites ont rongé la poutre maîtresse du toit. Il faut exterminer les fourmis et les termites !

— Je refuse d'appliquer la violence.

— Ceux qui nous nuisent, nous devons leur rendre la pareille.

— Pas du tout. Qu'enseigne le Tout-Puissant ? À se comporter avec amour. Je crois qu'il faut aimer, tendre les bras à toutes les formes de l'univers.

— Ne vous fâchez pas, mais vous n'avez qu'à nous voir comme l'univers, mes enfants et moi.

— Je ne peux pas le réduire à si peu de chose !

— Eh bien continuez à le voir en grand ! éclata mon épouse, excédée. Ah, quel obstiné vous faites !

Cette nuit-là se produisit un événement quelque peu effrayant. Un être malveillant et agressif pénétra dans la maison, au mépris de ses habitants et de la propriété privée ! De quel monde tenait-il sa légitimité ?

Le repas du soir terminé, repus, nous étions partis nous coucher. Il faisait très chaud. Allongé sur mon matelas près du ventilateur, je lisais à la lumière d'une petite lampe.

Pendant ce temps, des univers immenses se déployaient dans l'espace, hannetons, cancrelats, criquets, lucioles, toutes sortes d'insectes. Dieu du ciel ! Étaient-ils tous, à l'instar de l'indécrottable punaise, des habitants de la maison ? Non, ils avaient dû entrer par la fenêtre, tout comme la horde de moustiques que je venais de remarquer. L'un d'eux se posa sur mon bras, y planta son aiguillon et se mit à pomper mon sang.

Qu'il boive donc ! Dieu l'a créé avec son besoin d'hémoglobine pour qu'il vive du sang des hommes, des quadrupèdes et des autres animaux. Et vous aussi, punaises, allez-y, buvez.

Cependant, comme j'éprouvais une légère douleur, ma résolution vacillait, l'envie me venait de l'aplatir d'une bonne tape. Non, je devais résister.

Bois tout ton content. Je ne suis qu'un homme ; un jour je cesserai de vivre. Cette maison est très ancienne. Qui l'a fait construire ? Combien d'hommes et de femmes sont morts ici ?

J'avais installé mon matelas sur une des deux plateformes en surplomb qui encadraient l'entrée. C'étaient des lieux prévus à l'origine pour la prière. La prière ! Ô Dieu, Créateur de tous les univers, garde-nous de tout mal ! Le moustique, rouge, gorgé de sang, s'était envolé, me laissant une démangeaison à l'endroit où il m'avait piqué. Je jetai un coup d'œil vers le bas, et constatai que mon épouse et mes enfants étaient baignés de sueur. Ils avaient besoin d'air. Je descendis mon couchage, le déroulai sur une vieille natte en paille que personne n'avait secouée depuis longtemps, déplaçai la lampe et enfin le ventilateur, que j'orientai de manière à ce que chacun puisse profiter de ses bienfaits. Seul le vrombissement de ses pales emplissait la nuit.

Les renards étaient-ils à l'affût, prêts à se saisir des poules ? La civette palmiste dite "chien d'arbre" allait venir à coup sûr, elle. Shan n'aboyait pas. Je tendis l'oreille un moment. Rien. Dehors, l'obscurité était totale et le silence parfait. Les hommes dormaient.

C'est bien vrai, le sommeil est une petite mort ! Mon Dieu, que de morts ! La vie se passe à manger, boire, mourir et se disputer, et c'est chaque jour pareil.

Sans raison apparente, mes pensées dérivaient vers la surface de la Lune, ses cratères, ses éminences. Aucun arbre n'y poussait, aucun oiseau, aucun quadrupède n'y vivait. Seul y régnait un vide infini empli de silence, avec le ciel noir tout autour, clignotant de myriades d'étoiles. Pourquoi le Tout-Puissant avait-il créé la Lune ? Et même, tout bien considéré, pourquoi le monde ?

Soudain une mouche se posa sur la page de mon livre et je contemplai ses pupilles en tête d'épingle, ses ailes bleues.

Quel être vivant merveilleux ! C'est une véritable œuvre *d'art, comme chacune des créatures de Dieu. Le ventilateur, lui, est une* œuvre *d'art de l'homme… et une sacrée bénédiction, il faut bien dire. De même que les lampes électriques, la radio, le haut-parleur. Enfin, pour ces deux-là, ce n'est pas toujours clair. Et la télévision, invention humaine s'il en est ? Un bien et un mal à la fois. Quel silence ! On n'entend pas glapir les renards. Tiens, voilà qu'on joue de la musique quelque part dans le lointain.*

J'éteignis la lumière et retrouvai les ténèbres originelles.

Je dormais par à-coups quand soudain une violente douleur transperça la partie charnue de

mon avant-bras, semblable à la piqûre d'une aiguille chauffée à blanc, à de l'air glacé sur une chair à vif. J'avais brusquement très chaud, je bouillais. J'ouvris les yeux, cherchai l'interrupteur à tâtons, allumai. Puis je réveillai mon épouse.

— J'ai le bras qui m'élance. Je ne sais pas ce que c'est.

Elle examina l'endroit.

— Vous avez été piqué par quelque chose ; je vois deux pointes rouges, comme des marques d'aiguille, l'une à côté de l'autre. Levez-vous.

Lorsque je me fus exécuté, elle souleva l'oreiller, puis le matelas et les scruta tour à tour. Enfin, elle s'attaqua aux fibres de la natte.

— Dieu du ciel ! Une scolopendre ! Une grande !

— Ouvre la porte et jette-la dehors.

Sans daigner répondre, mon épouse se saisit d'une chaussure et l'abattit sans pitié sur la tête de l'animal, qui se contorsionna furieusement sous ses coups répétés avant de s'immobiliser, réduite en bouillie. Puis elle alluma la lumière dehors, ouvrit la porte, souleva le cadavre entre deux doigts dans un morceau de journal et le lança dans le jardin.

— La piqûre est venimeuse. Votre bras va enfler sérieusement. Je vais vous préparer un remède contre les morsures de serpent, de scolopendre et de scorpion. C'est un homme de Dieu qui m'en a donné la composition. On écrase en purée trois jeunes feuilles de carmantine petite ou grande avec leur tige et un gros grain de sel gemme pour chacune d'elles. Venez, on va les cueillir. Prenez la torche.

Après avoir préparé la potion, elle m'en donna à boire. Le lendemain, la douleur s'était calmée. Loué soit Dieu pour ce remède !

Un matin, mon épouse m'appela pour me rendre témoin d'une catastrophe épouvantable : une trentaine de noix de coco encore vertes gisaient par terre, cosse fendue.

— C'est sûrement l'œuvre des rats. Allez acheter du poison. On le mélangera à du riz ou de la banane, ça en tuera quelques-uns.

Était-ce juste ? Les rats avaient été créés par le Tout-Puissant de la même façon que les hommes ! À ce titre, ils possédaient bel et bien un droit d'accès, eux aussi, aux produits de la terre.

Le lendemain, l'horrible phénomène se répéta. Après m'avoir rappelé la nécessité de se procurer de la mort-aux-rats, mon épouse se mit à balayer la maison de fond en comble, puis vint me communiquer le bilan de l'opération :

— Araignées : deux cents ; cancrelats : cinquante ; criquets : trente ; scorpions : cinq ; scolopendres : quatre ; hannetons : sept ; fourmis : deux mille ; termites : cinq cents…

— Et qu'as-tu fait, cruelle, de toutes ces créatures ?

— Je les ai tuées !

— C'étaient les héritiers légitimes de la Terre !

— Les grappes entières de cocos tombées, la divine douleur de la piqûre de scolopendre, vous les avez oubliées ?

— Non.

— Alors il est absolument indispensable, incontournable, inéluctable, que vous alliez acheter de la mort-aux-rats !

Elle me demandait de m'associer à ces massacres de masse ! D'y participer !

Devant mon silence obstiné, elle reprit :

— Trente noix de coco par jour, ça en fait combien par mois ?

— Neuf cents.

— Rien que ça ! Vous saisissez l'ampleur des dégâts ? C'est l'argent de leur vente qui devait nous permettre de manger ! Vous aviez dit qu'il servirait aussi à financer les travaux de répa-

ration du toit dont les solives sont entièrement rongées aux termites, comme vous le savez. Déposer les tuiles, changer la charpente, recouvrir. Mais à ce régime, nous n'aurons pas de cocos à vendre, donc pas de quoi acheter à manger et nous mourrons de faim l'un après l'autre. Ça ne vous a pas effleuré ? Des rats ou de nous, un seul doit survivre. Réfléchissez !

Dieu Tout-Puissant, ainsi, pour que l'homme survive, il devrait éliminer *les rats. N'aurait-il donc pas la possibilité de vivre sans détruire ? Dieu a également créé des microbes responsables des maladies en nombre incalculable. On les annihile par le biais des médicaments. Est-ce légitime ? Nous avons grand besoin de renouveler les principes de la philosophie.*

Vivre sans violence, est-ce possible ? À y regarder de près, la question de la vie est bien embrouillée ! Le serpent ingurgite la grenouille, l'étouffe et la digère. Il inflige le même sort aux rats. Les gros poissons, eux, avalent les plus petits après les avoir coupés en morceaux. Le renard, la civette palmiste et quelques autres tuent les poules pour les manger. Le lion dévore le cervidé, la vache, l'homme. L'homme se nourrit d'oiseaux, de quadrupèdes, de poissons. Les poux se développent dans les cheveux de l'homme dont ils boivent le sang. Dans nos bouches et dans nos ventres, des bactéries prospèrent et s'exterminent mutuellement. Quant aux rosiers que nous cultivons avec tant d'amour, les insectes en détruisent les feuilles et les fleurs.

Considérée d'une manière générale, on ne peut pas dire que l'existence terrienne se signale par son raffinement ! Une chatte n'y retrouverait pas ses petits, on n'y comprend goutte, il ne s'en dégage aucun élément solide qui permette de croire. Dieu, Créateur de tous les univers, je baigne dans l'ignorance la plus totale, montre-moi la voie juste, je t'en supplie !

— Vous voulez bien venir un instant, s'il vous plaît ?

— Pour quoi faire ?

— Je vais au bazar avec une amie. J'ai besoin d'un peu d'argent pour acheter de la mort-aux-rats.

— Je n'ai pas un sou sur moi. Le type à qui nous vendons les cocos d'ordinaire…

— Tant pis, j'en emprunterai.

Grand bien lui fasse. Rats, ô rats, pardonnez-nous et Toi qui les as créés, considère-nous avec indulgence. Nous nous apprêtons à prendre des animaux en traîtres pour les empoisonner. À cause d'une histoire de neuf cents cocos mensuels, dont dépend notre niveau de vie. Pardon ! Pardon !

Deux heures plus tard, revenue de ses courses avec une grande boîte métallique pleine de poison, mon épouse me dit en riant :

— Vous connaissez la nouvelle ? Le coupeur de cocos, à qui j'ai emprunté de l'argent, m'a dit que le prix des noix était élevé en ce moment et qu'il n'avait pas fini d'augmenter.

— Ça ne date pas d'hier. C'est ça, ta nouvelle ?

— Non. J'y arrive. Les commerçants ont bien ri en nous entendant demander de la mort-aux-rats. Mon amie et moi, on ne comprenait pas pourquoi. Après avoir fait je ne sais combien de boutiques, on est enfin tombées sur quelqu'un qui nous a expliqué : c'est que le gouvernement leur interdit d'en vendre. Pour s'en procurer, il faut déposer une demande officielle et même dans ces circonstances, la démarche est plutôt difficile. Et vous savez pourquoi ? C'est ça, la nouvelle : Les gens s'en servent pour se suicider !

— Quelle bande d'imbéciles dans ce gouvernement ! La voie ferrée, la corde et l'arbre, les plans d'eau, le poignard et le canif, le noyau vénéneux de l'*otalam*, ils n'y touchent pas ! Mais dis-moi, comment t'es-tu procuré ce poison ? Il y a de quoi approvisionner cent mille candidats au suicide !

— Nous sommes allées voir le mari de mon amie à son bureau, et il nous en a donné gratuitement.

— Tu m'en vois ravi. Il ne te reste plus qu'à déclencher le carnage. Moi, je m'en lave les mains. Tu les tueras toute seule. Va, et que le massacre commence !

— Ce n'est pas un massacre. Quand on ouvre la gorge aux poules et aux chèvres pour les manger, ce n'est pas un assassinat, on le fait en invoquant Dieu. Pour se nourrir. Et si aujourd'hui on empoisonne les rats, c'est pour que nous, êtres humains, puissions vivre. Dieu nous le pardonnera. N'est-Il pas tout-compatissant ?

Que le Tout-Compatissant nous pardonne !

Introduite dans des bananes, des boulettes de riz, des tubercules et que sais-je encore, déposée en plusieurs endroits de la maison et au pied des cocotiers, la mort-aux-rats fit merveille. Quatre ou cinq jours plus tard, cinq poules, douze écureuils, deux cents rats et un chat avaient disparu derrière le rideau du Temps. La mort s'en donnait à cœur joie ! La puanteur dégagée par les cadavres qui se décomposaient çà et là dans le grenier se répandait partout dans la maison.

Cependant, les noix de coco continuaient à tomber. Dix à quinze jours s'écoulèrent. Les grimpeurs déclarèrent :

— C'est le *kuman*. Il les pique du bec pour les ouvrir !

C'était une vieille scie qu'ils tenaient de leurs pères, mais la chouette de cette variété possède un bec recourbé, bien trop petit pour perforer l'enveloppe de la drupe, outre le fait qu'à l'instar de ses congénères, elle n'est pas végétarienne.

Enfin, quelques semaines plus tard, on identifia le véritable responsable : les chauves-souris ! Au crépuscule, elles fondaient en vol serré sur les grappes de cocos, perçaient les cosses pour en boire l'eau et mangeaient les bourgeons. Une fois repues, elles rendaient grâce au Créateur avant de s'envoler.

Il fallait agir. On entreprit d'envelopper les grappes de noix dans des tresses d'épineux, de faire exploser des pétards, de tambouriner sur des pots en métal, de frapper des tubes de bambou entre eux pour effrayer les chiroptères. On alluma des lampes pour les aveugler, on percha des épouvantails à chemise d'homme au sommet des cocotiers, on leur lança des pierres, on hurla sur tous les tons.

Rien n'y fit. Les chauves-souris attendaient l'heure où la maisonnée s'était endormie pour venir festoyer des noix dont la vente était censée nous permettre d'acheter du riz et autres denrées, puis repartaient. Mon épouse, mes enfants et mes petits-enfants ramassaient les cocos tombés et les jetaient en tas. De jour en jour le cône croissait, le tas se changeait en colline, la colline en montagne. Une montagne de cocos perdus.

Si la situation se prolongeait, c'était la famine assurée pour la famille. Mon entourage décida finalement de tirer sur les chauves-souris pour les tuer. Idée de génie !

— On va s'acheter un fusil, déclara mon épouse. Il servira à éliminer les chauves-souris, les renards et les chiens d'arbre.

— Le fusil, c'est l'emblème du mal. Son invention par l'homme était une grave erreur. Il descend en droite ligne du péché. Je ne tirerai pas un seul coup de cette arme.

— Eh bien, j'apprendrai, moi, répondit ma femme. Le fils de mon oncle maternel en possède un spécimen très impressionnant. Quand il appuie sur la détente, une grenaille de plomb arrose toute une superficie. D'un seul coup de feu, on liquide au moins cinquante chauves-souris. D'ailleurs, poursuivit-elle, prise d'une nouvelle idée, pas la peine d'en acheter un, je vais aller voir mon cousin et je le ramènerai ici avec le sien.

Soit. Chauves-souris, pardon ! Je ne serai pas de ceux qui versent votre sang. Dieu tout-puissant, que puis-je faire ? Une hécatombe impitoyable se prépare. Je suis innocent. Chauves-souris, sauvez-vous, mettez-vous à l'abri !

Le cousin de ma femme se présenta armé d'une carabine coûteuse d'aspect terrifiant.

— Ce n'est pas de chez vous qu'il faut tirer, déclara-t-il. Près d'ici, sur un îlot de la rivière, à côté d'un vieux temple, il y a deux banians. C'est là-bas que les chauves-souris vont chaque matin par milliers se pendre la tête en bas pour dormir après avoir détruit trois milles cocos verts

et autant de mûrs dans un rayon de quinze kilomètres. Je les exterminerai jusqu'à la dernière. En deux jours, trois au plus, il n'en restera pas une seule. Viendrez-vous voir votre héros abattre trois mille chauves-souris ?

Ma femme et son amie étaient partantes. Après avoir bu le thé tous les trois, ils s'en furent présider au massacre de masse.

Moi, le mari, je restai à prier :

Faites que les chauves-souris soient épargnées !

Or, miracle, elles le furent ! Mon épouse, son amie et le tireur revinrent couverts de ridicule. Terrifiés et bredouilles, ils avaient tourné les talons sans demander leur reste.

— Nous avons sauvé notre peau de justesse, raconta ma femme. Autour du temple, la population est assez dense. En un clin d'œil, nous nous sommes retrouvés encerclés par plusieurs centaines de gens armés d'engins à tuer. Ils hurlaient, nous menaçaient de mort si nous touchions aux chauves-souris. Et devinez pourquoi ? Parce que selon eux, les chauves-souris sont des ancêtres réincarnés ! Il est donc interdit de les abattre.

Alors le mari, parvenu à une conclusion admirable, déclara d'un ton ferme :

— Les chauves-souris ne sont la réincarnation d'aucune âme, tenez-le-vous pour dit. Mais abstenez-vous d'affoler les adeptes de cette croyance sans fondement afin d'éviter qu'ils ne tuent des humains. Les chauves-souris font partie des volatiles que Dieu a mis sur Terre parmi des myriades de créatures. Ne les empêchons pas de consommer les cocos verts et mûrs. C'est sans importance. Nous nous contenterons de ceux qu'elles laissent. Elles ont un droit imprescriptible sur les noix qui poussent au sommet des cocotiers créés par Dieu. Un droit qui leur a été attribué au temps sacré de la Création originelle. Rappelez-vous : les êtres vivants sous toutes leurs formes sont les héritiers légitimes de la Terre.

Que le bonheur vous sourie.

Ce texte a paru pour la première fois en français dans la revue *Jentayu*, n° 8, 2018.

Ourse polaire

Je ne suis pas là.
Je suis sur ma banquise.
Je ne reviendrai jamais.
Vos voix me parviennent, un étouffement,
J'en dévore les petites osselets, givre
Si blanc – sous surveillance. Les astres
Borgnes désespèrent ma nourriture.
Le poisson me tente à travers ses cathédrales
De glace inculte, je me contente
De lui parler en frottant
Mon museau contre ses artifices.
Je dors là où je rêve que je mange.
Je disparais là
Où vous tentez d'atteindre. Mon poil bestial
Vous accapare. Vous imaginez de torrides
Effusions à l'abri de ma pelure. Mais
Ma banquise est un gibet
Sur lequel se dessèchent mes propres songes.
À la longue je me suis engourdie, j'ai perdu
Mes tout-petits. Je reste un vieux totem
Sans âge, dont le sang un beau jour
Tachera cette feuille de papier-pelage :
Vous n'y inscrirez pas
La somme humaine de vos amours.

Extraits d'un recueil inédit.

Le songe d'une biche

Quand ai-je été chassée pour la dernière fois ?
Quand, boule de feu aux quatre sabots,
ai-je déchiré mes tétins aux ronces
du non-sentier des bois ?

Pénultième cuir de femme, ma robe
– odeur de mon ombre simple,
peau raclée jusqu'à la demi-teinte,
jusqu'au parchemin.

Et ma tête aux longs cils s'échevelle.
Les arbres exigent un tribut soyeux,
par la racine, ils exploitent mes nerfs,
désaltèrent leurs petits de mon sang,

sous mes ergots se jettent les chimères.
Saut des prêtresses initiées à la danse –
nez, bouche, un souffle-tout – traquée,
je disparais d'un bond dans l'envers-poème.

Kraa-kraa

Ô corbeaux qui exercez votre vigilance
sur l'âtre noir des choses,
paonne empaillée sur un froid linteau,
j'entends votre langue,
je vous suis familière.
Vôtre, je suis, par la longue lignée
de femmes indiennes portant
attribut et nom, chevelure violette
au soleil,
qui croassaient à la face des blancs de Cortès
le mal du lieu conquis, la voie de magie.

VALÉRIE CABANES

N'AYONS PAS PEUR DE REDEVENIR SAUVAGE

La Genèse pose l'idée que toute vie sur Terre est à la disposition de l'humain. Dans le verset 1:26, il est écrit : « Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. »

L'appel au rationalisme scientifique de Descartes ne s'est pas départi de l'idée que l'humain siégeait au sommet de l'évolution et devait agir en souverain sur Terre. Au contraire, il réitère l'idée que nous devons « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » en parvenant à connaître « la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent ». Ainsi nous pourrions inventer « *une infinité* d'artifices qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent ».

L'Homme, maître et possesseur de la Nature

L'injonction judéo-chrétienne réaffirmée par les plus rationalistes du siècle des Lumières a conduit la culture occidentale sur le chemin de l'outrecuidance. Elle a ainsi *élaboré* des règles qui ne servaient que ses intérêts au détriment des autres espèces et systèmes vivants sur Terre, au détriment de toutes les populations humaines qui relationnent au monde autrement. L'homme blanc a fini par croire que Dieu était à son image, faiseur et défaiseur de mondes, maître et possesseur non pas seulement de la Nature mais aussi d'*êtres humains* vivant sur des territoires conquis. L'homme blanc a fini par croire qu'il pouvait non pas seulement exploiter la Terre comme un puits sans fond mais aussi la quitter une fois exsangue pour aller conquérir d'autres planètes. L'homme blanc a fini par croire qu'il pouvait devenir un homme « augmenté » par la technologie, un post-humain qui, de surcroît, saurait repousser les limites de sa propre mort. Son bilan défriserait la barbe de son créateur. La vie disparaît sur Terre. Une sixième extinction de masse est en cours, l'atmosphère devient irrespirable, le climat violent, les sols, les cours d'eau, l'océan inhabitables. En devenant de plus en plus inhospitalière, la Terre nous chasse avant même que nous soyons prêts à la quitter.

Quel est donc le visage d'un soi-disant progrès qui ne permettrait qu'*à une toute petite minorité* d'individus de survivre ? D'une grâce, la conscience de soi, nous avons créé une arme de destruction massive. En cherchant à nous affranchir des lois naturelles, en oubliant que nous étions la Nature qui se regarde elle-même, nous avons perdu le contact avec la Terre, le contact avec notre essence profonde, et nous creusons notre propre tombe en tant qu'espèce. Nous ne savons plus vivre en harmonie avec la nature, et donc avec nous-mêmes.

Notre désenchantement du monde conduit à ce qu'Augustin Berque appelle une « acosmie » – car un univers-objet n'est plus un cosmos, un tout unifié où chaque élément a son rôle à jouer. La Terre a désormais une valeur instrumentale, utilitaire, qui nous fait

oublier sa valeur intrinsèque comme nous oublions la valeur intrinsèque de chacun de ses éléments. Au final, il en résulte une perte profonde de sens dans nos existences, de plus en plus d'humains n'ont plus de compas intérieur, plus de boussole pour les guider dans l'intimité de leurs choix, ils se sentent comme propulsés dans la solitude du vide intersidéral…

Face à ce désastre, de plus en plus de peuples, victimes de ce fiasco idéologique et spirituel, tentent de faire entendre une autre voix, de proposer une autre lecture du monde, de repenser la place de l'homme sur Terre à la lumière de ses liens d'interdépendance avec les autres éléments de la nature. En premier lieu, il s'agit de ceux qui n'ont jamais coupé le cordon ombilical d'avec la Terre nourricière, de ceux qui depuis des millénaires continuent à respecter le fonctionnement du vivant, à l'admirer et à s'y conformer. Il s'agit de sociétés aux modes de fonctionnement ancestraux, de peuples autochtones sur des territoires qu'ils habitent depuis des millénaires et qui ont su garder toute leur biodiversité quand ils n'ont pas été détruits par l'avidité de l'Occident. Ils nous invitent à remettre du sacré dans notre lien avec la Nature, d'arrêter de la percevoir comme un objet extérieur à nous, ce que nous nommons « l'environnement », pour la considérer comme un sujet digne de déférence où nous avons notre place.

La Nature, sujet de droit

Les peuples autochtones nous proposent ainsi d'adopter une nouvelle philosophie du droit qui reconnaît les lois du vivant comme primordiales et non négociables, garantes de l'effectivité des droits de tous les êtres vivants, humains et non humains. Ils nous invitent à élaborer une Jurisprudence de la Terre, à nous affranchir de la fiction anthropocentriste que nous avons instituée pour nous réaligner sur les lois biologiques. Ils nous demandent de décoloniser le droit, ce corpus de règles qui devrait nous permettre de vivre ensemble, en rappelant que l'humain ne peut survivre seul.

En février 2019, l'Ouganda a franchi ce pas supplémentaire vers un droit biocentré et respectueux de la vision holiste des peuples traditionnels. Il est le premier pays africain à avoir reconnu, par la loi, les droits de la Nature[1]. La Nature est devenue sujet, elle a maintenant le droit d'exister, de persister, de se maintenir et de régénérer ses cycles vitaux, sa structure, ses fonctions et ses processus en évolution. Toute personne a le droit d'intenter une action devant un tribunal compétent pour toute atteinte aux droits de la Nature en vertu de la présente loi.

De l'autre côté de l'Atlantique, les peuples autochtones ont obtenu ce changement de paradigme dans quelques États d'Amérique du Sud depuis plusieurs années. Jusqu'à présent, cette jurisprudence de la Terre s'est d'abord manifestée à travers la reconnaissance des droits de la Nature dans des pays assumant leur caractère multiethnique et multiculturel comme en Équateur, en Bolivie et dans trois États mexicains. Des législations locales ont aussi été adoptées en ce sens par des villes au Brésil et en Argentine. L'expérience équatorienne est très inspirante et montre comment ces droits peuvent être appliqués. L'Équateur a inscrit les droits de la Nature dans sa constitution dès 2008. Fin 2019, 32 procès avaient été menés pour défendre les intérêts d'écosystèmes ou d'espèces animales face à des activités humaines, 25 ont été gagnés.

Aux États-Unis, quatre nations indiennes ont décidé, elles aussi, de reconnaître dans leur constitution tribale, en tant que nations souveraines, les droits des écosystèmes dans lesquels elles vivent. En fait, l'idée de codifier par écrit qu'aucun droit humain ne peut être garanti sans respecter ceux de la nature – fait évident pour elles – n'a pas eu spontanément un écho favorable auprès de ces tribus. Il a fallu qu'elles se sentent menacées par des projets industriels pour percevoir l'intérêt de dresser un pont entre leurs représentations du monde, leur droit coutumier et le droit écrit de la société dominante, ceci afin de mieux se défendre

1. The National Environmental Act, 2019, Uganda.

devant les tribunaux. Ainsi en 2016, la nation Ho-Chunk a modifié sa constitution tribale afin de consacrer les droits de la Nature[1] en réponse aux impacts de l'exploitation pétrolière et de l'agriculture industrielle. En Oklahoma, la nation Ponca fit de même en 2018[2], expliquant vouloir se doter de moyens pour interdire la fracturation hydraulique et protéger à la fois les populations et les écosystèmes. Début 2019, la nation Yurok au nord de la Californie a, elle aussi, voté une résolution reconnaissant les droits de la rivière Klamath qui traverse leur territoire. La résolution établit entre autres « les droits de la rivière Klamath d'exister, de s'épanouir et d'évoluer naturellement ; d'avoir un environnement propre et sain exempt de polluants[3] ». Des droits strictement similaires viennent d'être octroyés, et ce pour la première fois dans le monde, à une espèce végétale. Il s'agit d'une espèce de riz sauvage récolté à la main à bord de pirogues par les Ojibwé de la Bande de White Earth au Minnesota et nommé *Manoomin*. La Bande explique qu'« il est devenu nécessaire de fournir une base légale pour protéger le riz sauvage et les ressources en eau douce […] pour les générations futures[4] ».

Ce souhait est aussi ce qui a guidé, dans le Pacifique, les négociations menées entre les Maoris et le parlement néo-zélandais permettant la signature de plusieurs ententes depuis juillet 2014. Celles-ci reconnaissent un parc, le *Te Urewera,* un fleuve, le *Whanganui*[5] et un volcan, le *Taranaki*[6], comme des entités vivantes et des personnes morales ; reconnus aussi comme territoires ancestraux de chacune des tribus maories et leurs clans. Elles se sont alors engagées à s'unir dans la protection des intérêts propres à ces écosystèmes sur la base du lien de subsistance physique et métaphysique qu'elles entretiennent avec eux[7].

Parfois, la nature obtient la personnalité juridique grâce au courage de quelques juges. La jurisprudence colombienne est particulièrement riche en illustrations : sept fleuves ou rivières et leurs bassins, un haut-plateau sont aujourd'hui reconnus comme des sujets de droit et des communautés locales ont été désignées gardiennes de l'application de leurs droits. L'un des derniers jugements de la Cour suprême colombienne datant de mai 2018 reconnaît quant à lui la forêt amazonienne colombienne comme une entité vivante et lui accorde la personnalité juridique pour se défendre en justice. La Cour fut, à l'origine, saisie par 25 jeunes dénonçant la déforestation galopante de l'Amazonie, menaçant de ce fait leur droit à un environnement sain et à un climat stable en tant que générations futures.

C'est aussi grâce à des juges qu'en Inde, des éléments de la Nature ont été reconnus sujets de droit : des fleuves et rivières mais aussi des glaciers, des lacs, des jungles, des prairies et même l'air et le règne animal. La première de ces décisions protectrices fut celle de la reconnaissance du Gange par la Haute Cour de Justice de l'Uttarakhand en mars 2017 comme personne morale, de même que son affluent, la Yamuna[8]. Elle leur a octroyé une personnalité juridique en expliquant qu'au-delà de considérations écologiques, il fallait réaffirmer que ces cours d'eau sont vivants et sacrés.

Redevenir gardiens du Vivant

Mais reconnaître la Nature comme une entité vivante n'a pas vocation à n'être que le fait de cultures ancestrales encore vivaces. Nous avons tous en nous cette aspiration à

1. https://intercontinentalcry.org/ho-chunk-nation-general-council-approves-rights-nature-constitutional-amendment/
2. https://intercontinentalcry.org/ponca-nation-oklahoma-recognize-rights-nature-stop-fracking/
3. www.culturalsurvival.org/news/yurok-nation-just-established-rights-klamath-river
4. www.stopline3.org/s/Mn-Chippewa-Tribal-Wild-Rice-Task-Force-Resolution-107-18-Aug-21-2018.pdf
5. Te Awa Tupua (Whanganui River Claims Settlement) Act 2017 : www.legislation.govt.nz/act/public/2017/0007/latest/whole.html
6. Record of Understanding for Mount Taranaki, Pouakai and the Kaitake Ranges : www.govt.nz/treaty-settlement-documents/taranaki-maunga/
7. Whanganui Land settlement agreement in principle : www.govt.nz/treaty-settlement-documents/southern-whanganui/
8. In the High Court of Uttarakhand at Nainital Writ Petition (PIL) No.126 of 2014, Mohd. Salim Versus State of Uttarakhand & others, Dated: March 20, 2017

vivre en harmonie avec la nature et nous pouvons puiser aux sources de notre histoire collective les moyens d'exprimer notre déférence à son égard. Nous avons tous des ancêtres païens, des ancêtres sauvages qui savaient vivre dans et avec la Nature. Le païen (*paganus*) fut nommé ainsi par les urbains convertis au christianisme en référence au fait de vivre à la campagne, dans un village. Le sauvage (*sylvatica*) fut désigné ainsi en rapport avec le fait de vivre dans la forêt (*sylva*) en opposition aux modes de vie d'une civilisation occidentale autoproclamée supérieure. De Dana, la déesse celte primordiale à Pacha Mama, la Terre-mère inca, il n'y a qu'un pas. Il ne s'agit pas de réinstaurer un quelconque culte, remplacer un dogme par un autre, il s'agit pour chacun d'entre nous de retrouver des modes de vie, des choix de gouvernance, une attitude qui permettent à la vie de perdurer. Notre quête de dignité est indissociable de celle de chaque élément de la Nature. Aujourd'hui peuples et écosystèmes ne sont plus respectés. Alors, comment redevenir des humains pleinement incarnés sur cette Terre nourricière, conscients, respectueux, prêts au partage et à la solidarité inter-espèces ?

Une vingtaine de villes américaines proposent une voie de conciliation. Leurs habitants, menacés eux aussi par des projets industriels qui leur étaient imposés, et de surcroît non respectés dans leurs choix démocratiques, ont voté, dès 2006, des Chartes autoproclamant leurs droits communautaires. Elles visent ainsi à acquérir le droit à l'autonomie locale et à la protection des communs naturels. Ces droits incluent des droits environnementaux, comme le droit à l'air pur, à l'eau pure et à un sol sain mais aussi les droits de la Nature, comme le droit des écosystèmes à s'épanouir et à évoluer. Ces communautés s'insurgent sur le fait que le droit actuel les empêche de faire prévaloir leurs droits collectifs, de se gouverner et d'agir en tant que gardiens de la Nature ; ce droit protège en effet les intérêts des entreprises transnationales plutôt que ceux des communautés et de la Nature. Vandana Shiva les appellent les nouveaux colons : « Les colons, aujourd'hui, sont ceux qui utilisent la forme de l'entreprise pour privatiser toute la richesse et socialiser tous les coûts. »

Ces revendications s'approchent de celles des peuples autochtones qui demandent à ce que leur soit reconnu un droit collectif d'usage de leurs territoires ancestraux. Pour eux, une population appartient à un territoire et non l'inverse. Si nous reprenions à notre compte cette idée, nous devrions en effet aller jusqu'à revendiquer ce droit et rejeter le concept de propriété individuelle qui pousse à l'individualisme et à l'égoïsme. Sous un régime des communs, nous prendrions aussi en considération les besoins des autres espèces partageant le même milieu naturel. Ainsi pourrions-nous retrouver le chemin d'une vie en harmonie avec la Nature, redevenir pleinement habitants d'un village, habitants d'une forêt, des païens, des sauvages, pour que la vie perdure et notre liberté.

AMIRA-GÉHANNE KHALFALLAH

Parce qu'ils ne connaissent pas la mer

Aussi loin que je me souvienne, les découvertes les plus mémorables me sont parvenues par la mer et depuis ça n'a pas changé. L'eau m'a apporté cette sensation de flotter, d'échapper à la pesanteur, de gagner en vitesse et d'être hors de portée. Aujourd'hui j'y trouve la musique du monde. Elle est le lieu de tout devenir.

La Méditerranée est plus forte que l'attraction terrestre. J'ai vite compris que c'est par là que je pourrai partir, découvrir le monde. J'ai appris à nager pour échapper à cette terre qui me confinait dans des évidences.

Depuis que la mer a porté mon corps, j'ai toujours vécu près d'elle, en elle. En Algérie ou ailleurs, il me faut cette ouverture comme possibilité de départ ou promesse d'une arrivée inespérée.

J'ai grandi à Jijel en Algérie, une ville dont la côte convoque à chaque instant les mythologies d'ici et d'ailleurs. Poséidon ou *Sidi Amar Assas Ebhar* ont tour à tour nourri les imaginaires.

Plus tard d'autres villes m'ont accueilli avec leurs eaux teintées de turquoise et leurs mythes impérieux.

Plus tard, ce territoire infini est devenu celui de mon écriture et mes personnages y ont trouvé leurs points d'accomplissement.

Lorsque j'ai commencé à écrire, la mer n'était jamais loin. Et puis un jour elle a fait corps avec mon œuvre. Elle est devenue son organe de vie.

Pour aborder la mer, il m'a fallu de grandes capacités d'écoute, un effort continu pour me rapprocher de ceux qui la connaissent jusqu'au jour où des *Raïss* de bateaux m'ont accueilli à leur bord et me l'ont racontée.

J'ai écouté leurs chants pleins de désir ou empreints de nostalgie mais jamais de complaintes. Les gens de la mer viennent d'abord à l'espoir. Ils savent que tout est possible.

En montant dans leurs bateaux, j'étais attentive à leurs gestes, je voulais cueillir le moindre mouvement. J'étais à l'écoute de leurs mains, je voulais deviner les signes. J'observais leurs peaux tannées, imaginais les histoires non racontées.

Leur corps est matière à récit, exposition de l'essence, mécanique de la mémoire. J'étais fascinée par l'esthétique qui convoque l'imaginaire – quasi sacré – des ancêtres.

Au fil des jours, j'affinais le regard, l'écoute. J'ai établi une sorte de grammaire corporelle où les gestes et postures des marins ont été répertoriés et décrits.

Je me suis sentie tantôt chorégraphe, tantôt anthropologue, en essayant de travailler sur le mouvement et d'y voir le rapport à d'autres cultures, de jouer entre l'art et la sociologie sous ses différentes formes, de circuler entre le théâtre et les sciences sociales.

Dans l'économie de geste ou son déploiement d'expressions se loge une multitude de significations : les liens méditerranéens, la traduction de la pensée, l'art de l'interprétation. Cela m'a permis d'extraire une cartographie de signes qui porte à soi-même et aux autres.

Au-delà de ces figures en fuite, il y avait des mots, un langage que j'entendais pour la première fois de ma vie. Ces hommes qui me parlaient dans ma langue se sont soudain mis à s'exprimer différemment. Une fois sur les bateaux, les mots de la mer chassent les mots de la terre et la transformation n'est pas

partielle mais complète. Je ne sais plus à quel instant, tout a basculé…

Voga, Sia, Mola…

J'entends encore les marins crier !

Sur la planète mer, leurs voix retentissent fortement. Pourtant sur terre leur criée est silencieuse…

Les marins, les pirates, les prisonniers, les soldats, les renégats, les laissés-pour-compte… ont inventé cette langue qui n'a jamais cessé d'exister.

Cette *lingua franca*, qualifiée de liminale, langue de transition et de l'attente. Cette langue métisse des entre-deux a pu traverser les frontières, les siècles et continue d'exister parce qu'elle n'a pas été considérée comme une langue à part entière. Elle est toujours vivante parce qu'on n'a pas essayé de la dénaturer, de la nationaliser, de l'aliéner. Parce qu'elle échappe, parce que c'est la langue de tous les étrangers. Elle est histoire mais elle est aussi présent. Peut-être que ceux qui tentent, aujourd'hui, d'atteindre l'Europe à bord d'embarcations d'infortune sont-ils en train d'en inventer une nouvelle ? Une langue du partage et de l'attente. Langue de la distance et de l'espoir ?

J'ai enregistré les mots des pêcheurs, puis je les ai transcrits comme si c'étaient des mots sacrés, magiques. Je les ai répertoriés dans un petit carnet et c'est ainsi que sont nés : *Les mots de la mer.*

Mais pour comprendre mon enthousiasme, revenons un peu à terre !

Sur terre, on a décidé que l'arabe était la langue officielle du pays ignorant les autres langues, identités, minorités. Tous les moyens ont été mis en place pour servir « la cause ». Nous avons travaillé pour oublier nos langues, nos racines, nos différences.

Ils ont contrôlé les montagnes, les plaines, les écoles, les administrations, les panneaux publicitaires, le journal télévisé… Ils étaient dans la rue, dans nos maisons. Ils voulaient habiter nos rêves. L'aliénation a été poussée au point où des conférences sur la langue amazighe ont été interdites, sonnant le glas du premier printemps berbère.

Dans toute cette folie, la mer a été préservée parce qu'elle n'a jamais été pensée comme espace sémantique. La mer est restée en dehors des polémiques, des politiques.

Elle est le dernier refuge de nos langues oubliées.

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Taghit

À ceux qui vont au seuil du désert
Depuis Béchar,
Entre les deux voitures d'escorte
à 140 sur la route n° 6,
Celle qui file tout droit jusqu'à Timiaouine,
Et, passée la frontière, jusqu'au fleuve Niger
si le cœur vous chaut :
Attention, radars !
C'est une feinte,
Inutile de ralentir puisqu'il n'y en a pas.
Mais à peine plus loin,
Attention, chameaux !
Là ça ne rit plus, il vaut mieux avoir l'œil,
C'est le rôle des gendarmes,
Feux de détresse, tout le monde s'arrête,
Une chamelle passe.
Ni routes ni fourgons dans sa vision du monde,
Elle prend son temps, elle a raison :
nous existons si peu
que notre image ne laisse aucun reflet
sur l'émail doré de ses prunelles.

À ceux qui viennent chercher la compagnie des mouches
Et de ce margouillat couleur d'orange zébré de noir
Dont j'aperçois la queue sur le mur blanc.
Il se croit invisible dans l'ombre du chambranle :
Que je pousse la porte, et il est mort.
Nous ne savons rien, nous non plus,
des choses ouvertes et qui se ferment.

À ceux qui montent jusqu'au « fort des Français »,
Là-haut sur l'éperon,
Le bleu vertige des meurtrières fixant le vide,
Deux orbites sous lesquelles ils ont gravé leurs noms :
Grégoire (martelé), Aladino 1943,
Janin 1901, 1908, 1912, Vive la classe, bon Dieu !
Et Fouad, aussi, 1963, et Karim et tant d'autres
Qu'on ne déchiffre pas.
Une vipère somnole au creux du four à pain.
La vérité n'a qu'un œil, dit le borgne, le mensonge en a deux.

À ceux qui veulent des énigmes, celle du Cheikh Abu Zeïd.
Elle est piquetée au silex,
Mille fois reproduite et patinée
Sur les falaises du plateau,
Lions et antilopes,
Autruches et bovidés,
Sans oublier la spirale du père Ubu :
Quelle est la chose la plus lourde ?
La chose la plus légère ?
Quelle est la chose la plus sucrée ?
La chose la plus amère ?

À ceux qui répondraient « le fer » et « le tamis »,
« le miel » et « le ricin »,
Je dis que la langue de l'homme
Est comme le gouvernail de son navire,
Barre à tribord, toute ! Cap vers le vieux ksar !
Au plus fort du dernier Mouloud,
Le fils d'Abu Zeïd a perdu un œil, visant le ciel
Avec son vieux fusil à poudre noire,
Il vous dira la vérité :
La chose la plus lourde,
C'est le reproche de son père ;

La chose la plus légère,
Une caresse de mère à son enfant malade ;
La chose la plus douce,
C'est le baiser de la jeune épouse ;
La chose la plus amère,
De ne plus pouvoir mentir,
Ni aux uns ni aux autres,
Lorsqu'on doit mendier sa nourriture.

À ceux qui rêvent de terre crue,
D'une retraite au Bordj, à l'ermitage :
moins le bleu du ciel que les éclaboussures de
la chaux
Sur l'ocre des murets,
Moins le silence que le bruit du vent qui passe
sous la fenêtre
Et soulève alternativement les franges du tapis
Comme un clavier de laine fauve,
La chevillette battant sur la persienne,
Moins les courbes lasses du grand erg,
Moins la splendeur du couchant
que les risées de sable sur l'échine des dunes,
ces longs frissons de beauté nue.

Ce texte a bénéficié du soutien de l'Institut français d'Alger, à l'occasion de la résidence d'écrivain dite « du Point Némo » que j'ai eu le bonheur d'inaugurer à Taghit, en octobre 2019. J.-M. B. R.

KHALID LYAMLAHY

Murmures de l'Albatros hurleur

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

BAUDELAIRE

On m'appelle l'Albatros hurleur mais depuis quelque temps, les seuls sons qui sortent de mon bec sont des murmures à peine audibles. Bientôt, je fermerai mon bec crochu à jamais. Je plierai mes grandes ailes comme les pages d'un vieux cahier de doléances que j'irai enfouir dans les profondeurs de l'océan. Très vite, on oubliera mes chants et mes grognements. On évoquera mes longs périples comme des exploits d'un autre âge. On ne se retournera plus pour suivre ma silhouette souveraine et somptueuse, glissant dans les airs telle une caresse sur la face obscure du monde. Je trouverai bien un bateau de pêche égaré pour m'accompagner vers ma dernière demeure. Je le suivrai de près, le regard figé sur ces marins anonymes qui s'activent dans la lumière du jour naissant. Je crierai une dernière fois en pensant à ces îles méconnues que j'ai longtemps foulées avec mes pattes palmées. Je frotterai mon plumage comme on frotte une vieille peau fripée et je rêverai d'un dernier vœu chuchoté avant la tombée du grand silence.

*

Il paraît que je fais partie des espèces dites « vulnérables ». J'ai perdu bon nombre de mes frères dans ces maudites palangres. J'en ai vu certains piégés par les hameçons, se débattant farouchement entre les cordages assassins, barbouillant désespérément dans des mares de sang et d'écume. J'en ai vu d'autres noyés comme de vulgaires déchets, attirés dans le gouffre abyssal par les mains invisibles de l'océan. J'ai vu des poussins isolés mourir quelques jours seulement après leurs parents et des partenaires endeuillés ruminer leur solitude dans le froid désastreux de leurs nids. Aussi loin que je me souvienne, mille débris entourent nos vies fragiles. Un danger sournois guette notre descendance. Des menaces redoutables infestent l'air qu'on respire. Notre disparition est tatouée à la naissance. Notre vie est un vacillement sans fin. Notre langage est une chaîne d'incertitudes accablantes. Qui parle encore de vulnérabilité ? Qui pour traduire les murmures de nos frères ? Qui pour anticiper le silence de nos aînés ? Il m'arrive de ruminer ces questions comme les refrains d'une oraison qui retentit dans l'étendue bleue. Pas un son ne sort de mon bec. Juste des vibrations qui parcourent mon corps frêle et des frémissements qui secouent mes ailes harassées. Contre le spectre de la mort, je réclame le droit de murmurer les lettres de mon nom blessé.

*

Même ici, à la frontière sud du globe, on reçoit le fracas du monde. J'ai entendu dire que les hommes luttent toujours contre les spectres de la violence et de la barbarie. J'ai compris que leurs rêves d'enfance ont désormais le parfum des fruits amers et des douces chimères. Il m'arrive de penser à eux, ombres perdues dans cette grande nuit qui assomme leurs cœurs et bâillonne leurs destins. Il m'arrive d'entrevoir ces monstres abjects et ridicules qui leur coupent les ailes de la liberté, leur interdisent l'ivresse du voyage, leur volent le morceau de pain et de dignité, leur enseignent l'art de la peur et la culture de l'oppression. Oui, je distingue ces rides qui traversent leurs mains et quadrillent leurs mémoires, sillons de blessures vives que ni la patience ni l'espoir n'arrivent à refermer. Oui, même ici, à l'autre bout du monde, les échos des injustices font des ravages. Hier encore, j'ai rêvé d'un enfant assis sur les ruines d'une péninsule, au milieu des bombardements et des cadavres, le corps squelettique, le teint pâle, les yeux hagards. Comme dans une fable universelle, il me disait d'un ton suppliant : « Dessine-moi un albatros. » Il avait dans les mains une feuille blanche sur laquelle la poussière des déflagrations dessinait des lignes chaotiques et discontinues. Il me regardait comme on regarde un oiseau marin qui s'apprête à disparaître.

*

Il m'arrive de me poser sur le mât d'un navire et de penser à ces territoires lointains où des hommes impassibles voient leurs frères mourir sur le seuil de leurs portes entrouvertes. Je pense à ces voyageurs de fortune, exilés de la nouvelle ère, martyrs du silence planétaire, piégés comme mes frères dans les filets de l'avidité meurtrière. Du haut de mon mât solitaire, levant vers le ciel sa pointe froide et abîmée, je rêve de mille radeaux partis à l'assaut d'un fragment de liberté, je me prends à espérer que la brise qui fait tressaillir mon plumage sauvera quelque part une embarcation livrée aux flots. Dans l'enveloppe du silence qui s'apprête à m'engloutir, j'égrène mes appels aux derniers éclaireurs de l'époque, aux ultimes défenseurs des droits, à ces aèdes étouffés par la loi de l'indifférence et des intérêts. Puis, quand la brise se fait plus menaçante, je quitte mon promontoire en traînant mon amertume incurable. Comme souvent, je m'éloigne la boule au ventre, le regard noyé dans le vide, l'esprit mutilé mais les ailes intactes et bien droites, comme de gigantesques rames déployées contre le néant. Et comme souvent, je repense à ces obscures contrées où la souveraine liberté a désormais le goût de l'appât.

*

Depuis qu'on m'a installé un petit engin d'une dizaine de grammes sur le dos, j'ai l'impression de porter l'angoisse du monde sur mes frêles épaules. Il paraît que je suis devenu le meilleur des gardes-pêche. Ma balise magique repère les bateaux des braconniers et renseigne sur leurs positions. Dans les cercles des connaisseurs, on salue mon nouveau métier de maître surveillant, on note mes prouesses dans des carnets et on se félicite de percer enfin les moindres secrets de mon existence. Mais qui pour écouter les soubresauts de ma parole ? Qui pour consigner la longue procession de mes frères ? Il faudrait crier au monde que le géant aux ailes de feu sera bientôt à terre. Il faudrait annoncer aux photographes amateurs que l'oiseau souverain aura bientôt l'apparence d'un fantôme terrifiant qui reviendra hanter leurs nuits. C'est décidé. Je ferai du déclin de mon espèce une éclosion de douleurs et de regrets. Je serai un cri tonitruant dans les mémoires des hommes, un vacarme assourdissant dans la quiétude de leurs jours. Je transformerai ma disparition maintes fois annoncée en leitmotiv d'une présence langoureuse. Avant de sombrer dans le grand cimetière marin, j'écrirai le récit de ma vie avec la douce matière des souvenirs.

*

L'océan Austral m'a appris que seule la poésie sauvera le monde. Longtemps j'ai plané au-dessus de ses vagues rebelles, écoutant le battement de ses entrailles et savourant la musique de ses couleurs. Plus tard, j'aimerai me réincarner en un poète voyageur. Je quitterai mon nid pour me réfugier dans le ventre d'un poème aux strophes lumineuses. Je rêverai d'un amour immuable qui ressuscite la beauté du monde, d'un soleil tenace qui éclaire les derniers îlots de la justice. Je pointerai mon bec vers le ciel qui me paraîtra étonnamment proche et je déploierai mes grandes ailes pour accueillir la promesse d'un souffle solidaire. Avec ma partenaire de rêve, nous réaliserons une dernière chorégraphie en remuant nos ailes virevoltantes et en lançant des cris de plaisir aux nuages protecteurs. Les échos de nos sifflements sonores suffiront à réveiller les hommes de leur sommeil. Nous serons les nouveaux poètes du monde, les derniers prophètes d'une parole au parfum de la liberté. Peu importe si après tant d'efforts nous perdons la voix et inclinons nos petites existences face à la loi du silence. Nous aurions accompli le rêve inavoué d'une planète à la dérive. Nous aurions inscrit le droit de vivre dans les pages froissées de l'histoire.

*

Non, ceci n'est pas un testament. Juste l'écho de mes murmures expédiés de l'autre face du globe. Je n'ai rien à léguer, rien à protéger. Dans le silence du néant, j'avale des distances inouïes. De mon exil océanique, j'enseigne le droit élémentaire de l'évasion. Avec l'encre de mes désillusions, je dessine une planète abandonnée à la folie des hommes. Je ne veux plus résister, sinon par la magie du rêve et la poésie des mots. Il m'arrive d'imaginer une planète sens dessus dessous. Une terre ocre et parfumée au-dessus de nos têtes ébahies. Un ciel doux et vaporeux sous la cadence de nos pas hésitants. Des arbres fleuris se dressant entre les nuages épars. Une pluie mélodieuse remontant du sol en saccades douces et apaisantes. Une fête d'astres et de comètes dansant dans les mains des pêcheurs. À chaque nouvelle vision, je prends conscience de la fragilité de ces immenses étendues. Je me laisse aller à des méditations sans fin sur l'origine du monde et la précarité du vivant. Je pense aux mots de ce poète disparu sous l'ombre de son olivier : « des passants parmi des paroles passagères », voilà ce que nous sommes. Chaque jour, je réclame le droit de dire un poème, comme une prière silencieuse adressée à ces morceaux de ciel que je porte en moi.

*

Après ma disparition, j'aimerais qu'on se souvienne des milliers de kilomètres que j'ai parcourus dans la solitude et le chagrin. J'aimerais qu'on dise de moi que j'avais l'énergie des flots et la prestance des princes. J'aimerais qu'on réécoute les claquements rapides de mon bec comme on écoute un vieux disque sur un phonographe usé. J'aimerais qu'on accroche mes portraits aux portes des villes et qu'on s'arrête pour se recueillir sous mes ailes géantes. J'aimerais qu'on observe mes gestes gracieux à la loupe de la nostalgie. J'aimerais qu'on relise ma dernière déclaration comme un long poème en fragments. J'aimerais qu'on dise aux absents que l'Albatros hurleur est mort étouffé dans ses murmures.

FATOUMATA SISSI NGOM

La tragédie des horizons

Être un fœtus fragile. Venir au monde fragile. Naître dans un espace où la vie est condamnée avant même son commencement. Ne pas avoir de valeur. Survivre sur un territoire ravagé par les cataclysmes. Les désastres écologiques comme quotidien. Subir. Voir sa vie se terminer tous les jours, hier et demain n'existant pas. Vivre et mourir aujourd'hui.

Dans le village d'Atara, au nord du Sénégal. Octobre livre des nuits chaudes dont l'épais silence, violé par des cris intempestifs d'animaux nocturnes, plongeait le village dans une sorte de torpeur si dense qu'on avait l'impression, une fois la nuit arrivée, que le temps cessait son écoulement. Sakhir sortit brusquement d'un sommeil étouffant, et les yeux grand ouverts, sursauta sur la paillasse rudimentaire qui lui servait de lit. Il avait entendu, d'abord en dormant puis très distinctement une fois réveillé, d'épouvantables mugissements qu'un vent imperceptible portait jusque dans sa chambre. C'étaient les chevaux. Ils étaient attachés dans l'unique enclos du village situé juste derrière la concession où il habitait. Ils générèrent un vacarme si horrifiant qu'ils ajoutèrent une dose supplémentaire d'enfer à cette nuit où l'on n'arrivait plus à distinguer les ricanements des hyènes du hululement des hiboux. Leurs hennissements étaient accompagnés de violents coups de sabot contre le sol et leurs corps, en s'entrechoquant, produisaient des sons étouffés dont la survenance aléatoire ne laissait aucun doute sur la panique et le chaos qui devaient régner à l'intérieur de l'enclos. Sakhir resta immobile, comme paralysé par une force invisible accrue par l'effroyable chaleur, et il ressentit le désarroi des chevaux au plus profond de lui. Cela le plongea dans une sorte de désespoir. Car c'était là les derniers animaux que l'on élevait encore à Atara. De la sueur coulait sur ses tempes. Il promena son regard sur le toit de sa case. De gros trous laissaient entrevoir une voûte de velours. Il eut l'impression que le ciel se rapprochait dangereusement et allait bientôt l'atteindre pour le happer à jamais. Le délire l'avait gagné. Sa misérable existence défila devant lui. La marche douloureuse de sa vie et de celle des habitants d'Atara se révéla en un flot de souvenirs dont certains laissaient entrevoir des aspects qu'il n'avait pas lui-même vécus. Il vit une forêt épaisse. La luxuriance d'une steppe. L'abondance d'un bétail composé de toutes sortes d'animaux jamais vus. Des récoltes prodigieuses. Des cultures diversifiées. Des poissons dans une rivière pleine. Des hommes en bonne santé. Il vit des sourires. Il vit de la richesse. Puis les images prirent une couleur sinistre. Une femme morte en couches. La pluie incessante. Un gros nuage noir charbonnant juste au-dessus du village. Personne ne l'avait vu venir ; il s'était amassé dans la nuit et les habitants ne le découvrirent qu'au petit matin. Un nuage bas, dense ; la manière dont il stationnait dans le ciel ne pouvait laisser douter de sa toxicité. C'était un nuage de carbone. Il plongea le village dans des ténèbres qui durèrent neuf jours ; les habitants durent s'enfermer chez eux avec vivres et animaux domestiques. Au dixième jour, le nuage fut chassé par un vent déchaîné qui souffla du matin au soir, arrachant les arbres, ravageant les champs et détruisant les récoltes. À sa suite, une violente tempête de sable extermina la quasi-totalité des animaux sauvages et ensevelit définitivement les récoltes. Les villageois avaient espéré que les animaux domestiques, à l'abri

sous des enclos aménagés dans l'urgence, puissent être sauvés, mais au premier jour d'accalmie, lorsqu'on ouvrit ces abris de fortune, on les trouva tous morts, hormis les chevaux qui avaient survécu malgré la peur et la faim. L'arrivée du nuage de carbone puis du souffle de mort marqua la fin d'une époque heureuse. Dès lors, le malheur s'abattit dans le village. Les greniers s'épuisèrent. L'alternance des saisons s'arrêta. La sècheresse qui sévissait une grande partie de l'année fit disparaître la luxuriante forêt d'Atara : un par un les arbres altérés moururent. Seuls subsistaient les baobabs séculaires qui assistaient, désolés, à la décadence d'Atara.

La pluie surprenait, tombant à des moments inattendus. C'étaient soit des averses inutiles qui nourrissaient puis affamaient la vie en un cycle infécond, soit des pluies diluviennes qui détruisaient les récoltes, noyaient les petits animaux et transformaient le sol en boue. Les habitants se laissèrent gagner par la désolation. La famine et la maladie mesuraient leur existence et l'omniprésence de la mort était si réelle qu'on ne vieillissait pas à Atara. Les enfants avaient la peau tendue et le ventre ballonné, les hommes et les femmes ressemblaient à des cadavres. C'est à cette période qu'on avait commencé à manger des viandes sauvages qui causèrent toutes sortes de maladies fulgurantes décimant la population. La nourriture manquait tellement à Atara que les hommes s'étaient mis à chasser des mangoustes, des rats et même des chauves-souris que l'on surprenait en plein jour, accrochées aux branchages nus.

Un matin, des étrangers débarquèrent à Atara. Ils étaient arrivés à bord d'un hélicoptère. Les habitants furent terrifiés de voir un engin au bruit assourdissant apparaître dans les airs. La panique s'empara de ceux qui se trouvaient dans les parages au moment de l'atterrissage. Les pales soulevèrent un vent qu'on prit pour celui de la mort. L'hélicoptère à peine posé, la porte s'ouvrit et trois hommes blancs en sortirent. Les passagers portaient des casques, de grosses lunettes noires et semblaient affairés ; ils procédaient à des évaluations, pointant le doigt çà et là en direction des villageois qui, apeurés et curieux à la fois, s'étaient agglutinés. C'était la première fois que les habitants d'Atara voyaient des hommes d'une autre couleur. Dans l'assistance, on murmurait qu'il s'agissait de sauveurs. Le chef du village, Meïssa Niane ordonna que l'on aille chercher de l'eau dans les jarres infestées de vers et que l'on apporte des sièges pour les nouveaux arrivants. Mais les étrangers refusèrent l'eau avec force grimaces. Un groupe de femmes d'Atara s'avança pour esquisser des pas de danse en guise de bienvenue. En quelques minutes, tous les habitants avaient quitté leurs cases pour danser, rire, et s'approcher de ces hommes venus d'ailleurs. Tous, sauf un. De la porte de sa case, Sakhir observait cette scène d'accueil avec une colère sourde. Colère envers les siens et leur innocente naïveté. Il avait très vite compris que ces hommes aux visages ronds, aux joues pleines et au ventre bedonnant n'étaient pas là pour les secourir, mais pour les observer. Compter les pauvres. L'un d'eux prenait des photos, un autre dénombrait du doigt les villageois en prenant des notes sur une feuille de papier. Ils repartirent aussi rapidement qu'ils étaient venus, soulevant de nouveau un vent de sable. L'incompréhension dominait parmi les villageois et l'espoir d'un secours fut subitement brisé.

Mais quelques mois plus tard, deux gros appareils volants apparurent dans le ciel. Assez semblables à des hélicoptères, ils ne se posèrent pas mais tournoyèrent comme des vautours. Soudain des colis contenant des biscuits, des couvertures, de minuscules briques de lait tombèrent du ciel et les habitants tendirent les bras vers ces aides providentielles. Mais ce fut la première et seule fois, jamais plus des vivres ne leur furent jetés par les airs. Leur malheur continua. À la famine, les maigres récoltes et la sécheresse, s'ajouta la guerre. En effet, des éleveurs nomades arrivèrent au village avec leur bétail. Ils erraient dans la région aride à la recherche désespérée de nourriture pour eux et leurs animaux. Ils n'étaient pas les bienvenus à Atara. Il n'y avait rien à partager ou échanger, le sol était devenu si stérile qu'il ne pouvait nourrir ni humain ni bête. On tenta de les chasser, mais les nomades ripostèrent et un conflit sanglant

éclata au cours duquel périrent plus de la moitié des hommes. Un deuxième cimetière fut aménagé pour les enterrer convenablement.

Sakhir était parvenu à se rendormir malgré les battements affolés de son cœur. À son réveil, il se dirigea directement vers l'enclos. Il n'avait pas rêvé. Dévastation et vide. Seuls et affamés, les chevaux avaient défoncé la barrière et fui ce village funeste. Sakhir revint dans sa case prendre son bâton. Il avait prévu de se rendre du côté de la rivière tarie pour tenter d'attraper un animal comestible. Mais tombant nez à nez avec un homme sans visage, il poussa alors un cri d'effroi. Sans visage. Pas d'yeux, pas de nez, pas de bouche, rien. Il put le reconnaître à son T-shirt noir et jaune, et à ses sandales déchirées : c'était son cousin Racine. Il détourna son regard, sortit de la concession familiale et courut, tremblant de peur, vers la place publique où trônait un baobab dont les racines allaient chercher une source de vie de plus en plus en profondeur et qui, fatigué, avait fini par se pencher. Son cauchemar se perpétuait. Il sentit ses jambes se dérober. Il vit une femme sans face qui portait sur son dos un bébé lui aussi privé de visage. Soudain, la femme détacha son pagne qui lui servait à porter l'enfant puis l'abandonna au sol avant de disparaître derrière le baobab. Le bébé resta immobile et n'émit aucun cri. Progressivement, la place se remplit d'hommes, de femmes et d'enfants sans visage qui marchaient comme des damnés, et allaient et venaient sans s'adresser la parole. Alors Sakhir comprit. Désormais, il était totalement seul. Chacun était seul. Dans la pauvreté permanente, l'humiliation, ils n'existaient plus. La collectivité n'existait plus. Chacun devait naviguer seul.

Il comprit que l'heure était venue pour lui de quitter Atara. Il n'avait plus rien à y faire. Il alla prendre son bâton.

Il sortit de la concession familiale et s'engagea sur le chemin tracé par les va-et-vient quotidiens des chevaux. En se retournant une dernière fois, il ressentit une terrible nostalgie pour ce village qui l'avait vu naître. Il était désormais sûr qu'il n'y mourrait pas. Ce fut le début du Grand Voyage.

Je suis maintenant en sécurité. Je n'ai pas pu trouver ma place en ce monde. Je me souviens de ce vent. Le vent de la mort. Violent. Dévastateur. Traverser une rivière tarie. Arriver sur un fleuve que l'on peut traverser à pied. Marcher. Pendant des jours. Arriver dans un désert. Voir flou. Des hordes à cheval. Une corde autour de la tête. Les mains liées. Marcher. Un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui me ressemblent. Des cris la nuit. Des femmes violées. Puis le Marché. Les controverses. Les Départs. L'Orgueil. Le Refus. Cette corde, autour de ma tête. La Lumière. Un vieil homme aux longs cheveux blancs. Il était filiforme, avec un visage fin et un nez aquilin. Ses yeux étincelaient, mais sa physionomie était rassurante. J'acceptai sa main tendue. La délivrance.

Je ne me souviens pas du temps que dura notre voyage. Un jour. Un mois. Peut-être une année. Je ne saurais dire. Nous parvînmes dans un lieu à l'allure céleste. Des arbres partout. Une végétation luxuriante. Des fruits de toutes les couleurs. Des rivières pleines. Un air pur. Je ne revis plus le vieillard aux cheveux blancs. Je trouvai d'autres hommes. Leurs peaux n'avaient pas la même couleur ni leurs cheveux la même texture. Mais nous pûmes converser d'une langue commune. Un homme vint à ma rencontre. Il me demanda pourquoi ma peau était noire, je répondis que, là d'où je venais, tout le monde était noir. Il me demanda pourquoi mes cheveux avaient cette nature si cotonneuse, je lui répondis qu'il y avait beaucoup de soleil là d'où je venais, et que Dieu, qui fait toujours bien les choses, m'avait donné les cheveux qu'il fallait afin que mon crâne en soit protégé.

C'était un indigène péruvien. Il s'appelait Prudencio. Il avait la peau basanée, un visage carré, de grands yeux sombres et de longs cheveux noirs et lisses. Il portait une tenue bariolée de frises rouges, orange et brunes, et avait autour de sa taille une petite corde faite de centaines de ramifications. C'était un quipu. Je lui demandai de me raconter son histoire. Il m'invita dans une sorte de

grotte immense et commença à dessiner sur ses parois. Il sanglotait en même temps. Lui aussi avait connu le nuage de la mort. Le vent de la mort, également. Au départ, une société traditionnelle. Ils étaient heureux. Puis d'autres hommes arrivèrent en bateau. Ils débarquèrent des machines qui selon eux généreraient plus de bien-être. Ils acquirent des terres et se mirent à pratiquer une agriculture intense. Le village se transforma en ville. L'opulence. Les engrais chimiques et les déchets. Les poissons qui commençaient à manquer. D'abord les crustacés, puis les petits poissons. Les gros diminuèrent en taille, et au fil des années il fallut leur donner un nouveau nom pour les désigner. Des zones hypoxiques. Les écosystèmes violés. Le nuage de la mort. Le vent de la mort. L'environnement détruit. La tempête de sable. Son grand-père qui mourut de chagrin, car ces gens, avec leurs machines et leurs récoltes prodigieuses avaient détruit leurs vies. Les forêts sacrées d'où s'instaurait le contact avec les esprits des ancêtres disparurent. Perdre le Contact. La malédiction. La course à l'argent. Les richesses inégales. L'éclatement des familles. L'exode. Interminable. Une forêt pétrifiée. Le vieillard aux cheveux blancs. La délivrance.

Ici, nous redevenons humains. Ici, notre lieu de vie est préservé. Ici, l'environnement est chéri. Ici, nous n'aurons pas faim. Ici, nous nous reposons, enfin. Ici, nous ne sommes plus fragiles.

THIERRY SCHWAB

LA DERNIÈRE FEMME

Il y a près de dix ans, un groupe de scientifiques de renommée internationale, emmenés par le célèbre paléontologue anglais John Fenimore, explorait les gouffres arides du massif du Kalimo, au nord du désert de Kalahari, en Afrique australe. Dans ces cavernes profondes et d'accès difficile, sans doute immuables depuis l'ère primaire, ils recherchaient les traces de lointains ancêtres de l'homme.

La quête de nos origines passionnait John Fenimore depuis son adolescence. Toute sa vie avait été consacrée à cette recherche qui alliait les travaux sur le terrain, l'analyse scientifique et la réflexion sur l'évolution darwinienne. Il se demandait si celle-ci avait un sens, une direction, un dessein, s'il y avait une volonté cosmique, un Dieu pour tout dire. Croyant, voire mystique dans sa jeunesse, il oscillait maintenant entre l'athéisme, usuel chez ses confrères, et une sorte de doute fondamental devant l'impossibilité de trancher.

Depuis quatre semaines l'expédition parcourait des territoires rocheux où la pluie ne tombait jamais, explorait des grottes aux formes tourmentées, plongeait dans des trous béants qui se divisaient en multiples galeries, mais n'avait trouvé jusqu'ici que quelques vestiges de poteries bantoues tout juste vieilles d'un siècle et des squelettes de rongeurs sans intérêt.

John Fenimore, dépité par ce qui s'annonçait comme un échec retentissant, s'apprêtait à rentrer en Angleterre, la queue basse, lorsque le 11 octobre 1998, au bout d'une longue série de boyaux et de salles où le cheminement s'avérait malaisé et dangereux, à plus de 100 mètres sous terre, son attente fut comblée au-delà de ses plus folles espérances. Il déboucha en effet, suivi de ses compagnons, dans une caverne de taille moyenne dont la roche était couverte d'étranges signes noirs comme il n'en avait jamais vu, évoquant des hiéroglyphes ou des caractères mayas. Jusqu'à une hauteur d'environ deux mètres, ils constituaient des lignes plus ou moins horizontales qui faisaient le tour de la grotte. Aux signes ou caractères se mêlaient par endroits de sommaires dessins d'animaux ou d'objets usuels : une sorte de scarabée, un scorpion aux pinces reconnaissables, une table, peut-être un couteau. Ils virent même un visage de femme tracé avec un certain art.

Au premier abord, tout cela ne leur évoquait rien. Les signes, qui paraissaient écrits au fusain ou au charbon, ne correspondaient à aucune langue, aucun alphabet connu de l'équipe. Ils n'avaient jamais rien vu de tel, dans ces parages ou ailleurs.

Ils photographièrent l'intégralité des « textes » et images et prélevèrent des échantillons de roche, y compris certaines parties « écrites » pour pouvoir analyser la matière qui avait servi d'« encre » et la dater.

Sur le point de partir, bouleversés par leur étrange découverte, ils s'aperçurent qu'une anfractuosité située dans un recoin que leurs torches n'avaient pas encore éclairé était remplie de grosses pierres qui ne semblaient pas pouvoir s'être détachées seules de la paroi et avaient donc dû être apportées là par un être vivant. Quand ils l'eurent dégagée, avec minutie malgré leur impatience, ils furent stupéfaits de trouver, tout au fond, deux objets métalliques : une couronne plate, d'environ 30 cm de diamètre, sur laquelle étaient gra-

vés des caractères incompréhensibles, analogues à ceux de la caverne, et une petite roue, de 4 cm, où figurait un homme nu, bras et jambes écartés. Des bijoux ? Des objets de culte ? Façonnés avec précision, ces artefacts semblaient récents, et pourtant aucun des spécialistes présents n'en avait jamais vu d'équivalents.

John Fenimore fit jurer à ses équipiers de garder le secret sur ce mystère tant qu'il ne serait pas éclairci et ils rentrèrent à Londres avec leur butin, impatients de comprendre.

Le paléontologue confia les échantillons de roche ainsi que la couronne et la roue, pour datation, au laboratoire de physique nucléaire de Cambridge, le plus réputé d'Angleterre, et les photographies de la caverne, tirées en plusieurs exemplaires, à divers instituts de recherche sur les langues et la cryptographie, dont le service ultra-secret du MI5 que dirigeait l'un de ses anciens condisciples d'Oxford.

Au bout de quelques jours d'attente fébrile, la première réponse vint de Cambridge et l'abasourdit : l'analyse du carbone 14 avait montré que le matériel étudié était très ancien, au-delà des possibilités de cette technique. On était alors passé à la datation à l'argon 40, qui permet de remonter beaucoup plus loin dans le temps. Et là, le résultat était ahurissant : l' « encre », constituée de charbon de bois, et les deux objets métalliques, en or, avaient environ 520 millions d'années ! Les mesures avaient été faites deux fois, tant ce chiffre paraissait absurde. Soupçonnant quand même une erreur, car cette conclusion semblait impossible, John Fenimore consulta un autre laboratoire réputé, à Saclay, en France. Une semaine après, il fut littéralement assommé par les résultats. Ils venaient confirmer les premiers, à très peu près : 510 millions d'années !

Jusqu'ici on ne connaissait rien d'écrit au-delà d'environ 5 000 ans, de dessiné ou de fabriqué avec précision au-delà de 50 000 ans. La réponse des experts paraissait donc invraisemblable et venait bouleverser toute notre connaissance du passé. Comment concevoir que des êtres vivants supérieurs aient pu vivre en des temps aussi incroyablement reculés, avant l'apparition des dinosaures, des arbres, de l'herbe même ? Comment imaginer qu'ils n'aient pas laissé d'autres traces, en tout cas qu'on n'en ait pas découvert jusque-là ? Toutes nos théories de l'histoire de l'homme, de l'australopithèque à l'homo sapiens, étaient-elles donc fausses ? Ou y avait-il eu il y a 500 millions d'années une civilisation avancée qui avait ensuite disparu ? Dans quel cataclysme ? Comment ?

John Fenimore attendait avec angoisse le déchiffrement des signes, du « texte ». Mais les mois passaient et les meilleurs spécialistes des meilleurs laboratoires ne trouvaient rien. Aucune relation avec les multiples langues connues, vivantes et mortes, aucun début de compréhension. Incapable de se consacrer à tout autre travail, le paléontologue finit par s'atteler lui-même à la résolution de ce problème. Il n'en dormait plus, le cerveau plein de ces caractères abscons tracés il y a un demi-milliard d'années ! Par qui ?

Il quitta ses fonctions officielles et se retira dans le manoir familial, hérité de son père, où il put se livrer corps et âme à l'impossible déchiffrement pendant de nombreuses années. Victime de son obsession, il perdit progressivement le contact avec sa famille, ses amis, ses collègues et mena une vie de reclus, perdu dans ses recherches.

Ce n'est qu'en janvier 2007, soit plus de huit ans après la découverte de la caverne, alors que lui-même et les plus grands instituts ne parvenaient toujours pas à percer le mystère, que la solution est enfin venue d'un très jeune chercheur de l'université du Michigan, Edgar J. Champeron, d'origine française par son grand-père, qui ne disposait pourtant des photos que depuis quelques mois. En étudiant de près les dessins d'animaux, il avait fini par comprendre que chacun était entouré de deux mots, le nom de l'animal et son cri. Il comprit aussi que les caractères associés à des séries de bâtons étaient les chiffres, au nombre de douze et non de dix comme les nôtres. À partir de là, en utilisant des méthodes cryp-

tographiques et mathématiques complexes, il parvint à tirer le fil, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, dans une exaltation croissante. Jusqu'à ce jour du 17 janvier 2007 où il envoya à John Fenimore le mail laconique suivant : « Eureka ! »

Le paléontologue eut aussitôt une longue conversation téléphonique avec son jeune collègue américain. Il en sortit encore incrédule mais néanmoins impatient de le rencontrer. Il lui demanda de sauter dans un avion, sans perdre de temps. Deux jours plus tard, Edgar J. Champeron était à Foxbridge et répondait aux questions agressives du savant, amaigri et blafard, qui soupçonnait un canular. Mais après deux heures de vifs échanges où ils rivalisèrent d'intelligence et d'érudition, John Fenimore fut convaincu qu'Edgar J. Champeron avait effectivement su, le premier, comprendre ce « texte » remonté du fond des âges et le traduire en anglais. Très ému, frissonnant des pieds à la tête, il tira les lourds rideaux de velours pourpre de son bureau, se cala dans son fauteuil et demanda au jeune prodige de lui donner la traduction.

Auparavant Edgar J. Champeron souhaitait ajouter deux observations majeures.

D'abord, ce que John allait lire maintenant était inouï et remettrait en cause toute sa compréhension de l'histoire des hominidés. Aussi hallucinant que cela puisse paraître, l'auteur de ce texte vieux de 500 millions d'années était apparemment un homme, et un homme très subtil. Cela ressortait de ce qu'il avait écrit, mais aussi du fait qu'il avait su laisser diverses clés pour qu'on puisse comprendre son alphabet, sa langue et son texte, y compris des opérations mathématiques commentées.

Par ailleurs, un mot essentiel revenait plusieurs fois, surtout à la fin. Edgar J. Champeron l'avait traduit par « Dieu », sans être sûr que ce fût la bonne interprétation. Il s'agissait en tout cas d'une force supérieure, d'un être suprême, peut-être d'une puissance magique. De même il avait utilisé dans sa traduction le vocable « diable » sans certitude.

Ainsi averti, le paléontologue prit les feuillets qui tremblèrent dans ses mains plusieurs minutes avant qu'il pût se calmer. Puis il entreprit de lire lentement, d'une voix faible, sidéré par cet appel tragique lancé depuis la nuit des temps :

« À la lueur des braises qui me restent encore et avec mon dernier morceau de charbon, j'écris ces quelques mots, en espérant qu'un jour une intelligence pourra les lire et apprendre ce qui nous est arrivé, comment nous nous sommes détruits, comment la créature la plus intelligente de l'univers a été assez stupide pour disparaître et laisser place aux insectes. Puissent les générations très lointaines qui liront peut-être ce texte après une nouvelle phase de l'évolution en tirer profit et ne pas suivre l'exemple de l'homme.

Nous avons eu des civilisations brillantes, inventé d'extraordinaires machines que Dieu lui-même n'eût pu concevoir, concurrencé la nature par nos œuvres d'art. Nous avons défriché la Terre, posé le pied sur son satellite, exploré le fond des océans. Nous avons su soigner nos maladies et réparer nos membres. Nous avons eu la vie éternelle à portée de main.

Mais toujours la guerre a fait rage. Les frères, les couples, les pays se battaient. Nous avons appris à humilier, à faire souffrir, à détruire, à tuer avec efficacité. On pouvait croire qu'au fil des siècles la raison allait chasser la cruauté des incultes, que les fils seraient meilleurs que les pères. Mais les orgueils ont continué de dicter leur loi, les amours-propres de triompher et les despotes de détruire en une nuit des siècles d'espérance.

Jusqu'à ce jour où la Terre a bouillonné dans le cataclysme final. Tout le monde voyait venir la catastrophe, mais les ego n'ont pas cédé et une espèce va disparaître.

J'avais la chance, si c'en est une, de m'être réfugié sur un îlot rocheux, avec Marva, ma femme adorée, pendant la grande épidémie qui avait déjà éliminé les trois quarts de l'humanité. Nous tentions de vivre, étudiant, avec une naïveté qui me met aujourd'hui les larmes aux yeux, les mœurs des iguanes, menacés de disparaître, lorsqu'au milieu

d'une belle journée de printemps, de tous côtés le ciel est devenu rouge sang, zébré de traînées d'or, puis noir comme le charbon. Le lendemain, l'atmosphère était brûlante et irrespirable. Nous avons survécu durant des semaines à moitié immergés dans la mer, aspirant l'air acide à travers des filtres d'algues. Puis le ciel a repris sa couleur originelle, mais vide d'oiseaux et silencieux comme cette caverne qui sera ma tombe. Voyant Marva dépérir, j'ai fabriqué un radeau, et, poussés par les courants que je connaissais pour avoir autrefois pêché dans ces parages, nous sommes partis vers l'est. Un mois plus tard, à demi morts, nous avons touché la côte. Le paysage était méconnaissable : plus un arbre, des cendres à l'infini, les rochers comme fondus, aucune présence animale ou humaine, aucun chant d'oiseau. Le silence. Sur le sol encore chaud nous avons marché durant des jours, nous enfonçant à l'intérieur du continent, à la recherche de la moindre vie. J'ai souvent dû te porter, Marva, mais tu n'étais pas lourde et tu pleurais sans cesse. Nous avons vécu de lichens trouvés au fond de grottes profondes et d'insectes agressifs, la seule forme de vie animale qui semblait avoir survécu.

Plusieurs semaines après avoir touché terre, amaigris et malades, nous avons aperçu un mince filet de fumée s'échapper au loin, dans le ciel de plomb. Quelques heures plus tard, revigorés par l'espoir d'une rencontre, nous sommes tombés sur un campement misérable, désert. Le soir un homme est arrivé en titubant, seul, hagard, noir comme la suie, le visage à moitié brûlé. Hurlant parfois sans raison apparente, il put néanmoins nous confirmer ce que nous imaginions. Avant que son récepteur ne cessât d'émettre, le jour terrible, et qu'une langue de feu courant vers lui ne le laissât à moitié fou, il avait capté quelques mots : Mondélie… Arlandie… attaque nucléaire massive… riposte générale… cent fois de quoi détruire la Terre… probablement aucun survivant à terme… horreur suprême !

Depuis cette rencontre, nous n'avons vu aucun autre humain, ni même aucun animal, sauf des insectes qui pullulent de plus en plus. Non seulement ils ont survécu, mais, sans doute à cause de mutations dues aux radiations ionisantes, plusieurs espèces ont grossi d'une façon qui terrorise ma pauvre Marva. Le fou se bat contre eux à mains nues et les dévore, crus, en vociférant et en faisant craquer leur carapace sous ses dents.

À la recherche de nourriture et tentant de fuir les monstres, nous nous sommes engouffrés dans une grotte immense, avec une provision de charbon de bois et de braises et avons atteint cette caverne où j'écris.

Ce fut pendant un an une vie misérable. L'eau qui suintait d'un mur, de moins en moins chaque jour, le rare lichen et les insectes les plus petits, chassés par le fou, nous ont permis de subsister. Les plus gros nous ont contraints à veiller à tour de rôle, lui et moi.

Je n'ai cessé de réfléchir aux causes de cette horreur. Pourquoi avons-nous détruit notre paradis ? Pourquoi les hommes se sont-ils déchirés pour de petites différences dans leurs croyances absurdes ? Pourquoi les fils ont-ils dénoncé les pères, pourquoi les frères se sont-ils torturés quand le monde était là, si beau, offert ?

Il y a quelques jours, terrassé par une mygale géante, le fou est mort, dévoré sous nos yeux.

Et hier, ce fut au tour de ma pauvre Marva. Tremblante, ressemblant sur la fin au squelette qu'elle va devenir, elle est morte en serrant sa roue d'une main et ma main de l'autre, de toutes ses maigres forces. Mon Dieu qu'elle était belle encore, enfin paisible après avoir eu si peur depuis si longtemps. Aveuglé par mes dernières larmes, je lui ai retiré son collier et j'y ai gravé des mots d'amour, sans espoir qu'ils soient lus un jour. Comme une bouteille jetée dans un puits sans fond.

L'eau ne coule plus, les braises vont s'éteindre et je vais mourir. Je ne peux croire que je suis le dernier représentant des seigneurs de la Terre, et pourtant c'est probable. Le dernier homme va mourir et laisser son ancien paradis aux bêtes immondes, dénuées d'intelligence mais fortes comme les fous qui nous ont détruits. J'emporterai avec moi le

souvenir des sublimes portraits de Ventaro, des douces arias de Zigart, des poèmes d'Elenor que j'aimais tant te réciter, Marva. Toutes ces œuvres humaines vont disparaître définitivement dans l'univers glacé, sans laisser de trace.

Si tu existes encore, Dieu, écoute le dernier homme ! Écoute ma colère ! Pourquoi as-tu abandonné ta créature la plus sublime ? Pourquoi l'as-tu laissée se détruire ? Est-ce pour cela que l'évolution nous a façonnés pendant des millions d'années ? Est-ce cela que tu voulais ? Pour cela que ton fils est mort sur la roue il y a 3 000 ans : annoncer le royaume des tarentules et des scolopendres au sang froid, indifférentes à la souffrance, au bonheur et à la beauté ? Si tu existes, Dieu, pourquoi nous as-tu donné la liberté de nous exterminer ? As-tu joué l'homme avec le diable, un soir de beuverie, et perdu ? Est-ce bien cela ?

Et maintenant approchez, scorpions maudits qui me fixez de vos petits yeux morts. Venez, accourez, n'ayez pas peur, les braises vont s'éteindre. Je n'offrirai pas de résistance aux nouveaux maîtres du monde. Le rideau est tiré. »

John Fenimore et Edgar J. Champeron gardèrent longtemps le silence, les yeux baissés, bouleversés par cette lecture terrible.

Puis le premier finit par demander, d'une voix à peine audible :

– Qu'est-ce qui vous autorise à employer les termes d'homme et de femme ? Pourquoi ne serait-ce pas des êtres différents, intelligents et sensibles à l'évidence, proches de nous, mais différents ?

– Je n'ai pas de certitude, répondit Edgar J. Champeron, mais une forte présomption. La façon de raisonner et de s'exprimer de ce dernier représentant de son espèce, sa sensibilité aux œuvres d'art, l'amour qu'il ressent pour sa compagne en font une créature pour le moins très proche de nous. Et puis il y a les représentations, le portrait sur le mur qui a tout l'air d'être celui d'une femme, et le personnage sur la roue, le fils de leur Dieu, qui apparaît véritablement comme un homme. Peut-être était-ce une espèce légèrement différente de la nôtre. Il est même quasi certain que les hasards de l'évolution n'ont pu nous donner un patrimoine génétique identique au leur, mais enfin la proximité avec notre espèce est vraiment trop grande pour que nous ne puissions pas les qualifier d'homme et de femme… Et ce qu'il raconte des guerres permanentes, de leurs despotes, de la violence de leur monde me fait malheureusement trop penser à notre humanité, vous ne trouvez pas ?

Il y eut un nouveau silence de plusieurs minutes, avant que John Fenimore reprenne lentement, en cherchant ses mots :

– Qu'allons-nous faire maintenant ? L'homme est mort une première fois, il y a 500 millions d'années, pour laisser place aux insectes. Les hasards et les nécessités de l'évolution lui ont permis de renaître à l'issue de cette immense période et de redevenir cette créature prodigieuse, capable de comprendre le monde, d'en apprécier la beauté et d'y contribuer. Et voici que l'Histoire semble balbutier et que l'homme, chef-d'œuvre de l'évolution, mais trop puissant et trop fou, dépassé par ses inventions, s'apprête à suivre le chemin suicidaire de son lointain ancêtre. Est-ce un cycle inévitable, une vaste pulsation de la vie analogue au cycle du Big Bang originel, à la naissance de l'univers en expansion revenu un jour à son point d'origine pour se dilater de nouveau, comme un jeu de jokari à l'échelle du cosmos ?...

Que devons-nous faire à présent ? Diffuser cette découverte inouïe, au risque d'être incompris ou de terroriser l'humanité entière ? Ou bien la garder secrète ? Avons-nous le droit de ne pas relayer cet ultime cri de détresse ?...

Ils réfléchirent pendant des jours, sans manger ni dormir, échangèrent de multiples arguments, comparèrent les actions envisageables, cherchèrent des références dans l'histoire des sciences.

À la fin, épuisés et écrasés par le poids de leur responsabilité, ils décidèrent de ne

rien dire, quoi qu'il leur en coûtât, et de garder pour eux, ce terrible secret. Edgar J. Champeron repartit pour son pays. Plus jamais il n'y eut de contact entre les deux savants.

Aujourd'hui, John Fenimore vit retiré, loin des hommes, dans une forme de douce folie. Sa vieille gouvernante vient lui faire son ménage et prépare ses repas. Il est sans cesse plongé dans un abîme de réflexion, voguant dans l'éternité du passé vers des temps si anciens qu'il ne peut les concevoir. Il sait ce qui s'est passé il y a un demi-milliard d'années. Il sait les risques mortels que court l'humanité. Il sait que la technologie la dépassera inéluctablement et lui permettra, si ce n'est déjà le cas, d'assouvir ses pulsions les plus folles et de provoquer sa propre disparition. Mais comment l'empêcher, comment permettre à l'homme de conserver son paradis terrestre et de ne pas subir la même catastrophe que son lointain ancêtre ?

Il tente de comprendre ce grand mouvement de l'univers, cette élévation permanente vers la conscience, vers l'amour et l'ultime beauté de l'art, puis la chute terrible dans le gouffre abyssal de la matière inerte ou si peu vivante. Est-ce vraiment un cycle sans fin, se demande-t-il en contemplant la petite roue de platine que nos ancêtres ont vénérée, un cycle dicté par les simples lois de la nature, ou conduit par un Dieu éternel pour qui tout cela n'est que péripéties ?

Parfois, pour calmer le bouillonnement de ses pensées, il sort dans son jardin et se force à observer ou écouter des choses toutes simples : le paisible ballet des nuages qui dansent loin au-dessus de notre agitation, les feuilles d'un tilleul frémissant au vent, des hortensias mauves où butinent des abeilles vibrantes, le chant délicieux des oiseaux inconscients de la tragédie qui se joue à l'échelle cosmique autant que planétaire.

Mais ses pas le ramènent bientôt vers son bureau où son regard se tourne irrésistiblement vers le prodigieux collier d'or.

Et il ne peut s'empêcher de relire pour la centième fois ces mots d'amour, gravés il y a 500 millions d'années :

Elle s'appelait Marva
mon épouse adorée
la dernière femme

MARIELLE ANSELMO

Le corps des îles

1.
qui je suis
voyageant à l'instant
parmi des inconnus

cherchant des pays
des peaux
des paysages

avec les yeux du poème
humides légers
et naïfs

comme si j'arrivais
très tard
en vie

2.
l'île est verte
et comme
à l'abandon

on est
sur les crêtes
du monde

ces oliviers
gris-verts
miroitants

c'est un peu de vérité
qu'on a perdue

les jours sont imprévisibles

3.
fragilité
de la maison

des langues
entre
les langues

posée sur l'eau
et les vents

au premier geste
au premier souffle
elle disparaît

4.
comme la langue
ce poème
cet abri de langage

posé sur l'eau
et les vents

si peu
arraché
à la vie

5.
je regarde
le pays d'en face

l'autre pays
à distance d'un bras

la mer comme une illusion
les garde-côtes
les vies en balance

les vagues hautes
les courants insoupçonnés
la mer sans abri

le pied posé
le premier

l'espoir d'Europe
piétiné

6.
il y a un instant
j'étais là

je n'y suis plus

être en vie
tient à rien

il n'y a plus de joie
quand trop fatigue

7.
je ne vois plus
les belles plaines
de pierres

beaux paysages
adieu

beauté de pierre

8.
je n'ai qu'une vie
et ce n'est pas la mienne

Extrait d'un texte inédit.

NONG-E TERANG

LA RIVIÈRE

Traduction de l'anglais par Cécile Oumhani

Elle est assise sur la roche comme nombre de fois auparavant et l'eau gargouille tout autour, cristalline et glacée, par contraste avec l'intensité du soleil. Une brise fraîche souffle de l'ouest et elle est assise, les paumes sur ses genoux, le menton appuyé sur le dos de sa main, à regarder l'eau. Elle est assise dans cette position depuis longtemps. On a l'impression qu'elle pense à un amoureux qui l'a laissée tomber et s'est mis à partager ses pensées et ses chagrins les plus intimes avec une autre. La veille au soir chez Teron, sa tante lui a demandé d'aller chercher du bois dans les collines et elle a eu du poulet au curry pour le dîner, après avoir servi l'invité qui venait d'une ville qu'elle ne connaissait pas. Ensuite elle est rentrée chez elle au *hemtap*[1] où elle habite avec un oncle âgé et son cousin. C'est de là qu'elle part pour les champs de Teron tôt le matin, quand les oiseaux commencent à bruisser dans les arbres. Elle descend les marches. Bien qu'il fasse encore sombre dehors, elle n'en manque pas une seule. Aujourd'hui elle part plus tôt que d'habitude, parce qu'elle a d'autres choses en tête.

Après avoir marché un moment, quand le soleil se lève et que la brume montée du pied des collines alentour est près de se dissiper, elle arrive au *inglong arit*[2] de Teron. Les cultures comprennent trois collines où elle ramasse des brindilles et des bûches à moitié brûlées, puis les met dans son panier en osier. Elle vide son chargement de bois dans la cour de Teron et dit à sa tante qu'elle va se baigner à la rivière, ce à quoi sa tante objecte qu'il y a encore beaucoup de travail à faire et que de toute façon elle peut se baigner avec les autres filles du village. Aujourd'hui elle ne veut écouter personne sauf elle-même. Elle entend distinctement sa tante marmonner à la matrone de la maison d'à côté : « Karengso, fille de porc, elle va retrouver un de ses amoureux, la garce, ça lui est égal que ça soit moi qui la nourrisse. » La matrone d'à côté répond que les filles qui travaillent chez elle sont tout aussi ingrates.

Il est vrai que sa tante la nourrit, mais elle ne le fait pas gratuitement. Et elle paye bien plus que le prix de sa nourriture à être ainsi au service de sa tante. Elle mange toujours son dîner après tout le monde, quand elle est sur le point de tomber d'inanition. Habituellement elle ne peut pas avoir du curry au poulet et au porc qu'elle a aidé à préparer dans la maison de Teron, parce qu'il n'y en a plus pour elle. Elle doit rester chez Teron. Son oncle est trop pauvre et trop paresseux pour travailler, depuis que sa femme est morte il y a deux ans. Il passe son temps à boire et à s'occuper de différentes cérémonies de sacrifice dédiées aux dieux

1. Maison traditionnelle construite dans un arbre, qu'on trouve dans la tribu des Karbi, en Assam dans le nord-est de l'Inde.
2. Parcelles de terre cultivées dans les collines.

malveillants et bienfaisants de notre tribu, qui abondent dans les collines. Lors de ces cérémonies, on décapite des cochons et des chèvres ; on égorge des poulets et on répand leur sang autour de l'autel. C'est à elle et au petit Babu ou Buso, le fils de son vieil oncle qu'incombe de s'occuper du *hemtap.*

Le matin avant de sortir chercher le bois, elle met tout ce qu'elle possède y compris l'étole et le sarong de sa mère au fond du panier en osier, avec les boucles d'oreilles en argent qui appartenaient aussi à sa mère. C'est pourquoi elle est partie plus tôt aujourd'hui, de peur qu'on ne lui pose des questions. Maintenant elle est assise toute seule, dans son endroit secret, celui dont elle n'a parlé à personne, sauf à sa chère amie Rasinja, qui s'est mariée l'été dernier. Désormais il n'est rien qu'à elle. Elle vient souvent ici, chaque fois que sa tante la bat ou qu'un de ses cousins lui donne des coups de pieds si forts que ça les fait rire. Elle est assise à regarder ses bras et ses jambes, l'eau cristalline qui gargouille, les pierres et les cailloux couverts de mousse, au bord de la rivière. Ici et là, elle aperçoit des crabes à l'affût de quelque nourriture, elle lance à l'un d'eux un morceau du déjeuner qu'elle prend sur la roche. C'est du tapioca bouilli qu'une vieille lui a donné dans une cabane, sur la colline bleue où elle passe pour se rendre au *inglong arit* de Teron, là où elle se décharge un peu de son fardeau pour se reposer.

Assise sur sa roche, presque au milieu de la rivière, Karengso, Kaso ou Rengso, « celle qui a été battue », comme la tante, chez Teron, aime à l'appeler, est sur son trône. Elle voit le village en contrebas. Elle voit de la fumée s'élever par endroits, elle entend l'aboiement d'un chien, les cris de panique d'une poule pourchassée par de méchants gamins, et elle voit même la forme des calebasses qu'on a mises à sécher sur un toit de chaume. Elle savoure tout cela.

Le soleil n'est plus au-dessus d'elle, elle est silencieuse et elle ne bouge plus ; seuls ses yeux vont de-ci de-là. Le vieux sarong de la femme qu'elle appelle tante et pour qui elle travaille si dur attaché à sa poitrine, elle saute. L'eau rafraîchit sa peau tout à l'heure brûlante. Alors qu'elle barbote sous le soleil éclatant et le ciel bleu, rien n'est inhabituel dans la scène, pour qui l'observerait depuis une ville au pied des collines ; mais pour quelqu'un des collines, on voit aisément que l'endroit où elle se baigne n'est pas celui où se baignent habituellement les belles du village, parce qu'il n'y a pas ici de vrai sentier qui mène à cette partie de la rivière. Elle nage, s'arrête, s'agrippe à une pierre couverte de mousse et agite juste les jambes, parce que le courant est très fort ici.

Bientôt elle sort de l'eau, marche sur le rivage, puis ramasse dans l'ombre des feuilles sèches, des baguettes et des brindilles pour faire du feu. Là où elle peut s'accroupir confortablement, elle les met de côté pour plus tard. Le couchant fait des éclaboussures rouges dans la rivière et elle retourne à l'eau finir son bain, se frotte vigoureusement de la tête aux pieds, et une fois satisfaite du résultat, elle sort, frissonnante de froid. Revêtue des vêtements de sa mère, qu'elle avait cachés tout près dans les buissons, elle allume le feu et pose ceux qui sont mouillés sur les rochers.

Assise auprès du feu, elle se sèche et pense à Sarthé, parti en ville travailler chez un homme riche, juste au moment où le *inglong arit* allait commencer. Elle le rencontrait en cachette sur son chemin, en allant faire les courses pour sa patronne. Elle pense aussi à Buso, son cher cousin, et même aux quatre enfants de la patronne, qui lui donnent des coups de pied et des coups de poing, pendant que celle-ci rit de leurs frasques et dit : « Comme ils sont intelligents ! »

Il y a la déesse maléfique de la rivière, la « làngjangsârpi ». Ça craque à sa gauche, peut-être un loup qui la suit. Puis à sa droite, ça gratte sur le sol, peut-être un ours occupé avec une fourmilière, parce qu'il a décidé de varier le menu de ce soir. La chouette crie dans les hauteurs et d'innombrables autres bruits arrivent de la forêt, mais ils sont sans importance pour elle. Elle continue seulement à regarder le feu.

Au premier chant d'un coq du village en contrebas, son village Rongsajir ou le « village de ceux qui ont le cœur pur », elle bouge, ôte ses vêtements un par un, l'étole *pekok,* la ceinture *vamkok,* puis le sarong *peni,* et enfin sa blouse. Elle les plie soigneusement sur un bloc de pierre, pour les porter à nouveau un jour meilleur. Debout elle s'examine à la lueur du feu ; les contours de sa silhouette dansent dans la forêt avec les flammes. La forêt se tait et s'arrête, témoin lubrique du spectacle qui est en train de se dérouler. Elle observe son derrière et ses seins pleins et bien faits, que ce vaurien de Sarmen, le fils du chef du village a si souvent regardés avec concupiscence. Il l'avait même tapée sur les fesses. Son teint, éclairci par la crème que l'homme des plaines lui a vendue au marché hebdomadaire, est assez beau pour rivaliser avec toute autre jeune fille de la région. Mais travailler dur a rendu ses mains calleuses et marcher sans chaussures ni sandales a craquelé ses talons pour de longues années.

Alors qu'elle s'admire ainsi nue, ses mains vont instinctivement à ses seins, non pas pour les couvrir et les protéger, mais pour les caresser et elles glissent jusqu'à son ventre, le caressent un moment de mouvements circulaires… Dans le lointain, un coq chante deux fois, peut-être dans son village, peut-être pas, cela est sans importance, elle sait juste que ce sera bientôt le matin. Puis elle entend les voix de ses parents, celle de son père, celle de sa mère et celles de nombreuses autres personnes. Elle marche vers les voix, les cailloux pointus sous ses pieds ne lui font pas mal. En réalité elle traverse le feu, marche sur les braises, pendant que les voix se font de plus en plus fortes, et elle continue de marcher et de marcher… À la fin, elle n'entend plus seulement ses parents, mais elle les voit aussi. Elle n'a jamais été aussi heureuse…

Comme d'habitude, le vieux Sing a été au village voisin prendre part au sacrifice du mouton et du porc. Il y est allé le matin, après son petit déjeuner de potiron bouilli et de tapioca, qu'il a fait descendre avec deux grands bols du thé sans sucre qui est toujours au chaud dans la cour de son petit *hemtap.* Quand il est revenu tard l'après-midi, il n'a pas demandé des nouvelles de Buso ou de la malheureuse Kaso. Il a sorti sa natte de bambou, il l'a étendue dans sa petite cour et il s'est couché dessus pour prendre le soleil. Pendant ce temps, une brise fraîche soufflait de l'ouest et un corbeau appelait depuis un tamarinier tout proche. Le vieux Sing a marmonné et juré : « Ouste, ouste, oiseau de l'enfer, va-t'en ! va-t'en ! À cause de toi quelque malheur va sûrement frapper ce village. »

Et il s'endormit et se réveilla le soir pour se préparer un dîner de riz grossier, la production de l'*inglong arit* de l'an dernier, avec des pousses de bambou et une généreuse portion d'herbes rapportées de la jungle toute proche par Kaso, avec une poignée de poisson séché. Lui et son fils de cinq ans étaient affamés et ils mangèrent leur dîner avec appétit. Ensuite le père et le fils s'endormirent sur la même natte de bambou. Ils n'attendirent pas Kaso, parce qu'elle viendrait après avoir dîné à la maison de ce fils de porc, Teron.

Le lendemain matin, quand le vieil homme s'éveilla, la bouilloire de thé ne bouillait pas, le feu dans la cour n'était pas allumé et Kaso n'était pas là. Peut-être

qu'elle n'était pas rentrée à la maison la veille et qu'elle était restée chez Teron. Elle allait finir par venir. Soudain Buso est arrivé en courant, surexcité, hors d'haleine, effrayé, il a grimpé les marches vers le *hemtap*, en hurlant, « Père, père ! ».

Le vieil homme n'était pas de la meilleure humeur d'avoir été privé de son breuvage matinal et de se faire crier dessus par son plus jeune fils.

— Qu'est-ce que c'est, espèce de garnement ? Si tu as encore perdu la chèvre noire, j'aurai ta peau.

— Non, non, ce n'est pas ça, c'est la fille nue au bord de la rivière.

Le vieux Sing y alla avec le garçon, et là-bas, parmi les pierres et les cailloux, se trouvait le corps de la fille, emmêlé dans les ronces.

D'abord le chef des jeunes, le *klengsarpo* arriva, accompagné de son adjoint le *klengdun* et ensuite les gens commencèrent à apparaître de nulle part : des gamins, des femmes, jeunes et vieilles, des hommes, venus même de villages avoisinants. Les jeunes filles chuchotaient et montraient du doigt le vieil homme, certaines lui souriaient d'un air entendu, d'autres fronçaient les sourcils vers lui avec colère, des hommes et des femmes lui crachaient dessus. D'autres filles, des amies de Kaso, parlaient à voix basse et puis se mettaient à glousser. Elles gloussaient, parce que cela leur donnait l'occasion de se rapprocher du sexe opposé, alors même les garçons gloussaient aussi. Ils plaisantaient joyeusement entre eux dans le langage codé dont leurs aînés n'avaient qu'une vague idée. Le *klengsarpo* parla de couper les cheveux du coupable et de le faire défiler nu dans les villages jusqu'à l'intersection des deux routes, dans un concert de bidons d'huile vides, et aussi d'étaler du citron vert sur le visage de celui qui avait fait ça. Mais il ne réussit pas à convaincre les gens.

Quelqu'un alla chercher les étoffes de la malheureuse au bout d'un bâton et raconta à tout le monde que les vêtements avaient été trouvés dans tel et tel état et que, bien qu'ayant été exposés à la rosée toute la nuit, ils n'étaient pas mouillés, et cetera. Un homme, père de deux enfants, dit qu'il avait vu une apparition la nuit précédente à cet endroit même, quand il était sorti pour se soulager. Il avait alors pensé que la « làngjangsârpi » devait avoir très froid et qu'elle était sortie de son eau pour allumer un feu. Mais il avait eu peur de le dire et il avait gardé le silence, de crainte que la colère de la déesse malfaisante ne s'abatte sur lui. Une vieille femme dit que la fille elle-même était un esprit malfaisant. Elle avait tué sa mère à la naissance et un an plus tard, son propre père, alors qu'il allait se remarier. Il valait mieux qu'elle soit morte.

Le vieil homme entendit certains dire qu'il fallait prendre des mesures contre celui qui avait fait ça. Mais comme dans ce genre d'affaire, on ne nommait personne. Ils dirent juste que les aînés du village devraient se réunir et rendre justice. Si cela n'était pas fait, avec cet incident, la localité porterait la marque de l'infamie. Le vieux Sing les regardait tous. Sa vue se troubla, sa tête lui tourna et il s'évanouit presque sur place, au bord de la rivière.

Les aînés du village décidèrent aussitôt de ne pas brûler le corps, puisqu'il s'agissait d'une mort maléfique, une mort par *honi*. Alors la brigade de la jeunesse le prit, comme c'est la coutume dans de tels cas, et l'emporta à l'endroit où ces corps sont jetés ou enterrés sans autre formalité ou cérémonie, loin du village de qui que ce soit.

À compter du lendemain, on ne vit plus le vieil homme pendant une semaine entière. On le revit chez Teron, où il était venu assister au sacrifice d'action de

grâce aux dieux de la terre après la récolte, mais il était un peu désorienté et parlait tout seul. Il souriait, fronçait les sourcils, comme s'il y avait quelqu'un d'invisible avec lui. Il était frêle et fragile, alors les villageois ne pouvaient pas le faire juger. À le voir ainsi, les villageois qui l'avaient cherché furent apaisés et on le laissa partir. Mais bientôt il disparut à nouveau, personne ne savait où. Par la suite, les villageois commencèrent à se reprocher les uns les autres sa disparition, et cela créa de la peur parmi eux. C'était un fait bien connu que Sing était un homme très versé dans la magie noire. On dit qu'il avait mis un porcelet dans l'estomac de Terang *mauzadar*[1], et qu'il était sorti de son estomac lors de sa crémation, quelques jours auparavant.

Quant à Buso, on l'abandonna à lui-même dès le jour où il vit le corps de sa cousine, en partant chercher les chèvres. La première nuit, il s'endormit à force de pleurer, le jour suivant, ses amis lui apportèrent de la nourriture, et le troisième, il commença à travailler pour Teron et à s'occuper des chèvres de Teron. Le sort des chèvres du vieil homme ne fut pas différent. Il y en avait trois en tout, la première nuit, elles revinrent d'elles-mêmes, la deuxième, seules deux revinrent et la troisième, il n'y en eut aucune. Pendant ce temps, les jeunes du village festoyaient et le deuxième festin fut encore plus consistant que le premier, avec des jeunes venus de villages voisins, si bien qu'on eut besoin des chèvres du vieil homme.

Maintenant les gens disent que le vieil homme est vraiment très vieux et qu'il vit seul dans la forêt. Mais personne ne sait exactement comment. Ses cheveux ont tellement poussé qu'ils lui descendent jusqu'aux flancs ; ils sont toujours désordonnés et jamais coiffés. De temps en temps les femmes des villages de la région le croisent en cherchant des herbes, des baies et des racines. Au début, lors de telles rencontres, les gens du village se sauvaient en courant, mais petit à petit, ils ont fini par comprendre qu'il a autant peur d'eux qu'eux de lui.

Les gens disent qu'en hiver, il allume un énorme feu, avec les tigres, les loups et les renards des alentours qui se prélassent à la chaleur pour s'abriter du froid. Parfois d'immenses terrains sont déboisés dans la forêt pour y cultiver potirons, sésame et maïs, sans qu'on vienne les récolter et que personne n'y touche, même les singes, parce qu'eux-mêmes et d'autres animaux l'ont aidé à déboiser et à planter les semences. Les gens disent que c'est ainsi parce que l'homme est très versé dans les arts du surnaturel. Il sait ordonner aux animaux sauvages de se plier à sa volonté.

Il arrive qu'au cours d'une chasse, on rencontre quelques collines pleines de légumes et de maïs. Mais il faut se garder d'y ramasser quoi que ce soit. Sinon les tigres viendront vous guetter dans l'obscurité de la nuit, puis ils bondiront sur vous et vous emporteront dans la jungle. On n'est délivré qu'une fois en face du vieil homme et de l'énorme feu, où il est entouré de ses courtisans, les éléphants, les tigres et autres créatures de ce genre. Les animaux grognent tout seuls, à gauche et à droite, quelquefois vers le vieil homme, comme s'ils se parlaient et étaient en train de décider d'une question d'importance dans le village, leur village. Les malheureuses victimes s'évanouissent habituellement avant que le jugement ne soit rendu et se réveillent quelque part dans la jungle, une fois qu'elles ont repris leurs esprits. Et c'est seulement après avoir cherché et cherché des jours et des jours qu'elles retrouvent le chemin de leur maison.

---

1. Fonctionnaire chargé de la collecte des impôts en Assam, dans le Nord-Est de l'Inde.

Parmi les victimes, le hasard a fait que j'en ai croisé plusieurs. Il y a eu Babu, Rohen et Sir-im. Ils n'étaient pas chez eux, mais j'ai rencontré Gautom, le fils de Babu, âgé de douze ans. Il m'a dit qu'il avait lui-même vu son père se faire emporter, alors qu'il dormait dans sa cour une nuit d'été. Rorsing, le neveu de Rohen, quant à lui, n'avait pas exactement vu son oncle se faire emporter. Pourtant il était sûr d'avoir entendu cette nuit-là le tigre du vieil homme attraper son oncle qui appelait à l'aide. Le cas de Sir-im était semblable et sa femme avait attesté l'incident pendant que les autres membres de la famille approuvaient de la tête.

Mais on dit que le vieil homme est aussi bienveillant. Il suffit d'offrir une poignée de feuilles de bétel et quelques noix d'arec dans un coin de la maison, puis d'aller en cueillir autant qu'on en peut porter sur la tête dans son *inglong arit.* Les villageois ont recours à ces stratégies à l'occasion des célébrations du Nouvel An, le Rongker, tous ensemble ou seuls, lors de l'action de grâce, après la récolte.

Les incidents se sont produits il y a plus de dix étés de cela, mais même aujourd'hui, on dit que lorsqu'il n'y a pas de lune, et que l'air vous refroidit jusqu'aux os et qu'il fait nuit noire, on peut voir une apparition de feu danser dans la forêt. Quiconque la voit est sûr d'avoir une forte fièvre pendant au moins quinze jours. Il arrive qu'au lieu d'une apparition, on en voie deux, la deuxième étant celle du vieil homme. Elles apparaissent recroquevillées autour du feu et sont en train de parler avec animation. On dit qu'une personne ignorant l'incident a parlé aux deux apparitions, après les avoir vues près de la rivière. Et la personne est morte peu de temps après.

Tout cela m'a été raconté par Buso lui-même. Je ne révélerai pas son vrai nom, parce que si je le faisais, les gens pourraient s'en prendre à lui. Il vient d'un village chargé d'un tel mystère qu'on l'obligerait à quitter la ville. Il travaille maintenant comme employé de bureau chez un grand négociant de produits d'épicerie. Alors faites attention, si d'aventure vous allez au « village de ceux qui ont le cœur pur », vous verrez peut-être l'apparition de la belle du village et du vieil homme et alors vous pourriez bien ne pas revenir vivant !

LAURE MORALI

Le soleil de la terre

Nous abritons des silences
plus épais que le jour
une nuit d'hiver
dans la terre.

Hexagramme 36
Ming Yu : L'obscurcissement de la lumière
En haut, K'ouen, le réceptif, la terre
En bas, Li, ce qui s'attache, le feu
Le soleil s'est enfoncé sous la terre et s'est donc obscurci.

Ils te feront croire que l'ennemi est en toi
ils tueront ton espoir
ils guetteront la moindre de tes pensées
le moindre de tes mouvements
ils remplaceront tes gestes
ils combleront ta solitude
ils te feront espionner par ces choses
dont tu ne pourras plus te passer
ils t'enfermeront dans ta solitude
ils connaîtront tes goûts tes couleurs tes aversions
ils fabriqueront un enfer à ta mesure.

*

Sans les yeux cet homme regarde-le
ce vêtement vide
pourvu qu'il soit beau regarde
le chien l'os la tempête
les vestes de sauvetage qui flottent
le voisin, le rocher à traverser
le petit vent qui connaît l'ouragan
les colères sourdes qui battent lentement dans les tempes
autour d'un rien la vie organise son chaos

celui qui ne regarde pas a le regard vide

petit miroir d'univers regarde
le monde se refaire à partir du cœur de celui qui regarde.

Le nom de l'hexagramme signifie proprement « le fait de blesser ce qui est lumineux », et c'est pourquoi les différents traits parlent souvent de blessure.

*

Ils te bombarderont d'informations
jusqu'à ce que tu te sentes démuni
ils te feront te sentir coupable de tout ce qui arrive
ils produiront des spectacles de fin du monde
ils ressortiront les symboles des livres saints
ils tireront toutes les ficelles de la sidération.

Nuit aveugle
prie en moi le soleil
que je fragmente le jour
à la façon des anciens

toutes ces étoiles
qui tombent sur nous.

Nous sommes sourds
de la lumière

reviens.

Le jugement
L'obscurcissement de la lumière
Il est avantageux d'être persévérant dans l'adversité.

*

Tu t'es déjà habitué à regarder les autres mourir au loin
tu as accepté de laisser ton corps à la science
tu as accepté d'« aimer » les nouvelles les plus terrifiantes
tu travailles pour eux sans t'en rendre compte

tu t'habitues tranquillement à être un esclave
tu relaies les pires scénarios
tu deviens au même moment le chasseur et la proie
tu t'étouffes dans tes propres visions
plus occupé à juger l'apathie de tes voisins
qu'à regarder en toi-même ce qu'il te reste
de capacité à tendre une main
tu intègres petit à petit la délation.

Il gravite autour de la montagne
le chemin sourd
qui perd ses étoiles

il gravite autour de la montagne
l'espace aveugle
où transpirer sa joie

peu de preuves
ont incendié la lumière
depuis la nuit

une force
qu'on réanime.

On ne doit pas se laisser emporter sans résistance par les circonstances défavorables et laisser fléchir sa résolution.

*

Ils riront de tes larmes jusqu'à ce que tu n'en aies plus
ils te feront détester ta propre vie
haïssant ta propre vie tu n'arriveras plus à regarder
une autre vie dans les yeux
tu ne comprendras plus le mot compassion.

La nuit
brindille de forêts
laisse vibrer les étoiles
jusqu'au cœur

retrouve l'étincelle
de ta naissance
aime-la plus que tout

tiens-la aimantée
au corps présent
au soleil

aiguise ton regard
combats tes rictus
dissimule tes pensées
efface tes traces
brouille tes identités.

Il est vrai que l'on doit, dans certains cas, cacher sa lumière.
La persévérance doit vivre au plus intime de la conscience et ne pas se manifester au dehors.

*

Et quand ils s'attaqueront aux derniers peuples libres
tu n'auras déjà plus la force de mettre un pied dehors.

Tu réapprendras à te servir des pensées
qui ne laissent pas de trace
à envoyer des messages sur la toile de l'air
tu réapprendras à parler avec le vent

tu comprendras que l'évolution
est un retour
une révolution
autour du soleil
qui est en toi.

C'est ainsi que l'homme noble vit avec la grande multitude.
Il voile son éclat et cependant demeure lumineux.

Choisis l'intelligence du cœur
celle qui te permettra
de reconnaître
un humain.

Les citations sont extraites du *Yi King. Le livre des transformations*, version allemande de Richard Wilhelm, traduction d'Étienne Perrot, Librairie de Médicis, 2002.

PEINDRE AVEC LA NATURE

ENTRETIEN AVEC ROSHNI VYAM

PAR ZARA KHAN

Traduction de l'anglais par Laura Caccini

Pour Roshni Vyam, 22 ans, ce sont les branches qui donnent à un arbre sa forme véritable. Elle reprend ce motif dans la plupart de ses œuvres, qu'il s'agisse d'un grand tableau bleu-gris qui représente des oiseaux posés sur des branches enchevêtrées, ou d'une petite toile blanche sur laquelle les bois d'un barasingha (cerf des marais) hébergent des oiseaux. Cette discussion sur les branches est une parfaite introduction, alors que nous marchons dans Cubbon Park, à Bangalore, à la recherche d'un endroit où elle pourrait s'asseoir et dessiner un barasingha, justement. Elle s'installe sous un pipal (pour les branches, bien sûr) et sort la toile blanche de son sac avec précaution.

Roshni est l'une des plus jeunes artistes Gond en Inde. Les Gond, ethnie issue principalement du Madhya Pradesh et de ses environs, utilisent des motifs naturels et fauniques dans leur art, liés au divin et au sacré. Traditionnellement appliquées sur les murs, les peintures Gond sont faites de couleurs vives et de croquis audacieux ; depuis une trentaine d'années, de plus en plus d'artistes travaillent sur des toiles. Alors qu'elle peint, Roshni raconte des anecdotes sur son enfance et s'ouvre sur son art, ses influences et ses projets d'avenir.

Z. K. – Parlez-nous des origines de l'art et de ses liens avec la nature.

R. V. – Les femmes du village nettoyaient et décoraient leur maison chaque semaine, ou pendant les festivals et les mariages : une maison propre attire la prospérité. Elles ont donc commencé à décorer les murs avec des motifs géométriques – la forme *dhigna*. Avec le temps, le *dhigna* a évolué pour inclure des oiseaux, des animaux et des arbres. Mais elle évolue encore : on y voit maintenant des éléments urbains, à mesure que de plus en plus d'artistes Gond s'installent en ville.

Les tribus Gond ont des liens très forts avec la nature. Les premiers artistes vivaient dans la jungle ou dans des villages, et leur art est inspiré de leur propre vie, représentée par des formes fauniques. Par exemple, si je me mettais en scène, je me dessinerais en oiseau, pas sous une forme humaine, et je peindrais une vignette autour.

Au départ, les artistes Gond étaient principalement des femmes, mais aujourd'hui les artistes Gond les plus connus ne sont-ils pas des hommes ?

D'après moi, cela a commencé avec Jangarh. Créatif dès l'enfance, il a d'abord aidé sa mère à décorer les murs. Quand Jagdish Swaminathan – alors directeur de Bharat Bhavan – l'a découvert, Jangarh est allé poursuivre son art à Bhopal. Puis il a encouragé d'autres artistes à déménager. Les hommes l'ont suivi, mais les normes sociétales ne permettaient pas aux femmes de faire la même chose. Aujourd'hui, bien évidemment, les femmes sont plus que jamais impliquées dans cette forme d'art, comme en témoigne ma mère, Durga Vyam. Son travail est unique : la plupart des artistes Gond peignent à partir de leur imagination, alors qu'elle illustre le folklore Gond.

En quoi le Jangarh Kalam (nom donné à

un mouvement de peinture initié par Jangarh Shyam) est-il différent de l'art traditionnel Gond ? Est-il devenu le style dominant de la peinture Gond ?

Même s'il a utilisé d'autres supports et d'autres techniques (une toile plutôt que les murs, des impressions, de la peinture acrylique ou en bombe, et non plus une teinture naturelle), Jangarh ne pensait pas que le support limitait la créativité. Son art est et restera Gond, il est seulement réalisé sur un support différent. Il m'a appris à ne pas laisser ce même support restreindre ma créativité. De plus en plus de personnes sont sensibilisées à l'art, non seulement grâce aux ateliers et aux expositions, mais aussi en tant que forme de thérapie. L'art Gond fonctionne magnifiquement pour détendre et rajeunir son esprit.

Est-ce que l'on fait assez pour préserver et/ou enseigner l'art Gond ?

Non. La formation est totalement informelle. L'augmentation (non négligeable) du nombre d'ateliers est une tendance récente. J'ai parcouru les programmes de plusieurs écoles d'art et je n'en ai pas trouvé un seul sur l'art traditionnel populaire. Ce serait formidable si les écoles envisageaient sérieusement d'inclure l'art tribal au même titre que l'art moderne dans leurs formations.

Vous avez étudié au National Institute of Fashion Technology ; quels sont vos projets pour amener l'art vers de nouveaux supports ?

L'art Gond est polyvalent. Il existe sur les murs, sur le papier, sur des toiles et même sur le textile. Ma formation permettra d'introduire une nouvelle esthétique dans cette tradition. Je n'ai pas l'intention de changer l'essence de l'art Gond, au contraire, je voudrais la faire ressortir par le moyen d'un nouveau médium, et la transmettre au plus grand nombre. J'aimerais également éliminer les intermédiaires en sensibilisant ma communauté à la valeur de ce que les artistes Gond créent, et les aider à atteindre un public plus vaste. J'ai une responsabilité envers l'art et ma communauté.

Quand avez-vous dessiné pour la première fois une œuvre d'art Gond ?

Enfant, je regardais Jangarh – il est décédé en 2001 – peindre de grandes toiles, assis dans notre cour. Je lui avais promis qu'un jour je travaillerais sur des toiles plus grandes que les siennes. En 2006, j'ai entendu parler d'une exposition d'artistes Gond qui travaillaient sur un projet de livre collectif : *Jangarh Kalam*. Ma mère m'a encouragée à y contribuer, et c'est à ce moment-là que j'ai consciemment commencé à peindre. Sur ma toile, j'ai dessiné un tas d'oiseaux avec un motif de bande *baaja baraat* (procession traditionnelle, le jour du mariage, du futur époux vers le domicile de la jeune femme). Une nuée d'oiseaux passait devant notre maison chaque jour et j'imaginais que c'était un *baraat* qui allait à un mariage. C'était aussi ma première œuvre digne d'être vendue – j'étais au collège à l'époque – et sur une grande toile.

Comment et de qui avez-vous appris ?

Dès l'âge de cinq ans, j'accompagnais ma mère dans des ateliers. Je n'ai jamais été officiellement formée à ce style, mais je vois beaucoup l'influence de mes parents dans mon processus de création. Mon père a toujours été mon plus grand critique. Je ne me souviens pas de ses commentaires sur mon travail d'enfant, mais il a critiqué mes œuvres plus récentes – le choix des couleurs, en particulier. Ma mère, en revanche, a toujours été mon plus grand soutien. En grandissant, la peinture de Maqbool Fida Husain m'a beaucoup influencée. Son nom lui-même est devenu un style ; je suis émerveillée par son travail depuis mon enfance.

En quoi votre style est-il différent de celui de vos parents et votre oncle ?

Mon style est peut-être différent, mais il n'est pas distinct. J'ai toujours essayé de rester fidèle à la forme originale de l'art Gond. Mes motifs, mon style de dessin ou ma conception peuvent différer, mais notre façon de penser reste la même, notre imagination aussi. J'ai suivi une formation contemporaine, et quand

mes parents travaillent sur une œuvre, ils me demandent souvent de dessiner mon idée, et nous finissons toujours par choisir la meilleure esquisse. Ils préfèrent les scènes de village et les histoires traditionnelles alors que mes dessins comportent des éléments urbains. Jangarh a aussi commencé avec le concept de village, mais j'ai vu son style changer radicalement vers l'inclusion d'éléments urbains après son déménagement en ville. J'ai toujours suivi son conseil : dessinez ce que vous voulez, ne vous limitez pas. Si vous venez d'un village, vous ne devez pas vous baser uniquement sur cette expérience pour votre travail. De plus, chaque artiste a un motif qui lui est propre. Le mien, c'est le *payal.*

Pourquoi le chat était-il présent dans toutes vos peintures à vos débuts ?

J'ai grandi dans un village où il n'y avait pas beaucoup d'animaux. Il y avait surtout des coqs et des chats. Comme je les côtoyais depuis l'enfance, c'est ce que j'ai fini par dessiner. L'introduction d'animaux sauvages et de la nature dans ma peinture est arrivée plus tard.

L'art Gond peut-il être utilisé pour sensibiliser la population à la conservation de la faune sauvage et de la nature ? Que feriez-vous pour y contribuer ?

Puisque la représentation de l'art Gond est si profondément ancrée dans la nature et ses éléments, il serait naturel, et très simple, de décrire comment, par exemple, un arbre particulier peut jouer un rôle crucial dans notre survie. Alors oui, c'est un merveilleux moyen de sensibiliser les gens à la conservation de la faune et de la flore et à la protection de la nature.

J'adorerais travailler sur un livre pour enfants détaillant le folklore Gond – les histoires de Bamboo, Pipal, *bargad*, et même *mahua* et *ganja*. Si je peux capter l'imagination des enfants et les sensibiliser à la conservation, la moitié du travail sera déjà accomplie.

Brush with Nature, publié sur le site *Nature in Focus*, janvier 2017.

Mille ans, un jour avec Edmond Amran El Maleh

Dossier coordonné par Kenza Sefrioui

Pour relire Edmond Amran El Maleh

Quoique ayant toujours écrit dans la presse et pratiqué la critique littéraire, Edmond Amran El Maleh est venu tard à l'écriture littéraire. Ce n'est qu'à partir de 63 ans qu'il publia des romans, un recueil de nouvelles et des essais. Une œuvre brouillant les limites entre le témoignage, l'autobiographie et la fiction, écrite dans une langue riche, mêlant le français et l'arabe marocain, et hantée jusqu'à l'obsession par le Maroc, par son histoire, ses couleurs, ses saveurs. Par la présence harmonieuse des juifs et des musulmans, des Arabes et des Berbères. Mais aussi par sa violence. Haletante, « *au rythme de l'asthme* » dont il souffrait, colorée et gourmande comme la cuisine dont il régalait son monde, comme la peinture qu'il adorait, son écriture est tout à fait singulière dans le paysage littéraire marocain. Edmond Amran El Maleh était lucide et nostalgique, mais sans amertume. On lit un homme curieux, philosophe tant dans son désir de comprendre ces questions profondes – les racines, la mémoire, l'écriture –, que dans son regard à la fois empathique et distancié. Un écrivain dont la pensée se construit à partir des sens, et des sens nourris à la fois de la présence et de l'absence du pays natal.

Né en 1917 à Safi dans une famille juive originaire d'Essaouira, Edmond Amran El Maleh s'engagea au Parti communiste marocain, alors clandestin, dont il devint un des responsables, et prit part aux luttes pour l'indépendance du Maroc. Il était également antisioniste et défendait la cause palestinienne. Après des études à Essaouira, il devint professeur de philosophie au célèbre lycée Mohammed V de Casablanca, où il eut pour élève le futur écrivain Mohamed Leftah. En 1965, le climat de répression éloignant ses espoirs de démocratie et ses opinions publiées dans la presse lui ayant valu une arrestation, il quitta le Maroc pour Paris, où il fut professeur et journaliste.

Il reçut en 1996 le Grand Prix du Maroc pour l'ensemble de son œuvre. Edmond Amran El Maleh s'est éteint à Rabat en 2010 et est enterré à Essaouira. Il avait fait don de sa bibliothèque personnelle à la Bibliothèque nationale du royaume du Maroc.

K. S.

Thierry Pertuisot, *Le champ des murmures* 3, 38 x 53 cm, lavis encre de Chine sur papier, 2018.

Parcours immobile, Maspéro, 1980 (rééd. André Dimanche, 2000), souvenirs de l'adolescent militant communiste au cœur de la lutte d'indépendance.
Aïlen ou la nuit du récit, Maspéro, 1983 (rééd. André Dimanche, 2000), entre passé individuel et passé collectif, le pouvoir de la mémoire et de l'écriture.
Mille ans, un jour, La Pensée sauvage, 1986, mémoire du peuple juif enraciné au Maroc.
Jean Genet, le captif amoureux et autres essais, La Pensée sauvage, 1988.
Le Retour d'Abou El Haki, La Pensée sauvage, 1990.
L'Œil et la Main, œuvres de Khalil El Ghrib, La Pensée sauvage, 1993.
Abner Abounour, nouvelles, La Pensée sauvage / Le Fennec, 1995.
Le Café bleu, Zrirek, La Pensée sauvage / Le Fennec, 1998, évocation des écrivains à Asilah.
La Malle de Sidi Maâchou, avec Tibari Kantour, Al Manar, 1998.
Lettres à moi-même, entretiens avec Marie Redonnet, La Pensée sauvage, 2005.

HASSAN BOURKIA

Lettre à Edmond Amran El Maleh

Traduction de l'arabe par Farid Zahi

> *L'objet de l'art, attaqué par la grande âme, se purifie. L'artiste peu à peu se dépouille des illusions grossières et générales, il obtient de ses vertus d'immenses travaux invisibles. Le choix impitoyable lui dévore ses années, et le mot* ACHEVER *n'a plus de sens, car l'esprit n'achève rien par soi-même.*
>
> PAUL VALÉRY, *Variété II*

Mon ami,

Rien ne me semble plus dangereux, dans certains écrits, que d'y voir la vie elle-même bafouée, réduite à une quantité négligeable, telle une épave abandonnée. Je te parle ici, de l'autre côté, de ta propre clarté à toi, de ce qui te paraît toujours limpide et lumineux, quelles que soient les zones d'ombre dont les fils de barchemane forment les mots, les histoires, les vérités, les visages de la vie, les souvenirs, le solide et le fragile, le réel et l'imaginaire, l'historique et le quotidien… Ces fils, tu les tresses de tes mains, sévères et dures, pour dire l'éphémère et le possible, par la bouche de ta prose, par les élévations et les infléchissements de ses tons et les couleurs de ses voix… De là le jeu de miroirs complexe et emmêlé dans ce que tu écris, ce jeu qui transforme chacun de tes intérieurs en extérieur multicolore, fait du « moi des autres » qui constitue chacun de nous, pour clamer, dans cha-

cune de tes scènes romancières, imaginaires ou réelles, que quiconque nomme les choses comme tu fais, et à ta façon, se transforme en gardien de nuit de l'image, des images, des faits et de l'histoire (tout comme l'*Angelus novus*, de Paul Klee, auquel Marie-Cécile Dufour-El Maleh a consacré un ouvrage entier), tentant de restaurer l'allégorie dans son authenticité, car tu sais mieux que quiconque que l'allégorie est attitude et forme de vie spirituelle tout autant qu'écriture, elle est vie intérieure de l'écriture. Elle porte en elle la puissante force du sentiment entendu, non comme affect sensible purement subjectif, mais comme attitude motrice qui a sa place bien définie dans la hiérarchie des intentions… De ce point de vue, tu as troublé la certitude des choses, mêlé les fils et effacé les voies de sortie, nous appelant, en tant que lecteurs, à emboîter le pas à l'isolement du corps fragile dialoguant avec les fragments, les débris et les reliques qui hantent les membres et la mémoire… Tu es, ami, un parcours immobile, un « monument », comme tu t'es qualifié dans tes dialogues avec Marie Redonnet. Car malgré le ravage historique que tu as vécu, et que le figuier que tu aimes tant y pousse ou non, tu célèbres la quintessence de la vie et tu l'indiques, comme si la pérennité des choses résidait d'abord dans leur destruction ; cette destruction qui ne peut poindre que dans l'écriture, seul lieu qui assure sa pulsion à la vie en écoutant la mort dans son mouvement, son envahissement et son éclipse…

C'est comme l'histoire que tu sais, celle de la graine enfouie dans les entrailles de la terre, qui doit mourir pour que l'épi puisse éclore et mûrir, étant donné que la force ne saurait se manifester qu'après avoir été ensevelie d'une profonde obscurité… La libération de l'homme, tout autant que sa réincarnation, ne peuvent se faire que dans un moment de pur anéantissement, car c'est bien dans les tréfonds de l'oubli que croît la faculté de se souvenir…

Maintenant, ami, que tu as engagé l'écriture dans le chemin de l'indicible, nous entendons, nous autres, cette voix qui dit en toi, qui guette la sensualité de la relation entre la graine et la lumière, pour maintenir que la parole doit toujours signifier de parler de l'intérieur de la vie, avec la vie et en défendant la vie, dans le sens le plus fort et le plus efficient… C'est, encore une fois, l'image de l'*Angelus novus* ou de l'écriture allégorique dont parlait Marie-Cécile Dufour-El Maleh, cette grande philosophe qui a partagé ton parcours, dans son ouvrage ultérieur du même titre. Je t'imagine, sortant de tout ce que tu as écrit, je t'imagine dans la peau de l'un de tes personnages par lesquels tu relates la pérennité de la vie aux ombres de la réalité… C'est là, justement, que résident ton immobile nomadisme et ton éternel vagabondage – pour reprendre Walter Benjamin – dans le but de saisir les expériences de l'effet du temps sur les choses et sur les gens ; ta propre biographie mais sans la biographie dans le sens classique, ton humour, ta vision, tes lectures, tes rapports à tes textes préférés, ta résistance politique dénuée de tout dogmatisme, ton cramponnement à la mémoire dénué de tout extrémisme, tes rapports aux simples gens surtout… Ce sont tous là autant de signes de toi et d'entrées de ton vaste monde, monde où tant de pas cherchent à suivre les tiens, et tant de voix à résonner comme la tienne. Combien d'exodes et de migrations en toi, suivis de silence, de contes dissolus par l'histoire, de mots attendant en silence que d'autres mots viennent leur donner le salut, d'ombres attendant que d'autres corps viennent les habiter… comme disait ton amie Dominique Eddé.

El Maleh ou la vraie vie, c'est ainsi que j'appelle cette écriture, car ce sont là des mondes qui jamais ne cessent de bouger ; car ce sont là mille ans fondus en un seul jour, que tu essaies de sauver de la nuit de l'histoire. C'est pourquoi la première ligne que tu aies écrite parlait du cimetière juif d'Assilah, et de la disparition du dernier survivant de la communauté demeurée là-bas, après la blessure des autres – blessure dont tu ne guériras jamais –, la dispersion des uns en diaspora et l'occupation perpétrée par les autres… Ainsi, tu as toujours donné raison à la résistance, à toute résistance qui lutte pour sa place au soleil et son droit à la vie. Avec cela, tu as également décrit un monde qui court sous ta plume, un monde qui veut être, avec tous les trésors de ses ans et ses siècles intellectuels et existentiels, toutes ses langues et tous ses dialectes, toutes ses valeurs et tous ses rêves, tous ses revers et toutes les formes de ses répressions et ses défaites… Chemin faisant, tu as ouvert des lucarnes sur l'art plastique dans ton pays, célébrant cet art et ses singularités qui sapent le centrisme d'un autre monde dont la reconnaissance ne va qu'à ses semblables et à ceux qui naviguent dans son sillage…

En tout cela tu parais solitaire, tournant le dos à l'œil qui t'observe, marchant lentement, remuant les doigts de ta main libérés du pommeau de la canne, regardant ce qui ne se laisse pas regarder, tout en faisant frémir tes sourcils touffus. Tu marches dans ce cimetière, ou au pied des remparts d'Essaouira, dans les rues d'Amezmiz, Aqqa, Zag, les ruelles de la médina à Marrakech, la côte de Rabat, les montages d'El Ksiba, où tu avais combattu en résistant patriote, les brousses de Béni Mellal où tu te fais « compresser » tes os… Et pourtant tu es le moins solitaire des hommes, étant « la pierre et le centre », comme disait ton ami le grand poète espagnol Jose Angel Valente. Ta force est dans ta fragilité, exactement comme tes héros, ces héros que tu aimes et que tu maltraites avec tant d'amour, qui content avec toi la trame de ce que tu dénommes tes « monstres romanesques », et sèment les pièges dans les sables mouvants de tes romans, car ils savent comme toi – comme le rapporte *La Nuit sauvée* de Marie-Cécile, citant Walter Benjamin – que « l'élément commun à tous les grands conteurs est la facilité avec laquelle ils montent et descendent les degrés de leur expérience, comme ceux d'une échelle. Une échelle qui s'enfonce dans les entrailles de la terre et se perd dans les nuages, car telle est bien l'image que présente une expérience collective pour laquelle la mort elle-même – le choc le plus profond de toute existence individuelle – ne représente en rien un scandale ou une limite ».

L'écriture est-elle donc pour toi un lieu de passage et de brisure ? Oui, dans ce sens où ce que nous lisons de toi n'est ni présent, ni passé, mais bien ce qui s'est déroulé entre l'un et l'autre ; entre toi d'alors et toi d'à présent, l'un retenant le regard tel un aveugle, l'autre retenant la parole tel un muet, l'un et l'autre étant dépositaire de l'invisible et de l'indicible.

EDMOND AMRAN EL MALEH

Éleveur de mots

Josua il s'était inventé ce prénom et même un nom de famille Cramp clandestin envers lui-même comme il le sera plus tard dans sa vie militante. Il s'était inventé ce nom ce personnage vous savez qu'il avait toujours voulu écrire, un commencement de roman se disait-il avec un sourire amusé, un commencement comme cela arrive à tout le monde, un commencement comme on dit un commencement de bronchite ça se soigne il y a un commencement une fin : la vie de Josua le roman de Josua Cramp où est le commencement la fin ? Il aimait bien Josua il le considérait comme un ami avec une certaine tendresse un confident avec qui il avait des conversations longues intimes complices Josua lui servait d'alibi il le chargeait de ce qu'il n'aimait pas dire ce qu'il avait honte de dire d'écrire plutôt honte inexplicablement honte comme si quelqu'un allait le surprendre nu dans sa parole nue il aimait les mots qu'il caressait secrètement plaisir solitaire éleveur de mots c'est ça il l'avait consigné dans son cahier d'écolier de cette écriture qu'il avait toujours détestée qui avait ce goût de l'échec : le beau plumier la gomme le porte-plume des plumes sergent-major le taille-crayon des crayons de couleur le tablier noir l'ardoise et l'odeur de craie cet équipement merveilleux retombait en objets sans vie un seul jour de classe puis l'asthme l'avait de nouveau confiné dans sa chambre, retranché du monde des autres enfants : il se souvenait ils venaient d'habiter la nouvelle maison Dar El Ghali une superbe maison à deux étages à Trab Sini, en dehors de la médina l'école française était juste à côté il n'était pas question qu'il aille à l'école de l'Alliance israélite le directeur ami de la famille avait fait la faveur de l'admettre un seul jour et elle s'était refermée devant lui il se souvenait vaguement il devait y avoir une fête de fin d'année par gentillesse on lui avait permis quand même d'y participer « Papillon de nuit veux-tu te marier ? » sa mère sa tante lui avaient fabriqué des ailes bleues ajustées sur le dos une espèce de gilet en soie le corps du papillon une petite fille devait lui adresser cette demande en mariage un gilet de soie sur la peau ! et s'il allait s'enrhumer, prendre froid on ne sait jamais avec les courants d'air ! Non il est plus prudent qu'il n'aille pas à la fête. Josua enfant chassé de la fête cette image lointaine incertaine se perdait à l'horizon d'une enfance du commencement d'une vie. Josua il n'aimait pas beaucoup ce nom mais à la fin il s'était habitué il inventait d'autres noms d'autres personnages d'autres vies : ce cahier c'était un commencement de journal c'était son ranch où il élevait les mots une idée qui lui était peut-être venue de la lecture de Mallarmé, Mallarmé était écrivain mais lui était éleveur : il s'enchantait de ces bêtes superbes qu'il avait nourries choyées soignées des mois des années dans le plus grand secret il pouvait les voir comme un vaste troupeau dont il était le maître il connaissait chacune d'elles individuellement l'appelait par son nom lui témoignait une affection une tendre complicité il rêvait un jour peut-être il leur donnerait la liberté. Jeu d'un adolescent imaginatif cloîtré aussi impalpable immatériel que les désirs qui le hantaient c'est comme ça qu'il se voyait « je ne suis plus qu'une ruine habitée par un esprit » écrivait-il un jour à son oncle quand déjà il avait dépassé la vingtaine. Dévoré par ses propres mots il ne pouvait savoir quel destin mûrissait dans l'espace clos de son imagination « je serai un révolutionnaire professionnel » confiait-il à son journal. Un jeune homme sage craintif élevé dans du coton qui s'enflammait prenait feu au contact de ses lectures le mot révolution l'embrasait dans une exaltation extraordinaire souveraineté pouvoir de séduction incandescente du mot il se voyait à Canton en chair et en os il conversait avec Gisors Kyo son regard errait sur la condition humaine oui errait plutôt qu'une vraie lecture des visions des horizons s'entrouvraient des évasions se préparaient

on ne sait vers quelles terres inconnues « je serai un révolutionnaire professionnel » phrase jetée au hasard dans un moment d'exaltation la crête d'une vague aussitôt retombée dans l'oubli rien d'un engagement d'une volonté claire d'engagement politique phrase redécouverte des années plus tard quand il commencera à repenser à lui-même.

Dévoré par ses propres mots, par le grand Mythe : « Tu verras, disait-il à Josua, c'est une belle histoire une merveilleuse histoire. » Kan Allah fi koul makan kanallah fkenmenkan une pierre sonore qui roule doucement, la princesse endormie se réveille comme l'aube d'un soleil triomphant kan Allah fkenmenkan, par cette formule rituelle commençait le récit la vieille Amina à son chevet venait lui raconter des histoires l'histoire du Ghoul qui tous les soirs avant de s'endormir enlevait sa peau jusqu'au jour où sa femme pour des raisons qu'Amina n'expliquait jamais la brûla dans un petit kanoun. Le Ghoul se réveillait affolé réduit à l'impuissance « Aaoud aaoud » raconte, raconte recommence tant qu'il ne s'était pas encore endormi elle continuait jusqu'au moment où sa voix s'éteignait dans le sommeil, il y avait aussi l'histoire des sept souks ici commençait pour lui le rire amusé le ravissement « dans le premier souk Aami el Bourghout kai hak aami Jmel bi oud zaatar » l'oncle la puce grattait oncle chameau avec un bois de zaatar puis dans les autres il y avait des merveilles choses gens extraordinaires des récits dans lesquels il se perdait ses yeux s'emplissaient d'énormes couffins de fruits de fleurs de pierres précieuses de fêtes inouïes.

« Aaoud aaoud » Amina inlassablement le conduisait dans d'étranges et beaux pays. Amina était déjà une femme d'un certain âge, lettrée, elle était originaire de l'Atlas il ne savait pas exactement peut-être des Aït Ba Amran ce nom plaisait particulièrement noble et digne femme il la voyait souvent régulièrement chaque jour faire sa prière dans un silence un recueillement qui l'impressionnait la prière de l'islam dans une maison juive cela lui semblait si naturel qu'il n'y prêtait pas attention.

Comme un arganier c'était Farhi son camarade du bureau politique le BP comme on disait alors qui avait trouvé cette image l'arganier toujours vert qui ne meurt jamais enraciné dans cette terre à en être le symbole même des années après c'est ainsi qu'il voyait revoyait Amina : chaque soir l'histoire s'interrompait le temps du sommeil et recommençait dans l'alternance du jour et de la nuit.

Raconte, raconte répétait avidement Josua à celui dont il tenait la vie sans pouvoir en soupçonner l'existence : raconte Josua se nourrissait de mots, enfermé dans son cocon il faisait germer les fils tissait inlassablement la trame de sa vie : kan Allah fkenmenkan un jour dans les temps pas très reculés prit naissance le grand empire du Mythe tentation du récit naïf chemin plus sûr que la route tracée de l'histoire exacte : ruse ! pour surprendre et capturer vivante une vie traversée d'événements d'engagement politique une vie éclatée jusqu'à l'anonymat aux dimensions de millions d'hommes.

Extrait de *Parcours immobile*, La Découverte, 1980 ; 2015.

DRISS KSIKES

Écrire au rythme de l'asthme

Qu'est-ce qui nous lie à un écrivain en particulier ? Qu'est-ce qui nous lie à lui, non seulement en le lisant, mais en écrivant soi-même. Il me serait difficile d'énumérer toutes les dettes que je dois à des auteurs bien en relief dans mon antre symbolique. Je pourrais, sans exhaustivité, prétendre qu'à Samuel Beckett, je dois l'amour des silences parlants et des détails joyeux qui éclairent le monde sombre qui nous héberge. Que grâce à Jorge Luis Borges, je me sens autorisé à faire de mes lectures le sel de mes fables et que, sans la rencontre de Chinua Achebe, je n'aurais jamais su qu'en littérature, on peut faire feu de tout bois, pour dire notre désarroi. Mais alors qu'avec le temps, j'ai plus ou moins compris comment ces auteurs-là et d'autres m'aidaient à leur insu à cheminer par l'écriture, je n'ai jamais jusque-là saisi ce que je devais vraiment à Edmond Amran El Maleh.

Depuis sa mort, j'ai eu une envie inexplicable d'écrire, avec son parcours en toile de fond, le siècle qu'il a presque traversé, qu'il a quitté cinq ans plus tôt. Réécrire ou plutôt sur-écrire, comme dans un palimpseste, toutes les phases inconscientes que son passage, ses positions, ses écrits pouvaient éclairer, souligner ou juste indiquer comme indépassables : la résistance, le communisme, l'exil, l'art comme manière d'être au monde, la cuisine comme foyer de l'hospitalité, la réforme contre la révolution, la mémoire comme nécessité, etc. Je savais qu'en suivant cette trame, je ne ferais que le suivre à la trace. Comme je savais qu'entretenant un rapport conscient et prudent avec l'autobiographie, les textes d'Amran étaient non des documents où je pouvais puiser des informations, mais des mares aux bordures infinies, où je pouvais récolter quelques indices.

Et voilà qu'en relisant *Mille ans un jour,* dans cette perspective, j'ai eu une illumination. J'ai retrouvé dans ce texte initiatique, comme cela est consigné dans *Lettres à moi-même*, le rapport chevillé au corps qui le liait à l'écriture, l'asthme. Je comprenais enfin ce qui nous reliait si intimement. Lisant sous sa plume la nécessité de reprendre son souffle par les mots, j'ai saisi mon besoin permanent de dépasser l'étroitesse ressentie intérieurement par un accès aux espaces océaniques que procurent la poésie et la pensée.

Par ce cheminement personnel, je n'en suis pas arrivé à écrire sur le siècle d'Amran. Pas encore. Peut-être que j'y arriverai, un jour. Non, j'ai pu enfin enjamber les siècles et écrire sur Ibn Rochd. Le désir d'écrire ce texte a longtemps germé en moi, mais il a fallu que je trouve ce moteur premier du récit, inspiré par lui, la crise d'asthme et les allées et venues permanentes à l'hôpital Ibn Rochd, mitoyen de notre appartement, pour que le texte puisse prendre son envol. Je me suis mis, alors, à écrire, à partir de cet enfant qui se sentait littéralement à l'étroit – seul élément autobiographique – le désir d'Adib, le protagoniste, d'embrasser la philosophie comme manière de s'en sortir et de traverser le détroit imaginaire d'Averroès.

Mais au-delà de ce texte dont il a été, à son insu, l'élément déclencheur, Amran m'a finalement amené à réfléchir sur ce rapport ancien, peu exploré par les écrivains, comme le souligne merveilleusement bien Virginia Woolf, dans son texte, *On Being Ill*[1], entre maladie physique et littérature. Qu'en est-il de l'asthme ? Évidemment, Marcel Proust revient sans cesse, pour nous indiquer comment la surabondance des descriptions, des situations et des rebondissements transcrits dans sa solitude et sa quête l'aidait à oublier

1. Virginia Woolf, *De la maladie,* traduction de l'anglais par Élise Argaud, Rivages, 2007 (initialement publié en 1926).

qu'il avait le souffle coupé. Comme le dit doctement François Bernard Michel, « ce que l'écrivain asthmatique ne peut pas dire, il le respire, l'exprime au moyen du langage rudimentaire mais éloquent de son symptôme respiratoire »[1].

Chez Amran, deux faits saisissants s'enchevêtrent et nous renseignent sur l'importance qu'a eu cette maladie sur son parcours. Elle l'a d'abord contraint, enfant à Safi, à apprendre les rudiments de l'école chez lui, par le biais de sa tante, non par la voie institutionnelle, ce qui lui insufflera une liberté d'autodidacte, non enserré par les codes formels. Sa maladie l'a ensuite amené à aller régulièrement en France pour se soigner et de ce fait se trouver confronté à la culture et la littérature française, tout en ayant politiquement un sentiment de malaise et plus tard un désir de révolte vis-à-vis du protectorat. Cette ambivalence, entre l'ouverture au savoir et la conscience de l'injustice a fortement structuré son parcours.

Au demeurant, comme chez Marcel Proust et Roland Barthes, également asthmatique, nous voyons à quel point le fait d'être assigné à résidence, très jeune, fait de l'écrivain potentiel d'abord un lecteur insatiable, en quête de lucarnes pour engager son imaginaire. Je me retrouve largement dans cette configuration où, très jeune, au lieu d'engager mon corps dans l'exercice physique et en subir le contrecoup, j'engage mon esprit dans la découverte de textes qui m'aident à m'évader et penser le monde, le fantasmer, pour mieux sentir le plaisir d'en faire partie. Après, viennent, comme chez Amran, les femmes, les rencontres, les voyages, l'amour du beau et l'urgence des combats, comme les ingrédients nécessaires pour incarner la vie et pas seulement la contempler.

Si on élargit le cadre et l'on regarde de plus près ce que nous dit la littérature sur le rapport à la maladie, il serait judicieux de faire dialoguer Edmond Amran El Maleh et Virginia Woolf. Dans son texte, la romancière anglaise, elle-même sujette à une maladie, psychique, considère que les écrivains, qu'ils soient romantiques, réalistes ou modernistes, demeurent plus attachés à écrire sur l'âme humaine que sur le corps, à faire davantage ressurgir ce qui est fantasmé par l'esprit que ce qui est ressenti dans la chair. Ce constat dissociant les deux sphères, corporelle et spirituelle, provient d'une longue tradition philosophique, grecque, théologique, chrétienne, dualiste, opposant la divinité de l'âme à la bassesse du corps. Virginia Woolf regrette que l'on ne cherche pas souvent à écrire à partir d'une grippe, d'une toux ou d'une maladie chronique ou infectieuse, telle la tuberculose, comme l'a magistralement réussi Thomas Mann dans *La Montagne magique.* Le corps parfait, athlétique, ou dénudé, marchand, est bien plus présent dans les représentations littéraires que celui du corps amputé, handicapé ou juste affaibli.

Chez Amran, la question se pose autrement. Son texte ne s'écrit pas à partir d'une tradition dualiste, manichéenne, mais d'un legs moniste, ayant ses origines dans la civilisation hébraïque mais également chez des philosophes ayant marqué l'auteur, comme Spinoza, Nietzsche ou Benjamin. Du coup, il nous invite à saisir ce qui s'écrit en nous à notre corps défendant, ce qui s'imprime dans le corps malade pour révéler un esprit foisonnant. En cela, il prône par son acte d'écriture, la fusion de l'âme et de l'esprit et nous invite par l'acte de remémoration et de remembrement à considérer la faille dans le corps comme un interstice heureux d'où émanent l'écriture et l'invitation à la complexité du monde. Vu ainsi, le rapport de la maladie à la littérature, n'est plus à considérer uniquement d'un point de vue thématique, comme le suggère Woolf, mais d'un point de vue méthodologique, comme un point d'accès à partir de soi pour dire à la fois l'identité et l'altérité, le dedans et le dehors, le social et le cosmique.

C'est cette énergie, ce désir de libération qui m'a toujours ému dans l'écriture d'Amran. Que ce soit lorsqu'il décrit une chambre

1. François Bernard Michel, *Le Soufflé coupé. Écrire et respirer*, Gallimard, 1984.

intime dans *Le Café bleu Zrirek*, lorsqu'il écrit à partir de l'amnésie de Nessim sur mille ans de vie juive au Maroc, du jour au lendemain dilapidée, ou lorsqu'il tresse les langues écrite et parlée pour mieux dire l'entre-deux de ses personnages, il y a tout le temps la recherche de voies tierces pour laisser, çà et là, respirer ses textes, touffus.

KENZA SEFRIOUI

Traduire la peinture en mots

Il entrait dans l'atelier, s'asseyait, regardait l'artiste à l'œuvre. Puis le lendemain, il revenait avec un texte. Abderrahim Yamou se souvient de ces énigmatiques « *correspondances* », silencieuses, dans l'amitié. « *Edmond Amran El Maleh ne disait rien. Il regardait, se contentait de ce qu'il avait sous les yeux. Sa femme, Marie-Cécile Dufour, avait un regard plus aiguisé sur la peinture. C'était elle qui posait des questions, creusait. Edmond, lui, avait un rapport à la peinture où l'empreinte de l'artiste était aussi importante que l'œuvre elle-même. Il écrivait quand il se liait d'amitié.* » Jusqu'à la fin de sa vie, il n'y avait pas un vernissage, à Rabat ou à Casablanca, où il n'apparaissait pas, un sourire généreux aux lèvres, l'œil vif et pétillant.

Edmond Amran El Maleh aimait la compagnie des peintres. « *Il en avait connu et suivi de près trois générations : celle de Melehi et Belkahia, puis celle de Bellamine et Kacimi, puis la mienne…* » poursuit Abderrahim Yamou, touché par cette curiosité sans fin qui lui valait la compagnie de gens de soixante ans de moins que lui. Bouchta El Hayani, qui était le voisin d'Edmond Amran El Maleh à Rabat, se souvient encore de virées rocambolesques. Panne de voiture alors qu'ils allaient voir une galerie à Casablanca. Quatre heures de route jusqu'à Al Maqam, la résidence d'artistes de Mohamed Mourabiti à Tahannaout, près de Marrakech : « *On était à peine arrivés qu'il s'est mis à pleuvoir, et il a décidé qu'on rentrait immédiatement !* » Mounat Charrat, elle, ne compte plus les convocations pour venir le chercher à Rabat et le ramener à Casablanca visiter une exposition, ni les détours pour passer contempler la mer. Capricieux, haut en couleurs, bon vivant, Edmond Amran El Maleh était aussi un hôte d'une générosité inoubliable, qui cuisinait pour ses invités et ne dérogeait pas au cérémonial de la table. La gastronomie, les souvenirs de *zman*, la nostalgie de temps envolés nourrissaient une conversation entrelaçant l'arabe et le français. « *Je cuisine aussi et les produits du terroir étaient un autre terrain commun pour nous* », se souvient Mohamed Mourabiti, tout en rendant hommage au fin connaisseur de ces musiques raffinées et exigeantes, l'aïta, le malhoun, « *qu'il faut connaître pour aimer* ». Mouna Charrat, elle, évoque ses livres sur l'art américain, Abderrahim Yamou sa collection d'œuvres, souvent offertes par les amis artistes.

C'est dans cette amitié riche de complicités et d'émotions qu'écrivait Edmond Amran El Maleh. « *Son plaisir, c'était d'écouter de la musique, de parler aux gens et d'écrire sur les artistes. Comme un grand chercheur qui travaille dans un laboratoire mais aime aller à la pêche. D'ailleurs ce qu'il a écrit pour les artistes est beaucoup plus accessible que son travail littéraire* », estime Mohamed Mourabiti.

Jamais Edmond Amran El Maleh ne se serait proclamé critique d'art. « *Il ne supportait pas qu'on l'appelle critique et ne voulait pas être juge. Il se voyait comme un écrivain public, comme un traducteur* », rappelle Mounat Charrat. Ahmed Cherkaoui, Bouchaïb Habbouli, Fouad Bellamine, Hassan Bourkia, Omar Bouragba, Rachid Koraïchi, etc., nombreux sont ceux qu'Edmond Amran El Maleh a accompagnés, parfois sur un coup de tête. « Hmar, *l'imbécile ! Il ne te connaît ni toi ni ton œuvre !* » s'était-il écrié en lisant le texte d'un catalogue pour Bouchta El Hayani. Et d'appeler le lendemain à 8 heures : « *Ton texte est prêt.* »

Edmond Amran El Maleh a réalisé un livre avec Tibari Kantour, *La Malle de Sidi Maâchou* (Al Manar, 1998). Mais de l'avis de beaucoup, c'est à Khalil El Ghrib qu'il a consacré ses plus belles pages, dans plusieurs livres : *L'Œil et la main* (La Pensée sauvage, 1993), *Le Périple de la chaux* (Fata Morgana, 2000) et *Une femme, une mère* (Fata Morgana, 2002). Avec Khalil El Ghrib, il s'agissait d'une amitié de longue date, qui remontait à 1974 et avait pour point de départ la pensée de Walter Benjamin, dont l'épouse d'Edmond Amran El Maleh était spécialiste et dont il avait trouvé des échos dans cette œuvre plastique singulière. Au cœur de leurs préoccupations, la dimension du temps : « *Il aimait dans mon travail l'œuvre éphémère, la décomposition.* » Edmond Amran El Maleh n'abordait pas la critique d'art en s'appuyant sur des données théoriques préalables, explique Khalil El Ghrib. « *Il écrivait la critique comme il écrivait. Il était beaucoup plus poète que critique d'art. Il évitait les termes techniques et se méfiait des approches critiques qui copiaient les approches occidentales et extrême-orientales. Il a plutôt fondé une tendance de la critique d'art : la poésie de la matière, nourrie de sa sensualité, de sa culture, et loin de concepts secs.* » Et de souligner la correspondance entre la sensualité de son œuvre et de son regard, comme dans sa manière de décrire une figue. « *Personne, du moins je le crois, n'a songé à dire que la peinture se déguste comme on le ferait d'un vin ou d'un mets, façon de dire que le contact physique avec la chose peinte est déterminant* », écrivait Edmond Amran El Maleh à propos de Bouchta El Hayani. Pour aborder les œuvres de Abderrahim Yamou, il proposait cette démarche : « *Pour voir la peinture, il est bon de suivre les conseils de Paul Klee : prendre une chaise, laisser l'œil suivre çà et là les chemins tracés par le peintre dans le champ du tableau… regarder avant toute chose, regarder physiquement, toucher de l'œil. Le silence ! Il faut le silence, l'absence de bruit parasite.* »

Dans les textes qu'il dédiait à ses amis peintres, Edmond Amran El Maleh fait part de ses doutes, de ses interrogations. « *Il n'avait aucune certitude* », explique Mounat Charrat, sensible à cette humilité qui lui faisait écrire : « *Je ressens cette sensation indécise, rebelle à l'analyse.* […] *Je voudrais que Mounat oublie bien vite tout ce que je viens de dire, qu'elle ne s'encombre pas et qu'elle continue son chemin.* » « *Il me demandait souvent mon avis, et je lui disais : "Moi je suis le peintre, Edmond, c'est toi le critique !"* », témoigne Bouchta El Hayani, qui salue l'œil sûr d'Edmond Amran El Maleh, lui-même céramiste. Ses textes bruissent de sa voix singulière et de sa sensibilité. « *Il disait "je", s'impliquait à la première personne* », insiste Mounat Charrat. « *Ce n'était pas quelqu'un à qui on payait un texte. C'est lui qu'il racontait à travers ses amis artistes. Il a été témoin de l'art comme il a été témoin des évolutions de la société, de la vie politique. C'est le Maroc qui l'intéressait.* » Mais, conclut-elle : « *C'est Edmond qu'on lit à travers ses textes.* »

TOURIYA FILI-TULLON

Dans l'intimité de la bibliothèque d'Edmond Amran El Maleh

Pour qui s'intéresse à l'œuvre et à la figure de lettré d'Edmond Amran El Maleh, la visite de l'Espace éponyme, à Rabat, se présente comme un passage obligé. Avant sa disparition, l'écrivain avait légué à la Bibliothèque nationale du royaume du Maroc (BRNM) une riche collection composée de livres, de tableaux, de photos et d'objets personnels. Le fonds dort dans un insoupçonnable petit local appelé « Espace La Source et Edmond Amran El Maleh ». En plus de la bibliothèque personnelle d'El Maleh, le bâtiment abrite, en effet, le fonds provenant de l'ancienne bibliothèque de recherche de La Source, développée et jusqu'à récemment gérée par l'archidiocèse catholique de Rabat. Cette annexe de la BNRM se trouve à côté des Archives du Maroc et des bâtiments de l'ancienne Bibliothèque générale. Heureux hasard ou politique culturelle avisée ? Quoi qu'il en soit, ce voisinage offre l'image d'un Maroc en paix avec ses mémoires et réalise à lui seul l'utopie d'une culture diversifiée et inclusive. L'Espace Edmond Amran El Maleh illustre les valeurs (imaginaires ?) d'un Maroc pluriel et, simultanément, il constitue sans doute un hapax dans le paysage culturel marocain en tant que bibliothèque personnelle d'un écrivain « tombant » dans le domaine public.

On est pourtant fondé à s'interroger sur la signification de ce don et, symétriquement, de l'héritage légué aux générations actuelles et futures.

Le choix de léguer sa bibliothèque n'est pas un geste anodin pour un écrivain et il acquiert une valeur particulière de la part d'un auteur pour qui la lecture constitue une dimension fondamentale de l'activité même d'écrire. Le don du livre oblige à l'hospitalité et les postures de testateur autant que des légataires s'inscrivent dans une relation dilective, ou *d'affinités électives* pour le dire à la manière d'El Maleh, lui-même empruntant l'expression à Goethe. Quel sens donner au geste de l'un et à l'accueil de l'autre ? Comment cet héritage re-performe-t-il une appartenance singulière à la culture marocaine ? Comment le public peut-il s'en saisir pour mieux appréhender le rôle des livres dans le parcours de l'écrivain, la place des médiations par les livres dans sa réflexion ? Quelles typologies des lectures maléhiennes seraient possibles, au-delà du code Dewey utilisé dans le classement de ce fonds et qui a sûrement dés-ordonné le classement subjectif voulu par l'auteur ?

La consultation des inventaires provisoires de ce fonds en 2014 a permis de dégager quelques saillances dans cette bibliothèque léguée. L'intimité de la bibliothèque dessine un portrait en négatif de l'écrivain : des ouvrages que l'on pourrait rassembler sous le nom d'« écritures de la judéité » à la suite de Maxime Decout (Champ Vallon, 2015) : cela va des essais historiques, philosophiques, ou mystiques aux écrits de fiction : à titre d'exemple et sans aucune exhaustivité : Haïm Zafrani et Mohammed Kenbib, Lévinas, Derrida et Hannah Arendt, mais aussi Kafka, Jacques Hassoun (en tant qu'auteur ou en tant que coordinateur du collectif des *Juifs du Nil*). Cette partie de la bibliothèque semble répondre à une interrogation profonde sur la judéité et sur la mémoire juive dans l'histoire maghrébine.

Les livres de cuisine meublent tout un rayon de cette bibliothèque et ceux/celles qui ont connu El Maleh savent aussi à quel point la cuisine constituait pour lui une activité importante, vécue et pensée : en tant que

vécu, la cuisine était envisagée par El Maleh sous le signe du partage. Il mettait un point d'honneur à cuisiner pour ses hôtes. Mais en tant que motif littéraire, la cuisine maléhienne est la métaphore de ce qui lie et de ce qui sépare. C'est une cuisine subversive, comme l'ont bien vu Mohammed Leftah et Ronnie Scharfman[1] :

Nourritures terrestres, fruits défendus, Diego à son tour inaugurait boutique, une épicerie moderne, les jamones, le chorizo, sobresada, morcilla, Jeres, Anis del Mono achevaient la perversion des cœurs. L'inquisition du désir, plus insidieuse et plus dangereuse en fin de compte que l'autre pour le respect de la religion (E. A. El Maleh, *Abner Abounour*, p. 88).

Un autre pan de la bibliothèque abrite les ouvrages d'esthétique, de critique d'art, ainsi que des beaux-livres sur la peinture, la photographie, l'architecture. Cette sous-collection est également en cohérence avec les intérêts d'El Maleh. Certains des beaux-livres ont été cosignés par l'auteur qui accompagnait ou collaborait souvent avec des plasticiens.

Ainsi pourra-t-on retrouver l'ouvrage portant sur les photographies de My Ahmed Ben Smaïl avec *Lumière de l'ombre, Périple autour de Sidi Ben Slimane al-jazûlî* (Eddif, 2003) ou les écrits sur l'art de Khalil Laghrib. Tous ces écrits se nourrissent de la pensée de l'art de Walter Benjamin dont les livres font partie de la bibliothèque partagée d'El Maleh et de son épouse, Marie-Cécile Dufour, spécialiste du philosophe allemand.

Ces constellations intertextuelles et personnelles se superposent à d'autres qui permettent aussi de retracer le parcours de l'auteur à son retour d'exil. Les ouvrages publiés au Maroc, et très probablement offerts à l'auteur, dessinent des socialités littéraires ou des affinités électives qu'une lecture attentive des essais maléhiens permet de reconnaître. La bibliothèque d'El Maleh regorge d'œuvres d'auteur·e·s marocain·e·s francophones et arabophones : la plupart des recueils de Abdellatif Laâbi, de Nissabouri, de Fatiha Mourchid, ou de Mouna Ouafiq, des romans de Khaïr-Eddine, de Serhane, Mohamed Leftah, de Ben Jelloun ou Yassin Adnan. Ces titres et d'autres encore sont le témoignage d'une attention particulière prêtée à la littérature et à la culture marocaines.

Cependant, c'est aussi une bibliothèque ouverte sur la littérature mondiale, riche d'œuvres emblématiques comme des écrits les plus pointus en sciences humaines. Les 2 673 titres de l'inventaire (inachevé) de 2014 témoignent d'une curiosité qui touche à l'érudition tant par la profondeur bibliographique que par la diversité des thèmes et des langues (français, arabe, anglais et espagnol).

Au travers de cette bibliothèque, El Maleh continue à raconter son histoire en élaborant une construction mémorielle pouvant s'inscrire dans un cadre collectif ou individuel.

Pourtant, la bibliothèque de l'Espace El Maleh n'est pas la bibliothèque d'El Maleh. Elle a été dé-rangée. L'ordre subjectif et le classement voulu au départ par l'auteur ont été forcément désorganisés pour des questions pratiques de place, d'accessibilité, et autres impondérables… En tant que restitution, elle est forcément une reconstitution. Si cet ordre combinatoire ne peut pas être signifiant, la bibliothèque en tant que paradigme continue de signifier dans l'espace culturel marocain, non en tant qu'objet d'un fétichisme aveugle pour le parcours biographique de l'auteur, mais en tant que signe inscrit dans le tissu culturel.

Au reste, la bibliothèque personnelle, entendue ici au sens de collection privée de livres appartenant à l'écrivain, est réinscrite dans un parcours public de partage et de circulations puisque l'Espace est accessible sur simple présentation d'une carte de la BNRM. C'est toutefois une accessibilité toute relative puisque la consultation sur place dépend, outre le bon vouloir des employé·e·s affecté·e·s à cette tâche, d'un inventaire qui, en 2014,

1. Ronnie Scharfman, « Recettes pour une cuisine de résistance : la mise en mots de l'identité minoritaire dans *Mille ans, un jour* d'Edmond Amran El Maleh », Littératures frontalières, 2003, n° 30, janvier-mars 1985, p. 117-121.

n'était pas encore achevé et qui, aujourd'hui encore, demeure inaccessible sur la plateforme en ligne qui présente les collections de la BNRM.

L'Espace Edmond Amran El Maleh reste pour l'instant un espace en représentation : espace distinctif et représentatif (de la minorité juive), lieu de culte plutôt que lieu de culture, il vaut par lui-même sans son contenu qui demeure confidentiel et digne d'un imaginaire borgésien.

Un pèlerinage à la Ghriba

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
DE **CATHERINE ZITTOUN**

AM
MAMA

ישכר
זבולון
זאת-המנורה
לכבוד רבי מאיר בעל-הנס
ורבי שמעון בר יוחאי זיעא

CATHERINE ZITTOUN

Un pèlerinage à la Ghriba

2018, synagogue de la Ghriba, dernières heures du pèlerinage. Restent de rares pèlerins, des juifs de Djerba surtout. Dehors, la nuit. Dans la salle couverte aux voûtes en farandole, nos présences en foyers.

Son visage se dégage d'un monde à l'unisson, des hommes en kippa, de vieilles femmes costumées en Bédouines assises sur des banquettes, des grappes de femmes plus jeunes en chapeaux perlés, des enfants tout autour. Son teint clair ou ses cheveux dorés accrochent le regard. Je m'assois près d'elle, force le passage, un peu. Elle vit dans le quartier juif de Houmt Souk, à Hara Kbira, dit-elle dans un souffle né sur son palais, Kbira s'enroulant sur des « r » qui vibrent sur la langue. Son visage presque impassible laisse une toute petite voie à cet échange embryonnaire. Avec les juifs de Tunis, on n'aurait pas mis cinq minutes pour s'attraper, faire le tour du monde et tomber dans les bras l'une de l'autre. Mais là… Autour, une lumière néon, il bruine un peu dehors.

Nous osons à peine un regard. Elle, ses parents, ses enfants sont nés sur l'île. Elle n'envisage pas d'en partir. Elle y est bien. Moi, non, je ne viens pas de Sarcelles, ni du 19e arrondissement, plutôt du centre de Paris. Elle semble scanner une carte de géographie mentale mais Notre-Dame, non manifestement ça ne lui dit rien.

Des enfants, bien sûr elle en a, cinq. Et toi ? demande-t-elle.

La femme assise à ses côtés, un peu plus vieille un peu dans l'ombre, l'apostrophe en arabe. Un blanc dans leur échange, je me faufile. Ses enfants, ils apprennent le français à l'école. Mais ils parlent surtout l'hébreu, c'est leur première langue, l'arabe aussi, ils y sont obligés. Ils étaient à l'école arabe. Ils sont dans une école juive à présent. Ils apprennent la Torah.

Quelques échanges encore autour du pèlerinage, il y avait du monde cette année, plus que l'année passée.

Pèlerinage de la Ghriba, les touristes reviennent après des années de jachère, révolution du Jasmin, gouvernement islamiste conservateur d'Ennahdha, gouvernement démocratique tanguant sous les attaques des fous de Dieu et de rapaces, attentat de la Ghriba, 2002, 19 morts, attentat au musée du Bardo, mars 2015, 24 morts, attentat sur la plage de Sousse, juin 2015, 39 morts.

2018, nous affluons nombreux, quelques milliers, des inconnus, des officiels, et tous sous haute surveillance. De Houmt Souk, la capitale, à la zone touristique et jusqu'à la Ghriba, l'île de Djerba fourmille de policiers, de chars, de militaires. Fusils d'assaut en position de tir, des hommes encagoulés sont à l'affût, parmi nous, embusqués derrière les arbres, sur les toits de la synagogue. Au ciel, des ronronnements de drones et d'hélicoptères.

Double page précédente : *Cour du Caravansérail, les musiciens* –
Ci-contre : *Salle de prière de la synagogue, fillettes en fête.*

La Ghriba, plus vieille synagogue d'Afrique, lieu saint pour les juifs et les musulmans. Dans ses entrailles, dit-on, est cachée une pierre du temple de Salomon. On parle aussi d'une jeune fille, musulmane pour les uns, juive pour les autres, étrange, étrangère, solitaire, « la Ghriba », dans une cabane en branches. On dit que la cabane s'enflamma, la jeune vierge mourut mais son corps épargné, on parle d'une sainte.

La Ghriba, un petit édifice en marge du village d'Erriadh. Autour, des oliviers ventrus, des haies de cactus. Dans le village, l'ancien quartier juif transformé en Djerbahood pour amateurs de *street art*. Derrière des volets fermés, des ombres d'existences, de soirées de shabbat. Comme des génies sortant de la lampe d'Aladin, des fumets de coriandre et de cumin s'élèvent en volute au-dessus de plats touffus, des enfants jouent aux osselets sur une allée poussiéreuse, des femmes pérorent au seuil des maisons. Mais la rue est déserte et le silence en tombe cet après-midi-là sous un soleil du feu.

Les juifs ont migré à Hara Kbira, quartier de Houmt Souk. Mais les volets bleus, les murs blancs, les moucharabieh respirent leurs présences en contours. Sur les portes fermées, deux signes toujours, le poisson et la main de Fatma. Cinq doigts, Rhamsi, disait ma mère en tendant vers moi une main en éventail. Que la chance soit sur toi et que Dieu te garde des mauvais sorts. La main de Fatma, cinq doigts. Cinq, Rhamsi en arabe, ramech en hébreu et tant de mots encore si proches dans la langue.

Sur les portes de la rue déserte, la main de Fatma et le poisson comme la fertilité, autant que de poissons dans l'océan. Sur le linteau des portes, des plaques en cuivre : « Docteur Taieb, rue des Figuiers », « Monsieur Benhamou, tailleur », « Monsieur Lévy, barbier ». Un chat comme un reptile glisse sur un fil électrique.

De rares passants ; dans une poussière de sable, son voile passager du vent, une femme portant couffins traverse un terrain vague. Au détour d'une ruelle, une grande fresque, des maisons torturées façon Van Gogh, l'entrée d'un quartier, un autre quartier à côté, des piétons en joie, des motocyclettes borgnes, des automobiles ventriloques. D'une ruelle à l'autre, on change d'univers. Rue des Tanneurs, le long d'un mur, une jeune vierge se voile. Le graphiste a décomposé ses gestes, jeune femme voilée avance sur le mur, femme se voûte, vieille femme se rabougrit.

Rue des Tanneurs, prenant les tons du ciel, une calligraphie s'élance vers l'exquis. La sensualité, certains ont peur de s'y noyer. Le Coran y pare, interdit toute représentation de Dieu et par extension, de ses créatures. Les peintres amoureux trouvent la faille : des dentelles de signes, des lettres en arabesques, les mouvements du désir. Chez nous aussi les juifs, interdit de représenter la face de Dieu, le toujours autre échappe à toute nomination, se déplace, mouvement encore.

Une petite place dans Djerbahood, l'appel à la prière s'élève dans l'air du soir. Une échoppe, un verre de citronnade au discret goût d'amande, le savourer jusqu'à la lie.

Houmt Souk, cœur de la ville arabe, quartier des bijoutiers aux noms de Salomon, David et Samuel. Ils parlent hébreu et arabe. En marge du quartier, une église, ses deux tours en pisée, sa couleur sable porte la lumière. La mosquée est à quelques pas. David est bijoutier de père en fils, djerbien d'origine. Des enfants, cinq, six, des cousins à

Sarcelles. Lui, il reste ici, c'est mieux que là-bas. Heureux, oui. Sa femme, non, elle ne travaille pas. Les femmes, si, il leur arrive de travailler, au *gan*[1] ou à l'école.

On est vendredi, début d'après-midi, sûrement la femme de David est à la cuisine enveloppée d'une marmaille en ébats, des fumets de la menthe, de la coriandre et de la viande qui bouillonne dans de grandes marmites. Une arrière-cour résonne de chahut et d'odeurs épicées.

Nuit, paradis clinquant dans les zones touristiques, hôtels bedonnants orphelins de leur âme. Une longue allée sous haute surveillance, hall de réception, fourmillements d'existences cinq étoiles grillées au soleil. Des breloques s'entrechoquent, des enfants rient dans des jupons, sonneries de smartphone, adolescents aux regards fauves. Dans l'antre de l'hôtel, une salle cathédrale, des tables en cascades, des convives en joie, des accents orientaux dans la voix d'une chanteuse, une figure connue qui enchantait mariages et bar mitzvah, une femme aux yeux de jade et blondeur platinée. Dans un concert d'ovations, elle entame un air familier qui ourle la culture de la diaspora juive tunisienne. On vient de France, des États-Unis, d'Israël, du Canada, de Londres et de Tunis. On vient chaque année en bandes et en familles pour le pèlerinage de la Ghriba. Et pour chacun l'occasion de prendre la mesure du temps qui sculpte les corps et féconde les futurs.

On applaudit l'arrivée d'une vedette au corps accordéon, à la voix en aimants, sa chorégraphie réglée au chronomètre sur des chansons en arabe parlant d'amour et de passions. On se joint au refrain, les corps comme une vague, les cœurs pleins des échos des disparus. Cet air, on était enfant à une bar mitzvah peut-être. Cet air aussi tandis qu'adolescent on sentait battre ses tempes vers une jeune fille au regard de velours. Cet air encore pour son propre mariage. Cet air toujours qui garde le secret de ce qui fut vécu quand le fils arriva. La musique ponctue chaque événement. Des musiciens viennent accompagner, mariages, bar mitzvah, et sortant d'une brit milah courent pour célébrer un mariage ou une circoncision chez les voisins arabes. Et c'est encore de mêmes pièces d'argent qui laissent leur empreinte au henné sur la paume de la main, le même bain rituel où se purifier pour la couche nuptiale. Une même tradition ici, à quelques variantes près, chez juifs et musulmans. Qui l'a fondée ? Les uns, les autres, les deux sans doute, leurs frottements et leurs rencontres.

Dans les champs, les palmiers baladent le génie du vent. Car le vent a du génie, n'est-ce pas pour faire danser ainsi les palmes comme des sentinelles qui appellent l'espace. J'offre leur grâce au ciel.

Grand jour ! Premier du pèlerinage de la Ghriba. Quitter la route principale et retrouver les oliviers, les figuiers de barbarie, un petit mausolée blanc sur un talus de terre. À l'approche d'un village, quelques motocyclistes et piétons, sacs à dos d'écoliers. Après un abribus, un commerce de tout, étals d'oranges et balais brosse. Quelques maisons éparpillées en petits grains en bord de route. Retour au végétal, le vert et le silence. Les oiseaux sont rares ici au mois du pèlerinage, à peine quelques passereaux aux plumes en damier. La route s'élargit, c'est l'approche d'un bourg, camions, station

1. Jardin d'enfants.

d'essence, effervescence du centre, commerces en grappes, débitants de smartphones et d'articles à deux balles. Dans le tumulte ambiant, une assemblée d'hommes à une terrasse de café prend le pouls du temps, des tuyaux de chichas.

L'air se charge de ces présences qui affluent vers Erriadh, pleines d'attente, de mémoire et de désir de fête. Des policiers en haies bordent la route, aiguillent vers le parking. Sas de sécurité, passer au crible des sacs et des poches, pas le droit à l'erreur. La Ghriba, ces jours de pèlerinage, une cible idéale pour les passeurs d'enfer.

On arrive ici en familles, en bandes et en rires, en bavardages, en tenues d'apparat. Les pas foulent le sable de l'allée. Un mur blanchi de chaux, fenêtres en fer forgé, une porte. On se croise sous le porche du caravansérail[1]. Dans la cour, du monde, du vacarme, des odeurs de frites et de beignets. Sous les arches tout autour, des stands de babioles, de jouets pour enfants, d'articles à trois sous.

Chercher, visage de connaissance comme un ancrage dans la foule. David est assis parmi le public se tassant sur des rangées de bancs, aimanté par un chanteur grand, puissant, la barbe brune, les yeux d'amandes, les bras girouettes. Ses chansons, en hébreu, en arabe, un répertoire profane et religieux, sont portées par les sons des derboukas, qanun, violon et oud. Les musiciens viennent du nord de la Tunisie, d'autres, du sud, teint mat et traits négroïdes comme mon grand-père Édouard, d'autres, berbères, grands yeux verts et traits fins.

Un homme prend la vedette, accents d'animateur, voix de baryton braillant dans un micro. Il parle argent, tenant un rimon en flambeau ; à côté, d'autres rimonim en bouquets au sommet d'une pyramide de tissus comme une géante poupée. Rimon, objet de culte coiffant un rouleau de parchemin manuscrit de la Torah, rimon en métal argenté, ciselé de motifs, couronné de clochettes en pendeloques. Rimon, se souvient-on seulement de cette langue d'origine où clochettes et rimonim en rappelaient d'autres, cousues au bas de la chasuble du Grand Prêtre. On pouvait le suivre à leur tintement lorsqu'il passait de l'autre côté du rideau dans le Temple. Ainsi la culture juive, chaque objet est aussi symbole, trace, mémoire épileptique où l'histoire et le mythe dialoguent dans les échos d'un postulat fondateur : un dieu, unique.

Rimon, autrement dit grenade, symbole de profusion. Rimon, rimon, dans la langue d'aujourd'hui surtout objet d'enchères. Vingt dinars, trente, crie l'animateur au micro, des doigts se lèvent. Qui dit mieux ? Une fois, deux fois, suspens, les enchères montent cinquante, soixante, cent dinars, une fois, deux fois, attente, regards circulaires. Une personne fend la foule. Elle a emporté les enchères. On prononcera son nom, celui de sa famille. On l'applaudira dans les échos des percussions tandis que le chanteur reprend la vedette.

Hormis la musique, rien qui rattache vraiment au sacré dans cette cour du caravansérail. Plutôt une grande kermesse où se mêlent à l'odeur des merguez, les rires et la joie des retrouvailles. Après le pèlerinage, on ira sur les tombes des aïeux et retrouver une maison d'enfance à Sousse, Tunis, Monastir ou Bizerte. Autour de ce voyage on aura puisé la sève dans ses racines.

---

1. Caravansérail construit par les Libyens au début du XXe siècle pour accueillir les pèlerins.

Le sacré n'est pas plus évident dans la procession qui quitte le caravansérail vers le village d'Erriadh. Dans le cortège, tiré par un tricycle, un char où trônent l'animateur, le chanteur et cette sorte de poupée baroque : les Rimonim coiffant des tissus et voiles en pyramide dont l'épaisseur masque les formes d'un coffret en bois, la Menara, me souffle-t-on. Quel sens à tout cela ? Un traducteur, vite ! Les réponses sont vagues. Il y a une pierre, c'est pour se souvenir. Quelle pierre ? Je ne sais pas. Un autre : c'est la pierre du temple, elle est dans le char. Un autre : le cortège, c'est en mémoire de la femme. Quelle femme ? Celle qui tirait le char, maintenant on le tire avec un vélo. La femme, vous voulez dire la jeune vierge qui vivait sur la colline à l'emplacement de la synagogue ? Oui peut-être. Enfin, ce sur quoi tout le monde tombe d'accord est qu'on fait cela aujourd'hui parce qu'on l'a toujours fait et que le cortège n'ira pas jusqu'au village cette année, trop risqué.

Cependant, un homme dans la procession m'explique le sens exact du rituel. La procession de la Menara est celle de l'Arche d'Alliance qui protège les Tables de la Loi. Elle allait de la Ghriba au village d'Erriadh où s'installent les Cohanim, les prêtres si vous voulez, après la destruction du Temple par Nabuchodonosor. Le chemin de la procession de la Ghriba au village et retour exprimerait le transfert de l'Arche d'Alliance du Temple de Jérusalem à l'île de Djerba puis le retour vers Jérusalem pour la construction du Troisième Temple.

Ces jours de pèlerinage, le sacré apparaît davantage quand on entre dans la salle de prière. On se déchausse, on chuchote, on se couvre la tête, on s'avance à pas feutrés vers le centre, on y allume des cierges. Derrière des rencontres encore et des effusions, des embrassades, des accolades, d'autres se recueillent en silence ou prient le très lointain dans de grands balancements. On brûle des cierges encore, pour porter chance, un cierge pour la mère, un cierge pour le fils qui vit aux États-Unis, un cierge pour l'ami malade. Vous y croyez ? On dit que ça marche, me répond le pèlerin, c'est une habitude, une fois j'ai fait un vœu, j'ai été exaucé.

On atteint ici un cœur du pèlerinage ; creusée dans le mur l'ouverture d'une petite grotte constellée de bougies. Des pèlerins, juifs, arabes, des femmes surtout, y font la queue, tenant dans chaque main un œuf cru où est inscrit le prénom d'une jeune fille, le sien ou celui d'une parente. On demande pour elle la grâce de Dieu, qu'elle trouve époux, qu'elle soit fertile. On déposera l'œuf parmi des centaines d'autres dans l'antre de la grotte. Superstitions tout cela me chuchote mon guide improvisé. Ce pèlerinage commémore Rabbi Shimon bar Yohaï, l'auteur présumé du Zohar. Sous le règne d'Hadrien, dans la grotte où il se cache pour échapper aux persécutions, il compose le Livre de la Splendeur. Il repose à Méron en Galilée où se rendent chaque année des milliers de fidèles, pour la fête de Lag Ba'Omer, 33e jour suivant l'offrande de l'Omer[1] au prêtre du Temple pour rendre propice la récolte de l'orge.

1. Littéralement : « gerbe ».

Doubles pages suivantes : *Première salle, femmes juives de Djerba pendant le pélerinage – Première salle, dernier soir du pélerinage – Cour du Caravansérail, un soir de pélerinage.*

MAHASWETA DEVI

Le droit de rêver

Traduction de l'anglais par Marielle Morin

« Ah, vivre, encore une fois…

Hier, l'avenir était encore riche de mille possibilités ! La vie était belle. Que s'est-il donc passé ? Que s'est-il passé pour que je me sente faible, sans plus de goût à rien, prise d'une apathie terrible et bien plus handicapante qu'une crise de paludisme – bien, bien pire… Car on est seul.

Ah, vivre encore une fois… »

Des mots, venus de je ne sais où. De l'esprit tourmenté de l'écrivain, peut-être. À mon âge, quelle ironie de vouloir vivre à nouveau ! Alors que je m'apprête à attraper dans mes rets ma 90e année, allant un peu, comme le dit la chanson, « à la chasse aux papillons avec des filets magiques », il faut bien reconnaître que c'est là un vœu pieux. Et puis, j'ai déjà fait suffisamment de « dégâts » en vivant plus longtemps qu'on aurait pu l'imaginer.

À l'âge de 88 ans – ou est-ce 87 ? – il m'arrive souvent de progresser en reculant vers l'ombre. À certains moments, j'ai suffisamment d'audace pour repartir vers la lumière. Quand j'étais jeune maman, je jouais parfois à être une vieille femme pour amuser mon fils. Je feignais d'être dure d'oreille, ou de ne plus rien y voir. Je remuais les bras dans tous les sens comme à colin-maillard, ou bien je faisais un pied de nez à la mémoire et prétendais avoir oublié des choses importantes, des événements qui venaient tout juste d'avoir lieu ! Ces jeux, c'était pour rire. Mais aujourd'hui, ils ont cessé d'être drôles. J'ai avancé en âge et, désormais, ma vie se répète. Je me répète moi aussi et me remémore pour vous le passé, le présent, ce qui aurait pu être, ce qui a failli être.

Et maintenant, c'est à la mémoire de me faire un pied de nez.

Je suis hantée par les fantômes de multitudes d'écrivains, de personnages de mes histoires, d'êtres que j'ai côtoyés et oui, aimés et perdus. Je me sens parfois comme une vieille demeure où résonnent de concert les conversations de tous ses occupants. Ce n'est pas toujours un privilège ! Mais que se passe-t-il quand quelqu'un a épuisé ses forces ? Ce n'est pas encore un point final, ni le terminus du train où tout le monde descend ; c'est plutôt un simple ralentissement, un reflux de la force vitale, l'idée par laquelle j'ai commencé : on est seul.

Étant donné le milieu d'où je suis issue, mon destin a pris un tour pour le moins inattendu.

J'étais l'aînée des enfants dans ma famille élargie. À l'époque, ça vous dira peut-être quelque chose, les premiers émois amoureux des femmes étaient vécus au sein de la famille. J'étais une jeune femme au physique attirant, d'après ce qu'on me disait mais aussi ce que je sentais, savais même. En ce temps-là, nous étions très influencés par Tagore. J'étais à Shantiniketan, et tout ce que je faisais, comme par exemple tomber amoureuse, je le faisais avec passion. Et des expériences de ce genre, j'en ai eu beaucoup. De 13 à 18 ans, j'ai été profondément amoureuse d'un de mes cousins éloignés. Il y avait une tendance au suicide dans sa famille et lui aussi a mis fin à ses jours. Tout le monde m'en a tenue pour responsable. De l'avis général, il m'aimait et il s'était tué parce qu'il n'avait pas pu m'avoir. C'était faux. À cette période, j'étais déjà proche du

Parti communiste et cette mort si prématurée me semblait un réel gâchis. Pourquoi se suicider ? me disais-je. J'étais effondrée. Toute la famille s'est retournée contre moi. Quand j'ai eu 16 ans, mes parents, mais surtout mes oncles et tantes se lamentaient : qu'allons-nous faire d'elle ? Elle est tellement extravertie, elle ne se rend pas compte de l'effet qu'elle provoque… Mon attitude était jugée vulgaire.

Je hais la morale petite-bourgeoise. Quelle vaste imposture ! C'est une morale du refoulement.

L'écriture est devenue ma réalité, l'univers où je me réfugiais pour survivre. Où je pouvais exister à ma guise aussi bien dans le futur que dans le passé.

Mon processus d'écriture est tout sauf improvisé. En amont, je réfléchis beaucoup. Je médite, jusqu'à ce que se forme dans ma tête un noyau dur et clair comme du cristal. Je fais des recherches, je prends des notes, je rencontre des gens. Puis j'élabore. Et à partir de là, il n'y a plus d'obstacle, je tiens mon histoire. Quand j'écris, j'y mets mes lectures, mes souvenirs, mon expérience vécue, les informations que j'ai glanées.

Partout où je vais, je prends des notes. Ça stimule l'esprit et puis, comme il m'arrive aussi d'oublier… J'ai une vie heureuse : je ne dois rien à personne, je n'obéis à aucune des règles de la société, je fais ce qui me plaît, vais où je veux, écris ce qui me chante. Je vagabonde.

L'air que je respire est fait de mots. Prenez ainsi *parnanar*, « qui est en feuilles de *polash* ». Ce mot fait référence à un étrange rituel selon lequel, si par exemple, un homme trouve la mort dans un accident de train, et que son corps ne peut être ramené, sa famille utilise de la paille ou des feuilles d'arbre – et la région dont je parle est riche en *polash*, en flamboyants – pour reconstituer symboliquement le corps du défunt.

Ou encore le *paap pouroush*, qui vient d'une croyance populaire. C'est un être condamné à la vie éternelle et qui surveille les péchés des hommes. Parfois il apparaît, parfois non. Lui n'a pas commis de péché mais il tient le registre des transgressions commises par les autres, leurs *paap*. Sans relâche. Il arpente ainsi la Terre en repérant jusqu'aux plus petites infractions. S'il voit une chèvre punie et attachée à un poteau sous le soleil écrasant, ne pouvant se réfugier à l'ombre ou se désaltérer, le *paap pouroush* laisse un message : « ce que tu as fait est mal », *tui ja korli ta paap.*

Le *paap pouroush* n'est pas un être vivant mais l'incarnation d'une idée.

Par exemple, la punition d'un grave crime qu'il aurait commis, *shé hoïto kono paap koréchhilo,* un péché impardonnable. Et il est condamné à rester un *paap pouroush* pour l'éternité. D'ailleurs, il n'est pas unique : il y a de nombreux *paap pouroush*, autant que d'endroits où l'on croit en cette idée.

Il y a tant d'autres mots magnifiques en bengali. Comme *chorat*, qui désigne des planches. Ou encore *dak shankranti*, pour parler de Chaitra shankranti. *Dak maané déké déké jaï*. Seuls les êtres très consciencieux et attentifs peuvent entendre cet appel, celui de l'an qui se termine et, au moment de partir, interroge : « L'année prend fin aujourd'hui, l'an nouveau commence demain. Qu'as-tu négligé de faire ? Que te reste-t-il à accomplir ? Finis-le maintenant. »

Garbha daan. Voilà un concept intéressant. Une femme est enceinte. Quelqu'un lui promet que, si elle a une fille, on lui donnera telle ou telle chose et que, si elle a un fils, telle ou telle autre. *Garbha thakté daan koreché*. Le don a lieu tandis que l'enfant est encore dans le ventre de sa mère. La légende veut que l'enfant soit capable d'entendre cette promesse, et de s'en souvenir. Elle est gravée dans son esprit. Plus tard, il ou elle peut réclamer son dû, son *garbha daan*.

L'Inde est un pays passionnant. Par exemple, il y a les Pardhi du Maharashtra, autrefois rangés parmi les tribus criminelles. Comme souvent chez les tribaux, les filles sont très recherchées. Aussi le mari d'une femme enceinte peut-il tout à fait mettre aux enchères ou vendre l'enfant avant sa naissance. *Pet ki bhaaji. Peté ja aacché* : L'enfant dans le ventre de la mère. *Nilam koré dicché*. C'est la mise aux enchères du fruit des entrailles.

L'enfer a beaucoup de noms. *Narak-er onek gulo naam acchhé*. Il y en a un que j'aime particulièrement : *oshi patra bon*. L'enfer peut prendre de multiples formes. *Oshi* signifie épée et *patra*, la feuille. *Oshi patra* désigne une plante dont les feuilles ont la forme d'une épée. L'enfer dont il s'agit ici est une forêt entière de cette plante, à travers laquelle l'âme du défunt doit se frayer un chemin, le corps tailladé par ces feuilles-épées. Car après tout, si vous vous retrouvez en enfer, c'est que vous avez péché. Par conséquent, votre âme doit subir ces atroces tourments.

Dès que je trouve un mot intéressant, je le note. Je possède une quantité de petits carnets. *Kotho katha*. Des mots, des sonorités, que je consigne dès que je tombe dessus.

Pour terminer, je voudrais vous parler d'un thème sur lequel je vais écrire quand j'en aurai le loisir et auquel je pense depuis longtemps. Selon moi, la seule façon de résister à la globalisation, c'est de conserver un petit lopin de terre bien situé, où pousserait de l'herbe et un arbre, un arbre sauvage pourquoi pas. Il y aurait là le tricycle que votre fils a laissé. Un enfant pauvre pourrait venir jouer. Un oiseau pourrait venir se percher dans l'arbre. Ce sont de petites choses, de petits rêves. Mais après tout, on a tous nos petits rêves, n'est-ce pas ?

J'ai affirmé ailleurs avoir toujours écrit sur la « culture de l'opprimé ». Je ne sais pas si cette affirmation est juste ou fausse, exagérée ou pas. Plus j'y réfléchis et plus j'écris, plus il me paraît difficile de trouver une définition. J'hésite, je doute. Je m'accroche à l'idée que si une culture aussi ancienne que la nôtre a pu survivre et traverser les siècles, l'idée centrale, l'idée fondamentale, acceptable par tous doit en être la dimension humaine. La reconnaissance du droit de chacun à vivre dans la dignité.

On dirait que les gens n'ont pas d'yeux pour voir. Moi, toute ma vie, je n'ai vu que des gens humbles avec des rêves humbles. Malgré toutes les tentatives pour emprisonner les rêves certains se sont échappés, dans une grande évasion des rêves. C'est Durga, qui regarde passer le train, dans *Pather Panchali*. C'est une vieille femme qui a simplement envie de dormir. C'est un vieux retraité qui reçoit enfin sa pension. Ce sont les populations expulsées de la forêt, qui se demandent où aller. Des gens simples avec des rêves simples. Regardez les Naxalites, leur crime était d'avoir osé rêver. Pourquoi ne même pas leur permettre cela ?

Cela fait des années que je martèle que le droit de rêver devrait être le premier droit fondamental. Oui, le droit de rêver.

Voilà mon combat. Mon rêve. Dans la vie comme dans mes écrits.

The Right to Dream, discours prononcé au Festival de littérature de Jaipur en 2013.

MARIE-FLORENCE EHRET

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ MAIS NÉANMOINS AMOUREUX DE CHINGUETTI

En hommage au Dictionnaire amoureux de l'Inde
de Jean-Claude Carrière, qui enrichit aujourd'hui
la bibliothèque de Mamine, à Chinguetti,
et à Baba Miské mort le 14 mars 2016
à l'hôpital Saint-Joseph à Paris

Venue pour animer un atelier d'écriture qui n'eut pas lieu, je me suis mise à l'écoute du lieu… Partis de Paris, via Marseille, nous avons atterri à l'aéroport d'Atar, capitale de la région d'Adrar, à 85 km environ de Chinguetti. Entre Atar et Chinguetti, la piste est plutôt bonne, elle se transforme même en route goudronnée, marquée d'une ligne blanche pour traverser l'extraordinaire épine rocheuse qui sépare les deux villes. Au bout de l'erg, cette longue plaine caillouteuse où poussent quelques buissons et arbustes épineux, au bord des premières dunes, presque invisible apparaît Chinguetti.

Chinguetti… 7e ville sainte de l'islam, antique cité caravanière où se réunissaient par centaines les pèlerins en route pour La Mecque, aujourd'hui préfecture de l'Adrar, au nord-est de la Mauritanie. Quelques maisons de pierres, quelques palmiers. Un village à peine, coupé en deux par un oued à sec. Des murs en ruine, un château d'eau qui fuit. Une oasis en cours d'ensablement… Les yeux s'ouvrent lentement, ou bien c'est le pays – bien autre chose qu'un paysage – qui se révèle au bain du regard à son rythme, à son allure, à sa vitesse propre.

Le corps prend la mesure de l'espace dans lequel il baigne désormais. L'oreille s'épanouit dans une épaisseur inhabituelle, l'œil ne peut aller jusqu'au bout de lui-même, la vue se perd avant de se heurter à un obstacle. Sur la peau, l'air a le goût du sable. Les voix viennent de loin, un bêlement, plusieurs. Les chants des coqs au petit matin se répondent. Le temps s'étend dans l'espace pour qu'apparaisse enfin quelque chose. Les pieds s'enfoncent dans le sable, cherchent leur appui. Le pas s'allonge. On commence à voir. Au creux d'un chemin de sable, la tour superbe de la mosquée. Bien cachée à l'abri des portes aux serrures de bois, dans les bibliothèques familiales, une réserve unique de manuscrits anciens… Et par-dessus tout, le souffle d'une éternité que le temps n'a pas encore pénétrée.

A

A'BBEIR : On dit que douze mosquées dressaient leur tour à A'Bbeir, que des centaines, des milliers d'habitants (30 000 ? 300 000 ?) se croisaient dans les rues de la ville. Aujourd'hui il ne reste que quelques murs, qui entourent une cour vide, une pièce ouverte où reposent trois sacs de céréales, et puis du sable, du sable, du sable… un corbeau mort près d'un puits sec. C'est A'Bbeir, l'ancienne ville de Chinguetti, à quelques kilomètres de celle où sont aujourd'hui installés les habitants, ville-fantôme sans âme

qui vive, au bord de l'oued sec, en face des palmeraies.

AHMED BABA MISKÉ : À tout seigneur, tout honneur… Ahmed Baba Miské est le grand initiateur de ces universités du désert, ou universités nomades, qui m'ont conduite aujourd'hui à Chinguetti. Ce dictionnaire lui doit beaucoup, et à la conférence qu'il a prononcée à Nouakchott en novembre 1999 sur la culture bédouine à l'occasion d'un colloque sur le patrimoine culturel mauritanien dont j'ai pu lire et relire le texte. Le respect qui l'entoure, son aura propre donnent la mesure de ce que Chinguetti peut (re)devenir grâce à lui.

ARTICOLOGUE : Le français est toujours une langue en usage en Mauritanie. Ainsi peut-on lire cette inscription sur le mur de sable d'une boutique : *articologue*. À côté, le marchand a ajouté « Mahmoud ekrase les prix ». Spécialiste des articles en tout genre : bracelets, bagues, tabatières, théières, boîtes à khôl en argent, boîtes d'ébène, bouteilles d'encens décorées… Notre articologue en grand boubou brodé attend le client, à moitié couché sur sa natte tressée. Il n'est pas mauvais que juste après Ahmed Baba Miské, il ouvre aussi cette suite d'articles !

ATAR : Capitale de l'Adrar, on y trouve de tout, et même un cordon d'alimentation pour mon ordinateur. De l'ancien marché qui entourait le « Point-rond » il ne reste, depuis le passage attendu du roi du Maroc, que les étals des galeries et du marché couvert, des boutiques aussi tout au long de la rue commerçante. Savons, parfums, shampoings, voiles, boubous brodés, sarouals de coton, robes de dessous, bijoux, genoux cailloux poux… non pas de poux ! Quelques moustiques, à cause des pluies de la semaine dernière, que les sables des rues n'ont pas encore fini de boire mais rien qui pullule, rien qui pourrisse dans la grande sécheresse saharienne. Épicerie, conserves, quelques légumes, du sorgho, du mil, du riz, de la farine de froment, et puis des guides, des taxis, des auberges. Bienvenue à Atar. L'aéroport est tout neuf, tout blanc. C'est là qu'atterrissent deux fois par semaine les charters affrétés par Point Afrique. Les 4/4 et les taxis y attendent les voyageurs. Premier contact avec la Mauritanie (ou Maurétanie : l'un ou l'autre se dit, ou se disent d'après le « vrai » dictionnaire que je vais consulter pour confirmation). Odeur de chèvres. Silence. Voix d'enfants.

AUBERGE : Il s'en ouvre une par jour ou presque depuis l'arrivée des touristes à Atar. Avec ses deux mille habitants, Chinguetti compterait à ce jour environ 25 auberges. Certaines sont d'un abord plus luxueux (je ne les connais pas). D'autres proposent un accueil presque familial. Je recommanderai celles que je connais. Le confort y est rudimentaire mais impeccable. Les sanitaires carrelés ou de terre sont propres, la douche est froide mais l'eau coule. L'Oasis Éden, en tout premier lieu et la Maison du Bien-être. Je ne déconseillerai pas les autres, celle de Salik, par exemple, dans la ville neuve. Le petit garçon (10, 12 ans ?) qui vous la propose rayonne d'intelligence grave et de gentillesse. Il parle étonnamment bien un français qu'il a appris « sur le tas ».

B

BÂDIYA : L'âme bédouine… Peut-on dire la « bédouinité » ? Le vent efface les traces des caravanes mais il n'efface pas le souvenir du cœur des hommes. Les Bédouins portent avec eux, en même temps que leur théière, leur tente et leurs armes la mémoire des sables, des oueds et des puits, et la mémoire du jour brûlant dans la nuit glaciale. (Pour en pressentir plus, voir : Buqâ alalatlâl, Ghna, Gtâ, Hawl, Islam, Khaïma, Koran, M'nîha, Mushà'ara, Munâdhara, Sahwa, Shi'r, Zerg, Zwâya… Bref, continuer tranquillement votre lecture.)

BARAKA : Non pas la chance comme l'a vulgarisé l'usage chez nous, mais la grâce, une grâce puissante liée à la sainteté, sainteté

qui s'acquiert, par le savoir et la pratique du bien. Avoir la baraka, c'est en quelque sorte avoir l'oreille de Dieu qui n'a pas d'oreille, savoir s'en faire entendre. Médecin guérisseur, exorciste… Qui a la baraka peut beaucoup pour les autres.

BÉDOUIN (ou nomade ?) : La proposition de Georges Bataille de constituer un dictionnaire qui dirait non le sens des mots mais leur usage n'a jamais été suivie, du fait peut-être de la labilité de cet usage. Et pourtant, la valeur – positive ou négative – dont se chargent les mots selon l'usage qui en est fait, plus encore que leur sens peut-être, nourrit la parole échangée. Ainsi un caravanier a-t-il protesté quand un Français l'a appelé « Bédouin », il trouvait le terme péjoratif, tandis qu'à Paris, le jeune Baba Miské réinvestissait le terme « Bédouin » pour se laver du malaise qu'il éprouvait à l'égard du mot « nomade », de la charge négative qu'il véhicule dans la mentalité de l'Européen moyen.

BRUITS : Un coq, et un autre, et un autre encore. L'universel chant matinal des coqs. Le bêlement des chèvres. Les premières voix humaines. Le choc irrégulier mais obstiné d'un marteau sur la pierre. Le criaillement d'un corbeau. Le roucoulement d'une tourterelle. Chaque bruit peut être identifié, compté, il est unique, il est rare, il est précieux, il est vie.

BUQÂ ALALATLÂL : À côté de la mélancolie des Romantiques, de la saudade des Portugais, du blues des Noirs-Américains, il faut ajouter le Buqâ alalatlâl des Bédouins. Ces pleurs versés sur les traces du campement, ces pleurs qui trouvent leur consolation à s'exprimer, ces regrets de ce qui n'est plus et reste en creux, en manque, en absence dans ce qui est, cette nostalgie, cette douce douleur du retour, c'est l'essence même de la poésie nomade, le parfum de son âme. (Revoir : Badyâ.)
« Ma guérison, ami, c'est de laisser couler mes larmes / Mais doit-on s'affliger d'une trace effacée ? » Imrou'l Qays

C

CALLIGRAPHIE : C'est pour l'écriture et la calligraphie arabe que sont venus les participants au stage. La calligraphie les attire. Le mot-objet s'offre au désir. Il promet l'assurance du geste. Son dessin permet l'oubli du vouloir-dire. Il donne à rêver d'un accord retrouvé entre le mot et le monde, comble le fossé entre présence et absence.

CASTES (races) : Il y en a cinq, me dit Ahmed le calligraphe tandis que nous revenons de la ville nouvelle à travers l'oued desséché : la première race, la race supérieure, celle des guerriers, la race noble ! Puis viennent les marabouts, les griots, les forgerons et enfin les esclaves… Baba Miské nuance cette vision : il nous parle en effet des guerriers, qui firent alliance avec les lettrés après la défaite de Charr Bobba (la guerre qui vit la défaite des Berbères contre les Arabes au XVIIe siècle) Ils devinrent alors des moines guerriers, sans armes et grands érudits, donnant à leur noblesse l'étude et la connaissance comme une doublure précieuse. Les tributaires, enfin, constituent la troisième grande partition sociale, payant un tribut aux premiers, en échange de leur protection. Les tributaires (guerriers vaincus, esclaves affranchis, ou haratins, agriculteurs, artisans) forment bien sûr la plus importante part de la population.

CHAMEAU : Ou mieux chamelle. À strictement parler, dromadaire, car le chameau mauritanien n'a qu'une bosse. La chamelle donne en plus de sa puissance de transport, son lait et ses chamelons blancs à celui qui sans elle n'est plus rien : l'homme, le Bédouin dont elle fait la fierté et la richesse. La lippe boudeuse au bout de son souple cou de cygne elle proteste, mais se laisse charger et décharger cependant, et qui ne protesterait pas avec une ficelle dans le nez ? On la voit, on les voit, évidents et magnifiques, sous un palmier, le long d'une dune. On voit la double trace de leurs sabots dans le sable et l'on sait

alors que l'éternité ne sera jamais tout à fait brisée tant qu'il restera un chameau.

CIEL : Le grand absent de nos villes, le grand manquant, repoussé loin des yeux par les immeubles et les tours, comme il nous comble ici, descendant jusqu'en bas de l'horizon, jusqu'à la terre, jusqu'au sable, s'allongeant de toute son immensité de ciel, de tout son amour de ciel pour la terre ! Un avion trace un trait rose dans le ciel teinté par le couchant. Un avion dans l'étendue intouchée du ciel. Là-bas, à l'ouest, très loin, un avion… un seul.

COUSCOUS : Fait de sorgho, d'orge et de blé, le couscous mauritanien est gris, croquant, savoureux. Agité pendant deux heures par la main patiente des femmes, humidifié, palpé, épaissi de farine de blé, il cuit à la vapeur dans une marmite de fortune aux trous grossiers, on le déguste sous la khaïma avec un peu de viande de chameau et une sauce parfumée de quelques légumes.

D

DUNES : Elles apparaissent comme un mirage, un vieux rêve enfantin soudainement réalisé, resté irréel encore. Une vague décharge borde les premières qui l'ignorent souverainement et poursuivent leur avancée sur les cours, les murs, la ville tout entière qu'elles ne voient pas du haut de leur crête tranchante, fine comme une lame. Creuse d'un côté, arrondie de l'autre, la dune ignore tout ce qui n'est pas sable ou vent. Elle parle sable, elle chante sable, elle écrit, dessine, calligraphie des arabesques de sable. Durci ici, le sable là s'effondre et fait reculer celui qui croyait avancer, le fait redescendre plus bas qu'il n'était monté. Les dunes se laissent franchir pourtant, et pire vous entraînent vers la suivante dans une avancée aveugle qu'on peine à arrêter. Une ivresse calme, une folie tranquille. Rien. Un pas qui en appelle un autre. Mais rien n'avance. C'est toujours la même dune que l'on monte. Trois silhouettes de chameaux, pas plus grandes qu'un dessin sur un paquet de cigarettes, apparaissent et s'attardent sous vos yeux incrédules. Le soir tombe. On se retourne, on cherche avec un peu d'inquiétude le repère d'un arbre, la trace de ses pas. On apprend à regarder à ses pieds. On reconnaît les pattes du corbeau, celles de l'unique chien du coin, celles du scarabée. La double empreinte du dromadaire, et la semelle de Philippe qui imprime à l'envers sa marque. Comme elles sont roses, les dunes, dans la lumière du matin ! Je les regarde de la terrasse. Est-ce qu'elles ont avancé cette nuit ? Faussement immobiles, elles montent à l'assaut des palmiers, je le sais bien.

G

GHNA : Poésie populaire.

GTÂ'A : Joute poétique, improvisation, émulation, rivalité…

H

HASSANIA : Langue arabe telle qu'elle a été importée par les Bani Hassân vers le XIIe siècle, toujours parlée en Mauritanie. Très proche de l'arabe littéraire.

HAWL : Chanteurs, musiciens, poètes, courtisans tous les Iggâwen se réunissent pour la soirée et c'est un hawl, un concert où se mêlent musique, chant et poésie parlée…

HOSPITALITÉ : Ce dictionnaire serait par trop manquant si n'y figurait pas ce mot. Près du campement bédouin, un feu demeure pour faire signe à celui qui se serait perdu, « l'enfant du désert ». Une part toujours est réservée à celui qu'on n'attend pas dans le plat commun.

I

ISLAM : Un islam fervent, respectueux des interdits et des devoirs, sans alcool ni porc, mais un islam tolérant, respectueux du droit des femmes et de la sagesse des lettrés et des anciens. « On dirait que vous êtes tous nés en même temps », me dit quelqu'un, homme ou femme ? je ne sais plus. Mettons homme. Il s'explique un peu : « Il n'y a pas de hiérarchie chez vous, ni jeunes, ni vieux, tout le monde est à la même place. » Il hoche la tête. Tout le monde ne peut pas tenir à la même place, cela se voit bien dans ses yeux.

K

KHAÏMA : La tente, avec un *kh* comme la *jota* espagnol. La khaïma est un personnage essentiel de la vie bédouine. Aujourd'hui que les Bédouins sont en grande part sédentarisés, ils l'ont installée dans la cour de leur maison, et c'est là, sous la khaïma, qu'ils mangent, qu'ils boivent le thé, qu'ils dorment souvent, qu'ils vivent encore. Faite de grands pans de tissus cousus ensemble, tendue autour d'un ou deux mâts de bois, elle abrite sans étouffer, elle protège sans opprimer. On y installe les tapis de fibres colorés, les petits matelas de mousse, quelques coussins et la voilà meublée. Assise en tailleur sous la khaïma de la Maison du Bien-être, j'écoute Ghaleb nous parler des premiers siècles musulmans. L'ombre des oiseaux traverse la toile. L'ombre des arbres s'y balance.

KORAN ou **CORAN** : Il joue un rôle fondamental dans la construction de toute personne. Dès la naissance, l'enfant est accueilli par les versets coraniques. Le nom qu'il porte est celui du prophète s'il est l'aîné des garçons, d'un de ses proches, femme, cousin, disciple s'il vient après, ou s'il est fille. Les récits de la vie du prophète nourrissent sa petite enfance. Il apprend à lire et à écrire dans le Koran. Il en apprend par cœur au moins les versets de la prière, au mieux, l'intégralité. Il peut aussi les calligraphier et s'initier ainsi à une vision plastique non figurative.

L

LIBERTÉ PAR LA CHAMELLE : Ce n'est pas un gag, mais une association, qui fonctionne bien, et selon un principe pas bête du tout : elle confie une chamelle à une famille de nomades en difficulté. Ils en ont la jouissance et la garde. La chamelle ne peut en principe ni être vendue, ni être mangée. Le lait, les petits, appartiennent à ceux qui en ont la garde, quand un petit cheptel sera reconstitué (2 ans, 5 ans…) la chamelle ira voir ailleurs si le sable est aussi chaud. De plus, la chamelle ainsi confiée est suivie par l'association, et avec elle, la famille à qui elle a été remise. C'est l'occasion de venir avec dentistes et ophtalmos apporter quelques soins à ceux qui sont déjà des amis. Cette pratique existait autrefois nous dit Ahmed Baba Miské, entre les membres aisés d'une tribu, et ceux plus démunis auxquels une ou plusieurs bêtes étaient ainsi confiées, et rarement reprises. C'était la M'nîha.

M

MANUSCRITS : Il y a plusieurs « bibliothèques » à Chinguetti. Elles sont conservées avec les moyens du bord par les familles qui les ont héritées. On y trouve des manuscrits très anciens, datant des Xe et XIe siècles. Certains ont été restaurés presque aussi anciennement. D'autres sont mangés en leur cœur par les termites, jusqu'à leur couverture de chameau. Elles constituent un trésor privatif que le sable, le temps, les insectes et la manipulation continuent de détruire. La plupart sont des copies ou des commentaires du Coran mais on peut trouver aussi des ouvrages de poésie, de médecine, ou des rapports juridiques qui témoignent de la vie d'une époque proche et lointaine à la fois.

MARCHÉ : Dans la nouvelle ville, de l'autre

côté de l'oued, le « marché », boutiques et tentes. Oignons et tomates cerises. Épicerie. Voiles et chèche. Robe de dessous, petit artisanat, le même partout : ébène et argent, bracelets, bagues et colliers, boîtes, étuis à tabac et porte-clés de cuir coloré… À l'orée des maisons, le grand souffle des sables comme l'haleine parfumée du monde éternel. « Chaque individu est un marchand en puissance. Chaque achat l'occasion d'une longue discussion, marchandage et palabre, même pas besoin d'acheter, à peine besoin de mots, pour boire le thé, s'asseoir avec… » disent mes compagnons.

MAHADHRA : École. École coranique, école nomade, des premières classes aux classes supérieures. La grande ambition d'Ahmed Baba Miské : relancer une mahadhra à Chinguetti, la doter d'un enseignement traditionnel « sans s'interdire de l'améliorer, de la faire profiter d'un certain nombre de techniques et méthodes nouvelles ».

MUSHÀ'ARA : Échange de sentiments, d'émotions d'expression poétique.

M'NÎHA : Prêt plus ou moins définitif d'une ou plusieurs chamelles consenti par une branche aisée de la tribu au bénéfice d'une famille plus démunie.

MOUCHES : Elles sont les premières à accueillir les arrivants. Elles se posent par dizaines sur leur dos et leurs épaules. Plus tard, quand on aura tombé la veste, dénudé les bras, les pieds, on goûtera le chatouillement de leurs pattes minuscules sur la peau, d'un geste nerveux ou nonchalant, presque inconscient, on les écartera du visage, du coin des yeux, du bord des lèvres, des narines où elles cherchent à boire…

MU'ALLAQÂT : À la grande foire d'Ukaz, à l'époque où l'Europe était au Moyen Âge, des poètes étaient distingués chaque année au terme de joutes oratoires et poétiques qui occupaient somptueusement les soirées. Leurs poèmes étaient suspendus à la ka'aba, consacrés par cet accrochage aux murs de l'enceinte sacrée. Sept d'entre eux, ou peut-être dix, furent conservés, retenus comme tels. Ce sont eux, les « Mu'allaqât », les « poèmes suspendus », les joyaux de la poésie arabe, les « Pendentifs ».

MUNÂDHARA : Controverse, discussion argumentée sur des sujets philosophiques, politiques, religieux etc.

MEDHA : Litanies populaires à la gloire du prophète. Ce soir-là, des bidons de plastique ou de métal servaient de t'bal (de percussion), quelques cordes tendues sur n'importe quoi firent guitare, un vieux poste de radio trafiqué en guise d'ampli, et les mains à claquer les unes contre les autres, c'en fut assez pour faire lever l'esprit de la Medha. Autour de la khaïma, la grande nuit des dunes frémissait dans l'éclat froid de la lune. À l'intérieur, un éclat brûlant traversa le danseur efféminé par l'accès dansant qui l'enfiévrait, le faisait sauter, tournoyer, onduler dans son grand boubou devenu ailes et voile et cape de torero au miroir de la mort. Bel oiseau mâle en grand ballet de séduction.

P

PLEURS : On pleure beaucoup dans la poésie bédouine, on pleure sans honte, virilement : « Arrêtons-nous et pleurons au souvenir de l'aimée. » Imrou'l Qays (voir : Buqâ alalatlâl).

S

SABLE : Il est partout mais on ne le sent qu'à peine tant il est fin et doux. Sous les pieds, sur la peau, sur les joues. Entre les doigts, coulant, collant, insinuant, caressant. Ferme et froid ici, il s'effondre là, glisse, se dérobe. Le pied s'enfonce, jusqu'à la cheville, jusqu'au mollet. Il obéit à une physique impeccable qui dessine des lignes courbes,

des demi-lunes à la crête tranchante, un camaïeu d'or, du blanc à l'ocre rose, monté en vagues, en cernes. Le sable chante une note aérienne que le vent plaque aux oreilles, aux chevilles. Musique sensible que l'œil poursuit vers un lointain jamais atteint. Poudre de perlimpinpin collée au visage par une fée voilée de vent.

SAHWA : Pudeur, retenue, réserve, respect. Dieu sait pourquoi (*Allah a'lem*) on ne doit pas fumer devant un aîné, chanter devant lui ou raconter des histoires frivoles, ni écouter des chansons, tenir des propos grivois, ou simplement parler trop fort. Ni serrer la main des femmes quand on est un homme, ou tendre la main à un homme quand on est une femme. Et cent autres règles fines comme un cheveu, subtiles, presque invisibles qui tissent leur voile autour du corps, le vêtent de délicatesse. Que ces règles évoluent, se transforment, on ne saurait s'y opposer, mais on pourrait regretter que disparaissent totalement ce qu'on pourrait aussi appeler politesse, ou civilité.

SHI'R : Poésie savante, pendant du Ghna, plus populaire.

SIG : Au singulier : Siga. Un jeu composé de huit bâtonnets d'environ quinze centimètres de long, pyrogravés sur une face de motifs géométriques variés. On les trouve dans toute les boutiques, sur toutes les nattes, tous les tissus de tous les vendeurs de Chinguetti. Les femmes les font tourner dans la main d'un geste vif sans en répandre un seul, on les jette ensuite pour compter les faces nues… Hélas, je n'en ai pas compris davantage, sinon qu'on compte les avancées de chacun sur le sable en y plantant une branchette de la taille d'une allumette, ou en déplaçant une petite crotte de chameau ou de chèvre bien sèche, au besoin une dune miniature est installée tout exprès dans la boutique à cet usage !

T

TECHNICIEN DE CATASTROPHE : C'est la formation que poursuit le jeune homme qui passe cette soirée avec nous sous la khaïma. Une nouvelle formation dans les métiers humanitaires. Pour l'instant, il est là, près de Chinguetti, dans une oasis désertée où quinze familles ne viennent plus qu'à la saison des dattes, il tente de les convaincre de revenir, de ne pas laisser mourir la cité de leurs ancêtres, mais je ne sais de quels arguments il dispose. L'année dernière il était en Bosnie d'où viennent les terribles histoires qui continuent à le hanter jusqu'ici.

TEMPS : L'aéroport blanc éblouit l'œil, arrondit des arcs, des coupoles. Le ciel verse sur lui sa luminosité à ras bord. On attend on ne sait quoi, quelqu'un peut-être, ou que quelque chose soit prêt, on ne sait pas. On attend. Dès l'arrivée, le ton est donné. En Europe, dit-on, vous avez l'heure, en Afrique, nous avons le temps.

THÉ : Le premier est amer comme la vie, le deuxième doux (sucré) comme l'amour, le troisième léger (suave) comme la mort. En vérité, chacun est délectable et vivifiant. Trois gorgées minuscules de chaleur et de force qui laissent dans le palais le goût de l'essentiel.

TRIBU : La tribu est presque un État dans l'État. Elle joue un rôle capital, détermine les alliances, et les haines. La solidarité tribale va très loin, pour le meilleur et pour le pire. Si la tribu est grande, elle se constitue en fractions, les fractions se divisent en clans, les clans comptent plusieurs familles formées d'individus…

Z

ZERG : Encore un genre poétique : la culture bédouine en abonde !

ZOUGLIA : Juste la monnaie du pays, mais

ne comptez pas sur moi pour vous donner le cours du change, ni celui du bracelet d'ébène. À vous de voir !

ZWÂYA ou **ZOUAÏAS** : Lettrés (on dit aussi, mais gare à l'usage qu'on en fait : marabouts, sages, savants). Barik Allah (digne ancêtre de Baba Miské, bienvenu pour clore ce très rudimentaire dictionnaire) fut un grand zwâya dont on a conservé le souvenir. Objecteur de conscience avant la lettre, il refusa de se battre contre les tribus arabes à l'époque de la Charr Bobba. Arrêté, puis libéré, il s'exila vers le nord, accompagné par de nombreux disciples. Grand érudit, il revint du pèlerinage à La Mecque avec un véritable trésor livresque. Il devint le protecteur respecté de toutes les victimes de guerre qui venaient se réfugier auprès de lui. Il régnait sur un territoire d'environ 100 km de rayon autour d'Atar, il fit alliance avec des tribus guerrières pour assurer la sécurité de tous ceux qui s'étaient placés sous sa dépendance.

On dit parfois que chaque être humain refait au cours de son développement tout le parcours de l'humanité. Je pense pour ma part qu'il est habité par toutes ses cultures. Comme une graine enfouie que la rencontre fait germer, chaque culture, chaque mode d'être trouve en nous son écho, affaibli, débile certes, mais reconnaissable. C'est en moi que je rencontre l'autre, le juif, l'arabe, le burkinabé, l'indien, le nomade. Je le reconnais, je reconnais en lui une part d'être restée inaccomplie et qui s'épanouit fugacement dans la rencontre.

Jamais je n'ai marché pieds nus sur la terre des hommes, jamais je n'ai levé les yeux sur le ciel étoilé, sans reconnaître que j'étais de là, de cette terre-là, sable, grès, granit, latérite, terre épaisse et noire, boue, glèbe, poussière, et de ces lumières-là piquées au loin à d'infinies distances les unes des autres, dessinant les histoires qui nourrissent nos vies, les croyances qui guident nos destins.

SHUHRID SHAHIDULLAH

Aide

Traduction de l'anglais par Cécile Oumhani
Version originale en bengali

Pour l'amour du ciel, ne meurs pas de faim
si tu n'as rien à manger, ne mange pas
mais pourquoi faut-il donc que tu en meures
est-ce si important ?

regarde, on fait tant d'efforts pour t'aider :
d'incessants navires humanitaires dans ton pays et à l'étranger
tout cela ne signifie donc rien pour toi et ton entêtement ?
s'il faut que tu meures, mange au moins quelque chose avant
si tu n'as pas de riz, alors mange la poussière
qu'y a-t-il de mauvais à cela ?

si nécessaire même, prends un emprunt, un microcrédit
et si tu ne peux rembourser, ne te tracasse pas
tes enfants le feront pour toi
en déférence à ton héroïque emprunt
l'État saura faire preuve de clémence
au moins pour les frais de service

ne sois pas si têtu
si tu veux encore mourir, s'il te plaît
n'oublie pas de manger quelque chose avant

de n'avoir pas même de quoi te payer à manger
eh ne nous fais pas mourir de honte
en mourant de faim, espèce d'imbécile

পরিত্রাণ

না খেয়ে ময়ো না হে
খাবার না থাকে তো না খেয়ে থাকো
মরতেই হবে কেন মরা কি এতটা জরুরি

এত এত ত্রাণ পরিত্রাণ দেশি বিদেশি তৎ পর-জাহাজ
তোমার জেদের কাছে কি কিছু নয়

যদি মরতেই হয়, তার আগে কিছু খাও অওত, চাল না
পেলে খুদ, খারাপ কী,
প্রয়োজনে ঋণ নাও ক্ষুদ্র, ক্ষুদ্র, তুমি না পারো তোমার
সভান নিশ্চয় সুদ দিয়ে দেবে
অথবা রাষ্ট্রও ভাবতে পাওে কিভাবে
বীরোচিত এই ঋণ, নিদেন পক্ষে সুদ, করা যায় মওকুফ

অবুঝ হয়ো না অতো-- মরতেই হয় যদি, তার আগে মনে
করে খেয়ে নিও কিছু

না খেয়ে মরে গেয়ে আমাদের লজ্জায় মেরো না বেওকুফ

YAHIA BELASKRI

LA MER BLANCHE DU MILIEU ET SES FANTÔMES

C'est ainsi que les Arabes ont appelé la mer Méditerranée, *mare nostrum* (notre mer) pour les Romains. Mer, nôtre, au milieu des terres qui l'entourent, l'Europe au Nord et les pays d'Afrique et du monde arabe au Sud, berceau civilisationnel, continent liquide pour les écrivains de l'École d'Alger, Gabriel Audisio et Albert Camus.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Elle n'est plus si blanche puisqu'elle est devenue une mer de sang. Ne restent que les ruines des civilisations millénaires qui ont nourri cette mer. Les vagues ont englouti le peu d'humanité qui s'y était abreuvée. Notre mer est devenue le plus grand cimetière où se sont abîmés femmes et hommes, des enfants aussi. Selon l'ONG néerlandaise *United for Intercultural Action*, 34 361 personnes y ont trouvé la mort en 15 ans.

C'est un crime que personne ne revendique, aucun État, aucune institution, d'autant que généralement il n'y a pas de cadavres. Et lorsqu'il y en a, « personne ne veut s'en charger », nous dit Cristina Cattaneo, médecin légiste italienne, car ce sont des « naufragés sans visage dont on ne sait d'où ils viennent et dont on peine à trouver ceux qui pourraient les réclamer ».

Pas un jour ne passe sans que des informations nous parviennent sur les naufrages qui y ont cours. Chassés par les guerres, la famine, le chômage, l'absence de perspectives, l'humiliation subie dans leurs pays aux mains de dictatures corrompues et discréditées, ces femmes et ces hommes n'ont qu'un choix, partir. Ce n'est pas une mince affaire car cela se réalise dans des conditions épouvantables : rackettées par des passeurs sans vergogne, humiliées par toutes les polices qu'elles rencontrent, molestées et violées à l'occasion, ces personnes ne sont pas moins dignes que celles qui, dans les pays du Nord, regardent leur nombril, soucieuses de leur confort, indifférentes aux soubresauts du monde.

Au nom de la protection de son identité – laquelle ? celle chimérique de la pureté ? –, l'Europe se ferme et s'enferme, élevant murailles et barbelés ; ne manquent que les miradors pour nous rappeler de tristes souvenirs.

De tout temps, les hommes ont migré pour de multiples raisons, des hommes ont quitté leur domicile pour aller vivre ailleurs. Et sans remonter aux origines et sans aller loin, l'Europe a connu des mouvements de populations importants tout au long des siècles. Les motifs qui incitent à la migration sont nombreux et complexes. Avant tout, c'est la peur qui pousse des populations à s'expatrier lors de guerres et conflits, aussi sous des régimes dictatoriaux qui exercent souvent une répression féroce. Ensuite, il y a bien entendu les motivations économiques. Quand la faim vous tenaille et qu'on n'a pas accès à la nourriture, à l'eau potable ; quand on a froid et que l'on est privé de logement ; lorsque, malade, on n'a nul droit aux soins, lorsque l'on vous interdit l'accès à l'éducation, n'a-t-on pas envie de partir ailleurs ? N'est-il pas légitime de penser que l'on peut être libre, heureux ailleurs ?

Ceux qui viennent du Sud sont des êtres aussi légitimes et dignes que ceux du Nord. Pourtant, la liste est longue des forfaits commis à leur encontre.

Ces dernières années, un vent de folie a soufflé sur le continent européen. En France, un maire Front national a dit à un sénateur : « C'est parce qu'il y a des hommes comme toi, qui vont

prendre la place des Français, que je me bats. » Le sénateur de 73 ans est fils de Républicain espagnol ! D'autres maires déclarent : « Pas de musulmans chez nous ! » Quitte à prendre des étrangers, autant que ce soit de la même religion. À Béziers, le maire ne veut rien, ni yézidis, ni mazdéens, ni autre chose.

Des exactions répétées se multiplient partout dans cette Europe qui se bunkérise. Qu'ont-ils tous à crier haro sur le baudet, à polémiquer, injurier ? L'Europe donne une image bien terne, hideuse plutôt, d'elle-même. Tout s'emballe. Les hommes politiques s'étripent, les médias renchérissent, les sondages mentent, les réfugiés eux, Syriens, Afghans et autres, pleurent et courbent l'échine.

Pendant ce temps, la Syrie, sous le joug de Bachar al-Assad et de Daech a implosé ; disloquée, ce n'est plus un pays, mais des ersatz de provinces plus ou moins autonomes qui se déchirent et où il pleut des bombes. Les montagnes stériles de l'Afghanistan répandent jusqu'à nous l'écho de la désolation. Ailleurs, ce n'est pas mieux : Érythrée, Somalie, Irak, etc. Quant au chaos libyen, il est imminent, avec son lot de persécutés en quête de refuge.

La Déclaration universelle des droits de l'homme stipule, dans l'article 13, que « toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un État ». Son alinéa 2 précise que « toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays ». Et l'article 14 d'enfoncer le clou : « Devant la persécution, toute personne a le droit de chercher asile et de bénéficier de l'asile en d'autres pays. »

N'est-il pas légitime de partir de chez soi quand on y souffre et qu'on n'y est pas protégé ? Les Droits de l'homme n'ont-ils été conçus que pour les habitants des pays riches, européens et américains ?

Pourtant, il est bon de rappeler que les migrations n'ont pas toujours été dans le sens Sud-Nord. Au début du XIXe siècle, ce sont les Européens qui migraient, essentiellement vers les pays du Nouveau Monde (États-Unis d'Amérique, Australie, Nouvelle-Zélande). Ils partaient dans le cadre de la colonisation et de missions, mais également pour des raisons économiques.

Notre mer connaît une réalité acerbe car l'outrage est insupportable. Des milliers de femmes et d'hommes tentent de la traverser en quête d'une halte ; ils sont nombreux, après avoir connu les pires avanies dans leurs périples, à s'y abîmer. Je pourrai citer nombre de naufrages, en voici quelques-uns qui expriment la lâcheté et l'indifférence.

Le 24 décembre 1996, à Portopalo di Capo Passero, en Sicile, au bout du bout de l'Italie, un rafiot fait naufrage avec 300 personnes à bord, des Indiens, Pakistanais, Tamouls : 283 morts. Lorsque les pêcheurs du coin remontent leurs filets, ils trouvent des vêtements, des chaussures, des pièces d'identité et parfois un bras ou une jambe qu'ils s'empressent de rejeter à la mer. Pour ne pas attirer l'attention sur leur village, ont-ils dit. Même le curé a observé le silence et a couvert ses ouailles. Ce n'est que 5 ans plus tard que la vérité éclatera grâce à un pêcheur qui a eu le courage de parler. Les corps n'ont jamais été repêchés. Trop cher, semble-t-il.

Le 3 octobre 2013, près de Lampedusa, une embarcation chavire ; à son bord 500 femmes et hommes originaires des pays d'Afrique ; bilan : 366 morts.

En avril 2015, deux naufrages de bateaux surchargés font 800 morts pour l'un, 400 pour l'autre. Des chiffres démentiels sans aucune réaction ni compassion des États, que ce soit ceux de départ ou ceux où devaient parvenir ces réfugiés.

Ces naufragés subissent une double injustice, « noyés en mer et dont, ensuite, personne ne se préoccupe », déplore Cristina Cattaneo. Si cela avait été une catastrophe aérienne, « les autorités du pays où elle est advenue, mais aussi de ceux dont des ressortissants ont péri, en particulier s'il s'agit d'États européens ou nord-américains, s'empressent de dépêcher des experts, du matériel servant à récupérer les cadavres, aux autopsies, à l'identification des corps. Et, pour bien les connaître, les membres de la communauté médico-légale jouent bien souvent des coudes pour

être présents. Or, dans ce cas-là, rien. » Rien, nous dit la médecin légiste. Ce ne sont pas des gens du Nord. Ce sont des fantômes qui viennent d'Afrique subsaharienne, de Syrie, d'Érythrée, d'Afghanistan, du Proche et du Moyen-Orient. Une multitude qui gît au fond de l'eau. Un jour, ce continent liquide va se refermer pour noyer nos certitudes et balayer l'indifférence. Des corps gonflés d'eau et de sel montera la complainte de la révolte. Alors, les fantômes des femmes et des hommes, naufragés du mépris et de l'humiliation, reviendront hanter nos nuits et demander des comptes. Celui d'Aylan Kurdi, enfant kurde âgé de 3 ans, mort sur une plage turque, conduira cette marche macabre de la mémoire.

Je pourrai égrener longuement les dates et le nombre de morts et de disparus sans sépulture. Là n'est pas la question car l'horreur ne se quantifie pas et il y a longtemps que la Méditerranée est devenue un tombeau, au moins depuis le XVIIe siècle et l'expulsion des Maures et des Juifs d'Andalousie.

En 1896, des colons français, armés, attendaient sur les falaises d'Arzew les pateras pleines de pauvres hères qui arrivaient d'Alicante et leur tiraient dessus. La Méditerranée est aussi le sépulcre des Espagnols qui avaient pour projet de trouver un lieu refuge pour vivre mieux. Ce continent liquide qu'évoquaient des écrivains de l'École d'Alger est devenu un cimetière dans une indifférence insupportable. Pourtant, de part et d'autre, ce sont des femmes et des hommes qui se ressemblent.

Au Sud, des femmes et des hommes humiliés, éreintés, cherchent la main tendue, la fraternité. Au péril de leur vie, ils enjambent la mer blanche du milieu, matrice de tant de civilisations depuis la Mésopotamie à l'Empire romain, en passant par la civilisation égyptienne, phénicienne, berbère, grecque, pour trouver un moment de répit, une source où étancher leur soif, un lieu pour se poser.

Au Nord, il y a des femmes et des hommes qui n'entendent pas. Ils n'entendent ni les cris des hommes ni les hurlements des vagues qui les happent et les emportent à jamais. Ils n'entendent pas non plus le son des chairs déchiquetées par les barbelés érigés aux frontières, à l'Est et à l'Ouest. Ils n'entendent rien d'autre que leur confort et le gargouillis de leur nombril.

Albert Camus disait : « Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul. »

Honte aux dirigeants des pays du Sud, ceux des pays arabes et ceux des pays africains, préoccupés seulement par le pouvoir et leur enrichissement, souvent des autocrates en déliquescence, qui martyrisent leurs enfants, les privent d'espoir et de dignité, et les destinent à la mort.

Honte à l'Europe qui se ferme et s'enferme, élève des murs et des frontières infranchissables, s'émouvant à peu de frais.

Si la mort d'un homme est un scandale, celle de milliers est une défaite de l'Homme. Nous sommes tous responsables de ce crime abominable qui devrait être érigé en crime contre l'humanité et sanctionné en tant que tel. Plutôt que de harceler ceux qui aident les réfugiés, il est temps d'adopter les seules armes d'une humanité en déshérence : la bienveillance et la bonté. Ne regardez plus celui qui vient de loin comme un ennemi dont la seule pensée serait de vous arracher votre pain si ce n'est votre croissant. Demandez-lui s'il a faim, s'il a soif, pansez ses blessures et offrez-lui un sourire. Il saura s'en souvenir. Il reprendra à son compte ces mots de Frantz Fanon : « Il y a de part et d'autre du monde, des hommes qui se cherchent. » Seulement des hommes qui se ressemblent et partagent une même ambition, celle d'être heureux.

ÉRIC SARNER

Embrouillement

Action d'embrouiller ou état de ce qui est embrouillé

Dictionnaire de l'Académie française, 1932

Cela fait cinq jours que j'ai quitté Alger avec Farid, un petit homme costaud et jovial qui parle un français comme chanté en arabe ; des mots français filés en un rythme chaabi. Farid est taxieur, c'est-à-dire un chômeur équipé d'une voiture empruntée et qui pourrait vous emmener au bout du monde ou presque. Nous, nous allons vers le sud.

Ce nouveau matin, comme tous les autres, Farid est descendu acheter *El Watan*, le quotidien, et nous voilà sur la petite terrasse de l'hôtel, devant café et friandises.

Au milieu d'un croissant, Farid suffoque.

– Farid, il y a un problème ?

– Heu ! Non, pas de problème… Seulement… Je t'explique : tu sais… Toufik…

– Toufik ? Tu parles du général ?

– Oui, le général… Eh bien, regarde… Il y a une photo de lui dans le journal…

– Oui, je vois… Mais qu'est-ce qu'elle a de particulier cette photo ?

– Justement, elle n'a rien de spécial… Mais, jamais de ma vie je n'avais vu la tête de Toufik ! C'est un type qui se cache. Et pourquoi est-ce qu'ils montrent Toufik dans le journal ? C'est la première fois. C'est bizarre… C'est incroyable, ça !

Depuis des décennies, toute l'Algérie connaît le nom et la réputation du général Toufik qui possède cette particularité de se vouloir inaccessible. Il est rarement présent dans les manifestations officielles et, quand il y est, il n'apparaît sur aucun cliché ni reportage télévisé.

Si l'on tape *Général Toufik* sur un moteur de recherche, voici ce qui apparaît au-dessous du bandeau « images… » :

1° Quatre fois le même portrait, de type photo d'identité. Trois sont en noir et blanc, le dernier a probablement été colorisé.

2° Trois clichés représentant :

a) Abdelaziz Bouteflika, le président de la République

b) le corps, gisant dans son cercueil, du chanteur kabyle Matoub Lounès, assassiné le 25 juin 1998

c) la couverture d'un livre de Hichem Aboud *La Mafia des généraux*.

On apprend que le général Lamine Médiene, dit Toufik (ou Tewfik), né en 1939, a été formé en URSS, et plus précisément dans les services du KGB. De retour à Alger, il est ensuite arrivé, de promotion en promotion, jusqu'à la tête du

Département du renseignement et de la sécurité (DRS), les services spéciaux de l'armée dont il est responsable depuis 1990. Toufik est donc le patron des patrons des services de renseignement (« l'intelligence ») algériens.

Il faudrait en savoir davantage sur cet homme que la presse nomme tantôt le *Dieu de l'Algérie* tantôt l'*Homme des ténèbres.* Voici : « Cet amateur de cigares qui apparaît rarement en public possède, par le biais de ses réseaux et de sa fonction, un puissant ascendant sur les médias, les partis politiques, les lobbies d'affaires et les différents courants de l'armée. »

Un long moment a passé. Maintenant, nous roulons dans Djelfa. Tandis que je prépare la journée, Farid, au volant, reste silencieux, quand soudain :

– Vraiment, j'en reviens toujours pas…

Je vais lui demander de quoi il parle quand je réalise qu'il n'a pas cessé de penser au journal.

– C'est bizarre… Toufik… Sa tête…

Farid laisse passer quelques secondes, regarde par la portière les rues blanches et poussièreuses de la ville, allume une énième cigarette et, appuyant de toutes ses forces et sans raison sur le klaxon, il clame :

– Et si c'était PAS lui !?!

Je m'interroge, n'est-ce pas, sur ces mille incertitudes croisées tout au long du voyage. Je parle du désarroi, exprimé ou non, de mes interlocuteurs quant à ce qu'on peut croire ou pas.

Ils ne savent pas… Ils ne sont pas sûrs… Peut-être oui, peut-être non… Qui ? Quand ? Quoi ? Comment ? Où ?

De quoi s'agit-il ?

On a beau ne jamais savoir vraiment ; on ne peut pas tout savoir. Il y a même des moments où il vaut mieux ne pas savoir. Et du point de vue inverse, il est certainement des cas où il est préférable de ne pas faire savoir.

Sans exagérer, il est permis de rappeler que le flou est un matériau malléable et ductile et qui, si c'est fait avec adresse, peut rapporter gros. Il est sans conteste que le flottant peut porter loin. Il est probable que l'indistinct est inattaquable. Que le doute énerve. Que le précaire fatigue et que le nébuleux exaspère.

Mais voilà que moi aussi je reste imprécis, un peu trop, disons… général.

On sait qu'en Algérie l'armée, issue de la guerre d'Indépendance ou se légitimant d'elle, a tous pouvoirs sur toutes les décisions. Sans doute pas lorsqu'il s'agit du bitumage d'une route de l'Ouarsenis ni de la distribution du Hamoud Selecto, fameuse limonade, dans la région de Touggourt. Mais, sur l'ensemble des arbitrages engageant le présent et l'avenir du pays (j'oublie ici la réinterprétation du passé), l'armée a toute latitude.

Je ne suis ni le premier ni le dernier à mentionner l'opacité entretenue par les gouvernants algériens de toutes les époques.

À l'évidence, pendant la guerre contre la puissance coloniale, le secret a été une technique de commandement et d'action indispensable. Le secret, à ce moment-là, était au cœur même de la clandestinité. Mais, comment expliquer qu'il soit devenu un outil d'administration ?

Invisibilité, distance absolue et absolument maintenue, brouillage des commu-

nications et des consciences, brume, omissions et tortillage : les éléments d'une méthode.

Un dispositif de gouvernement.

Pour tout dire ou presque, l'anguille sous la roche, le pot-aux-roses sans roses, les mèches vendues puis revendues plus cher, les chiffrages et contre-chiffrages successifs ont fini par fonder une tradition vivante et constamment revivifiée, un art parfait d'affoler, de vandaliser les âmes, les cœurs et les pensées de tout un peuple.

Cet art, ces dispositifs on les connaît ailleurs, certes, mais jamais tant adroitement mis en œuvre qu'ici, en Algérie. Voilà un point d'où ne sort pas l'ombre d'un doute.

Du DRS (que dirige toujours le général Médiene à l'heure où j'écris), j'ai appris qu'il était considéré par beaucoup comme la « colonne vertébrale » du régime, et même, selon l'ancien président Boumédiène, sa « moelle épinière ».

Sur le général T., je note deux témoignages récents. L'un prétend qu'il est le seul centre de décisions en Algérie. L'autre affirme que Toufik est un personnage fictif.

« T. n'existe pas. »

Le texte qu'on lira ici a été écrit en 2011, au moment du trop fameux « Printemps arabe ». Il évoque un personnage majeur du régime que l'Algérie a connu depuis 1962. Le général Mohamed Mediène, dit Toufik, a été l'homme le plus puissant du pays pendant plus d'un quart de siècle, notamment à la fin des années 90. « Rab Dzaïr » (Dieu de l'Algérie), comme aimaient le surnommer ses supplétifs, était à la tête du DRS, le très redouté Département du renseignement et de la sécurité. Limogé par l'ex-président Bouteflika en octobre 2015, le général Toufik a été arrêté en mai 2019 et condamné, en septembre, à 15 ans de prison ferme pour « complot contre l'autorité de l'État ».

Maître du secret, as des dessous de cartes, virtuose des mystifications, Toufik aura été l'un des représentants les plus remarquables d'un système basé sur l'abus de pouvoir.

C'est à un tout nouveau type de relation entre la société et l'État qu'aspire le « Hirak », cet immense mouvement populaire inauguré en février 2019 et qui perdure.

Extrait d'*Un voyage en Algéries*. © Plon, un département de Place des éditeurs, 2012.

OLIVIA ELIAS

Extension du territoire

juillet 2019
(poème évolutif)

1

Route de Jérusalem
Palestine occupée
Ramallah-Qalendya checkpoint
2,5 km/1 h 30

dunam par dunam
route de contournement
par route de contournement
colonie…
(mots honnis à jeter aux orties)

né dans les convulsions
des terres d'Europe
le tsunami de flammes dévaste
tout sur son passage

2

Had, having, and in quest to have, extreme[1]

l'esprit de conquête-bec-d'acier
plane dans le ciel si bleu
de Palestine

témoin : l'hirondelle

3

AU VU & AU SU

extension du territoire du
bannissement

patience à la mesure
de l'éternité
sur la route de Jérusalem
Palestine occupée
colère aussi

4

AU VU & AU SU
AU VU & AU SU
AU VU & AU SU
(7 fois répétée l'épitaphe pour les
Conquérants)

Moi, scribe de Palestine occupée, 19e année
du XXIe siècle, 1 441e année de l'hégire

1. Shakespeare, « The expense of spirit in a waste of shame »
(Sonnet 129).

Signe distinctif

juillet 2019

1

Corps-de-femmes-sous-draps-noirs
peuples-sous-draps-noirs

trous pour regards

au vu & au su
tombent jeunesse
scalpée

2

Cet été-là nous devînmes
experts en construction de béquilles
partout sautillent les
hommes-hérons

avec des béquilles pourrais-je enjamber
la mer ou si eaux démontées
me réfugier dans l'Arche de Noé
construire un phare pour éclairer l'horizon
monter à l'assaut de la Tour de Babel
creuser un tunnel et surgir par une
nuit de lune noire sur le Mont des Oliviers
ou l'Esplanade des Mosquées

là m'attendra un cheval invincible qui
m'emportera loin très loin

3

Chevauchant nos coursiers blancs
nous jouerons au polo avec les étoiles
au vainqueur la lune !

4

En d'autres temps sous d'autres cieux
pour un larcin de rien (du pain)
oreille coupée une seconde

François Villon ta petite maman allait
fichu bien serré sous le menton même
à la saison des cerises rouges

aujourd'hui dans ce ghetto de Méditerranée
partout sautillent les
hommes-hérons

moi n'ai rien pris à personne et ne réclame
que ma maison mon olivier et mon champ

au bas du dos tatoué le signe distinctif
une béquille
de ceux condamnés à perdre corps & vie
par droit absolu de Conquête

5

Pourtant petite j'aimais les guirlandes
et les robes de princesse
elles dorment aujourd'hui dans
la valise des rêves

des contes de mon enfance seuls
les ogres se sont réincarnés
occupées ailleurs les bonnes fées
veillent sur d'autres berceaux

6

Immense le champignon atomique
dans le ciel de Méditerranée

Festival, femme, robe

juillet 2019

Éclatante actualité de Shakespeare

Un palais de festival décor
bleu de Méditerranée sur
le tapis rouge s'avance
juchée sur de hauts talons
une femme pleine de rage

elle tourbillonne sourit
à pleines dents
heureuse de tourbillonner
devant les caméras
du monde entier

sur sa robe peinte
Jérusalem Jérusalem
qui brûle
et n'en finit pas
de brûler

et elle tourne
tourne
heureuse de tourbillonner
dans sa robe peinte

une valse folle
Nérone ivre
de jouissance
enveloppée dans les voiles
de Jérusalem
en flammes

VALÈRE STARASELSKI

Les cigognes

Il m'a été donné une fois d'assister à un procès, un procès d'assassins. C'était au début de 1946… Un garde forestier nommé Janinas Wycech et son assistant Kosiak avaient découvert dans la forêt un abri où se cachaient un avocat de Bransk et son épouse enceinte. On ne connaissait pas leur nom. Ils ont abattu l'avocat mais se sont retrouvés à court de munitions pour sa femme. Sur ces entrefaites, ils ont envoyé un dénommé Waclaw Kiatkowski chercher des cartouches à la maison du garde. Et Waclaw en a rapporté deux. Ensuite ? Kosiak a rechargé le fusil et a tiré sur la femme qui était assise à quinze, vingt mètres de distance. Il l'a manquée. Janinas Wycech s'est alors emparé du fusil et lui a tiré dessus à son tour. Lui aussi a raté son coup. Peut-être parce qu'ils étaient ivres tous les deux… Comme ils n'avaient plus de munitions, ils l'ont battue à coups de crosse, puis ils l'ont chargée sur une charrette. Ils l'ont emmenée à un endroit où un trou venait d'être creusé. Lors de ce procès, j'ai entendu un témoin, j'entends encore le timbre de sa voix : « Quand nous avons embarqué la femme dans la carriole, Kosiak a dit qu'elle avait peut-être quelque chose et s'est mis à la fouiller après lui avoir arraché sa jupe. Elle était toujours vivante, car elle a bougé le bras et ne s'est pas laissé faire au moment où il lui tirait la jupe. Mais elle demeurait muette. Quand on l'a débarquée de la charrette, elle a encore essayé de s'agripper à un rancher. Elle y a laissé une trace de main tout entière ensanglantée. On l'a ainsi jetée encore vivante dans le trou. Au fond du trou, pendant qu'on rebouchait, elle essuyait d'une main le sable qui lui tombait sur le visage. » Une courte annonce de service couvrit une nouvelle fois sa voix. « Cette femme, lorsqu'elle s'essuie la figure, la nuit, dans mes rêves, elle a toujours les mêmes traits, le même visage : le visage de ma mère… » Articulant ces derniers mots avec difficulté, il paraissait essoufflé. « Je peux dire que les deux ordures ont été condamnées, mais qu'ils ont échappé à la potence. » Il se tut. Puis, jetant de furtifs coups d'œil à la file de voyageurs qui s'était formée pour se présenter à l'embarquement du vol pour Tel-Aviv, il eut encore le temps de raconter :

« Un autre jour, je me trouvais dans un village, près de Katowice… Dans une antenne du Comité central des Juifs polonais. » Son visage avait soudain pris une expression de tension. « Une paysanne s'était présentée. C'était l'été, en juillet. Elle tenait à la main une grosse boîte en bois qu'elle ne lâchait pas. Quand on lui a demandé ce qu'elle voulait, elle a répondu : "J'ai appris par des voisins qu'ici on rachetait des enfants juifs. J'en ai justement un dans la boîte. Il doit avoir trois ans." Interloqués, on lui a alors demandé de l'ouvrir, cette boîte. Elle s'est penchée pour ouvrir la boîte et, là, nous avons été frappés de stupeur. À l'intérieur gisait, recroquevillé, un enfant qui ressemblait plutôt à… enfin… je peux dire qu'il était totalement immobile et les yeux pétrifiés. Il regardait dans une même et

unique direction. Cette petite chose, cet enfant, ne pouvait pas bouger. Il lui était impossible de remuer ses jambes et ses bras. Sa bouche était tordue et n'émettait aucun son. Sa langue était déformée et recouverte d'un liquide qui coulait de sa bouche… Il était resté tout le temps, ainsi, dans cette boîte, depuis le moment où la paysanne l'avait reçu de ses parents, alors âgé de quelques mois, jusqu'à ce qu'elle nous l'amène ! Quand elle s'est aperçue de l'effet sur nous de la vue de l'état de l'enfant, elle a commencé à se justifier : elle avait eu peur que des voisins ne la dénoncent comme gardant un enfant juif ! Aussi l'avait-elle tout le temps tenu enfermé dans une boîte qui se trouvait au grenier. Pour qu'il ne manque pas d'air, elle avait percé quelques trous. Elle montait de temps en temps pour le nourrir. Heureusement que la guerre était terminée ! Et qu'elle pouvait le rendre à des Juifs ! Je me souviens que la peau de la figure, du cou et des bras de cette femme était recouverte d'une fine couche de sueur…

Un responsable du Comité a versé une certaine somme d'argent à la paysanne et l'enfant a tout de suite été transporté à l'hôpital où l'on a dû s'efforcer de le sauver.

Varsovie a été rasée presque en totalité. Vous vous doutez qu'ici, dans ce pays, les Polonais, les chrétiens, oui, des milliers… Pour les Polonais, les autres aussi. Oui, car ils étaient polonais, eux aussi, les Juifs… comme chez les noirs, j'entends par là dans les pays baltes ou l'Ukraine… sous les haies, dans les champs, les prairies, les bois, sous la terre labourée, les étables même…

« Les noirs ? interrogea Cyril en fronçant les sourcils.

— Oui, on les appelait les noirs, les Lettons et les Ukrainiens, à cause de la couleur de leur uniforme », expliqua le vieil homme d'une voix qui pour être ferme n'en était pas moins lasse, voire traînante par moments, avant de poursuivre par ce récit : « Une fois, j'étais caché dans les blés avec d'autres. D'autres qui avaient entendu comme moi. On savait que la veille une exécution de Juifs avait eu lieu dans la forêt de Lomazy. » Sa main droite s'échappa du genou pour indiquer une direction imaginaire. « Un type, un seul, Baruch Goldszer, s'en est sorti. Oui. (Il tourna alors son visage vers Katell.) Oui, il a réussi à s'en sortir vivant !… Cette histoire que je raconte là a même été reprise dans un livre. » Plus ses paupières se plissaient et plus le bleu de ses yeux brillait d'intensité. « Oh, je m'en souviens très bien. L'hiver avait cédé la place au printemps et, au soleil, il avait fait chaud d'un seul coup. Tout le printemps jusqu'à l'été. Une chaleur énorme ! Juillet n'était pas fini… C'était le matin, l'air s'était réchauffé, mais il ne tremblait pas encore au-dessus des blés. Il y avait même des odeurs de foin qui nous parvenaient avec des bouffées de vent. Il faisait si chaud que des papillons blancs tournoyaient un peu partout et se coursaient sans fin au-dessus de nos têtes. Oh oui, comme je m'en souviens, mon Dieu. C'est là que j'ai compris. Que j'ai fini par comprendre vraiment… On leur avait ordonné de se déshabiller complètement et de s'allonger par dix, les uns à côté des autres. Les Allemands, les Ukrainiens et les Polonais avaient choisi les plus jeunes et les plus vigoureux. Ils les avaient emmenés à l'écart et leur avaient fait creuser des fosses. Baruch faisait partie de ce groupe…

Ils ont creusé trois fosses de huit mètres de long, huit de large et trois de profondeur. Les Allemands et les autres y ont fait descendre des fournées de vingt personnes. Les femmes y ont été conduites en premier et abattues. Les unes der-

rière les autres, en file indienne : elles s'affaissaient et basculaient sans un mot, sans un cri. Les enfants, eux, y ont été jetés vivants après avoir été transpercés à la baïonnette. Lorsqu'ils en ont eu fini avec les femmes et les gamins, ç'a été le tour des hommes. Ils devaient rester couchés face contre terre. Et ceux qui tentaient de relever la tête recevaient des coups de bâton ! Baruch est lui-même resté allongé à côté des fosses, de huit heures du matin à quatre heures de l'après-midi. C'est lui qui m'a rapporté tout ça ! Il m'a raconté que, comme on leur avait interdit de parler, il leur était impossible de s'organiser pour une évasion. Mais lui, sachant qu'il allait de toute façon mourir et qu'aucun des siens ne l'accompagnait, il a tenté le tout pour le tout. Oui ! Il a bondi et s'est élancé ! On lui a tiré dessus. Il m'a dit qu'il entendait les balles bourdonner autour de lui comme des abeilles. Grâce à Dieu, il a réussi à s'enfuir tel qu'il était, tout nu, dans la forêt de Miedzyrzec où il s'est terré. En fin de compte, après quelques jours, un chrétien lui a donné des sous-vêtements… » Soudain, il se détourna du tableau pour les envelopper tous de son regard qui s'était adouci. « Comme je vous le disais, le lendemain, nous étions plusieurs à être cachés parmi les blés, accroupis, à nous taire, et nous entendions les paysans qui travaillaient à côté. On percevait très bien chacune de leurs paroles. C'étaient des vieux ; des vieux paysans qui causaient entre eux. D'après ce qui m'arrivait aux oreilles, j'ai pensé que ceux qui racontaient étaient au moins trois.

Je n'ai d'abord pas compris ce qu'ils disaient. C'est en voyant la face affaissée et blanche d'un de mes compagnons d'infortune tapi comme moi dans les blés que la réalité a fini par pénétrer puis par s'imposer à mon entendement. Eh bien, ces trois-là rapportaient que, faisant paître leurs vaches non loin du lieu de l'exécution, tout à côté de la forêt de Lomazy, ils avaient entendu des voix. Alors ils s'étaient rapprochés, et là, de manière distincte, ils avaient entendu une voix d'enfant sortant de dessous la terre, du charnier, une voix qui appelait : "Ouvre-moi la porte, maman, j'étouffe." Et ensuite, une voix de femme avait répondu : "Calme-toi, mon petit, je suis blessée, je meurs, je ne peux plus rien faire…" »

BHUJANG MESHRAM

Grand-père

Traduction de l'anglais (Inde) par Cécile Oumhani

« Quand ils sont venus
Ils avaient la Bible entre les mains
Et nous avions les terres. »
Ils ont dit : « Personne n'est noir ou blanc devant Dieu
Venez et prions les yeux fermés. »
J'étais submergé.
Mes yeux se sont fermés, à mon insu.
Quand j'ai ouvert les yeux avec espoir –
Ils avaient les terres et nous avions la Bible.

Il n'y a pas d'autre conte de fée
À raconter aux petits-enfants.
Enseigner la sagesse à grand-père
À cette occasion était magnifique.
J'ose néanmoins ajouter quelques mots.
Après avoir parlé tout seuls pendant un quart de siècle
Vous êtes venus ici avec une voix forte.
Vous êtes les héros des peuples premiers.
Voulez-vous voir l'Inde tribale ?

Les jours de la République et de l'Indépendance
L'art par accident danse dans la capitale.
À ce moment-là, la culture tient un cabaret dans les palais.
Son palanquin et notre procession passent
Sur la même route royale.

C'est très amusant !
Ces forêts, nos prisons, sont chères à tous.
Cette forêt ne peut être celle de Khandava
Parce qu'ici on abat les arbres tous les jours

Vous êtes les bienvenus
On ignore la commission Mandal
On vous emmène visiter le Raj Ghat, le Tajmahal, le Fort Rouge
Et Bastar, Belkheda, Jyotiba et Baba restent invisibles.

En réponse aux félicitations
Vous racontez votre propre histoire :

« Nous nous querellons toute la journée
Le soir nous allons à l'église
Demander pardon et prier. »
La salle résonne sous les applaudissements.
Grand-père, il n'y a rien qui vaille à te dire :
« Quand ils sont venus, ils étaient des vagabonds
Et nous avions l'Histoire. »
Ils ont dit : « Faisons un échange
Et transformons le monde. »
Nous les avons crus
Maintenant ils ont l'Histoire
Et nous avons la liberté.
Grand-père, tu connais Buddha ?

Le poème original en marathi de Bhujang Meshram a été traduit en anglais par Santosh Bhoomkar.

INGRID THOBOIS

NOS PRÉNOMS

Nos prénoms appartenaient au galimatias de nos langues respectives. Je n'ai jamais su prononcer le sien. Il n'a jamais su prononcer le mien. L'écorchement si bien partagé de nos identités traduisait l'unicité de notre lien. Il n'y avait que lui, il n'y avait que moi, pour si mal prononcer mon, son prénom. Au téléphone, 15 ans plus tard, cette distorsion continue de nous souder, et nous ramène à l'évidence d'un passé.

Sahara, mais avec un « ch » au début : voilà comment, moi, je disais.
Ingerat, syllabes nettes comme un papier découpé : voilà comment, lui, il disait.

Ces assemblages de sons reliés à rien, éblouissants comme une couleur jusqu'ici privée de lumière, avaient fait irruption dans nos vies en même temps que nos corps, nos visages et nos voix, à la croisée de nos trajectoires. Nous venions de nous rencontrer, et c'est idiot de dire qu'on n'y était pas destinés : 7 289 kilomètres de distance entre deux lieux de naissance, qu'est-ce que c'est ? Et Google de me prévenir que *cet itinéraire comporte des péages, est susceptible de traverser des frontières nationales, et que ma destination se trouve dans un autre fuseau horaire*.

Nous avions 50 ans tout rond à nous deux. Lui, était pour l'occasion chauffeur, moi, enseignante de français, deux métiers que nous n'exercerions que le temps de notre voisinage dans cette ville poussière où il m'avait aidée à trouver ma maison, comme il m'avait aidée pour tout le reste : dénicher quelqu'un pour creuser mon puits, déneiger mon toit, négocier ceci, transporter cela, mais aussi me veiller, et peut-être me protéger, et puis sécher mes larmes de très jeune amoureuse.

Du souci le plus prosaïque à la blessure la plus intime, du premier au dernier jour de ma vie en Afghanistan, c'est grâce à lui, dont le prénom dans ma bouche le faisait rire si fort, que l'ensemble de ma vie se trouvait simplifiée. Il réussissait à me faire arriver à l'heure à mes cours, traversant sur un tapis volant la ville au trafic dément. Au volant de sa Corolla, il inventait un chemin par jour, à l'aller comme au retour de la faculté, si bien qu'après un an et demi là-bas, je n'ai jamais compris quelle route menait à quel endroit. C'est aussi grâce à lui que je pouvais arpenter Kaboul, globalement interdite à la curiosité des Occidentaux cantonnés derrière leurs barbelés. Silencieuse à ses côtés dans le bazar tacheté de femmes bleues, je passais pour sa sœur – j'étais fière de cette filiation. C'est encore lui qui m'aidait à dépasser les écueils quotidiens de ce pays où plus rien ne fonctionnait, et qui transformaient ma vie en une aventure merveilleusement exténuante.

Pourtant, nous ne parlions presque aucun mot de la langue de l'autre.

Bout à bout, j'ai dû passer six mois à ses côtés, dans sa voiture, à converser dans une langue dont la grammaire n'était connue que de nous seuls. Il parlait dari et pashto. Moi, français, anglais, allemand et autres inutilités. Ayant un peu appris le hindi à l'université, je m'étais réjouie

de reconnaître en dari quelques mots de… ourdou ! Il avait ri devant ma mine déconfite : nous attribuions à des langues différentes les seuls mots de notre maigre vocabulaire commun. À peine avais-je commencé une phrase en dari que mon ami la terminait, comprenant tout. Il ne m'a jamais laissé le temps de conjuguer un verbe, de trouver un mot. Lui, me parlait dans sa langue à laquelle je ne comprenais rien, à laquelle je comprenais tout. Aussi n'a-t-il pas appris un mot de français en une année et demie. Aussi n'ai-je fait, tout ce temps, que stagner dans cette si belle langue qu'est le persan – appelée *farsi* en Iran, *dari* en Afghanistan, et qui présentent à peu près les différences du français parlé en France et au Québec : accents et délicieux archaïsmes lexicaux.

18 mois durant, mon *manuel de persan parlé en Afghanistan* fit un parfait cale-porte.

Cancres et heureux, nous nous trouvions ensemble dotés de l'oreillette universelle du cœur, et nous nous passions de toute traduction. Le réel qui nous entourait constituait le mieux pensé des dictionnaires, aux entrées infinies. Il suffisait de tendre la main pour que la page s'ouvre d'elle-même et jette entre nous le pont délicat de la signification.

Je me souviens qu'un jour où la circulation était particulièrement compliquée, à la suite d'un attentat dont on ne savait encore rien et dont on redoutait tout, l'ami m'avait raconté de bout en bout l'histoire de Leila et Majnoun, Roméo et Juliette locaux. Je n'avais rien et j'avais tout compris, en même temps que Shahagha inventait des détours pour m'épargner ces visions qui ne s'effacent jamais.

Depuis 15 ans que je suis partie d'Afghanistan, nous continuons à nous téléphoner de temps en temps. WhatsApp et ses appels vidéo nourrissent l'illusion dont nous ne sommes pas dupes : nous n'avons jamais été aussi éloignés l'un de l'autre, et il nous est devenu difficile de nous comprendre sans le support des corps et de l'environnement.

Mais tout ce que nous ne savons plus nous dire n'est-il pas contenu dans ma prononciation toujours aussi catastrophique de son prénom, dans sa prononciation toujours aussi catastrophique du mien, qui détiennent le pouvoir de raviver d'un souffle 15 années de lien et autant de souvenirs communs ?

Reste que Shahagha est là-bas, moi ici, impuissante à le mettre à l'abri quand bien même je sais maintenant que son prénom s'écrit en deux mots : *Shah Agha*, que jamais je n'oublie.

Traduction en persan par Shadi Fathi (Shahed)

نام من و او، از پیچیدگی‌های زبان های مادری مان بر می آمد. من، هرگز نتوانستم نام او را به درستی بگویم؛ او هم هرگز نتوانست نام مرا درست به زبان بیاورد. یگانه بودن چنین پیوندی، به لایه های ویژه از هویت ما دو نفر بر می گشت که هر یک از ما به اشتراک گذاشته بودیم. تنها او، و تنها من، نام یکدیگر را چنین بد ادا می کردیم.

در گفت و شنیدی تلفنی پس از پانزده سال هم، باز این کج و کوله گی زبانی است که ما دو نفر را به هم نزدیک می کند و گذشته ها را به یادمان می آورد. من او را همچنان "چاهاگا" - با تاکید بر "چ" در ابتدای نام- صدا می زنم و او هم هنوز مرا "این-گ-رت"، با سه هجا می گوید.

آمیزه ای از همین آواهای نامربوط بود که همانند رنگی فریبنده، اما تا به آن روز دیده نشده، وارد زندگی، فکر و بیان ما دو نفر شد. ساده انگاری است فکر کنم که رسیدن من به او تصادفی

بیش نبوده؛ آن هم با ۷۲۸۹ کیلومتر فاصله ای که بین زادگاه های ماست. یک جست و جوی گذرا در گوگل، به من نشان داد که برای پیمودن این فاصله باید از چندین مرز و کشور گذشت و یک تفاوت زمانی زیاد را پشت سر نهاد.

سن ما، به روی هم، پنجاه سال بود. او، راننده ام بود و من معلم زبان فرانسه در دانشگاه. قرارداد ما، برای مدت زمانی که در این شهر خاک گرفته هستم، چیز دیگری جز این دو کار نیست. اما، او بود که به من کمک کرد خانه ای برای خود پیدا کنم؛ کسی را آورد تا دهانه چاه آب در حیاط را باز کند؛ برف پشت بام را می روفت؛ با این و آن چک و چانه های متداول را می زد؛ وسایلم را جا به جا می کرد؛ مراقب و مواظب من در برابر هر پیشامد بود و ... هنگامی هم از چیزی نگران می شدم، دلداریم می داد و آرامم می کرد. با بودن او در کنارم، از نخستین تا پسین روز حضورم در افغانستان، زندگی ام ساده و با کمترین گرفتاری شده بود و البته هر بار هم که نامش را بر زبان می آوردم، می خندید.

راننده من، در آن ترافیک آشفته و درهم خیابان های کابل، چنان به سرعت مرا، به هنگام، به کلاس درسم می رساند که پنداری روی قالیچه پرنده نشسته ام. هر بار، چه در رفت یا برگشت، راه تازه ای پیدا می کرد چندانکه هرگز سر در نیاوردم کجا به کجا می رسد.

با بودن او در کنارم بود که می توانستم به آسانی در کابل رفت و آمد کنم؛ حال آنکه محل کار و زندگی غربی ها در پشت دیوار ها و نرده های پوشیده از سیم خاردار بود و جا به جا شدن در شهر برایشان دشوار و غیرممکن. با "چاهاگا" در بازار شلوغ کابل چنان طبیعی راه می رفتم که زنان افغان، در آن برقع های بلند و آبی رنگ، گمان کنند خواهرش هستم و من از این فکر به خود می بالیدم. چنین بود که با کمک های او، در کشوری که هیچ چیز سر جای خود نبود، از پس مشکلات روزانه ام بر می آمدم و زندگی من به یک ماجراجویی زیبا تبدیل شده بود.

شش ماه از بودن ما در کنار یکدیگر و با هم سپری شد در حالی که هیچ کدام نمی توانستیم کلمه ای به زبان دیگری حرف بزنیم. او، به زبان "دری" و "پشتو" سخن می گفت و من به زبان های فرانسوی، انگلیسی و آلمانی. در ابتدا، گمان بردم که چون در دوره دانشجویی خود کمی هندی یاد گرفته ام، باید چند کلمه مشترک بین زبان های هندی و دری وجود داشته باشد. اما، این خوش خیالی چندان نپایید. "چاهاگا" به من حالی کرد که آن واژه ها به زبان اردو هستند، و در حالی که به قیافه نومید من می خندید، افزود : "ریشه این دو زبان متفاوت است؛ گرچه واژگان مشترک هم دارند".

هر چه بود، در داخل این خودرو، زبان ویژه ای در جریان بود که قاعده آن را تنها ما دو نفر می شناختیم؛ زبانی درست شده از ایماء و اشاره و شکل هایی که به سر انگشت بر روی شیشه بخار گرفته ماشین می کشیدیم. به فکر افتادم که چرا زبان دری یاد نگیرم؟ باید تلاش خود را می کردم. معلم زبان دری که گرفتم، یک جوان افغان بود با روشی بسیار کهنه در آموزش زبان و تکیه بر کتاب "دستور زبان فارسی به شیوه افغانی به رسم رونق". شب ها، این کتاب را می خواندم و تمرین می کردم. اما، هر بار می خواستم جمله ای را که به زحمت یاد گرفته ام بگویم، "چاهاگا"، با همان حضور ذهن بالا و هوش سرشارش، موضوع را تا آخر حدس می زد و تمام ! بنابراین، در همه این مدت، من در میان زبان "فارسی ایرانی" و "دری افغانستانی" درجا زدم. تفاوت این دو زبان، کمابیش همانند تفاوت بین زبان فرانسه در کشور فرانسه، و زبان فرانسه در ایالت کبک است و هر کدام با لهجه، جمله بندی و واژگان زیبای خود.

از آن سو، دوست من، به زبانی که از آن آگاهی نداشتم اما همه چیز را درک می کردم، با من گپ می زد. با سپری شدن یک سال و نیم از این وضع، او هم بیش از چند کلمه از زبان من یاد نگرفت. نیازی هم نبود. پیش از آنکه کار به کتاب گرامر و صرف فعل بکشد، همدیگر را به خوبی و به سرعت می فهمیدیم و به تفاهم می رسیدیم. پس، در همه این هجده ماه، کتابچه دستور زبان فارسی به هیچ کار نیامد مگر پر کردن شکاف چفت در! ما دو نفر، بدون نیاز به کتاب و ترجمه، تنها با گوش جان و دلی شاد، با هم گفت و شنید داشتیم. آن لحظه های ناب، خود نوشته هایی بودند بی پایان و سرشار از واژه های اصیل، برای ورق زدن و پدید آوردن یک رابطه ظریف و پرمعنا. کافی بود تنها دست پیش ببری تا هر صفحه که می خواهی ، به خودی خود در برابرت باز شود.

روزی را به یاد می آورم که، به خاطر یک بمب گذاری، راه بندان سنگینی در مسیرمان به وجود آمده بود. ما هنوز جزئیات این رخداد را نمی دانستیم. همراه همیشگی من، در آن حال شروع به

گفتن عاشقانه لیلی و مجنون، که معادل داستان رمئو و ژولیت در نزد آنها است، کرد. و من می دیدم که همزمان به جست و جوی راهی است تا مرا چنان از آن معرکه به در ببرد که چیزی نبینم. .اما، من دیدم و ... چه بسیار چیزهای دیگر ، که تا همیشه در اندیشه ام خواهند ماند
از پانزده سال پیش که افغانستان را ترک کردم، من و دوستم همچنان و هر چند گاه یک بار در تماس هستیم. "واتس آپ" و تماس های ویدئویی، بیش از پیش به ما می گویند چه اندازه از یکدیگر فاصله داریم و چه اندازه دشوار است به فهم درست و کاملی برسی بی آنکه رو در رو باشی تا به یاری حرکات دست و چهره چیزهایی را که بلد نیستی به زبان بیاوری و به مخاطب خود بفهمانی. آیا خنده مان نمی گیرد که هنوز هم من با این زبان نارسا نمی توانم نام او را به درستی بگویم، یا او زمانی که نام مرا صدا می زند؟ آیا، آنچه که هیچگاه نتوانستم -و هنوز هم نمی توانم- به او توضیح بدهم، از قاعده های دشوار زبان من نیست که سبب شده جمله های ساده و گاه بی سر و ته، این توان را داشته باشند که جان تازه ای به این پانزده سال سابقه دوستی و خاطره های مشترک بدهند؟
چاهاگا " هنوز آنجاست و من نیز در اینجا، و همچنان ناتوان از اینکه بتوانم برایش شرایطی“ .راحت و آسوده بسازم
اکنون تنها این را دانسته ام که نام او در دو کلمه نوشته می شود : " شاه آقا" که هرگز از یاد .نخواهم برد

ARAM KEBABDJIAN

LIER LA LANGUE
FICTION LINGUISTIQUE

Toutes les idées énoncées avec des sons semblables ont une même origine et se rapportent toutes, dans leur principe à un même objet.

JEAN PIERRE BRISSET

Dans une série de conférences données à Belgrade, Toby D. Griffen s'interroge sur la racine commune des langues. Il y affirme que l'articulation du son au sens ne doit rien au hasard. Si la langue se définit comme un moyen d'expression insensible à l'histoire de sa propre formation, dit-il, on ne saurait pour autant oublier qu'il s'agit plus fondamentalement d'une sédimentation des pensées et des sensations des premiers hommes. Or, seule l'étude du maillage complexe qui unit certains sons à certaines significations – comme le ferait un archéologue dans les vestiges d'un sanctuaire – permet d'exhumer cette vision archaïque du monde, si profonde et si prégnante qu'elle transgresse les limites imposées aux hommes par la chute de Babel.

Cueillons une lettre – la lettre « l » – et détaillons la logique de son étalement au-delà de nos frontières. En akkadien, le mot *lišānum* (𒆷𒈾𒀀) désigne la langue, comme organe de parole et idiome particulier. Cette même chose se décline en syriaque (*lišššānā*), en hébreu (*lāšōn*, לָשׁון), en ougaritique (*lšn*, 𐎍𐎡𐎝), en guèze et en amharique (*ləssān*, ልሳን), en sabéen (*lsn*, ኣሰገ), mais aussi en vieil arménien (*lezu*, լեզու), en turque, en azéri et en indonésien (*lisan*), en maltais (*ilsen*) – elle se dit *glossa* (γλῶσσα) en grec, *lingua* en latin[1].

Juste à côté se tient la lèvre. On la nomme *lipiššati* ou *laqlaqqu* (𒇻𒉡𒀀𒅈), en akkadien. *Labia*, *labea* ou *labrum* en latin, « lippe » en français, *lip* en anglais, *lab* (لب) en perse, *lev* (لێو) en kurde, *kheîlos* (χεῖλος) en grec ancien[2]. Appliquer la langue et les lèvres sur une surface se dit lécher ou laper en français, *lih* (लिह्) ou *leha* (लेह्) en sanskrit, *lâḥak* (ליחך) ou *ʕâlaʕ* (עילע) en hébreu, *láptô* (λάπτω) ou *leikho* (λείχω) en grec ancien, *lap'em* (լափեմ) en vieil arménien, *lingo*, *ligurio lambo* ou *limbo* en latin, *lecken* en allemand, *to lick* en anglais, *làizît* en letton, *laižýti* en lituanien, *lega* en celtique.

Ce que cette langue lèche ou lape, elle le mouille. *Labāku* en akkadien signifie « humecter, humidifier, mouiller, tremper » ; *Lêḥâh* (לחה) et *liḥlû* (לחלוח) « humidité, moiteur » en

1. *Lingua*, en sanskrit, signifie « marque, signe caractéristique » et « phallus », *lal* (लल्) « tirer la langue » et *lalaka* (ललाक) « pénis ». L'association de la langue à la lance ou à la lame est, du reste, structurante dans de nombreux idiomes. Tout comme celle de la langue à la flamme. Voir Jonas Sibony, *De l'analysibilité des racines de l'hébreu biblique*, Ecole normale supérieure de Lyon, 2013, p 126.

2. Voir aussi *labiānu* (akk) « cou » ; *laukania* (*λαυκανιη*) (gr) « gorge » ; *laḥî* (לחי) (hbr) et *leset* (לסת) « joue et la mâchoire » ; *loa* (լա) « gorge et le gosier ».

hébreu[1]. Le [l] parle en général des fluides, les liquides organiques, des larmes et de la salive[2], il parle de ce qui dégouline, de ce qui coule et qui arrose[3]. C'est ce qui est visqueux, suintant, gras[4], ce sont les substances qui attachent, qui collent et s'agglutinent[5]. Mais c'est aussi, et peut-être avant tout, le liquide nourricier que la langue tire du sein[6]. En latin, le lait se dit *lac* ou *lactis*, et *ḫilpu* en akkadien, *ḥalb* (ܚܠܒ) en syriaque, *khaláv* (חָלָב) hébreu, *ḫlb* (𐎗𐎍𐎓) ougaritique, *ḥalīb* le guèze, *Ḫlb* (חלב) en araméen, *Xałab* (Խաղաբ) en vieil arménien, *gála* (γάλα) ou *glágos* (γλάγος) en grec, *Milch* en allemand, *milk* anglais. *Alumnus* en latin est un nourrisson. *Alo* veut dire « nourrir, alimenter, fortifier, sustenter ». De fait, le [l] décrit le processus d'alimentation dans sa globalité. L'akkadien note *alātu* pour « avaler, absorber » et *leḫēmu* pour « manger », *leḫmu* pour « alimentation, vivres », là où l'arabe écrit *lehem* (لَحَم) et l'hébreu *leḥem* (לֶחֶם) pour signifier le pain. De même, *luwa* (לוּעַ), *lâʕaṭ* (לעט), *ʔâkal* (אכל) veulent dire « manger, avaler avec avidité, engloutir ou même détruire »[7], tout comme *laphússō* (λαφύσσω) en grec ancien, *lurco* en latin, *lapènti* en lituanien, *lapam* (лапам) en bulgare et *lópat'* (ло́пать) en russe.

Le [l] capte, il assimile, il appréhende, comme la langue qui prend pour elle. En akkadien *laqātu* signifie « ramasser, cueillir, glaner », en hébreu *laqach* (לקח) « prendre, enlever, saisir » ; en sanskrit, *lu* (लू), *labh* (भि), « couper, fendre, cueillir, arracher, s'emparer », *lup* (लुप्) « enlever, élider, voler, piller et gaspiller » ; en latin *lego* signifie « collecter, élire, choisir, élaguer, rompre ». En grec, *lego* (λεγω) c'est « cueillir, ramasser », mais aussi « dire, parler, déclarer » – comme si la langue, bien plus qu'à choisir ses mots, servait à se saisir du monde.

Du reste, l'akkadien dit *Labû* pour référer aux hurlements, aux cris du malade, aux pleurs du bébé, à ce qui crisse, à tout ce qui grince, qui geint, meugle, hurle, siffle ou mugit. Tandis que *laḫābu* (akk) gronde et grogne, *killu* (akk) dit le bruit, la clameur, la plainte et *yalal* (ילל) (hbr), pousse des hurlements et se lamente. Nous sommes à l'orée de la parole. En sanskrit, *Lap* (लप्) (ssk), c'est « causer, bavarder, chuchoter, babiller, murmurer, se lamenter, pleurer » ; *lûn* (לון) en hébreu « murmurer », *lâḥaš* (לחש) « conjurer, enchanter, parler tout bas » ; *logos* (λογος) en grec est un discours, une loi, une règle, une fable, mais aussi la raison ou l'esprit ; *locutio* (lat) désigne l'action de parler, la parole, *eloquim* le discours. La langue façonne le langage et les mots qui l'expriment portent sa marque.

Balālu (akk) et *balal* (hbr) veulent dire « malaxer, confondre, étaler » – c'est aussi le mot qui dans le récit de la chute de Babel exprime la confusion des langues qui lui fait suite[8]. *Labanu* (akk) veut dire « aplati, lisse et poli », tout comme *ḥâlaq* (hbr) et *levo* (lat). En sanskrit *loga* (लोग) est une motte de terre ou d'argile. En latin, *lutum* et *limus* (lat) veulent dire « boue, limon, terre de potier, argile ». Et c'est de cette matière sale et impure[9] que

1. Voir aussi *Nilu* (akk) « humidité, pluviosité, moiteur, fluide, sperme, semence, salive », *na'ālu* « mouiller », *ḫiālu* « suinter, exsuder, dégouliner de sang, de miel ou de sueur », *ḫiltu* « sécrétion, exsudation ».
2. *Sialon* (*σίαλον*) en grec, « salive, bave » et *saliva* en latin de même sens.
3. Voir *zâlap* (זלף) « tomber goutte à goutte, asperger, arroser » ; *līo* (lat) « liquéfier, dissoudre », *luo*, « en liquéfaction », *liquiduus* « liquide », *liquor*, « ce qui coule, délaye se dissout » ; *leibo* (*λείβω*) « verser, couler, épancher, verser des larmes, être arrosé, verser des libations » ; en polonais, *lit* et *lać* « verser, pleuvoir » ; tout comme *liti* (лити) en vieux slave.
4. Voir *lipos* (*λιπος*), *liparos* (*λιπαρος*) en grec ; *līpu* et *lubkēti* « graisse, onguents, pommades, suif » en akkadien ; *lêaḥ* (לח) « sève » en hébreu.
5. Voir *glía* (*γλία*) et *gloiós* (*γλοιός*), *glus* (lat), *lépiti* en serbo-croate, *lepit* en tchèque, *lepić* en polonais, *lipnus* en lithuanien, qui tous veulent dire « colle » ou « coller ». Voir aussi *Bleiben* (ald), « rester sur place ».
6. L'akkadien dit *ḫalābu, ḫalāpu* pour « traire, extraire le lait » et l'arabe *ḥalaba* (حَلَبَ) ; *lacteo* (lat) signifie « téter, être à la mamelle »
7. Voir *akālu* (akk) « manger, paître, brouter, dévaster, consumer, défigurer, enlaidir, irriter, faire mal, absorber, dépenser, profiter, avoir l'usufruit, nourrir, faire paître, multiplier entre eux, élever au carré » et l'arabe *'akala* (أَكَلَ) « manger, consumer, détruire » et l'ougaritique, *âkl*.
8. « Allons descendons, et là confondons (*balal*) leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue, les uns des autres. » Genèse 11:7 « C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit (*balal*) le langage de toute la terre, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre. » Genèse 11:9
9. Voir (ssk) *lip* (लिप्) « salir, souiller » ; (akk) *lu ' ' û* « sale, souillé, impur » ; (ssk) *mala* (मल) et (akk) *malū* « saleté, ordure, tache, souillure » ; (hbr) *lihluh* (לכלך) « souillure » ; *lino* (lat) « engluer, salir et souiller », *luteus* « sale, bourbeux », *limus* « la vase, la déjection,

l'homme tire les briques (*lebenah* לְבֵנָה en hébreu, *labanu* en akkadien) dont est précisément faite la tour de Babel[1] – peut-être même sa bibliothèque. S'il suffisait d'un mot pour démontrer, ce serait le mot akkadien *lapātu* (𒀸𒉿𒁀). Il signifie « toucher, répandre », « oindre, enduire » ; mais aussi « inscrire et écrire ». D'un trait, il retrace ce lien qui va de la langue à la lettre en passant par la boue cuite des tablettes d'argiles. On le retrouve, quoique de façon morcelée en sanskrit – *lip* (लिप्) « enduire et oindre », « couvrir et recouvrir » et *lipi* « alphabet, écriture, inscription » – et en latin – *luto* « enduire de boue, d'argile, oindre », *litura* « enduit », « rature, action de rayer, tache de larmes » et *littera* « caractère d'écriture, lettre »[2]. À tout prendre, il semblerait que les lignes de l'écriture – la littérature elle-même – ne soient qu'une excroissance tirée de la boue.

En règle générale, le [l] désigne ce qui est long ou allongé[3]. Eblu en akkadien, *ḫabl* (حَبْل) en arabe, *ḥablā* en syriaque, *ḫbl* en ougaritique, *ḫabl* en guèze, chebel (חֶבֶל) en hébreu, signifient « corde, cordon, liens » ; *lata* (लता) en sanskrit, veut dire « liane », *linon* (λινον) en grec signifie « lin, objet fabriqué en lin, fil, ligne à pécher », tout comme *linea* et *linum* en latin, *linas* en lituanien, *ljon* (лён) en russe, *len* en tchèque, *li* en albanais, *Lein* en allemand, *linen* en anglais. Cette longue ligne que décrit le [l] est aussi celle de la parenté, de la filiation, de la lignée[4]. Elle nous lie, elle nous relie, elle nous attache, elle nous assemble[5], parfois elle nous aliène. En sanskrit, *loka* (लोक) signifie « le peuple, les gens » – tout comme *Volk* en allemand, *laos* (λαός) ou polis en grec, *leom*, לְאֹם en hébreu, *pleps* et *vulgus* en latin.

Or, pour produire le son [l], la langue s'élève jusqu'au sommet de la voûte palatine. En norvégien, en islandais et en féroïen, *Ala* signifie « croissance ». Le fait de germer d'éclore, de pousser, de grandir se dit *elepu* ou *alapu* en akkadien ; *'alah* (לָהָע) et *gadal* (דָּלָג) en hébreu. *Altus* en latin est « haut et grand », *celsus* « proéminent et élevé », tout comme *tall* en anglais. Le son [l], dans les hauteurs dans la bouche, au-dessus, désigne ce qui grandit, ce qui monte, ce qui s'élève[6]. Ce sont les montagnes, les collines, les talus, ce qui culmine et se tient au sommet[7]. Le son [l] est celui du savoir, de l'apprentissage, de la connaissance, c'est aussi celui de l'âge et de la vieillesse[8]. *Lạmed* (מַדְל), en hébreu, est le nom de la lettre « l », mais signifie surtout « enseigner et apprendre »[9].

Au bout de la ligne, nous touchons aux sommets. Le latin *caelum* dit le ciel, *ales* les oiseaux, *ala* une aile, *kallulu* en akkadien veut dire couronner, *ellu* saint ou sacré, *lasa* (लस) « briller et illuminer »[10]. *El* ou *Elohim*, en

excrément », *polluo* « mouiller, souiller, corrompre, profaner, violer, enfreindre, déshonorer ». Voir aussi de même sens (gr) *luma* (*λυμα*), *luthron* (*λύθρον*) « sang mêlé de poussière » et *mélas* (*μέλας*) « noir ».

1. « Ils se dirent l'un à l'autre : "Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu". La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. Ils dirent : "Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux ! Faisons-nous un monument et ne soyons pas dispersés sur toute la terre !" » Genèse 11 : 3.
2. Voir aussi *malṭuru* (akk) « texte, inscription, prescription, manuscrit », *lē 'u* « planche à écrire remplie de cire, livre » ; (ssk) *likh* (लिख्) « graver, inciser, écrire », *lekha* (लेख) « écrit, lettre », *liṅga* (ललङ्ग) « marque, signe caractéristique, symbole, phallus »
3. Voir (gr.) *dolikhós* (*δολιχός*), *dlŭgŭ* (длъгъ) en vieux slave, (lat.) *longus*, *lang* en saxon, (akk.) *tallu* pour « longue ligne ». Voir aussi akk. *nalu*, *nialu*, *ṣalālu* et *utūlu* « allonger, s'allonger, se coucher, se mettre au lit, s'étaler, s'étendre ».
4. Voir par exemple *ilittu* (akk) « naissance, progéniture, rejeton, enfant, lignée, famille », *lipu* (akk) de même sens, *filius* (lat) « fils » et *lego* (lat) « léguer ».
5. Voir (ssk) *li* (ली), *lag* (ग्लि) et *lagna* (ग्लिन्) « s'attacher, adhérer », tout comme (akk) *e'elu*, (hbr) *lavah* (הוָלָ), (gr) *lugo* (*λυγοω*), (lat) *ligo*, *colligo* et *obligatio*, *lidh* en albanais
6. Voir (akk) *eliš*, *elān*, *elānis*, *elānīu*, *elû*, *elīu*, « au-dessus, vers le haut, par-dessus, le plus élevé… », tout comme (arb) *'alā* (عَلَ), (hbr) *'ālā* (עָלָה), *'ly* (oug) et *'lw* en guèze.
7. Voir (akk) *mēliu*, *mūlû* et *tillu*, « montagne, colline », (hbr) *tel* (תֵּל), (lat.) *collis*, *columen*, *culmen*, *columna* et *excello*, (gr) *kolṓnē* (*κολώνη*) et *kolophṓn* (*κολοφών*) *lepanios* (*λεπαιος*) « montagneux, rocheux », (ang) *hill*, (lit) *kalvà* , (let) *celt*.
8. Voir *labāru* (akk), *old* (ang), *alanꝗ* en proto-celtique, *alt* (ald), *äldre* en suédois, *eldri* en islandais.
9. Voir *Labh* (भि) (ssk) « percevoir, comprendre, apprendre » ; *leqû* (akk) « apprendre et nommer » ; *lamādu* (akk) « appréhender, découvrir, connaître, comprendre, étudier » ; *mulammidu* (akk.), *mu'lim* مُعَلِم (arb) « professeur » ; *lahag* (להג) hbr) « étude, studieux » ; *lummuwd* (למוד) « enseigné, appris, traité ».
10. La pureté du son [l] se double d'une luminosité, association qui s'explique pas l'identification de la langue à la forme et la couleur d'une flamme. Voir *lahab* (hbr) (להב), *labbâh* (לבה) *lehâbâh* (להבה), *lappiyd* (לפיד), *lahebet* (להבת) et *halal* (לָלָה) « flamme » ; *lishanu* (akk) « langue » et « flamme ». Voir aussi *lux*, *lumen*, *luceo*, *lucidus* et *lampas* (lat), *leukós* (*λευκός*), *glaukos* (*γλαυκος*) « brillant, éclatant, étincelant », *luc'anem* (լուցանեմ) (arm) « éclairer », et *loys* (լոյս) « lumière » ; et *Licht* (ald), *light* (ang), *louč* (tchq), *luč* (ru) (луч) » « rayon ».

hébreu, *Allah* en arabe, *'il* en ougaritique, *'l* en phénicien, *elah* en araméen, *ilu* en akkadien, *caeles*, en latin, sont autant de termes qui renvoient au divin. Tout comme Apollon, Hélios ou Léto, et Lug le dieu lumineux gaulois – auxquels on rend hommage en entonnant leurs louanges. *Alāla* (akk) est une chanson de récolte, *alālu* et *elēlu* (akk) un alléluia joyeux ; *hallala* (arb) هَلَّلَ « acclame et célèbre », *hillēl* et *halal* (הִלֵּל) (hbr) « louent et glorifient »[1]. Principe de saleté ou d'impureté, le [l] s'élève depuis les limons souillés jusqu'au ciel limpide et lumineux du savoir – la langue en dernière instance étant toujours ce qui lave[2].

Toby D. Griffen est allongé sur son lit. Il vient de sortir de son bain. Il regarde le ciel en murmurant un poème. Une liasse de papiers est alignée sur son bureau. Aleksandra lui a emmêlé les esprits. Elle lui a fait perdre tout crédit. Sa chaire de linguistique. Son poste de professeur. On l'a débarqué de la présidence de l'Association linguistique du Canada et des États-Unis. Plus aucun de ses articles n'est accepté. Aleksandra lui a tout simplement fait croire que la plus vieille écriture au monde datait d'il y a sept mille ans, et qu'elle avait été retrouvée sur des tessons de bouteilles près de Belgrade. Il a voulu lui faire plaisir ; il a donné ces conférences. Aleksandra embrassait comme une déesse. Toby D. Griffen n'est plus personne. On ne lui parle même plus. Mais au diable la linguistique, pourvu que l'on puisse encore s'enflammer.

1. Voir *Laulu* « chanson » en finnois, *Lied* (ald), *dalīlu* (akk) « louer, louanger (un dieu), chanter les louanges ». A comparer à *dal* et *dalol* en hongrois « chanter ». Voir enfin *Laus, laudo, clueo* et *gloria* (lat.)
2. Voir *ellu* (akk) « eau pure, propre, non polluée ou claire, un temple sanctifié, pur et sain ; homme libre » ; *elelu* (akk) « être pur, purifier » ; (gr) *louo* (λούω) « laver », *loibé* (λοιδή) « libation » ; (lat) *luo, lavo, cluo, lavatio, abluo*, « laver, baigner, arroser, humecter », *limpido*, « rendre clair, éclaircir, nettoyer » ; *limpidus*, « clair, transparent, limpide ». Ces sens se retrouvent dans l'arabe *ḥalāl* (حَلَال) « licite ». Voir aussi, *lyiktsi* (tocharien) « laver » et *loganam* (լոգանամ) (arm), de même sens.

VALÉRIE MANTEAU

De l'urgence d'écrire

Habiter une ville (Marseille, en l'occurrence) en écrivaine, chercher à la raconter, quand elle se délite sous nos pieds littéralement ; quand sa dignité – et la nôtre – se noient dans une crise dont on ne voit pas le bout depuis l'effondrement de deux immeubles en novembre 2018, tuant 8 personnes et révélant les conditions dans lesquelles vivent et meurent les plus précaires de nos voisins. Marseille dans laquelle une femme de 80 ans a été tuée chez elle par une grenade lacrymogène tirée par la police, pendant une manifestation, en décembre 2018, dont la mort a été purement et simplement passée par pertes et profits au bénéfice du maintien de l'ordre. Marseille d'où partait l'*Aquarius* que nous avons laissé être mis hors la loi et immobilisé à quai, inutile pendant que dans la Méditerranée se noient par dizaines de milliers les hommes, les femmes et les enfants qui cherchent à rejoindre nos ports. Il est urgent d'écrire, me répète-t-on à tous les coins de rue dans mon quartier sinistré, quand est-ce que quelqu'un va prendre la parole haut et fort pour nous raconter, pour faire front avec les personnes humiliées, méprisées, dont les droits les plus élémentaires à une vie décente – à la vie tout court – sont ignorés ? La littérature peut faire cela semble-t-il, les gens y croient. Mais comment fait-on le pas de côté, du côté de l'écriture, quand on est dans l'urgence humanitaire ? Cela fait des mois que nous courons d'une catastrophe l'autre. Que l'indignation nous laisse bouche bée. Que l'inquiétude empêche de dormir, de se concentrer, de lire. Qu'il faudrait écrire pourtant car pendant ce temps, chaque jour où l'on n'écrit pas, les mots manquent, la situation n'est pas lisible et les autres – ceux qui vivent un peu plus loin, qui regardent ailleurs – continuent comme si de rien n'était à alimenter la machine à broyer les vies invisibles. Ils diront qu'ils ne savaient pas et on n'aura pas de traces à leur opposer. Si la littérature est l'art d'interroger notre condition humaine en se la racontant, alors voici de quoi faire un livre.

Un lundi soir à Marseille, Assia rentre chez elle avec ses filles qui sortent de l'école. Elle croise vingt personnes, une dizaine d'enfants, assis sur leurs valises, entourés de quelques meubles, sur le trottoir. Elle ne fait pas comme tout le monde en cette fin de journée pressée, même si c'est la rentrée, même si c'est l'heure de regarder la télé, elle ne passe pas son chemin. Ce sont des Albanais, ils ne parlent pas bien français mais elle comprend que la police les a mis dehors et a détruit leurs appartements. Une heure plus tard, magie de la solidarité marseillaise, une dizaine d'habitants du quartier sont présents sur place pour aider. Ils cherchent à comprendre comment cette évacuation sauvage, clairement illégale, a pu être encadrée par la police. Ils négocient la prise en charge des personnes. Ils cherchent des chambres d'hôtel disponibles. J'étais parmi ces personnes, je peux témoigner à voir nos têtes quand au milieu de la nuit, en plein froid, on s'est quittés : nous

sommes tous rentrés chez nous la boule au ventre à l'idée que ceci se passe ici, dans une grande banalité de la violence sociale, chaque jour, en France.

Le lendemain, nous (l'un d'entre nous s'appelle Kevin) accompagnons les familles albanaises auprès de l'administration compétente. Il y a un sas à l'entrée. Kevin se présente, on lui ouvre la porte, tout le monde s'engouffre. La directrice descend voir ce qu'il se passe. Elle commence par dire qu'elle ne veut pas reloger des sans-papiers, Kevin lui rappelle que la loi l'y oblige, elle reconnaît qu'il a raison, elle rentre dans son bureau chercher une solution. Une femme dit qu'elle s'est fait mal au pouce au moment de la bousculade à l'entrée. On discute pour faire passer le temps et l'angoisse des familles, distraire les enfants qui ont faim. On rassemble les preuves qu'ils payaient leur loyer, à un marchand de sommeil bien connu. La directrice n'est pas surprise de savoir qu'un exploiteur de misère sévit dans son immeuble.

On n'a pas le temps de se demander pourquoi la seule personne qui n'est pas inquiétée dans cette histoire, où des familles précaires ont été mises dehors et un immeuble volontairement rendu inhabitable, c'est le marchand de sommeil. On rentre chez nous soulagés parce qu'on a réussi à résoudre un détail, une goutte d'eau dans la mer ; en vrai, on a juste obtenu que les droits de personnes en demande d'asile, que la loi impose de protéger sans négociation, soient finalement un peu respectés et pas un petit bout du problème global n'a été abordé. Quand le lendemain on me demande d'écrire là-dessus, je botte en touche. Trop fatiguée, trop besoin de profiter d'une journée de répit pour respirer, regarder la mer, passer à autre chose.

Et puis, voilà autre chose : deux jours plus tard, deux agents de la Brigade criminelle débarquent chez Kevin et il est convoqué au commissariat. Il se rend à la convocation et est placé en garde à vue, accusé de violences aggravées, en réunion, avec préméditation, pour un pouce brisé dans la bousculade.

Je vous raconte un peu ma vie, pardon, mais quand la nouvelle de la garde à vue de Kevin tombe, je suis à Tunis pour un colloque intitulé : « Humanité, dignité, solidarité avec les personnes en situation d'exil. » Des humanitaires, des scientifiques, des personnalités de la société civile sont réunies autour du Dr Xavier Emmanuelli, cofondateur de Médecins sans frontières (prix Nobel de la Paix), président fondateur du Samu social international, pour tenter de d'enrayer la machine de mort qu'est devenue la Méditerranée. Je reçois un message de la police m'invitant à mon tour à me rendre au commissariat à Marseille. Je regarde, hagarde, les humanitaires qui m'entourent, je me demande si c'est bien sérieux. Saif, qui a fait de la prison en Tunisie sous Ben Ali, relativise, il dit qu'il y a pire que les geôles françaises – mais alors que Kevin passe la nuit en cellule, le scandale de cette injustice m'empêche de dormir.

Le lendemain, à peine capable de me concentrer, j'écoute le récit de José, membre d'une brigade de l'air qui survole la Méditerranée à la recherche d'embarcations en péril. Avant, ils travaillaient avec l'*Aquarius*, c'était plus simple. Désormais, ils sont obligés d'interpeler le bateau le plus proche, puisque la loi

oblige tout un chacun à secourir les personnes en détresse. Un jour parmi d'autres, l'avion des Pilotes volontaires repère un bateau pneumatique au large de la Libye ; à bord, 70 personnes en danger imminent. Tout près, il y a un navire militaire européen qui fait semblant de ne pas les voir. Les Pilotes volontaires interpellent par radio le navire. Plusieurs fois, sans réponse. Ils s'entêtent, ne quittent pas la zone. Ils finissent par voir que les militaires s'agitent à bord et mettent enfin à l'eau une navette en direction de l'embarcation. Les Pilotes reprennent leur patrouille. Ils repassent quatre heures plus tard : les 70 personnes sont toujours dans leur bateau pneumatique, mais on leur a donné des gilets de sauvetage. Et le navire militaire européen attend tranquillement à côté que les garde-côtes libyens viennent les chercher, ces personnes pour qui la Libye est pire que la mort. Les Pilotes volontaires reprennent la radio, harcèlent le navire, obtiennent finalement la vie sauve de ces 70 personnes. Rentrent chez eux. Et se retrouvent dans des colloques entre humanitaires pour essayer de comprendre comment on en est arrivés là, et comment en sortir. Ils quémandent l'attention des journalistes, des écrivains, de l'opinion publique ; ils réclament de l'écrit.

Le télescopage de ces histoires m'aide à prendre le recul nécessaire pour comprendre à quel point elles interrogent profondément notre société, nos valeurs – « humanité, dignité, solidarité », pour reprendre la formule du Dr Emmanuelli. Un enfant de collège pourrait en faire l'explication de texte, si on voulait bien donner ce genre de fable à lire dans les écoles : qui respecte le droit, qui est délinquant ? Qui est indigne, qui est décent, où est l'humanité ? Que faire, comme disait l'autre ? Une armée sous pavillon européen peut-elle tranquillement laisser des personnes se noyer, ou les livrer à leurs bourreaux ? La police française peut-elle mettre des enfants à la rue ? Kevin aurait-il dû ouvrir plus précautionneusement la porte de l'administration marseillaise ?

Pour l'instant, la justice du pays des droits de l'homme ne se penche que sur cette dernière question, elle prend son temps (et le nôtre) et rendra son verdict dans quelques mois. Ce n'est pas rien, la justice qui est rendue en France ; prendre à la légère les errements de notre pays quand il poursuit des personnes coupables d'être solidaires, sous prétexte qu'il se fait mille fois pire ailleurs en termes d'injustice, de violences, d'indécence n'améliorera la condition de personne : quand le droit recule en France, ce n'est pas pour grandir ailleurs. Notre justice dira donc la moralité de cette histoire puisque nous n'avons plus le temps, l'énergie, la liberté de la raconter de notre point de vue. J'ai peur qu'on sorte de là avec pour seule justice la condamnation d'un voisin solidaire pour un pouce tordu dans une bousculade, alors que notre crise a une toute autre mesure, si on veut bien la regarder d'un peu plus haut et ne pas, comme les imbéciles de l'Histoire, regarder le doigt quand on montre la maltraitance du droit.

EMMANUELLE FAVIER

Marcher seule dans le vent et manquer de courage

Hier ils ont marché comme un seul homme
Ils étaient deux millions
Toute pensée tendue vers
Les hommes et les femmes morts à la barbe de tous
Vers
    eux-mêmes
    ce qu'ils allaient bien pouvoir devenir

Aujourd'hui je marche
Seule sur le pont de l'Alma
Je pense à la princesse morte
Emboutie il y a vingt ans
dans les rêves de ceux de mon âge
Ceux qui
morts ou vifs
dansent un passé mal recuit

Je vois la flamme pétrifiée
La liberté figée à l'angle mort du pont
Je vois la Tour comme si c'était la première fois
je ne l'ai jamais trouvée belle
Le vent se lève
Fait rire une vieille femme près de moi
Le vent me chasse au-delà du pont
Comme les marches ambiguës tentent
De chasser le néant dans la Seine

Des hommes et des femmes
Des chrétiens
    des juifs
        des musulmans
            des athées
Nés à Paris
    Clermont-Ferrand
        Tizi-Ouzou
Des qui savent et des qui hésitent
Des policiers
    Des dessinateurs

Un correcteur
Un agent d'entretien
Une psychanalyste
D'autres dont on ne sait rien

J'ai marché hier comme une seule femme
Et je marche aujourd'hui
Sans pancarte ni banderole
Sans rien d'écrit sur mon visage
Sans religion ni courage
Avec une foi dans la vie moins ardente
C'est fatal

(Plus tôt dans le métro
Une valise à roulettes m'a foncé dessus
Stupeur
Quelques instants le monde se fige
Puis sa propriétaire s'exclame et la récupère
Soupir et petit rire général
On est bien peu de chose et d'une minute à l'autre)

Le vent se lève et me chasse
Encore
J'entre dans une brasserie
Saturée de touristes
D'hommes d'affaires et d'hommes qui trempent dans la politique
Je commande un café allongé
Il est bon quoique je n'aime pas le café
Le jour a un goût plus intense
C'est fatal

Ce matin des gens se disputaient sur le trottoir à propos de religion et de politique
Des hommes mûrs et des jeunes femmes
Qui pour la première fois se parlaient
Pères avec leurs filles, professeurs avec leurs étudiantes
En parler avec mon père
Ce courage-là aussi me manque

Cinq jours déjà
Combien de personnes y pensent encore
Cinq jours après
et dix
et cent jours
Et cinq ans plus tard y pensera-t-on encore –
Combien de personnes y pensent dès le réveil
Combien écoutent à chaque seconde les poignards se ficher dans le jour
Combien se souviennent à chaque seconde
Combien cru est devenu le jour

Au comptoir un homme seul boit une bière
Je me demande s'il y pense
Il a l'air triste
Les serveuses blondes et minces y pensent-elles
Le cuisinier pakistanais
Les touristes coréens
Le serveur qui pose des lumignons rouges sur chaque table à l'approche du crépuscule
Y a-t-il pensé une seule fois aujourd'hui
L'homme au costume-cravate et aux cernes prononcés qui exige de faire changer son verre sale
Combien de verres, qu'il y pense ou non, boira-t-il aujourd'hui
Lui qui commence à boire
À quatre heures de l'après-midi

Le serveur pose un lumignon sur ma table
Je pose les pièces pour mon café et repars
Affronter seule le vent et tout ce manque de courage
Dans la nuit qui débute
La Tour s'allume peu à peu

ADLÈNE MEDDI

Le poste de police Algérie

L'Algérie n'est pas une prison.

Pas comme Gaza qui en est une, physiquement et métaphoriquement.

Non, l'Algérie, c'est plutôt un poste de police, bleu et blanc, saturé des regards suspicieux et colériques de millions de flics smicards et nerveux.

Un pays où la mentalité policière s'est érigée en pensée de l'État : contrôler et soupçonner tout le monde, c'est religion d'État.

Cela peut commencer à l'aéroport : remarquez le nombre de policiers, de douaniers, et même de gendarmes (pourtant des militaires) qui peuplent les halls et les terminaux de ces portes de l'Algérie. Impressionnant.

Remarquez ensuite comment s'éternise l'examen de votre passeport par le policier de la PAF, même si vous êtes en famille, même avec des bébés, des personnes âgées…

Il faut vérifier. Tout vérifier. Vous avez voyagé, vous êtes suspect. Vous êtes partis, rentrés, en transit ? Vous êtes suspect. C'est ainsi. La police ne voyage pas. Elle garde la maison Algérie, pas comme nous, les traîtres, les harkis, les salauds à la solde de l'étranger, les vendus pour une misère d'alloc'.

Et là je ne parle pas encore des visiteurs étrangers (c'est une autre histoire ça, en pire bien sûr. « Tout étranger est un espion jusqu'à preuve du contraire », me dira un jour un officier…).

Là, on parle des nationaux, des Algériens qui se sentent scrutés et presque coupables d'être là, devant les mille et une questions du PAFiste !

Nous sommes donc tous suspects.

En allant au commissariat du quartier faire une déclaration de perte d'un document ou d'un téléphone perdu ou volé, en allant juste se renseigner sur une procédure ou déposer plainte comme victime, etc., le scénario est toujours le même et la « vigilance » de l'État est toujours de mise : le premier suspect c'est vous !

J'ai toujours pensé que le fait d'être inquiet en demandant même un truc banal à un policier renseigne sur l'état de nos droits dans notre cher pays. Il n'est pas normal de se tenir le ventre en pénétrant un commissariat. Non. Ce n'est pas normal et pourtant c'est la norme ici. Pourquoi donc ? Pourquoi la police chez nous ne nous protège pas mais protège plutôt le régime, ses princes et ses grincheux roitelets ?

Les raisons historiques et politiques sont multiples mais convergent vers cette donne principale : les autorités de mon pays, à défaut de construire des institutions représentatives, d'élaborer des courroies de transmission entre la société et les différents pouvoirs exécutifs, se sont rabattus sur la solution la plus proche de leurs mentalités de vieux maquisards : la matraque.

El mattreg !

Quand le régime a un problème, il ferme.

Il ferme tout.

Radicalement.

Cela fait partie de son ADN flicard.

Certains candidats au bac trichent avec leurs smartphones ? Coupons internet et la 3G dans tout le pays durant une semaine, quitte à paralyser l'Algérie.

Des problèmes sécuritaires dans certains coins de la frontière avec le Mali ? Fermons toute la frontière !

Des retraités de l'armée qui veulent manifester à Alger ? Fermons toutes les routes vers la capitale !

Trop de monde qui vient assister à un concert de musique ? Fermons toutes les issues à part un passage pour « mieux » contrôler, quitte à avoir cinq jeunes décédés à cause des bousculades comme ce fut le cas lors du concert du chanteur Soolking fin juillet à Alger !

Fermer.

Contrôler.

Tout suspecter.

On pourrait citer des exemples à l'infini, mais je préfère m'arrêter sur celui du traitement des étrangers dans mon beau et cher pays.

Il vous suffit de faire un tour aux Consulats algériens : le visa pour venir chez nous est très compliqué à avoir. Pourquoi ? La réponse est très simple : pourquoi un étranger veut-il se rendre en Algérie ? Le tourisme n'est pas aussi développé que chez nos voisins en Tunisie ou au Maroc.

« Alors pourquoi vous venez chez nous ?! » se demande dans sa tête l'agent consulaire, même inconsciemment. Cette scène a été vécue par tellement d'ami(e)s qu'on devrait éditer « Le Manuel de Survie dans sa quête du visa algérien » !

Par extension du domaine du ridicule, les nationaux ne sont pas épargnés par cette machine au sein des administrations extraterritoriales.

Inscrire son enfant à l'état civil ou refaire un passeport pour un Algérien vivant à l'étranger est un calvaire.

L'auteur en a fait l'amère expérience à l'occasion de démarches afin que sa propre fille soit attestée comme algérienne : j'étais suspect car journaliste et ayant une fille née à l'étranger, mauvaise pioche camarade ! Le « vice-consul », avec ses tics nerveux et son costard mal coupé de barbouze DZ qu'on sent à 100 mètres, m'a même menacé de ne pas fournir le passeport algérien à un bébé algérien de 28 jours parce que le papa (l'auteur) avait lancé des pétitions contre le régime et pour la liberté de la presse en Algérie pendant son séjour à l'étranger !

Pour revenir à nos amis touristes ou autres étrangers désirant venir chez nous : « Un étranger ne séjourne en Algérie que pour espionner et travailler pour son propre pays. » Voilà le fond de la pensée de ces milliers d'agents consulaires ou sécuritaires à travers le monde et le pays source. Je vous invite aussi à visiter les administrations, dans les préfectures algériennes (les Wilayas), qui « gèrent » les ressortissants non-algériens ! Même en tant que conjoints d'Algériens ou investisseurs engagés pour l'économie nationale, sincèrement attachés au pays et à ses habitants, la suspicion vous poursuivra comme une ombre, espèce d'étranger venu espionner notre belle Algérie dans le cadre d'un complot occidentalo-sionisto-BHL-Frères musulmans-chiite ! Je pense que nos Autorités ont même un service pour les OVNI et leurs complots interstellaires !

Cette banalisation de la suspicion et du contrôle est une véritable obsession dans un pays où le régime ne vit que dans sa propre logique de paranoïa, de chantage à la peur et de complotisme triomphant. Le monde entier nous en veut, le monde entier se réveille le matin avec une seule idée fixe : comment nuire à l'Algérie !

Est-ce une blague ? J'aurais aimé, si ce n'est que ce délire pathologique marque profondément la mentalité de nos dirigeants et de leurs sbires sécuritaires.

L'Algérie vit un complot permanent. Et puisque, nous, le commun des Algériens, nous ne faisons pas partie des appareils de l'État, nous sommes donc suspects. Ça paraît simpliste ? Pour nos chefs et leurs armées de flics, c'est du béton !

Mais cela renseigne surtout comment le régime appréhende la notion de citoyenneté : les Algériens sont une masse à contenir. Pas plus. Un « *ghâchi* », une foule anarchique qui a besoin de la matraque pour filer droit. Certains osent franchir le pas et parlent de « l'héritage colonial » en termes de contrôle des populations « indigènes ».

On mesure ici l'effroyable fossé entre cette vision atavique et autoritaire et la notion même de droits de l'homme.

Comment peut-on parler de droits de l'homme quand on refuse à cet homme-citoyen sa propre humanité, son libre-arbitre, sa liberté, sa dignité ?

La mentalité purement sécuritaire et répressive ne peut construire ni État ni citoyenneté ; elle prolifère et triomphe là où les institutions légitimes et compétentes font défaut, là où la peur devient un outil de gouvernance imposant l'obéissance aveugle et la haine de l'autre.

Ce qui se déroule en Algérie depuis le déclenchement du mouvement populaire du 22 février, même si la révolution citoyenne n'a pas atteint tous ses objectifs, a permis de mettre à nu les fonctionnements répressifs du régime. Depuis, ce n'est plus l'affaire d'une élite, laquelle dénonça en tout temps les appareils autoritaires : la société tout entière se bat contre l'arbitraire de ce mastodonte de ce que j'appelle la bureaucratie sécuritaire.

Mais le combat n'est pas fini.

Il se livre tous les jours.

Dans chaque centimètre carré de notre pays et de nos corps.

Pour la liberté.

Pour nous et nos enfants.

EDUARDO ANTONIO PARRA

LABYRINTHE

Traduction de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo

La petite ville d'El Eden a été mise à sac lors d'une bataille rangée entre bandes armées. Au lever du jour, la police fait son entrée et surprend, caché derrière un pick-up, le narrateur, un professeur de littérature, qui n'a pas eu le temps de rentrer chez lui.

Après une première patrouille fédérale, deux fourgons militaires et une ambulance sont arrivés dans un concert de sirènes assourdissant. Bientôt des policiers, vêtus de noir, visage couvert, se sont répandus dans la rue, tandis que des militaires en uniforme de camouflage braquaient la gueule de leurs fusils sur les maisons.

Au début, ils ne m'ont pas vu, bien que je n'aie pas bougé.

Ensuite sont arrivés d'autres véhicules, d'où sont encore descendus des hommes. Des hommes en uniforme qui marchaient entre les cadavres comme s'ils sautaient des obstacles. Finalement un fédéral cagoulé s'est avancé vers moi.

Eh, toi ! qu'est-ce que tu fous ici ? m'a-t-il crié, en agitant le canon de son pistolet devant mon visage.

Je suis professeur, offi...

Je n'ai pas pu achever ma réponse, car un militaire, derrière moi, m'a planté la crosse de son fusil dans le dos, entre les omoplates. Je suis tombé à genoux et j'ai levé les mains, en tentant de reprendre mon souffle et d'endurer la douleur qui vibrait dans mes vertèbres.

Professeur de l...

J'allais achever ma phrase quand ce même militaire m'a étalé d'un coup de pied sur la nuque. Une douleur différente, aiguë, infernale. J'ai reconnu le goût du sang sur mes lèvres. J'ai senti se répandre en cercles concentriques dans mon corps les larmes intérieures qu'avaient provoquées le coup de crosse et le coup de pied. Pas moyen de respirer.

Je crois avoir perdu connaissance quelques secondes, car, lorsque j'ai repris conscience, le policier en noir me tenait par les cheveux pour que je le regarde en face, et vociférait :

Réponds, bâtard ! Avec qui tu étais ? Qui sont tes chefs ? Parle !

Je voulais leur dire qu'ils faisaient erreur, que j'étais moi-même victime des assassins, un homme ordinaire que la fusillade avait surpris sur le chemin de sa maison, mais les mots restaient coincés dans ma gorge. J'avais beau ouvrir la bouche, la seule chose que je sentais, c'était la douleur. Et quand j'étais sur le point d'articuler un mot, l'homme me tirait de nouveau par les cheveux, me flanquait une gifle ou un coup de poing.

À un moment donné, je me suis trouvé debout, entouré d'uniformes. Sans que je m'en rende compte, entre deux coups, ils m'avaient menotté, un militaire me tenait les bras dans le dos, les soulevant jusqu'à faire grincer mes articulations. Je ne parvenais pas à comprendre ce qu'ils disaient. Je les entendais gueuler, je voyais leurs regards menaçants, les gestes féroces des militaires qui ne portaient pas de cagoule, mais dans mes tympans je ne sentais plus rien que des bourdonnements.

Soudain, un homme en uniforme coiffé d'une casquette noire s'est frayé un chemin pour arriver jusqu'à nous. Militaires et policiers

ont cessé de crier et se sont tournés vers lui avec respect. Il devait avoir la soixantaine, des cheveux et une moustache grise, des yeux durs.

Nous avons attrapé cet individu, mon Commandant, a dit le premier qui m'avait interrogé. Il est arrivé dans ce pick-up avec les autres. Je ne sais pas comment il s'en est tiré. Tous ses complices sont morts.

Le commandant m'a examiné de haut en bas. Il a montré du doigt la tache humide de mon entrejambe et s'est mis à rire. Les autres ont ri aussi.

Ça doit être un nouveau, ce bâtard, dit-il.

Les rires autour de moi ont redoublé. Soudain, en voyant mes chaussures, mon pantalon de costume, ma chemise, une expression de doute, de perplexité, s'est un instant affichée sur son visage.

Il n'est pas blessé. Comment l'avez-vous pris ? demanda-t-il.

Je crois qu'il n'a pas réussi à s'enfuir, mon Commandant, a dit le fédéral, nous l'avons trouvé ici, près du pick-up. Il ne bougeait pas, le bâtard, comme s'il ne voulait pas se faire remarquer.

Mon… Monsieur, je suis un… ai-je voulu expliquer.

Tais-toi, connard ! a crié le commandant, les yeux brillants. Toi, tu parles quand je te l'ordonne ! Le militaire qui me tenait par-derrière a tiré sur les menottes comme s'il voulait me mettre à genoux. Il s'est arrêté au signal du commandant, qui s'est tourné vers le premier fédéral.

Alors ? lui a-t-il demandé.

Je vous dis qu'il se tenait tranquille parce qu'il avait peur que nous le remarquions. Je crois que nous l'avons surpris.

Surpris, hein ? a-t-il fait avant de me demander en regardant le fédéral du coin de l'œil : T'es sourd ? T'as pas entendu les sirènes ?

Le visage du fédéral s'est assombri.

Si, je les ai entendues, monsieur, ai-je répondu. Avant que vous entriez dans la ville.

Le commandant a regardé son subordonné comme s'il pensait « Quel con tu fais », mais il a dit :

Fous-moi le camp. Dégage, Contreras !

Dès que l'autre est parti, il s'est tourné vers moi.

Que faisais-tu à côté du pick-up ? Tu voulais emporter quelque chose ? Un petit souvenir du carnage ? Une arme ? Un portefeuille bien garni ?

Non, monsieur. La fusillade m'a surpris alors que je rentrais chez moi, j'ai dû me cacher, ai-je dit en montrant du doigt le terrain vague d'où j'avais tout vu. Quand les coups de feu ont cessé, j'ai entendu une femme pleurer. J'allais essayer de l'aider …

Tu la connais ?

Non.

Alors ? Pourquoi tu voulais l'aider ? Juste pour jouer au bon Samaritain ?

Parce qu'elle criait, elle pleurait.…

Le commandant a approché son visage du mien et m'a soufflé son haleine pestilentielle au visage.

Tu sais quoi, bâtard ? Je ne te crois pas ! Soit tu étais avec l'un des groupes qui se sont foutu sur la gueule, soit tu voulais dépouiller les morts ! De toute façon, on va te conduire à la caserne pour te faire cracher le morceau !

Mais, je ne…

Tu vas nous diras ce que tu sais là-bas ! Pour l'instant, ferme-la ! Faites-le taire !

À peine avait-il prononcé ces mots qu'une gifle claquait à mon oreille, me laissant un sifflement intermittent dans le crâne : un autre fédéral suivait l'ordre de son supérieur.

Le militaire m'a tiré par les menottes avant que je tombe, puis m'a entraîné pour me faire sortir de la rue. Nous esquivions les corps sur le trottoir lorsqu'une adolescente qu'au début je n'ai pas reconnue s'est écartée de l'ambulance pour courir dans notre direction.

Attendez ! Où vous l'emmenez ? Il n'a rien à voir avec tout ça !

C'était Blanca, mon élève.

Blanca s'est approchée du commandant. C'était l'une des meilleures élèves ; mais surtout, elle avait cette confiance en soi qui manque à la plupart.

C'est vous qui commandez ? a-t-elle demandé sans détour.

L'intrépidité de la fille semblait amuser l'officier.

Et toi, t'es qui ? De quoi tu te mêles ?

Blanca lui a répondu dans le blanc des yeux, au grand étonnement des policiers et des militaires.

J'habite là, a-t-elle dit en montrant le bout du pâté de maisons.

Et pourquoi t'es pas en train de dormir dans ton lit bien tranquille ? Ça t'amuse de te promener au milieu de gens à qui on a coupé la tête, ou quoi ?

La gamine ne s'est pas dégonflée.

J'habite là-bas et de ma fenêtre je les ai vus s'entretuer, jusqu'à ce que les derniers tranchent la tête de ceux du pick-up et s'en aillent.

Et tu veux quoi ? Faire une déclaration ?

Non, je veux savoir pourquoi vous arrêtez mon professeur, a-t-elle dit en me désignant.

Ton professeur ? a demandé le commandant.

Oui, je suis au collège et lui, c'est mon professeur de littérature, a-t-elle confirmé, avant de jeter un regard aux maisons alentour. Et si vous demandez aux personnes qui nous surveillent derrière leurs fenêtres, vous pouvez vérifier.

Le commandant a scruté les maisons. Certains rideaux se sont agités. Puis il m'a fixé :

De littérature, hein ?

C'est aussi l'entraîneur de l'équipe de foot, a précisé Blanca.

Et si, comme tu le dis, c'est un enseignant modèle, que diable faisait-il au milieu de cette tuerie ?

Et comment voulez-vous le savoir si vous ne le laissez pas parler. Depuis votre arrivée, vous ne faites que le frapper, vous le menottez et vous l'emmenez on ne sait où pour continuer de le torturer ? demanda Blanca enhardie.

Écoute, ma fille… Allez, vous ! Ramenez-moi ce bâtard !

Le militaire, qui m'avait déjà sorti du cercle de la mort, furieux, m'a levé les bras par derrière à une hauteur qui m'a presque fait crier et m'a amené au commandant.

Alors, comme ça, t'es professeur de littérature et entraîneur de foot, a dit le vieil homme avec un sourire moqueur, en regardant la tache à mon entrejambe. T'en as vraiment pas l'air.

Merci, Blanca, ai-je dit en m'approchant.

Ne la remercie pas. Dis-moi d'abord ce que tu faisais ici.

J'étais à une réunion qui venait de se terminer quand on a reçu les textos.

Le commandant n'a pas sourcillé. Il était au courant de ce genre d'avertissements – à moins qu'il en ait lui-même ordonné l'envoi.

Je passais par ici quand la ville s'est trouvée plongée dans l'obscurité. Je pensais que ce serait temporaire et je me suis assis sur le trottoir en attendant que les réverbères se rallument. J'étais assis là quand cette Ford Lobo est apparue ; derrière, il y avait des gens qui lui tiraient dessus depuis d'autres pick-up. La Lobo s'est écrasée contre la maison, l'un de ses occupants a réussi à descendre, mais ils l'ont tué, et ils ont tué les autres.

Les militaires et la police m'écoutaient attentivement. Le commandant avait l'air intéressé.

Combien ils étaient ? a-t-il demandé.

Trois pick-up, celui-là et deux autres, je n'ai pas vu la marque. Cinq ou six hommes en sont descendus.

Tu as vu leur visage ?

Ils portaient des cagoules, comme vous.

Tu as vu comment on les décapitait ?

Oui, lui, c'est celui qui avait l'air du chef qui lui a tranché la tête avec un couteau de chasse. Les autres ont été décapités par ses hommes avec des machettes et des haches.

Le commandant a fait deux pas vers moi et approché son visage du mien. J'ai de nouveau senti son haleine désagréable. Il m'a regardé droit dans les yeux, comme s'il voulait y trouver la preuve que je disais la vérité. Puis il

s'est tourné vers Blanca. Il lui a souri, mais en faisant une grimace qui, plus qu'à un sourire, ressemblait à de la moquerie. Il a dit :

Eh bien, le petit prof, apparemment, pour nous, tu n'es pas un problème. Enlevez-lui les menottes, caporal.

Le militaire m'a brusqué avant de me libérer.

Maintenant, m'a dit le commandant, c'est pour la police de l'État que tu es un problème. Ils vont se charger de toi.

Il a fait signe en direction des patrouilleurs et deux hommes en uniforme bleu qui avaient l'air de ne pas savoir ce qu'ils faisaient là se sont dirigés vers nous. Ils m'ont pris chacun par un bras.

Emmenez la fille aussi et interrogez-la ! a crié le vieux en s'éloignant.

Dans la voiture de police, au début, ni Blanca ni moi n'avons parlé. Elle était aussi effrayée que moi et, aux regards furtifs qu'elle me lançait, elle se demandait certainement pourquoi diable elle avait eu l'idée d'intervenir en ma faveur.

Moi, je n'étais pas inquiet pour elle. Nous ne portions même pas de menottes et notre escorte était composée de deux agents aussi accablés que nous. J'étais convaincu qu'ils nous relâcheraient rapidement, d'autant plus que ses voisins l'avaient sûrement vue se faire embarquer et avaient dû en avertir ses parents.

Ce qui m'inquiétait, c'était le lieu où nous nous dirigions. Je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait le poste de la police de l'État, ni quelles étaient leurs façons d'interroger les gens qu'ils arrêtaient. Est-ce qu'ils nous emmèneraient à Reynosa ? À Nuevo Laredo ? Ou même à Ciudad Victoria ?

Cependant, mes inquiétudes ont commencé à s'estomper quand j'ai vu que le patrouilleur se dirigeait vers le centre d'El Eden.

C'est alors que Blanca et moi avons constaté que la bataille rangée ne s'était pas limitée aux trois pick-up. Il y avait des traces d'affrontements partout dans les rues autour de la place principale : des véhicules criblés de balles, des vitrines brisées, des résidus d'explosions sur le trottoir et dans certaines maisons, des flaques de sang sur l'asphalte.

À deux coins de rue, nous avons vu des groupes de policiers, de militaires et d'ambulanciers qui portaient sur des civières des corps recouverts de draps tachés de rouge.

Ça n'est pas possible, a dit Blanca. Ils ont fait ça dans toute la ville ?

Dans ce secteur, mademoiselle, a répondu le policier qui occupait le siège passager. De la place jusqu'à la sortie qui va à Reynosa. La bataille a été très violente.

Une vraie tuerie, alors ! a dit Blanca en contemplant le chaos bouche bée. Je pensais que ça s'était seulement passé là-bas.

Beaucoup de morts ? ai-je demandé.

Quantité, a dit le chauffeur, mais ceux qui ont eu le dessus sont repartis en pick-up en emportant les leurs. On ignore le nombre de victimes qu'ils ont eues.

Parmi les autres, il y en a eu plus de trente, a ajouté le même policier. C'est du moins ce que nous avons calculé.

Et des gens d'ici ? a demandé Blanca d'une voix tremblante.

Pas mal, mademoiselle. Tout à l'heure, on en comptait douze ; et environ trente blessés, comme le monsieur de la maison où vous étiez.

Blanca est restée muette. Comme moi. Je pensais à mes collègues avec qui j'avais déjeuné cet après-midi. Je me demandais s'ils étaient arrivés chez eux et si, une fois sur place, ils s'en étaient sortis indemnes.

Quelques jours plus tard, j'ai su : la maison de Danilo avait reçu plusieurs rafales de mitraillette, bien que lui et sa famille, cachés dans son bureau, n'aient pas été blessés. La seule victime de la bataille avait été Balderas. Une grenade avait explosé dans la petite allée qui menait au jardin derrière et, sous l'explosion, la pièce qui lui servait de refuge s'était effondrée. Ses enfants et sa femme avaient survécu, mais lui, une dalle de ciment l'avait tué sur le coup.

De temps en temps, je tournais les yeux

pour observer mon élève : muette de peur, sa mâchoire tremblait, des larmes coulaient de ses yeux.

À un angle de la place fourmillait une multitude d'agents de police et d'ambulances. Devant la mairie il y avait un rassemblement : des gens en quête de nouvelles de leurs proches, des employés de bureau venus voir si on avait besoin d'eux, des journalistes de villes voisines pointant leurs appareils photo dans toutes les directions.

Dès que notre patrouilleur s'est garé devant le bâtiment, plusieurs journalistes se sont détachés du groupe pour se précipiter vers nous. Avant de nous poser la moindre question, ils nous ont mitraillés de leurs flashs, mais voyant que nous n'étions pas des combattants, visiblement déçus, ils ont fait demi-tour.

L'un des deux policiers s'est approché de nous.

Je pense qu'il est inutile de vous faire entrer, a-t-il dit. En fait, on vous a embarqués simplement parce que le commandant l'a ordonné, mais personne ne va vous interroger.

Et alors ? ai-je demandé.

Vous pouvez partir.

Allez-y, professeur, a dit Blanca d'une voix larmoyante. Je vais attendre mes parents. Ils ne vont sûrement pas tarder.

Extrait de *Laberinto*, Literatura Random House, Mexico, 2019. À paraître chez Zulma en 2021.

JEAN ROUAUD

Économie
(de bouts de chandelle)

Un pognon de dingue s'entassait
Dans la salle d'attente
aux traits tirés emmêlés de sommeil
Contemplant le sol entre ses pieds
S'épuisant en jogging à lutter contre le froid
Sacs Lidl affalés comme des chiens de rue
Sur le damier du carrelage
De temps en temps un regard se lève d'un portable
Découpe dans le vide la silhouette d'un entrant
Un corps se déploie hors du banc
Pour jeter une peau de banane tenue à deux doigts
Dans le sac plastique suspendu à son anneau d'aluminium
Peuple des fins de mois
Que cinq euros moins cinq euros
S'éreintent à endiguer
Dont on ne vérifie même plus sur les phalanges
S'ils comptent trente ou trente et un jours
Février éternels atrocement amputés
À se demander par quelle astuce de trésorerie
Autant de misère
Fait autant de pognon
Mais peut-être le mot passe-t-il mal en traduction
Pas la même langue entre le haut et le bas
Peut-être ce pognon n'a-t-il rien à voir avec l'argent
Tel qu'on l'entend en haut lieu
Où pognon désignerait le peu de moyens du tout-venant
Qu'on ne confondra pas avec l'argent
Celui qui ruisselle des cadeaux fiscaux et des dividendes entre amis
Comme des ombelles étincelantes déversant leurs brins de lumière
Sur la tête des campeurs un soir de 14 juillet
Sans jamais toucher terre
À moins que tout simplement pognon et argent
Ne soient de faux-amis
Comme ceux-là qui nous gouvernent
sont de faux-frères de faux-culs, de faux-semblants
Les gens qui parlent le bas diraient plutôt
Que la vie leur coûte une blinde
Ou un bras, ce qui dit bien aussi les vies mutilées

Au lieu que pognon paraît vieux
Écho lointain de l'idée que le haut se fait du bas
Faute d'avoir depuis longtemps de ses nouvelles
La dernière fois ce devait être par une réplique bougonne
Dans un vieux film de Gabin ou de Noël-Noël
Ce qui dit aussi que ce n'était pas à ceux-là
Nommés les assistés
Que le message s'adressait
Mais à leurs dénonciateurs, aux nantis
Qui ont toujours sémantiquement un train de retard
Quand ils se la jouent peuple.
Comme ce candidat à la présidentielle
Qui allait toujours faire ses courses à Prisunic
Qui serait même allé à Prisu s'il s'était lâché,
Ce qui lui a coûté ce Prisu disparu sans qu'on l'en ait averti
La place qu'il enviait
Pognon qui se prend aussi à deux doigts
Que l'on jette avec dégout dans la poubelle des pauvres
Mais ce qui est encore trop, cette peau d'infortune
Aux yeux des nantis qui trouvent scandaleux,
D'aider son prochain sous prétexte qu'il ne serait pas fichu
De se débrouiller seul
Quand la grande loi du monde, la juste loi du monde
Veille à récompenser chacun selon ses mérites
Quand bien même le mérite n'est pas grand de naître
Une cuiller dorée dans la bouche.
Mais le mérite rend aveugle
Comme l'argent
Et pour ne pas voir les poches arides sous les yeux des illettrés des abattoirs
De tous ces gens qui ne réussissent à rien
Pour éviter les doléances au guichet
Et le contact déplaisant des corps excédés, à bout de souffle
On a inventé au nom du divin progrès
De s'en remettre aux algorithmes et aux logiciels
Sorte de guillotine informatique
Qui sans états d'âme sépare les têtes bien pensantes,
Parlant l'idiome des *gafa*
Du corps épuisé des perdants
Qui ne comprennent rien à cette novlangue,
Ne parlent qu'un jargon où il est question de sous
Où il manque toujours de quoi.
Qui abdiquent aussitôt qu'une voix synthétique au téléphone
Les prie inlassablement d'appuyer sur la touche étoile,
Ou qu'un écran leur réclame un mot de passe
Toujours erroné
Empêchés par ces chausse-trapes numériques d'entrer dans le château
Des invités au repas des seigneurs
Tournant désespérément autour comme l'arpenteur de Kafka

Tout un monde de salles d'attente
De laissés pour compte – de tout compte.
Auxquels on concèdera un revenu universel à bas prix
À petites goulées d'oxygène
De quoi maintenir tout juste en vie
Sans que cela perturbe les manigances des oligarques
Pour qui toute mesure sociale
N'est que la concession minimum à leur liberté d'entasser
À qui nous demandons cependant une faveur, une unique faveur
Par pitié qu'ils nous épargnent le couplet indigné
Du « monopole du cœur » de celui-là qui singeait le peuple
En étirant un soufflet d'accordéon sur sa poitrine blindée
Pour mémoire le cœur de Giscard dans son reliquaire de diamants.

HUBERT HADDAD

QUI DONC SAURA JAMAIS

Tout un peuple victime de l'intolérance religieuse, du racisme ordinaire, les Rohingyas convertis à l'islam depuis le XVe siècle dans le nord de l'Arakan, persécutés par la majorité bouddhiste birmane, subissent par vagues les pires exactions. Beaucoup tentent de fuir la violence génocidaire par voie maritime, vers la Malaisie ou la Thaïlande, sur des rafiots de naufrage, rançonnés sans pitié par les passeurs. Réfugiés dans les camps frontaliers du Bangladesh, près de 400 000 enfants tentent de survivre à la faim et au choléra en milieu insalubre. Voilà un peuple autochtone en situation de ségrégation territoriale, exclu de la communauté nationale pour motif religieux, privé de papiers d'identité, et qui aura dû attendre l'entrée de la Birmanie dans cette économie libérale mondialisée supervisée par l'ONU et le FMI, avec une présidente qui ne cesse de brader son prix Nobel de la paix, pour éveiller enfin l'attention des médias occidentaux. Pourtant les villages rasés, les persécutions et les massacres n'ont pas cessé depuis la prise de pouvoir de Ne Win en 1962 et la valse conséquente des juntes militaires sur fond de guerre civile. Les mouvements d'opinion internationaux d'inspiration humanitaire seraient-ils sélectifs, soumis au principe d'incompréhension géographique, pervertis par les préjugés implicites et les idéologies récurrentes ?

*

Partout dans le monde, les populismes briguent insolemment le pouvoir – et s'en emparent ici et là. Le nationalisme fondé sur la guerre économique, le repli identitaire, l'exclusion des minorités et l'exaltation martiale, explique assez ce retour du refoulé ; mais il n'est pas seul en cause, ou du moins se configure-t-il aux nouvelles phraséologies occultant un mal avéré par un bien supposé, son envers idéologiquement immaculé. Ainsi du patriotisme, ce sentiment d'appartenance exaltant une communauté de valeurs propre à un territoire élu. On se souvient d'un bon mot de l'économiste oranais Georges Elgozy : « Patriotisme : seule forme avouable de xénophobie. » Rousseau déjà nous avait prévenus contre l'exclusivité de l'esprit patriotique « qui nous fait reconnaître comme ennemi tout autre que nos concitoyens ». Et Victor Hugo : « Ne soyons plus anglais ni français ni allemands. Soyons européens. Ne soyons plus européens, soyons hommes. Soyons l'humanité. Il nous reste à abdiquer un dernier égoïsme : la patrie. » Et plus près de nous le regretté Tzvetan Todorov : « Quel est le défaut inhérent au patriotisme ? C'est que, en préférant une partie de l'humanité au reste, le citoyen transgresse le principe fondamental de la morale, celui de l'universalité : sans le dire ouvertement, il admet que les hommes ne sont pas égaux. »

*

En politique comme dans l'histoire, partout où une certaine sentimentalité identitaire se mêle des concepts et outrepasse la légitimité républicaine et les droits humains, on peut craindre qu'elle ne se transforme un jour en passion funeste. Avec cette jauge ancestrale qui mesure un

symptôme aujourd'hui envahissant – l'antisémitisme – avant les crues dévastatrices. Wilhelm Marr, un journaliste allemand, inventa le mot, il y a un siècle et demi, en plein mouvement *völkisch* – de *Volk*, le peuple-nation comme absolu –, cette nébuleuse qui porte en puissance tous les composants actifs de l'idéologie du Troisième Reich et que promouvra entre autres un Johann Gottfried von Herder, inspirateur du mouvement post-romantique engagé en politique *Sturm und Drang, «* Tempête et passion ». Marr a forgé ce néologisme subjectif afin de naturaliser, d'essentialiser une haine latente ou efficiente à l'égard du juif, répondant d'une religion ou d'une culture, ou le Juif en soi, défini racialement. Le terme *antisémitisme* (comme aujourd'hui celui d'antisionisme) était donc alors un concept positif, politiquement correct, devenu viral et pandémique et cela au grand dam de Marr lui-même qui, en fin de vie, après avoir prôné la déportation de tous les juifs allemands en Palestine, publia son *Testament d'un antisémite* dans lequel, sans doute consterné en apprenti sorcier de la montée des haines raciales et de la propagation des « crieurs de Heil », il se défaussera résolument et fera son mea culpa en bonne et due forme. Pour que le vocable de Marr prenne un sens négatif, il aura donc fallu que tous les juifs d'Europe fussent persécutés, spoliés, puis en grande part exterminés. Le mot, du coup, n'a plus de synonyme, quoique bien des antisémites honteux, conscient ou non de leur tartufferie (« cacher ce juif qu'on ne saurait nommer ») s'affichent héroïquement comme antisionistes. Vladimir Jankélévitch avait ce mot : « L'antisionisme est l'antisémitisme justifié, mis enfin à la portée de tous. » L'antisémitisme démocratisé. On fait l'épreuve depuis au moins une décennie des ravages des divers amalgames tendancieux entre juif et sioniste, sionisme et extrême droite expansionniste. Tout le monde ou presque admet pourtant une distance abyssale entre les fondamentalismes religieux et les religions dont ils procèdent au gré des bouleversements socio-historiques, telles que les guerres et invasions coloniales jusqu'en leurs extrêmes conséquences. Né des pogroms russes, de l'affaire Dreyfus et de la Shoah, le sionisme en soi fut un sauve-qui-peut de migrants en butte aux pires persécutions et à la spoliation, contraints à fuir leur terre européenne et qui, pour beaucoup, périrent sur des rafiots de naufrage en Méditerranée. C'est d'évidence le sionisme expansionniste qu'il faut combattre, le netanyahouisme inepte, produit de la mauvaise conscience et du vieux fond colonial occidental dont les ascendants de la plupart de nos contemporains bénéficièrent sans états d'âme.

*

Ailleurs, en Pologne ou en Allemagne – oubliant ou célébrant l'Europe devenue *Judenfrei*, nettoyée de ses Juifs, après 5 ou 6 millions d'assassinats, dont 1,5 million d'enfants –, l'antisémitisme s'étale sans pudibonderie avec des milliers d'actes délictueux, de croix gammées taguées sur les tombes et les magasins juifs, de violences et d'agressions diverses. La chancelière Angela Merkel a déclaré récemment : « Il est inconcevable, et cela constitue une honte, de voir qu'aucun établissement juif ne peut exister sans protection policière, qu'il s'agisse d'une école, d'un jardin d'enfants ou d'une synagogue. » Le racisme est un syndrome invasif qui s'empare de toutes les sources d'irrationalité au service d'une haine récurrente, miroir de sa propre détestation. « L'antisémitisme, une réalité difficile à mesurer précisément », titrait assez absurdement un grand quotidien il y a peu. Si elle était *mesurable avec précision* dans un État de droit digne de ses institutions, cette réalité serait rapidement circonscrite et découragée.

*

Trois à cinq millions de lettres anonymes adressées à la Gestapo ou à la police française pendant l'Occupation, un peu moins de 3 000 lettres de dénonciation par jour, la moitié motivée

par l'appât du gain, des motifs politiques ou de vengeance se partageant l'autre moitié. Certains fonctionnaires affectés au triage détruisaient autant qu'ils pouvaient ces missives condamnant à mort des milliers d'innocents. Dans *L'École des cadavres*, cet appel fleuve au génocide de Louis Ferdinand Céline paru en 1938 chez Denoël et réédité en 1941, on pouvait lire : « Les Juifs, racialement, sont des monstres, des hybrides loupés, tiraillés, qui doivent disparaître. »

Trois quarts de siècle plus tard, l'ignominieux « délit de solidarité » interdisant sous peine de poursuites judiciaires de porter secours aux réfugiés est aboli par le Conseil constitutionnel, institution créée en 1958 pour veiller à la conformité républicaine des lois et décrets. Il n'est jamais trop tard pour recouvrer son honneur.

*

Reflet d'une opinion mondialisée en passe de conquérir le vrai pouvoir, celui de la rumeur, des préjugés et des *fake news*, les réseaux sociaux sont à la communication plus ou moins *réfléchie* de la presse papier ce qu'une guerre civile serait à l'espace urbain en temps de paix. *Tout un chacun* peut non seulement y aller puiser la haine et la détestation de l'autre, quel qu'il soit, mais aussi en devenir l'acteur microscopique et triomphant dans une manière de pogrom virtuel généralisé. Il faudrait réfléchir à l'irréalité des motivations délétères en regard des dommages catastrophiques encourus, à l'infantilisation galopante et massive des esprits dans un contexte conflictuel international qui peut laisser craindre les pires transgressions.

*

Dans sa *Lettre à la jeunesse*, Zola feint de s'étonner : « Des jeunes gens antisémites, ça existe donc, cela ? Il y a donc des cerveaux neufs, des âmes neuves, que cet imbécile poison a déjà déséquilibrés ? Quelle tristesse, quelle inquiétude, pour le XXe siècle qui va s'ouvrir ! » La tristesse et l'inquiétude ont vite tourné à l'épouvante : jamais pire monstruosité n'aura affecté le genre humain. On sait bien tout cela, la technique au service des idéologies, les tueries industrielles froidement administrées, l'aveuglement complice au seuil du génocide. C'était au siècle dernier. On a cru dans les années 1930 la chose impossible, impensable, les bons esprits ne voyaient dans l'antisémitisme qu'une distraction dominicale, une sorte d'hygiène de l'esprit. Les Einsatzgruppen partout en Europe de l'Est ont succédé aux Camelots du roi déferlant rue des Rosiers en criant leurs slogans bonaces. Quelles indulgences pourraient laver l'espèce humaine d'un pareil déshonneur ? C'est qu'il n'y a pas de mots pour désarmer la haine, laquelle aura fleuri jusqu'aux détours des utopies – d'un Proudhon, par exemple : « Le Juif est l'ennemi du genre humain. Il faut renvoyer cette race en Asie, ou l'exterminer. »

À bout d'analyse, on ne sait trop sous quel angle prendre le philosémitisme d'un Nietzsche dont nous arrête tel fragment posthume : « Définition de l'antisémite : envie, ressentiment, rage impuissante comme leitmotiv de l'instinct, la prétention de l'élu : la plus parfaite manière moralisante de se mentir à soi-même – celle qui n'a que la vertu et tous les grands mots à la bouche. Et ce trait typique : ils ne remarquent même pas à qui ils ressemblent à s'y méprendre. Un antisémite est un Juif envieux – c'est à dire le plus stupide de tous… »

Si l'antisémite est *le plus stupide des Juifs envieux*, comment un citoyen lambda « d'origine juive » fera-t-il pour échapper à pareille aporie sans servir une fois encore de bouc émissaire ?

*

Des centaines de milliers de musulmans ouïghours et kazakhs sont internés dans les camps de détention du Xinjiang depuis leur création en 2013 à la suite de massives opérations antiterroristes visant les islamistes et les indépendantistes. On y recense près d'un million de Ouïghours. Après en avoir nié l'existence, la Chine use de litotes : il s'agit de « camps de transformation par l'éducation », voire de banals centres de formation professionnelle. On se souvient des camps de rééducation. Le dispositif concentrationnaire des *laogai* a perduré jusqu'en 2016, riche encore de 7 ou 8 millions de détenus. Avec pour objectif essentiel de surveiller et punir les « criminels » à des fins de réhabilitation, de les contraindre au travail et à la production au profit de la société. La culture des camps, de la violence et de l'anéantissement n'est jamais perdue ; elle est mise en réserve, à disposition, avec les ordinaires arsenaux des totalitarismes.

*

L'ONG Global Witness dénombrait l'an passé l'assassinat avéré de 164 défenseurs de l'environnement en lutte pacifique contre des projets dommageables – tant forestiers, agro-industriels que miniers –, sans compter les disparus, ceux qu'on a fait taire, ceux mis au secret par les autorités locales ou délocalisées. Les Philippines avouent une trentaine de liquidations, l'Inde et la Colombie presque autant. « Partout dans le monde, les défenseurs de l'environnement et des terres, dont bon nombre sont des représentants de peuples autochtones, sont considérés et traités comme des terroristes, des voyous ou des criminels », dénonce le rapporteur spécial de l'ONU pour les droits des peuples autochtones.

*

La dynamique inégalitaire du capitalisme pousse les représentants institutionnels au plus haut niveau, confortés par ce front commun à l'échelle de l'économie mondiale, à remettre en question les droits humains pour cause d'archaïsme, voire d'obsolescence. Profitant des comportements de type colonial d'une mouvance d'ONG, plusieurs chefs d'État se défendent de la contestation en légitimité par des charges contre ce qu'ils appellent inconsidérément « droits-de-l'hommisme ». Il ne saurait y avoir « d'usage excessif des droits de l'homme » dans un monde où l'inhumanité impose sa prépotence, mais des incompétences dispendieuses certes, un détournement cynique parfois de ses enjeux dans le cadre de plans d'action subventionnés et un regain de bonne conscience chez les donneurs d'obole. Faut-il s'étonner qu'ils aient pour priorité la défense des plus exposés, des minorités ? Les droits de l'homme aujourd'hui, c'est par priorité le droit des femmes, en Afrique, au Moyen-Orient ou en Asie, celui des enfants en détresse et des vieilles personnes oubliées dans les mouroirs, du peuple des sans-logis laissé en déliquescence, des réfugiés des guerres, des dictatures criminelles ou de la désertification. Partout où on attaque les droits de l'homme, règnent la tyrannie et la corruption sur fond de morne coalition identitaire et d'apathie égoïste.

*

Si les écrivains, journalistes, idéologues propageant massivement depuis le XIXe siècle le préjugé antisémite avaient un instant soupçonné l'avènement du nazisme génocidaire sur ce fumier longtemps fourragé où s'est vautrée partout en Europe la vox populi, il est probable que leur perception du monde social et conséquemment leurs écrits et paroles publiques en eussent été radicalement réformés. Nous sommes tous responsables de la haine qui place la violence au pouvoir. Ce qui est arrivé au milieu du XXe siècle est la négation absolue du l'humain, du

droit, de l'éthique. Le crime accompli, par contrecoup fatal, provoque à long terme des dégâts incontrôlables : dans les corps et les consciences. Quelque chose est détruit peut-être à jamais dans le jugement moral de l'ensemble de l'humanité. Que faire sans un immense sursaut de conscience contre l'abaissement généralisé du sens, de la crédibilité, la contagion des *fake news*, l'instauration du concept de « vérité alternative » par les pouvoirs négationnistes ? (Folamour ignare, le président américain propose de vaincre les ouragans à coups de missiles nucléaires ou menace de détruire cinquante sites archéologiques iraniens inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco ; le ministre de la Culture du Brésil paraphrase un discours de propagande nazie de Goebbels sur fond musical wagnérien ; la prétendue démocratie laïque hindoue décrète une loi sur la citoyenneté excluant la population de confession musulmane, de plein droit indienne. Mais qui l'ignore ? Le droit et la justice ont tout à craindre des populismes d'État et de leurs alliances conjoncturelles.

*

Au Maroc, des milliers d'avortements clandestins sont pratiqués chaque année. Chaque année des centaines de femmes sont poursuivies en justice pour interruption volontaire de grossesse. Rares sont les peines de prison ferme. Cependant un tribunal de Rabat condamnera la journaliste Hajar Raissouni, 28 ans, à un an de détention pour « avortement illégal » et « relations sexuelles hors mariage », oubliant le poids de l'opinion publique au royaume chérifien. Hajar Raissouni sera graciée, on peut s'en réjouir quand on connaît le sort de ses pareilles en maints pays où l'opinion fanatisée en appelle au sang. Il n'empêche que la justice patriarcale, ignorant aisément la culture du viol et de la soumission, a assigné des milliers de personnes pour débauche, adultère, homosexualité et, en moindre part – secrète indulgence déclinée de ses propres forfaitures – pour avortement.

*

« Les voitures autonomes doivent-elles tuer un vieillard pour épargner un enfant ? » titre un grand quotidien – sans doute pour illustrer un cas de conscience mis à l'épreuve de l'intelligence artificielle.

*

Condamnée à mort pour avoir osé boire à la margelle d'un puits interdit, la chrétienne Asia Bibi a été acquittée après neuf années de prison et une longue, laborieuse campagne de soutien internationale. « Nous regrettons de ne pas avoir rendu justice de nos propres mains », clament les habitants d'Ittan Walin, un village pakistanais sous emprise islamiste après avoir intenté maints recours, en appelant à la mise à mort immédiate d'Asia Bibi, coupable d'avoir puisé une coupe d'eau claire au nez des femmes musulmanes offusquées.

*

Selon plusieurs enquêtes menées par la fondation Roi Baudouin reconnue pour ses actions humanitaires, environ 40 % des Belges (davantage de Flamands) estiment que la meilleure façon de conserver « l'équilibre de la Sécu » serait de cesser d'administrer « des traitements coûteux qui prolongent la vie des plus de 85 ans ». Les journalistes, surpris par l'annonce, s'inquiètent de voir se profiler une « médecine à deux vitesses » : les patients qui n'ont d'autre recours que la

Sécu et ceux qui peuvent se payer les médicaments non remboursés ou les soins lourds, chirurgicaux, refusés aux plus démunis par la limite d'âge. Sans un instant s'inquiéter de la charge criminogène du désir sécuritaire de l'opinion publique livrée aux techniques d'échantillonnage des instituts de sondage.

*

Qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce qui a bien pu se passer ? se demande le vieil Adid, ses yeux grands ouverts sur un visage inconnu. Cette question lui est venue sans vraiment réfléchir. Un instant plus tôt, le soleil brillait sur les vitrines et dans les feuilles des eucalyptus. Et que fait-il par terre, allongé de tout son long, rue de l'ancien cimetière ? Un grand bruit l'a surpris, puis d'autres plus sourds. Comme si on fermait des volets de fer rouillés. Des gens s'enfuient encore. D'autres, figés sur place, ont l'air de jouer à « 1, 2, 3, soleil ! ». Dans cette confusion, une femme s'est précipitée vers lui, plutôt belle, entre deux âges, un châle sur la tête. Elle lui rappelle sa grand-mère Baya, morte quand il était enfant. Mais voilà qu'elle se dresse et crie inutilement. « Au secours ! À l'aide ! On a voulu tuer cet homme ! » Il aurait aimé la consoler. C'était écrit, madame, tout va bien, l'histoire se termine…

*

Le Nigeria, le plus peuplé et le plus riche potentiellement des pays d'Afrique noire, au bord de la guerre civile : grèves générales à répétition en réplique à la politique budgétaire sélective du gouvernement qui lèse les plus pauvres, à savoir les trois quarts de la population. La chance de la mixité religieuse (au sein même des familles), comme au Sénégal, cependant mise à l'épreuve dans le Nord où les chrétiens minoritaires sont persécutés par l'insurrection djihadiste : des centaines de morts d'un mois l'autre. L'armée s'interpose plus mollement que dans le delta du Niger où se concentrent les richesses du pays ; le pétrole exploité par les multinationales suscite misère et pollution, les bravades des rebelles et des guérilleros, ces villageois en colère face aux épouvantables infractions des compagnies, de l'État et des sous-traitants locaux, sont le prétexte d'exactions, bombardements de villages suspects, arrestations arbitraires, harcèlements et racket, mitraillages par les corvettes de guerre. La terre et les eaux côtières sont si imbibées d'hydrocarbures qu'il faudrait un demi-siècle pour nettoyer la zone. Les habitants, eux, demandent des routes, des hôpitaux, une nature respectée : avec la complicité de l'État fédéral, principal actionnaire, la terreur capitalistique des grandes compagnies poursuit sa politique féroce d'exploitation à outrance aux dépens de l'environnement, le plus pollué au monde du fait des innombrables fuites des pipelines dégradés, et châtie sans égard ni pitié les réfractaires avec l'aide de l'armée et des milices. Le premier puits du delta fut creusé dans les années 1950 par la compagnie Shell. Deux cents fois plus d'aluminium que les normes sanitaires dans l'eau des villageois. Beaucoup vont chercher au pied des plateformes une eau guère potable, qui sert à refroidir les moteurs, vendue un dollar le bidon. C'est un paysage lunaire dans la jungle, des boues puantes, des feux follets inextinguibles, des champs de cendre, des torchères géantes d'où retombent des pluies noires d'escarbilles ; l'eau de mer a détruit en amont les plantations de raphia et les palmiers, à cause des canaux creusés par les compagnies, rendant les sols marécageux et stériles. Le résultat, c'est la destruction de l'écosystème, l'absence de travail et donc de ressources, la misère et la maladie pour toute une population. Le delta du Niger produit environ 2 millions de barils par jour, soit 200 millions de dollars. La population, elle, n'a droit qu'à 2 ou 3 euros quotidiens par tête. La corruption organisée est, là-bas, cent fois pire que toutes les mafias. Seuls à gagner quelques centaines d'euros mensuels en acceptant de sacrifier leur santé,

les bouilleurs de pétrole, au risque de leur vie dans un secteur hautement explosif, fabriquent et détournent l'essence à leur profit, hectolitre par hectolitre, dans des raffineries clandestines, soutage illégal appelé *bunkering*. Tout le monde ici dépend du pétrole *pour le pire et le pire*, tandis que les membres du gouvernement fédéral s'enrichissent frauduleusement sur la taxe et que chacun de nous, en France comme ailleurs, entretient cette richesse volée par l'usage d'au moins 10 % du carburant utilisé. Microcosme de l'enfer, le delta du Niger concentre à un degré rare toute la gabegie discrétionnaire, la folie industrieuse chauffée à blanc, l'injustice programmée du capitalisme libéral aujourd'hui en activité mortifère à des degrés sans doute moindres partout dans le monde.

*

Impliquée dans les réseaux mafieux qui contaminent l'État, la force publique assassine au Venezuela – 18 000 victimes depuis 2016, ce qu'on appelle la « militarisation de la politique sécuritaire » – sans compter les détentions arbitraires, la torture instituée, les enlèvements et les disparitions. À Caracas, faute de réprimer efficacement le crime organisé dans les tribunaux, la criminologie s'enseigne à l'université. On parle d'un modèle de conduite systématique de la force publique : des exécutions extrajudiciaires par milliers. On tue les marginaux désarmés, les petits délinquants et les contestataires innocents sous prétexte de « résistance à l'autorité ». Mises en causes par le Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme, les FAES, les forces d'action spéciales, milice présidentielle créée par Maduro en 2016, avaient au départ pour office la lutte contre les organisations du narcotrafic. Sans légalité institutionnelle au niveau de l'État – dont la souveraineté est reconnue par le droit international –, toute formation paramilitaire tourne inexorablement à l'organisation criminelle à la manière, caricaturale, de l'escadron de protection voué à la garde rapprochée du Führer, la fameuse Schutzstaffel fondée en 1925 et devenue peu à peu un État dans l'État, principal dispositif industriel de mort violente et de destruction du Troisième Reich.

*

Au Japon, l'épreuve du deuil aura bientôt une parade : un robot humanoïde bourré de capteurs et pourvu d'un visage de silicone à l'identique remplacera le cher disparu le temps d'assimiler son absence, soit une période de 49 jours calculée selon le rite bouddhiste. Grâce à un programme informatique préalable et une modélisation en 3D, le robot de location héritera de toutes les caractéristiques du défunt. Ce dernier aura de son vivant rencontré les techniciens de cette nouvelle industrie afin qu'ils puissent dupliquer le spectre de sa personnalité tant psychologique que comportementale. Au Japon, on aime les robots. « La conscience est l'élément-clé pour les rendre plus humains, affirme un célèbre roboticien qui enseigne à l'université d'Osaka. En tant que chercheur, j'espère développer des robots conscients qui m'aideront à comprendre ce que c'est que d'être un humain. » Les scientifiques ne sont pas loin de penser que l'évolution au sens darwinien passera désormais par la technologie. L'idée même de modifier la définition de *ce qu'est l'être humain,* comme d'éminents promoteurs de l'industrie robotique l'envisagent, c'est créditer « l'opération par laquelle on détermine le contenu d'un concept en énumérant ses caractères » (Larousse) dans le seul domaine qui précisément échappe à toute définition congruente du point de vue du simple existant, de l'humain singulier, sachant quels sont les pouvoirs de mutation ou d'annihilation de la technique. Tuer un homme, par exemple, ou le plonger dans un coma irréversible, modifie clairement la définition de ce qu'était cet homme particulier en tant que tel. C'est l'unique raison apte à mettre en garde tous les technocrates,

politiques ou scientifiques, avant d'avoir longtemps médité le principe d'excellence qui doit guider leurs actions…

— *C'est du précepte « Connais-toi toi-même » que tu parles, Socrate ?*

— *Oui, et le contraire de ce précepte, dans le langage de l'inscription, serait de ne pas se connaître du tout* (Platon, *Philèbe*).

Une course aux conséquences incalculables engage le lièvre technologie et la tortue des droits humains *au pas de sénateur*, sur la piste tortueuse d'un avenir sans autre but que « l'inconnu redoutable », sachant que ce lièvre n'est qu'une mécanisation quintessenciée de la vitesse. « La technologie va plus vite que la science », s'inquiétait un Juste nommé Jacques Ellul ; le réflexe palliant efficacement la réflexion, la technique s'interdit de penser *par nature* et interdit tout regard critique. Otage de ses formidables outils, que peut conséquemment la science sans priorité de l'éthique et de l'exercice d'une pensée téléologique simplement humaine qui ne saurait réduire les fins aux moyens, la liberté à la sécurité, ni l'espérance aux taux de croissance ? Quand la robotique monopolisera les instances de décision grâce au caractère instantané de son emprise, les humains seront dans l'incapacité d'imaginer que Big Brother n'est que le reflet monstrueux de notre servitude, et qu'il n'a d'autre physionomie que la superposition de nos milliards de visages fondus en une face d'ange acéphale.

*

La Convention des droits de l'enfant se déduit naturellement de la Déclaration universelle des droits de l'homme, elle en devient même le présupposé : toute légitimité implique de facto le respect sans restriction de l'enfance. Et une action de tous les instants en sa faveur. La Convention demanderait même quelques amendements, comme ses statuts le permettent, notamment en ce qui concerne les restrictions sémantiques du genre « quand cela est possible ». A priori, tout devrait être toujours réalisable en toutes circonstances pour potentialiser les efforts des institutions et des associations, dès lors qu'un seul enfant se trouve en danger de maltraitance. Par ailleurs, cette Convention devrait être lue et étudiée par toute personne ayant à s'occuper d'une manière ou d'une autre des questions d'enseignement et de simple éducation : c'est-à-dire à peu près tout le monde. Car penser l'enfant comme une personne à part entière, c'est soudain changer de regard sur le monde, comprendre de manière sensible la notion d'altérité, voir enfin l'enfant dans chaque être en situation de désarroi et de souffrance. D'autres amendements seraient nécessaires : « Les États parties s'abstiennent d'enrôler dans leurs forces armées toute personne n'ayant pas atteint l'âge de 15 ans » (article 38). Mais l'âge de 15 ans appartient de fait à l'enfance ! Rarement appliquée en maints pays, cette abstention légalise hypocritement l'enrôlement d'enfants soldats. Une loi ou une prescription, que toute guerre excède ordinairement dans sa violence exponentielle, ne peut laisser planer un doute quant à l'usage qui s'en fera. « Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne », disait Victor Hugo. Et chaque homme gagné est un enfant qu'on sauve.

*

L'Inde lauréate en matière de violences sexuelles. Une moyenne de 100 viols par jour signalés, individuels et collectifs, sachant que la plupart demeurent inavoués et resteront majoritairement impunis. Par tradition, dans l'inhumanité ambiante qu'aucune religion ne modère, la faute est ordinairement rejetée sur les victimes féminines de tous âges dont le martyre, à l'occasion, s'abrège en assassinat.

*

« Un enfant âgé de quatre ans et demi soupçonné d'avoir agressé sexuellement trois petits camarades de classe dans une école maternelle de L., près d'Agen. » Les parents de l'une des victimes présumées ont porté plainte. En attendant l'éventuel procès en cour d'assises (ou de récréation), on a déplacé le violeur présomptif dans l'école d'une ville voisine. Les adultes à l'origine de cet étalage médiatique, à commencer par les journalistes, rêvent-ils d'abaisser la majorité pénale à 5 ans et ne seraient-il pas portés assez perversement à certain trouble d'interprétation, un déni de la différence des âges relevant de ce que Freud appelait une pulsion d'emprise ?

*

Les fabricants de pesticides ont compris la leçon, désormais leurs marchandises seront labellisées produits phytosanitaires ou de « santé végétale ».

*

En Inde près de 2 millions de citoyens, la plupart musulmans, déchus de leur nationalité. « La plus grande démocratie du monde » est-elle en passe de mettre au ban de la nation 180 millions de musulmans ? On songe aux guerres de conquête et de reconquête hindo-musulmanes qui, du VIIIe au XVIe siècle, propagèrent des exactions d'ampleur génocidaire tandis que s'élevaient d'admirables cités. Mais la collision des empires dynastiques amplifiée par l'antagonisme des fanatismes identitaires relève, de notre point de vue limité, d'une ère cataclysmique révolue. Aujourd'hui, on ne cesse d'en prendre la mesure, tout conflit circonscrit menace les équilibres internationaux et le moindre despote tient à merci l'avenir planétaire.

Dans son projet de construction de la Paix perpétuelle, Kant, excluant quelque État mondial intrinsèquement liberticide, imagine une fédération d'États républicains libres relevant d'un même droit qui aurait à régir les conditions de l'hospitalité universelle.

*

Depuis qu'il y a des hommes, l'exil a toujours été le lot commun ; et les pays, les civilisations, furent d'abord le fait des confrontations, violentes ou pacifiques, de peuples ou de groupes sociaux divers finalement intégrés par le partage de la langue et l'accord des coutumes au sein d'une charte vivante qui est la culture même. D'une certaine façon, nous sommes tous des enfants de l'exil, des héritiers plus ou moins récents de la séparation et de l'éloignement. L'exil est peut-être même ce que nous avons en nous de plus précieux, de plus « humain », parce qu'il faut avoir connu un certain abandon, loin des origines, pour ne rien oublier de notre proximité à l'autre, dans le voyage d'exister. Avec l'exil, en dépit des difficultés de survie, une chance d'accomplissement est offerte : tout est toujours à inventer, à créer, pour mieux coexister sans préjugés ni discrimination aucune. La plus belle, la plus urgente utopie, c'est de transformer cette richesse insoupçonnée, constituée de tous les apports individuels et collectifs, en charte d'alliance pour un monde ouvert où chacun trouvera librement son espace de vie, c'est de conjuguer les ailleurs dans un ici musical auquel jamais l'avenir ne manquera, c'est enfin de réconcilier la diversité culturelle, religieuse incluse, avec l'humanisme laïque, seul garant d'un vrai projet démocratique fédérateur.

*

Ouvrir un journal, c'est plonger la tête la première dans l'épouvante. Les crimes d'honneur en Asie mineure : « Une jeune fille de 16 ans a été enterrée vivante dans le jardin de sa maison, assassinée par sa propre famille. Son corps a été retrouvé en position assise, les mains attachées dans le dos, au fond d'un trou creusé sous le poulailler, près de la ville d'Adiyaman, dans une région à majorité kurde » (*Le Monde*). Les médecins légistes reconnaissent l'enterré vivant à la présence de terre dans les bronches. Elle s'appelait Medine. Ces crimes d'honneur, courant en Europe jadis, ont souvent lieu dans les montagnes de l'Est turc (comme un peu partout en Asie et au Moyen-Orient). Les jeunes filles meurent par centaines chaque année dans ces contrées parce qu'elles refusent les mariages arrangés par l'ordre patriarcal ou du fait d'une liaison, parfois d'un baiser, elles sont assassinées ou poussées au suicide. Le même article cite le cas d'une gamine de 12 ans suicidée à la kalachnikov après que son instituteur l'eut dénoncée à sa famille pour un mot doux trouvé dans sa trousse d'écolière. L'indulgence indigne de la justice pour de telles monstruosités tient à la prise en considération des codes tribaux ancestraux : pour un père meurtrier qui écope de 20 ans combien d'autres reçoivent sans plus d'inquiétude les condoléances hypocrites de la communauté. C'est aux chefs spirituels et politiques, aux juges, à tout ce que la société tient de protections humanitaires de condamner cette barbarie et d'éclairer les cervelles. Mais l'aveugle et sourd complot de la norme archaïque exige une telle révolution des mœurs, des consciences. Qui éduquera de manière assez persuasive l'obtuse orthodoxie patriarcale ?

*

On se tourne vers le sage. Pour avoir conquis sa vérité propre à son seul détriment, il est censé détenir la vérité commune ou du moins être à même d'arbitrer l'unanime folie. Mais où le trouver aujourd'hui, à l'heure où quiconque subit la pression publique perd toute notion d'équilibre ? L'action par ailleurs inféode le jugement à ses présupposés, et le désengagement perd pied dans l'intemporel. On peut sans doute être sage hors du monde, mais en abandonnant ipso facto toutes prérogatives à son endroit. L'ermite est un exemple muet. Impliqué dans l'agitation impressionniste de l'actuel que l'Histoire recadrera peu ou prou à force d'analyses et d'imageries, l'homme de réflexion n'aura guère le loisir de méditer ses erreurs, d'apprendre la pure abstraction de la sagesse. Saint Louis, monarque de la paix calculée au sein de l'Occident chrétien, leva dans la fièvre deux croisades désastreuses pour accomplir un destin secret. Les Mongols qu'il rêvait de s'allier contre l'islam exterminèrent et rasèrent une partie du monde dit civilisé avant d'instaurer une paix si remarquable qu'il fut dit à peu près qu'une vierge portant un plateau d'or eût pu traverser d'un pas tranquille l'empire des Khans des confins de la Chine à Damas. L'Histoire étant un cataclysme à transformations, il n'est de sagesse que circonstancielle.

Et quelles leçons attendre des figures charismatiques, corps et âmes impliquées dans leur foi, leur parti ou leur caste, en un temps de confusion idéologique presque exclusivement régi par les lois de l'économie libérale ? Depuis l'après-guerre, les grands leaders politiques, religieux ou simplement intellectuels auront surtout imposé leurs contradictions et se seront fait les acteurs de causes dont on ne sait calculer les désastres. Tout pouvoir isole, on le sait. Et l'ego est la plus étanche des prisons. La sagesse n'est qu'une aspiration muette dans un théâtre d'ombres encombré d'icônes. On admet que les médias précipitent, accumulent et déforment la disparité et le relief du monde sur une scène unique au point d'en donner une image chaotique hautement dramatisée. Chaque jour, les trois unités du champ médiatique mettent en boîte les décalages séculaires, les distances linguistiques et les politiques incompatibles comme si les actualités qui en relèvent étaient chose indivisible à traiter synthétiquement. Dès lors, face à cette « mondialisation » obligée de l'esprit, la notion de sagesse semble appartenir à l'Antiquité. Souvenons-

nous d'Héraclite pour qui le *logos* serait capable de régir la totalité en tous lieux ou d'Aristote appuyant sur l'analyse des causes le pouvoir du sage (*sophos* en grec, synonyme de savant).

La sagesse aujourd'hui n'est plus un apanage singulier mais une réflexion idéalement partagée par le plus grand nombre à des fins salutaires. Chacun peut y concourir rigoureusement au même titre : nous sommes tous Socrate, entre non savoir et ciguë, face aux consensus aveugles. On trouve plus de discernement dans les comptes-rendus d'une ligue de défense des droits de l'homme que dans maint propos de « personnalités » en mal d'audience, sachant quelles perversions les médias induisent presque fatalement, et quelles dérives les fractures historiques engendrent çà et là. Si les maîtres à penser ont fait long feu avec l'écroulement des idéologies conquérantes, c'est avant tout parce que la pensée n'est pas une maîtrise – un corpus dogmatique indépassable ou une méthode d'appropriation générative du sens –, mais une mise en question permanente des savoirs à l'aune d'une éthique fondatrice de l'humain : identique en tous lieux, riche de ses différences, l'homme est la mesure irremplaçable de l'homme. Ceci posé, la sagesse en soi n'est que la projection utopique d'aspirations convergentes qu'on ne saurait définir sans perdre le principe existentiel qui la rend toujours actuelle et vivante, dans un monde d'arrogance et de servilité ubuesques vidant les mots de leur signification pour se les approprier de manière souvent attentatoire et parfois criminelle.

Confucius nous apprend combien celui qui se réjouit d'être ignoré mais s'afflige d'être ignorant est sur le chemin de la sagesse. Une chose est sûre : ni la compétence particulière, du scientifique ou du politique, ni le pouvoir à un quelconque niveau n'induisent a priori une parole libre qui soit exemplaire. « Le plus sage se tait », disait Gringore. Les deux véhicules de la sagesse : l'un, pragmatique, qui postule l'identité entre savoir et action, l'autre, contemplatif, fondant dans le *fâna* des soufis l'anéantissement de l'ego, l'unicité de l'existence qui ne peut être qu'amour, ou dans le Tao cette liberté souveraine de l'esprit : « Ne faisant rien, il n'est aucun résultat auquel le sage n'atteigne. Ne désirant rien, il n'est rien qu'il n'obtienne. »

*

Le drame avec le conflit israélo-palestinien, avec cette guerre larvée aux éruptions soudaines, c'est qu'il y a deux peuples en présence et un seul État souverain constitué. Et ce dernier voudrait asseoir sa légitimité sur l'exclusion systématique, de part et d'autre de frontières arbitraires, d'une partie de l'humanité, d'une moitié de l'universalité. Mais l'universalité, on l'a dit, ne se partage pas et ne peut en aucun cas être déqualifiée par une quelconque discrimination : elle doit demeurer entière, impérativement. L'État d'Israël a le devoir de résorber dans son fonctionnement et ses statuts la dimension coloniale qui, nous ne saurons jamais l'oublier, est la conséquence directe d'une autre ségrégation, bien plus radicale, qui fit 6 millions de morts, après les martyrs de l'Inquisition et de tous les fauteurs de pogroms. Il se trouve que par une perversion constitutionnelle qui mobilise idéologues et religieux, l'État d'Israël n'est pas ou n'est plus, aujourd'hui, le garant de l'universalité. L'État démocratique, laïcité souveraine au service de tous, doit favoriser de manière prioritaire la suppression des antagonismes spécifiques et plaider pour une plus grande justice en dépit des blocages de l'opinion et des crispations communautaristes. Seule une justice constitutionnelle et gouvernementale fondée sur l'adhésion pleine et entière à la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen, peut légitimer un pouvoir étatique quel qu'il soit, du seul point de vue éthique. (Rappelons au passage que l'Afrique du Sud refusant l'égalité ethnique, l'Arabie saoudite niant l'égalité de la femme ainsi que le bloc soviétique s'abstinrent de signer cette charte dans l'immédiat après-guerre.)

Quant à *la vérité*, on ne peut faire usage en politique comme dans les sciences humaines que de synonymes ou de corrélatifs : justesse, véracité, exactitude, accord cognitif avec son objet,

logique de situations, analyse formelle et critique comparative, si l'on tient à échapper à l'absolutisme sectaire, au fanatisme et à la tyrannie… La vérité dans son acception ontologique appartient certes au secret de chacun, au poète, à l'expérience indivisible des mystiques, jamais aux institutions politiques ou sociales. Les religions et autres idéologies ne s'en revendiquent ordinairement que pour occire ou exclure. Il faudrait pouvoir rappeler les doctrinaires du Hamas et des colonies juives à l'ordre de la simple humanité partagée, à la vérité ultime de l'apaisement. *La paix est l'horizon du bien*.

*

Mais nous sommes au XXIe siècle et la mondialisation a cela de positif qu'elle décuple l'émulation mimétique chez les peuples et les individus privés des libertés fondamentales et attentifs, grâce à la submersion médiatique, aux fortunes démocratiques des quatre coins de la planète sans plus trop craindre le vieux dilemme entre césarisme laïque ou intégrisme religieux. Le Printemps arabe en témoigne après la chute de dictatures qui furent plus ou moins ouvertement mises en place par l'Occident pour pallier les effets économiques de la décolonisation. Les caporaux supplétifs du corps indigène furent adoubés une fois les continents arbitrairement découpés au cordeau sur l'échine des cultures locales : ce qu'on appelle le néocolonialisme ; et toutes les répressions, les guerres ouvertes ou larvées qui suivirent le retrait ainsi négocié des empires européens au siècle dernier en résultent aujourd'hui encore. Maintenant on ne peut suivre qu'avec un enthousiasme raisonné le processus en cours au Maghreb comme au Moyen-Orient, connaissant les enjeux économiques et stratégiques et la pesanteur des traditions : il faudra plus d'un printemps pour que cette partie du monde connaisse et vive pleinement l'aspiration libertaire qui couve en chacun de nous et que s'impose partout un ordre démocratique inspiré de la Déclaration universelle de 1948 dont on se souviendra par cœur du premier article : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. » Il faudrait certes ajouter un 31e article à cette Déclaration qui par trente fois énonce les droits de l'homme, hyperonyme de genre masculin, comme s'il s'agissait d'une abstraction : c'est des droits de la femme et de l'homme qu'il s'agit, il faut partout l'inscrire noir sur blanc, sans oublier les droits de l'enfant massivement bafoués dans le monde.

*

La femme fut toujours à l'avant-garde des luttes révolutionnaires. Grâce à son courage et à sa détermination, le temps d'une guerre ou d'un printemps, le vieux pouvoir patriarcal sommeillant en chaque homme aura perdu ou délaissé une part de ses exécrables prérogatives puisées dans l'archaïsme de codes civils ou religieux interprétés à la lettre, au grand dol des siècles civilisateurs. On a vu comme les Algériennes surent combattre pendant la guerre de libération et comme elles furent et demeurent écartées des hautes sphères de l'État.

À une échelle moindre, le même phénomène reste encore d'actualité dans nos républiques. On oublie trop que la France du général de Gaulle accorda le droit de vote aux femmes au sortir des deux grandes hécatombes fomentées par des hommes, comme pour contrebalancer enfin et une fois pour toutes cette rage homicide. Et qu'on n'aille pas nous dire que ce sont les femmes qui cimentent leur prison. Partout où elles se mettent librement en mouvement, pour un monde nouveau, les préjugés patriarcaux tombent et l'éducation devient un droit revendiqué. Grâce à Bourguiba, père de la République et potentat éclairé sur le tard, les femmes tunisiennes ont bénéficié du statut laïque hérité des Lumières ; les islamistes modérés eurent

d'ailleurs tout intérêt à préserver ces acquis qu'ils veuillent ou non participer à l'émancipation démocratique de leur pays. Même s'il y a une majorité silencieuse qui s'appuie sur le passé, c'est la jeunesse qui décide de l'avenir, les mouvements révolutionnaires ont toujours porté des avant-gardes en réserve, et le peuple dans son ensemble suit tôt ou tard. Cette jeunesse en Tunisie est mixte, allègrement inspirée par cette part féminine qui illumine la Méditerranée. On a vu de semblables mouvements de femmes en Libye avant l'assassinat du dictateur. Les droits de la laïcité dont elles bénéficiaient n'empêchaient pas, non plus, le poids de la tyrannie policière, mais c'est avec ces droits qu'elles se sont lancées dans la contestation pour se voir aujourd'hui rabrouées : d'anciennes baudruches renflouées dans les marigots du pouvoir voudraient imposer l'antique charia, le droit à la polygamie, tous les arbitraires d'un patriarcat esclavagiste. Déjà, à l'époque médiévale, avec les philosophes andalous ou le mutazilisme, l'Islam dit des Lumières ne s'immobilisait pas dans la lettre et ouvrait le Coran et les hadiths aux sciences et à l'érudition humanistes d'une civilisation universelle. Aujourd'hui, l'ensemble du monde arabo-berbère semble en passe de recouvrer cette inventivité des siècles d'or par le dépassement de rudes scléroses nées des traumatismes et des léthargies de la colonisation depuis l'Empire ottoman. C'est grâce aux femmes et à la jeunesse essentiellement que le vieil homme oubliera ses blessures. C'est grâce aux femmes et à la jeunesse qu'on viendra à bout des idéologies mortifères partout dans le monde.

*

Hegel disait à peu près que l'aliénation est l'instrument de l'émancipation. Le peuple palestinien, dans sa confrontation paradoxale avec l'État israélien, à la fois reliquat du colonialisme et résultat de la politique coloniale intérieure à l'Europe antisémite (imaginez un instant, chose absurde, que les Indiens autochtones d'Haïti, anéantis par les Blancs avant que ceux-ci soient chassés de l'île par leurs esclaves noirs, ressuscitent et revendiquent leur terre auprès de ces derniers qui se libérèrent héroïquement et fondèrent un État libre voilà deux siècles sous la bannière de Jean-Jacques Dessalines, lui-même ancien esclave de Saint-Domingue…). Cette intrication du déni et de l'injustice fait tout le drame de ce conflit bientôt séculaire en Palestine. Il n'empêche qu'un gouvernement d'extrême droite qui est loin de représenter Israël impose une indigne ségrégation au peuple palestinien. Tant que la politique d'empiètement du territoire cisjordanien se poursuivra, la guerre restera d'actualité. Il faut que les colons abandonnent leurs ambitions aveugles fondées sur les mêmes préjugés essentialistes propres à tous les intégrismes et autres orthodoxies qui invoquent la transcendance à des fins altruicides. La Palestine aujourd'hui est une entité, il s'agit d'un peuple et d'une terre liés par un pacte social, une communauté de citoyens juridiquement établie qui attend que soit enfin levé, de préférence volontairement, le véto au Conseil de sécurité pour intégrer la société des nations. Comment dans cet esprit ne pas applaudir l'entrée de ce proto-État à l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture ? Pourquoi tiendrait-on à l'écart un peuple, lequel par ailleurs ne cesse de démontrer son apport dans tous les domaines des arts, de la littérature et des sciences ?

*

Nous sommes tous, à bien y réfléchir, rescapés des guerres du siècle dernier, pour ne pas remonter aux campagnes napoléoniennes et coloniales. Si nous regardons en arrière notre époque, celle de nos parents et grands-parents jusqu'à la troisième ou quatrième génération, nos destinées révèlent tout ce qu'elles ont d'aléatoire, de soumis aux tragédies de l'histoire

récente. Nous vivons aujourd'hui en Europe un rare privilège au milieu d'un océan de belligérances sur fond de conflits d'intérêt majeurs. Des milliers d'enfants ont été massacrés cette dernière décennie à travers le monde du fait des conflits divers, guerres civiles, interventions internationales, vendettas claniques, des centaines de millions d'enfants souffrent de maladie et de famine. Est-ce que l'on peut écrire sur l'étrangeté de vivre sans se tourner à l'occasion sur tout ce malheur, cette souffrance infinie partout à nos portes ? J'ai longtemps été un écrivain de l'imaginaire, appelé par les abîmes de l'intériorité ; avec le temps, après avoir vu disparaître tant d'êtres aimés, je m'aperçois plus que jamais que l'autre du bout du monde, celui qui subit la monstrueuse partialité de l'indifférence, me parle avec une voix proche, avec un visage familier, qu'il est vous, qu'il est moi. Comment n'être pas révolté jusqu'au vertige par l'absurdité des transferts de haine et de violence qui ravagent le monde. On peut s'apaiser en contemplant les étoiles ou la mer, mais sur le qui-vive, présent parmi nos contemporains, en sentinelle de l'actuel.

Que l'enfance soit l'alibi d'un chantage permanent aux valeurs les plus hautes, quand les systèmes d'éducation, d'aide et de protection restent tristement défectueux. N'a-t-on donc rien appris des Lumières ? Il n'y a pas un être humain en retrait de l'humanité dès lors qu'il participe du langage, c'est-à-dire de l'espace infiniment nuancé de la culture où tout, des graffitis de latrines aux plafonds de la chapelle Sixtine, ressort de l'apprentissage. L'élitisme agissant et la ségrégation, si hypocritement positive, sont la première forme de maltraitance qui touche une majorité d'enfants. L'égalité des chances, on doit la penser par l'égalité des droits, dans toutes ses implications et dans la durée : c'est par une méprise originelle que l'on accorde si peu de foi à l'immanence toujours nouvelle de l'espace symbolique au point d'imaginer des hiérarchies d'aptitude entre les enfants résultant d'une quelconque *nature* plutôt que des conditionnements sociétaux avec leur charge de drames furtifs et d'impondérables faveurs. La seule différence substantielle entre le dernier des cancres et le parangon des bons élèves réside dans l'appréciation offensive des répétiteurs depuis le berceau, au gré d'une systémique quasi infanticide de la dévaluation. Et maintenant que dire du sort infligé aux enfants du monde, sur les cinq continents ? On le sait bien – et sans même aborder le scandale cataclysmique de l'économie –, si un tiers du budget de l'armement leur était dévolu, la plupart seraient sauvés, scolarisés, rendus à l'avenir. Plutôt que de s'ériger en science appliquée du dressage et de la performance, l'Éducation doit devenir le grand art de la démocratie et de l'investigation solidaire, le seul capable de prendre en compte l'humain au plus près de son essentielle fragilité.

*

Coalition des pouvoirs, les grands médias achetés par les banques : culture du mensonge et endoctrinement. L'humanisme contre l'homme : sa caricature. Crise du jugement littéraire et philosophique : les nouveaux chiens de garde font commerce de leurs colliers. Les marchés de l'art ou l'inflation du vide. La société de tutelle : hallucination du pouvoir, esclavagisme virtuel, obscénité des puritains, colonialisme des esprits et des corps, fanatismes du divertissement. L'attrait de la meute. Innombrables sont les tyrannies molles…

Les dénominations rebelles

ROSELYNE DÉRY

Dans les pas de Haïm Gouri

Dans sa maison éclairée des ors de Jérusalem, le grand poète israélien Haïm Gouri avait énoncé ainsi son attachement à la paix : « Les poètes, chère Roselyne, en détiennent toutes les clefs », puis comme une injonction ou peut-être était-ce une prière : « … faites traduire les mots des poètes pour entendre la voix de leurs peuples. » Je conçus alors comme un privilège de poser sous les pieds de ces géants une langue française intrépide et joyeuse, profonde et sage, révélatrice de la longue tradition du dialogue porté par des décades de coopération culturelle de la France à l'étranger.

Une saison France-Israël est lancée en juin 2018. Des centaines d'événements dédiés à tous les champs de la culture vont se succéder pendant six mois, en France et en Israël. Je pense à Gouri… et tout devient une évidence : la revue *Apulée*, ses muses, Hubert Haddad, le magnifique, Yahia Belaskri, mon alter ego, Laure Leroy, l'audacieuse, puis Marlena Braester, l'amie poétesse de tous mes combats. Il fallait un cadre, évidence encore avec une sixième édition du festival Livres en scène, honoré cette saison par la troupe de la Comédie-Française et le festival international de poésie Sha'har, chambre d'écho de vos mots, chers poètes, chantés dans chacune de vos langues, en arabe, en hébreu et en français, ce 23 novembre 2018 à Jaffa.

C'est à vous, chères traductrices et chers traducteurs, que je dédie ces rencontres de Jaffa et d'*Apulée*. Sans vous, qui ouvrira les portes ?

Serge Kantorowicz, *sans titre*, encre sur papier.

MARLENA BRAESTER

Aube

les premiers rayons
du poème
se lèvent au milieu de la nuit
du chaos bien rangé
de nos voix sauvages
tu suis l'éclat noir
dans les grottes de chaque syllabe
il fait encore nuit dans les mots
et des milliers d'yeux rouges
guettent
la nuit est longue avant le poème
la voix mène à l'aube noire

tu sors de la nuit
le poème s'éteint

שחר

קרני השיר
הראשונות
בוקעות באמצע הלילה
מהתוהו המנהיג
את הפראים שבקולות
אתה עוקב אחרי הזוהר השחור
במערות המסתתרות בכול הברה
בתוך המלים עדיין לילה
הלילה ארוך הלילה שלפני השיר
ואלפי עיניים אדומות אורבות
אל הקול המוביל לשחר השחור

אתה יוצא מהלילה
והשיר כבה עצמו לדעת.

Traduction en hébreu
par Ronny Someck

فجر

الأشعة الأولى
للقصيدة
تقوم في وسط الليل
من قلب الفوضى المنظمة تنظيما
لأصواتنا الهمجية
تقتفي التألق الداكن
في مغارات كل مقطع
لا زال الليل يخيم على الكلمات
وآلاف العيون الحمر متربصة
الليل طويل قبل القصيدة
والصوت يتجه نحو الفجر الأسود

تغادر الليل
فتنطفئ القصيدة

Traduction en arabe
par Saïd Sayagh

DORY MANOR

ריץ

לדוד

עַכְשָׁו אֲנִי יוֹשֵׁב בַּלּוֹבִּי שֶׁל הָ"רִיץ"
וְלֹא יָכוֹל לִכְלֹא אֶת כָּל אַהֲבָתְךָ,
וּכְמוֹ בַּצִּיּוּרִים שֶׁל דֵּיוִיד הוֹקְנִי, שְׁפְרִיץ
בּוֹקֵעַ כְּמוֹ תַּנִּין מֵעֹמֶק הַבְּרֵכָה.

וְאֶשֶׁד אַרְגָּמָן נוֹבֵעַ מֵחָרִיץ
שֶׁרַק אֲנִי רוֹאֶה בְּכֶתֶר גַּבְרוּתְךָ,
וְאֵין לִי דֵּי מָרְחָב וּזְמַן לְהַעֲרִיץ
אֶת חִטּוּבֵי נַפְשֵׁנוּ תַּחַת הַשְּׁמִיכָה.

דָּוִד, אֲנִי רוֹצֶה לוֹמַר לְךָ דָּבָר
שֶׁאִישׁ עוֹד לֹא אָמַר (מִכָּל מָקוֹם אֲנִי
עוֹד לֹא אָמַרְתִּי): אִם הַזְּמַן הוּא סָמוֹבָר

אָז מַהוּ עֲבָרֵנוּ? לֵחַ רֵיחָנִי
שֶׁמַּהְבִּיל בֵּין סוֹף הַנֶּפֶשׁ לִתְחִלַּת
הַגּוּף, וּמִתְרַפֵּט כְּמוֹ חַסָּה בְּסָלָט.

Ritz ريتس

À David إلى داڤيد

Au Ritz, dans le lobby, je m'assois sans projet,
Et ne peux pas brider ton amour indocile.
Tel, dans les tableaux de David Hockney, un jet
Jaillit du fond du bassin comme un crocodile.

أجلسُ الأنَ في رَدهَةِ فندق ريتس
ولا أستطيعُ سَجنَ حُبِّكَ كُلِّهِ
ومثلُ رسوماتِ ديفيد هوكني، رَشْرَشَةُ مياهٍ
مثلُ تنينٍ يَثِبُ من أعماقِ البِرْكَةِ

Une chute de pourpre, à moi seul révélée,
Surgit d'une faille à ta couronne virile.
Pour louer, sous les draps, nos âmes ciselées
Place et temps font défaut, aussi vastes soient-ils.

وشلالُ أُرْجُوانٍ يتدفقُ من فتحةٍ
أراها أنا فقط في تاجِ رجولتك
ولا مكانَ ليَ ولا وقتَ لأعتزَ
برشاقَةِ أرواحِنا تحتَ الغطاءِ

David, il est un truc qu'il faut que je déclare,
Que nul n'a jamais dit (ou que moi en tout cas
Je n'ai pas dit) : si le temps est un samovar

داڤيد، أُريدُ أن أقولَ لكَ شيئًا
حتى الأنَ لم يَقُلْهُ أحَدٌ (على أيِّ حالٍ
حتى الأنَ لم أقُلْهُ): إذا كان الوقتُ للماءِ غَلّايةً

Alors qu'est-il pour nous ? : le parfum délicat
Qui conduit du bout de l'âme au seuil de la chair
Et s'affadit comme en salade poivron vert.

فما هو ماضينا إذن؟ نَدَاوَةٌ عطرةٌ
تتطايرُ بين آخرِ الروحِ وبدايةِ
الجسدِ ويَذْبلُ كخسةٍ في السلطةِ

Traduction en français par Arnaud Bikard

Traduction en arabe par Nabil Tannus

وددتُ لو بعت رملا على ناصية الشاطئ
وددتُ لو نسيتُ أنَ الرمل لا يُباع
فيسخر منّي المارّة
ولا أفهم
في المساء أعود إلى وكري أحملُ
قصصا واهية
قصورا من رمال
بابا نويل من وجع
وطعم البحر الجافّ والسّمك الميّت
وددتُ لو يشتريه البعض
مجاملة وخجلا
فأنام كبائعة الفجل المنهكة
وأنا أبيعُ المارّة قصورا من وهم

J'aurais bien aimé vendre du sable au bout de la côte
J'aurais bien aimé oublier que le sable point ne se vend
Je serais alors la risée des passants
Mais à cela rien je n'y comprends
Le soir je retourne dans mon gîte portant
Des histoires dérisoires
Des palais de sable
Un Papa Noël de douleur
Et le goût sec de la mer et du poisson mort.
J'aurais bien aimé que certains l'achètent
Par complaisance et amabilité.
Je m'endors alors telle la vendeuse de radis bien harassée.
Alors que moi je vends aux passants des palais d'illusions.

Traduction en français par Mohammed El Arjouni

הַלְוַאי וְהָיִיתִי מוֹכֶרֶת חוֹל לְאוֹרֶךְ הַחוֹף,
הַלְוַאי וְשָׁכַחְתִּי שֶׁחוֹל אֵי אֶפְשָׁר לִמְכּוֹר.
הָעוֹבְרִים וְשָׁבִים יִלְעֲגוּ לִי
בְּלִי שֶׁאָבִין.
מִדֵּי עֶרֶב אָשׁוּב לַמְּאוּרָה עֲמוּסַת
סִפּוּרִים מִתְפָּרְקִים,
אַרְמוֹנוֹת מֵחוֹל:
סַנְטָה קְלָאוּס מִכְּאֵב
וְטַעַם שֶׁל יָם מְיֻבָּשׁ וְדָגִים מֵתִים.
הַלְוַאי וְהָיוּ קוֹנִים מִמֶּנִּי
מִתּוֹךְ נִימוּס וְרַחֲמִים,
וְהָיִיתִי נִרְדֶּמֶת כְּמוֹכֶרֶת תְּשׁוּשָׁה שֶׁל צְנוֹן.
אַךְ אֲנִי מוֹכֶרֶת לָעוֹבְרִים וְשָׁבִים אַרְמוֹנוֹת מִדְּמְיוֹן.

Traduction en hébreu par Yotam Benshalom

YAHIA BELASKRI

La chute

Des mots d'effroi surgis un soir d'automne l'oubli abîmé sur le rocher ancestral lorsque les hurlements des fauves glissent sur les jours de tumulte l'enfant des séismes hivernaux chute, renversé par le vertige d'une géographie troublée, la gueule ouverte semblable aux margoulettes dégénérées, le malheur s'invite sur le frontispice des défaites et les frissons s'insinuent dans les échines dévertébrées depuis toujours, les jours sans lune et ceux d'avant-hier de givre ou de gadoue, les chemins s'épuisent les bouches émétiques pour dire la béance quand l'outrance du scandale grossit jusqu'à l'étouffement les aubes s'obscurcissent, le silence rend gorge et les matins infernaux

se liguent pour briser la joie des jours d'absence

Alors, de craie tracer l'amertume.

הנפילה

מילים של פחד קָמָה בערב סתיו שכחה הֲרוסה על
הסלע הקדמון וצרחות חיות הפרא מחליקות על ימי
האימה ילדו של הזעזוע החורפי צונח, מבולבל מפחד
הגבהים של גיאוגרפיה שנתערערה הפה פעור כמו
לסת נפולה, הרוע מגיע מעצמו אל חזית הכישלונות
והצמרמורות עוברות על פני עמודי השדרה חסרי
העצמות מני אז, ימים חסרי ירח ואתמולי הקרח או
הבוץ, הדרכים מותשות פיות מקיאים כדי לומר את
כל הפָּעוּר כשעודף המהומה גדל עד חנק הזריחות
מאפילות, השקט הופך גרון ובקרים גהינומיים
מתאחדים כדי לשבור את השמחה של ימי האבדן
ובכן, עם גיר, לצייר את המרירות

Traduction en hébreu par Yoel Taieb

السقوط

كلمات رعب انبثقت في مساء الخريف النسيان
تالف فوق صخرة الأجداد حين تزحلقت صيحات
الوحوش على أيام الصخب طفل
الزلازل الشتوية انهار مصدوما بتيه
جغرافية مضطربة، مفتوح الفاه مثل
أفكاك متدنية يستدعى البؤس فوق
واجهة الانتكاسات وتتسلل الرعشات داخل
العواميد الفاقدة لفقراتها إلى الأبد الأيام
بدون قمر وأيام ما قبل الأمس من صقيع أو طين
تنتهي المسالك الأفواه المقيأة لتتحدث عن
الفغر حين يتعاظم الإفراط والفضيحة حتى
الاختناق يسودّ الفجر، يموت الصمت والصباحات
الجهنمية
تتحالف لكي تهدم فرحة لأيام الغياب
إذن بالجير فلتسطر المرارة

Traduction en arabe par Saïd Sayagh

ANAT LEVIN

מכתב לאהובה אחת

לְעִתִּים תּוֹקְפִים אוֹתִי גַּעְגּוּעִים וְהֵם שְׁקוּפִים וַחֲמַקְמַקִּים כָּל כָּךְ, עַד שֶׁנִּדְמֶה לִי כִּי בָּדִיתִי אוֹתָךְ מִלִּבִּי וּבְתוֹךְ לִבִּי אַתְּ יוֹשֶׁבֶת וְעוֹמֶדֶת וְשׁוֹכֶבֶת בַּמִּטָּה הַקְּטַנָּה שֶׁבְּתוֹךְ הַחֶדֶר הַקָּטָן עִם הַוִּילוֹנוֹת הָרְקוּמִים וְעוֹבֶדֶת בַּמִּשְׂרָדִים וְטוֹפַחַת קַלּוֹת עַל הַדְּפָנוֹת הַפְּנִימִיִּים כַּאֲשֶׁר הוּא עָצוּב. אַתְּ זוֹכֶרֶת – אָסַפְנוּ אֲצָטְרֶבָלִים בַּשָּׂדֶה מֵאֲחוֹרֵי בֵּיתִי הַיָּשָׁן (שָׁם הָיִיתִי כְּלָה כָּל כָּךְ יָפָה בְּיַלְדוּתִי, כָּךְ שָׁם הָיִיתִי), שִׂחַקְנוּ בַּאֲחוֹרֵי הַחֲצֵרוֹת שֶׁבָּנוּ הַהוֹרִים שֶׁלָּנוּ לְנַרְמֵל אוֹתָנוּ לַאֲנָשִׁים, כְּשֶׁאַבָּא שֶׁלָּךְ הִרְשָׁה אֶת הַסּוּבָּארוֹ, הַדֶּרֶךְ לַיָּם נִרְאֲתָה פִּתְאוֹם קְצָרָה, וְהַגַּלִּים – מַמְתַּקִּים הַלּוֹחֲכִים לְשׁוֹנוֹתֵינוּ הַקּוֹסְמוֹת, וְלֹא יָדַעְנוּ אָז הַרְבֵּה דְּבָרִים וְלֹא שָׁאַלְתִּי, דְּמָעוֹת מִסָּרֵט שֶׁרָאִינוּ בַּקַּנְיוֹן, עַכְשָׁו גֶּבֶר מִסְתּוֹבֵב בְּתוֹךְ לֵילִי בֶּחָדָרִי, בְּתוֹךְ רַחֲמֵי עוֹמֶדֶת שֶׁמֶשׁ צָהֳרַיִם. אֵיפֹה אַתְּ, אֲנִי הוֹגָה בָּךְ לְעִתִּים תְּכוּפוֹת, מְקַוָּה שֶׁשִּׁלּוּמֵךְ טוֹב וְשֶׁאֵינֵךְ
בּוֹדֶדָה
זֶה נִיר מִכֶּתְנָה וְהוּא הִזְכִּיר לִי אוֹתָךְ
(«בּוֹאִי» עַל גְּלוּיָה קְטַנָּה בְּעִפָּרוֹן כָּתַבְתְּ)
אֲנִי מְקַוָּה שֶׁנִּפָּגֵשׁ יוֹם אֶחָד שֶׁנִּצְחַק קְצָת.
אָנָה

رسالة إلى حبيبة ما

تصيبُني أحيانًا الاشواقُ وهي شفيفةٌ وكثيرةُ المراوغةِ، حتى أنه يُخيلُ لي أنني أختلقتكِ من نفسي وفي أعماقِ قلبي تجلسينَ وتمكثينَ وتضطجعين على السريرِ الصغيرِ في الغرفة الصغيرة ذاتَ الستائرِ المطرزةِ وتعملينَ في المكاتب وتربتينَ بخفةٍ على الجدران عندما يكونُ حزينًا. أتذكرينْ – جمعنا أكوازَ الصنوبرِ في الحقلِ خلف بيتيَ القديم (هناك كنتُ عروسا جميلة جدا في طفولتي، هكذا كنت هناك)،لعبنا خلف الباحات التي بناها أهلُنا كي يُطَبِّعونا، عندما سمح أبوكِ بالسوبارو، الطريقُ إلى البحر بدت فجأةً قصيرة، والأمواجُ – سكاكر تلحسُها ألسنتُنا الساحرةُ، ولم نعرف آنذاك أمورا كثيرة ولم أستفسرْ، دموعٌ من فيلم رأيناه في الكنيون، الأن يتجول شابٌ في ليلتي في غرفتي، في داخلِ رحمي تمكثُ شمسُ الظهيرة. أين أنتِ، أهذي بكِ مرارا وتكرارا، آمل انك بخيرٍ وأنَّك
لستِ وحيدةً
إنها ورقةٌ من القطنِ ذكرتني بكِ
(«تعالي» كتبتِ على بطاقة صغيرة بقلم رصاص)
آمل أن نلتقي يوما لنضحكَ قليلا
رجاءً

Traduction en arabe par Nabil Tannus

Lettre à une bien-aimée

Parfois je me languis tellement de toi et ma langueur est si transparente, évasive
que je crois t'avoir imaginée dans mon cœur et dans mon cœur tu es assise,
debout, couchée dans le petit lit de l'alcôve aux rideaux brodés
et tu travailles dans des bureaux et tapotes les chambres du cœur quand
il est triste tu t'en souviens – nous glanions des pommes de pin dans le champ
derrière
ma vieille maison (où j'étais une si belle mariée enfant je l'étais) nous jouions
dans les jardins créés par nos parents pour nous tempérer quand
ton père conduisait la Subaru la route vers la mer semblait brève et les vagues
des bonbons faisant saliver nos bouches magiques et nous savions si peu
de choses alors et je n'ai pas emprunté ses larmes au film du centre commercial
maintenant un homme se retourne
dans ma nuit dans ma chambre dans mon utérus le soleil de midi se tient
immobile où es-tu je
te fais apparaître souvent j'espère que tu vas bien, et que tu ne te sens pas
seule
ce papier est en coton et il te rappelle à moi
(« viens » tu avais écrit au crayon sur une petite carte postale)
j'espère que nous nous reverrons un jour et que nous rirons
Anna

Traduction en français par Sabine Huynh

ZÉNO BIANU

Sonnet

pour Antoni Casas Ros

la vallée disparaît dans les brumes du son
en grand fauve argenté tu glisses vers le ciel
tout est déjà vivant sur ta constellation
c'est l'infiniment grand une immense étincelle

frôlant la mort en revenir tous sens ouverts
un éclair d'ouverture une énergie si dense
My Funny Valentine en sa poudre lunaire
tu voudrais tout donner pour cette opalescence

le guerrier sans épée recherche une lueur
le miroir blanc du temps toujours plus infini
un sentier qui se crée une autre Abyssinie

le vif et la lumière et l'oubli de la peur
une autre vie commence au plus profond du sang
une folle sagesse pour un soleil dansant

סונט

לאנטוני קאסס רוס

מתוך כל ערפילי צליליו אובד הגיא.
אתה גולש אל השמים כנמר.
על פני קבוצת הכוכבים הכל כבר חי:
העוצם הנצחי. ניצוץ אדיר עובר

כפסע מן המוות – שב מיד, פרוץ
כמו ברק־פתיחה. ככוח עז, דחוס.
enitnelaV ynnuF yM, היית מעניק
הכל עבור אורו של לָשֶׁם רב־גוונים.

לוחם ללא חרבו רוצה למצוא יפעה.
לָבָן ראי הזמן. תמיד נצחי יותר.
כשביל שבו נברא עולם עתיק אחר.

החי, והמואר, הפחד שנשכח
חיים שנפתחים מתוך עומקי הדם
בינה שנשתגעה אל מול השמש הרקדן.

Traduction en hébreu par Yoel Taieb

سوناتا

إلى أنطونيو كاساس ريو

يختفي الوادي في ضباب الصوت
مثل وحش فضّي تتسلّل نحو السماء
كل شيء حي في كوكبتك
الأكبر دون حدّ شرارة ضخمة

ملامسا والعودة فاتحا كل الرموز
بريق تفتح طاقة كثيفة
ماي فاني فالانتاين في غباره القمري
تتمنى لو أعطيت كل شيء مقابل هذا البريق

المحارب دون السيف يبحث عن وميض
المرآة البيضاء للزمن غير المنتهي دوما
طريق يختلق حبشة أخرى

اليقظة والنور والنسيان والخشية
حياة أخرى تبتدئ في عمق أعماق الدم
حكمة مجنونة من أجل شمس راقصة

Traduction en arabe par Saïd Sayagh

SIGAL BEN YAIR

שירים

אֲנִי כּוֹתֶבֶת שִׁירִים לַאֲנָשִׁים
שֶׁאָזְנָם עֵרֵלָה. שֶׁדָּמָם קַל
שֶׁאֵינָם מַבְדִּילִים,
בֵּין תְּפֵל לִתְפִלָּה
אֲנִי כּוֹתֶבֶת לַפְּשׁוּטִים
מֵעוֹר כָּמוֹנִי, לַחולמים בְּהָקִיץ,
לַאֲנָשִׁים שֶׁשִּׂפַּת אִמָּם שְׂסוּעָה,
לַשָּׁרִים
בְּלִבָּם לִפְנֵי שֶׁהָאוֹר כָּבָה, לַמְקַדְּשִׁים
אֶת בְּדִידוּתָם
לְאֵלּוּ הַנּוֹסְעִים וְנוֹסְעִים
שֶׁלֹּא עַל מְנַת לַחֲזוֹר חֲזָרָה

Des poèmes

J’écris des poèmes aux
oreilles de sourds dont le sang est futile,
à ceux qui ne distinguent pas
entre fadeur et prière
j’écris pour les simples,
comme moi écorchés, aux dormeurs éveillés,
à ceux dont la langue maternelle est scindée, à ceux qui chantent
en silence avant que la lumière ne s’éteigne,
à ceux qui sacralisent leur solitude
à ceux qui vont et s’en vont
pour ne plus revenir.

Traduction en français par Isabelle Dotan

قصائد

أكْتـُبُ شـِعرًا لأُنـاسٍ
أُذُنُهُم صَمَّاءْ. دَمُهُمْ بـارِدٌ
لا يـمـيزونَ
بين تـافهٍ ودعاء
أكْتـُبُ للبـسـطاء
المستغلينَ مثلي، للحالمينَ باليقظةِ
لأُناسٍ لُغَةُ أُمِهِم مُصَدَّعة، للمـنشدينَ

خِفيةً قبل أن ينطفئَ النورُ،
لِمَنْ يُقَدِّسونَ عـُزلَتَهـُم
لِؤلئِكَ المسافرينَ، ويسافرونَ
ليـس كـي يعـودوا ثانيـة

Traduction en arabe par Nabil Tannus

ÉRIC SARNER

Souffles

Parfois les visages sont plus beaux.
C'est que dans le désir les temps en fusion,
passé, présent, futur,
font clairvoyance.
Toujours les amants se retrouvent
au commencement des choses,
leur silence tout au fond.
Il advient qu'Aphrodite, déesse lunaire,
lâche sur la terre ses filets gorgés de silence et de nuit.
Ainsi se rencontrent les amants,
là.
Voici le silence dans le visage de l'amant.
Dans le visage de l'amante, voilà le silence.
Et même si l'un et l'autre les croient mêmes,
ce sont deux silences.
L'amant s'impatiente au silence qu'il porte,
l'amante couve le sien.
Mais, les visages sont plus beaux, oui.
Et comme nous n'appartenons pas qu'au silence,
les bouches annoncent et demandent,
cependant que les silences écoutent les rêves de chacun,
l'amant, l'amante,
qui coulent là, en chacun d'eux.
Alors, cette clairvoyance muette, ces mots,
cet écho en flambées sur la peau et dessous
débordent,
et le silence les farde
avant de les recouvrir.

נשימות

ויש עתים שהפנים יפות יותר.
ובתוך התשוקה, הזמן מפעפע בין
עבר, הווה, עתיד
והמבט הופך צלול.
האוהבים תמיד הם
בראשית כל הדברים
שתיקותיהם עמוקות.
הן יש עיתים שאפרודיטה, מֵאור הירח,
מפזרת על האדמה חוטים עמוסי שתיקה ולילה.
כך נפגשים האוהבים
כאן.
הנה השתיקה על פני האהוב
ועל פני האהובה - שתיקה.
הם חושבים שהיא אינה אלא אחת:
שתי שתיקות הן.
לָאָהוּב אין סבלנות לשתיקה שהוא נושא
והאהובה בְּשֶׁלָּהּ אוחזת,
אך הפָּנים יפות יותר, כן.
והרי אנחנו איננו רק של השתיקה.
והנה הפה מודיע, מבקש,
בזמן שהשתיקות מקשיבות אל החלום
שמפכה בכל אחד מהם
באהוב, באהובה,
את המבט הצלול, האילם, המילים
וההד שבוער על העור ומתחת
מוצף
והשתיקה מתעתעת בהם
ומכסה.

Traduction en hébreu par Yoel Taieb

أنفاس

أحيانا تكون الوجوه أكثر جمالا
لأن الأزمنة في ذوبانها
ماض حاضرا و مستقبلا
تجعل من الرغبة بصيرة
العشاق دائما يتلاقون
في بداية الأمور
سرّهم في عمق الأعماق
أفروديت الربة القمرية
قد ترمي على الأرض حبالها المليئة سرّا وليلا
هكذا يلتقي العشاق
هنا
ها هو السر في محيا العاشق
في محيا ألعاشقة ها هو السر
وحتى لو ظن كلاهما أنهما مثيلين
فهما سران مختلفان
العاشق يجزع للسر الذي يحمله
والعاشقة تحضن سرها
لكن الوجوه أكثر جمالا، حقا
وكما أننا لسنا ملكا للصمت وحده
فإن الأفواه تعلن وتتساءل
بينما الأسرار تنصت لأحلام كل من
العاشق و العاشقة
تلك التي تسري هناك
في داخل كل منهما
لذا فإن البصيرة البكماء تلك الكلمات
ذلك الصدى الملتهب تحت البشرة و فوقها
تفيض
والصمت يزينها
قبل أن يكتنفها

Traduction en arabe par Saïd Sayagh

RAJAA NATOUR

رفيف حمام حبيس

كما يسكتُ الحمامُ سكتت أمي
وَكسنونو وَفي طردَهُ غُرباء من طينِ السقفِ
في صدرها ناحت ، حبست فيه سرب نساء, سرب جوع ونخلةَ كانت تعرفها
على مهلِ صعدت سلمَ الصمتِ
على مهلِ كأن في اخرهِ عنبا, سماءا وربا
وعادت كَموسى من عندِ ربِها مع اسمِ الله الأعظمِ, لبيك رجُلي
على مهلِ انصدعت, تشققت و انكسرت
على مهلِ كما يتمهلُ الدمُ على شفةِ الجرحِ , في صدرها نزفت
انا ابنتها الوُسطى التي لم تر الدمَ يعدو حتى يصلَ نومها
انا ابنتها التي لم تملك حلما واحدا لا ينتهي بسماءِ مشنوقةِ
انا ابنتها التي تكرهها كما تكره أمرأه حنينها الذي لا يشيخُ ولا تجعدهُ سنوات التدخينِ
انا ابنتها التي لم تجد مِنديلا يتسع الدم, الشارع والقاتل معا
انا ابنتها التي قُربها كنت أما لموتها وموتي موتنا معا
لم يكن جاءوا أولا من اجلِ المرأة, أحمر الشفاه, قرط السرة والخاصرة الجائعة للشارع
وعادوا بعدها ليأخذوك, ليأخذوني ليأخذونا
لا
الرجل الذي بولَ في صلاتكِ وأولاده الكثيرونَ كالله
جاءوا دفعة واحدة كصفعة واحدة, كطلقة واحدة كنار واحدة
أحرقونا
كما في كل حلم , تمنيت ان تنقذني ساقايَّ
وان انجو وبيديَّ احمرُ الشفاهِ والمرأةِ
لا لشيء سوى لأرسم المحرقة وشفتي

משק יונים כלואות

עמוק בשתיקתה הלכה אמי
לבדה טיפסה בסולם המילים המבותרות
לאט כאילו בקצה מצפה לה אשכול ענבים, שמים ואל רחום!
וכמו סערה שאקדח עם משתיק קול הצמיד לאדמה
ירייה שורקת פילחה את מיתרי קולה
והיא התייבשה, נסדקה ופנימה דיממה
דמה רקד ריקודי קינה, ומשק יונים כלואות גאה בו
והיא ידעה מילה אחת «כן», כן אדוני!
אני בתה העיוורת לצבעים לא ראיתי שהדם נספג בחלומי
אני בתה החירשת לא שמעתי את קינת הדם
אני בתה זחלתי לשקרים ובכל סמטה פגשתי חבל תלייה
אני בתה ששנאה אותה כמו שאשה שונאת געגועים שלא מזדקנים
אני בתה הייתי אם למותה , אם למותי!

בהתחלה לקחו את המראה, האודם, עקרו את העגיל הירוק
ודרכו על השמלה עם המחשוף הרעב לרחוב
ואז חזרו לקחת אותך ואותי
באו בזמן, כרכבות מוות אילמות רעולות בחלודה
ביריקה אחת, סטירה אחת ואש אחת כילו אותנו
את כולנו
כמו בכל חלום קיוויתי שרגליי יצילו אותי
קיוויתי שהאודם ואני נשרוד כדי שנצייר את השריפה ,החורבן
ומחדש את השפתיים
קיוותי שנבתק את השתיקה

Traduction en hébreu par Rachel Peretz

Battements d'ailes de pigeons emprisonnés

Comme les pigeons se calment, ma mère s'est calmée
Comme un oiseau fidèle chassé par les corbeaux sur le toit d'argile
Elle soupira dans sa poitrine où elle cachait un escadron de femmes, une volée de faim et un palmier qu'elle connaissait déjà
Elle est montée lentement sur l'échelle du silence comme pour atteindre à son bout des raisins, le ciel et Dieu !
Et elle est revenue de chez Dieu avec le nom du Seigneur le plus Grand

Elle s'est petit à petit meurtrie, fissurée et brisée
Comme le sang ralentit lentement sur le bord de la plaie, elle a saigné de sa poitrine
Je suis sa deuxième fille qui n'a pas vu le sang couler jusqu'à son sommeil
Je suis sa fille n'ayant pas un seul rêve qui ne se termine pas avec un ciel pendu
Je suis sa fille qui la déteste telle une femme déteste sa nostalgie qui ne vieillit et ne ride pas malgré les années passées à fumer !
Je suis sa fille qui n'a pas trouvé le mouchoir dilatant simultanément le sang, la rue et l'assassin !
Je suis sa fille qui s'est approchée d'elle comme une mère proche de sa mort, de ma mort et de notre mort ensemble !
Ils ne sont pas venus en premier pour la femme, le rouge à lèvres, l'anneau du nombril et le sous-vêtement affamé de la rue
Puis ils sont revenus te prendre, me prendre et nous prendre

Non !
L'homme qui est Paul dans tes prières et ses enfants nombreux comme Dieu
Étant venus à la fois comme une gifle, comme un tir, comme un feu
Ils nous ont brûlés

Comme dans tous les rêves, je souhaitais que mes jambes me sauvent
Et je me sauve avec le rouge à lèvres et la femme
Rien que pour peindre l'holocauste et mes lèvres

Traduction en français par Samy Shaya

LAURE CAMBAU

Lettre à l'ange inadopté

Je t'écris avec la clé
La porte attendra
Je n'ai plus ni dents ni bec
Je n'ai plus que vent dans mes alvéoles
Et de l'air sous les carreaux du cerveau
Mes vitres ne sont pas faites
Ainsi j'échappe à ton absence
Mes vitres sont opaques
Je n'ai plus que le vent dans mes mandibules
Et du plomb sous les pieds
Pour empêcher la suite
Je n'ai plus qu'air sous une peau d'huile
D'où plus rien ne dépasse
Pas même une herbe folle
Plus rien ne bouge

Je débranche mes rêves
Et dévie ma langue
Jusqu'au néant blanc où je stagne
En croisière sur le manque
Je n'ai plus que vent dans l'oreille
Je n'ai plus qu'air au fond des entailles
Je t'écris avec la clé
La porte attendra

מתוך מכתבים למלאך

אני כותבת לך עם המפתח
הדלת תחכה.
כבר אין לי לא שיניים ולא מַקוֹר
וּבָרֵאות אין דבר מלבד רוח
בקוביות המוח רק אוויר
חלונותיי טרם הושלמו
כך אני מתחמקת מהאבדן שלך
חלונותיי אטומים
ובַלֶּסת אין דבר מלבד רוח
מתחת לרגליים העופרת
מונעת כל המשך –
מתחת לעור אין דבר מלבד אוויר
ואת העור הזה דבר אינו פורץ
לא עשב שוטה אחד
שום דבר לא זז

אני מנתקת את חלומותיי
ומַטָּה את שפתַי
עד לִבִּיצה הלבנה של האַיִן בה אני
רובצת
במעבורת על החיסרון
ובאזניי אין דבר מלבד רוח
אני כותבת לך עם המפתח
הדלת תחכה.

Traduction en hébreu par Yoel Taieb

رسائل إلى الملك غير المتبنّى

اكتب لك بالمفتاح
على الباب ان ينتظر
لم تبق لي أسنان و لا منقار
ما بملكي سوى الريح في أجوافي
والهواء تحت بلاط مخي
لم أنظف زجاجاتي
هكذا أتنصل من غيابك
زجاجاتي معتمة
لا أملك بعد غير الريح في أفكاكي
والرصاص تحت قدمي
لأتجنب ما يلي
ليس بملكي غير هيئة تحت بشرة زيتية
لا شيء يعلو فوقها
حتى ولو نبتة معتوهة
لا شيء يتحرك

أجثم أحلامي
وأحرّف لساني
إلى حد العدم الأبيض حيث أقيم
في رحلة نحو الافتقار
ليس لدي سوى الريح في الأذن
أكتب لك بالمفتاح
على الباب أن ينتظر

Traduction en arabe par Saïd Sayagh

SHIMON ADAF

אביבה-לא

אֲנִי בְּמַצָּב אֵיךְ לְהַגְדִּירוֹ וְאֶקְרָאֵהוּ אֲבִיבָה-לֹא אֶקְרָאֵהוּ אֵינָחוֹת
וַאֲדַבְּרָה בּוֹ יְשִׁירוֹת לֹא עַל דֶּרֶךְ הַשִּׁירָה אֶלָּא לְפִי כְּאֵב
וְזֹאת הִיא תּוֹרָתוֹ אֵין לוֹ תּוֹרָה – מַלְאָכִים מְחַנְּקִים נְשִׁימָה וְחַיּוֹת
בּוֹעֲרוֹת עֵינַיִם, בָּאִינְטֶרְנֶט מִמַּעַל וּבַסְּפָרִים הַנִּקְבָּרִים, אֵין
לוֹ תּוֹרָה, רַק הֶרֶגַע בְּעֶצְמוֹת הֶחָלָל הוּא נוֹקֵב כְּסִכָּה בִּזְכוּכִית
וְהַלֵּב הֶחָדוּל וְקָרוּי הֶבֶל
מִשּׁוּם שְׁלֹשׁ מֵאוֹת שִׁשִּׁים וַחֲמִשָּׁה מָנִים שֶׁל עָשָׁן שֶׁבּוֹ
כְּנֶגֶד שְׁלֹשׁ מֵאוֹת שִׁשִּׁים וַחֲמִשָּׁה מִנְיַן יְמוֹת.

Aviva-sans

Comment définir mon état je l'appellerai Aviva-sans – je l'appellerai absent-de-sœur
j'en parlerai directement sans poésie mais dans la douleur
car telle est sa loi il n'a pas de Torah – les anges étouffent le souffle et les animaux
aux yeux enflammés, sur l'internet d'en-haut et dans les livres enterrés, il n'a pas de loi,
mais seul l'instant dans les ossements du vide perce le verre comme une épingle
et le cœur qui s'arrête son nom est néant
où se dispersent trois cent soixante-cinq calices de fumée
en face de trois cent soixante-cinq jours de deuil.

Traduction en français par Michel Eckhard Elial

أڤيڤه-لا

أنا في وضعٍ كيفَ أُعَرِّفه وماذا أُسَميهِ أڤيڤه – لا، أُسميه لا - أُخخخت
وأُحَدِثُ عنه مباشرةً ليس شعرًا لا ليس إنما بكلِّ ألمٍ
هذه شريعتُه لا شريعةَ له – ملائكةٌ تميتُ الروحَ خَنقًا وحيواناتٌ
مُتَّقِدةُ الأعينِ، في الإنترنيت وفي الكُتُبِ البائدةِ، لا شريعةَ له
الأنَ فقط ينقرُ في جبروتِ فضاءِ الكونِ مثل دَبُّوسٍ في الزجاجِ
والقلبُ الفاني والملقبُ باطلٌ
لأنَّ ثلاثَ مائةٍ وخمسًا وستينَ وَحْدةً من البَخُورِ فيه
مقابلُ ثلاثُ مائةٍ وخمسةٌ وستونَ يومًا في السنةِ

Traduction en arabe par Nabil Tannus

Devant moi
marche un homme comme il en existe peu
Il porte un plateau de ténèbres
où sont posés ses deux yeux
Ses mains sont des croissants d'argent
Sa tête est un nuage de volcan
Sa démarche ressemble aux marées
Sa nuque est une fenêtre close
derrière laquelle je m'abrite en marchant
Son dos pourrait être ma poitrine
Ses talons peuvent être mes orteils
Mais il bute soudain contre la nuit des temps
Le plateau s'incline et les yeux roulent
dans la mer de lave durcie
L'orage a cessé
Le jour se lève

Si vous rencontrez un homme inexistant
posez vos deux yeux sur un plateau de ténèbres
et marchez devant lui
jusqu'à la nuit des temps

לְפָנַי פּוֹסֵעַ אָדָם
שֶׁמְּעַטִּים כְּמוֹתוֹ
הוּא נוֹשֵׂא מַגָּשׁ שֶׁל עֲלָטָה
וְעָלָיו מֻנָּחוֹת שְׁתֵּי עֵינָיו
יָדָיו הֵן סְהָרִים שֶׁל כֶּסֶף
הִלּוּכוֹ כַּגֵּאוּת
עָרְפּוֹ הוּא חַלּוֹן מוּגָף
שֶׁמֵּאֲחוֹרָיו אֲנִי מִשְׁתַּתֵּן בְּצָעָדַי
גַּבּוֹ הָיָה יָכוֹל לִהְיוֹת הֶחָזֶה שֶׁלִּי
וַעֲקֵבָיו בְּהוֹנוֹתַי
אֶלָּא שֶׁלְּפֶתַע הוּא מוֹעֵד מוּל לֵיל כָּל הַזְּמַנִּים
הַמַּגָּשׁ נוֹטֶה עַל צִדּוֹ הָעֵינַיִם מִתְגַּלְגְּלוֹת
וּבְיַם הַלָּבָה שֶׁקָּשְׁתָה
שָׁכְכָה הַסְּעָרָה
וְהַיּוֹם עוֹלֶה

אִם תִּפְגְּשׁוּ אָדָם בְּלִתִּי קַיָּם
הַנִּיחוּ אֶת שְׁתֵּי עֵינֵיכֶם עַל מַגָּשׁ שֶׁל עֲלָטָה
וְצַעֲדוּ לְפָנָיו
עַד לֵיל כָּל הַזְּמַנִּים

Traduction en hébreu par Dory Manor

أمامي
رجل يمشي قلّة أمثاله
يحمل طبقا من الظلمات
عليه وضعت عيناه
يداه هلالان من فضة
رأسه سحابة بركان
مشيته مد و جزر
قفاه نافذة مغلقة
أحتمي وراءها وأنا ماش
قد يكون ظهره صدري
وكعباه أصابع رجلي
لكنه يتعثر فجأة في ليل الأزمنة
يهوي الطبق و تتدحرج العينان
في بحر حمم متصلبة
إذا لقيتم رجلا لا وجود له

وجهوا بصركم
اتجاه طبق الظلمات
وسيروا أمامه
إلى نهاية الأزمان

Traduction en arabe par Saïd Sayagh

SUR LA SENSURE

ENTRETIEN AVEC BERNARD NOËL

PAR YVES JOUAN

Y. J. – « Censure » : le Littré, le Larousse, le Robert, le Trésor de la langue française, chacun y va de sa, de ses définitions. « Sensure », au contraire, est un mot que l'on ne trouve dans aucun dictionnaire. Cela fait pourtant plus de 40 ans qu'il signifie la privation de sens, grâce à L'Outrage au mot, *d'abord paru en préface du* Château de Cène *chez Jean-Jacques Pauvert. Mais voilà un mot qui semble immédiatement combattre ce qu'il désigne. C'est peut-être pourquoi il fait peur. On peut se réclamer de la censure (il y a de par le monde des commissions de censure tout à fait officielles), jamais de la sensure. Personne n'a encore dit : « Je pratique la sensure. » C'est peut-être finalement le premier mot à résister en lui-même à ce qu'il nomme. Or ce qu'il nomme lui préexistait. Peux-tu nous rappeler ce qui a amené tout à coup, dans un texte que tu signes en 1975, la nomination de la privation de sens ? Qu'est-ce qui a fait qu'alors, après des décennies de pratique innommée, la terre était prête à ce que le mot apparaisse ?*

B. N. – De temps à autre, je me dis que j'aimerais laisser un mot, et justement le mot *sensure*, car un mot n'a pas besoin de signature pour indiquer son origine, et que celui-là est simple et pratique pour désigner ce qu'il dénonce. Le lendemain de mon procès pour outrage aux mœurs (25 juin 1973), Jean-Jacques Pauvert m'a téléphoné à une heure tout à fait inhabituelle, 8 h du matin, pour me dire qu'il fallait que j'écrive et lui donne ce que j'avais dit la veille devant mes juges. Je n'avais certainement pas employé le mot *sensure* qui a jailli tandis que je réfléchissais sur l'opposition entre le monde de l'Est, où régnait la censure, et le monde dans lequel je vivais qui se flattait de la liberté d'expression. Cette liberté, plus j'y réfléchissais, plus elle me paraissait douteuse, non pas à cause de mon procès, car je me sentais alors coupable et non pas victime, mais par l'autodestruction qui résultait de la multiplicité des informations dans l'espace public et de l'envahissement médiatique de l'espace privé. La volonté de créer du « cerveau disponible[1] » (l'expression ne surgira qu'un quart de siècle plus tard) était déjà sensible à force de publicité commerciale et d'informations politiques favorables au pouvoir. J'ai déjà raconté qu'après la chute du mur de Berlin, j'avais projeté de faire une enquête dans les anciennes démocraties populaires sur ce que devenait la culture quand cessait la censure – avec un « c », bien sûr. Je n'ai réussi à réaliser ce projet qu'en Pologne et lors de ma rencontre avec Julia Hartwig, poète très célèbre, celle-ci m'a dit tout à coup : « Le problème aujourd'hui, c'est qu'on ne sait plus où est l'ennemi. » On ne saurait exprimer plus brièvement et plus clairement l'effet de la sensure : ceux qui sont censurés le savent et par qui ; ceux qui sont sensurés l'ignorent complètement.

La sensure nous amène bien sûr au mot « sens » lui-même et à… son sens. Tu écris que le mot (quel qu'il soit) n'arrête pas le sens. Tu ne recherches donc pas le signifié premier, la résultante première d'une mythique pureté du signe. Qu'est-ce donc, pour toi, que ce sens dont le pouvoir s'acharne à nous priver ?

1. Patrick Le Lay, PDG de TF1 : « Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible », dans *Les Dirigeants face au changement*, Huitième Jour, 2004.

Qu'est-ce que le sens contient en lui-même qui, pour la pérennité ou l'extension du pouvoir, nécessite qu'il en vide les mots ?

On oublie trop aujourd'hui que pouvoir et religion furent longtemps liés et s'appuyaient l'un sur l'autre ou se justifiaient mutuellement. La censure servait alors à éliminer les mauvaises pensées, les parjures, les hérésies ; plus tard, quand la société s'est laïcisée, elle a voulu encadrer toutes les formes de contestation. Il est très significatif que la sensure soit née sous les régimes les plus libéraux qui, tout en proclamant la liberté d'expression, n'avaient de cesse de la contrôler sans en avoir l'air. Le sens est l'énergie que communique un mot, une expression. Cette énergie rend dangereux les mots qui la transmettent à contre-pouvoir. La censure limitait cette transmission mais ne pouvait le faire sans s'exposer. La sensure agit en brouillant les informations et les multiplie pour les banaliser. Elle dispose bien sûr de tous les moyens de le faire discrètement, en particulier des moyens économiques dont on s'aperçoit vite qu'ils conditionnent la liberté de parole. Cependant, nous entrons sans doute dans une nouvelle ère de la sensure parce que le pouvoir et la finance sont en train de se confondre afin de maîtriser tous les principaux moyens d'information et, plus grave encore, de s'approprier toutes les connections qui vont permettre de contrôler les capacités mentales, bases de l'être humain.

Dans sa grande habileté et dans son étonnante souplesse, le libéralisme, en ayant non pas décentralisé, mais polycentré le pouvoir, n'offre-t-il pas à la sensure des entrées en incessante multiplication ?

Ce qui précède laisse entendre que le pouvoir pourrait, prochainement, disposer des moyens de nous domestiquer, mais quel est ce pouvoir, et qu'est donc le libéralisme ? Nous le désignons souvent comme la finance sans pouvoir lui donner un visage plus précis qu'en ce temps-là n'en avait Dieu. Autrefois, en se déclarant les serviteurs de Dieu, nos monarques disposaient d'un pouvoir absolu. Ceux qui servent le Capital travaillent à mettre en place un pouvoir de même nature, mais l'absolu du pouvoir royal était conforté par la *grâce* et, cette grâce, tous les hommes la partageaient également. Quelle « grâce » la finance va-t-elle pouvoir dispenser pour sensurer toutes nos valeurs au seul profit de son pouvoir ? Jusqu'ici, elle ne nous a proposé que la consommation, qui est une grâce bien misérable.

Tu parles, ici et là, du vide voulu par les médias pour laisser toute la place, dans les « temps de cerveau humain disponibles », à leurs messages : ne sommes-nous pas aujourd'hui passés à un autre stade avec Internet et lesdits « réseaux sociaux » (expression qui, sans doute, met par elle-même en acte la sensure), le vide sortant de son rôle de moyen à but immédiat pour devenir une fin en soi, ou un moyen au service d'autres objectifs que ceux des seuls messages médiatiques ? Avec ces nouveaux outils, le libéralisme n'étend-il pas, en terme même de temps et de sphère linguistique, le champ de la désertification ?

En dénonçant la sensure et plus tard la castration mentale qui en est la conséquence, je pensais aux effets de la télévision, qui neutralisait la réflexion afin de rendre le cerveau disponible aux messages de la publicité ou de la politique. Ce phénomène de captation a été parfaitement décrit par M. Le Lay, PDG de TF1, dans une réunion d'*entrepreneurs* en termes aussi techniques que cyniques. Cela remonte à une vingtaine d'années et la captation mentale a fait depuis beaucoup de progrès avec la mise à la disposition de tous d'un appareil portable, qui cumule les capacités de communication en donnant accès à la fois à Internet, aux chaînes de télévision, aux réseaux sociaux et au réseau téléphonique. Chacun a désormais son smartphone et il suffit d'emprunter les transports publics pour constater que leur utilisation ne cesse guère d'occuper une bonne partie des voyageurs. Bien des parents se plaignent que leurs enfants n'ont plus d'échanges avec leurs camarades qu'avec cet appareil. Cette

addiction est évidemment inquiétante car elle touche une bonne partie de la population, mais son pire effet tient sans doute à ce que le smartphone donne réponse à tout grâce à sa liaison avec Internet et que l'utilisateur finit par s'en attribuer le mérite, donc la pensée. Le smartphone finit alors par devenir un organe, qui annonce des connexions toujours plus intimes qu'on commence déjà à greffer sur le corps : elles rendront l'individu de plus en plus dépendant, manipulé, soumis. Tout cela est le résumé sommaire d'une situation qui installe un contrôle généralisé grâce à des appareils séduisants et non par la contrainte, tout en développant une police dotée de forts moyens de répression.

Sans dire que l'on peut tuer un mot, tu écris qu'on peut faire en sorte qu'il « se fane ». Mais tu dis aussi que rien n'est perdu de ce qui a été prononcé. Dans La Mort[1]*, Vladimir Jankélévitch affirme en substance que, même si l'on peut faire disparaître quelqu'un ou quelque chose, enfouir ou cacher un geste, un mouvement, on ne peut pas empêcher qu'il ait eu lieu ou une réalité ; il fait, à partir de là, de tout instant, et pratiquement de tout atome et de tout acte, le fondateur d'une immortalité. Ne peut-on pas imaginer quelque chose qui soit du même ordre pour le mot ou pour le sens ?*

Ce qui a eu lieu a eu lieu ; c'est indiscutable que subsiste ou non une trace de son passage. Cependant, nous entrons dans un monde où tout peut être effacé ou si bien réinterprété que la chose devient son contraire. Il ne s'agit plus de convaincre mais d'occuper mentalement, et que cette occupation soit absolue. Le temps n'est pas si loin où l'on avait recours à la propagande pour convaincre le citoyen aussi bien que le client. La propagande argumentait, voulait convaincre en s'adressant à l'intelligence. Le pouvoir, qu'il soit politique ou commercial, a compris qu'il était bien plus rentable, dans tous les domaines, de rendre le cerveau disponible et donc capable d'accueillir sans recul, sans réflexion, ce qu'on lui propose. Désormais, et en conséquence, peu importe ce qui a eu lieu car ne compte que l'actuel, que l'immédiat, et c'est en eux qu'est tout le sens. Et ce sens, dans un monde voué à la consommation, est tellement lié au consommé qu'il lui doit une énergie périssable toujours à renouveler. S'il s'interrogeait sur la nature du consommable, notre monde devrait faire disparaître l'avenir pour que n'existe plus que le présent.

Plusieurs philosophes ou historiens, à la suite de Walter Benjamin, ont parfois montré la capacité des mouvements sociaux et politiques à faire ressurgir ce que l'on croyait disparu (je pense notamment aux travaux de Michèle Riot-Sarcey sur les (re)surgissements de la liberté au XIXe siècle[2]). Ne penses-tu pas que des mouvements collectifs (encore à venir) – tu fais également souvent référence à la Révolution française, à sa combinaison avec Les Confessions *de Rousseau et* L'Encyclopédie*, élaborée par un collectif sous l'impulsion de Diderot – puissent entraîner avec eux une remontée de sens oubliés, en même temps que des apparitions sémantiques nouvelles, qui soient de l'ordre d'un renouvellement de la pensée ?*

Quelque chose qui a eu lieu pourrait avoir à nouveau lieu : cet avènement arrive parfois à des livres, à des œuvres d'art, à une méditation philosophique, mais un événement ne saurait avoir lieu deux fois. C'est seulement son interprétation qui se renouvelle, entraînant « une remontée de sens ». Le bicentenaire de la Révolution française a vu se multiplier les critiques qui en contrarient les visions trop exclusivement positives. Je n'ai pas suivi ces travaux, sauf un peu à propos de Robespierre. L'événement qui ne cesse de m'interroger depuis 50 ans est la Commune de Paris de 1871. Cette révolution n'a duré qu'une cinquantaine de jours, a pris des mesures sociales marquantes à peine appliquées, et suscité

1. Vladimir Jankélévitch, *La Mort*, Flammarion, Champs Essais, 2017.

2. Michèle Riot-Sarvey, *Le Procès de la liberté*, La Découverte, 2016.

une haine d'une violence raciste : le racisme de la bourgeoisie contre le peuple. D'où une volonté d'élimination qui a fusillé des milliers d'hommes, de femmes et même d'enfants dans les rues de Paris, des procès, des exécutions, de longues peines de prison et des déportations. Cette violence a rétabli l'ordre, et cela jusqu'à nos jours. Je me demande si ce qui l'a le plus excitée n'est pas dans le principal mérite que Marx reconnaît à la Commune, et qui est d'avoir « brisé » l'appareil d'État. Qu'est-ce que l'appareil d'État ? C'est tout ce qui assure son pouvoir et qui est l'armée, la police et l'administration. La Commune a été débarrassée de cet « appareil » qui avait filé à Versailles, mais elle avait prévu de le remplacer par des élus à tout moment révocables. On imagine combien « briser » l'appareil d'État aurait évité aux révolutions communistes de se changer en dictatures.

J'ai rencontré dans plusieurs de tes textes et entretiens le mot « captation », mais jamais, me semble-t-il, l'expression « captation mentale » que tu viens d'employer. On voit bien la proximité d'avec la « castration mentale ». Mais proximité n'est pas synonymie. Pourrais-tu préciser ce que signifie pour toi cette expression ?

Le mot « captation » est venu naturellement et l'ajout de l'adjectif « mentale » fait que leur association désigne parfaitement le phénomène qu'il s'agit de dénoncer. La rencontre de ces deux mots produit une telle clarté qu'ils devaient s'appeler l'un l'autre pour exprimer l'une des plus graves menaces. Sans doute ne les avais-je jamais réunis, ce qui prouve la justesse de tes questions et la nécessité de ne jamais cesser de s'interroger sur la manière de se débarbouiller de l'actualité. La captation mentale a toujours été désirée par le pouvoir religieux puis politique, mais l'un et l'autre n'ont longtemps eu recours qu'à la conviction nourrie par le prêche, la prière, le discours et la propagande. Tout a changé quand la captation mentale est devenue une technique audiovisuelle, dont le but final est la confiscation de la mentalité individuelle pour qu'elle soit seulement docile à ce que lui soufflera le pouvoir.

Tu écrivais en 1976, dans un texte intitulé Écrire aujourd'hui : « L'écriture de recherche travaille contre cette dégradation. » *Plusieurs de tes propos ultérieurs vont dans le même sens. La vie même de la poésie, du roman, du théâtre, etc., malgré le peu qu'elle représente devant les productions de faussaires et les mouvements vides des tout petits écrans, n'est-elle pas la preuve que la sensure n'a pas (ou pas encore) sa victoire ?*

Effectivement, la sensure n'a pas encore pris le contrôle de toutes les activités créatrices ou simplement pensives parce qu'elle ne dispose pas encore des moyens techniques lui permettant un contrôle absolu. On assiste à la mise en place de ce contrôle en Chine avec pour base la reconnaissance faciale. Ce qui arrive à côté inquiète et dans le même temps rassure car on se croit toujours plus malin, plus résistant. La destruction de l'Éducation nationale devrait nous faire peur, à moins que l'inutilité d'éduquer de futurs chômeurs nous semble bienvenue. Le nombre des lecteurs a sensiblement diminué depuis 4 ou 5 ans, mais on n'a jamais publié autant de livres. On me dit que les financements culturels, c'est-à-dire les subventions, vont désormais au vendable plutôt qu'au « difficile ». Je suis un mauvais observateur parce que j'ai choisi de vivre à l'écart depuis une bonne trentaine d'années, ce qui limite sans doute mon engagement. Je vois la dégradation de ce que couvre le mot « culture » et la résistance de la petite édition. Je vois baisser le nombre des lecteurs et grandir la passion de ceux qui lisent. Qu'en déduire pour l'avenir ? Tout ce qui nous rassure peut favoriser par ailleurs la captation mentale, qui toujours simule pour dissimuler.

« Captation mentale » : expression fondamentale et soudaine, mais venue au cours du long cheminement de pensée qui est le tien. « Ces deux mots devaient s'appeler l'un l'autre », dis-tu : n'y aurait-il donc pas dans la langue même des ressorts inexplorés contre

lesquels nul ne pourrait rien ? Rodin, paraît-il, disait que la forme attendait dans la pierre ; le rôle du sculpteur était évidemment, selon lui, de l'en faire jaillir. N'y aurait-il pas là un rôle non négligeable de l'écrivain, comparable à celui du sculpteur, devant quoi le pouvoir lui-même resterait sans voix ?

À quoi fait naturellement appel le mot « captation » pour désigner son acte, son domaine ? Je ne trouve en réponse que le mot « héritage », preuve que son sens principal est bien de s'attribuer, et avec violence, un bien qui ne lui était pas destiné. Cette violence est d'ailleurs audible dans les trois syllabes qui le composent. Et elle résonne dans l'acte de capter le mental. Il y a, par contre, de la douceur dans ce que dit Rodin de la forme en attente dans la pierre : c'est une belle façon de charger le sculpteur de la faire apparaître, mais qui ne dit rien du moyen d'y parvenir. Le travail, bien sûr, et le métier qui exige attente et attention. Je crois volontiers que dans la masse de la langue et dans la décharge de tout ce qui fut écrit reposent les formulations à venir de découvertes, de pensées créatrices et nouvelles. Mais ce qui permettra leur développement tient à l'activité mentale. Contre elle, le pouvoir demeure sans voix, en effet, mais pas sans moyens. Il peut, en recourant à la captation mentale, s'emparer des capacités créatrices du penseur dangereux ou rebelle. Cette captation, en 2019, demeure relativement restreinte, mais les réseaux, les connexions qui sont mis en place la promettent totale pour bientôt.

Si la captation mentale peut être favorisée par tout ce qui nous rassure, toute perception d'une base arrière de résistance à la sensure (tu en sites plusieurs) est-elle en soi porteuse de son contraire dans l'ordre de l'efficacité, ou bien peut-elle procurer suffisamment d'énergie pour donner toute son importance au « presque rien » également cher à Jankélévitch ?

Je crois qu'il est mal venu et même dangereux d'être optimiste en ce domaine. Pourquoi ? Tout simplement parce que le pouvoir et, plus précisément la classe qui le possède, est sans pitié à l'égard de toute tentative de le contester ou de le restreindre. Le presque rien obtenu par la résistance a parfois donné un presque tout dont l'espoir qu'il ouvrait n'a pas tenu longtemps face aux « réformes » qui sont toujours des régressions. La sensure, cependant, ne pratique pour l'heure qu'une captation mentale relative : relatif qui peut inquiéter ou rassurer. Il faut ne jamais oublier que la captation mentale n'est pas brutale et qu'elle compte sur sa discrétion pour dissimuler son efficacité et ses effets. Donc rien de plus dangereux que le « presque rien » qui endort la résistance.

Et qu'est-ce qui, selon toi qui empruntes à toi seul des voies diverses de pensée (celles du roman, de la poésie, du théâtre, de l'essai, de l'entretien…), peut ne pas endormir la résistance ?

Il me faut franchir ici un pas que je déteste, et c'est d'écrire « je » sans la nécessité de souligner un engagement personnel grave. Je vais donc devoir avouer, et cela avec le recul de mon grand âge, que rien ne m'a jamais satisfait au-delà de l'instant de sa réalisation. Que rien donc ne m'a jamais semblé acquis, car rien n'est définitif sauf la mort. Quel rapport entre ce que je viens d'écrire et ta question : comment ne pas endormir la résistance ? Juste le sentiment que l'insatisfaction nous maintient dans un état d'éveil, et donc de résistance, rien n'étant jamais acquis. La solitude peut avoir l'air d'un bon moyen de préserver ses illusions ; je ne le crois pas, dès lors que la conscience demeure active. Les périodes où j'ai milité, notamment dans le cadre des États généraux de la culture[1], m'ont permis de rencontrer un écho instantané par exemple à l'exposé de « la castration mentale », mais cet écho demeurait immédiat, lié à l'excitation de la rencontre : il était impressionnant. Et que dure une impression ? Le retour à la solitude semble alors un retour

1. Mouvement créé en 1987 par Jack Ralite, alors maire communiste d'Aubervilliers, suite à l'arrivée en France de la Cinq, chaîne de télévision de Berlusconi, et contre la vente de TF1 au groupe Bouygues.

à la vérité. Laquelle n'est pas acquise pour autant, mais a des chances d'être ranimée par l'absence d'illusions.

Les éditions P.O.L. ont eu la bonne idée de publier sous la même forme L'Outrage aux mots *et, auparavant,* Les Plumes d'Éros[1]. *Car ton œuvre est indivisible, évidemment. « La nudité, dis-tu à propos du nu photographique (et pictural), est le but, mais elle ne déshabille que nos yeux. » Déshabiller nos yeux n'est-il pas un travail premier et permanent pour que notre regard (oculaire et mental) ne se laisse pas piéger par quelque sensure que ce soit ?*

Oui, déshabiller notre regard et le débarrasser ainsi des agents de séduction et de détournement pour qu'il ne soit que « nôtre », voilà qui est urgent et jamais acquis. Dès que la conscience devient autocritique, elle doit reprendre le nettoyage car notre regard est constamment envahi. Je me souviens, brusquement, de la réflexion de quelqu'un que j'admire beaucoup et depuis très longtemps, Leroi-Gourhan. Interrogé vers 1963 sur la télévision encore à ses débuts, il explique qu'il est encore tôt pour se prononcer sur ses effets mais que jamais, jusque-là, l'humain n'avait eu à affronter un système capable de capter à la fois le circuit visuel et le circuit auditif : attaqué sur l'un, il pouvait dériver sur l'autre… Nous avons déjà parlé du pouvoir qu'a la télévision de créer du « cerveau disponible » par captation mentale. Cette captation vide la tête et la remplit d'invitations publicitaires, au contraire de la propagande traditionnelle qui tâchait de convaincre l'intelligence. La sensure multiplie les informations afin de les égaliser, de les brouiller, de les neutraliser. Suffit-il d'être averti pour se protéger ? J'en doute devant les télévisions constamment allumées dans les maisons du village, et bien plus depuis que je vois partout des smartphones qui, sans arrêt, donnent réponse à tout. Le monde se peuple de machines oculaires capables de surveiller tous nos gestes et bientôt – pourquoi pas ? – toutes nos pensées en attendant de les diriger.

Je le disais au début de cet entretien : le mot « sensure », qui était un néologisme voici 40 ans et plus, est le seul de la langue française qu'on ne trouve dans aucun dictionnaire. Que faire, selon toi, au point où nous en sommes, pour que les inventaires du vocabulaire reconnaissent enfin ce mot, c'est-à-dire l'effectivité de ce qu'il dénonce ? Ou plutôt, loin de son officialisation, comment l'imposer, l'exposer à la réflexion de tous ceux qui sont à même de s'en nourrir ?

Le mot « sensure » serait-il le seul mot de la langue française qui ne figure dans aucun dictionnaire de cette langue ? J'en doute mais n'ai pas d'exemple. J'ai fabriqué ce mot, il y a plus de 40 ans, pour désigner la privation de sens créée par notre fameuse liberté d'expression. Maintenant qu'il existe, ce mot n'a plus besoin de moi et, si j'évoque son invention, ce n'est pas pour me l'approprier, mais parce qu'il a surgi de la nécessité de nommer justement un phénomène qu'il désigne en effet exactement. L'accablant est que ce phénomène n'a cessé de se développer, si bien que la privation de sens est devenue universelle. Ce mot n'en devrait paraître que plus nécessaire, mais il n'en est que plus indésirable. Je ne saurais le servir en le signant car l'anonymat est l'état naturel des mots courants. D'ailleurs, il n'a pas surgi suite à mon invention, mais du seul mouvement de la réflexion qui a spontanément remplacé le « c » par un « s » afin de distinguer la claire censure des pays socialistes de l'habile et perverse sensure inventée par le monde libre.

1. Bernard Noël, *Les Plumes d'Éros* et *L'Outrage aux mots*, P.O.L., 2010 et 2011.

MAUNI

TERRE NUE

Traduction du tamoul par Léticia Ibanez

Il voulait mener une vie agréable, à la maison, sans rien faire d'autre que marcher sous son porche. Mais un gros arbre qui se dressait face à la porte accaparait sa vue. Il se postait quelquefois près de l'entrée pour observer les passants, mais l'arbre était dans son champ de vision. Alors il le fixait d'un œil vide, assez longtemps pour ne plus le voir. Cet arbre se dressait avec la majesté d'un *stalavriksha*. À quelle ère lointaine était-il apparu ? Impossible de le savoir. Avec un bonheur manifeste, l'arbre étendait ses branches dans les huit directions ; il poussait continuellement sous terre et vers le ciel. Dans quel but ? Impossible à dire. Sa maison était construite dans une direction donnée, connue de lui. Mais l'arbre, dont il ne parvenait toujours pas à déterminer l'orientation, le déconcertait. Il lui paraissait d'autant plus singulier qu'il n'était jamais silencieux, qu'on y entendait toujours piailler des hordes d'oiseaux. Parfois, des singes en maraude venaient même s'y installer avec leurs familles. Suspendus par la queue tête en bas, ils se balançaient, poussaient des cris aigus, faisaient un vacarme terrible. Il était incapable de déterminer à quelle essence appartenait l'arbre. Au matin, ses fleurs tapissaient la rue ; portée par le vent, leur odeur âcre se répandait dans le monde. Il observait les troupes d'enfants venus les récolter.

Une voix résonnant derrière lui le fit se retourner : « Hé monsieur, comment allez-vous ? Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus ! » La faible lumière du crépuscule ne lui permettait pas de distinguer son ombre. Il en vint même à se dire – sans être sûr de rien – que c'était elle qui l'appelait. Mais il se retournait sans cesse et regardait autour de lui pour savoir qui était là. L'autre paraissait tourner aussi pour voir son visage, si bien qu'aucun ne pouvait voir le visage de l'autre. Il crut un instant qu'il n'y avait personne, s'arrêta, et sentit aussitôt que le visiteur approchait. Ce dernier le dépassa pour se planter devant lui, le sourire aux lèvres : « Eh bien monsieur, vous n'arrêtez jamais de vous promener ! Moi qui venais vous rendre visite… » À la vue de l'homme, il fit aussitôt quelques pas pour s'éloigner. Respectueux, l'autre se décala puis se mit à le suivre. Il se retourna de nouveau pour regarder son visiteur. C'était sans doute une vague connaissance effacée de sa mémoire… Il réfléchit et jugea que l'on pouvait se comporter avec des connaissances de la même façon qu'avec des inconnus – de toute manière, une courte conversation lui permettrait d'identifier cet homme et, dans le pire des cas, il pouvait toujours lui faire croire qu'il ne le connaissait pas, couper net et aller son chemin…

— C'est vrai monsieur ! fit-il. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus !

— Je ne suis pas de ceux qui abusent les autres en se faisant passer pour quelqu'un de leur connaissance. Je ne suis pas un inconnu pour vous, soyez-en certain. Personne en ce monde ne m'est étranger, monsieur…

Il perçut dans ces paroles une étrange part de vérité.

— Mais absolument, monsieur. On aurait tort de douter de vous.

— C'est vous qui dites cela maintenant ? Mais c'est moi qui… – si je n'avais pas engagé la conversation, vous m'auriez tourné le dos comme si vous ne me connaissiez pas !

L'homme avait l'air de le supplier, avec sa voix plaintive et son dos courbé. Ému par ce

spectacle pathétique, il parcourut sa mémoire pour trouver à qui il avait affaire. L'homme riait souvent d'un rire idiot : alerté, il tendit l'oreille vers ce maigre indice. Le souvenir d'un ami lui revint en mémoire, mais il prit conscience que cette idée ne tenait pas. En effet, cet ami était mort et réduit en cendres depuis des années ! Même si le rire du défunt pouvait subsister seul, détaché de sa dépouille, il était impossible de confondre les deux hommes.

— Eh bien… commença-t-il.

Mais l'autre le coupa :

— Vous avez si peu de relations… Et vous les oubliez. Vraiment, monsieur, comment faites-vous ?

— C'est que… je ne sors plus du tout ces jours-ci, fit-il d'une voix contrite.

— C'est ce que je pensais, répondit l'autre. Moi qui vais partout, je me disais bien que je ne vous voyais plus.

Cette conversation l'accablait. Persuadé d'avoir été pris au piège, il resta quelque temps silencieux.

— Vous pouvez toujours imaginer que je suis venu par hasard. Mais ce n'est pas le cas. J'espérais vraiment vous rencontrer. Non, je ne suis pas venu par hasard. Je ne suis pas comme vous, moi, monsieur. Je ne peux pas vivre sans me lier aux hommes… Mais vous ne dites rien !

Il bredouilla un semblant de réponse, quelques mots dissipés par le vent :

— … Chez un ami…

— Eh bien monsieur, vos amis sont mes amis, n'est-ce pas ? En route ! répondit l'autre en lui emboîtant le pas.

Une peur s'enracina dans son âme : comment supporterait-il les années qui lui restaient à vivre s'il devait se faire violence pour parcourir quelques mètres ? Il voulait dire quelque chose mais ne parvenait pas à l'exprimer ; il sentait que ces mots imprononcés pénétraient dans son corps et parlaient dans ses entrailles. Plus il y pensait, plus terrible était sa panique. Il ne pourrait sans doute jamais bannir cet homme de sa mémoire. Il allait prendre soin de l'oublier, mais cet oubli même imprimerait sa marque dans son souvenir. L'idée qu'il ne reconnaissait pas son visiteur prenait le pas sur ses autres pensées. Il ne le reconnaissait pas, mais cela signifiait-il que l'homme était sans importance ? Ce dernier avait sans doute compté pour lui, non dans cette vie mais dans la précédente ou dans une autre existence, plus ancienne encore. Puis il se figura tous les grands personnages auxquels il avait été lié dans ses vies antérieures. Il les avait oubliés à présent, mais ce n'était pas vraiment sa faute ! L'idée lui parut comique… Le besoin urgent de mettre un nom sur cet homme lui révélait la nécessité, la complexité de ses propres pensées. Il ne voyait toujours pas comment se débarrasser de son visiteur, mais il aperçut un temple droit devant lui : c'était un soutien possible, un refuge apaisant. Il eut l'impression, en marchant, que l'édifice venait à sa rencontre.

Un instant, il s'imagina désigner à l'inconnu les maisons qu'ils dépassaient, lui parler de leurs habitants, prétexter une visite à l'un d'eux pour s'éclipser… mais c'était impossible. Il ne connaissait personne dans cette rue. Il risquait même, par mégarde, d'indiquer précisément la maison de son visiteur. Comme ce dernier rirait ! Et quelle humiliation alors… Il abandonna son idée. Il ne savait rien de cet homme ; comment être sûr qu'il n'habitait pas ici ou là ? Il pouvait bien vivre partout ! Le temple, issue possible, lui parut plus auguste encore.

Pourquoi ne pas faire un tour complet de l'édifice, se dit-il : l'autre pourrait se lasser ; il finirait par vouloir rentrer chez lui. Mais il devait rester très prudent, ne pas laisser transparaître sa ruse. En entrant, il dit à mi-voix : « L'homme que je dois aller voir est peut-être dans le temple… Il se peut que nous le rencontrions… » Il n'était pas en mesure de prendre son poursuivant pour un imbécile, car il avait conscience d'être mêlé aux pensées de cet homme… Ainsi, le mépriser revenait à s'abaisser lui-même. Il partit acheter une noix de coco, des bananes, des noix d'arec

et autres articles pour l'*archana.* Il préparait son *darshan* avec une lenteur délibérée, volontairement exaspérante. C'est précisément en voulant oublier les choses qu'on les garde en mémoire. Mais alors comment oublier ? En cela, les dieux ne valent guère mieux que les démons, car ils infligent aux hommes les mêmes tourments.

Il avait trouvé le moyen de semer l'autre. Il allait le persuader qu'attendre à la porte était plus confortable en lui disant qu'il devait recevoir son *darshan*, trouver son ami et revenir avec lui. Puis ils repartiraient tous les trois, c'était promis… Mais une réplique de l'autre interrompit ses réflexions :

— Voyez, monsieur, comme nos esprits se rencontrent ! C'est justement ce que j'allais vous proposer.

L'homme avait tout compris. On racontait bien des choses sur la télépathie, une âme dans deux corps, deux âmes dans un corps… Il ne croyait à rien de tout cela, mais l'amour – il frémit en songeant à l'amour, à l'expérience qu'il en avait eue. Absorbé dans sa tristesse, il ne vit même pas qu'on lui arrachait ses offrandes. L'autre avait saisi le plateau, criant :

— Mais je suis là, monsieur, ne vous donnez pas cette peine !

Il accéléra dans l'intention de le dépasser, imaginant une suite qu'il savait improbable : son porteur qui se portait loin, très loin, qui disparaissait, son existence allégée de la responsabilité qu'il avait en accompagnant l'homme… Et ce dernier marchait toujours derrière lui, plateau à la main. Peut-être espérait-il, à tout hasard, gagner la bénédiction des dieux pour ce menu service.

Le temple était presque désert à cette heure de la nuit. Même le prêtre les regardait d'un œil perplexe, ne sachant lequel des deux hommes requérait son attention. L'inconnu avait noué son écharpe autour de la taille ; les mains jointes, les yeux fermés, il déclamait en larmoyant des strophes du *Tevaram* et du *Tiruvasagam*. La voix de l'homme lui faisait l'effet d'un crissement ; quant à le regarder, c'était même impossible. Tout lui paraissait au-dessus de ses forces. L'*archana* touchait à sa fin. Il resta immobile, rêvant de s'enfuir et de disparaître aux yeux du monde. Ce fut l'autre qui reçut le *prasadam*.

Le chemin du retour fut un supplice. Vraiment, qui tourmentait qui ? Voilà comment le monde court à la ruine, pensait-il, submergé par une nouvelle vague de souffrance. Ils sortirent du temple et continuèrent à marcher sans qu'on pût dire lequel des deux suivait l'autre. L'arbre apparut juste devant eux. À ce moment, il se sentit flotter dans les airs ; mais il ne pouvait faire que le tour de l'arbre, non se poser sur ses branches ou s'y balancer. Cette impression le mit en joie. Il se demanda si l'autre n'était visible que de lui et rit sous cape en s'imaginant devenir invisible aux yeux de son compagnon. Mais lui, en revanche, pourrait toujours le voir ; il irait se poster dans les parages et s'amuserait à le faire sursauter en criant : « Hé, monsieur, comment allez-vous ? »

Il fit avec l'autre la *pradakshina* des quatre rues qui entouraient le temple, puis l'homme s'engagea dans une autre venelle. Le silence de son compagnon ne lui plaisait guère. Quelle déchéance il subirait si l'autre, le jugeant invisible autant que ses propres pensées, ne lui adressait plus la parole ! Combien de temps pourrait-il encore vivre de la sorte ? Il était prêt à tout pour attirer l'attention de l'homme, même à le harceler sans vergogne.

Il était plus de minuit. Les amateurs de cinéma retournaient chez eux, le cœur content. Il avait perdu le chemin de sa maison. Il ne savait pas où l'autre habitait, mais supposa que ce dernier regagnait la sienne. Il poursuivit donc avec lui, guettant le moindre signe de sa part. Des chiens dormaient étendus çà et là dans des recoins obscurs. Ils se mirent à hurler et aboyer pour signaler au monde à quel point leur présence comptait. Il avait déjà constaté son impuissance à comprendre des choses que de simples chiens savaient ; parfois, il en avait même pleuré de désespoir.

Dès le premier regard, il avait reconnu en l'autre un étranger. Il aurait pu s'armer de courage

et lui demander « Qui es-tu ? » d'un ton brutal ou mielleux, c'était sans importance. Au moins aurait-il vu son visiteur déstabilisé, ne sachant que répondre. Mais à quoi bon ressasser après tout ce temps… Et puis, quel plaisir pouvait-on tirer de ces vagabondages à travers la ville ? Mais ils marchaient toujours, échangeant leurs places comme s'ils étaient chacun l'ombre de l'autre.

Tandis qu'il regardait l'homme et voyait en lui son ombre, une idée lui traversa l'esprit. Si seulement les projets se réalisaient par la force de l'intention… Il se débarrasserait de lui par un tour quelconque et il pourrait vivre, enfin. Des ailes pousseraient sur son dos ; il irait rejoindre les troupes d'oiseaux sur l'arbre et piaillerait avec eux. Cette idée l'emplit de joie. Il se mit à sautiller mais fut ramené au calme par son compagnon qui criait : « Qu'est-ce qui vous amuse ? » Il n'y avait qu'un seul moyen, pensa-t-il, de ne plus sentir l'ombre de l'autre attachée à ses pas : devenir lui-même cet autre.

Une lumière pareille à la flamme d'une lampe brillait dans le lointain. Le monde entier, s'il s'embrasait, devait offrir semblable aspect vu à cette distance. Il s'était souvent demandé comment atteindre son but, mais toutes ses incertitudes s'évanouirent au moment où ce but apparut devant lui. Pris dans une sorte de transe, il marcha calmement vers le point lumineux. Il comprit en avançant qu'il approchait d'un champ crématoire, et que la lueur était celle d'un bûcher. Il vit son ami partir devant lui, voulut se retourner mais comprit, sans avoir à le faire, que leur chemin avait disparu dans les ténèbres. Le cadavre, affranchi de toute responsabilité, brûlait magnifiquement. La lumière aveuglante des flammes éclairait le champ crématoire. Il éprouva devant ce spectacle une sorte de contentement. Mais pour atteindre le contentement parfait, il fallait devenir ce cadavre et brûler pour donner sa lumière. Ou bien que le reste du monde s'embrase pour donner la sienne. Il s'arrêta en constatant l'unité de ces deux éléments ; l'idée de la vie, l'idée de la crémation se rejoignirent peu à peu dans son âme, et la peur l'envahit. Il se souvint de son compagnon et le regarda très affectueusement, sans se questionner sur sa présence ou son absence.

L'espace était plongé dans les ténèbres. Des chants d'oiseaux résonnaient de tous côtés. D'autres cris lui parurent descendre du ciel : des cris de singes, de chats, même de chiens et de chacals. Un grand arbre de provenance inconnue surgit devant ses yeux. Les bruits ambiants devaient sans doute l'alimenter, car il atteignit bientôt une taille gigantesque. Le tronc, qui accaparait sa vue, ne cessait de grossir. Une énorme cavité paraissait en son centre. L'orifice était assez large pour laisser passer un gros éléphant et son cornac paré d'un épais turban. On pouvait défiler ainsi jusqu'aux Enfers sans craindre de se cogner la tête… Il ne voyait au-dessus de lui ni branches ni feuilles, mais un nuage noir étendu comme un large parasol. La chose qu'il avait sous les yeux n'était pas un arbre du tout, car un arbre n'aurait pu se dresser ainsi dans ces lieux, mais cette chose lui apparaissait comme un arbre et à ce titre, il disposait d'une preuve suffisante, oui, c'était certainement un arbre. Tout n'était peut-être qu'une plaisanterie, dès le départ. Le champ de crémation, le cadavre qui brûlait, l'arbre devant lui, l'espace où tout apparaissait… Mais à force d'être pensée ou observée, chaque chose se révélait l'ombre d'une autre : celle-là l'ombre de celle-ci, celle-ci l'ombre de celle-là. À la lumière du bûcher, tout lui semblait n'être qu'une plaisanterie et les choses, des enveloppes vides. Sa vue gagnait en acuité, non grâce à la lumière du champ crématoire mais à cause de la peur. De peur, ses jambes s'enfonçaient dans le sol. Il eut bientôt le sentiment d'avoir disparu à l'exception de sa tête qui, seule, restait visible. À présent, il pouvait tout voir…

Il voyait de petits êtres pareils à des taches noires qui se déchaînaient autour des flammes, en sautant et en gesticulant. Probablement de minuscules démons… Des nuées d'oiseaux décrivaient des cercles au-dessus de leurs têtes. Malgré leur silence, il reconnut en eux des corbeaux. Même le grand arbre, tout près, tanguait en jetant des cris. Tous les diablotins paraissaient

couronnés de fleurs, mais c'étaient des lucioles, brillantes comme des étoiles, qu'ils avaient rassemblées pour s'en coiffer la tête. Le cadavre lumineux semblait les avoir rejoints. De tous les danseurs, c'était le plus frénétique ; il ajoutait à la fascination de la parade spectrale. De nombreux diablotins épuisés s'abattaient au sol ; d'autres les broutaient avec une gloutonnerie porcine, dévorant toutes les ombres qu'ils trouvaient et grognant de plaisir. Ce spectacle l'emplit de terreur. Il avait plus que jamais besoin de son compagnon. Il regarda droit devant lui, le pensant sous ses yeux, alors que l'autre menait à présent la troupe infernale, euphorique, sautant à perdre haleine, balançant la tête pour battre la mesure. Son dernier soutien avait disparu. La peur s'étendit implacablement dans son âme. Les diables privés de leurs ombres, s'arrêtaient de danser pour bondir brusquement vers l'arbre, cat il prodiguait beaucoup d'ombre, même dans la nuit noire. Les petits démons semblaient s'y être enfouis, poussés par le besoin de trouver une ombre qui pût de nouveau s'attacher à leurs pas. L'arbre bruissait comme si ses feuilles se criaient dessus. Il nota que les bourgeons, lorsqu'ils se détachaient des branches, se transformaient en fleurs avant d'atteindre le sol. En observant l'arbre pour comprendre d'où provenaient tous ces sons isolés, il aperçut de nombreux chats, singes et autres animaux. Les queues entremêlées aux branches, ils se balançaient et s'agitaient désespérément, la tête en bas, avant de tomber. Ils perdaient prise, certains y laissaient leur queue, puis, terrorisés, ils s'éloignaient en hâte. À en juger par leurs cris, ils s'étreignaient par erreur en s'entrechoquant, se caressaient, se querellaient, pleuraient même. Ceux qui avaient perdu leur queue se transformaient en diablotins lorsqu'ils tombaient à terre. Puis ils se remettaient à sauter et danser parmi les ombres.

Son ami semblait exténué. Il le vit soudain disparaître, réapparaître à ses côtés et presque aussitôt s'affaler par terre. Un peu déçu, il regarda l'autre et comprit lentement que ce dernier avait mangé son ombre… Terreur ! Terreur panique ! Il vit sur le visage de l'homme un sourire de fou ; sa terreur s'accrut encore. Puis il ressentit une lassitude extrême. Il ouvrit les yeux et pensa : « Vivre dans un corps est une dépendance infinie. »

Au matin, l'arbre se dressait face à la porte d'entrée – toujours bruissant, toujours accueillant. Il se développait sous la terre, vers le ciel, étendant ses branches dans les huit directions – de petits enfants récoltaient les fleurs. Ils avaient remarqué l'absence du propriétaire. Comme nul ne les observait du porche de la maison voisine, ils étaient absorbés dans leur tâche, et récoltèrent ce jour-là plus de fleurs encore.

ALEXIS JENNI

Longtemps, je ne les ai pas vus

J'ai un ami architecte qui ne fait que réparer les lieux où l'on vit mal, et si parfois il construit, c'est en respectant tout, l'environnement, la planète, les gens qui vivront là, et même le devis et les délais, il dit que c'est pas parce qu'on fait bien que ça doit être trop cher, et qu'une bonne idée ne vaut pas plus cher qu'une mauvaise, et qu'il n'y a pas de raison que la vertu ne soit pas rentable, un peu, juste assez pour vivre, pour boire un verre avec moi et d'autres, et prendre quelques vacances.

Il aime les îles, les côtes découpées, les plages dont il faut s'approcher en zigzag à travers la garrigue et la caillasse, et finalement qu'il faut atteindre à pieds, il aime la côte croate avec ses panneaux imprononçables, ses ferrys pas toujours à l'heure, et ses pistes où on roule au pas pour ne pas déglinguer la suspension, parce qu'au bout de ces îles sèches on découvre des morceaux de paradis bleu. Il aime la Grèce aussi, son casse-tête d'horaires qui fait prendre un bateau en pleine nuit, qui oblige à en changer deux fois et puis se retrouver au petit matin au Dodécanèse, déjà ébloui par le soleil qui se lève, mais en paix, un peu engourdi, bercé du grincement des cigales et des premiers scooters. Les boutiques relèvent leur rideau de fer, les vieillards marmonnent des Kalimera sous leur moustache, des chats filent dans l'ombre comme des jeunes filles qui rentrent au-delà de la permission qui leur a été donnée. Sur la mer lisse et bleue, les petits bateaux de pêche ne bougent pas, lestés par leurs filets gonflés de poissons, ou bien endormis.

L'été 2014, il était avec sa femme et ses deux filles sur une plage de petite taille, une plage vide, pour eux, face à la mer d'un bleu intense, bordée de pins sous lesquels ils s'étaient tous les quatre étendus sur des serviettes de bain, le pique-nique et l'eau pour la journée dans deux couffins de paille. À l'horizon, une brume posée sur l'eau laissait deviner la présence de la côte turque. C'est-à-dire l'ennemi héréditaire des Grecs, c'est-à-dire l'extérieur de l'Europe, c'est-à-dire ailleurs. Si l'Europe à d'anciens parapets, comme écrivait Rimbaud, ils étaient allongés dessus, juste au bord du grand vide extérieur dont on ne se préoccupe pas beaucoup.

Ce fut d'abord un point noir sur le bleu parfait. Il grossit. De noir et compact qu'il était, il devint complexe, marbré de taches orange, de plus en plus vives à mesure qu'il approchait. Ils entendirent le moteur poussif. Il releva ses lunettes de soleil, il voyait à peine à cause de la réverbération du sable et de la surface de la mer. Ses deux filles s'étaient levées et regardaient, sa femme vint derrière elles, posa une main sur l'épaule de chacune. C'était un bateau, un tout petit bateau, et finalement un canot pneumatique chargé de beaucoup plus de gens qu'il n'en avait jamais vus sur une embarcation de cette taille, chacun engoncé dans la plaque orange du gilet de sauvetage. Le navire oscillait, ses boudins émergeant à peine, proche de chavirer à chaque vaguelette. Il avançait, il fut sur la plage, il s'arrêta.

Alors mon ami se releva et alla vers eux. Ils commençaient à descendre du bateau, ils étaient trop habillés, ils portaient les enfants, ils se tenaient par la main et avançaient avec de l'eau jusqu'aux genoux, ils marchaient en titubant sur la plage. Mon ami hésita, puis revint. « Tu n'y vas pas ?, demanda sa femme.

– Si si, mais pas comme ça. » Et il sortit son T-shirt du panier de paille, il le défroissa et l'enfila. Ensuite il hésita encore et prit une bouteille d'eau. Habillé, une bouteille à la main, il se dirigea vers les Syriens qui débarquaient en essayant de ne pas tomber dans l'eau, il vint tout seul les accueillir et leur donner peut-être un peu d'eau, il était le premier citoyen de l'Union européenne qu'ils voyaient dans leur périple, il vint vers eux en ayant arrangé sa toilette parce qu'il prenait très au sérieux d'être le premier homme à les accueillir, et leur apportait une petite bouteille d'eau, insuffisante pour tous, comme une offrande.

Deux ans après, on en avait vu défiler toute une foule, de migrants, à la télé, en photo, sur Internet. Mais devant moi, jamais. Je circulais partout en France mais sans jamais croiser leur route, je n'approchais pas de leurs points de passage, et à Paris je ne passais pas dans les quartiers où ils campaient sur les trottoirs, parce que je n'avais rien à y faire. À Lyon, le campement spectaculaire de la gare qui avait occupé la station de taxis, et puis l'abri d'un pont d'autoroute près de la Saône, était le fait de Roms et de Kosovars ; de Syriens point, de Soudanais point, d'Érythréens pas plus. Je ne savais leur présence que par les médias qui en parlaient sans cesse, ils étaient là sans doute, mais je ne les voyais pas, ils auraient pu ne pas exister dans le monde où je mettais les pieds.

Et puis j'ai participé à un salon du livre dans une ville minuscule, un hérisson de pierre, bâtie par Vauban dans une vallée alpine, plus haut il n'y avait plus rien, un torrent, des rochers, l'Italie, la ville était là pour défendre la France en aval des soldats piémontais venus de l'autre versant des Alpes. Le salon rassemblait pour deux jours tous les gens des alentours, ce qui à ma surprise faisait pas mal de monde dans ce lieu posé tout au bord du pays.

J'en ai d'abord vu un, je l'ai reconnu à sa silhouette longiligne, penchée à l'élégante façon d'une voile de régate. Il était noir, très fin de membres et de traits, il était grand et regardait de haut, il émanait de lui une expression de parfait silence. J'en vis un autre, de même stature mais assis, ses longs membres mal pliés sur une chaise qui n'était pas à sa taille. Il était simplement présent, de la même façon immobile et patiente. Et puis un autre, et encore un autre, tous très jeunes et impassibles. Dans la petite ville, la dernière dans la vallée avant les rochers, tout le monde était bénévole pour aider à l'organisation du salon, monter les stands, dresser un chapiteau supplémentaire, accueillir le public et les auteurs, s'occuper de préparer les repas, et eux aidaient de façon discrète, avec des gestes élégants et décidés, sans jamais de précipitation et sans sourire ni parler. Deux ou trois messieurs d'âge mûr, l'allure athlétique et la barbe grise, vêtus de l'inimitable tenue des coureurs de montagne, pull polaire au logo Quechua, pantalons multipoches et pompes Gore-Tex lacées haut, semblaient les coordonner en une langue monosyllabique que je ne saisissais pas, un pidgin de circonstances sans doute, et ils revenaient ensuite auprès d'eux, impassibles comme des chats, regardant tout sans rien dire.

— Des Éthiopiens ? demandais-je.

— Des Érythréens. On les a récupérés là-haut dans la neige. Ils passent en tongs, ce qu'ils fuient doit être pire que le froid. Ils se guident à la pente : monter c'est sortir d'Italie, descendre c'est entrer en France, alors forcément ils se perdent, et certains étaient dans un sale état. On fait des patrouilles en altitude pour les retrouver avant qu'ils ne meurent dans la neige, et avant que la police les prenne, on monte plus haut qu'eux, ils laissent faire. Il y en a un certain nombre qui vivent dans les villages d'en haut, à l'abri.

— Ils vont rester ?

— On aimerait bien. On n'est pas nombreux là-haut, et ils ont… une patience, qui fait que la solitude ne leur pèse pas.

— Et le froid ?

— Tu sais, le froid, tout le monde s'y fait. L'homme, ça s'adapte : ça met des pulls.

Deux ans après encore, j'ai vu Dunkerque au printemps. Je n'y étais jamais allé, j'ima-

ginais quelque chose de flamand et lugubre, comme Bruges-la-Morte en version désindustrielle, presque abandonnée, enfoncée dans le sable par un ciel trop grand où circuleraient des nuages noirs plus lourds que des tankers. Et puis non : au soleil c'était pimpant, les immeubles de reconstruction semblables à de grosses pièces de Lego, en rouge brique, aux bords nets, dessinaient de beaux espaces aérés, il fallait s'en approcher de près pour remarquer la dégradation des parements de béton blanc. Ils étaient dans les rues, dans les bus qui parcouraient gratuitement la ville, je croyais les reconnaître à leur solitude, à leurs traits tirés ou tendus, à leurs tongs fatiguées et leurs vêtements hétéroclites, mariant sans recherche le neuf et l'usé. Je les voyais un par un, énergiques ou désœuvrés, parfois les deux. J'en vis un, deux, dix… mais oui, c'était Dunkerque, pas loin de la Belgique et de Calais. Ils sont là.

J'étais venu pour enquêter sur comment nourrir les gens, pour un projet de livre j'allais voir partout en France comment les gens s'auto-organisent pour contourner l'agro-industrie et la grande distribution, pour redonner dignité à ceux qui se nourrissent d'invendus et d'aliments soldés. Dans cette association que je venais visiter, on se mettait à table. Des tables de huit avec le plat apporté au centre, chacun servi à son tour, entrée-plat-dessert comme à la maison. Pas de colis ni de plateaux, on mangeait tous ensemble, on pouvait venir tôt, aider à tout installer, on pouvait rester, aider à la vaisselle et au ménage, on venait prendre ici un bain de normalité. En cuisine, une cheffe venait bénévolement plusieurs jours par semaine, elle faisait des miracles avec les aliments les moins défectueux de la banque alimentaire. Les salades de cantine tirées de boîtes, habilement mélangées et mêlées d'herbes, devenaient bonnes ; l'agneau néo-zélandais sous vide, cuit exactement, redevenait de la viande ; les patates pelées en boîte, correctement sautées, salées à point, croustillaient et fondaient comme il se doit. Avec elle, comme deux ombres fidèles et précises, œuvraient deux aides qui redoublaient ses gestes et anticipaient ses instructions, un grand Soudanais très sérieux qui portait boîtes et sacs sans efforts, et un petit Afghan blagueur qui dosait les épices avec une précision de préparateur en pharmacie. Tous deux sans papiers, bénévoles plusieurs jours par semaine, migrants.

— Exilés… me corrigea-t-on.

Je compris dans l'instant ce qu'impliquait de changer de mot, je n'avais jamais pensé à le faire.

— Exilés, oui…

— Je cuisinais dans le resto de mon père, à Herat, dit l'Afghan. Et puis… il a fait un geste de la main, quelque chose qui se volatilise d'un coup… me voilà… Et il partit d'un petit rire pudique. Quand j'ai les nerfs, je fais la cuisine, ça va mieux. Pour tous ces gens, c'est bien.

— C'est qui ?

— Tout le monde, tous ceux qui veulent. Tout le monde a le droit d'être là.

Du Soudanais, je ne sus rien ; je n'insistai pas. Je me mis à table avec eux, j'étais l'un des huit qui tendaient leur assiette tour à tour, pas deux pareils, clochards, galériens, fins-de-droits et petites vieilles, tous exilés d'ici et d'ailleurs, on se parlait en français. Voilà pourquoi je sais que la salade était parfumée, l'agneau tendre, et les patates croustillantes. Nous mangions tous ensemble ; autour de la table, tout le monde avait le droit d'être là.

MARIE BARDET

Ceci est mon corps

face au miroir
verrou tiré sur ton secret
tu guettes avidement ton reflet

tu as en tête l'image des gens qui déambulent dans la rue
leur tête résolument attachée à leur tronc
leurs membres non épars non éclatés
leurs membres bien dressés correctement élevés
allant de soi allant au pas

tu ne leur ressembles pas
tu es gênée
tu as peur que ça se voit
dans les vitrines à la dérobée
dans le rétroviseur côté passager
dans les toilettes des cafés celles des aérogares
tu surprends des morceaux de toi
et tu tentes d'assembler ces morceaux
de te fabriquer un corps à toi
avec ce qu'il faut pour résister à l'appel
des autres corps

puisqu'il suffit d'un regard
oui un regard croisé dans la rue n'importe où
avec n'importe qui
un regard vaguement insistant suffit
dans le regard puis dans le corps de l'autre
elle n'a pas le choix
elle ne se donne pas le choix
elle ne laisse personne lui donner le choix
le scénario est immuable

elle est choisie
et ce choix s'impose à elle de toute évidence
c'est tellement plus simple de s'abandonner
c'est son art
elle le fait avec constance et opiniâtreté
elle le fait avec courage et ténacité

c'est pour cela qu'on l'aime
cette façon qu'elle a sur un regard
un simple regard de s'abandonner

les débuts sont prodigieux
on se retourne sur leur passage
sa tête versée sur son épaule
une confiance inouïe ombrant ses paupières
il la tient par le coude
le torse bombé sous l'étoffe du paletot
menant adroitement l'équipage
a-t-on jamais vu amants plus comblés ?

cette fougue qu'elle donne à ses élans
son absence d'inhibition de fausse pudeur
sa candeur même qui mêle au plus intime
l'expression du vice à celle de la vertu
c'est son choix à elle
sa lâcheté sans pareil

elle a cédé à l'injonction du désir
et l'injonction bientôt se retourne contre elle
qui n'a pas choisi qui ne l'a pas voulu
ce désir
dans toute son horreur
ce désir vieux comme l'enfance fraie des profondeurs
il laboure son ventre
et son ventre est vide et la vie reflue
en travers du lit soudain comme écorchée
la belle peau qui les a tenus serrés
l'un près de l'autre l'un dans l'autre
ce n'est pas du désamour ni de l'usure
il n'y a pas de mot
cela n'a pas de nom
mais cette chose arrive à point nommé
comme une délivrance

elle oublie *le rocher*
mais elle n'oublie pas
le même rêve chaque soir
le même espoir

l'espoir a usé les marches des escaliers
elle les grimpe encore
comme on tient une promesse
marquant une pause quand son cœur marque un arrêt
réclamant son dû
piètre aumône

réclamant qu'elle ouvre les yeux
qu'elle se penche pour de bon au-dessus de l'abîme
qu'elle se force à descendre dans le trou
au fond du précipice
qu'elle tombe enfin du rocher

la plupart s'y prennent comme des manches avec elle
qui mendie sa pitance bravement
la bonne aubaine
elle s'y prend comme s'y prennent celles
qui vont et viennent sur un bout de trottoir
au bout de la laisse
par la main invisible tenues en laisse
et la laisse est courte et c'est la disette
elle a faim et soif

à ce stade il devient difficile de savoir
de quoi son manque est le nom
comment elle en est arrivée là
jetée du lit jetée de leur lit
qu'est-ce qui la taraude au point que
juchée sur des aiguilles
la fermeture à glissière le fermoir en mica
les cent pas au-devant de celui qui viendra
et de celui qui ne viendra pas
le suivant peut-être
la suivra à pas pressés
de bas en haut des escaliers
de bas en haut des escaliers

la guerre qu'elle livre à son sexe est
à l'image de toutes les guerres
qui ont perdu la tête
perdu la raison de la guerre
et tournent follement sur elles-mêmes
en ressuscitant tes ténèbres
ces vagues de douleur et de plaisir mêlés
qui t'entraînent par le fond
cette jouissance morbide qui ne dit pas son nom

comme une arme réglée avec la précision du diable
crée l'illusion de la puissance
elle croit qu'elle peut racheter son corps
acheter sa liberté en étant possédée
quand ceux qui la possèdent croient lire en elle
à livre ouvert et n'embrassent qu'une chimère
même les meilleurs d'entre eux
les éclopés de la rue les laissés-pour-compte

les sans-Dieu
même les plus doux d'entre eux
enrôlés de force ou par la ruse
fraternisent au banquet de la cruauté
c'est une spirale que rien n'arrête

tu te crois invincible et porte le fer
éperdument dans la plaie tandis
que les menaces fusent
que le danger se rapproche
avant que tes yeux ne s'ouvrent
tes narines enregistrent ce parfum âcre
de sueur de sang et de poussière mêlés
cette odeur précédée d'un piétinement de bottes
sur le plancher
avant que ta mâchoire n'éclate
pourquoi lui pourquoi est-il
campé dans des bottes qui martèlent
le plancher tandis qu'il s'escrime
des éclats d'os tachés de sang sur l'oreiller
pourquoi ce sang versé pourquoi
tes os déchiquetés pourquoi
tu ne cries pas pourquoi tu ne l'empoignes pas
pourquoi tes yeux ne cillent pas
pourquoi pourquoi

un être doué de conscience
suant éructant
un être pesant de tout son poids sur ton thorax
cela te paraît aussi éloigné que possible d'un spectre
ce corps-à-corps
ce corps-à-mort réfute le néant
il prend une figure charnelle
il te prend dans ses bras
il te berce d'injures
il vrille dans tout ton corps
entre tes jambes
le foret de la haine
et tu te dis comme c'est étrange
être arrachée de la sorte à sa solitude
à l'indifférence à soi-même
ton esprit s'abandonne à la déraison
et dérivant ainsi jusqu'à la fenêtre
une haute fenêtre qui donne sur la rue
se prend à guetter une forme de salut
comme on surprend l'avenir dans un nuage de lait

l'ivresse du sang et la fatigue aidant

l'homme roule sur le côté et s'assoupit
un bref instant à tes côtés
te délestant du poids qui t'étouffe alors
surmontant ta honte et ton dégoût
d'un corps qui n'est plus le tien
ni même ton semblable
sépulcre titubant dans un rayon de lune
tu fais trois pas en direction de la fenêtre
l'ouvre en grand sur l'air vif et
sans un cri
que tu n'aurais pu tirer de ta gorge…

« Le sujet a été retrouvé nu et gisant en croix
au bord du trottoir
les jambes sont fracturées
le genou gauche relevé
forme un angle aigu avec le corps de la victime
la tête est sortie de l'axe du tronc
le cou est fracturé
la boîte crânienne enfoncée sur la largeur de l'occiput
au vu de la rigidité du corps
il est probable que la mort est survenue
dans la première moitié de la nuit
la lune était pleine et on y voyait comme en plein jour
à l'enquêteur dépêché sur les lieux
les habitants des immeubles dont
les fenêtres donnent rue Delta
ont déclaré ne pas avoir été témoins de la scène ni
d'aucun bruit ou mouvement suspect au cours de la nuit
les lésions constatées sur le corps
de par leur nature et leur répartition
ont été causées par un choc violent
sans doute une chute d'un lieu élevé
les ecchymoses autour des blessures et les tissus déchirés
semblent indiquer que le sujet était en vie
au moment où il s'est écrasé
toutefois des hématomes nombreux et variés
sur les bras et la face interne des cuisses
ainsi que l'enfoncement de la mâchoire
n'apparaissent pas en lien avec la chute
le degré de tuméfaction du visage est tel que
l'identité du sujet n'a pu être formellement établie
la locataire du dernier étage du 33 rue Delta
n'ayant pas répondu à notre coup de sonnette
il a été fait appel au gardien pour ouvrir la porte
dont il possède le double des clés
la fenêtre de la chambre à coucher était grande ouverte
nonobstant l'absence de tout occupant dans la pièce

où l'on relevait en outre un désordre avancé
dont un jeté de lit avachi sur le sol
la rumeur a aussitôt donné pour morte la disparue
du 6e étage »

elle était la plus belle des femmes !
elle se portait comme un charme !
elle grimpait les escaliers quatre à quatre !
son regard s'embuait parfois comme une vitre…
elle sanglotait à fendre l'âme
elle recevait très peu de visites
ses amants se dépensaient sans compter !
elle aimait les enfants
parce qu'elle avait un enfant ?

mettons-nous bien d'accord
que les choses soient claires entre nous
le corps a été transporté à l'Institut médico-légal
des relevés ont été effectués
des analyses toxicologiques sont en cours
la médecine légale suit son cours
et si j'ai bien suivi son raisonnement
je vais vous dire
sa volonté à toute force de s'en sortir
puisque vous m'avez écouté jusqu'au bout
il faut que vous décidiez là maintenant
sur l'échelle empirique du salut
à votre avis
comment croyez-vous qu'elle s'en soit sortie ?
elle s'est penchée imprudemment et elle est tombée
hypothèse une
l'homme l'a rattrapée à la fenêtre et l'a poussée
hypothèse deux
ou bien elle s'est donné la mort

la dernière hypothèse passe les bornes sur l'échelle de Mohs.

Extrait de *L'Échelle de Mohs* (inédit).

RACHEL MIHUTA GRIMM

Une parole à deux corps : témoigner du traumatisme en langue étrangère

Elle avait vingt-six ans quand je l'ai connue, et je me suis vite rendu compte que j'avais le même âge qu'elle, elle qui avait tant vécu, mais qui me paraissait si petite, presqu'enfantine, ramassée sur elle-même tel un tas d'os au fond d'un fauteuil rembourré dans le bureau d'une psychologue qu'elle rencontrait ce jour-là pour la première fois. Obligés par des mesures de sécurité internes de l'appeler par ses initiales dans toute correspondance écrite, on la connaissait tous par son prénom ; on la reconnaissait de vue par sa manière particulière de se serrer les bras devant le buste quand elle marchait, si lentement, le long des couloirs, de façon à ce qu'elle apparaisse encore plus petite. Ici, entre nous, on peut l'appeler Claire.

Sa mémoire s'est détériorée depuis qu'elle avait fui son pays d'origine, le Congo, et elle avait des soucis de concentration dans les cours d'anglais qu'elle suivait assidûment, mais sans grand succès, afin de se débarrasser d'un accent qu'elle trouvait trop prononcé, annonçant à haute voix sa différence. Comme une proie traquée par un prédateur invisible, peut-être inventé, elle s'efforçait de vivre dans l'obscurité, se sentant plus en sécurité tant qu'elle pouvait passer inaperçue. Soupçonnant partout la présence de forces malveillantes qui lui auraient voulu du mal, elle se méfiait des inconnus souriants qui lui parlaient dans une langue qu'elle ne comprenait qu'à moitié ; elle s'affolait surtout en présence des policiers en surpoids qui arpentaient les rues de Chicago, une arme de service pendant comme une menace de leurs hanches pourtant rondes et quelque peu féminines.

Malgré des trous de mémoire pouvant englober des noms, des dates, et des continents tout entiers et la difficulté qu'elle éprouvait à rétablir la chronologie des événements qui l'avait poussée à quitter son pays, Claire s'était penchée, tel un photographe sur les lieux d'un crime, sur quelques détails précis de son passé. Et de temps à autre, avec une poésie d'autant plus surprenante car spontanée, elle nous faisait part des bribes de sa vie brisée, les étalant devant nous comme les pages éparses d'un livre qu'elle aurait lu quelque part, mais dont elle ne connaissait plus ni l'auteur ni le dénouement.

Un beau jour, lors d'un entretien avec sa psychologue, Claire s'est mise à parler du goût du thé à la menthe qu'elle buvait autrefois à l'heure du goûter au Maroc, où elle avait fait ses études universitaires, avant de nous évoquer par la suite, comme s'il s'agissait de la continuation d'une histoire connue et anodine, l'odeur des cadavres exposés au soleil le long de la route où son grand-père était mort lors de la deuxième guerre du Congo. Une autre fois, elle nous a fait entendre le soupçon d'un frémissement qu'elle avait cru détecter dans la voix de son père au téléphone l'implorant de rester encore quelques mois à l'étranger, le temps que la situation se calme au Congo. Elle nous a parlé de la pâleur qui s'était progressivement répandue, telle une aube maudite, sur la peau noire de son père, après que les problèmes financiers de ce dernier l'avaient contrainte à interrompre ses études à l'université de Rabat et à rentrer prématurément dans la maison familiale de Brazzaville. À plusieurs reprises, elle nous a tracé le portrait admiratif d'un homme en combat douteux contre un destin qu'il n'avait pas choisi, et qui s'apprêtait, contre l'avis de

sa femme et de ses enfants, à quitter la capitale après avoir consacré sa vie au service public de l'État congolais. Elle nous a indiqué le tiroir du bureau de son père qui recelait tous ses documents importants, au cas où elle doive, un jour, disparaître.

Claire est l'une des nombreux patients avec qui j'ai travaillé au Marjorie Kovler Center, structure consacrée au soin et au soutien des victimes de la torture réfugiées aux États-Unis, située dans les locaux d'un ancien couvent d'un quartier populaire de Chicago. Pendant deux ans au cours de mes études doctorales à Northwestern University, je me suis engagée à titre bénévole en tant qu'interprète de langue française auprès de ces personnes, souffrant pour la plupart de multiples troubles psychosomatiques et revers sociaux. Cette expérience a fait basculer ma vision des droits humains, à commencer par l'histoire singulière de Claire, une patiente qui m'est devenue particulièrement chère, grâce au partage propice et exclusif d'une langue qui nous a reliées comme des sœurs.

⁂

Transmettre, à travers sa propre voix, la parole d'une tierce personne donne lieu à une intimité complice entre l'interprète et le locuteur. Il s'agit d'une relation de témoignage, dans le double sens accordé à ce terme dans l'Antiquité. Le latin, comme nous le rappelle le philosophe italien Giorgio Agamben dans *Quel che resta di Auschwitz*, a deux mots pour désigner le témoin. Le premier, *testis*, signifie l'arbitre, ou celui qui, dans le cadre d'un procès ou d'une action en justice, intervient entre deux ou plusieurs parties rivales. Le second, *superstes*, signifie le survivant, ou celui qui, du fait d'avoir assisté à l'intégralité d'un événement, peut en témoigner. Se creuse alors aux origines étymologiques du terme un paradoxe constitutif : la parole du témoin, de celui qui a survécu, ne suffit pas à son propre témoignage, mais doit se voir doter d'un supplément, supposé neutre et objectif, qui la rend crédible et lisible devant la loi.

Si l'on part du principe que la pratique de l'interprétariat sert à soutenir le témoignage du survivant, ou du *superstes*, la personne de l'interprète elle-même se rapproche plus du *testis*, dans le sens où sa crédibilité en tant que témoin ne tient qu'à sa capacité à assurer l'impartialité de sa traduction. Mais ce qu'il y a de singulier dans la pratique de l'interprétariat, à la différence de la traduction pure, c'est qu'elle donne lieu à une parole à deux corps.

En tant qu'interprète, j'ai été témoin de la façon dont Claire a tremblé quand elle a enfin raconté à sa psychologue, au bout de quelques mois d'un suivi thérapeutique régulier, son souvenir de la nuit où la maison familiale fût prise d'assaut par des militaires congolais, et j'ai dû reproduire, sans le vouloir ni le savoir, le soupçon d'un frémissement en décrivant – à la première personne, et dans ma langue maternelle – la scène : comment elle s'était (je m'étais) cachée derrière le canapé du salon de la maison que la mère avait tant défendue, seule et hors de vue, tandis que les assaillants s'apprêtaient à violer devant ses yeux (mes yeux) sa mère et sa sœur (les miennes), enlevées et emprisonnées ensuite avec le patriarche tant chéri, lesquels elle ne reverra jamais (et moi non plus). Aussi, caché quelque part au fond de moi, je garde le souvenir d'un traumatisme qui ne m'appartient pas, mais qui resurgit, parfois, à l'arrière-plan de mes cauchemars.

L'enjeu éthique du témoignage se joue dans cet interstice corporel propre à la pratique de l'interprétariat. On pourrait plutôt parler de la compassion. Dérivé du latin, le terme évoque le partage empathique de la passion, ou de la souffrance messianique, d'une tierce personne. Particulièrement prisée par les partisans de la théorie du trauma dans le monde académique anglophone, la notion de l'empathie pose d'emblée plusieurs questions relatives à la problématique des droits humains que je souhaite exposer par la suite.

Selon certains[1], l'empathie aurait la capa-

1. Notamment Shoshana Felman et Dori Laub, qui, dans un ouvrage collectif intitulé *Testimony* : Crises of *Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, appliquent de façon innovatrice la théorie psychanalytique du trauma au domaine

cité de provoquer une certaine solidarité transculturelle permettant de franchir les frontières de l'identité et de la politique communautaires. La portée éthique d'une expérience empathique du trauma se baserait alors sur la reconnaissance d'une précarité partagée qui nous concerne tous, en tant qu'êtres humains, de façon égalitaire et innée.

Mais même si l'on accepte comme principe de base que la précarité est propre à la condition humaine, s'ensuivrait-il que l'expérience du trauma – qu'il soit physique, psychique, historique, ou autre – ait les mêmes conséquences et se vive de la même façon dans des circonstances pouvant être fort différentes selon le contexte culturel, socio-économique, et/ou politique dans lequel se trouve la ou les personne(s) impliquée(s) ? Compatir à l'expérience traumatique d'un autre nous obligerait-il à apprécier notre humanité partagée, et partant, à agir de concert afin de faire avancer une cause commune à l'échelle mondiale ? Ou, au contraire, ne risquerait-elle pas de provoquer un reflexe immunitaire nous menant à repousser encore plus durement, et parfois avec des conséquences meurtrières, une personne ou une population perçue comme autre ?

Telles sont les questions, parmi d'autres, posées par Stef Craps, qui constate dans son livre *Postcolonial Witnessing : Trauma Out of Bounds,* que la théorie du trauma semble pour autant ignorer les dégâts réels et vécus du (néo)colonialisme, du capitalisme transnational, et de l'exploitation environnementale dans les sociétés dites du tiers-monde (ou des PMA, des « pays les moins avancés ») et dont les populations défavorisées demeurent sujets d'effets traumatiques transgénérationnels. Imposer ainsi un modèle psychanalytique conçu dans le contexte impérialiste, capitaliste, et exploiteur de l'Europe du début du xxe siècle et développé au cours des décennies les plus meurtrières qu'a connues l'ère moderne, n'aurait-il pas comme effet secondaire de renforcer, au lieu de réduire, les inégalités existantes entres des strates différentes et disparates de l'humanité ?

Dans les coulisses des débats contemporains sur la théorie du trauma, la question du témoignage bat tout doucement des ailes, soulevant de la poussière. Quelle est donc la relation entre l'expérience vécue du traumatisme, le fait d'y avoir survécu, et la capacité d'en témoigner ? La parole du *superstes*, du survivant, pourrait-elle éventuellement suffire à son propre témoignage, ou devrait-on plutôt céder la place au *testis*, à l'arbitre, dans le contexte d'un système juridique dont la dimension affective est *a priori* exclue afin d'assurer l'impartialité du jugement ? Et si oui, quelles seraient les conditions nécessaires pour garantir l'impartialité du témoin, ou l'écart qui le sépare du survivant ? Enfin, l'empathie empêcherait-elle le témoignage, ou au contraire, ne serait-elle pas sa condition principale ?

Ou pour revenir à la problématique particulière de la pratique de l'interprétariat, comment devrais-je comprendre ma responsabilité de témoin face au survivant quand mon corps se met à trembler tout seul en racontant à la première personne l'histoire d'un traumatisme que je n'aurais jamais su dire ni même imaginer à moi seule, quand ma chair garde le souvenir d'un coup de pied au flanc que je n'ai pourtant pas reçu, quand je renifle par un air d'été l'odeur des cadavres exposés au soleil le long d'une route dans un pays lointain dont je ne connais ni l'hymne national, ni le goût des plats traditionnels, ni la couleur des oiseaux qui chante le lever du jour, ou de ceux qui annoncent sa fin ? Enfin, comment penser *une parole à deux corps* ?

✵

Silence. Je coupe. Je recherche mes repères. Je fais marche arrière. Je me retrouve à la place de la patiente face à une psychologue que je rencontrais ce jour-là pour la première fois. Je me souviens de ses chaussures, des talons hauts élégants que ma propre mère n'aurait jamais osé porter, et qu'elle avait négligemment ôtés sous un bureau enseveli de

académique de l'analyse littéraire, ou encore Cathy Caruth, dans *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative, and History*.

dossiers. D'une voix apaisante qui pourtant ne m'apaisait point, elle me conseilla la pratique des techniques de retour à la terre ferme dans des moments où, emportée par l'élan d'une pensée errante, j'avais l'impression de dériver vers l'abstraction, la dépression, le néant.

Trouver son ancrage. Garder dans sa poche un objet familier, une pierre lisse, par exemple, recueillie au bord d'une rivière, et dont la texture rassurante permet de reprendre contact avec l'ici et maintenant. Fermer les yeux pour recenser l'envergure de son corps, en commençant par le bas, se focalisant d'abord sur le point précis où les pieds touchent au sol, avant de monter, en passant systématiquement par chaque partie du corps, en y prêtant toute l'attention qu'il mérite (constate comme il est beau, fort et souple), jusqu'au sommet de la tête. Rouvrir les yeux.

Et me voilà de nouveau à la place qui m'est propre, assise en face d'un nouveau patient que je ne connais point, roulée par les vagues d'une dissociation violente, telle une naufragée se réveillant sur une plage déserte, la bouche emplie de sable, incapable de parler. Ma langue ne formait plus les mots que j'entendais. Il me semblait que le patient en face de moi parlait de l'immersion du corps, d'une cuvette débordante de déchets humains, de sang, de chair mortifiée. Suffoquée par la langue de l'autre, j'émigrais de ma carcasse brûlante de blessures qu'elle n'avait pourtant pas subies. Mon corps parlant ne supportait plus le poids de la parole, et j'ai failli sombrer. On a fait une pause.

Transmettre la parole d'une tierce personne crée certes une intimité complice entre l'interprète et le locuteur, mais c'est justement cette intimité affective qui rend si précaire la complicité linguistique qui les relie. L'impartialité de l'interprète, c'est aussi ce qui lui permet de s'abstraire de la scène insupportable qui se déroule en représentation mentale devant ses yeux, qui entre par ses oreilles, passe par ses poumons, et sort enfin de sa bouche bée ; c'est un instinct de survie.

C'est au moment précis où le corps parlant du témoin s'efface ou s'envole devant la parole du survivant, lui cédant enfin la place qui lui est due, que la portée éthique de l'empathie touche à sa limite absolue. Une éthique compassionnelle supposerait que l'on peut, à force de compréhension empathique, porter le poids d'un traumatisme que l'on n'a pas soi-même vécu. Mais y prétendre serait usurper l'expérience singulière et fondamentalement subjective du survivant, et de ce fait, renoncer à sa responsabilité du témoin.

Ils avaient raison au final, nos ancêtres latins, dans l'idée d'introduire aux origines étymologiques du témoignage cet écart entre le survivant et le témoin, son porte-parole. Les enjeux du témoignage se jouent alors dans l'intervalle entre deux corps confrontés en face à face sans pour autant pouvoir s'étreindre. Et si la justice dépendait de cette impasse ?

ELLA BALAERT

Cinq variations autour du droit de regard

C'est une salle, une galerie, un hall ou une halle, une file d'attente, une grande place, une chambrette, un grenier ou un couloir de métro, c'est un bureau, un cagibi, un *open space*, une open scène, un plateau sans bord, sans fauteuil de velours ni strapontin, une cave au dernier étage de la plus haute tour : c'est un théâtre, c'est notre monde. On y vit pour voir et, que cela soit vrai ou non, que cela plaise ou non, Enfer ou Jardin des Délices, partout, par tous les temps, tout le temps, on s'y sent vu, ne serait-ce que par soi, on s'y regarde voir et être vu, on est l'homme ou la femme « qui ne s'oublie jamais » de Sartre. On s'y expose, on s'y aliène, son ombre animée par des fils d'épaule discrètement ensecrétés par les regards d'autrui. Marionnettes nous sommes, et piètres pantomimes que les nôtres au bout de nos ficelles, dans ce Theatrum Mundi où tout droit de regard est pouvoir de contrôle.

✣

On n'échappe pas à ces regards, ils sont partout et on le sait bien, de plus en plus intrusifs, inquisitoriaux. Pour autant est-on plus regardé qu'auparavant, dans nos sociétés numériques ? On est plus exposé – et à plus de dangers. Plus explosé, aussi, en autant de facettes que d'images, d'instantanés, de photos prises à bout de bras, de perches, de souffle, et comme exsangue, anéanti, plein du vide de ces *clichés*. On est plus soumis à une obligation de visibilité, sans doute. Plus vu, même, peut-être. Mais *regardé* ? Une hirondelle sur son fil électrique fait davantage le printemps qu'un paquet de *Poke Like Tweet* sur un fil d'actualité ne fait le *regard*. Si encore cela faisait « Shebam, Pow, Blop, Wiiiizz »… mais non, ça ne chante pas et c'est d'un triste, ces Clic Clic Clic frappés de cécité. Pourtant on joue le jeu, chacun, chacune dans son rôle, sur le visage un masque, mais sous le masque, rien. Le regard qui fait être, s'il fait défaut, nous défait, tout droit de regard est possibilité d'existence.

✣

Longtemps on a vu dans le visage l'humanité de notre espèce. Vulnérable il invite autant à la violence qu'il interdit cette violence, nous prévient Levinas, mais quand le regard est partout, que l'œil nous précède et nous suit, grand ouvert dans la tombe et le berceau, dans l'espace public et privé, dans la foule et dans la solitude, chaque jour, et chaque nuit, mais quand tout nous observe et potentiellement nous épie, n'est-ce pas au contraire partout ailleurs, qu'il faut chercher l'humanité ? Face à la prolifération des faces (grimées et grimaçantes) et aux mascarades contemporaines, quel garde-fou fera barrage à la barbarie, celle qui met à genoux, dans la poussière de la prière ou de la peur ? Où se réfugier ? dans quel aveuglement volontaire ? Nous faut-il ne garder qu'un seul œil – aussi sages qu'Odin qui fit sacrifice du sien en échange du savoir ? Faut-il nous crever les deux yeux – coupables autant qu'Œdipe ? Au risque de ne plus voir, sur le visage de l'autre, sa souffrance ? Tout droit de regard est asile d'humanité.

❖

On raconte que lors d'un repas entre amis, Persée, jeune fat, promit étourdiment à son hôte Polydecte de lui rapporter la tête de la Méduse pour son anniversaire – les autres convives se contentant de lui proposer des chevaux. Grand fut l'empressement de Polydecte à accepter le présent : il aurait pu avoir la mansuétude de lui répondre, voyons, jeune homme, tu n'es pas sérieux, la Gorgone, vraiment, tu as tellement envie de mourir ? Mais non. L'occasion était trop belle pour le roi de Sériphos de conquérir enfin la belle Danaé, mère de Persée. Car ou bien Persée ne tenait pas sa promesse, et c'est Danaé qui serait offerte en cadeau d'anniversaire, un beau ruban autour du cou. Ou bien Persée partait affronter la Méduse, au regard qui tue, et elle le pétrifierait sur place. La suite en décida autrement. Persée alla trouver les trois Grées, qui auraient pu ne faire qu'une bouchée du jeune homme, si elles avaient eu, en bouche, l'unique dent qu'elles se partageaient. Mais Persée leur ayant dérobé et leur œil, et ladite dent, les trois vieilles, aveugles et marmottantes, n'eurent d'autre choix que de lui indiquer comment rejoindre les Nymphes pour obtenir d'elles quelques armes fort utiles à son futur combat. À commencer par le casque d'Hadès, qui rend invisible, et quasi invincible. Sauf que Persée, s'il ne pouvait plus être vu, pouvait encore voir, croiser le Regard de la Méduse, et donc mourir. Heureusement pour lui, Athéna veillait. Elle orienta vers la Méduse un bouclier de bronze poli qui fit office de miroir pendant que Persée levait sa serpe pour décapiter la créature. Ne regardant que son reflet et non pas le monstre lui-même, le jeune homme ne fut pas atteint par ses regards mortifères. Vainqueur, il rapporta à Polydecte la tête promise et sauva sa mère.

La littérature est semblable au bouclier de Persée. Miroir du monde, elle nous le montre comme il est, cruel, injuste, inconstant, misérable, « un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange » peut-être, mais elle nous le montre de biais et cette obliquité nous sauve, comme Persée. Le regard artistique diffracte, il réfracte, il est par essence réfractaire. Rebelle, il n'embellit pas le monde : il rend possible de le voir et de l'habiter. Le monde n'en devient pas plus aimable, mais il devient possible d'y aimer. Droit de regard, « Plaisir d'amour », dût-il ne durer que le temps d'une chanson.

❖

Reste que, dans le mythe, Persée tranche la tête de la Gorgone. À mort, la sorcière, la séductrice ! Ce geste, l'homme brandissant son trophée dégoulinant d'un sang féminin, a nourri de nombreux commentaires et une abondante iconographie. On sait le jugement d'Hélène Cixous, Méduse est belle et elle rit. Mais aujourd'hui que reste-t-il de cet irregardable ? Ce mot a-t-il d'ailleurs encore un sens ? Le monstre existe-t-il encore à l'heure où tout se montre ? Où on décapite, où on viole en direct sur les écrans et sous les yeux d'enfants dévorant à mesure leur paquet de chips, entre deux sketches comiques ? L'insupportable, n'est-ce pas que cela ne nous pétrifie même plus ? Méduse nous manque. Son regard sur nous en train de regarder l'irregardable nous manque. Méduse, gardienne des portes du sacré, et dont le regard scellait tant de mystères.

JENNIFER GROUSSELAS

Nos chants dé-brisés

Je reviens sur mes pas je touche l'origine
Je pleure sur le corps d'une étoile excisée.

JULIEN DELMAIRE

Vous le savez sœurs mes sœurs
petites et grandes sœurs — et vous mes innombrables mères aussi
je fus de celle à qui on souffla :
dans sa cage petit pois pourra moins courir Monter s'enfuir
d'une soif écarquillée se déposer Diadème au sommet de la Tour
d'autres princes

je suis et comme moi vous êtes je suis
comme du conte la princesse séculaire princesse du conte de l'Occident
— très tôt sur moi mon plus beau don fut occis

quelle femme aurais-je pu être je ne sais pas quelle femme
je suis je ne sais pas qui je suis

j'aurais voulu un peu moins minuscule m'épanouir
en moi et même m' embrasser
d'amour qu'on m' embrasse en majesté très haut en bas

mais je fus de celles à qui cela fut soufflé
encore j'en ai le souffle court — ensuite je n'ai plus su chanter

à l'Origine du monde qui fut le nôtre
vous le savez sœurs mes sœurs petites grandes sœurs
— et vous mes innombrables mères aussi —
On nous ôta l'alpha et l' Oméga

mais ensemble par nos voix petites filles nos voix
cassées de poupées dociles ensemble de ces mots épars
battons-nous un Chœur

LEÏLA SEBBAR

EN REGARDANT LES FEMMES VOILÉES

DE GAËTAN GATIAN DE CLÉRAMBAULT, NEUROPSYCHIATRE

Comme si ces femmes du lointain Maroc avaient disparu depuis longtemps, l'œil anxieux du savant fou, le digne neuropsychiatre les cherche. Elles sont enveloppées dans les voiles drapés, derniers vestiges à fixer sur l'image.

Il réclame une pose particulière, la sienne, pas n'importe laquelle, il veut de l'artifice et il l'impose aux femmes, jeunes et moins jeunes. On dirait des négresses, à cause de l'ombre, peut-être des mulâtresses, debout entre le damier régulier du sol et le brun de la tenture, derrière le corps qui s'enveloppe. Le voile est blanc, le photographe calcule la lumière, pour que le visage n'apparaisse pas d'abord. La fente où se cache l'œil de la femme emmaillotée, fente étroite aussi fine qu'une bride de boutonnière. Il arrive pourtant que l'éclat d'un regard vivant au coin de l'œil, échappe à la vigilance du maître qui ordonne les gestes et les plis, flous, serrés autour du corps et du visage, au risque de l'asphyxie. L'aliéniste guette, de la femme voilée la fente mince, la seule apparente sur le visage enveloppé jusqu'aux yeux.

Les femmes du lointain Maroc ont obéi. L'homme occidental a capté la grâce, malgré lui, semble-t-il. Livrée aux regards anonymes et innocents des profanes, la femme de l'Orient voilé, laisse pressentir la volupté de la chair ronde, malgré le linge en plis et replis, depuis la tête jusqu'à la cheville, invisible et exhibée à cause des précautions infinies du neuropsychiatre pour la tenir enfermée dans les bandelettes. Jusqu'aux mains qu'il ne veut pas voir. L'étoffe les couvre, ou bien la pénombre les rend indistinctes. La main d'une jeune rebelle apparaît à l'insu de l'homme qui photographie, nue contre le voile de la sœur aînée, et cette main menue et potelée, dessine sur la hanche à laquelle elle s'appuie, un creux minuscule et doux.

Ce geste de la main espiègle, ce geste tendre, Gaëtan Gatian de Clérambault[1] l'a accordé à lui-même, aux autres indiscrets. Ce geste a échappé à sa folie à disposer, sur papier glacé, des corps féminins de l'Orient drapé, figés comme des corps raidis par la mort, enveloppés dans le linceul blanc comme le voile, dans les plis rituels.

Le collectionneur de corps voilés et revoilés, momies éternisées sous l'austère regard du maître, ce collectionneur n'a pas maîtrisé les gestes qui racontent, par effraction, une voix qu'on n'entend pas, un rire arrêté par le bâillon qui ferme la bouche jeune et charnue. Sous le tissu lourd, le noir éclatant de l'œil a percé. Contre l'ordre technique du savant acharné à la disparition d'une femme, la peau, la chair, le sang s'imposent et la volupté qui ne se laisse pas contraindre.

Rondeur, souplesse, moelleux du corps féminin de la négresse de maison, de la paysanne de l'Atlas, de la troisième épouse du riche négociant citadin… Femmes en Islam. Ces femmes que le peintre orientaliste Delacroix a dévoilées en leur

appartement, le technicien de l'âme les possède voilées dans ses règles expertes. Il exige le voile dans la maison, jusque dans la moindre pièce, pour lui seul, il l'ordonne contre la chaleur du corps.

Mais Gaëtan Gatian de Clérambault a perdu.

Les femmes invisibles de l'Orient se sont jouées de ses obsessions collectionneuses. Elles habitent le voile corps et âme, comme une femme habite une maison. De là le trouble de celle qui regarde, l'une après l'autre, des femmes en voile, proches malgré la distance que le maître fou a tenté d'imposer. De là mon trouble, moi regardant les femmes de l'enfance algérienne dans la langue de la France. Je suis le photographe occidental, et je suis ces femmes de l'Orient arabe. Plus exilée que celles des images, voilées jusqu'aux yeux, jusque dans la maison. Ces femmes sont le pays natal oublié, disparu et qui fait retour violemment, à cause du neuropsychiatre.

Je regarde les femmes arabes, je les entends dans la langue de ma mère française, dans l'œil photographique du médecin qui ne veut rien entendre. Elles ne sont pas exilées derrière l'immense étoffe qui fait trop de plis et de faux plis ; elles ne sont pas exilées dans les maisons qu'elles habitent sans le voile, turbulentes sur la petite cour carrée ; elles ne sont pas exilées, assises au bord des tombes, les voiles blancs gonflés par le vent du soir, dans le cimetière sans ordre où poussent oliviers et coquelicots.

J'entends les voix des femmes arabes, les sœurs de mon père arabe, exilées réellement sur la rive occidentale, en France, privées des plis tendres de l'étoffe, de la souplesse des drapés soyeux, le corps exhibé, invisible, sans grâce.

Et la main de l'exil, ma main entre deux rives, serre la plume, écrivant sans fin de détour en détour, entre lumière et ténèbres, jusqu'au point où elle sait qu'elle n'arrivera pas, parce qu'il n'existe pas de point réel de l'origine ; parce qu'elle est en train de perdre, de l'Orient arabe, la minuscule mémoire de l'enfance coloniale. Elle ne veut pas croire que les femmes en plis gracieux et drapés compliqués ont disparu… Elle ne le croit pas.

1. Psychiatre et éthno-photographe, né à Bourges en 1872, il se suicide en 1934 à Malakoff. En 1915-1917, il étudie et photographie le costume drapé arabe au Maroc.

KELTOUM STAALI

IL PLEUT SUR ALGER

La langue arabe, ce patois méprisé, comme mon père l'a intériorisé, selon un mécanisme bien décrypté par Albert Memmi, est source de nombreux malentendus.

Elle est parfois blessante, parce qu'elle dit des choses qui sonnent bizarrement. Plus j'apprends le français, plus je m'éloigne de l'arabe qui devient l'autre langue, la seconde, la méprisée. Elle perd sa première place, elle perd sa place et prend la couleur de la honte, des frustrations, de l'archaïsme culturel. Elle trimballe des tombereaux de vieilles traditions liberticides et ridicules. C'est la langue qui énonce les premiers interdits, le fracas de l'exil, son absurdité. La langue maternelle a le mauvais rôle, ma mère doit jouer les matrones, les duègnes, la police des mœurs adolescentes. Les parents veulent arrêter le temps à eux tout seuls, garder leur Algérie, alors qu'elle n'existe déjà plus. Ils ont transporté leur nostalgie et embaumé le pays devenu mythe. Il faut grandir dans la naphtaline de leurs rêves blessés, brisés, de leurs désillusions, de leur amertume de ne pouvoir rien maîtriser. Je ne veux pas de cette amertume. Je ne veux pas de cette nostalgie compassée. Je ne veux pas de cette image qu'on essaie de me coller à la peau. Très tôt la liberté devient ma seule religion, le combat de ma vie. Il reste cette langue. Cette langue arabe qui veut m'enfermer, me fait détester la condition féminine, comme une duègne aigrie qu'on n'arrive pas à semer. Être un garçon pour échapper à cet étouffoir ! J'envie mes frères. J'apprends à mépriser les filles. Comme dans ces films français où la langue allemande parodiée, caricaturée, ressemble à une série d'ordres aboyés, la langue arabe éructe des ordres stupides, des interdits insupportables, des injonctions archaïques.

C'est une langue de femmes pour surveiller les filles. Code matrimonial parlé entre femmes durant les longs après-midi où elles se retrouvent, café, gâteaux, au milieu de la marmaille inépuisable. Je ne veux pas être comme elles. Langue d'où je me sens un peu exclue, qui transforme en terribles secrets des anecdotes banales. Nous, les enfants nous parlons une autre langue et nous formons une autre tribu, en grandissant nous aiguisons nos armes pour la révolte à venir. Mes premières rebellions ont pour langue le silence et pour paysages des rêves fous. Dans cette langue des femmes de ma famille, qui veut nous maintenir attachées comme des chèvres, il y a le nom de ce village, Mazouna. Le village des origines, le paradis perdu, la terre promise. Un nom de tendresse que les années de l'exil polissent. Le village où mon père est né et son père avant lui et ainsi de suite. Il paraît que c'est un trésor. C'est un joli nom qui tinte comme ces vieux bracelets d'argent autour des poignets de ma mère quand elle roule le couscous. Leur éclat reste intact, leur métal, d'une grande pureté, chantonne et accompagne les gestes quotidiens. Je porte ce nom comme un bijou sacré, brillant au fond des cœurs, legs définitif au goût sucré de mazhar, gâteaux de l'aïd aux couleurs pastel ou dorés, aux arabesques sonores qui brodent dans ma mémoire les fêtes traditionnelles de l'enfance, un héritage formidable. La langue arabe m'a fermé plusieurs portes, ne laissant qu'un entrebâillement d'où me parviennent des bribes d'histoires, des fantômes plus ou moins sympathiques, des personnages désuets, des secrets bien enfouis. La langue finit par se pétrifier, inscrit ses traces superficielles sur la pierre des jours, fossile qui marque l'interruption d'un processus, la paralysie de la transmission ratée, faute de terre. J'ai raté ma langue.

Je la recommence. C'est difficile mais c'est à ce prix que les portes du monde que je contiens à grand-peine s'ouvriront vers une forme de gloire, de fierté recollée.

Ma façon d'aimer Alger est très fleur bleue. Elle ressemble à un poème de Darwich, qu'il n'aurait pas écrit. J'aime penser à elle comme à une femme, dans un rapport quasi amoureux de femme à femme. Cette part en nous qui aime une ville est-elle genrée ? Sexuée ? A-t-elle un âge ?

Alger est une femme géante, ogresse aux formes généreuses, aux mains grasses qui roulent un bon couscous, au tintement de bracelets de vieil argent, à la voix chaude. Elle me raconte des histoires. Ou bien, une créature longiligne, élancée, sirène au chant rocailleux et magique, au cœur blanc palpitant à chaque coin de rue, au voile fin protégeant le sommeil des enfants. Elle me montre la mer. Il y a deux femmes en elle qui font des apparitions sous ma plume, comme les deux parties qui constituent mon histoire, cette déchirure qui peine à guérir. Quand mes langues seront à égalité, j'aurais trouvé cet équilibre, exercice périlleux dans lequel se jouent mes livres. Je suis devenue écrivain pour apprendre à mes langues la cohabitation, le vivre-ensemble. Pour mettre fin à la domination de l'une sur l'autre. Mais j'écris en français alors ce n'est pas gagné. Plus tard je ferai traduire mes écrits et je mentirai sur la chronologie de la création. Les écrivains savent si bien mentir n'est-ce pas, mais ils mentent pour de bonnes raisons, toujours au service de la création, un peu comme les enfants jouent pour inventer un monde à eux.

Alger l'ogresse, porte en elle ces contes facétieux ou effrayants dans les bouillons de ses cheveux bondissant comme une armada étincelante. Elle est belle, mais on ne peut guère voir son visage qu'elle protège contre les gifles du vent. Son sang bleu et salé diffuse un parfum enivrant. On l'appelle Bahia, la charmante. Tous les Algériens, amoureux, parlent d'elle comme d'une femme. Bahia dis-tu. Ta voix a le timbre d'un enfant qui s'éveille et réclame sa mère, une voix légèrement cassée. Es-tu moqueur ou amoureux ? Les fruits nous sont un prétexte utile pour partager le sel, ce sel qui unit dans une fraternité immuable.

Donne-moi des fruits que nous les partagions. Ta voix dit un soir d'ivresse avoir croisé un poète, et tu mélanges les langues avec un tel aplomb. Est-ce bien à moi que tu demandes des fruits pour la fête. J'aime ce mélange. Le temps de saisir dans tes yeux le printemps du jardin, j'y vois pousser la menthe et le basilic, à l'ombre du jasmin. Le feu nourricier sent bon sous la lune et les secrets sont nos voisins. La viande grillée nous tire des rires au visage amical, ébauchent un soir de voisins d'été, tandis qu'une armée de feuillages abrite des fêtes impudentes. Les paroles se roulent un air d'Andalousie. Nous aimons tant nous déguiser et jouer comme de vieux enfants. J'ai croisé un soir d'ivresse un mythe aux yeux clairs buvant une bière. C'est Mohamed qui m'a si bien raconté cette étrange histoire que je l'ai faite mienne. Il parlait du poète de Ramallah, de passage à Alger lors de la proclamation de l'État palestinien. Mahmoud Darwich avait une voix de solitude qui froisse les âmes de papier, inconstantes, comme des poésies. Il aimait le pain de sa mère. Il fumait de fines cigarettes américaines. Mohamed m'a raconté autrefois cette rencontre. Dans ses yeux quelque chose pleurait presque. Il ne savait plus très bien s'il avait rêvé cette rencontre à grand renfort de bière ou de scotch, ou si elle avait réellement existé. C'est cette incertitude qui m'a le plus fascinée. Rencontrer à Alger Mahmoud Darwich au moment de la proclamation de l'État palestinien à Alger en 1988 n'avait rien de bien extraordinaire. On rencontrait en ce temps-là une foule de célébrités révolutionnaires. Mais se réveiller après une soirée arrosée dans un lieu mal famé, au fond des bas-fonds de la ville marine, et ne plus savoir distinguer le rêve et la réalité c'était une autre affaire, bien plus énigmatique. Je ne pouvais que la raconter un jour. Le moment est venu.

Mohamed regardait fixement la scène, l'air ahuri, l'esprit un peu brouillé par les vapeurs des bières que les clients éructaient bruyamment, une scène minuscule, sur un coin de table un peu dégoûtant. Au milieu d'une flaque de café, une mouche en panique patinait ridiculement, ses

fines pattes entravées par le liquide brun et sucré, dans lequel, par imprudence ou gourmandise, elle s'était jetée. Mohamed la regardait, fasciné par l'énergie de ce petit insecte insignifiant, qui aurait pu dans une autre vie, à une autre époque, se coller habilement au-dessus de la pommette poudrée d'une jeune beauté cinématographique et nue de préférence.

Un homme passa à côté de la table et dans le courant qu'il provoqua, toutes proportions gardées, la mouche trouva un tremplin pour s'arracher du piège sirupeux. Emportée par cet élan profitable, elle s'envola vers d'autres aventures. L'homme s'attabla au comptoir et commanda une bière. Sa voix au timbre très grave réveilla Mohamed surpris par cette apparition. L'homme n'était pas un habitué. C'était un étranger. De belle stature, habillé avec une sobre élégance, il fumait et derrière ses lunettes, ses yeux clairs vous empoignaient l'âme, malgré l'atmosphère polluée et les rires gras. Mohamed arrêta de respirer. C'était lui.

C'était lui, le poète, le poète célèbre et révolutionnaire. Le fiancé d'une terre ravie. Il pouvait mourir à tout moment à cause de cette fragilité de cœur. Mohamed le reconnut tout de suite. Les tempes en feu, il reconnut, sans avoir besoin d'entendre la voix grave à l'accent délicieux, le poète palestinien.

Lorsqu'il me raconta cette rencontre extraordinaire, il semblait se demander encore s'il avait rêvé. Il en frémissait d'émotion, un voile glissait soudain sur son regard. Il en tremblait encore. Moi je sus que c'était vrai comme tous les rêves de poètes. Mohamed aussi était poète, avant d'être anthropologue, c'est pourquoi, ce soir-là, lui seul reconnut le Troyen.

L'homme aux yeux tragiques vint s'asseoir à sa table. Ah, comme j'aurais aimé être là, entre les deux poètes, dans ce mauvais lieu. J'imagine, un moment unique, un moment littéraire. Ils avalèrent tous deux encore quelques mauvaises bières, comme on fraternise. La mouche avait disparu mais les traces de café étaient encore humides.

Mohamed entreprit de raconter à l'homme le sauvetage impromptu de la bestiole. Poète et anthropologue, il accordait beaucoup d'attention aux petites choses, aux minuscules événements. Amateur de poésie et même bavard, il continua à parler, un peu subjugué par la présence de Mahmoud, dont le regard clair posait sur lui un étonnement amusé. Mohamed, allez savoir pourquoi, lui demanda s'il était déjà allé à une corrida, et lui raconta derechef le spectacle flamboyant, mâtiné de poèmes de Lorca, les cris des aficionados aux mouchoirs blancs réclamant une oreille du fauve pour le torero, après l'estocade, les sifflets rageurs, au moment où la dépouille de l'animal est pitoyablement traînée vers la sortie.

De fil en aiguille, un mot en entraînait un autre et, dans le sillage de la mouche, rescapée de la noyade, qui n'en perdait pas une miette, Moh s'entendit parler de la femme qu'il aimait. C'était moi vous l'aurez deviné. Elle avait une chevelure brune et une peau de bébé. Peut-être aimait-elle aussi les corridas. Sur une de ses pommettes roses, une mouche était collée. En arabe on dit *moulat khana*. Les Arabes adorent les grains de beauté et les poètes arabes alors là, n'en parlons pas. Mais il était si pudique qu'il ne lui révéla pas son nom. Il se contenta de la décrire. L'homme aux yeux clairs n'avait pas dit un mot. Dommage, parce que personnellement, j'adore l'accent moyen-oriental. Je m'assois de nouveau entre eux pour le plaisir de la langue palestinienne. Il écoutait Moh, en souriant comme un poète qui aime les hommes autant que les petites choses, flaques de café, mouches noyées. Il se perdait dans les volutes de fumée, tirant nonchalamment sur sa cigarette américaine, et empruntait sans rien dire à l'autre, cette femme racontée, image brune et désuète, épouse et fiancée biblique, enjouée, à la joue poudrée sur laquelle était posé comme par inadvertance un petit grain de toute beauté. Elle, moi ou Meryem peu importe. Il rêvait car c'est ainsi qu'il faisait ses poèmes, dans la fièvre et la sensualité d'une rencontre mi-réelle, mi-surnaturelle. Dans le rapt des histoires de femmes aussi. La femme aimée de Moh se glissait à l'intérieur de la robe que Rita avait taillée dans la soie des nuages. Ses ongles étaient des mûres givrées, ses jambes des fusées d'albâtre, son ventre un calice brûlant. La robe, légère

comme une flûte de champagne répandait son charme de dentelles nuptiales. Il se rappela un chant d'amour très ancien. Il aimait les vieux chants.

Ma bien-aimée est partie, enlevée par les siens
Si vous saviez comme sa bouche était de grenade aux dents fraîches
Ses seins deux oiseaux prêts à fuir au moindre battement de cil
Ses cheveux de santal couvraient un corps brillant de la nuit
Les bergers pleurent et chantent leur éphémère épouse
D'autres avant eux y laissèrent leur âme d'abandon
Il me reste mes larmes et ma nostalgie des yeux luisants

Moh s'était assoupi de nouveau, comme bercé par le cantique saharien. Était-ce ce poème qu'on appela plus tard « Le poème que Darwich n'a pas écrit » ? Moh avait entendu parler de cette page blanche, avec ce titre seul, pour un poème en hommage à l'Algérie. Personne ne l'avait jamais lu. Darwich ne l'avait jamais écrit... Il s'était contenté de traverser Alger de ses pas légers, s'enivrant de l'air marin de la ville aux yeux clairs qui accueillit la Palestine, le temps d'un rameau d'olivier.

Mahmoud devant des salles combles et religieuses déclame de sa voix désespérée ses nouveaux écrits sans papiers, tirés des cerveaux embués de poètes et anthropologues du hasard et de hasard, entre deux voyages, avec au fond du regard, le souvenir d'un boui-boui enfumé et crasseux, où les mouches se gavent de café sucré et les poètes de mauvais alcool et de bavardages. Des foules en extase l'écoutent, galvanisées par son regard un peu triste aux paysages vaincus, fiancé éternel d'un pays d'orange et de sang. Au petit matin, Moh à moitié endormi, avait jeté un dernier regard sur la table encombrée de verres sales. Le bar s'était vidé de ses clients nocturnes, poètes et ivrognes. Face à lui, le regard clair de l'homme aux yeux mortels, flottait, mirage étincelant dans la suffocation du désert. Il était si seul. Son cœur cessa de battre à la télévision. Un soir, moi, à Madrid, dans une chambre d'hôtel. À l'heure des infos. J'ai entendu « Darwich » au milieu d'un flot de paroles incompréhensibles. Le journaliste parlait bien trop vite. Mais j'ai compris qu'il était mort. J'étais si seule. C'était un soir d'été, une mauvaise heure pour les toreros. L'espagnol est pourtant une si belle langue.

Une qacida se perd dans un nuage blanc. Bahia dis-tu, pour elle pour moi, pour nous les belles, les grâces de l'été. Sans préméditation je t'ai attribué cette couleur. Les autres te voient toute blanche, toi blanche cité aperçue de loin, mais ce qui me frappe moi, c'est la couleur de tes fenêtres, de tes portes imaginaires, qu'une brise, échappée grecque ou même tunisienne aurait amenée, dans un sillage touristique. Tes fenêtres assorties à la mer. Et leurs tentures rayées qui débordent des balustrades, gonflées parfois de brise, laissent passer un peu de cet espace domestique jalousement gardé. Fenêtres écarquillées de lumière. Je pense à toi à contrecœur et l'obscurité minérale de tes yeux glace mon sang. Notre compagnonnage est long comme cet horizon qui pose sur la mer son trait virtuel, immuable, impeccable.

Je pense à toi contre mon cœur. Azul, tamurt. Bonjour, toi contre mon cœur.

Je voudrais oublier la froidure de ton regard qui perpétue l'éreintement quand tu te détournes. Quand tu te refuses. Cela arrive parfois. Cela dure parfois des années. Tu me fermes toutes tes portes. Tu me renvoies à mon statut d'éternelle étrangère, d'orpheline oubliée. Au-delà, l'océan romanesque et ses fleurs bleues à poètes et à soldats. Dans les rues en dédales j'égrène mes rêves. Ma mémoire handicapée tente le retour dans le passé. Exil crâneur. Je m'y perds et n'ai qu'une hâte. Retrouver le chemin de la mer, où se jettent toutes les rues surtout dans les cauchemars itératifs. C'est facile, tous les chemins descendent vers la mer.

Lorsque la pluie me surprend, je me réfugie sous un porche et les poèmes anciens reviennent à la surface des mémoires.

Avec eux la pluie se transforme en grêle et l'orage en fête lyrique.

Nous marchions sur le front de mer. Combien de fois, je me suis répété cette scène et cette phrase pour en garder intact le souvenir inimitable. Nous marchions sur le front de mer. Lorsque j'écris cette phrase, j'entends de nouveau le fracas des vagues au loin, la douce comptine de la pluie sur nos pieds. Le pavé luisant est un miroir parfaitement irréel et ton rire moqueur diffuse la tendresse de cet instant ténu. Cette promenade résume à elle seule des années de questions, de fuites, de peurs diffuses et irraisonnées. Nous continuons à marcher sur le front de mer parce que les orages s'accordent si bien avec nos caractères fantasques. J'ai écrit tant de fois le récit de cette promenade amoureuse, pour en réveiller le goût diffus. Parfois j'ai l'impression que tout le reste n'a pas existé, que notre histoire se limite à cette promenade sur le front de mer. De gros grêlons se sont mis à tomber, quelle joie, se pulvérisant au contact du bitume. Des lames glacées balayaient le sol. Nous nous sommes mis à courir. Heureux. Fondu au gris. J'ai oublié la suite. Mais dans ma tête je continue à marcher sur le front de mer en riant avec toi. Le goût délicieux de cette promenade ne s'est pas altéré. Alors, marchons. Les rues alambiquées aux fenêtres éteintes entraînaient nos pas ailleurs.

Des enfants aux pieds nus jouaient sur les pavés luisants avec un ballon de papier et de plastique. Combien de fois je les ai regardés. À cette époque ils étaient trop pauvres pour avoir de vrais ballons. Ils y jouent encore dans ma mémoire. Je crois que je suis la seule à m'en souvenir. Les poèmes de silence déferlaient sur la mer songeuse. Au prochain livre je te les lirai. Toi qui as ri de mon exaltation. Des bellâtres croisés m'arrachèrent des rires. Alger Alger, *ch'al n'habha*, chante l'euphorie à voix de sel. As-tu oublié nos blues et nos dialogues tandis qu'un vent amer menace la parole. Seule la poésie est autorisée. Sur les hauteurs de la ville ton adresse s'efface. Mais pas ton souvenir. Ta jeunesse s'est noyée dans un verre de thé.

J'étais amoureuse sans vouloir l'admettre. Amoureuse et fâchée en même temps. Ce temps a-t-il réellement existé ? L'écriture devient alors une enquête de vérité, un jeu à qui perd gagne, une recherche pour retrouver un disparu. Si tellement cher. Perdu de vue. Si je te retrouve, va, je saurai te parler de ta jeunesse. Dans le balancement marin, les brumes attardées, ce phrasé coloré, on peut en reconstituer quelques saisons. Il pleut sur El Biar autant que tu le saches.

Extrait de *La Ville aux yeux d'or*, roman inédit.

FAWAZ HUSSAIN

LETTRE OUVERTE À M. ERDOĞAN

Monsieur le Président,

Depuis le 9 octobre que vous avez mis vos menaces à exécution et envahi le nord-est de la Syrie, nos terres, j'avoue avoir honte d'être à Paris alors que mes frères et mes sœurs errent sur les routes de l'exode saturées de poussière et d'angoisse. Tremblant de tous leurs membres, ils m'appellent aussi souvent qu'ils peuvent. Comprenant mon impuissance devant la deuxième armée en effectifs de l'Otan après celle des États-Unis, ils ont la délicatesse de ne pas me demander de les sortir de cet enfer dans lequel vous les avez précipités. Ils me disent que vos chasseurs-bombardiers déchirent le ciel au-dessus de la tête de leurs enfants et que vos obus font des morts et des blessés par centaines dans les villages aux alentours. Vos manœuvres visent à les chasser de leurs terres pour permettre à vos valets barbus d'occuper le terrain. Quelle honte de voir ces Syriens comme nous aux côtés de vos soldats dans leur invasion d'une partie de leur pays ! Leur âme doit être bien servile pour éprouver la nostalgie de l'occupation ottomane et le joug de la Sublime Porte.

Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale et la naissance de la nouvelle République, la frontière septentrionale est, pour nous, la source de tous les cauchemars. S'étendant sur une longueur de 900 km, hérissée de barbelés et de miradors, elle est surveillée, jour et nuit, par vos soldats au crâne rasé, formatés dans le désir de casser du Kurde. Amoudê, Qamishlo, Tirbe Sipiyê, Serê Kaniyê, Kobanê et Efrînê, nos villes sont à quelques jets de pierre des vôtres comme si elles refusaient de trop s'éloigner de leurs sœurs jumelles. En fait, des deux côtés, Monsieur le Président, on parle le même kurde et on paie la même humiliation. Je sais que ces noms kurdes que je viens d'énumérer vont irriter vos oreilles habituées à la mélodie des versets du Coran et aux acclamations dithyrambiques de vos partisans aveuglés par la haine du Kurde, mais à qui la faute ? Habitant entre Tigre et Euphrate, sur des terres aussi plates qu'une planche à pain et brûlées jusqu'aux entrailles par une lumière aveuglante, nous ne disposons pas du moindre refuge, aucune montagne, aucune gorge. Nous n'avons que Dieu qui, tapi dans les replis du firmament, nous a tout l'air d'être acquis à votre cause que je qualifie d'ubuesque, Monsieur le Président !

Oui, « ubuesque » car on vous voit, et on vous entend, brailler jour et nuit sur toutes les chaînes. On vous applaudit à tout rompre dans des salles combles, devant un public exclusivement masculin et galvanisé par vos mêmes vantardises. On se croirait en Corée du Nord de nos jours ou en URSS à l'époque de Staline et de la guerre froide. Ces derniers temps, vous n'avez que le mot *terroristes* à la bouche, mais vous n'allez pas nous faire avaler des couleuvres. Vous endossez le profil du président voué au bien-être de ses citoyens et intraitable sur l'intégrité de son pays. Or, concernant le terrorisme islamiste, ce n'est un secret pour personne que la plupart des djihadistes du califat du troisième millénaire sont passés par l'aéroport international d'Istanbul. Accourus des quatre coins de la planète, les candidats à la guerre sainte empruntaient ensuite vos transports en commun qui les acheminaient vers la frontière méridionale. Sans ren-

contrer le moindre obstacle de la part de vos douaniers ni de vos services secrets, ils rejoignaient Raqqa et Mossoul où ils se baignaient dans les eaux de l'Euphrate et du Tigre et s'entraînaient à égorger des hommes en s'exerçant sur des moutons. Ces chauds lapins brûlaient d'envie de monter illico au paradis d'Allah où ils étaient accueillis par des *houris*, vierges callipyges aux lèvres aux senteurs de miel, aux bras soyeux et aux chevelures lourdes et parfumées. Quand ils contrôlaient de vastes étendues en Syrie et en Irak, c'est bien vers la Turquie, votre pays, que ces fous d'Allah convoyaient leur blé, leur coton et leur pétrole. D'ailleurs, Abou Bakr al-Baghdadi, le calife autoproclamé de Daech, est mort à quelques kilomètres de vos frontières, dans une région à l'ouest de l'Euphrate entièrement sous votre contrôle.

Quant au PKK qui menacerait la sécurité de la Turquie, ce parti est né en 1978 dans un village de la région de Diyarbakir au su et au vu des MIT, Milli Istihbarat Teskilati, enfin vos services secrets. Bien avant le coup d'État du général Kenan Evren de 1980, son fondateur a franchi la frontière sud et s'est installé à Damas. Vous avez prétendu que cet homme œuvrait contre vous mais, quand on regarde bien les choses, on constate qu'il n'a fait qu'apporter de l'eau, beaucoup d'eau, au moulin de votre armée. En 1999, il vous a donné une occasion en or pour envahir la Syrie, mais Assad père était mille fois plus malin que vous, Monsieur le Président. Il vous en a empêché en intimant à votre citoyen d'aller fissa paître ailleurs. La fuite d'Öcalan n'a pas duré longtemps, tout le monde connaît la suite. Vos services secrets, solidement épaulés par la CIA et le Mossad, l'ont récupéré au Kenya. Depuis, il est emprisonné sur l'île d'Imrali, en mer de Marmara, et entièrement à votre merci.

Sans le concours du PKK, Monsieur le Président, vous n'auriez jamais pu étouffer les aspirations légitimes de vos Kurdes de Turquie. Vos armées ont fait 4 000 villages fantômes, 60 000 Kurdes tués, des centaines de milliers de prisonniers et des millions de déplacés. Forcés d'abandonner les flancs des montagnes nées en même temps que leurs ancêtres, ils sont allés aussi loin que les nuages quémander un ersatz de survie. Grâce à votre prétendue lutte contre le PKK et ses branches, comme le PYD, vos militaires sont au Kurdistan d'Irak et ils viennent de jeter mes frères et mes sœurs sur les routes de l'exode.

Depuis le déclenchement de votre opération ridiculement appelée Source de paix, je passe de nouveau un temps fou devant ma télévision. Je pense que l'Histoire gardera de vous une image assez sombre, mais pas de la grandeur du peuple turc. Je pense en particulier à un de vos compatriotes, un écrivain que j'estime beaucoup et qui vit à Paris comme moi. Dans une lettre, il vous exhortait de le laisser « siroter [son] raki sur le Bosphore » et affirmait que la Turquie méritait mieux que vous. Je dis ma solidarité avec vos intellectuels et journalistes embastionnés parfois avec des peines allant souvent jusqu'à cent cinquante ans.

Mon cœur est avec les miens, dans ces temps extrêmement pénibles. Et si quelqu'un devait avoir honte, ce ne serait certainement pas moi, Monsieur le Président !

REBEKAH VINCE

Pour ainsi dire… et écouter

Traduction de l'anglais par Khalid Lyamlahy

Je ne sais pas ce qui servira la cause des droits de l'homme. Je sais seulement qu'elle ne sera pas servie par le silence.

ANDREÏ SAKHAROV

Que signifie être humain ? Que signifie avoir des droits ? Que signifie parler et que signifie se faire entendre ? Plus important encore : que signifie écouter et percevoir ? Deux oreilles, deux yeux, mais une seule bouche.

L'humain n'a pas de frontière. Pourtant, même sans frontière, les êtres humains se retrouvent souvent confinés aux frontières. Ils ne rentrent jamais parfaitement dans les cases qu'on veut leur assigner mais sont souvent contraints de les cocher au risque d'en être rayés.

Il serait peut-être préférable de parler de grâce collective plutôt que de droits humains. C'est qu'il ne s'agit ici ni de suffisance, ni du besoin d'avoir raison, ni d'un quelconque sens de droit ou de légalisme. Il s'agit plutôt de grâce et de dignité, du don d'être et du partage de ce même don, préservé aussi bien dans le droit naturel que dans les systèmes juridiques. Avoir une voix et la faire entendre, mais aussi, surtout quand on est en position privilégiée, être à l'écoute de toutes ces voix qui ont été étouffées. Lorsque ce don d'être et de s'exprimer, qui est un droit de naissance, est confisqué ou bafoué, cela équivaut à une injustice, à une violation et à un appel à l'action. Qui pour reprendre le flambeau ? Pour ainsi dire… et écouter.

R. V.

Freshman

I won't live like a paper man.

RAY LAMONTAGNE

Fresh paper
Man cut
out
Of a file sheet.

What a criminal.

Homme de papier

Je ne vivrai pas comme un homme de papier

RAY LAMONTAGNE

Papier neuf
Homme dé-
coupé
Dans une feuille.

Quel criminel.

Save the trees

Fresh paper
Scribbled on
Like muddy boots
On crisp white snow.
Innocence spoilt.

But paper is not innocent.

Sauvez les arbres

Papier neuf
Gribouillé
Comme la neige craquant
Sous les bottes maculées.
Innocence gâchée.

Mais le papier n'a rien d'innocent.

Man

You are reduced to the door of a child's grapple
You are not kind to the core of your Adam's apple.
Your heart is hollow 'till the day
When rays of Sun burst through this jar of clay.

Homme

Tu t'obstines devant la porte close de l'enfance
Chaque jour tu cherches la bienveillance
Dans le noyau putride de ta pomme d'Adam.
Ton cœur sera creux jusqu'au jour fragile
Où tu verras les rayons du Soleil traversant
Les fêlures en étoile de cette jarre d'argile.

FARIBA HACHTROUDI

PARVIZ ARON YASHAYAÏ, LA CONSCIENCE JUIVE DE L'IRAN

La crinière blanche et l'œil vif, Parviz Aron Yashayaï est un jeune homme de 84 ans versé dans le Talmud et amoureux de Hâfez.

Nous sommes à Oudlajan[1], tout près du grand bazar de Téhéran. Parviz Agha[2] arpente les ruelles de son enfance et se souvient de son inscription à l'école primaire où il apprend qu'il s'appelle Aron. Le prénom de l'état civil, choisi par son père étant symbolique, on continuera d'appeler Aron par son prénom persan Parviz puis Parviz Agha – Monsieur Parviz – tant le gamin en imposait.

L'école n'est plus. Mais au cœur du quartier défraîchi, à la grande synagogue toujours debout, on officie tous les samedis, comme jadis. Nous y accédons par des venelles poussiéreuses. Derrière la porte métallique ornée d'étoiles de David, la grande cour donne accès à la salle de prière et la bibliothèque renfermant les annales de la communauté. Les lieux ont connu des heures sombres mais le rabbin n'en parle pas. Il nous sert du thé et nous partons à la découverte de la première banque juive de la capitale, reconvertie en restaurant.

« Le prêt bancaire accordé au jeune lycéen que j'étais m'a permis de monter Persépolis, une des premières boîtes de communication cinématographique de Téhéran », se souvient Parviz Agha, le regard perdu au-delà du bassin de la bâtisse ancienne classée au Patrimoine national.

Au début des années 1950, le jeune homme d'affaires est aussi un fervent militant du Front national de Mohammad Mossadegh[3]. Suite au coup d'État de la CIA et la chute du Premier ministre en 1953, Parviz, fiché par la Savak[4] comme élément « subversif », porte le deuil de ses camarades condamnés à mort. Cette déchirure transforme le militant fougueux en irréversible pacifiste. Défenseur des droits de l'homme, il bannit à jamais la violence et la lutte armée révolutionnaire qui enflamme les milieux universitaires des années 1960. Il est pourtant arrêté et emprisonné à deux reprises pour délit d'opinion au début des années 1970, peu après l'obtention de sa maîtrise de philosophie. « Je n'ai jamais été pratiquant mais sur décision maternelle je mangeais casher en prison. Ils pouvaient me garder autant qu'ils voulaient pourvu qu'on la laisse me nourrir ! » se rappelle-t-il en riant.

Aux balbutiements de la révolution de 1978, la notoriété de Parviz Agha le désigne d'office comme représentant des juifs iraniens. Sous l'égide de l'ayatollah Taléghani (un religieux éclairé et tolérant), il rédige le communiqué de ralliement de sa communauté au mouvement révolutionnaire, rencontre à deux reprises l'ayatollah Khomeyni, siège au Parlement islamique, prône la tolérance et le dialogue interreligieux et intercommunautaire, notamment à la tribune des prières de vendredi à l'université de Téhéran. Il fut et reste à ce jour le seul non-musulman ayant eu droit à cette tribune politico-religieuse.

L'autre passion de cet homme féru de culture étant le cinéma, Persépolis

s'agrandit, passe à la production et signe quelques-uns des chefs-d'œuvre du septième art iranien.

Le palmarès politique de Parviz Agah est tout aussi glorieux. On lui doit le dénouement de la crise des juifs iraniens condamnés à mort pour « espionnage » sous le mandat de Mahmoud Ahmadinejad. On lui doit une admirable lettre ouverte adressée à ce dernier quand il nia l'holocauste. On lui doit des articles incendiaires condamnant la politique « extrémiste, inhumaine et raciste » de Benyamin Netanyahou.

Parviz Agah, qui se dit iranien avant d'être juif, croit à l'avenir de son pays et lui accorde un rôle crucial pour la paix au Proche et Moyen-Orient. Excès d'optimisme ? L'avenir nous le dira.

En attendant, la conscience juive de l'Iran, éclaire et dialogue, notamment avec les représentants des communautés hébraïques d'Europe dont ceux de la France qu'il qualifie de « pro-israéliens rigides et iniques ».

Le dernier passe-temps de Parviz Agha est l'écriture. *Le jour où j'ai su mon nom*, publié récemment, est un bouleversant recueil de nouvelles qui nous plonge dans l'Iran judaïque, d'Ispahan à Hamedan où, d'après le récit biblique, serait enterrée la reine Esther, l'épouse du roi de Perse Assuérus. Aidée par son oncle Mardochée, au service du roi, Esther aurait évité aux juifs de l'empire un massacre programmé.

La date de construction du sanctuaire originel, haut lieu de pèlerinage des juifs d'Iran, reste inconnue. Sa reconstruction daterait du XVIe siècle.

Le gardien du lieu sacré, petit homme au regard délavé, se dit honoré de recevoir les amis de Parviz Agha. L'entrée du mausolée est dissimulée derrière un imposant bloc de granit avec une serrure cachée. D'une hauteur de moins de quatre pieds, le visiteur doit s'incliner pour y pénétrer. « Le respect envers la reine oblige », explique le gardien. Dans la première pièce, dite extérieure, s'alignent quelques tombes de rabbins célèbres. Une arche donne accès à la pièce intérieure aux murs ornés d'inscriptions hébraïques. Les deux sarcophages sculptés qu'elle contient seraient les sépultures d'Esther et de Mardochée. Une armoire contenant un rouleau de Torah vieux de 300 ans est l'autre trésor du mausolée.

« Du vivant de sa mère, Parviz Agha venait souvent nous rendre visite », raconte le gardien. Mais déjà à l'époque, il était plus porté par la spiritualité que par la religion. »

En effet, Parviz Agha ne jure que par l'esprit et les convictions qui l'emporteront sur la haine et l'aveuglement. Humaniste ou sage persan ? Sans doute les deux.

1. Le vieux quartier juif de Téhéran.
2. Agha : « Monsieur » en persan.
3. Premier ministre de 1950 à 1953. Il nationalisa les sous-sols du pays avant d'être évincé par un coup d'État fomenté par la CIA et le MI6.
4. Police secrète du Shah.

ALBERT MEMMI

LETTRE AU PRÉSIDENT BOUTEFLIKA

2006, cinquantenaire du *Portrait du colonisé* : Albert Memmi s'ouvre à moi du regret qu'aucune réédition n'ait encore été prévue au Maghreb.
À la fin de la même année, de passage à Alger à l'occasion du Salon international du livre, je découvre sur le stand de la très officielle Agence nationale d'édition et de publicité (ANEP) le *Portrait* réédité dans une riche collection des « Voix de l'anticolonialisme » où il voisine avec Césaire, Jeanson, Fanon... La célèbre préface de Sartre a disparu, remplacée par quelques pages signées Abdelaziz Bouteflika qui, après avoir souligné que Memmi « a écrit *Portrait du colonisé* avec une extraordinaire lucidité radicale en pensant contre lui-même », conclut sur un regret amer et triste : que les communautés juives du Maghreb, « composante entièrement endogène de nos sociétés », aient été « prises dans la spirale de l'identification au colonisateur » et ainsi « mises en position d'étrangeté vis-à-vis de leurs propres peuples ».
Cette lettre d'Albert Memmi fait suite à cette découverte.

GUY DUGAS

Paris, le 24 août 2006

Monsieur le Président,

L'un de mes collègues de passage à Alger m'envoie une édition algérienne de mon livre le *Portrait du colonisé*. Je regrette bien sûr de n'avoir pas été consulté et je serais content de recevoir au moins quelques exemplaires de presse. Mais ce n'est pas pour cela que je vous écris, j'ai hésité à le faire, j'ai craint que cela n'affaiblisse des relations que je souhaite les plus cordiales du monde. D'autant plus que je dois vous remercier vivement pour la préface élogieuse que vous avez bien voulu rédiger pour cette réimpression.

Vous déplorez en effet, « avec tristesse et amertume », le départ de la grande majorité de la communauté juive, ce qui aurait empêché l'Algérie d'être une nation multiculturelle. Je partage votre tristesse ; ceux qui, comme moi, ont applaudi ou œuvré si peu que ce soit à la libération nationale de l'Algérie et des autres pays arabes, l'espéraient. Ce fut une occasion manquée, en effet ; mais vous en faites porter la responsabilité à la communauté juive.

J'ai écrit et répété qu'il faut savoir prendre ses distances avec son groupe d'origine, lorsque c'est nécessaire, et je l'ai fait, ce qui n'a pas toujours facilité mes relations avec les miens. Mais en l'occurrence je me dois de dire qu'on ne saurait imputer la responsabilité de cet échec aux seuls juifs maghrébins.

Il me semble que cette responsabilité a été largement partagée. Pour ne parler que de la Tunisie, que je connais mieux que le reste du Maghreb, était-il nécessaire de refuser les licences d'importation aux commerçants juifs, alors qu'elles étaient libéralement octroyées aux musul-

mans ? De sorte qu'il fallait se chercher sine qua non un associé musulman, avec les sacrifices que vous devinez ? Était-il nécessaire de ne pas renouveler les contrats des enseignants juifs, qui ne demandaient pas mieux que de continuer à travailler ? Était-il urgent d'exiger l'usage de l'arabe classique dans les administrations, alors que les dirigeants politiques de l'époque savaient pertinemment qu'il en résulterait l'écartement des fonctionnaires juifs ?

Comment fonder une nation multiculturelle en choisissant comme article premier de la Constitution un article premier où il est dit que la nation tunisienne a comme religion l'islam. Vous dites vous-même que la libération nationale de l'Algérie a permis le triomphe de l'islam. Soit. Ce que du reste, je comprends, et que j'ai un peu prévu : j'ai souvent écrit qu'une jeune nation a besoin de se resserrer d'abord sur ce qui lui est commun, dont la langue et la religion. Mais on ne peut pas faire grief, ensuite, au citoyen d'une religion différente de se sentir mis en question, sinon menacé. N'est-ce pas également le cas de l'importante communauté italienne, ou russe ? L'affaire est décidément plus complexe que de rejeter sur les seuls juifs l'échec du Maghreb, et de la majorité des autres pays arabes à se doter de Constitutions multiculturelles ? La vérité, c'est qu'il n'y a pas toujours eu coïncidence entre les aspirations des uns et des autres. Lors de l'occupation allemande de la Tunisie (qui vous a été heureusement épargnée), à l'exception des quelques esprits éclairés dont Bourguiba, qui avait prévu la défaite allemande, la grande majorité des Tunisiens musulmans applaudissait aux victoires du Reich ; (ce que je me suis résigné à comprendre encore selon le discutable adage : « Les ennemis de nos ennemis sont nos amis ». Mais comment les juifs, menacés d'extermination, raflés et envoyés dans des camps (où je fus moi-même), n'auraient-ils pas applaudi plutôt les avancées des armées alliées ? La vérité historique est que l'Occident n'a pas toujours représenté la même chose pour les uns et pour les autres ; ce n'est ni une faute ni une trahison mais l'Histoire l'a ainsi voulu.

Du reste, il faudrait éviter ici la totalisation, je l'ai souvent écrit également : les cadres du parti communiste étaient en majorité des intellectuels juifs, dont certains ont été torturés pour cela par la police de Vichy. C'est pourquoi, d'une manière plus générale, je lutte en France pour la laïcité, entre autres pour défendre l'intégration des immigrés. Ce qui pose d'ailleurs d'autres problèmes : celui de la double nationalité. La très grande majorité des immigrés, maghrébins ou autres souhaite l'intégration dans le pays d'accueil. La Tunisie l'a intelligemment compris, après quelques hésitations : elle admet dorénavant la double nationalité. Pourquoi ce qui serait compréhensible et légitime pour les 400 000 Tunisiens musulmans vivant en France, ou les 800 000 (?) Algériens musulmans ne le serait pas pour les juifs ? Voici deux événements très récents : l'un de mes confrères, excellent écrivain et psychanalyste, s'avise que lui aussi voudrait bénéficier, sans y trouver le moindre intérêt, par simple fidélité à son enfance et par solidarité, de la double nationalité. Il en fait la demande : on la lui refuse sans explication. Un autre incident encore plus récent : l'excellent historien Paul Sebbag, dévoué à la cause nationale tunisienne, épouvantablement torturé pour cela par les sbires de Vichy, lègue sa considérable bibliothèque aux universités tunisiennes. À sa mort, une cérémonie est organisée à laquelle sont conviés sa femme, sa fille et quelques amis. Mais au jour dit, le local de l'université est cerné par une foule hurlante d'intégristes qui refusent de recevoir « le don d'un juif ». Les organisateurs durent attendre très longtemps d'être délivrés par la police. Ironie de l'affaire, les assaillants criaient au souvenir de Sebbag : « juif et sioniste « ! », mais Paul Sebbag, ex-dirigeant communiste n'était précisément pas sioniste mais stalinien et longtemps antisioniste comme la quasi-totalité des cadres du parti communiste tunisien, presque tous juifs. Il n'y eut aucune déclaration indignée chez les intellectuels arabo-musulmans devant les sinistres propos du président de l'Irak appelant à la destruction de l'État d'Israël. Je ne sais pas si vous avez en mémoire une déclaration similaire de Ben Bella déclarant que s'il possédait la bombe atomique, il l'aurait, sans hésitation, lancée en Israël.

Quant à mon modeste cas personnel, il demeure que je suis exclu de la plupart des anthologies littéraires du monde arabe. Ce n'est pas moi qui ai refusé cette parenté, on me la refuse. Par le hasard de la correspondance, je reçois les lettres d'un collègue tunisien musulman, il m'apprend, avec indignation il est vrai, qu'il s'est vu interdire à l'université de Bagdad de faire un cours sur mon œuvre. L'Irak, diriez-vous, cela se comprend ; mais plusieurs collègues des universités tunisiennes refusent même de me citer. Je dois reconnaître en même temps que cela en indigne d'autres. Un écrivain maghrébin, dont je préfère oublier le nom, a écrit que me caractériser comme écrivain tunisien relèverait d'une imposture (parce que je ne suis pas musulman, je suppose).

Vous me reprochez d'avoir gagné la France, et Paris. Croyez-vous sincèrement que j'aurais pu faire mon œuvre en restant à Tunis, avec le régime que vous connaissez ? Ma femme est française, ainsi que mes enfants ; je n'ai pu bénéficier de ma chaire à l'université qu'en devenant français. Je suis devenu un écrivain d'expression française mais j'aurais été incapable de rédiger la même œuvre en arabe. Mais c'est le sort identique de Ben Jelloun qui fut mon élève et qui a obtenu en devenant français le prix Goncourt et se présente à l'Académie française. C'est le sort, à quelques nuances près, de mon autre élève Boudjedra. Mohammed Dib s'était installé dans la banlieue parisienne et a épousé une Française également. L'identification avec le dominant est, semble-t-il, une tentation, et quelquefois une nécessité quasi générale. En tout cas, la tentation de l'Occident n'a pas disparu avec les indépendances ; les jeunes écrivains continuent, à tort ou à raison, à rechercher l'aval de Paris. On ne connaît pas le chiffre exact des mariages mixtes : 50% pour les juifs mais les maghrébins musulmans n'en sont pas très loin. Vous parlez de tragédie ; j'y vois surtout un piège de l'histoire, tendu d'ailleurs aux millions d'immigrés qui gagnent l'Occident. Si tragédie il y a, elle nous concerne tous et pas seulement la communauté juive.

J'espère, Monsieur le président, que vous me pardonnerez cette libre franchise. Je reste attaché, par des amitiés indéfectibles, avec le Maghreb. Nul plus que moi ne souhaite des relations pacifiées et fraternelles entre juifs et arabes, partout dans le monde, mais il serait nécessaire, de part et d'autre, de faire des bilans exacts. Il serait désastreux de laisser croire, encore dans ce domaine, que les juifs sont responsables de tous les malheurs des temps, et particulièrement du destin du Maghreb ; ce à quoi s'emploient trop souvent les médias arabes.

Merci encore, en tout cas pour votre estime et croyez, Monsieur le président, à mes meilleures pensées.

ALBERT MEMMI

PS : J'ai évidemment regretté que vous ayez supprimé l'importante préface de Sartre et la mienne. Je vous fais parvenir par courrier séparé, confié à l'ambassade d'Algérie un autre de mes livres *Le Nomade immobile* où je développe depuis longtemps ce point de vue de la responsabilité partagée. Particulièrement le chapitre intitulé « Retour au pays » (pages 83 à 97) – pour que vous ne soyez pas obligé de tout lire.

NOTE DU 30 SEPTEMBRE 2006

Au moment où je fermai ce dossier, le *Canard enchaîné*, généralement bien renseigné, croit pouvoir citer deux déclarations, la première du président de l'Assemblée algérienne : lors d'une visite à Alger de François Hollande, le secrétaire du parti socialiste français, il lui aurait dit : « Monsieur Hollande, on dit que l'influence des juifs est extrêmement forte dans votre parti, comment comptez-vous la réduire ? »

La seconde déclaration de vous-même : « Les chambres à gaz utilisées par les nazis contre les juifs étaient beaucoup plus propres que les fours à chaux utilisés par l'armée française contre les fellaghas. »

Faute de vérification, je me refuse à croire le *Canard enchaîné*.

JULIETTE THOMAS

POUR L'APPARITION

PETIT ÉLOGE DES POÉTIQUES DE MONCHOACHI ET KEI MILLER

We speak to navigate ourselves
away from dark corners and we become,
each one of us, cartographers.

Il faudrait parler comme des poètes. Il faudrait reconnaître au langage poétique sa noblesse. En lui s'élabore notre humanité, par elle notre existence. La langue que nous choisissons de parler peut réparer le réel disloqué auquel nous vouent les modalités exclusives des langues occidentales. Disloqué, il l'est devenu par le biais des séparations forcées – tant habituelles qu'elles n'en sont plus douloureuses – que les mots opèrent entre nous, notre existence et le reste du monde. D'exclusion en exclusion être aujourd'hui selon notre système bien rodé, c'est donc davantage souligner que si je suis je ne suis pas autre. La dissemblance devenue reine est ennemie de toutes les ressemblances qui nous permettent de nous tenir en un lieu commun, partagé. Quel est-il s'il n'est pas aussi celui de l'autre et du vivant ? Mon lieu existe-t-il ? Pour que toujours m'identifiant je m'isole. Parler sans y penser, parler de tous les jours sans conscience m'exile des terres que je prétends habiter. Que fait le langage à la terre ?

Rendez-moi mon lieu, résolvez l'énigme. Le lieu où je rencontre l'autre et tous les autres et où seulement en les rencontrant je puis me rencontrer moi-même. Rendez-moi un temps rond et plein et faites que mes minutes comptent. Relatez, dites. Mon dos est adossé au monde, mes pieds sur sa terre et je puis pourtant penser me tenir moi-même, hors sol, sans lieu. Sans lieu, tout a disparu. Et ma pensée privée de son domaine d'action fonctionne à vide déroutée. Elle s'imagine des ennemis grouillants venant de terres inconnues – ô combien inconnues, pour moi qui n'ai pas de terre –, elle se rassure de la vie réglée et mécanique que me propose l'idée utopique – sans lieu – d'une production infinie et de ses richesses méritées. Et j'ai produit sans terre, j'accumule en aucun lieu le fruit de mon travail. Je crains si fort la menace de l'ombre.

Sans lieu ? Mais comment habiter le monde si je n'y suis pas ? Le vivant n'est-il qu'une fable ? Un vieux mensonge. Mon langage dit, tu es, tu n'es donc pas vivant.

Ma solitude de femme blanche grandit. Mon réconfort ne viendra pas de mon sexe pour lequel je peux me battre. Mon réconfort ne me viendra pas de ma lutte qui ne peut être gagnée sans les victoires corollaires du respect des droits du vivant. Y compris l'humain mais surtout pas seulement lui. Mon réconfort, mes mille batailles. Celle du politique, de l'écologique, du social. Je n'ai pas de lieu. N'ai-je pas de lieu ?

J'ai des chevaux de guerre. Où les envoyer ? Que foulent leurs membres lancés dans la course folle de mes petites révoltes si je n'ai pas de terre à défendre ? Ma terre à défendre ?

Perce le jour, mon lieu, le seul possible, mon langage et la terre de tous les autres. Il faudrait parler comme les poètes pour dire l'effroyable et fertile scission du monde et des mots. Il faudrait nous armer contre les mille lieux pour aller vers le lieu commun. Mon lieu, celui de tous les autres et du vivant. Tout ce monde mien, et autre.

Parler, parler, parler pour ne jamais laisser s'immobiliser dans la gangue de nos marais exsangues le souffle de ce monde qui m'articule. J'ai retenu de Monchoachi la douceur de se laisser dire. La présence sans cesse du monde. J'ai retenu de Kei Miller que mon langage peut se tendre comme un arc.

Je voudrais parler comme un poète pour faire apparaître tout ce qui a disparu. L'Autre derrière le mur que lui dressent nos frontières de papier et de larmes, les femmes dans ma langue qui les a effacées et les écrase toutes les fois qu'on refuse de me dire ce que je suis et que l'on s'imagine que tuer mon sexe dans la cage historique des mots morts de vouloir amuïr le réel va me faire taire, le chant que malgré tout diffuse le vivant en pleine agonie, humains, eaux et arbres. Le langage dresse des murs de pierres bien réelles, autorise des exactions dont je souffre dans ma chair, le vivant disparaît, hors du réel. Réparer, réapparaître. Le mur s'effrite, les femmes sont égales, le vivant chante malgré tout et je l'entends. J'apparais à mesure que tout apparaît. Donner lieu à l'apparition, toujours pour moi, parler comme un poète. Pour ne pas mentir, trahir, parler comme une poétesse.

Nous disons qu'il faut parler comme des poètes pour voguer loin des terres arides des mots sans pouvoir. Mon premier pouvoir, la langue que je décide de parler. Le langage que je choisis de construire. L'écart qui se remplit entre les mots et les choses dit leur différence fondamentale et leur complice accointance. Les mots et les choses crient que rien se fait qui ne se fasse entre eux. Entre eux. Le lieu midi. Le mi-lieu.

Interstice.

J'entends ce cri, je me rencontre un corps.

Je suis quelque part où être est apparaître. Quelque part, quelque lieu qu'habiter peuple.

Nous disons qu'il faut parler comme des poètes pour habiter le monde.

Nous disons que parler c'est s'engager. Ici, engager mon corps.

Il n'y a qu'un lieu pour l'apparition.

Je suis adossée au monde. Et tout apparu chante soudain : « La bouche qui parle met en chemin le monde. »

GUYETTE LYR

Le jardin barbelé

Il a fallu entrer au jardin, entendre la grille s'ouvrir, se refermer, voir la vie se fondre au travers des barreaux et se laisser conduire. Il a fallu dire oui et sentir la poussée dans son dos, la main du fils ou de la fille appuyée à la hanche et entendre la voix qui décide, Regarde comme c'est beau, maman, comme on doit se sentir bien ici !

Il a fallu se souvenir de la beauté d'hier qui glisse au travers des barreaux de la grille.

Il a fallu entrer à l'Arche du Bien-Être, lire le nom dressé en capitales, s'efforcer de le prononcer et l'entendre grincer dans sa bouche. Il a fallu voir les mains de la Blouse s'ouvrir et se refermer et l'éclat métallique du sourire qui s'efforce, Je suis votre référente, madame Alicia, je m'appelle Germaine Tranchard, bienvenue dans notre maison.

La maison est un long couloir, les pièces se succèdent dans l'ombre qui s'obstine. Assis, debout ou allongés, les résidents meublent en soupirs, en gestes qui s'ébauchent et en murmures d'obéissance.

Tous ces regards tournés vers toi, dit le fils ou la fille, tu te feras vite des amis, maman !

Tout droit, toujours tout droit, madame, dit la Blouse, vous êtes au cœur des Pétunias, entre les Narcisses et les Roses, votre chambre est au rez-de-chaussée, vous avez le confort et le calme, tout est calme ici !

Il a fallu s'arrêter, écouter le calme et les rires d'hier se sont tus.

La chambre est bleue. Quatre murs bleus où s'enferme le monde, cinq continents à genoux, inclinés, avec un soleil fantôme et du ciel en rectangle.

Tu seras bien maman, dit le fils, la fenêtre est grande avec vue sur la cour. Tu as trois placards, dit la fille et même un hibiscus.

L'hibiscus a des yeux fixes et des feuilles acryliques, le dehors s'appuie à la fenêtre et n'arrive pas à entrer.

La sonnette est ici, dit la Blouse, il vous suffit d'appeler.

La sonnette en attente, la main d'Alicia près du fil et le désir qui croît, qui se souvient de tout. La fièvre du désir qui se tenait tapie, effleure la peau et se moque de l'usure. L'usure n'existe pas, elle fait croire, c'est tout, elle se déguise en rides par respect de la loi et de l'ordre social, par politesse surtout.

Le désir fait le mort et le voilà vivant, tapi comme une bête dans les doigts qui s'agrippent au fil de la sonnette.

Ne sonnez pas maintenant, madame, dit la Blouse, ne sonnez que quand vous êtes seule, il y aura toujours quelqu'un pour répondre.

Tu vois maman, tout est simple, dit la fille. Suffit de respecter la règle, dit le fils.

La règle est au carré, tous les carrés s'emboîtent, l'espace est en huis clos, les horloges collabo signent l'enfermement.

L'heure a sonné, madame, dit la Blouse, il faut vous dire au revoir, les accompagnateurs, les visiteurs et les familles doivent sortir.

À bientôt maman, dit la fille, À plus tard, dit le fils.

Alicia ne sent plus la pression sur son bras, les mains qui se retirent, la laissent orpheline.

À très vite, maman, à bientôt, peut-être ! À plus tard, ça dépend…

Les voix en écho, tout près de l'oreille. Une haleine oubliée, un souffle froid.

À demain si jamais, si on peut…

Le futur qui s'esquive, qui passe au conditionnel et demain qui s'échoue !

Les jours sont un tunnel qui attend la lumière, la lumière s'attarde.

La Blouse accroche des ampoules, Pas de quoi vous ennuyer, ici, madame, voyez l'emploi du temps !

L'emploi du temps clignote, la semaine décline sa pub : lundi, poterie et macramé, mardi loto, jeux vidéo, mercredi visite d'animaux, jeudi tissage et découpage, vendredi coiffure et soins du visage, samedi musculation, dimanche, méditation.

Le vide fait le plein, la volonté débande, le cœur devient obéissant.

Tout va bien, mesdames, tout va bien messieurs ?

Tout va bien.

Bonne soirée, mesdames, bonne nuit, messieurs, bon réveil, bonne journée, bon dimanche !

Chaque dimanche de visite l'espoir est un enfant. Cheveux lissés, bouclés, parfumés, souliers cirés, Alicia, Solange, Yvon, Maurice et Madeline, s'alignent dans le hall, tout près de la sortie mais la sortie s'amuse. Un pied dedans, l'autre dehors, elle jette les dés et fait la gouape. Les minutes s'ajoutent, s'enlisent et s'agrègent. À la fin l'heure avoue, la cloche du dîner sonne !

La soupe et le dessert ont le goût de l'en trop.

Vous vous habituerez, dit la Blouse, on s'habitue à tout !

L'habitude est une drogue douce, elle endort les pensées. Le cœur s'essaye, il fait semblant.

Le temps se dévide. Les gestes sont plus lents, les pas font moins de bruit, la chaise est attendue, s'asseoir c'est la vacance, le congé mérité. Les directions faiblissent.

Plus loin c'est trop loin, dit Lucile, ici ça me suffit dit Yvon, Là-bas, on verra dit Germaine, tout à l'heure, dit Maurice, après ! Alicia ne sait pas. L'après est sans figure.

Les saisons se copient et empruntent à l'hiver.

Couvrez-vous, réchauffez-vous dit la Blouse, allongez-vous, reposez -vous, ne bougez pas. !

Les jours défilent comme perles noires, Alicia s'en fait des colliers, les colliers s'étagent autour de son cou, sa respiration s'écourte.

Bougez les doigts, dit un jour celui qui s'approche.

Il s'appelle Lancelot, on le dit chorégraphe. Lancelot a des bras, le reste est incertain, les yeux d'Alicia ne peuvent pas en dire plus. Les bras donnent un espace, un petit univers dans lequel elle se niche. Avec Lancelot vient la musique et la musique est comme eau douce, une fraîcheur d'autrefois qu'elle croyait oubliée, une caresse sur les tempes et la vie bat son pouls, une silhouette l'apporte.

Le mouvement naît au bout des doigts, la tête se lève, le dos se redresse.

Je viendrai chaque jeudi, disent les mains qui se tendent.

Est-ce vrai ? Est-ce un songe ?

Chaque jeudi s'endimanche. Un plus froid que les autres et plus indifférent, Alicia demande son bracelet et sa robe de sortie. Le corps a des mémoires, des élans en attente, la présence de Lancelot est un pressant appel.

La danse forge le cœur, les os et la raison, les pas qui la respectent s'alignent ou bien dérivent mais celui qui conduit est toujours le gagnant.

Alicia s'agrippe aux épaules, les bras qui la soulèvent sont un ancien berceau. C'est peut-être la nuit, Lancelot est une ombre. C'est un jeudi sûrement, le jeudi elle s'allège.

C'est peut-être un hiver, la blancheur du grand froid, c'est l'espace infini.

Alors elle ferme les yeux et s'applique à renaître.

Loin des images

Ailleurs
dans les pays étranges,
au lointain de nos rues
là où demeurent
en bord de route
ceux retenus
d'un maigre fil
d'un souffle usé
au monde des repus
rien n'existe
aucun bonheur
que faim et soif résolues
et sur les corps
un temps apaisés
le baume
des mots déposés
ce doux baptême de l'échange

Condamnation des songes

Nous te convoquerons, génie minuscule
geôlier de mille rêves enfuis
prisonnier fou de ta mission
De toute notre âme, nos os, la chair et la peau
nous t'appellerons, génie enfermé
De nos voix nos vœux perçant les noirs honteux
les blancs épais sur les secrets
nous envolerons un cri jusqu'à ta prison
Attends
et nous t'inventerons

L'abîmée

Je la tiens par la main
la petite
que je cache
celle empêchée
déchirée le matin
où il est entré
l'autre
et encore
encore
le lendemain
ensuite
et sans fin
des mots et des membres
en elle
à tout prendre
et qu'elle ne soit plus rien

Quand je la lâche
elle remonte

soudain je suis son cadavre
puant de honte

ANNIE BARKATZ EDINGER

Rwanda

Dans les baraquements d'Auschwitz où *il n'y avait pas de pourquoi*, les hommes comme les femmes n'étaient plus debout ; ils étaient couchés les uns contre les autres sur des banquettes étroites. Leurs crânes chauves dépassaient des rangées, et le moindre de leurs os se voyait. Rares étaient celles et ceux qui parlaient un peu. C'étaient des espèces de squelettes (le regard était la dernière chose qui leur restât d'autrefois). L'hiver, le froid était glacial ; en toute saison c'étaient le typhus, les diarrhées, la terrible faim. Le jour comme la nuit, la puanteur des latrines se mêlait à l'étrange odeur de la fumée qui sortait des hautes cheminées de briques. Et le silence d'une neige épaisse ensevelissait le crime. La vie, elle, était ailleurs. Elle était l'à-peu-près, le mouvement, le changement : des métamorphoses à chaque seconde. On ne savait pas la dire mais aussi on ne cherchait pas à la dire, occupé qu'on était à tout autre chose. On babillait, on bafouillait, ce qui ne l'empêchait pas de se dérouler, au contraire. Et on se laissait baigner de quelques rayons de soleil qui vous réchauffaient, plus en été, certes, mais encore l'hiver. Tandis que là, dans le camp couvert de glace, dans le silence implacable de la terre et des cieux, dans l'impossible récit, l'imaginaire interdit, des hommes qui n'étaient plus vraiment des hommes étaient sortis de la vie.

Qui oserait marcher à nouveau sur ces terres ? Qui voudrait s'y promener ? Prier, même, y est impossible : toute prière venue de là serait refusée. Les bagues et les dents en or y ont été arrachées et fondues, les noms écrits à l'ongle sur les murs se sont effacés, les bribes de poésies récitées par quelques-uns avant de mourir se sont envolées, sans parler des photos déchirées, brûlées, où se voyaient autrefois des visages. On sait qu'aujourd'hui, là, au-dessus des charniers, certains bâtissent des maisons, font jouer leurs enfants, élèvent des poules ; c'est que leur humanité est perdue. Qui peut manger, boire et dormir sur ces terres ?

Je ne suis pas allée à Auschwitz. Je suis allée au Rwanda. Pour voir les derniers gorilles, pensé-je, massacrés pour leur viande, pour les trophées de leurs grosses mains grises et de leur face humaine, chassés pour nourrir des pillards, des hommes de guerre, des fuyards cachés dans la brousse, tués pour le bois des arbres où ils font leur nid chaque soir, pour les richesses de la terre qu'ils habitent. Je suis allée voir les gorilles de montagne qui bientôt ne seront plus.

Quand je suis arrivée à Kigali, tout était calme et en ordre. Il y avait beaucoup de monde dans la ville. Les gens étaient très affairés ; ils allaient et venaient, à pied peut-être, mais tous étaient vêtus et chaussés, et les rues étaient étonnamment propres. Il fallait faire un peu attention aux quelques voitures mais tout se passait bien. On pouvait tranquillement rêver de l'expédition vers les forêts du nord, s'avouer impatient de quitter la ville. On voulait découvrir le vrai Pays des mille collines, enclavé au cœur de l'Afrique, on voulait traverser les volcans des Virunga, près de la région des Grands Lacs. On sentait bien que pesait toujours, partout, une chape de plomb, mais personne n'en parlait. On s'occupait d'aller vers les Grands Lacs.

Dans la végétation immobile, au loin, sur les collines touffues, soudain, sans raison puisqu'il n'y a pas de vent, de grands arbres s'agitent, se balancent. Les gorilles sont là-bas. Alors, à pas feutrés, sans trop se hâter, on marche dans leur direction. Quand on est suffisamment près d'eux,

on se courbe, on se fait petit. On grogne pour leur dire dans leur langue qu'on est amis. Alors, si on a su faire, ils font mine de ne pas nous voir. Le grand mâle, le chef de la tribu, détourne les yeux, se déplace lentement et montre son énorme dos. Il s'assoit face à la vallée qu'il contemple, elle est à lui. D'une main nonchalante il attrape quelques feuilles et les mange, comme distraitement. Ses femelles font cercle autour de lui. On se tait, on n'approche pas davantage. Les grands singes (sont-ce des singes ?) s'installent pour la sieste, le gros mâle entouré de ses femmes. Les jeunes s'amusent, se chamaillent, se roulent dans l'herbe puis se couchent à leur tour. Le soleil est chaud, l'ombre bonne, il y a des fleurs aux branches. Un jeune, dissipé, ne veut pas dormir. Il se lève, vient vers nous en se dandinant. C'est un bébé qui mesure déjà un mètre, il a l'œil vif et facétieux. La mère le rabroue avec un grognement. Une minute plus tard, il récidive. Il veut nous voir de près, il voudrait nous toucher, comprendre ce que nous sommes. La mère une nouvelle fois se fâche. Alors, avant de rentrer dans le cercle, il se dresse de toute sa hauteur et, face à nous, se martèle la poitrine avec les poings : « Voyez comme je suis fort ! » Il ne reste plus que quelques centaines de gorilles de montagne. Plusieurs porteurs accompagnaient cette marche à travers les volcans. L'un d'eux, un homme haut de taille, maigre, se tenait toujours à part, totalement silencieux, le visage inexpressif. Il était entièrement mort, hors d'état de parler, seulement capable de porter. Derrière ces souvenirs de dos argentés et de jeune singe joueur, me revient chaque fois, en filigrane, la silhouette de cet homme décharné.

En redescendant des Virunga, au retour, j'ai fait une halte dans un village. Sur le seuil d'une case étaient posés des petits avions, des trains et des voitures miniatures en métal rouge et bleu. À première vue, on aurait cru des jouets, peut-être réalisés par des enfants car ils avaient quelque chose de maladroit et de naïf. Mais à mieux y regarder, on sentait en eux une réflexion, une vision d'adulte. Ils étaient fabriqués dans des boîtes de conserve de couleur, avec des capsules de bouteilles en guise de roues et du fil de fer pour les hélices. Pays des mille collines, terre sanglante, martyrisée, Afrique démunie où le moindre débris est récupéré, transformé. Parce que l'homme est ainsi : dès qu'il lui reste un filet de voix, dès qu'on le laisse être un homme, il faut qu'il invente, qu'il rêve, qu'il crée. Morceaux de plastique, vieux livres, sacs poubelles, bidons, ferraille muée en grands oiseaux maigres, bec ouvert, plumes hérissées, qui toujours avancent. Dans les décharges, sur les tas d'ordures, le désir va chercher un objet ou un morceau d'objet. On découpe, on rabote, on lime, et voici des insectes géants aux élytres noires, vertes, jaunes, haut perchés sur leurs pattes, qui racontent les peurs. Au milieu des vociférations, des pétarades de vieilles motos et du caquetage de poules affolées zigzague un jeune homme à bicyclette. Il porte une plaque de tôle sur l'épaule. Lui qui n'est jamais allé plus loin que son village et qui peine sans doute à lire, lui qui crée des avions, des oiseaux, des insectes à partir de rebuts, je l'entends dire à la cantonade quand il passe en pédalant : « L'art, ce n'est pas la beauté, c'est la force. »

Plus tard sur la route, au milieu de nulle part, j'ai vu passer un camion, un grand truck ouvert à l'arrière. Il roulait très vite si on tient compte de l'état du chemin. Il transportait des hommes debout, serrés l'un contre l'autre, ce qui les empêchait de tomber à chaque cahot. Ils étaient tous vêtus de la même combinaison orange. Il était clair que c'étaient des prisonniers qu'on déplaçait. Je leur ai fait un signe de la main, ils m'ont renvoyé tous ensemble mon salut. Le camion a filé et s'est évanoui. Je ne sais où on les conduisait. J'ai eu pitié de ces hommes, et pourtant l'ombre des crimes planait.

Que sait-on du passé du Rwanda ? De ses lignées princières ? De ses clans ? Mémoire déformée, gangrénée par nos délires. Histoire inventée par nos désirs. Monts de la Lune, sans écriture pour se défendre. Quand j'ai entrepris ce voyage, je savais qu'il y avait eu quelques années plus tôt dans ce pays un massacre. En pistant les gorilles, pendant la marche d'approche, j'avais compris, bien sûr, pourquoi le porteur avait perdu la parole ; je savais ce qu'il voyait et entendait à

chaque seconde et qui l'avait définitivement coupé du monde. Mais j'étais là pour les gorilles, je jouissais de l'épaisseur des forêts, j'essayais de ne pas buter sur les troncs d'arbres tombés au sol, de ne pas m'agripper aux ronces et aux orties géantes en me frayant un passage. Mais je savais. Mon tourment, depuis, ne m'a plus quittée : j'entends ce qu'entendait le porteur.

Près d'un million de Tutsi ont été assassinés à la machette et au fusil au Pays des mille collines, enterrés vivants, brûlés, violés, dépecés. On leur a fait subir toutes les violences que l'imagination sans fin des hommes peut concevoir. Des barrages ont été installés sur les routes pour les empêcher de fuir, on a mis le feu aux églises où ils s'étaient réfugiés, on a brûlé leurs cases, abattu leur bétail. Parce qu'ils étaient des *inyenzi,* des « cafards », des « serpents malfaisants », on devait les exterminer. Pour justifier le crime, on leur avait imaginé une histoire. Ils étaient arrivés du Nord, disait-on, il y a plusieurs siècles, avec leurs hautes silhouettes, conduisant leurs troupeaux de vaches aux longues cornes ; c'étaient des princes, des orgueilleux, des riches, des envahisseurs prêts à tout pour s'emparer du pays des Hutu. Enfourchant des fantasmes, les colonisateurs leur avaient fabriqué un passé. Ils avaient inventé un pays mystérieux, avec des ethnies rivales, les Tutsi, qui leur ressemblaient (grands, minces, des nez droits), et les Hutu, qui avaient été dépossédés de leur terre par ceux-ci et réduits à l'état de vassaux : c'était leur proposer des motifs de rancœur et de haine. Les Hutu acceptèrent d'être une race différente ; ils s'en persuadèrent et que les Tutsi voulaient les chasser, les faire périr. Ils préparèrent leur meurtre et l'organisèrent avec toute l'efficacité dont sont capables les hommes. Jour après jour, la Radio des mille collines les exhorta à prendre l'initiative, à éradiquer leurs ennemis, ces cafards, ces serpents. Alors les Hutu s'enflammèrent. Le monde était prévenu : ils allaient sortir les machettes (ce fut dit et redit par la voie des ondes). Et ils le firent. Les escadrons de la mort étaient prêts, ils se mirent au travail. Celui qu'on soupçonnait d'être Tutsi était dénoncé, les familles s'entretuaient, des mères tuaient leur enfant parce que le père était Tutsi. On entassait les morts. Mais le monde se tut. On laissa passer les meurtriers, on laissa les barrages se fermer sur les routes. On fit semblant que ce n'était rien, qu'on n'avait rien entendu et rien vu. On laissa piller, mettre le feu aux églises et tuer, même les vaches aux grandes cornes, qu'on crevait dans les champs. L'usage du mot génocide fut interdit par l'instance à laquelle il appartenait de le dénoncer. On se berça de paroles apitoyées, il y eut quelques propos confus, quelques voix jamais écoutées : ce fut un ronron de mort comme le monde en a tellement entendus. On a fait de même, quarante ans plus tôt, face au Lager. On fait de même, vingt-cinq ans plus tard, avec les Rohingya, qui font l'erreur d'être musulmans dans un pays où les autres ne le sont pas. En longues files ils marchent le long des fleuves sans manger et sans boire, ils fuient leurs villages incendiés, ils fuient les violeurs, les pilleurs, ils traversent les cours d'eau en portant sur leurs épaules les vieux et les malades qui de toute façon mourront, ils vont là-bas, dans un pays qu'ils ne connaissent pas et où l'on ne veut pas d'eux, mais où leurs aïeux vécurent autrefois. Et le monde ne les entend pas.

Dans le Mercantour, un été, je me rappelle, au refuge de L., une vache paissait toujours à part, en dehors du troupeau. Quand les autres ruminaient, couchées, l'après-midi, elle restait à l'écart, et le soir, quand le troupeau se rassemblait pour rentrer à l'étable, elle se tenait à distance. Elle fermait la marche et buvait dans les flaques du sentier. C'est qu'elle n'était pas de la race Abondance mais de la race Montbéliarde et n'avait pas l'odeur du troupeau. Les Abondance lui interdisaient de boire au lac avec elles ; sans le berger, elles l'eussent encornée toutes ensemble, éventrée. Quand cet instinct jusqu'à la mort se réveille chez les hommes, nourri par des fantasmes et par le feu des mots, ils entreprennent de tuer.

Je me rappelle aussi, à Alger, dans mon enfance, l'explosion d'une bombe en bas de ma maison. Au pied d'un arbre, un être humain (ou ce qu'il en restait) gisait, déchiqueté, mélange de tissus, de chair et de sang. Quelqu'un qu'on ne vit pas, qu'on entendit seulement, cria : « C'est lui ! », et la foule se jeta sur un homme, arabe, qui simplement passait, et le lyncha. Pendant ce

temps ma mère, sur notre balcon, était prise de vomissements : je savais qu'elle pensait que cet être humain méconnaissable, laissé mort au pied de l'arbre, pouvait être mon père.

Au Rwanda, des mots qui paraissaient tout simples, des mots sournois martelés durant des semaines sur les ondes, électrisèrent les esprits, réveillèrent les pulsions de haine et de mort. Ils entraînèrent les familles, les milices, les foules, ils assassinèrent un million de personnes. C'est dire jusqu'où les mots peuvent aller. C'est dire leur force. La parole est un feu qui couve. Elle peut tuer. Elle glisse, invisible, sous le sable, on ne la remarque pas. Tout à coup, elle éclate, elle détruit tout, celui qui parle, celui qui écoute, celui qui ne la laisse pas passer.

Je ne suis pas allée à Auschwitz. Si j'y vais, ce sera l'hiver, quand la neige prétend en recouvrir les traces. Au retour, peut-être trouverai-je la force de dire. Eux qui lancèrent *un cri de désespoir et un avertissement* : Pilecki, Vrba, Wetzler, évadés des camps… *Sonderkommandos* martyrs *au visage ravagé,* archivistes du ghetto de Varsovie qui, sentant leur fin proche, ensevelirent sous terre leur message pour que le monde sache et se souvienne, eux savaient ce que c'est qu'écrire. Ils risquèrent leur vie pour cela.

La parole est une hache, elle attend de nous le courage de dire.

Extrait de *Voyages inachevés*, recueil inédit de récits de voyage.

AGHA SHAHID ALI

Carte postale du Cachemire

Traduction de l'anglais (Inde) par Cécile Oumhani

Le Cachemire rétrécit dans ma boîte aux lettres
ma maison fait tout juste quatre pouces sur six.

J'ai toujours aimé la netteté. J'ai maintenant
un demi-pouce d'Himalaya en main.

C'est ma maison. Et je ne serai jamais
plus près de ma maison. Quand je reviendrai
les couleurs ne seront pas si éclatantes
et les eaux du Jhelum si pures
n'auront pas ce bleu outremer. Mon amour
si surexposé.

Et ma mémoire sera un peu
floue, dedans il y aura
un négatif géant, en noir
et blanc, à développer.

MICHEL LE BRIS

LES ESCALIERS DE SAM SZAFRAN

Il hoche la tête, incrédule, sourit : « Je ne l'imaginais pas si – enfin, si… » Troublé, il s'interrompt, reprend les photographies devant lui, pour en avoir le cœur net. Une brusque impulsion, le besoin de s'assurer d'un jeu de lumière sur le carrelage d'un palier l'a fait retourner au 54, rue de Seine, à l'adresse désormais mythique de « l'escalier ». Et il a peine à avouer qu'il ne l'a pas reconnu, de prime abord. Son escalier ? Il l'a regardé, fixé, dessiné heure après heure, pendant des années, depuis le palier du 6e (si l'on compte l'entresol), le regard plongé dans le vide, occupé seulement à le dessiner, jusqu'au point de vertige – pour le plus grand désespoir d'un peintre de 80 ans, logé au même étage, réalisant tout à coup qu'il avait monté et descendu cet escalier pendant un demi-siècle sans seulement le *voir* – dessiné, donc, jusqu'à le faire sien, le recréer de part en part. Et voilà, tout à coup… Je songe au poème de Desnos :

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé,
Couché avec ton fantôme…
Parmi les fantômes et plus ombre
Cent fois que l'ombre qui se promène…
Que tu perds ta réalité

Ses pastels, simplement, sont devenus au fil du temps plus réels que l'escalier lui-même, occupant son espace, se substituant à lui, l'inventant peu à peu, dans le temps même qu'il le révélait dans toutes ses dimensions, le donnait en somme à voir, comme il n'avait jamais été vu auparavant – en sorte que c'est sans doute cet escalier qu'il dessinait, rue de Seine, mais surtout l'espace où il se déployait, et à travers lui tous les escaliers possibles, de telle manière que nul peintre, après lui, ne pourra plus dessiner un escalier sans s'affronter à son travail…

Il reprend ses photos, les étale, impatient, sur la table. Et il est vrai, pour qui a pu admirer sa magistrale rétrospective à la fondation Pierre Giannada, à Martigny, que le contraste est saisissant. « Finalement, j'en ai peut-être fait quelque chose, de cet escalier », grommelle-t-il, avec un sourire au coin des yeux. Autre manière de suggérer qu'il se pourrait, en fin de compte, qu'il l'ait bien *regardé*. Apprendre à regarder autrement, c'est-à-dire à regarder tout court, n'est-ce pas le propos de toute œuvre d'art ?

Mais un tel écart, vraiment ? Il joue avec les photos, les fait glisser les unes sur les autres. Si on renonce à l'idée d'un point fixe, unique, depuis lequel s'organiserait l'espace, et si, au contraire, on se déplace sur cette hélice qu'est l'escalier, à la manière d'une caméra, et qu'on essaie ensuite de rassembler cette multiplicité sur une surface plane en suivant, par exemple, le mouvement de la rampe, on comprend tout à coup le sens de son travail. Lequel ne doit rien au hasard, ou à la seule fantaisie.

Au départ, juste une affaire de voyous, assure-t-il, retrouvant dans l'instant des airs de blouson noir. Sam Szafran, né 158 rue Saint-Martin, gamin des rues, grandi au cœur des Halles, parmi les camionneurs et les prostituées, au temps du Café curieux, rue Saint-Merri, abonné aux cours du soir, retour d'années de détresse en Australie – parisien comme on n'en trouve plus, parisien à la manière des *Enchantements* de Jacques Yonnet. « Au moins, on ne pouvait pas dire que j'avais été avarié par les études, tout ce que l'on vous apprend, des arts plastiques, sédimenté au fil

du temps, comment vous êtes supposés devoir dessiner, ou peindre ! C'est simple : je ne savais rien. » Un sauvage, avide de tout apprendre, le nez collé aux tableaux des grands maîtres. « Comment Rembrandt fait-il une oreille ? Un trou de nez ? Et comment, Chardin, une pomme ? Une pomme ! Y a-t-il aujourd'hui un seul peintre capable de nous fasciner avec une simple pomme ? » Un sauvage, oui, s'éduquant hors des chemins balisés et des modes. Un voyou des rues. Qu'il était, assure-t-il. Et qui le connaît sait qu'il l'est resté, quelque part – qu'un peu de lui rôde toujours par les rues, entre les Halles et Montparnasse. Alors, quand il s'est agi de choisir un thème… « Un thème ! Ils sont tous éculés, depuis toujours. C'est du moins ce qu'on se dit. Et puis Van Gogh peint des pommes de terre, et c'est comme si on les voyait pour la première fois. Alors je me suis emparé d'un thème, comme un voyou s'empare d'un territoire. En partant de ce que je connaissais : la ville, la rue, les escaliers. » Il rit, mais on devine la blessure encore à vif : « J'ai beaucoup vécu dans les escaliers » – souvenir d'un oncle qui avait une conception assez singulière de l'éducation. Quelques jours plus tôt Szafran évoquait le professeur Lidenbrock qui, dans *Voyage au centre de la Terre*, maintient la tête du jeune Axel au-dessus du vide, tandis qu'il lui fait gravir l'escalier d'une flèche d'église, afin qu'il « prenne des leçons d'abîme ». Lui aussi eut droit, je crois, à ses « leçons d'abîme ».

Rien qu'un thème, au départ. Et presque aussitôt, un problème. Une masse, une montagne de problèmes, qu'il ne soupçonnait pas, un infini de résonances métaphysiques, il multiplie comme à plaisir les problèmes techniques, les unes renvoyant évidemment aux autres. Car tout change, d'un escalier, selon la manière dont vous l'abordez. Vu d'en haut, il descend. Vous vous penchez par-dessus la rampe, et c'est le vide, au-dessous de vous, un puits se perdant dans les ténèbres. Vu d'en bas, il monte – mais jusqu'où va-t-il ? Chaque palier y est comme une escale, mais pour quel voyage ? Voici qu'à l'étage s'ouvrent des couloirs, dont on ne sait trop où ils mènent. Un lieu de passage, oui, mais entre quoi et quoi ? Chaque marche y figure la potentialité d'une élévation, ou d'une chute. Et le même escalier, sous la même lumière, au même instant ne peut pas être représenté de la même manière selon que vous allez le monter, ou le descendre : l'espace a une dynamique particulière selon la manière dont vous vous y projetez. Une chose, au moins, était évidente : il n'était pas représentable selon les lois de la perspective traditionnelle, point de vue central, horizon, lignes de fuite.

Contrairement à l'opinion commune, rien de moins « naturelle » que cette perspective-là, pensée, construite au XIVe siècle, véritable acte de naissance d'une civilisation où l'individu, se plaçant au centre de la création, dans la pleine clarté d'une conscience voulue souveraine, s'en affirme le maître et possesseur. À cette vision que l'on peut dire aujourd'hui « classique » s'accordait une peinture pensée comme fenêtre, miroir, découpe dans le réel, perçu depuis un « point de vue » unique, central, auquel tout devait s'ordonner selon les lois de la perspective géométrique. Que l'on s'approche du modèle, ou au contraire qu'on prétende élargir le champ du tableau, pour un effet panoramique, et cette perspective révèle aussitôt ses limites : Léonard de Vinci s'était trouvé confronté à ce problème, lorsqu'il s'était agi de représenter la très longue table de la Cène – et son choix d'une horizontale obligeait le spectateur à ne la voir que de face, depuis un point central, en « oubliant » les inévitables distorsions de la vision latérale rétinienne. Abstraite, géométrique, ignorant non seulement la courbe de la rétine, mais encore que nous avons deux yeux, balayant l'espace sur 150° degrés au moins, cette perspective-là n'est en rien « naturelle » – les Arabes, quant à eux, avaient imaginé une perspective attentive à la courbure de l'œil, les Japonais, les Chinois ignoraient également la perspective géométrique. Celle-ci avait été imaginée à partir de l'idée d'un miroir – mais que devenait-elle si, en lieu et place du plan d'un miroir, on tentait de penser l'hélice d'un escalier ?

Giacometti, avant Szafran, est de tous les artistes modernes celui qui s'est interrogé avec la plus grande intensité sur les conditions même de la vision, s'imaginant tour à tour chien, saurien, vieux caïman déambulant dans Paris, tentant sans relâche de retrouver l'innocence d'un premier regard, avant que la culture, le poids des habitudes ne viennent le former, ou déformer – de là, aussi, sa fascination pour les arts « premiers » : si ceux-là, africains, océaniens, préhistoriques, percevaient autrement que nous le réel, il n'en était pas moins, pour autant, le réel, irréductible à notre seule vision…

Giacometti, pour autant, n'en restait pas moins dans l'espace classique, mais en le poussant à ses extrêmes limites – en fixant son modèle de si près, par exemple, que celui-ci s'en trouvait déformé, pieds énormes, tête minuscule, avant d'être proposé au regard comme s'il avait été projeté à distance.

Szafran est intarissable dès qu'il s'agit de Giacometti, l'ami et le maître : « Picasso disait d'Alberto que personne, avant lui, n'avait pensé l'espace ainsi. Et cela voulait dire qu'il l'avait bien *regardé*. » Mais là où Giacometti restait immobile devant son modèle, placé au centre, Szafran, lui, enfant du cinéma, des travellings et des contre-plongées, commence à tourner autour de son sujet, en même temps qu'il le décentre – la série des portraits qu'il exécute ainsi de Jacques Kerchache, en 1971, est tout simplement étourdissante de virtuosité. Dans le même temps, découvrant la perspective arabe, il travaille à retrouver les conditions de ce que l'on pourrait dire une « perspective naturelle » – pour ne pas dire, tout uniment, qu'il invente rien moins qu'une nouvelle perspective.

Primitif, en cela, et absolument moderne. Dira-t-on jamais assez la folie apparente, l'extraordinaire radicalité de cette table rase ? Primitif parce qu'au plus près d'une vision « sauvage », dépouillée de ses conditionnements culturels. « Je m'étais mis en tête de dessiner mon escalier comme un masque dogon », dit-il – ces masques qu'il découvrait au même moment chez son ami Kerchache. Moderne, ce faisant, parce que dessinant dans sa mobilité un espace sans plus de centre, ou plutôt dont le centre (ce sujet de l'âge classique dont Foucault a si bien dit la disparition) restait vide, et dont la dynamique s'organisait selon une pluralité possible de points de vue, depuis les marges, la périphérie.

L'âge classique tenait peu ou prou le tableau pour une fenêtre, devant laquelle se tenait le spectateur, immobile, en un point donné – qu'il se déplaçât, et particulièrement pour les toiles de grandes dimensions, et les distorsions rendaient peu à peu le tableau indiscernable. Comment restituer sur une surface plane une vision de 200° – ou, pour le dire autrement, comment faire entrer le dehors dans l'espace du tableau ? Comment faire que, devant celui-ci, le spectateur puisse bouger sans que se déforme l'espace du tableau ? « Pendant cinq bonnes années j'ai été littéralement obsédé par ces problèmes de perspective. Qui n'étaient pas seulement de perspective, d'ailleurs, soupire-t-il. Plus j'approfondissais le problème du trait, plus je me rendais compte de tout ce que cela impliquait, de la couleur… »

L'abandon de la perspective classique, le décentrement du tableau, la mise en mouvement du regard n'étaient évidemment pas sans conséquence sur l'étagement des tons, la distribution de la lumière, laquelle ne pouvait plus se concevoir comme provenant d'une source unique, fixe. Bref, il ne pouvait pas, se dit-on rétrospectivement, ne pas faire du pastel son royaume. Il y avait déjà eu recours, dans sa série des « Choux », mais c'est ici, véritablement, qu'il en déploie toutes les possibilités – en les réinventant, du même coup. Les techniques s'en étaient progressivement perdues, après que le pastel eut connu son heure de gloire aux XVIIe et XVIIIe siècles, où il était considéré à l'égal de la peinture à l'huile. Un seul fabricant artisanal est capable, à Paris, de fournir la quasi-totalité des 1 600 nuances de la palette des couleurs. Mais quelle plus belle adéquation trouver avec le trait du dessin que cette manière sèche, où le pigment s'applique sur le support sans la nécessité d'un liant

– conjuguant en somme la délectation intellectuelle du dessin et la troublante sensualité d'une peau caressée, puisque le pastel suggère le maquillage, la peau fardée, appelle pour déployer ses séductions les vélins les plus fins, les papiers les plus somptueux, sur lesquels la fleur du pastel, déposée, gardera une fraîcheur unique ? Quelle plus belle adéquation imaginer, quand le nombre infini des nuances permet de rendre de la manière la plus exacte, la plus subtile, la gradation des tons, jusqu'à rendre avec une précision quasi hypnotique la dynamique des marches de l'escalier ?

« Au bout de cinq ans de travail j'ai fini par oublier mes problèmes de perspective. Elle m'était devenue naturelle. » Un temps d'arrêt : « C'est alors qu'est arrivé le problème de la lumière… »

Il s'était endormi dans l'escalier où il travaillait, et un cauchemar l'avait réveillé en sursaut. Elle était là, devant lui. Il avait dû passer des centaines de fois devant elle, pourtant, mais cette fois… « C'était la pleine lune, et il y avait cette ombre portée de la fenêtre sur les marches de l'escalier. Comment dire ? Pour la première fois, je la *voyais*. » Il veut la dessiner, mais elle bouge tout le temps, les parties éclairées retournent au noir, d'autres apparaissent. Pour suivre le mouvement, il se met lui aussi à bouger, s'identifie à une araignée montant et descendant l'escalier, suspendue à son fil. Un choc. Et comme un renouvellement, une acuité plus grande encore de la vision. Il se fait chasseur d'ombres, traqueur de lumières, s'arme d'un polaroïd pour fixer les instants fugitifs de ces géométries fantastiques soudain projetées sur les murs, dans les verrières, dans les cages d'escalier. L'ombre, tout à la fois la matérialisation de la lumière, de ce qui vient du dehors, du hors-champ, et donne sens, forme, relief aux choses, l'ombre, qui nous assure que nous ne sommes pas des fantômes, l'ombre, projetée sur le fonds de la caverne, manifestation, disait Platon, de l'inconnaissable.

Il s'empare d'un gros livre, qu'il feuillette, rêveur : ses polaroïds. « Les ombres portées ! Regarde : on y trouve tout. Brancusi… Il y aurait un livre à faire, à partir de ces polaroïds. Un livre sur la lumière. Un autre sur la perspective. Et puis un autre sur la couleur… »

Un jour, il a entrepris de saisir ces ombres portées, ces instants de lumière depuis la porte de Vanves jusqu'à Malakoff. Et il attend le moment, qu'il choisira, où, appliquant les mêmes procédés de déploiement de l'espace que pour ses escaliers, il mettra bout à bout ses polaroïds. 80 mètres, au bas mot, estime-t-il. Et quel thème alors ce sera pour lui, gamin des rues : tout l'espace urbain !

C'est un monde qui vient, alors, un monde qui s'anime, tandis que l'espace se creuse, se tord, s'organise en échappées, comme autant de fenêtres, de groupes de motifs projetés dans la périphérie, l'espace qui s'agrandit, s'ouvre continûment, autour des rampes d'escaliers, grands paraphes, véritables coups de fouet qui électrisent, dirait-on, l'espace du tableau, lui donnent son rythme, son mouvement, devenus dans leurs déroulés, leurs syncopes, leur claquement final de véritables calligrammes, lignes d'équilibre, aussi, hantées par le vide, sous elles, le risque couru, dans leur élan même, de la chute, ne trouvant leur intensité qu'à être toujours au plus près du dérapage fatal, poursuivant à chaque fois le rêve de ce que le moine Shitao disait « l'Unique trait de pinceau » qui à lui seul résumerait le monde, si semblable en cela au *Witz* des Romantiques allemands, ce foudroiement, cet éclair d'éternité qu'ils traquaient dans l'instant : l'incandescence d'une pensée voulant aller à l'extrême de son pari, trait d'esprit, esprit comme trait, esprit comme flèche, pointe aiguë, dans les aphorismes de Baader ou de Novalis, et tout aussi bien trait de crayon, trait de fusain sur la surface d'un papier – leçons d'abîme, en somme, au péril du vertige, et fantastique déploiement me semble-t-il, de cette ligne tendue, sur laquelle il dessina jadis l'équilibriste Philippe Petit, en une série de fascinants portraits, si proches, en ce qu'ils mettent en jeu, des vertigineuses improvisations du pianiste de jazz Bud Powell, non pas le jeu d'un virtuose à la Tatum s'amu-

sant et amusant la galerie de sa virtuosité, mais le risque pris, au bord du chaos et du silence, la recherche, presque, de la chute dans ces grappes de notes éclatées, cinglantes comme des gifles, d'un artiste foudroyant-foudroyé, au bord de la folie. Et je n'oublie pas qu'une rampe d'escalier se dit aussi « garde-fou »…

Vers 1984-1985 il arrête le pastel. « Je n'avançais plus. » Depuis quelque temps, il dessine les plantes de son atelier. Simple exercice de style, se dit-il, inspiré de la méthode mnémotechnique de dessin d'un des maîtres de Rodin, Lecoq de Boisbaudran : il s'oblige à un tracé direct, sans retouche. À chaque dérapage, il déchire, recommence, sans trop savoir pourquoi. Les feuilles s'accumulent, il tourne les plantes en tous sens, tourne lui-même autour d'elles. Et c'est comme si la prolifération du végétal l'envahissait peu à peu, montait à travers lui. Cette transmigration hallucinée de la matière aveugle, au long des racines, des tiges, des nervures jusqu'à son éclatement en gerbes de feuillages, comme aspirées là-haut par la lumière, et puis ces retombées, propres aux philodendrons, comme de longs cheveux bruns, voilà qu'il les rêve en grands panneaux, en murs de plantes. Comme si au vertige, à l'angoisse du vide, répondait tout à coup la prolifération végétale – au risque de s'en trouver submergé, étouffé.

Se pose aussitôt un problème de format : « Au-delà d'une certaine taille, un pastel devient intransportable, du fait du poids du verre. » Et c'est ainsi, tout à son idée, qu'il va se risquer à l'aventure de l'aquarelle.

Il n'est pas aquarelliste-né, comme son ami Raymond Mason. Et il y a quelque chose de littéralement fou, en tout cas d'héroïque – certains ne manqueront pas, alors, de le lui dire – parvenu au faîte de sa technique, devenu le plus grand spécialiste vivant du pastel, presque son (ré)inventeur à l'ère moderne, dans ce pari de tout risquer, pour recommencer ailleurs, et autrement. « Je n'avançais plus » – et il faut y voir aussi le refus de s'absorber dans sa trop grande sûreté technique, la volonté de garder ouvert le champ de ses questionnements, de se remettre en jeu.

Une aventure, oui. Dans le foisonnement du végétal s'impose l'évidence d'un ordre, de troublantes analogies avec le mouvement hélicoïdal de ses escaliers : « La tige, qui s'enroule en grimpant, les branches, les nervures du feuillage… J'avais toujours plus ou moins pensé mes escaliers comme des métaphores de plantes, avec la rampe, les marches, les paliers, le mouvement ascensionnel, la dynamique spatiale… » Mais il faut tout apprendre, ou plutôt tout découvrir, d'une technique d'aquarelle qui serait adéquate à son projet. L'œil de Szafran s'allume, son visage se plisse de plaisir, et l'on dirait alors quelque alchimiste, enfermé dans son laboratoire, derrière ses cornues, ses brûleurs, ses éprouvettes, chuchotant ses secrets au visiteur élu. Au fond, c'est cela qui le met en joie, cet état de recherche, la découverte d'une technique subtile, résolvant tout à coup un problème sur lequel il butait. De toute évidence, la pratique occidentale de l'aquarelle ne pouvait rien lui apporter – il fallait, là encore, tout reprendre à zéro.

Il agite ses pots, me montre ce qu'il appelle ses « élevages d'eaux », une dizaine de godets, comme une gamme, d'une eau pure d'abord, puis d'une autre engraissée d'une goutte de fiel de bœuf, et ainsi de suite, de plus en plus chargées de gras. « Sais-tu que plus l'eau est sale, plus tu obtiens des couleurs pures ? » Il se penche, joint le geste à la parole : « Si tu prends un bleu de céruléum et un jaune citron, par exemple, et que tu les mélanges avec une eau pure, tu obtiens du vert. Mais avec une eau grasse, les couleurs, au contraire, se dissocient, avec des irisations incroyables quand elles sèchent. En procédant ainsi, on peut décomposer les couleurs "normales" en une myriade de variations. » Là-dessus, ou sur la manière, en fixant la poussière, d'obtenir des blancs plus intenses, il est intarissable. Et ne cache pas le choc que ce fut, pour lui, de découvrir qu'à procéder ainsi, il retrouvait des techniques orientales dont certaines s'étaient perdues, ou disparaissaient – de toutes les dis-

tinctions qu'il a pu recevoir, celles de l'école des beaux-arts de Hangzhou sont sans doute les seules qui lui importent, qui le reconnaissent, là-bas, pour un maître.

« En travaillant ainsi, on arrive à des choses impossibles au pastel. » Et il est vrai que le résultat est époustouflant. Non seulement ses grands philodendrons, au feuillage comme sculpté par la lumière, et le jeu d'opposition-résonance avec la personne assise sur le banc dessiné par Gaudi – il y aurait tout un chapitre à écrire sur la ligne serpentine comme signature de Szafran et ce qu'elle retrouve de la « ligne de beauté » si chère à Hogarth, elle-même inspirée de la danse des anges sur la colline qu'imaginait Milton dans son *Paradis perdu* – « *mazes intricate, eccentric, intrevolv'd, yet regular then most, when most irregular they seem* » –, et plus encore peut-être du moulinet de la canne de Tristram Shandy, où Laurence Sterne voulait voir le chiffre même de cette « œuvre de sagesse et de folie mêlée » qu'est l'aventure humaine, ce mouvement si compliqué décrit par la canne du héros quand il veut disserter sur la liberté humaine, « ligne de fantaisie » que Sterne prit grand soin de reproduire dans son récit et que Balzac, plus tard, placera en exergue de sa *Peau de chagrin* – non seulement ces luxuriances végétales, donc, mais ses escaliers, de nouveau, ouvrant sur des espaces de plus en plus vertigineux, où l'on dirait que c'est la ville entière, l'espace urbain qui vient peu à peu s'inscrire, dans des arabesques d'une folle rigueur. Et lui, incorrigible : « Mais la fleur du pastel pourrait y apporter une fraîcheur impossible à obtenir autrement. »

Depuis quelques mois il s'est remis au pastel, et s'étonne lui-même de son aisance : « Après quinze ans d'aquarelle ! Et c'est comme si j'avais arrêté avant-hier. » Il s'est mis en tête de réussir l'impossible, de conjuguer dans ses tableaux le sec et le mouillé, le pastel et l'aquarelle : « Blake parlait du mariage du ciel et de l'enfer. Eh bien ! L'eau et le pastel, pour le moment, c'est un peu ça. »

Les moyens d'y parvenir ? Nécessairement de commencer par l'aquarelle et de finir par le pastel. Mais aussi « de travailler l'eau de manière sèche » – de jouer sur les ressources des eaux grasses, pâteuses, sur le grain des dépôts, dans le fond des verres, et sur leurs irisations. Mais ce n'est rien, encore : « Reste que tout, après, est affaire de support. » Il caresse amoureusement ses rouleaux de fibre de bambou, légère comme soie, venus tout exprès de Chine. « Les papiers occidentaux ne valent rien, pour moi. Ils sont usinés, laminés, trop blancs. L'ocre du bambou rend les couleurs plus belles, infiniment… » Mais les fibres, légèrement rugueuses, sont également poreuses, il faut donc au préalable les doubler d'un Ingres extra-léger. Puis finement encoller d'une mixture à base de colle de poisson la face des fibres qui sera travaillée ensuite à l'aquarelle. Un travail de funambule : « Impossible d'éponger la feuille, tout doit être réussi du premier coup, sinon c'est à jeter. » Quand le travail à l'aquarelle est achevé, comme la feuille de bambou se trouve fripée par l'eau, il faut la tendre sur un support. « Et c'est seulement alors qu'on peut travailler au pastel. Ça tient, et ça donne des lumières incroyables, qu'on ne pourrait pas obtenir autrement. »

« Les autres parlent, moi je travaille. » Cette phrase de Picasso, il aurait pu la faire sienne, depuis longtemps. Car, de fait, il travaille. Pendant que le milieu, lui, bruisse de querelles, de ragots, de bavardages. Il travaille même beaucoup, s'enfouit dans son atelier (dont Jean Clair a pu dire joliment qu'il tenait de la forêt hercynienne), reprend inlassablement ses thèmes, les déploie jusqu'à y faire entrer tout le hors-champ, autrement dit le monde entier, creuse, à la manière des mineurs d'E. T. A. Hoffman, jusqu'à ce qu'il ait tout exploré, tout épuisé, de ce qui l'occupait. Et puis, comme Picasso, bien sûr, il parle. Beaucoup. Converser avec Szafran est un plaisir rare, tant son goût littéraire, cultivé avec une liberté d'autodidacte, est quasi infaillible, qui lui fait aimer également Gustave Le Rouge et Raymond Roussel, les Romantiques alle-

mands et Jack London – il y aurait un autre chapitre à écrire sur la troublante similitude de démarche de Roussel et de Szafran, plus un autre pour montrer à quel point celui-ci, que l'on dit parfois « réaliste », est au contraire l'héritier fantasque du grotesque, du baroque et du romantisme noir. Un plaisir quelque peu exténuant, parfois, tant il a l'art, là aussi, de la ligne serpentine, des digressions, des parenthèses, des chemins de traverse, qui ne sont pas sans me rappeler les récits, interminables, improbables et homériques, de certains loups de mer de mon enfance, si adroits, cramponnés à leur verre, à vous mener au bout du monde – avant de fuser en gerbes de bons mots, coq-à-l'âne, traits d'esprit, aphorismes : il ne fut pas pour rien l'ami de Cioran et de Topor. Et un plaisir redoutable, aussi : se faire passer pour un idiot, ou carrément un monstre, aux yeux d'un imbécile est une délectation qu'il se refuse rarement, et comme le milieu en compte, d'imbéciles, une proportion que l'on s'accordera à reconnaître nettement supérieure à la moyenne nationale, cela ne lui a pas valu, on s'en doute, que des amis.

« Les autres parlent… » Tout bien réfléchi, il ne ferait pas sienne cette phrase que j'allais lui prêter. Pour cette simple raison que les autres, dans le fond, il s'en fiche. Non par l'effet d'un quelconque mépris, mais simplement parce qu'il s'est choisi, dès de départ, et s'y est maintenu, à l'écart.

C'est bien sûr cet écart qu'on ne lui pardonne pas. Son obstination à fuir vernissages et cocktails, tous ces lieux où il faut se montrer. Son peu d'entrain à accepter reportages et entretiens. Son refus de parler de son art. Et cette obstination à poursuivre son chemin, année après année, dans une indifférence totale aux modes et aux courants. Du coup, il y a aujourd'hui un « problème Szafran ». Le silence du milieu et des institutions – ou d'une partie au moins du milieu, qui n'aura jamais si bien mérité ce nom – à l'occasion de la grande rétrospective de la fondation Pierre Giannada, à Martigny, puis chez Maeght, à Saint-Paul-de-Vence, s'est fait assourdissant, quand son œuvre, malgré tout, s'affirme comme une des plus importantes de ce temps, que les plus grands collectionneurs se disputent ses toiles, que de plus en plus de voix s'élèvent pour reconnaître l'importance, exceptionnelle, de son œuvre. Mettre Szafran à sa véritable place, reviendrait, pour tous ces bavards frappés devant lui de mutisme, à se mettre à la leur – en regard, fort modeste. On comprend que la chose leur soit difficile…

Qu'on évoque le sujet, et il hausse les épaules. « Je suis un survivant. Un miraculé. J'ai échappé, enfant, à Drancy, au Vel' d'Hiv'. Alors que presque toute ma famille a été exterminée dans les camps. Alors… Ce qu'on refuse de comprendre, c'est que je n'ai pas le souci de faire carrière. Je m'en fous, vraiment. Et je ne suis définitivement pas un homme de groupe. Yves Klein voulait m'embarquer dans cette histoire d'École de Nice. Non. Être à la mode… et, d'ailleurs, quelle mode ? Par définition, elles passent. Non, c'est un souci d'adolescent, cela. Mais ça devient dangereux, quand ça dure. »

Seul compte son travail. S'il pouvait, insiste-t-il, il ne sortirait jamais de son atelier. Tout juste finirait-il ses tableaux – « À quoi bon, si j'ai trouvé la solution au problème qui se posait ? » Son vrai bonheur, c'est la recherche. Et s'il pouvait, surtout – il me regarde, sourit, prend son air irrésistible de sale gosse – il fuirait comme la peste même cette obligation d'avoir à exposer.

Il revient à ses collections de polaroïds. Il lui reste tellement de choses à explorer, tellement de thèmes ! Volubile, soudain, il évoque son trajet photographique de la porte de Vanves à Malakoff, le long travelling d'Orson Welles au début de *La Soif du mal*, s'enthousiasme devant l'art subtil des focales du maître américain, rêve à ce que donnerait le déploiement sur un tableau d'un pareil travelling. Le cinéma ! Voilà bien un thème qui n'a jamais été vraiment traité. Et pourtant, n'a-t-il pas formé notre regard, comme aucun autre art, peut-être, en ce XXe siècle ? Il avait commencé à travailler sur ce thème vers la fin des années 1960, et songe à quelques idées nouvelles

sur la manière d'y revenir, qu'il lui tarde de mettre à l'épreuve. Et puis la ville. Le paysage urbain. La voiture. La voiture ! N'est-ce pas incroyable qu'on ne s'y soit pas intéressé ? « Tu sais qu'en 1958, avec Yves Klein, Tinguely et Vallorz, on s'était mis en tête de construire une voiture pour les 24 heures du Mans ? Elle avait explosé juste après son départ. » Une seule chose l'inquiète : le temps. Le temps, qui toujours manque. « C'est comme un puzzle, qui se met en place lentement. Mais si lentement ! Peut-être n'arriverai-je à maturité que le jour de ma mort… »

Il revient à Picasso, qui l'épate toujours autant, et à Giacometti, répète après lui : « Je n'ai pas de problèmes existentiels, juste des problèmes d'optique » – mais en eux, bien sûr, c'est tout un monde, notre rapport même au monde, le sens même de la création qui se trouvent mis en jeu. Picasso, Giacometti, avec lesquels, créant, il ne cesse de dialoguer. Au fond, sourit-il, je suis l'enfant bâtard de Picasso et de Giacometti. Il éclate de rire : « La question est de savoir qui est le père, et qui la mère. » Picasso, Giacometti – et qu'importe le reste, du coup ? Les autres parlent, lui travaille. Et quand l'écume s'en sera allée, d'une époque acharnée à en finir avec tout art, à en nier le rôle et le sens, à le réduire à la futilité de simples produits, il restera comme un des très rares à avoir maintenu vivante l'aventure de la peinture, démontré d'œuvre en œuvre ses puissances, encore, d'enchantement.

Ce texte est né de multiples conversations avec Sam Szafran, qui l'a relu dans sa version finale, à l'occasion d'une exposition au Musée de la vie romantique, en 2000, présentée par Daniel Marchesseau.

ICI, ON LUTTE CONTRE LE P
les mille et une tendances du mo
de libération des femmes...

Filles de mai

PHOTOGRAPHIES DE **CATHERINE DEUDON**

TEXTE DE **JORGE AMAT**

JORGE AMAT

Filles de mai

Que reste-t-il aujourd'hui des années 1968-1971 ?

Comment l'imaginaire collectif a-t-il intégré, génération après génération, cette période si récente de notre histoire et déjà si lointaine ? C'est d'abord cette question qui m'est venue avec le cinquantenaire.

Anniversaire après anniversaire, on ne cesse de redire l'anecdote, de rappeler les mêmes dates cultes, 22 mars, 3 mai, 10 mai… de revisiter les mêmes lieux cultes, Nanterre, la Sorbonne, l'Odéon, Boulogne-Billancourt, Vincennes… de représenter les mêmes stars, étudiantes, politiques, syndicales… La fiction est en place, figée, immuable, quelques mois d'un passé révolu qui ne sont plus qu'une parenthèse, de moins en moins enchantée ; la légende a pris le pas sur l'histoire, avec ses effets de récupération, de mutation, de trahison aussi.

Comment en parler aujourd'hui, revisiter la vieille antienne avec un autre regard, éclairer les mêmes événements d'enjeux bien actuels dont on a peut-être oublié, dont on est en train d'oublier, qu'ils sont nés de ces événements ?

Faire un devoir de mémoire déjà nécessaire.

Il y a plusieurs façons d'analyser une période historique, surtout pour un documentaire. On peut prendre les rushes existants sur le sujet, faire un montage chronologique puis dégraisser l'ours jusqu'à ce que l'on arrive à une narration cohérente. Moi, ce dont j'ai envie, c'est voir comment et pourquoi certains événements, certaines images, sont parvenus à rester dans notre inconscient collectif et marquent, scellent une légende, des idées reçues et même le besoin de mythification d'une période idéalisée. Les années 1968-1971 regorgent de tout cela, les archives, images, mots d'ordres, les affiches, les personnages principaux, tout cela s'est amassé pour fabriquer un genre de monument où chacun trouve son credo, sa philosophie ou même une idée de paradis, d'utopie réalisée. Comme disait Raymond Aron : « Une révolution introuvable », ou dans un autre texte : « Les Français, depuis

Double page précédente : *Banderole, 8 mars 1980.*

1789, magnifient toujours rétrospectivement leurs révolutions, immenses fêtes durant lesquelles ils vivent tout ce dont ils sont privés dans les périodes normales et ont le sentiment d'accomplir leurs aspirations, fût-ce dans un rêve éveillé. »

L'histoire que nous racontons commence avec la création du mouvement du 22 mars et s'achève trois ans plus tard. Les principaux événements sont retracés dans leur chronologie par le prisme de celles qui y ont pris part et servent de trame au récit. Mais c'est la parole des intervenantes qui organise le déroulement du film. Le principe même du projet est de faire revivre mai 68 comme une addition d'aventures individuelles dans un destin collectif. À l'intérieur de la trame chronologique, en racontant leurs parcours personnels, elles nous ramèneront dans le contexte des années 1960. L'engagement des filles de mai nous éclaire encore aujourd'hui sur l'importance de ce qu'elles ont vécu il y a un demi-siècle.

Je n'ai pas voulu faire un film sur ces années, mais scénographier le souvenir de ces femmes de tous les milieux sociaux, ce qui a été important pour elles, ce qui les a marquées et comment cela a changé ou non leur vie. Le plus notable pour moi aura été de constater que cette période a davantage bouleversé la vie des femmes que celle des hommes. Pour une majorité, la rupture avec le milieu familial a été radicale. Elles ont vécu plus intensément ces moments, avec cette curiosité au quotidien, cette soif de vie et de liberté.

Elles l'ont vécu au présent, sans se projeter, disent-elles, ou bien moins que les hommes, dans des rêves de grand soir et de révolution.

C'est la singularité de cette parole que j'ai voulu montrer, essayer par le montage d'organiser un dialogue entre ces voix qui se répondent, se complètent et révèlent les motifs d'une autre histoire.

Filles de mai. Voix de femmes, de 1968 au féminisme, film documentaire de Jorge Amat, Utopiart films, 2019.

Doubles pages suivantes : *Première manifestation pour le droit à l'avortement, 5 000 manifestantes et manifestants, 1971 – 50 000 femmes dans la rue pour le droit à l'avortement, 1979.*.

DE MILLIERS DE F
PAR AN VICTIMES D
AVORTEMENT CLAN
DESTIN EN FRANCE

GLAC
BLOIS
infâme

KE
TUIT

Mohammed Khaïr-Eddine
Le temps des refus

Dossier coordonné par Guy Dugas

« Créer le chaos », puis s'y épuiser…
Sur la poétique de Mohammed Khaïr-Eddine

En 1987, après son retour inattendu au Maroc à l'invitation du roi Hassan II, j'eus l'occasion d'inviter Mohammed Khaïr-Eddine (1941-1995) à des rencontres littéraires que l'Institut français, l'université et le CPR de Meknès m'avaient chargé d'organiser sur le thème : Maroc, imaginaires de langue française.

Lors d'un entretien en marge de ces rencontres, comme je lui faisais remarquer combien son retour au pays l'avait, selon moi, conduit à une écriture plus conventionnelle[1], il me répondit qu'il avait conscience de cette évolution, qu'il ne parvenait plus à écrire de la poésie depuis des années : « *Mes préoccupations actuelles portent davantage sur le roman que sur le poème proprement dit […], même si cela ne m'empêche absolument pas d'accorder la plus haute importance à la poésie, je ne publie un véritable recueil poétique que tous les dix ans. Je n'ai publié aucun recueil depuis 1981 et je ne compte pas en publier un avant deux ou trois ans. Je travaille plutôt à un roman, mais c'est une autre histoire.* »

Puis il ajouta : « *Moi qui n'attendis jamais rien de la terre et du ciel, j'ai d'abord voulu écrire en profanateur, écrire pour créer le chaos.* »

Nous étions alors huit ans avant sa mort. Seuls suivirent de manière anthume les poèmes de *Mémorial* (Le Cherche Midi, 1991) dans lesquels Marc Gontard perçoit un net déplacement de la dynamique du poème[2].

1. Voir ci-après la contribution de Marc Gontard. À cette époque, ma remarque portait sur *Légende et vie d'Agoun'chich* (Seuil, 1984) et les deux textes que l'écrivain avait donnés à l'occasion de notre manifestation.

2. Marc Gontard, « *Mémorial*, le désordre des sens, l'ordre du poème », Francofonía, no 2, 1993.

« Un langage neuf »

« *Créer le chaos.* » Qu'a voulu dire Khaïr-Eddine par cette expression ? Dans le domaine de l'astronomie, le chaos désigne un état pré-cosmique de confusion et de désordre ; dans celui des religions une in-signifiance ontologique. Dans *Le Moi étrange*, Marc Gontard affirme au sujet de cette œuvre transgressive : « Rarement un écrivain maghrébin de langue française aura mis en œuvre un vocabulaire d'une telle richesse et d'une telle étendue dans une plage d'utilisation aussi étroite. »

Richesse provenant des termes rares et des néologismes que le poète affectionne. À Michel Hennebelle qui l'interroge sur la variété de son lexique, il avoue : « *Je ne recule pas devant le néologisme* » – quant à l'étendue, elle tient aux champs sémantiques très variés (bestiaire, champ tellurique, mythes cosmogoniques…) auxquels il emprunte. Mais certains de ces champs, de ces termes mêmes, reviennent de manière obsessionnelle d'un poème ou d'un recueil à un autre, avec un sémantisme fluctuant, voire contradictoire, et c'est bien dans cette contradiction que réside toute l'originalité de son langage : même dans la poésie la plus avant-gardiste, l'ordre lexical suppose un minimum d'homogénéité, un semblant de cohérence isotopique démentis par les premiers recueils de Khaïr-Eddine, de *Nausée noire* (1964) à *Soleil arachnide* (1969).

Au niveau des images, la volonté de création l'emporte aussi sur celle de signification : Khaïr-Eddine use volontiers de l'hyperbole ou d'adjectifs à caractère hyperbolique (« *frénétique* », « *effréné* »), ses métaphores, souvent mystérieuses (« *soleil arachnide* »), empruntent au récit de rêve et sont utilisées de manière inattendue (ainsi celle du séisme n'est-elle pas filée tout au long d'*Agadir* avec une valeur de témoignage, comme chez les Haïtiens Dany Laferrière ou Rodney Saint-Éloi ; ni même comme au temps des Lumières, en vue de dénoncer l'ordre universel ou de mesurer la contingence de la destinée humaine).

Mais avant tout, la poésie de Khaïr-Eddine, où l'oralité prend une grande place, est d'ordre phonétique – et c'est également par la récurrence de certains phonèmes durs en [p], [t], [k], [sk], etc., que se crée la violence du texte.

« *Je voudrais forger un langage neuf ayant ressenti un déchirement* », dit encore Khaïr-Eddine[1]. Si ce « *langage neuf* » renvoie au vocabulaire et aux images, c'est aux plans phonétique et syntaxique et au niveau de ce que l'on pourrait nommer le discours poétique que l'on ressent le plus le « *déchirement* » : dans les premières œuvres de Khaïr-Eddine, l'énoncé, qu'il soit en vers ou en prose, se présente très peu comme une construction : la ponctuation, les accords grammaticaux sont absents, les syntagmes s'enchaînent sans ordre logique, tout signifié, toute référentialité bousculés, le tout aboutissant à une poétique de l'hétérogène, au désir incongru de voir :

le poème […] repu du miel blanc des tarentules et de l'albumen d'un mauvais astre
(*Soleil arachnide*, « Réquisitoire ».)

Le pouvoir d'offense

Plus que d'un pouvoir de subversion, c'est d'un pouvoir d'offense et de transgression du langage que l'on peut parler à propos de cette œuvre, un pouvoir « au moins aussi fort que celui des transgressions morales », selon Roland Barthes[2]. Cela passe, certes, par cette violence du texte dont le fonctionnement et les mécanismes ont été maintes fois étudiés, mais surtout par une défiance constante envers tous les genres – « *le roman est mort* », prétend Khaïr-Eddine dans *Moi l'aigre* –, un rejet de tous les codes, de toutes les influences et de toutes les tentations idéologiques (Khaïr-Eddine sera le premier à s'écarter du groupe de la revue *Souffles* dès que celui-ci croit trouver dans le marxisme une réponse politique au désordre culturel et social du Maroc). Il manifestera toujours une grande distance par rapport à toutes les écoles, chapelles ou mou-

1. Interview dans *Algérie-Actualité*, no 135, 19 mai 1968.
2. Dans *Le Degré zéro de l'écriture*, Barthes applique ce jugement à l'œuvre de Sade.

vements, ce qui en fait un écrivain inclassable et marginal : « *On me demande quelquefois ce que je dois au surréalisme. Je ne lui dois rien. Bien sûr, nous sommes tous tributaires, même inconsciemment, de ce qui s'est écrit avant nous. Mais le surréalisme, aujourd'hui, c'est fini*[1]. »

L'in-signifiance ontologique

Il est remarquable qu'au milieu d'un tel désordre, d'un tel chaos, puisse émerger un « je » particulièrement sensible et toujours repérable. Un « je » solitaire, angoissé, acculé, souvent menacé de schizophrénie. Abdellatif Laâbi a dit de l'écriture de Khaïr-Eddine qu'elle est « essentiellement une manière de réagir physiquement, de répondre aux différentes secousses qui parviennent jusqu'à lui et qui en font l'épicentre du malaise. Bloc enraciné et irradiant, telle est son image[2] ».

Et en effet, il n'est que de lire les titres des premiers recueils poétiques : *Corps négatif*, *Moi l'aigre*, *Nausée noire*, pour mesurer le désastre ontologique qui guette le poète.

Le roman pourrait-il constituer un refuge ? Plus que le poème qui offre naturellement, en quelque sorte, une structure chaotique, le roman est supposé structurant, organisé. Lorsque Khaïr-Eddine aborde (si peu !) le genre en 1967, avec *Agadir*, c'est – nous l'avons noté – pour témoigner, au-delà du cataclysme qui engloutit cette ville, de l'effondrement de tout sens, de toute forme. Et cela se fait dans un profond charivari esthétique.

Obsédé par l'Apocalypse, le poète ne trouve pas la lumière qui doit suivre dans l'ordre de la Création. Après avoir tenté de réagir le voilà finalement condamné à l'aporie, à l'épuisement – épuisement physique qui le mènera à une mort presque consentie, toute énonciation rendue impossible, la cinquantaine à peine passée ; mais d'abord et avant tout, à cet épuisement de l'écriture dont parle Marc Gontard.

« Créer le chaos »

Ainsi se justifie sans doute l'expression utilisée par Khaïr-Eddine lors de notre entretien. Quand le travail du démiurge est de créer à partir du chaos, son entreprise a au contraire consisté en un renversement du processus de la Création.

Au jugement de Marc Gontard, pour qui « l'écriture poétique de Khaïr-Eddine constitue une prise en charge du désordre et de la turbulence », j'ajouterai qu'à la manière de James Joyce – seul maître en qui il s'est vraiment reconnu –, le poète lui-même a intériorisé ce désordre et ces turbulences. La création ne parvenant pas à sublimer le délire apocalyptique, la volonté d'autodestruction, elle ne sert plus qu'à *dé-gueuler* à la face du monde ce « sang jaune » – un sang jaune comme la bile. Après quoi, il demeurera aphasique, estomac noué, ventre vide, tripes sèches – mort dans son écriture, sa vie.

G. D.

1. *Lamalif*, n° 5, juillet-août 1966.
2. *Souffles*, n° 4, 1966.

MOHAMMED KHAÏR-EDDINE

Tombeau de Che Guevara

La Liberté est au bout d'une feuille de papier,
Au bout d'un fusil sans lunette, au bout
D'une cartouche à blanc. La Liberté est une sangle
Qui vous tient comme un poète ou un lièvre sous l'or
Inefficace de la Lune où marchent deux hommes seuls
À l'heure des cliquetis et des condamnations.

À l'heure des trônes et des vagues, l'amour
Objecte avec une arme autrement répressive
Que la balle perdue en Afrique et qui hurle
À faire rire l'insistance des nuages et se lever
Le tréfonds des hommes redécouverts dans ce parc,
Magma d'insultes précaires et d'orgasmes avortés.

À l'heure où l'Asie souillée mordue mais pas éteinte
Par l'étreinte des fers et des moroses dentés,
À l'heure où le Vide claquemure la Terre
Ébouriffée dans son ovule où Dieu mesure sa mort
À l'heure des cyclismes interstellaires et des faunes
De kif âpre d'argent saur et de nimbes à napalm

Che Guevara réarme l'once de sang prolétaire
Que le yankee capture dans les rues et pulvérise
Avec ses songes et ses bérets cognant
À la misère militante des Amériques
Pour qui le combat est dans l'once de sang
Perdue comme une ogive dans l'enfer du passant !

À l'heure roturière sommée d'oblitérer
Cette prison d'où part le cri des insulaires :
Masques enchaînés au javelot et au fusil
Muant la malapprise vie des soleils glaireux
En Afriques concentrationnaires,
La Liberté est au bout d'une feuille de papier,

Au bout d'un fusil où le noir et le blanc
Jaunis par une bible forgée dans le cobalt
Frappent l'ennemi dans ses coffres-forts et ramassent
Les débris cancéreux des libertés niées
Salies meurtries mais se riant des ingénieurs
De la mort calme dans ses rires hallucinés.

*

Publié pour la première fois dans *Alif* (Tunis), n° 1, décembre 1971, puis dans *Expressions maghrébines*, 2006, sous la direction de Guy Dugas. DR.

MARC GONTARD

Mohammed Khaïr-Eddine,
la dernière énigme

Je me suis souvent demandé comment Khaïr-Eddine pouvait passer de l'écriture de récits comme *Agadir*, *Une odeur de mantèque*, *Le Déterreur*, où l'on trouve toutes les composantes de l'avant-garde des années 1970, nourries par l'expérience de *Souffles* : violence imprécatoire de l'énonciation, figures délirantes de l'imaginaire, outrance lexicale, désintégration des formes narratives (etc.), à un récit plus linéaire comme *Légende et vie d'Agoun'chich*, même si certaines de ses hantises se retrouvent à la fois dans la brutalité du personnage et dans la nostalgie d'une berbérité perdue. Avec *Il était une fois un vieux couple heureux*[1], l'énigme est à son comble et seule une fréquentation assidue de l'œuvre permet de reconnaître, dans ce récit posthume, l'auteur d'*Agadir*. Trente-cinq années séparent ces deux textes qui bornent l'œuvre. Lorsque paraît ce dernier récit, l'auteur est mort depuis sept ans au terme d'une longue maladie. C'est à l'hôpital de Rabat, où il est soigné pour les suites d'une tumeur à la mâchoire, en 1993, qu'en un mois, il écrit cette histoire[2]. Une écriture thérapeutique pour lutter contre la douleur qui ne lui laisse aucun répit, sinon lorsqu'il intègre, a contrario, le bonheur du vieux couple, goûtant, par l'imaginaire, aux excellents tajines préparés par l'épouse, alors qu'il lui est impossible d'avaler quoi que ce soit ! Écriture thérapeutique certes, mais encore ? Question que je me pose toujours à la relecture de cette œuvre…

On peut écrire contre la souffrance, la catharsis par la création est un très ancien remède, mais contre la mort, qui surviendra deux ans plus tard, qu'en est-il au juste ?

Une narration d'arrière-plan

Le début du récit s'écarte résolument de l'écriture pulsionnelle à laquelle Khaïr-Eddine nous avait habitués, pour nous introduire dans une narration typiquement balzacienne, avec le commentaire descriptif d'un narrateur extradiégétique qui assemble quelques éléments d'un décor emblématique de l'action à venir. Ici, une vallée du Sud marocain tombée en déshérence, où se dressent encore les ruines d'une maison, jadis habitée par un vieux couple.

Le cadre ainsi posé, le récit rétrospectif commence, à l'imparfait, temps de l'arrière-plan, par un portrait du personnage principal, Bouchaïb, dont on apprend qu'il est revenu au pays où il partage la vie simple de ses voisins, après une jeunesse plus tumultueuse, qu'on ne devine qu'à travers quelques allusions. Dans le village, où il est respecté de tous, il est à la fois *anflous* (garde champêtre) et écrivain public. Vit avec son épouse, qui ne lui a pas donné d'enfant, une retraite heureuse. Lui, entre son âne, ses visites au souk, ses longues pauses sur la terrasse à fumer des cigarettes, en dégustant son thé à l'absinthe. Elle, s'affairant dans la cuisine à lui mijoter, sur la braise du *kanoun*, les meilleurs plats, entre les soins à donner à la vache et les caresses au chat. Ils tirent un revenu suffisant, pour une existence sans grands besoins, d'un commerce qu'il a mis en gérance à Mazagan.

Tout ce premier chapitre qui fait office d'incipit est écrit à l'imparfait, sans le moindre passé simple permettant de faire démarrer le récit sur un événement saillant, selon le dis-

1. *Il était une fois un vieux couple heureux* (1993), Seuil, 2002.
2. Cf. « *On ne met pas en cage un oiseau pareil* » (*Dernier journal, août* 1995), William Blake & Co. Edit., 2002, p. 11.

positif de la mise en relief propre aux temps narratifs. Dans ce contexte, l'imparfait prend toute sa valeur de temps d'arrière-plan avec ses effets duratifs et itératifs qui figent les faits énoncés dans une sorte de passé hiératique : *in illo tempore*, il était une fois… Cette mythification du temps est d'autant plus marquée que peu de repères temporels jalonnent le passé de Bouchaïb. Lorsque le récit rétrospectif finit par se déployer en une remontée du temps où s'esquissent quelques souvenirs : une brève évocation de la résistance à l'époque du protectorat ; quelques années plus tôt, des souvenirs de la guerre de 1939, la faim, les Américains, son engagement dans les spahis de l'armée française, sa désertion et son emprisonnement ; avant le protectorat, une époque troublée où bandits d'honneur et tueurs sans scrupules mettaient en coupe réglée la région, avant que les Français ne viennent y mettre de l'ordre ; puis la décolonisation et l'indépendance avec la stagnation, l'arrogance des nouveaux riches, la sécheresse, et pour les plus jeunes, la tentation migratoire… Toutes ces évocations d'un passé chaotique sont tamisées et comme passées au filtre de l'harmonie du couple dans le cadre paisible de la société pastorale et patriarcale qu'ils se sont choisis, loin des perversions du Nord. Car comme dans tout récit mythique, il y a ici une ligne de partage entre le bien et le mal, celle qui oppose le Sud avec son ciel étoilé au Nord malfaisant d'où viennent les influx destructeurs de la modernité.

Ce choix énonciatif qui dispose en arrière-plan les éléments d'un paysage intemporel, garant d'un passé édénique, se trouve renforcé par le rythme syntaxique. Ici, nulle parole convulsive, pas de phrases nominales, ni d'interjections véhémentes pour alimenter cette « *guérilla linguistique* » des récits antérieurs. Mais une sorte de récitatif qui ajuste l'équilibre de la phrase à l'harmonie de l'espace « *sudique* » : « *On pouvait manger et passer la nuit sur la terrasse car l'air était agréable et le ciel prodigieusement étoilé ; on voyait nettement la Voie lactée, qui semblait un plafond de diamants rayonnants. En observant cette fantastique chape de joyaux cosmiques, le Vieux louait Dieu de lui avoir permis de vivre des moments de paix avec les seuls êtres qu'il aimât : sa femme, son âne et son chat, car aucun de ces êtres n'était exclu de sa destinée*, pensait-il[1]. »

Tout en retrouvant le rythme apaisé de la langue française dans un registre des plus classique, Khaïr-Eddine ne peut s'empêcher de laisser remonter, dans le texte, sa langue maternelle, le berbère tachelhit, dont l'écho imprègne le paysage identitaire, et redonne à la langue d'écriture son statut de langue seconde : la vieille voisine est surnommée *Talouqit* (boîte d'allumettes). C'est une *tagourramnte* (sainte). La mosquée, qui domine le village sur un éperon rocheux, est appelée *Timzguid n't Gadirt* (Mosquée haute). L'épouse de Bouchaïb lui prépara un couscous *n'wawsai* (orge et navets) et le Vieux reçoit un de ses visiteurs avec l'*amloun'louz* (pâte d'amande). Son épouse qui entend parler de lui à la radio d'Agadir pense qu'il est devenu un grand *anaddam* (poète, compositeur) et le futur poème auquel il songe s'appellera *Tislit Ouaman* (la fiancée de l'eau, ou l'arc-en-ciel, en berbère).

Enfin, sa première œuvre qui va être publiée grâce à l'imam de la médersa sous forme de livre imprimé, mais aussi mis en musique et diffusé sous forme de cassettes, est une épopée traditionnelle en vers, « une sorte de roman de guerre mythologique », qui lui permet de se réfugier « *dans le merveilleux pour échapper aux mauvaises influences*[2] ».

L'empreinte du temps

On pourrait croire que le temps s'est figé dans cette vallée heureuse où la communauté villageoise, unie par des liens de solidarité, autour d'un islam tolérant et humaniste, vit à l'abri des ébranlements qui agitent le Nord. Une vie paisible dans un cadre pastoral où les troupeaux de moutons et de chèvres pourvoient au nécessaire : la viande, le lait, tandis

1. *Il était une fois…*, *op. cit*, p. 11.
2. *Ibid.*, p. 136.

que les arganiers, orangers et autres amandiers apportent le superflu qui transforme un tajine en «*nourriture de pacha*». Même le voisin, H'mad, un ancien bandit, s'est converti en chasseur et vient offrir des perdreaux au vieux couple. Le temps du mythe est immobile, d'où la rareté des déictiques : «*Des années passèrent donc ainsi*[1].»

Pourtant, autour d'eux, le monde a déjà changé et la modernité qui impose l'électricité, le béton, la radio, le car et bientôt la parabole, la vidéo, les décodeurs (etc.), gangrène aussi les esprits : montée de l'impiété et de la «*barbarie financière*», exode rural vers le Nord et l'Europe où la deuxième génération connaît la délinquance et l'acculturation. Si dans un premier temps ces changements semblent sans prise sur le vieux couple, quelques modifications qui paraissent d'abord sans importance, trahissent une dégradation du mythe par la modernité et réinstalle le temps dans la vie du village. Le temps, c'est-à-dire la mort. C'est peut-être le sens de ce rêve insistant qui poursuit Bouchaïb, mais qu'il se refuse à interpréter. Il se voit grimper sur les branches d'un grand amandier pour essayer de gauler les fruits mais il faut sans cesse monter plus haut et quand il va les atteindre, il tombe dans le vide.

Alors les références temporelles, longtemps absentes dans la deixis, réapparaissent et infusent à nouveau un procès duratif dans le récit : «*Ils étaient une fois de plus sur la terrasse. L'été tirait presqu'à sa fin*» ; «*Le chat noir, mort depuis longtemps, avait laissé sa place à un autre chat, roux, celui-là*» ; «*Cette nuit-là, le chat ne dormit pas avec eux […]. Au milieu de la nuit, ils furent réveillés en sursaut par des secousses sismiques violentes […]. On apprit un peu plus tard que la ville d'Agadir avait été complètement détruite*[2]».

Le retour du passé simple, dans un récit majoritairement écrit à l'imparfait, révèle la sortie du mythe et l'entrée dans la temporalité. Dès lors, les références se font plus précises, les changements de saisons deviennent le signe du temps qui passe et les notations climatiques qui accompagnent les indicateurs de deixis soulignent le procès de dégradation de la vallée heureuse : «*L'hiver commença par des rafales de vent qui balayaient la vallée avec une violence telle que certains palmiers légendaires furent abattus comme des fétus de paille*» ; «*Une bruine persistante continua de tomber pendant des jours et des nuits après les grandes averses annonciatrices d'une saison opulente*» ; «*Après un été torride, ponctué d'orages aussi violents que brefs, qui avaient emporté les cultures en terrasse et endommagé les vieilles maison, l'automne fut calme et sans nuage*» ; «*Au début de l'année suivante, on vit errer par les campagnes et tout le long des routes des animaux solitaires chassés par leurs maîtres, qui ne pouvaient plus les nourrir*» ; «*La deuxième année de sécheresse fut encore plus terrible que la première*[3]».

Le vieux couple lui-même, insensiblement, se laisse emporter par la poussée de la modernité qui révèle l'accélération temporelle. Bientôt, Bouchaïb ne fréquente plus le souk où il se rendait une fois par semaine sur son âne, faire ses achats. Il y a maintenant un magasin au village, où il peut se ravitailler. Une minoterie s'est installée qui remplace la vieille meule domestique dont l'utilisation quotidienne, pour moudre l'orge, finit par donner des douleurs à l'épaule. Dans un colis qui arrive de Paris, le vieux découvre un transistor. Il y écoute avec plaisir l'*ahwach* qu'on ne danse plus dans la vallée depuis des années. Suivra l'achat d'un lecteur de cassettes, puis le remplacement de la lampe à carbure par une lampe à gaz, plus facile d'emploi. Bientôt, la doyenne du village décide de s'enfermer chez elle et de vivre désormais recluse, en attente de la mort. Enfin, le dernier troupeau de caprins, vendu par ses propriétaires, disparaît dans un camion. Avec lui «*le*

1. *Ibid.*, p. 53.
2. *Ibid.*, p. 62, 63 et 64.
3. *Ibid.*, p. 78, 88, 175, 176 et 183.

dernier symbole de jadis est tombé […], ce ne sera jamais plus comme avant[1] ».

On l'a compris, même si l'on cherche à résister au flux temporel, comme le vieux couple, d'abord rétif aux sirènes de la modernité, celle-ci finit par tout emporter. Plus que l'allégorie d'un bonheur paisible qui permet à Khaïr-Eddine, sur son lit d'hôpital, de tromper sa souffrance, ce dernier roman est le récit de l'inéluctable. Du temps qui passe et qui voue l'être à la mort. C'est ce que comprend le Vieux lorsqu'il redécouvre ses poèmes de jeunesse qu'il cherche à regrouper dans un recueil. Mais il a beau les relire, ces textes ne lui rappellent rien, signe de son propre vieillissement. Ce qu'il se dit tout haut. En entendant ces paroles son épouse lui demande : « *Qu'est-ce que tu racontes ?* » Sa réponse est peut-être l'une des clés de ce récit : « *Tu ne peux pas comprendre […]. Le temps est l'acteur principal de cette histoire*[2]. »

Conclure, sans conclure

On peut bien entendu voir dans ce roman, qui déroge par rapport à l'écriture de Khaïr-Eddine, une tentative de thérapie par l'imaginaire, comme je l'ai écrit plus haut, et comme l'auteur l'affirme lui-même : « *Je vivais le récit, j'habitais le récit*[3]. » On peut aussi s'interroger sur l'absence de dénouement. Car ce roman n'a pas de fin. Lui donner une fin, c'était postuler la mort. La mort du Vieux. La mort de la vallée. La mort que Khaïr-Eddine refuse encore. C'est pourquoi les dernières lignes qui évoquent l'Ecclésiaste font l'éloge de la vie dans l'acceptation du destin qui nous est assigné.

La paix dans l'assentiment, dernières paroles d'un écrivain aux prises avec la souffrance, dans un récit où même l'éternité du mythe est vouée à la dissolution.

Khaïr-Eddine a toujours été obsédé par la mort, il l'avoue dans un entretien paru dans *Jeune Afrique* : « *J'ai fait, un jour, une expérience terrible. Cela s'est passé en 1963. Tout d'un coup, je me suis dit : ce soir, je vais mourir. J'ai regardé le ciel. Il était extrêmement noir. Sitôt chez moi, je me suis étendu sur le lit. Je suis tombé dans un sommeil très profond. Le lendemain matin, je me suis levé en me disant que je n'étais pas mort. Le soir, je suis sorti de ma chambre, je passais par le patio de ma demeure et puis, tout d'un coup, le monde s'est transformé. On eût dit que les murs avaient été balayés par un souffle ardent, charriant une grande lumière. J'étais debout sur un champ de lumière, précisément, et, à mes pieds, je voyais une sorte de cadavre qui était, à proprement parler, le mien, en imagination bien sûr… Je n'arriverai jamais à oublier cette scène, ni à l'expliquer tout à fait*[4]. »

Ce rêve, énigmatique, j'ai toujours pensé qu'il contenait en partie l'explication du « *vieux couple heureux* », lorsque Bouchaïb, que Khaïr-Eddine ne peut se résoudre à faire mourir, est lui-même poursuivi par un rêve qui n'est qu'un déplacement de celui de l'auteur.

1. *Ibid.*, p. 134-135.
2. *Ibid.*, p. 180.
3. « *On ne met pas en cage…* », *op. cit.*, p. 12.
4. « Un séisme dans le cœur », dans *Le Temps des refus. Entretiens 1966-1995*, réunis et présentés par Abdellatif Abboubi, L'Harmattan, 1999, p. 15.

ALI CHIBANI

« Un poème parfois me vient comme une pierre »[1]

Ayant eu le désir de relire *Légende et vie d'Agoun'chich,* je me suis aperçu que je l'avais prêté. Et comme cela arrive souvent avec les livres prêtés, il m'a été impossible de me souvenir de la personne à qui je l'ai donné. Il a donc fallu en acheter un autre. Malheureusement, ce roman est introuvable dans les librairies, qu'elles soient indépendantes ou de grande surface. Restait la solution de l'achat en ligne qui m'a permis de trouver un exemplaire. À la réception de celui-ci, je vois tamponné le signal « Détruit ». Même en bon état, l'ouvrage a été sorti d'une bibliothèque qui n'a pas oublié de biffer au feutre noir le code-barres.

Une œuvre oubliée ?

Cette histoire est là pour nous rappeler que l'œuvre de Mohammed Khaïr-Eddine, aussi importante soit-elle, est discrète et peut-être même en voie d'effacement dans l'espace public. À qui la faute ? Ou à quoi la faute ? Aux éditeurs et libraires tentés aujourd'hui de résumer l'offre littéraire aux publications immédiates et aux classiques les plus populaires ? À l'œuvre même de Khaïr-Eddine qui, par son originalité, se rend difficilement accessible ?

L'œuvre de Mohammed Khaïr-Eddine souffre d'une autre difficulté : le manque de matière permettant l'accès au projet littéraire du poète. En plus du très peu de travaux universitaires dédiés à sa littérature, le « corbeau aux serres assez vilaines[2] » s'est rarement livré à l'exercice de l'entretien : « Khaïr-Eddine était difficilement fréquentable et interviewable[3]. » Les quelques entretiens qu'il a accordés sont traversés de tant de contradictions qu'il est difficile de tout retenir pour présenter son projet littéraire. S'il a – à titre d'exemple – assumé la part autobiographique de ses œuvres dans certains entretiens, il l'a complètement niée dans un autre.

Même avec les journalistes, Khaïr-Eddine s'est échiné à donner la réponse la plus inattendue, n'hésitant pas à qualifier d'« impertinent » son interlocuteur justement interloqué par les revirements du poète dont toute lecture par un universitaire a inévitablement ses insuffisances. La plus forte d'entre elles est celle qui essaie de rapprocher son œuvre de canons littéraires plus ou moins figés et contestés par l'auteur lui-même. Il est notamment difficile de défendre une analyse générique de la création de l'écrivain chleuh qui rejette les genres littéraires en faveur de l'exercice, voire de l'*identité d'écrire* : *« Pour moi, il n'y a pas de romans, pas de poèmes. Maintenant, il y a l'écriture. […] Qui je suis ? Je ne me le suis jamais demandé. J'écris – et puis je suis celui qui a écrit*[4]. »

Tahar Djaout, l'intercesseur

Pour accéder à l'écriture de Mohammed Khaïr-Eddine, on peut se servir de ce qu'en dit Tahar Djaout qui avoue : « L'écrivain maghrébin qui m'a très fortement marqué à un moment donné de mon itinéraire, et dont on sent la trace dans *L'Exproprié*, c'est le Marocain Mohamed Khaïr-Eddine.[5] » Dans

1. Mohammed Khaïr-Eddine, « Nausée noire », *Soleil arachnide*, édition nouvelle présentée par Jean-Paul Michel, NRF, coll. Poésie/Gallimard, 2009, p. 30.
2. *Ibid.*, « Barbare », p. 42.
3. *Le Temps des refus. Entretiens 1966-1995*, réunis et présentés par Abdellatif Labboubi, L'Harmattan, 1999, p. 9.
4. *Ibid.*, « *La littérature est une belle arme* », p. 19-20.
5. Chantal Allaf, « L'apprentissage de la tolérance », dans *El Watan*, 23 novembre 1993, p. 12.

L'Exproprié où il pratique le meurtre du père en tournant en dérision l'œuvre de Feraoun, Kateb et Dib, suscitant une mise en garde amicale de Mammeri, Djaout s'inscrit clairement dans la filiation de l'auteur d'*Agadir*. D'ailleurs, *L'Exproprié* épouse l'écriture iconoclaste, éclatée, violente et chargée d'un vocabulaire rare de l'écrivain marocain :

Ici,
à l'ombre de la
Kahéna, seule iconoclaste de notre histoire,
je dis mon anti-manifeste
et rends hommage à M.K.E. qui, le premier,
décida de jeter son sang aux latrines
et de faire peau neuve[1].

Rejet des conventions, condamnation des ancêtres et quête du renouvellement sont les caractéristiques que Djaout attribue à l'écriture de Mohammed Khaïr-Eddine qui mène sa « guérilla linguistique », dans la continuité des indépendances, pour en finir avec les vieux modèles de société, tuer « l'homme négatif » et faire advenir l'homme nouveau.

Ce que dit Djaout de l'écriture de *L'Exproprié* peut aussi s'appliquer à l'écriture de Khaïr-Eddine qui écrit sans ratures : « Tous ces écrits, sans ponctuation, je les ai écrits les yeux fermés, j'y mets un rythme, une sorte de rythme respiratoire qui ne supporte aucune rupture[2]. » La continuité dont parle l'auteur algérien est vraie dans l'œuvre de Khaïr-Eddine aussi où le rythme est torrentiel. Pourtant, le poète marocain qui se passe volontiers de la ponctuation défend une écriture du chaos et des ruptures, non dans le rythme, mais dans la syntaxe et la construction du sens : « Je m'effrite en gloutonneries et en rires vastes, très étudiés[3]. »

En vérité, il arrive même que l'auteur lui-même perde le fil de son histoire à cause des ruptures structurelles : « C'est le cas pour *Histoire d'un Bon Dieu*. J'ai mis deux ans [après avoir fini de l'écrire] pour raccorder ses différentes structures et les classer linguistiquement[4]. » Khaïr-Eddine pousse la rupture jusqu'à surprendre son lectorat par une écriture radicalement différente de celle à laquelle il l'a habitué. *Légende et vie d'Agoun'chich* et *Il était une fois un vieux couple heureux* se distinguent par une narration « linéaire » accessible. Mais jusqu'à quel point peut-on parler de rupture ?

« La nostalgie du futur »

L'absence de ponctuation dans une grande partie des textes de Khaïr-Eddine produit un rythme sans interruptions. Les pauses sont très courtes et les mots sortent comme des « balles » tirées par « salves ». Le chaos est essentiellement généré par la multiplication des figures de rupture : zeugmas, hypallages, anacoluthes, ellipses… On assiste à « une giclée de délirium[5] » avec des images hallucinées, cauchemardesques et surchargées de sens par les associations libres d'éléments souvent archétypaux sans lien naturel entre eux : « soleil inscrit au sommier de mes audaces / tes affres émeuvent les patiences résignées / caillées à même / ces anneaux d'iguane sachant que ma paume / porte toujours ses arriérés de caroubier[6]… » L'œuvre de Khaïr-Eddine n'est pas sans rappeler celle de son ami Antonin Artaud dont il a loué la personne et la poésie. Khaïr-Eddine n'a pas été fou mais il a de son propre aveu affectionné de rapporter ses rêves : « Il y a aussi *Corps négatif…* C'est un livre que j'ai écrit rêve après rêve, en trois mois. Le matin, je notais ce que j'avais vécu en dormant[7]. »

Cela laisse penser que Khaïr-Eddine est sensible à un déchirement intérieur dont l'origine ne peut pas être limitée à la violence politique oufkirienne. Si dans *Moi l'Aigre,* ce déchire-

1. Tahar Djaout, *L'Exproprié*, Éditions François Marjault, 1991 p. 63.
2. Chantal Allaf, *art. cit.*
3. Mohammed Khaïr-Eddine, *Moi l'aigre*, Seuil, 1970, p. 7.
4. « Le déchirement dans un langage neuf », *Le Temps des refus*, *op. cit.*, p. 28.
5. « Memorandum », *Soleil arachnide*, *op. cit.*, p. 50.
6. *Ibid.*, p. 51.
7. « La littérature est une belle arme », *Le Temps des refus*, *op. cit.*, p. 22.

ment s'exprime à travers des « choses qui s'invectivaient intérieurement », dans le poème, toute référence au moi creuse le malaise psychique du poète qui ne peut se décrire qu'en termes dévalorisants et péjoratifs. Mais cela justifie la violence de sa réaction : « c'est ma gueule de pipe / et de tapir […] /c'est moi que j'opprime /par ce non moins fracturé / temps d'affaires mauvaises pour l'abîme[1]. »

De fait, le « drame Khaïr-Eddine, tout l'atteste, est existentiel avant même que d'être politique, ou antipolitique – les impossibilités éprouvées concrètes d'en sortir pratiquement, tant le mensonge et la violence sont la loi de ces univers aculturés, dégoûtants, misérables ; où le père offense le fils, où le fils offense le père ; la tendresse absente ; l'hypocrisie des petits enjeux camouflés sous des poses dans les partis, les rivalités des États, les vanités, la compétition des ambitions basses.[2] » Khaïr-Eddine lui-même ne cache pas l'origine de sa souffrance : « Il y avait aussi des difficultés familiales qui m'incitaient au déchirement, comme vous le dites, et qui ont fait sortir de moi-même toute faite une espèce d'arme pouvant me permettre de me défendre à la fois contre la famille et la société[3]. »

Le drame dont parle l'auteur est celui de la répudiation de sa mère. Le poète « Mostafa Nissabouri se souvient de lui pleurant des nuits entières, à Casablanca, sur la terrasse. Les pages du cahier d'écolier qui témoignent du drame sont d'une violence à peu d'autres comparable : la violence Khaïr-Eddine est déjà là tout entière, comme texte, et sans rature[4] ».

On comprend alors que, dès *Agadir,* publié à l'âge de 26 ans après *Nausée Noire*, se multiplient « les attaques sacrilèges contre le triple pouvoir oppressif du père, du roi et de Dieu. La dérision forcenée s'associe à une écriture provocatrice, usant de toutes les possibilités de subversion du texte : discontinuités, disjonctions, fragmentation des identités, morcellement des développements, éclatement des instances narratives, irruption de l'oralité, etc[5]. »

Les mots – comparés maintes fois à des balles – ont pour cible le roi ainsi que le père, « mon futur assassin[6] » dont « les discours martelés pourrissent mon règne[7] ». Dieu, père et roi sont dénoncés comme des autorités castratrices de la volonté individuelle et collective :

> UN ÉTUDIANT
> Je sais lire et je sais écrire.
> LE ROI
> Tu ne sais rien. C'est moi qui commande.
> LES PAYSANS
> Il écrit toutes nos lettres.
> LE ROI
> Je vous accablerai d'impôts si vous ne vous tenez pas tranquilles[8].

Ces figures d'autorité, fonctionnant chacune à sa manière (violence endogène, familiale, pour le père ; violence exogène, sociale, pour le roi), sont tournées en dérision et sont destinataires des critiques du poète caractérisées par un langage fleuri, frôlant la coprolalie : « Les putains viennent en surnombre / criant / qui veut putain qui en veut cinq francs le vagin / oh ma couille oh mon pénis volé au coq roidi[9]. »

La colère de Mohammed Khaïr-Eddine renie les ancêtres car elle a « la nostalgie du futur[10] » dont elle a la mémoire. Parce que l'auteur désire un monde meilleur et surtout un Maroc meilleur, il tend de toute son énergie vers la dénonciation de ce qui empêche ce changement d'advenir.

Les textes de Khaïr-Eddine portent donc l'expression d'une subjectivité révoltée. Aussi

1. « Latérites », *Soleil arachnide*, op. cit., p. 94.
2. Jean-Paul Michel, *Mohammed Khaïr-Eddine (1941-1995) « Entre l'abîme et moi c'est un règne et je suis »*, Bordeaux, Art&Arts/William Blake & Co. édit., 1998, p. 19.
3. « Un séisme dans le cœur », *Le Temps des refus, op. cit.*, p.13.
4. *Op. cit.*, p. 18.
5. Jean-Louis Joubert, « Khair-Eddine Mohammed (1941-) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 8 juillet 2019 : www.universalis-edu.com/encyclopedie/mohammed-khair-eddine/
6. Mohammed Khaïr-Eddine, *Agadir*, Seuil, 1967, p. 97.
7. *Moi l'aigre, op. cit.*, p. 6.
8. *Agadir, op. cit.*, p. 85.
9. *Ibid.*, p. 32.
10. *« Nausée noire », Soleil arachnide, op. cit.,* p. 31.

sont-ils remarquables par le lyrisme qui les caractérise. Il est néanmoins important de noter que ce lyrisme est dénué de pathétique. L'auteur n'exprime pas sa pitié quelle que soit la situation qu'il décrit. Sa révolte est totale. Elle va contre les autorités paternelles (père et roi) et contre les victimes de l'autoritarisme paternel et étatique qui ne se révoltent pas. Elle condamne aussi les auteurs qui cèdent à la paresse des lecteurs car le salut ne peut venir que d'une « écriture nouvelle » qui permette « aux lecteurs de s'éduquer[1] ».

De la révolte à la pudeur

Tout cela change – en moins formellement – dans *Vie et mort d'Agoun'chich* et *Il était une fois un vieux couple heureux.* Un changement dans la vie de l'auteur peut être une explication à cette transformation. Après plusieurs années de vie en France, Mohammed Khaïr-Eddine rentre au Maroc sur les conseils de Léopold Sédar Senghor. La redécouverte de son pays et de son sud natal l'émeut et l'apaise : « Ce que l'on éprouve de prime abord en arrivant à Tafraout, c'est un sentiment de paix que n'entame pas la morsure vive du soleil[2]. » À cette époque, Khaïr-Eddine laisse même penser qu'il s'en veut d'avoir été si violent dans ses critiques politiques : « Quand on est en exil, loin de son pays, démolir devient un exercice facile ; depuis j'ai mûri et je reconnais que je me suis trompé[3]. »

Conséquence de cette « maturité », Mohammed Khaïr-Eddine adopte dans *Légende et vie d'Agoun'chich* une nouvelle posture, proche de celle qui est attendue par la communauté berbère de ses poètes qui doivent « comme le rapporte Ibn Khaldoun, marcher devant les combattants[4] ». Pour ce faire, encore faut-il être compris de tous.

Dans un ton apaisé, l'auteur commence son roman par une longue description de la culture berbère et du sud marocain. L'esprit torturé, celui qui nous a habitués à heurter pour éveiller, s'exprime désormais dans un rythme marqué par la tranquillité. La ponctuation est rétablie, la syntaxe classique. Le ton est toujours lyrique mais, cette fois, peu de place à la révolte et à la colère, prises en charge par les personnages. Le registre pathétique domine.

Le point de vue du narrateur n'est plus interne, il est omniscient. Ainsi, la première personne est supplantée par un « il » qui se permet par moments de s'adresser au lecteur à travers un « vous » tout à fait poli et respectueux. Cependant, ces nouveaux choix semblent être opérés par pudeur. On comprend rapidement que le « il » ou le « vous », que même sa famille ne reconnaît pas quand il arrive au Maroc avant de s'empresser de l'accueillir chaleureusement, n'est autre que l'auteur lui-même submergé par l'émotion : « J'ai parlé de moi par détachement », a-t-il expliqué dans l'émission *Apostrophes*[5] de Bernard Pivot. Le désinvestissement subjectif apparent est toutefois trahi par le champ lexical de l'émotion et les ressemblances entre les actions prêtées aux personnages et le parcours de vie de l'auteur. Agoun'chich, inspiré d'un oncle maternel, quitte son sud natal pour le nord, le village pour la ville où il ne trouve jamais sa place. Dans *Il était une fois un vieux couple heureux,* le vieux Bouchaïb suit le parcours littéraire de Mohammed Khaïr-Eddine. Si celui-ci a commencé par vouloir imiter l'Égyptien Mohammed Abdelwahab qui chantait ses poèmes, Bouchaïb préfère déclamer ses textes poétiques devant sa femme avant d'accepter – tout comme Khaïr-Eddine – de les publier. Bouchaïb répond aussi à la figure du poète tel que la dessine l'auteur. Prophète qui annonce les chaos à venir, il considère que

1. « Le déchirement dans un langage neuf », *Le Temps des refus*, *op. cit.*, p. 27.
2. Mohammed Khaïr-Eddine, *Légende et vie d'Agoun'chich*, Seuil, 1984, p. 16.
3. « Non, je n'ai pas trop changé », *Le Temps des refus*, *op. cit.*, p. 84.
4. Zineb Ali-Benali, *Assia Djebar. Écrire, entre voix et corps. Histoire de soi, histoire des siens*, Casablanca, Centre Culturel du livre, 2019, p. 55.
5. *Apostrophes*, « Autres lieux autres mœurs », Antenne 2, 8 juin 1984.

« la poésie est en elle-même une musique. Elle n'a besoin que de ses propres rythmes[1] ».

Contrebalançant ces rapprochements d'ordre biographique et conceptuel, le désinvestissement subjectif apparent est renforcé par l'objectif assigné aux deux romans. Il y a volonté de persuader le public des dangers auxquels la culture et la langue berbères sont exposées. *Légende et vie d'Agoun'Chich* et *Il était une fois un vieux couple heureux* se présentent comme des apologues qui sont, par la forme, le fond et les objectifs, différents de ce à quoi l'auteur a habitué son lecteur.

Faisant le choix de l'apologue, Khaïr-Eddine accepte les contraintes du genre. Il fait donc fi des figures de rupture habituelles chez lui et favorise les figures de répétition. Néanmoins, le changement opéré dans le style, le passage à une écriture plus classique, ne doit pas cacher que *Légende et vie d'Agoun'chich* et *Il était une fois un vieux couple heureux* abordent les mêmes angoisses de Khaïr-Eddine et ne font que généraliser des tendances d'écriture déjà présentes dans ses œuvres précédentes dont la violence du style fait oublier aux yeux du lecteur jusqu'à la pensée et aux derniers romans de l'auteur[2].

Pour preuve, Khaïr-Eddine lui-même présente *Agadir* comme un « essai politique » et, déjà dans *Le Déterreur,* on décèle cette tendance au documentaire social : « Chez nous la viande est sacrée, on ne l'approche pas facilement. On la vénère parce qu'elle est rare. Les villageois vont au souk une fois par semaine et ceux qui ont des parents commerçants dans les villes du Nord et qui reçoivent par conséquent un mandat peuvent seuls en acheter[3]. »

Dans *Légende et vie d'Agoun'chich* et *Il était une fois un vieux couple heureux*, la « nostalgie du futur » est remplacée par l'angoisse de la disparition. L'auteur craint qu'à l'avenir la culture et la langue maternelles ne s'effacent complètement en faveur de la culture occidentale introduite par la mondialisation et par la langue de la ville (l'arabe) considérée par les plus jeunes comme langue de pouvoir. L'auteur prévient contre cette disparition redoutée en faisant de son œuvre le lieu de la restitution du passé dont l'héritage pourrait être perdu. D'abord préoccupé par l'instauration du chaos dans des textes rêvés, Khaïr-Eddine est désormais intéressé par la transmission et par le rétablissement du lien intergénérationnel dans des textes pensés. Aussi, le passé resurgit à travers la légende d'Agoun'chich et la reconstitution de la généalogie de celui-ci. Quant au vieux Bouchaïb, il écrit la geste d'un saint oublié.

S'il adopte le point de vue d'un vieux marocain qui croit en Dieu et réprouve tout ce qui est contraire à sa foi, Khaïr-Eddine ignore, dans ces deux romans, la figure paternelle et la figure du roi. L'ancêtre, quant à lui, est défini avec un certain pragmatisme politique comme une légende qui ne peut permettre de vivre avec les exigences du présent : « En fait, on ne sait pratiquement rien de l'Ancêtre. […] Avant lui, c'est le néant. On sait tout juste qu'il est venu du Sahara… ça s'arrête là. Le reste n'est que pure légende. Or l'histoire, ce sont les annales[4]. »

Loin du père et du monarque blâmés, l'auteur se découvre capable d'adopter un ton laudatif. Fait notable et que le hasard ne peut pas expliquer, les louanges sont destinées à deux hommes (Agoun'chich et Bouchaïb) sans descendance, donc deux hommes qui n'ont pas accédé au statut de père.

Ayant toujours eu la même vision de la littérature qui fait de celle-ci une arme pour éduquer le peuple en quête de sa libération politique, un moyen de lutte pour valoriser la culture amazigh prise dans l'étau de la culture occidentale et de la culture arabe prônée par le Palais, il y a un réel mouvement circulaire continu dans l'œuvre de l'icône chleuh et ce,

1. *Il était une fois un vieux couple heureux*, Seuil, 2002, p. 50.
2. Dans les entretiens réunis par Abdellatif Labboubi, les journalistes n'évoquent jamais *Légende et vie d'Agoun'chich* auquel Khaïr-Eddine se réfère une seule fois. *Il était une fois un vieux couple heureux* est une publication posthume.
3. *Le Déterreur*, Seuil, 1973, p. 14-15.
4. *Il était une fois…*, *op. cit.*, p. 113.

quelle que soit sa forme d'écriture. *Légende et vie d'Agoun'chich* et *Il était une fois un vieux couple heureux* ne sont qu'un retour, sous une autre forme, de l'auteur à lui-même, particulièrement à ses colères et angoisses d'enfant berbère : « Je vis de moi-même et sur moi-même. C'est un éternel perpétuel retour et commencement[1]. » Ce « moi-même » est l'ennemi avec lequel Khaïr-Eddine a toujours voulu – en vain ? – s'entendre : « On est comme les moutons qui se battent. La seule différence c'est qu'on se bat avec soi-même avec son fantôme C'est donc moi mon rival. Je suis allé trop loin. Pour rien[2]. ».

JACQUES ALESSANDRA

Un majestueux désordre

D'abord le langage désarticulé. L'exaltant de l'œuvre.

Poèmes, romans, récits de Mohammed Khaïr-Eddine installent d'emblée la littérature dans un désordre majeur où l'écrivain prend tous les risques pour échapper au chaos qui l'habite. Une grande part de l'œuvre tire sa lumière de cet état de débâcle qui l'alimente et la déroute des chemins tout tracés du lisible. Son audace à affronter l'indicible fait le reste. Il y a une étroite parenté entre les effondrements du sens, les insécurités du lecteur et l'écroulement de la vie tout autour, partout, toujours, dans le Maroc d'hier ou d'aujourd'hui comme dans n'importe quelle autre société en perte d'humanité. Les faillites sont liées. L'une est le corollaire de l'autre jusqu'à devenir son image, son reflet, son double. Artaud n'est pas loin. L'écriture et son double. Une écriture primitive, livrée à ses instincts. Khaïr-Eddine représente la vie ou ce qu'il en reste comme elle lui apparaît, avec ses cauchemars et ses égarements, ses ruptures et ses permanences, ses promesses et ses vanités, sans se soucier d'autre chose que de la conjurer à défaut de la transformer ou de la changer. Si ses ouvrages brouillent souvent les frontières du genre et du langage, c'est pour mieux s'en affranchir, en conformité avec le délire rageur ou les excès vengeurs qui les fondent. Aucune énigme ni ambiguïté donc, sinon pour ceux qui parmi nous encore se complaisent dans le conformisme ronronnant du bien-dit et du bien-pensant. Car même s'il résiste, agace, incommode, le sens de l'œuvre est à notre portée. On le dit trop vite difficile pour s'en défaire, ne pas le voir comme le sang du taureau dans l'arène. Mais le sens est toujours un horizon à atteindre. Une salve d'émotions qu'il appartient à nous et à nous seuls de transformer en intelligence. Il faut admettre que pour celui qui a vécu le séisme d'Agadir, il ne peut y avoir de littérature ou de poésie qui ne soit confrontée à l'impossible d'une survie au cœur même du désastre. Sous les ruines la vie. L'incendie que sa poésie et ses romans allument tient assurément de ce frôlement du néant comme il tient aussi du déchirement familial vécu par le jeune poète ou de la dérive de tous les peuples errants entre famine et répression dans le mirage d'une modernité de façade. Et là le feu n'est pas près de s'éteindre. Chaque livre de Mohammed Khaïr-Eddine figure ainsi l'absolu d'un nomadisme où l'écrivain semble

1. « La littérature est une belle arme », *Le Temps des refus*, *op. cit.*, p. 22-23.
2. *Agadir*, *op. cit.*, p. 142.

à « *la recherche inlassablement recommencée de soi*[1] », toujours avide du « *soleil atroce des rêves*[2] », toujours s'acoquinant de ces espaces aveugles « *chaque fois que l'homme, mon Dieu, […] effleure la lumière / Mon Dieu, chaque fois que l'homme essaye d'être soi seul*[3] ».

Ensuite le Sud. L'autre monde. Le soleil noir.

« *Cela sentait une richesse qui agaçait Agoun'chich, mais il avait compris depuis longtemps que le vieux monde était irrémédiablement englouti*[4]. » Après l'expérience de la perte, l'aventure du déracinement. L'errance du texte se met à l'épreuve de l'errance géographique, linguistique, pour enfiévrer le désir des racines dans un déni quasi permanent des frontières. Lieu natal, l'espace du Sud est lumière, source vitale au cœur de l'Anti-Atlas, lieu d'échos, de mémoire et de rites. Il éclaire, nourrit et surchauffe l'œuvre de bout en bout. Lieu fermé, clos sur lui-même, configuration d'une île où les rapports de domination se fixent et se transmettent. Autant de raisons d'en partir. Et d'y revenir car l'appel du lien tribal se gorge de cet éloignement. En tout cas raison de plus d'écrire, point d'orgue qui révèle l'intensité du sang, libère des forces originelles. Poussé par un besoin d'ailleurs, Khaïr-Eddine n'a pas vingt ans quand il quitte Tafraout, sa réserve de guerre et de paix où la culture de la terre est à la base de tout et le tachelhit plus qu'une variété de la langue berbère, une identité qui fait tout un peuple. Partir. Ce sera la ville : Agadir, Casablanca et plus tard Rabat. Les séismes se suivent, tectonique, social, politique. Et tout de suite la révolte. La poésie. Le grand exil. L'Europe. Il n'a pas vingt-cinq ans quand il quitte le Maroc du roi Hassan II pour la France de De Gaulle et de Pompidou. S'ensuivent plus de quinze ans à n'éprouver d'autre fixité que celle des moments d'écriture. Mais dans l'œuvre, le Sud n'a rien d'un simple décor ou d'un témoignage de principe. Il détermine un théâtre intérieur, un paysage mental, une double réalité – encore Artaud – concrète et mythique, pétrie de cette passion convulsive qui fait toute la beauté d'une âme. Le Sud agit sur l'écrivain comme un surmoi, une plénitude propre à dépasser les frustrations. Il forme le socle d'une métaphysique inépuisable où le monde, même s'il tend à son éclipse, s'ouvre à la poétique de l'écho pour rappeler à l'exilé de « *relever la tête et d'armer / un sang neuf, bien cargué, voile au vent*[5] ». Le plus étonnant est son effet apaisant sur l'écriture. Si la réalité-fiction décrite reste empreinte de violence et de cruauté, le texte pour le dire est moins découturé, moins gagné par la subversion formelle, comme si un ordre ancien prévalait et commandait une cohésion ragréée. Mais attention : cohésion qui tient à la manière n'est pas forcément cohérence qui relève du sens. C'est le cas pour *Légende et vie d'Agoun'chich* (1984) et surtout pour *Il était une fois un vieux couple heureux*, le roman posthume où l'apaisement est manifeste. Ça l'est moins pour *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants* (1978) et qui sous des allures d'autobiographie entremêle à l'envi narration, fiction, description réaliste, théâtre et poésie. Contrairement au Nord lié à l'exil et à un présent sans futur, un présent négatif à l'*odeur de mantèque*, titre du roman acerbe sorti en 1976 sur l'émigration, le Sud lui, reste chevillé au passé et à des images de pulsions-répulsions, un peu comme la terreur et la pitié qui inspirent le personnage central du *Déterreur*.

Car savons-nous bien ce qui nous attend quand on lit Khaïr-Eddine ?

On y arrive : la conscience de l'œuvre. Les brûlures. Son invariant.

La révolte poétique va de pair avec l'entrevision politique d'un monde « *où les gens s'étripent […] et dont le corps suppure*[6] ». Dès 1966, en collaborant depuis la France avec Abdellatif Laâbi et les membres de la revue

1. *Légende et vie d'Agoun'chich*, Seuil, 1984, p. 16.
2. *Soleil arachnide*, Seuil, 1969, p. 53 ; Gallimard, 2009.
3. *Résurrection des fleurs sauvages*, p. 46.
4. *Légende et vie…*, *op. cit.*, p. 139.
5. *Résurrection…*, *op. cit.*, p. 89.
6. *Une vie, un rêve, un peuple, toujours errants*, Seuil, 1978, p. 9.

Souffles dont il est à l'origine avec Mostafa Nissaboury, Mohammed Khaïr-Eddine conçoit la parole comme un acte, une urgence. « *La nuit*, écrit-il, *un poème me vient comme une pierre / je ne tolère rien*[1]. ». Dénoncer le mal historique, condamner l'autorité, défendre le peuple, soutenir le combat des femmes sont des priorités. Le poète se sent trahi, fulmine et entend bien terroriser la terreur. L'impossible des mots devient alors possible. Rien ne l'arrête, rien ne l'effraie, invectives et provocations pleuvent, contre le père, le roi, la religion, contre toute forme de pouvoir ou d'autorité liberticide. « *Nausée noire.* » Sa souffrance, sa révolte sont surtout existentielles. Au-delà de la raison. Et l'œuvre n'en a pas fini d'être actuelle. Sa voix, son délire, ses excès manquent aujourd'hui pour débusquer l'antihumanisme triomphant dans *Ce Maroc* ou dans tout autre pays assujetti à « *l'ordre cannibale* » du monde. Poèmes et romans de Khaïr-Eddine sont à l'image de ce carnage. Comme la peste pour Artaud, ils font surgir du monde les forces négatives jusqu'à l'extinction. Une littérature de crise en somme, où l'indicible est à l'échelle du cri et l'innommable une invite à nous faire réagir. Toute une idéologie silencieuse court ainsi sous la langue et le langage pour tracer dans une obscurité parfois déroutante des galeries de sens vers la lumière. « *Mon sang noir contient mille soleils*[2] », peut-on lire dans *Soleil arachnide*. La poésie de Khaïr-Eddine n'est décidément pas une démarche intellectuelle. Plutôt une marche pulsionnelle, sauvage et solitaire, à l'épreuve des carcans. Une physique dont le désordre est la première vertu énergétique. On comprend mieux dès lors que ce type d'écrit ne soit pas évident. On ne peut espérer en capter qu'un éclair, qu'une rumeur, puis une autre et une autre encore jusqu'à former tout notre regard devant l'œuvre.

Pour une hybridation du désordre. Le double-fond de l'œuvre. Son inconscient.

En lisant Khaïr-Eddine, on se rend compte à quel point le désir d'un autre monde est insatiable et la littérature un espace infini où enivrer ses marges. À cet égard, par le savoir humain qu'elle contient, les échos qu'elle répercute et le désordre artistique qui la dirige, son œuvre reste essentielle, essentiellement contemporaine. Elle est avant tout, faut-il le répéter, la recherche épouvantée d'une terre d'harmonie dans un univers de ruines. Avec le paradoxe de vouloir y parvenir en menant ce que l'auteur lui-même appelle une « *guérilla linguistique* » contre tout ce qui mutile. Au fond, à l'inverse de tous les « voleurs de feu » rimbaldiens en quête d'un monde inconnu, Khaïr-Eddine n'aspire qu'à un ordre ancien où il suffirait de creuser pour trouver de l'eau et faire jaillir la vie. « *Ici,* écrit-il, *on se contente de dire : "Le puits est tari, il n'y a plus rien. Allons-nous-en ailleurs ! En ville, il y a du travail et la vie est facile." Comme on se trompe ! Ce puits creusé par les ancêtres peut fournir de l'eau si on le creuse encore plus profondément*[3]. ». Ce seront ses derniers mots d'écrivain, d'une clarté excessive, déconcertante, tournée vers le passé. La vraie vie est fondamentalement derrière lui. Rien à voir avec une quelconque nostalgie ou une antimodernité. Non. Juste un désir fou de renaître, de revenir. Toute une part de l'œuvre peut se lire comme une poétique du retour, du recommencement, telle une ombre promettant la lumière qu'il a en lui et qu'il lui appartient de récupérer, de libérer des tourbillons du réel. La vérité profonde de l'écrivain ne se lit donc pas seulement dans la rébellion permanente qui entraîne le texte dans une « furigraphie » incontrôlable mais aussi dans les interstices d'une création apte à fondre en une image exclusive tout ce qui détruit au présent et tout ce qui construit au passé. Ordre et désordre se mêlent dans une exaltation comparable. Et si la figure publique de Khaïr-Eddine est souvent liée avec raison à celle d'un poète révolté, on se doit d'ajouter celle d'un homme obstinément libre, épris d'origine et

1. *Soleil arachnide, op. cit.*, p. 89.
2. *Ibid.*, p. 83.
3. *Il était une fois un vieux couple heureux* (1993), Seuil, 2002, p. 154.

de réconciliation. D'où les derniers écrits glorifiant le Maroc. D'où le dialogue incessant avec le Sud. D'où le pressentiment de devoir faire table rase pour amplifier ce dialogue. La confluence est naturelle. Le poète est entier. L'œuvre unique. En elle demeurent le vide du monde et son absolu, l'envers et l'endroit, son seuil et ses extrêmes.

MOHAMMED KHAÏR-EDDINE

L'enquête

… Voici mon passeport :

ROYAUME DU MAROC

Nom	?
Prénoms	?
Nationalité	?
Né le	?
Lieu de naissance	?
Profession :	rebelle
Adresse :	Juif errant

… les froids de ma chambre qui donne sur la rue, ma fenêtre qui ne ferme pas, mon livre mal tourné, mes errements, mon but, ma tête ailleurs ici quand serez-vous donc un peu moins mulet ? ma tête, ma trouvaille, mon portefeuille, et grand-père que je suis allé déterrer simplement pour savoir s'il n'a pas changé de place, la mort qui me refuse, je suis infect, l'écorce du vieil arbre maniaque, du pommier décrit, mon sang inversement ma lymphe noirâtre, sang néant, sang d'abeille, mon sang immense, mon sang sans nom, sang toujours nuit, sang étoile d'absinthe à rancunes d'épées de seigle, mauvais souvenir qui sourd du gouffre de mes larmes, sang lampant des gobelets d'affres, en sourdine sarcelle de gypse et de macule, sang tonnerre abrupt à dos d'âne comment te prendre par la barbe de l'homicide, sang autant d'îles qui craquent dans le rire du Bédouin, sang okapi galope seul dans les claques de l'ouragan, sang hôpital, sang lupanar, sang facéties d'astéries mortes de soif, cuillerée d'anophèles pour le vautour incandescent, sang mensonge, banjo sans questions à rebours tu me dessines, sang négatif, sang bacille, sang Pharaon quand le père disait poisson vole doucement entre terre et flèche, doucement le pique-nique des coccinelles, doucement cette poussée d'épopée luxuriante, sang dans tes yeux sans viatiques, sang syphilis à cran sans arrêt, sang œil du sicaire des tavernes de mes hargnes, sang sans vergogne, sang daigne éclore la lune de sable à fleur de mes poumons, sang sapajou dans la presqu'île du dimande, sang pleurote, mes oliviers du sang battent des ailes, sang gésier de poule et mes lombrics gobés fascinés, sang par l'adverse qui me tombe du bulbe, sang inflation, sang marché aux puces gesticulant, sang discutons du prix du tabac et des rosiers, sang dans l'usine rouge de mes transes, sang puant l'algue et la ruine, sang coup de poing dague de mafia lugubre, sang hantise, sang toujours seul haridelle bigle, sang tu cognes aux pourris de mes joies ancestrales, quand mes narines approfondissent l'écrit du jasmin, sang rues de Casa pendant l'émeute des étudiants, sang je t'écoute, sang je t'avertis d'une tension de millepattes, sang sinon un port s'étageant sur les bras du basalte, sang saleté, je pioche papyrus et pierre noire ma pierre noire d'instigations, sang menstrues, sang si mon frère avait surveillé la toilette des syrphes les fleurs dis-tu n'en seraient pas là, sang haut les mains, sang

Barbarie, ma pègre vraie source, mon ancienneté mal payante, sang monté des orvets en mains à serrer, indécouvert jusque dans l'hameçon du coccyx, dictionnaire de mes odeurs indélébiles, sang bidonville sans que le roi rougisse des nuits de lucioles, sang mais j'aboie chien véridique, je vide à moi seul les banques du sang, sang frénésie du sphex pérégrinant dans ce jardin où l'amitié nouait les bancs, sang saur, sang mon séisme me prend par l'orteil, mon immanence c'est le cri des buses, sang tortionnaire parasite puce et pustules, oh tragique quand par bandes les arabes tuent le chacal, sang torride, sang président, sang purger en rond l'effacement de mon nom et de ta flamme, sang me laisse une ombre, j'ai l'œil fermé depuis le mythe, mauvais tambour tu n'as pas dit ton mot de forge et de jaunisse, sang mon ara de lagons en continents contre qui manifeste ce corail purulent, sang mon arsenal, sang ma pente roide, sang mieux que vivre, sang le pire des attributions, sang tant de vies tant d'abeilles, mon retour sonne, sang je te dois je te desserre va-t'en, je pâtis de tes sublimes tranchants, sang je ne sais pas, seul sang dans ce moi seul inaltérable, sang jeu navrant, tu m'engourdis de par tes jambes de lamproie, tu me démets de mes fonctions d'ange combustible, sang contre-nature, sang monnaie fausse, je m'esquive et ce n'est pas par inadvertance que le sang m'extradie, je vais aux tumultes des villes sans vrai nom, et partout je rencontre des nuages d'atomes, sur toutes les lignes téléphoniques se posent des oiseaux malintentionnés et des trombes, je ne t'adresse la parole que parce que nous demeurons inséparés, tu dis, Nous sommes inséparables, Nous sommes séparables, que je rétorque moi assermenté à l'heure même où je fus assassiné, je t'ai construit à ma décadence, selon l'adresse des pièges, sans rien omettre de la magie du Vaudou détrôné par l'Européen aux dents si affûtées, aux mains si longues, à la science de saurien souriant, le père des pères, du vieux poisson fabriqué par la vieille tarentule sacrée devant le père des pères et la mère des pères, je ne t'ai fait à la mesure de Dieu, pas érigé à la hauteur du globe, je t'ai donné ma voix, Nous sommes quittes, dis-tu, et j'objecte, je me réclame d'une civilisation de mangoustes et de cérastes anarchiques, je ne connais pas l'Asie, ouï-dire et les gros livres les phrases les rimes les coups d'État les soulèvements du cœur le sang comme un rosaire dédié aux insurgés politiques de mon sang coupant souffle et vivres à qui veut en être arrosé, bien sûr que je disparais, sang-bûcher sang-essence sang-bagarre le sang, croyez-moi je vois nettement la mauvaise conduite des sangs et des yeux leucémiques, je ne passe pas sans remarquer les barrages du sang, le sang et la sardine noire du sang, j'ai assisté à des saignées pratiquées par la nuque et le pubis, c'était sur un trône de schiste et sur le vide mitoyen du délire, la vieille fille aigrie par les travaux des champs et par tous les puits qu'elle avait creusés enfonçait jusqu'à la tête dans la pierre et riait à demi-somnolente tandis qu'au-dessus d'elle et à même elle la doctoresse dessinait le déluge, la fumée, la neige, la guerre, la mort était présente, je me disais, A-t-elle un cœur, du sang, un corps capable de me charmer ? c'était faux, la mort avait plutôt de longs cheveux gris, la mort était toute noire cheveux très pointus, la mort pas décrite, la mort du sang invisiblement tapie dans le débarras de nos tristesses, de nos foudroiements, je l'ai serrée contre mon âme, je lui ai donné mon cœur, elle en a fait un oiseau qui l'accompagne partout où elle assassine et dévêt, où elle mange et se saoule, la mort a des intentions favorables, la mort justifie sans punir et nous fîmes l'amour sacré sans que je sache pourquoi, je lui ai fait un excellent gâteau avec mon sperme et mon sang farineux, elle n'en oubliera pas mes caresses, mes reste-ne-pars-pas-je-suis-ton-époux-tu-es-ma-Grand-Élue, pas de sitôt en tout cas, elle reviendra peut-être une nuit et ce n'est pas de mes viscères qu'elle surgira, elle applaudira, me hélera oh Maître comme César, oh Hibou comme le flibustier ou la Tornade, viens que je t'empoisonne, viens que je t'habille d'une toge blanche et délirante, ah oublier, ne plus croire, aimer mourir au compte-gouttes, jalons pié-

tons automobilistes cyclistes rois marrons écrivains logiques douanes razzias, le soir ouvre les cafés, les ampoules bouffent du soleil, l'homme se gâte le foie, on me rapièce le sang, j'ai mal ou je rougeoie, on me voit courir sous les tentures et les tables en coulée de magma, j'infecte la mosaïque, je lacère les canapés, je casse les fleurs, bouche les W.-C., je ne respecte pas l'argent qui tombe des poches trouées de ces pauvres gars qui ont peur de toi, mon sang iguane, et moi toujours questionnant pesteux d'épidémie, de lunes malodorantes, de négation de tout ce à quoi on est heureux et avide de s'agripper pendant la pluie quand la houille coûte autant que le sang, mon sang vomi, mon sang qui ne va pas aux homards de deux lingots d'encens plein les moustaches et la coupe à l'italienne, mon sang qui boîte, écorne, fait vieillir, mon sang vaurien, mon sang ordinaire, mon sang tergal d'hiver où j'apprends à me cacher, à mieux compter le verglas et la grêle, mon sang trottoir, mon bâtard docile et retors, pas chien de salon pas pour dames au sourire de cuivre rouge le vrai sourire d'hélianthe c'est toi sang décent qui dérapes toujours vers les racines du désordre, mon sang lèpre, mon sang comme Saint-Just sur l'échafaud, mon sang tu trembles, mon sang tu sacres un vrai malfaiteur, mon sang tu flingues, mon sang tu as l'œil terroriste, mon sang tu as fui d'une gibbosité de main de maître empierrée, mon sang dans quoi tintent des chaînes et des vraies cloches de palais, mon sang qui passe une mauvaise après-midi et qui passera une mauvaise nuit et un lundi de rides, mon sang tu ne gagnes pas aux loteries, mon sang tu traînes ta sauce juteuse giclée d'un fond de sève d'astres égorgés sur le silex et le caroubier sur les dernières volutes du vertige et d'un renoncement remis, mon sang tu écoutes l'abîme et les vétérans qui savent bien prononcer les mots usine boîte de conserves et mandat-carte, mon sang tu n'as pas compris que tu dois faire tes ablutions comme un bon musulman, mon sang je dois crever un jour, je claque les portes de mon sang, je perds dans ses marasmes le Rubis des rubis, le Sang des sangs et le pire des pis, mon sang éditeur, mon sang je m'exile avec des tonnes de tourterelles et d'ivoire et je crie que notre monarque est un voleur, je lui prépare un plat de lentilles et de scorpions, pour mon sang te couper au rasoir en l'étripant, mon sang juif milliardaire, mon sang marocain prolétaire, mon sang qui n'écrit pas, mon sang qui soudoie le désespoir, mon sang qui engueule les nuages et les vieux arbres, mon sang qui tonnerre aimer ? mon sang d'où fusent des mouches navrantes, mon sang où se masturbe un âne célibataire, mon sang tanguant en algue, d'algue en rupture, mon sang Occident dont je garde une plaie acerbe, mon sang cueillette de jours néfastes, mon sang sans horoscope, mon sang je commence à te lire, mon sang je te livre honnêtement, mon sang va-t'en par poignées vastes, à tout casser va-t'en, ne m'explique rien, tu cadavérises ma pensée, de ma longue intrigue tu établis les statistiques dégradantes, mon sang je ne me tais plus, je te cravate, t'assomme, te chiffonne, t'encense, je te balancerai tournant, mon sang suicide de baleines, mon sang vacarme, mon sang quoi je serais une mine de soufre, mon sang poète, mon sang oriflamme, mon sang abattoir, mon sang pistoleros, mon sang écume incorporée à la pagaille des songes et des levers, mon sang par tes ascenseurs je viole les vieillards, mon sang par vertus je viole les étoiles, mon sang par tes Horus je fausse les balances, mon sang je suis ton adversaire, mon sang je ne crois pas en toi on nous a mis dans une poubelle plombée pour nous entretuer, mon sang d'où je ne viens pas, mon sang sans antécédent, mon sang coureur mon sang par étapes, mon sang congolais, mon sang plus dépravé que Tshombé le diable, mon sang boulevard, mon sang il y a des frères qui pleurent et font pleurer, il y a des neiges qui saignent et peuvent saigner, mon sang tu me hues, je ne te bande pas les yeux, mon sang meeting, mon sang si je pouvais entrer dans chacun on irait dire adieu à tout ce qui tourne, mon sang cocaïne, mon sang qui du sang ne doit à personne qu'un branlebas dansant, mon sang mêlé à toutes les affaires d'espionnage, à tous les attentats, mon

sang coiffé en despote de Babylone et de Bagdad, mon sang qui t'accentues aux rivages des nuits natales, mon sang pour qui lucioles font un texte plus pathétique que les genèses, mon sang parmi l'or des figues de Barbarie, mon sang, quand le saharien dit *Wa lamma ra aïtou*, quand j'ai non plus le sable non plus la haine non plus mon cheval, quand j'ai vu monter de moi le lait des chamelles dattes d'astres les lèvres minces des génuflexions et les liesses de peuples se sacrifiant sur l'aire du travail, sang mon sang inopérable, sang je te continue malgré l'âpre voyage, malgré le crépuscule entassé à ma droite, je te dis que tu peux être mon ami ma femme et mes enfants, tu peux avorter, tu te juches sur mes cheveux, tu es la pire des races, tu inventes des gloires et des défaites, par ta faute je suis contré par tout ce qui tourne respire et rampe, par tout ce qui s'adonne ou se refuse, par tout ce qui gémit quand tu le crées, sang tu peux être mon ami ma femme et ma procréation, je te surveillerai sans relâche ô nid de boue, moi plus adroit plus vindicatif que les rapaces, sang mon sang en œufs de désespoir et de fougue, Ou bien la mort d'un leader ? qu'on se réfère donc à papa le marécage ? Non, la mort costumée pour une fête sans précédent, non, la mort en masse, non du sang, c'est déjà dit du sang, où personne ne s'aventurerait personne, excepté mon sang et moi, bons amis, bon ménage, scélérat, tu me saisis ? congédiés, humiliés par le patron, mis en garde plusieurs fois, Ou bien celle d'un fou ? non, celle de tout le monde, des autos, des cabots galeux, des murs, des villes, des jeunes gens et des jeunes filles, des hommes eux-mêmes, des canards, des métros, des réseaux routiers, des avions, des forêts, des usines, des cours d'eau, des égouts, des et des…, la mort, quoi, et ensemble, unanimement, pour que personne n'entende Dieu prononcer son discours à l'assemblée des cancres, saloperies, mon sang tuant mon sang, il en est de même pour les hommes, ils se tuent eux-mêmes, suicide ? non pas, ils voudraient tant en finir avec les petites queues d'instincts qui leur paraissent intelligentes et qui les poussent à rester debout tout le temps malgré leur colère, moi quand j'étais jeune mon père ne me promenait pas, je sortais seul, d'ailleurs j'allais seul à l'école, l'école se trouvait à plus de vingt kilomètres de notre maison, mais ce n'était pas notre maison, nous payions un loyer, et le maître disant, Qui est là, quand je frappais à la porte de la salle de classe, Qui est là, Entrez et je poussais la porte après avoir fait tourner le loquet, Comment t'appelles-tu ? Moi je ne parlais pas, la voix du maître cherchant dans la voix du maître comment je m'appelais, je n'avais pas de cahiers, pas d'ardoise, pas de craie, j'apprenais tout et je n'avais pas besoin de fournitures, content de son élève, le maître ? bien sûr, j'ai toujours décroché le tableau d'honneur, les filles, voyez-vous, me demandaient toujours de leur montrer mes devoirs, au moment des compositions elles ne me quittaient pas d'une semelle, dans la cour de l'école, comment qu'elle est, l'école, ou la cour ? l'école, bon, l'école consistait en quatre bâtiments hauts de quinze mètres formant un rectangle au milieu, c'était la cour de l'école, les classes sont alignées et égales en surface, il y a des classes en bas et au premier, ceux qui allaient toujours au premier, plus grands que moi, je me disais, Ils sont déjà arrivés, et j'attendais à mon tour le jour où on me dira, Monte cet escalier, mais j'aimais la salle où j'étais, elle avait trois grandes fenêtres, des fenêtres je pouvais voir bouger un gros arbre au loin et passer des paysannes et des vaches, j'aimais les paysans et les vaches, le ciel aussi, mais le ciel a changé, le ciel n'est plus comme je l'avais laissé, le ciel de ma mémoire n'est plus le même, il est gris, sali, répugnant, fatal, grotesque, c'est un vrai chiffon, tout ce que j'ai gardé du passé est archi-mauvais, il y a eu dans ma vie une séparation, un mur, un poste frontière, des gardiens abrutis et pourris y stationnent indéfiniment, et j'ai commencé à en avoir peur, d'elle, à me dire, Voilà la vraie Bête, elle va t'inventer pas mal de petits diables qui te traîneront partout, j'ai vu comment choient des hommes sans mauvais préalables, d'en haut d'eux-mêmes qu'ils dégringolent, vers le bas sale des dépravations

et de la merde, encore qu'elle soit unique en son genre, la merde, et peu à peu j'ai commencé à la détester, et puis maintenant je me laisse aller, je me fiche pas mal de la tournure qu'elle a prise, je l'ai séparée en moi et en dehors de moi, pour moi ma vraie vie n'a même pas vingt et un ans, elle n'a que dix-neuf ans, mais c'est maintenant que je puis en dire un mot, maintenant que je ne la regrette même plus et qu'elle n'existe plus, sauf en saccades de temps en temps, par à-coups, dans le sommeil, qu'elle s'entasse ou se relève de son propre sommeil, qu'elle redémarre, m'apostrophe moi indépendant de ma vie, Camarade viens par là, qu'elle nasille, et puis comme une gosse ma fillette des premiers temps, qu'elle fait l'amour avec pas moi mon membre à peine naissant, rigolant, morveusement, s'en piquant le vagin, le mouillant pas comme une putain de bouges, cherchant toujours à l'enfoncer en elle, Jusqu'où que je dis ? Il va pas plus loin qu'il n'est lui-même, chatouillant mes testicules, mon anus, mes petits poils duvetant, regardant dans le trou du nombril si je n'ai pas enroulé dedans ma quéquette, hurlant pour s'estomper, tombe masse inerte, poussive, devient poussiéreuse tout à coup, puis plus rien, ainsi ma vie, du sommeil, du noir inné, de rien de moi hors du monde lui-même, rien polir Monsieur l'adulte que voici, travaillant pour Messieurs les astucieux, les noyés dans le parfum des actrices, alors j'ai opéré dans ma vie une séparation, je la jette dès maintenant au fur et à mesure, je nage, je nageoille, je ne reçois plus d'ordre de personne, je vais me fabriquer une vie à part ailleurs qu'ici parmi les requérants, pas une vie d'anachorète, ni de plante, ni d'homme, une vie n'ayant pas de qualification précise comme avant ou presque, comme tout à fait quelqu'un qui n'existe pas, animal redécouvert, se reflétant dans une mare ensoleillée tout simplement, broutant, chiant, pissotant, animal réétabli dans sa peau repoilue, fous le camp, tu n'es pas digne d'avoir la même forme que nous, en Afrique il n'y a que des arriérés, des primitifs, des matous géants, des Nigers, des Dunes, des exotismes pour l'œil et la friction du cerveau, des peaux pas pour moi cuivrées, des monstruosités, des retombées radioactives, des essais, des stégomyies, des calibres, des béris-béris, des transistors, des cassures, des savanes, des musées musée l'Afrique ? je ne tolère pas le cours actuel de· ma vie, autant la jeter à la poubelle, alors voici comment j'ai pu m'en sortir, j'ai rejeté toutes les offres d'emploi qu'on m'a proposées, j'ai vendu toutes mes affaires, à part un sac de plage, une couverture, un drap, deux chemises et une paire de chaussures, et je suis parti de chez moi, j'étais content parce que je venais de me libérer pour de bon, j'ai passé la nuit sur un gazon humide, un tintement de cloche m'a réveillé le matin, j'ai erré dans les bas-fonds de la cité, j'ai remué des tas d'ordures en quête d'un bout de pain ou de bouteilles vides que je voulais vendre car j'avais encore besoin d'argent, je prendrais le premier car en partance pour le Sud, j'ai fini par voler son porte-monnaie à une ménagère, c'est grâce à cela que je suis en sécurité à présent, je ne me suis pas contenté de m'établir parmi les gens du village le plus reculé, j'ai poussé une pointe jusqu'à la steppe, au pays de grand-père et du grand-père de mon grand-père et de son ancêtre à lui, je me suis arrêté là pour étudier les lieux, mon ancêtre n'avait pas menti en me disant qu'il avait entendu parler de cet endroit et que c'était précisément le point de départ de notre race, j'y ai retrouvé de vieux os de moutons et de chiens, des pans de murs couverts de lézardes à demi enfoncés dans le sable, avait donc pris son essor ici notre civilisation, des restes de vieux paradis, des troncs d'arbres émiettés, de la mousse jaunie formant des cercles au pied des murs, et grand-père flanqué d'un homme, c'est dieu ou qui ? oui, c'est désormais lui qui parlera, et dès que son dieu à lui a commencé de parler des petites chevelures ont surgi d'entre les herbes sèches de la steppe, tournant sur des têtes de poupées, et bientôt ce furent des corps entiers, sans bras et sans jambes qui se mirent à brailler, Dieu l'Illustre, le Grand Apode asexué, grand-père disant, Taisez-vous donc, il va tout simplement vous questionner, mais les corps

grandissaient jusqu'à la nue, et Dieu à côté était tout petit, les chevelures couvraient les nuages de taches de sang, je ne bronchais pas, je n'étais pas à l'aise ici non plus, et je suis retourné dans ma ville dès le lendemain, mais je me méfie des hommes depuis, on m'a hospitalisé parce que j'étais à bout de forces, mais les hommes devraient s'occuper de moi plus que ça, ils ont fait ça parce que je suis un des leurs, ils s'occupent bien des chiens et des chats, d'ailleurs eux seuls sont responsables de mon état nouveau, ils m'ont remis à la nature qu'ils ne veulent cependant plus reconnaître comme étant leur réponse immédiate, et je remâche tant bien que mal mon passé, je lui fausse parfois compagnie, mais jamais pour longtemps, quand je fais un rêve, ainsi j'ai pu vivre en plusieurs endroits simultanément, j'en oublie ma vie dégueulée, il m'arrive de me séparer d'eux mais je finis toujours par les retrouver, ça commence par des élans de joie mais ça dégénère vite en hargne, c'est pourquoi je préfère la compagnie de mon grand-père, voici sa propre histoire, écrite par lui, et qui est pour tout dire, un résumé de la mienne.

DOCUMENT

Nous sommes arrivés depuis l'aube. Je ne sais pas pourquoi nous sommes là. C'est encore l'aube partout. Nous ne parlons pas. Nous sommes fichés à quelques mètres l'un de l'autre. Nous ne pouvons pas nous compter. Nous ne sommes pas dans une rue. D'ailleurs il m'est impossible de situer l'endroit. Je peux avancer néanmoins qu'il s'agit d'un coin isolé de la campagne, mais ce serait faux. Il ne vente pas, il pleut une très lente lumière. On serait tenté de dire qu'elle est poussiéreuse. Elle me pénètre pourtant. Je ne sais pas articuler ma langue et n'imagine pas qu'il y ait des mots et des émotions capables de la mouvoir. Je suis indifférent à la lumière qui tombe imperceptiblement. Indifférent comme heureux. Ah, je vois : je suis arrivé ici sans savoir où j'allais. C'est comme si tout mon être m'y avait poussé furieusement. Je me suis arrêté chemin faisant devant un immeuble gris blanc. Les choses se sont tassées. Il y avait face au portail de l'immeuble un fourgon noir. Il était ouvert par-derrière. Je le regardais, non, je détournais les yeux et je fixais le vide, le vide du ciel j'avais recourbé ma main légèrement et l'avais portée sur l'orbite de mon œil gauche, ayant fermé l'autre et je ne distinguais plus que le vide du ciel. On ne me parle pas. Je suis comme un arbre. Présent un point c'est tout. Je tourne sur moi-même. Je vois l'immeuble. Et des hommes sur la chaussée. Ils portent une grande planche à double fond. Je ne dis pas un cercueil, je mentirais. Ils mettent un zèle extraordinaire à placer la planche dans l'arrière du fourgon. Une femme les empêche de le faire. Elle a le visage bouffi. Elle pleure. Mais ce n'est rien. Au contraire les autres rient. Un rire sommaire, comme quand on n'a vraiment pas envie de rire et qu'on est pourtant obligé de le faire. Bref, un rire qui ouvre leurs lèvres tel un couteau en dérangeant un instant la placidité officielle de leur mine. J'ai oublié de mentionner que les hommes sont vêtus de noir. Je ne vais tout de même pas raconter ce que je ne sais que très peu ! Nous sommes encore là. Je ne connais pas les autres. Ils ne me connaissent pas.

Texte paru pour la première fois dans *Les Nouvelles Lettres*, Éditions Denoël, octobre-novembre 1966. DR.

Remerciements

Aux auteurs : Shanta Acharya, Shimon Adaf, Jacques Alessandra, Jorge Amat, Marielle Anselmo, Ella Balaert, Marie Bardet, Annie Barkatz Edinger, Anees Basheer pour le texte de Vaikom Muhammad Basheer, Andréas Becker, Yahia Belaskri, Sigal Ben Yair, Zéno Bianu, Pascal Blanchard, Jean-Marie Blas de Roblès, Hassan Bourkia, Marlena Braester, Valérie Cabanes, Laure Cambau, Ali Chibani, Katia Chibi, Sylvestre Clancier, Emmanuelle Collas, Pierre Coulmin, Marine d'Avel, Selahattin Demirtaş, Miquel de Palol, Roselyne Déry, Ananda Devi, Mohammad Dibo, Guy Dugas, Delphine Durand, Marie-Florence Ehret, Olivia Elias, Aslı Erdoğan, Emmanuelle Favier, Touriya Fili-Tullon, Bee Formentelli, Hafid Gafaïti, Myriam Gaume, Marc Gontard, Rachel Mihuta Grimm, Jennifer Grousselas, Delfine Guy, Fariba Hachtroudi, Hubert Haddad, Sheikha Helawy, Fawaz Hussain, Alexis Jenni, Yves Jouan, Sabrina Kassa, Aram Kebabdjian, Amira-Géhanne Khalfallah, Colette Klein, Driss Ksikes, Werner Lambersy, Michel Le Bris, Yvon Le Men, Anat Levin, Anaïs Llobet, Khalid Lyamlahy, Guyette Lyr, Ma Jian, Harsh Mander, Dory Manor, Valérie Manteau, Adlène Meddi, Albert Memmi, Laure Morali, Rajaa Natour, Fatoumata Sissi Ngom, Bernard Noël, Maya Ombasic, Cécile Oumhani, Catherine Pont-Humbert, Jean Portante, Dilnur Reyhan, Jean Rouaud, Alejandro Saravia, Éric Sarner, Thierry Schwab, Leïla Sebbar, Kenza Sefrioui, Michael Sfard, Shuhrid Shahidullah, Antoine Spire, Keltoum Staali, Valère Staraselski, Nong-e Terang, Ingrid Thobois, Juliette Thomas, Rebekah Vince, Carole Zalberg, Catherine Zittoun.

Aux traducteurs : Yotam Benshalom, Arnaud Bikard, Laura Caccini, Isabelle Dotan, François-Michel Durazzo, Michel Eckhard Elial, Mohammed El Arjouni, Shadi Fathi (Shahed), Sabine Huynh, Léticia Ibanez, Marielle Morin, Cécile Oumhani, Rachel Peretz, Saïd Sayagh, Samy Shaya, Ronny Someck, Omar Youssef Souleimane, Fiona Sze-Lorrain, Yoel Taieb, Nabil Tannus, Dominique Vitalyos, Farid Zahi.

Aux peintres, photographes et plasticiens : Sofiane Bakouri, Catherine Deudon, Francesco Gattoni, Serge Kantorowicz, Thierry Pertuisot, Roshni Vyam.

Aux éditions Apic pour le poème de Hamid Skif, Des femmes-Antoinette Fouque pour le texte de Zehra Doğan, Kalachuvadu pour le texte de Mauni, Kontr pour le texte de Işık Ergüden, Plon pour le texte d'Éric Sarner, Seagull Books pour le texte de Mahasweta Devi

À l'agence littéraire Mertin inh. Witt pour le texte d'Eduardo Antonio Parra.

À la revue *Nature in Focus* pour l'entretien de Roshni Vyam et Zara Khan.

Aux ayants droit de Agha Shahid Ali, Mohammed Khaïr-Eddine, Bhujang Meshram (DR).

La revue apulée est publiée par les éditions Zulma.

Directrice de la publication : Laure Leroy

Rédacteur en chef : Hubert Haddad

Secrétaire de rédaction : Yahia Belaskri

Comité de rédaction : Yahia Belaskri, Jean-Marie Blas de Roblès, Ananda Devi, François-Michel Durazzo, Hubert Haddad, Laure Morali, Cécile Oumhani, Catherine Pont-Humbert, Éric Sarner

Graphisme, mise en page : Laure Schaufelberger

Pour toute correspondance :
Éditions Zulma, 18, rue du Dragon, 75006 Paris
www.zulma.fr

ISBN : 978-2-84304-941-5
Dépôt légal : mars 2020
Achevé d'imprimer par Normandie Roto Impression S.A.S.
à Lonrai le 12 mars 2020 pour le compte des éditions Zulma.
Imprimé en France
Numéro d'imprimeur : XXXXXXX.